



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HARVARD COLLEGE
LIBRARY



IN MEMORY OF
FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM
CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23, 1891 APRIL 11, 1918

TIFFANY & CO.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

N° 19

1900

BELFORT

TYPOGRAPHIE DE L'ÉTHÉROCRATIE BELFORTAINE

MEMBRES HONORAIRES

- MM. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut, à Paris.
Contejean, professeur honoraire de Faculté, à Montbéliard.
Henner, peintre à Paris.
Le Supérieur des Bénédictins, à Delle.
Bleicher, professeur à l'école de pharmacie, à Nancy.
Bartholdi, sculpteur, à Paris.
Papuchon, général commandant le génie du 6^e corps, à Châlons-sur-Marne.
Berger Philippe, professeur au Collège de France, à Paris.
-

MEMBRES TITULAIRES

- MM. Abt, pasteur, à Belfort.
Ardin, directeur de la Banque de France, à Belfort.

Bachelier, directeur de la Société Alsacienne, à Belfort.
Bailly Louis, employé à la Préfecture, à Belfort.
Bardot Louis, administrateur à la Direction des manufactures de l'Etat, à Paris.
Bardot, mécanicien au chemin de fer, à Montbéliard.
Bardy Henri, pharmacien, à Saint-Dié.
Bardy Victor, docteur en médecine, à Belfort.
Bauer Emile, caissier des houillères de Ronchamp.
Baumann, peintre, à Belfort.
Bauzon, propriétaire, id.
Beck, bibliothécaire, id.
Becker, juge suppléant au Tribunal de Belfort.
Bègue, employé au chemin de fer de l'Est, à Belfort.
Belin, avocat à la Cour d'appel, à Besançon.
Belliard, négociant, à Belfort.
Beloux Auguste, pharmacien, à Giromagny.
Benner, ingénieur, à Belfort.
Benoit, notaire, id.
Benoit, docteur en médecine, à Paris.

MM. Bentzinger, directeur honoraire des écoles, à Giromagny.

Berceot, docteur en médecine, à Belfort.

Bernheim Simon, propriétaire. id.

Bertin, juge au Tribunal, id.

M^{me} Berthold, (veuve), id.

MM. Bétry, vice-président de l'Union belfort^{ine}, à Belfort.

Billet, capitaine au 35^e de ligne, id.

Blanchot, ingénieur à la Société Alsac^{mn}, id.

Bischoff, médecin-major au 8^e rég. d'artil^{le}, à Nancy.

Bizot, vétérinaire principal en retraite, à Delle.

Blondé Charles, négociant, à Belfort.

Blum, chef d'entretien du chemin de fer de l'Est en retraite, à Belfort.

Bochu, professeur de dessin au Lycée, à Belfort.

Bock, chef de gare en retraite, id.

Bohl, propriétaire, id.

Bohn, ingénieur à la Société Alsacienne, id.

Boigeol Jules, manufacturier, à Giromagny.

Boigeol Fernand, id. id.

Bonnaymé, contrôleur principal des mines en retraite, à Belfort.

Bonnefoy, notaire, à Belfort.

Bordes-Gesser, négociant, à Belfort.

Bornèque Eugène, manufacturier, à Beaucourt.

Bourlier, capitaine-major au 4^e bataillon d'Afrique, à Gabès.

Bourquard Célestin, trésorier à la Caisse d'épargne, à Belfort.

Bourquard Célestin, propriétaire, à Belfort.

Bourquard, horloger, à Belfort.

Bourquard, professeur à l'école normale, à Evreux.

Bourquard, percepteur à Belfort.

Bosch-Stein, industriel, à Danjoutin.

Bourquin, conducteur principal des ponts et chaussées, à Belfort.

Bretegnier, pasteur, à Belfort.

MM. Bubendorf, docteur en médecine, à Belfort.

Bury, Joseph, propriétaire, id.

Butzbach, entrepreneur, id.

Cacheux, chef de section honoraire aux chemins de fer de l'Est, à Belfort.

Canet Gustave, ingénieur civil, à Paris.

Cerf, négociant, à Belfort.

Chair, professeur au Lycée, à Belfort.

Chaix, id. id.

Charpiot, directeur d'usine, à Morvillars.

Charpiot, marchand-tailleur, à Belfort.

Charpentier-Page, ingénieur, à Valdoie.

Chaudel-Page, id. id.

Chavin-Colin, professeur honoraire au Lycée, Belfort.

Chevalier, négociant, à Colmar.

Clavey Célestin, à Fossemaigne.

Clémencet, inspecteur primaire, à Saint-Dié.

Clerc, vétérinaire au 19^e dragons, à Vienne.

Clerc, instituteur, à Belfort.

Clergé, sous-chef de section aux chemins de fer de l'Est, à Belfort.

M^{me} Comte (veuve), propriétaire, à Belfort.

MM. Corbis, docteur en médecine, id.

Cordier, architecte, id.

Cordier, médecin aide-major au 35^e de ligne, à Belfort.

Coré Georges, censeur au Lycée, à Sens.

Coudry, professeur au Lycée, à Belfort.

Courtot, pharmacien-major à la pharmacie centrale des hôpitaux militaires de Paris.

Courty, étudiant, à Paris.

Coupette Eugène, propriétaire, à Plancher-les-Mines.

Cousin Paul, fab^r d'horlogerie, à Tramelan (Suisse).

Crave, instituteur, à Montreux-Château.

Cuenin, directeur honoraire des écoles, à Luxeuil.

Cusin, commissaire de surveillance administrative, à Belfort.

Cusin, caissier principal de la Banque de France, à Bordeaux.

Cusin Abel, négociant, à Belfort.

— VII —

- MM.** Dangel, vétérinaire en retraite, à Belfort.
Danzas, négociant, à Delle.
Daul, dentiste, à Belfort.
M^{lle} Daval, directrice des écoles, à Beaucourt.
MM. Déboulet (l'abbé), curé, à Magnivray (Haute-Saône).
Dehay, capitaine des sapeurs-pompiers, à Belfort.
Delsart, pharmacien, id.
Dèmeusy, propriétaire, id.
Dèmeusy, receveur de l'Enregistrement, à St-Pierre
de Chignac (Dordogne).
Devillers, lithographe, Belfort.
Deubel, négociant, id.
Didier, proviseur du Lycée, à Belfort.
Diény, préfet de l'Allier, à Moulins.
Ditisheim, horloger, id.
Dietsch, avoué, id.
Digue, horloger, id.
Diringer Edouard, employé, à Fesches-le-Châtel.
Dognon, inspecteur de l'Association des proprié-
taires d'appareils à vapeur, à Belfort.
Dollfus Daniel, manufacturier, id.
Dollfus Emile, directeur de filature, à Belfort.
Dollfus Gustave, ingénieur civil, id.
Dolbeau, propriétaire, à Belfort.
Donzé, id. id.
Doyen, bijoutier, id.
Dubail-Roy, propriétaire, id.
Droit, notaire, à Delle.
Drouin, photographe, à Belfort.
Dumas, lieutenant-colonel en retraite, à Belfort.
Durr, instituteur, à Châtenois.
Dupont Gustave, industriel, à Belfort.
Duvernois, docteur en médecine, à Belfort.

Emonet, colonel en retraite, à La Flèche.
Engelspach, professeur en retraite, à Belfort.
Engel, Alfred, manufacturier, id.
Erhard Victor, id. à Rougemont-le-Château.

Feiock, pharmacien, à Hérimoncourt.
Feltin, agent d'assurances, à Belfort.

— VIII —

MM. Feltin, juge au tribunal, à Belfort.

Feltin, notaire, à Delle.

Feulpin, professeur au Lycée, à Belfort.

Fischer, docteur en médecine, à Rougemont-le-Château.

Flach, professeur au Collège de France, à Paris.

Flamand, directeur d'usine, à Belfort.

Fleury de la Hussinière, architecte, à Belfort.

Fournier François, propriétaire, id.

Fournier, professeur au collège d'Epinal.

Freléchoux, directeur d'usine, à Grandvillars.

Frenaye, banquier, à Belfort.

Fricker, négociant, id.

Frisch, chef de bataillon au 106^e de ligne, à Châlons-sur-Marne.

Fritz-Lang, archiviste en retraite de la Préfecture, à Belfort.

Friez, vétérinaire, à Petit-Croix.

Frossard Elouard, maire de Cravanche.

Frossard, capitaine au 42^e de ligne, à Belfort.

Gallet Auguste, instituteur, à Belfort.

Ganguillet, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.

Garnache, agent d'assurances, à Belfort.

Garreau, Dir^r de la Banque de Mulhouse, à Belfort.

Garteiser, hôtelier, à Belfort.

Gasser, docteur en médecine, à Chagny.

Gasser, propriétaire, à Remigny, (Saône-et-Loire).

Gasser, Directeur de tissage, à Danjoutin.

Gasser, géologue, à Mantoche (Haute-Saône).

Gotherot, professeur de musique, à Belfort.

Géant, professeur en retraite, id.

Geist Alfred, négociant.

Gendre Auguste, propriétaire, à Masevaux.

Genot Emile, propriétaire, à Danjoutin.

Geoffroy, professeur au Lycée, à Belfort.

George, juge au tribunal civil, id.

Gérard, chef d'escadron au 27^e régiment d'artillerie, à Douai.

- MM.** Gerber, lieutenant au 35^e de ligne, à Belfort.
Gesser, parfumeur, id.
Gilles, propriétaire, id.
Girardez, négociant, à Lepuix.
Giroud, huissier, à Belfort.
Godard, professeur au Lycée, à Tulle.
Goffinet, négociant, à Belfort.
Granier, inspecteur des eaux et forêts, à Belfort.
Grasser, négociant, à Beaucourt.
Gregori, procureur de la République, à Belfort.
Greiner, directeur honoraire de la Banque de France,
à Belfort.
Greiner, docteur en médecine, à Belfort.
Grisez, directeur de l'Asile d'aliénés, Le Mans.
Grosborne, propriétaire, à Belfort.
Grosjean, ancien député, à Montbéliard.
Gromier, docteur en médecine, à Delle.
Grumbach Jacques, négociant, à Belfort.
Gschwind, caissier au Comptoir d'Escompte, à
Belfort.
Guillaumé, instituteur, à Félon.
- Haas Joseph, banquier, à Belfort.
Haas Prosper, id. id.
Hæffélé, directeur de filature, à Belfort.
Hartmann, professeur au Lycée, à Nancy.
Hasenclever, lieutenant au 35^e de ligne, à Belfort.
Hattenberger, brigadier d'octroi, id.
Hattich, relieur, id.
Hauser Léon, négociant,
Hengy, Président de la *Belfortaine*, à Levallois.
Hennequin, agent d'assurances, à Belfort.
Heilmann Josué, ingénieur à la Société Alsacienne,
à Belfort.
Heilmann, Jean-Jacques, ingénieur. à Paris.
Hechinger, chef de bureau à la Société Alsacienne,
à Belfort.
Herbelin Eugène, propriétaire, Belfort.
Herbelin Louis, agent d'affaires, Belfort.
Herrgott, professeur à la Faculté de médecine, Nancy.

MM. Herrgott Camille, au Valdoie.

Hirn (l'abbé), aumônier des sœurs de Ribcauvillé,
à Belfort.

Hoffmann, directeur de tissage, à Rougemont-le-
Château.

Hosatte, directeur des écoles, à Belfort.

Houbre Léon, ingénieur en chef des ponts et chaus-
sées, à Belfort.

Houet, modeleur à la Société Alsacienne, à Belfort.

Huckel, libraire, à Belfort.

Humbrecht (l'abbé), curé de Saint-Joseph, à Belfort.

Huntzbucler, instituteur, id.

Husson Georges, juge au tribunal civil,

Ingold (l'abbé), à Colmar.

Jacquerez, inspecteur des travaux publics aux colo-
nies, à Paris.

Jacquez-Muller, négociant, à Belfort.

Jeanneret, professeur au Lycée, à Besançon.

Jenny, percepteur, à Giromagny.

Japy Jules, général de division en retraite, sénateur
du Haut-Rhin, à Paris.

Japy Jules, manufacturier, à Beaucourt.

Japy Gaston, id. id.

Japy Henri, id. id.

Japy René, id. id.

Joachim Joseph, négociant, à Belfort.

Joachim, pharmacien, à Valdoie.

Joachim, professeur au Lycée, à Châteauroux.

Jobin, avoué, à Belfort.

Jolibois, dentiste, à Belfort.

Jolivet, négociant, id.

Jourdain, propriétaire, à Altkirch.

Juif-Conrad, négociant, à Belfort.

Julien, avoué, id.

- MM.** Keller, propriétaire, à Belfort.
Kessler Fritz, fabricant, à Soultzmatf.
Klem, préposé en chef de l'octroi, à Belfort.
Koch, manufacturier, à Rougegoutte.
Kœchlin Georges, manufacturier, à Belfort.
Kœhler, négociant, id.
Krœll, pharmacien, id.
Kubler, propriétaire, à Altkirch.
- Lablotier, propriétaire, à Bourogne.
Lafosse, propriétaire, à Belfort.
Lalloz, Paul, avocat, id.
Lamarche, professeur au Lycée, à Belfort.
Lamy, docteur en médecine, à Petit-Croix.
Laubser, directeur de la *Société Générale*, à Belfort
Laurent-Thiéry, rédacteur en chef de la *Frontière*,
à Belfort.
Laurent Paul, fabricant, à Plancher-les-Mines.
Lapostolest Noël, propriétaire, à Belfort.
Lachiche Amand, coiffeur, id.
Lachiche Christophe, coiffeur, id.
M^{me} Launois, id.
MM. Laroyenne, agent d'assurances, id.
Lauxerois, négociant, id.
Lebleu Xavier, négociant, id.
Lebrun, professeur à l'école normale, à Belfort.
Le Courbe (comte), avocat à la Cour d'appel, à Paris.
Le Dérof, professeur au Lycée, à Belfort.
Lehmann Albert, avocat, id.
Lehmann Isidore, négociant, id.
Lesmann, propriétaire, à Roppe.
Letterlé, sculpteur, à Belfort.
Lévy-Grunwald Edouard, négociant, à Belfort.
Lévy Nephtalie, négociant, id.
Ley, négociant, id.
Liblin, directeur de filature, à Rougegoutte.
Lhomme Edouard, à Giromagny.
Loichot (abbé), vicaire, à Belfort.
Loillier, médecin-major au 35^e de ligne, à Belfort.
Louis, professeur au Lycée, id.

MM. Loviton, chimiste en chef au laboratoire du Ministère des finances, à Belfort.

Lutenbacher, chef d'atelier à la Société Alsacienne, à Belfort.

Macker, docteur en médecine, à Colmar.

Magnié, notaire, à Belfort.

Maillard, propriétaire, à Belfort.

Maitre, ingénieur des mines, à Morvillars.

Marchal Emile, professeur au Lycée, à Belfort.

Marchal (l'abbé), curé à Montreux-Château.

Marcotte, industriel, à Chaux.

Maré, propriétaire, à Belfort.

Marion, commandant en retraite, à Belfort.

Marmet, chef de bureau à la préfecture, à Belfort.

Marty, médecin-major à l'Hôpital St-Martin, à Paris.

Mathey, industriel, à Senones.

Marzloff, président du tribunal civil, à Belfort.

Martzloff, propriétaire, à Belfort.

Martz, conseiller à la Cour d'appel, à Nancy.

Mégnin, chef de bureau à la fabrique Dollfus et C^{ie}, à Belfort.

Meillère, docteur ès-sciences, chef des travaux chimiques de l'Académie de médecine, à Paris.

Ménétrez, avocat, à Belfort.

Ménétrez, colonel au 129^e de ligne, à Courbevoie.

Ménétrez, docteur en médecine, à Belfort.

Mény, chef de bureau, à Paris.

Mercier, instituteur, à Bavilliers.

Mercky, opticien, à Belfort.

Mérot, percepteur, à Seurre (Côte-d'Or).

Metz Arthur, négociant, à Paris.

Metzger, rabbin, à Belfort.

Metzger, agent général des ventes des Houillères, à Ronchamp.

Metzger, clerc de notaire, à Belfort.

Meyer, inspecteur d'Académie, à Annecy.

— XIII —

- M^{me} Monnier, directrice de l'école supérieure, à Belfort.
MM. Monséguer (de), colonel d'infanterie de marine, en retraite, à Morlanne (Basses-Pyrénées).
Morey, géomètre, Ronchamp.
Moritz, négociant, à Belfort.
Morlot, propriétaire, id.
Morlot, chef de bataillon au 151^e de ligne, à Verdun.
Mouton, directeur de l'enseignement primaire, à Belfort.
Mouzimann, fondé de pouvoirs de la Maison Viellard, à Morvillars.
Muller, médecin vétérinaire, à Belfort.
Muller, négociant, id.
Muller Eugène, propriétaire aux Sables d'Olonne.
Muller, propriétaire, à Belfort.
Muller Maurice, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.
Mugnier, professeur au Lycée, à Belfort.
Munérot, id. id.

Nardin, pharmacien, à Belfort.
Netzer, professeur honoraire, id.
Nicolas, professeur à l'école normale à Dijon.
Nidèrgang, docteur en médecine, à Belfort.

Page, propriétaire, à Belfort.
M^{me} Pain, à Paris.
MM. Pajot, professeur au Lycée, à Belfort.
Papillon, capitaine au 9^e bataillon d'artillerie, à Belfort.
Parisot, lieutenant au 13^e cuirassiers, à Chartres.
Paronelli, propriétaire, à Belfort.
Pélot, libraire, id.
Pélot, imprimeur, id.
Petitjean Armand, journaliste, à Paris.
Petitjean, docteur en médecine, à Jouarre.
Petitjean, id. à Belfort.
Pfiffelmann, employé, id.
Picard Alfred, négociant, id.
Picard Gustave, id. id.

— XIV —

- MM.** Pergue, instituteur, à Florimont.
Petitclerc, géologue, à Vesoul.
Pezet, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.
Plubel, professeur à l'école normale, id.
Pinault, capitaine au 35^e de ligne, à Belfort.
Piningre, instituteur, id.
Pointet, Président de la Société des Sauveteurs, à Belfort.
- M^{me}** Potdevin (veuve), à Belfort.
- MM.** Porterat, agent retraité de la compagnie de l'Est, à Villemonble (Seine),
Portet, négociant, à Plancher-les-Mines.
Pourchot Louis, à Giromagny.
Poussigue, directeur des Houillères, à Ronchamp.
Prétet, comptable, à Belfort.
Prevot, capitaine en retraite, à Offemont.
- Quiquerez, négociant, à Belfort.
- Reiset (le vicomte de), au château de Vic sur-Aisne.
Rémond, médecin-major au 151^e rég^t, à Belfort.
Renault, agent d'affaires, à Belfort.
Richert, négociant, à Neufschâteau.
Ricklin Ernest, négociant, à Belfort.
Ricklin, notaire, à Rougegoutte.
Riethmuller, propriétaire, à Perouse.
Rogenmoser, receveur des postes, à Belfort.
Rösch, pharmacien, id.
M^{me} Rösch, institutrice, id.
MM. Rœlly, négociant, id.
Romond, juge de paix, à Giromagny.
Romond, greffier du tribunal de commerce, à Belfort.
Rosier, professeur au Lycée, id.
Roussen (de), trésorier général, id.
Roux, industriel, à Montbéliard.
Rozier, commis d'inspection académique, à Belfort.
Roy, agent-voyer, à Rimaucourt (Haute-Saône).
Royer, propriétaire, à Montbéliard.
Roueche, commis des Postes et Télégraphes, Belfort.

MM. Rudler, médecin aide-major au 42^e de ligne, à Belfort.

Saglio Florent, propriétaire, à Paris.

Salomon, négociant, à Belfort.

Salignac-Fénelon (le comte de), député de la Haute-Saône, à Lure.

Sauvageot, instituteur, à Evette.

Schad, entrepreneur, à Belfort.

Saugier, directeur d'usine, à Morvillars.

Schlatter, pharmacien, à Belfort.

Schirmer, proviseur honoraire du Lycée, à Belfort.

M^{lle} Scherer, professeur à l'école supérieure id.

MM. Scheurer Ferdinand, industriel, id.

Scheurer-Sahler Fernand, manufacturier, à Lure.

Scheurer-Sahler Julien, id. id.

Schlicklin, directeur des écoles, à Belfort.

Schmitt, libraire, id.

Schneider, maire de id.

Schultz, propriétaire, id.

Schwæderlé, professeur de musique, id.

Schwalm, propriétaire, id.

Senglé, conducteur des ponts et chaussées, id.

Sigrist, directeur de teinturerie, id.

Simonin, inspecteur primaire, à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).

Sombstay, fabricant de tuiles, à Froidefontaine.

Sonet, fabricant, à Plancher-les-Mines.

Souché, président de la Société de botanique des Deux-Sèvres, à Pamproux (Deux-Sèvres).

Stehelin, trésorier-payeur général, à Dijon.

Steiner, industriel, à Belfort.

Spetz, fondé de pouvoirs de la banque de Mulhouse, à Belfort.

Spindler, industriel, à Plancher-les-Mines.

Spitzmuller Georges, rédacteur en chef du *Rallie-ment*, à Belfort.

Stiegler Léon, libraire, à Belfort.

Taufflieb, docteur en médecine, à Giromagny.

MM. Teissier, capitaine de gendarmerie, à Belfort.
Thiault Michel, avocat, id.
Thiault Camille, directeur d'assurances, id.
Thietry, professeur au Lycée, id.
Tisserand, architecte, id.
Tournesac, entrepreneur, id.
Toutey, inspecteur primaire, à Marseille.
Touvet, négociant, à Belfort.
Touvet, chef de bureau au ministère des finances,
à Paris.
Touvet, notaire, à Giromagny.
Tresch, agent-voyer, id.
Troyon, employé à la Société Alsacienne à Belfort.
Trouillat, receveur des douanes, à Petit-Croix.
Turillot, huissier, à Belfort.

Vautherin Auguste, pharmacien, à Paris.
Vautherin Joseph, docteur en médecine, à Belfort.
Vermot Arthur, industriel, à Châtenois.
Verny, contrôleur des douanes en retraite, à Dijon.
Viellard Léon, maître de forges, à Morvillars.
Viellard Armand, député du Haut-Rhin, à Paris.
Viénot, président de la Société d'Emulation, à Mont-
béliard.
Voisinnet Jules, propriétaire, à Offemont.
Vuidard, notaire, à Belfort.
Vuillaume, médecin aide-major à l'hôpital militaire
d'Alger.

Walser Ferdinand, négociant, à Belfort.
Walser Xavier, id. id.
Warnod, maire de Giromagny.
Weill, professeur au Lycée, à Belfort.
Welté Alfred, pharmacien. id.
Welfel (l'abbé), curé, à Bavilliers.
Wendling (l'abbé), directeur de l'institution Sainte-

MM. Yvonnet, ancien commissaire-priseur, à Belfort.

Zœpfel, ancien Vice-Président du Conseil de
préfecture, à Nancy.

Zeller, recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand.

Zeller, instituteur, à Delle.

Zeller René, industriel, à Etueffont-Bas.

Zeller, comptable à l'usine Steiner, à Belfort.

Zweifel, ingénieur, à la Société Alsacienne, à Belfort.



SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

- Amiens. — Société des Antiquaires de Picardie.
Autun. — Société éduenne des lettres, sciences et arts.
Société d'histoire naturelle.
Auxerre. — Société des sciences historiques et naturelles.
Bar-le-Duc. — Société des lettres, sciences et arts.
Belfort. — Section des Hautes-Vosges du C. A. F.
Beaune. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérat^{re}.
Besançon. — Académie des sciences, belles-let^{res} et arts.
Société d'émulation du Doubs.
Bourg. — Société des sciences naturelles de l'Ain.
Bordeaux. — Acad^{ie} nation^{le} des sciences, bel^{les}-let^{res} et arts.
Société Archéologique.
Caen. — Académie des sciences et belles-lettres.
Société française d'archéologie.
Chambéry. — Société savoisienne d'hist^{re} et d'archéolo^{gie}.
Châlon-sur-Saône. — Société des sciences naturelles de
Saône-et-Loire.
Dijon. — Académie des belles-lettres.
Epinal. — Comité d'histoire vosgienne.
Société d'Emulation des Vosges.
Gray. — Société grayloise d'Emulation.
Grenoble. — Académie delphinale.
Société de statistique de l'Isère.
Langres. — Société historique et archéologique.
Lyon. — Société botanique.
Lons-le-Saunier. — Société d'Émulation du Jura.
Le Mans. — Société historique et archéologique du Maine.
Montbéliard. — Société d'Emulation.
Nancy. — Académie de Stanislas.
Société de géographie de l'Est.
Société d'arch^{ie} lorraine et du musée historique.
Société des sciences.
Annales de l'Est.
Société lorraine de photographie.

— XIX —

- Nantes. — Société archéologique.
Société des sc^{ces} nat^{les} de l'Ouest de la France.
- Narbonne. — Commission archéologique.
- Nîmes. — Académie du Gard.
Société d'étude des sciences naturelles.
- Niort. — Société botanique des Deux-Sèvres.
- Orléans. — Société archéologique de l'Orléanais.
- Paris. — Société nationale des antiquaires de France.
Société philomatique, rue des G^{ds}-Augustins, 7.
Société d'anthropologie, rue de l'Ecole de médecine, 15.
Association phylotechnique, rue Serpente, 24.
Société géologique de France, rue des Grands-Augustins, 7.
Société de l'Histoire de France, rue des Francs-Bourgeois, 60.
Comité des travaux historiques et scientifiques.
Musée Guimet, avenue du Trocadéro, 30.
Mélusine (recueil de mythologie, traditions et usages).
Musée social, rue Las-Cases, 5.
- Reims. — Société d'étude des sciences naturelles.
- La Rochelle. — Société d'histoire naturelle.
- Rouen. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Société industrielle.
- St-Dié. — Société philomatique.
- St-Omer. — Société des antiquaires de la Morinie.
- Toulouse. — Société archéologique du Midi de la France.
Académie des scien^{ces}, inscript^{ns} et bel^{les} let^{res}.
- Vesoul. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône.

É T R A N G E R

- Berne. — Schweizerische Naturforschende Gesellschaft.
- Fribourg. — Société fribourgeoise de sciences naturelles.
Société d'histoire du canton de Fribourg.
- Colmar. — Société d'histoire naturelle.
- Genève. — Société d'histoire et d'archéologie.
Institut national genevois.

- Lausanne. — Société d'histoire de la Suisse romande.
Société vaudoise de sciences naturelles
- Metz. — Gesellschaft für lothringische Geschichte und
Altertumskunde.
Société d'histoire naturelle.
Académie (lettres, sciences, arts et agriculture).
- Mulhouse. — Société industrielle.
Musée historique
- Neuchâtel. — Société neuchâteloise de géographie.
- Porrentruy. — Société jurassienne d'Emulation.
- Strasbourg. — Geologische Landesanstalt von Elsass-
Lothringen.
Gesellschaft für die Erhaltung der ges-
chichtlichen Denkmæler im Elsass.
Universitæts und Landesbibliothek.
- Washington. — Smithsonian Institution.
-

RÉUNION GÉNÉRALE DU 22 AVRIL 1900

Rapport du Secrétaire

MESSIEURS,

Dans le courant de l'année dernière, le Ministère de l'Instruction publique adressait, en vue de l'Exposition Universelle de 1900, aux Sociétés savantes des départements, un questionnaire en les priant de répondre aux questions posées relativement à l'historique de la Société, aux publications éditées durant les dix dernières années, ainsi qu'aux fouilles archéologiques exécutées pendant cette période décennale.

La Société d'Emulation s'est empressée de déférer au vœu du Ministère et a participé à l'Exposition en y envoyant ses publications depuis 1889, ainsi qu'un mémoire répondant au questionnaire du Ministère de l'Instruction publique.

Votre Comité a décidé de publier, dans le Bulletin ces quelques notes relatives à l'historique et aux travaux de la Société. Nous transcrivons ici les pages envoyées à Paris.

La première question posée se rapporte à l'historique de la Société. Voici en quels termes nous y avons répondu :

« Le 10 Mars 1872, un certain nombre de personnes se réunissaient dans l'une des salles de l'Hôtel de ville, sous la présidence de M. Charles Lebleu, administrateur

« dans nos murs et l'avenir si sombre et si incertain, à
« organiser dans une petite ville comme la nôtre, une
« Société de ce genre. Son but était de développer le goût
« des choses littéraires et scientifiques, de rechercher et
« de conserver tout ce qui se rattache à l'histoire de Belfort
« et de l'Alsace et spécialement de reconstituer et d'accrot-
« tre la bibliothèque. Les statuts de la Société qui prit le
« nom de Société belfortaine d'Emulation, furent approuvés
« par l'autorité préfectorale le 25 Mars suivant.

« Le premier bureau de la Société fut ainsi composé : M.
« Dietrich, secrétaire général de la Préfecture, Président ;
« M. Parisot, pharmacien, Vice-Président ; M. Menétrez,
« avocat, secrétaire ; M. Joseph Haas, banquier, trésorier.

« Peu après la fondation de la Société, le Comité décida
« de créer un Musée. Un récolement des livres de la biblio-
« thèque municipale donna un total d'environ 3400 volu-
« mes, dont la plupart provenaient de la bibliothèque du
« couvent des Capucins. Il s'y trouvait un certain nom-
« bre d'incunables, des Aldes, des Elzéviros, d'autres édi-
« tions rares et de luxe et quelques manuscrits.

« Le Conseil général du Territoire de Belfort et, après
« lui, le Conseil municipal de Belfort, votèrent des subven-
« tions à la nouvelle Société.

« En 1874, la Société recueillait les objets découverts
« dans le cimetière franc du faubourg des Vosges à Belfort,
« et dans celui de Delle, ainsi que dans le cimetière bur-
« gonde de Châtenois. La même année, elle enrichissait le
« musée des trouvailles faites dans les stations préhistori-
« ques du Mont Vaudois et de Roppe, où des travaux de
« fortification étaient exécutés.

« Enfin, en 1876, on mit à jour la nécropole préhistorique
« des Grottes de Cravanche dans laquelle la Société fit opé-
« rer des fouilles qui donnèrent une collection unique

« Très modeste à ses débuts, le Musée vit, en peu de
« temps, ses vitrines et ses rayons, se garnir d'objets de
« toute nature. Bientôt se montrait un commencement de
« collections qui se développèrent insensiblement et, au
« bout de quelques années, ce musée, dont la fondation
« avait été si laborieuse, étonna les visiteurs par le grand
« nombre et la variété des objets réunis en si peu de temps
« Le musée était, en majeure partie, l'œuvre personnelle
« de M. Dietrich. Il en fut le créateur, il en resta l'âme.

« Il mourut le 10 Juin 1881 et fut remplacé par M. Parisot, longtemps maire de Belfort, ancien pharmacien qui
« consacra tout son temps et son activité à continuer l'œuvre de son prédécesseur. Botaniste et géologue distingué,
« il dota les collections du musée d'un herbier et d'une
« collection de fossiles fort remarquables. Il dressa également, en 1887, un catalogue de la bibliothèque qui
« prenait, à cette époque, environ 8000 volumes. Ce chiffre
« a passé, en 1899, à 12000. M. Parisot est mort le 21 Avril
« 1890.

« C'est grâce à la Société belfortaine d'Emulation que la
« station préhistorique des Grottes de Cravanche a pu être
« fouillée méthodiquement. Depuis 1890, elle consacre,
« chaque année, 250 fr. aux recherches archéologiques
« effectuées dans cette station. Une collection fort importante a été réunie dans une vitrine du Musée et attire
« surtout l'attention des archéologues et des anthropologistes ».

La seconde question concerne les publications de la Société dans la dernière période décennale. Nous y avons répondu en envoyant nos bulletins et en signalant tout particulièrement la Notice sur l'histoire militaire de Belfort par le commandant, actuellement général Papuchon.

La 3^e question est relative aux fouilles archéologiques faites par la Société depuis 1889.

Voici la réponse qui a été faite à cette partie du questionnaire : « La découverte des Grottes de Cravanche remonte

« au mois d'Avril 1876. Les nombreux objets découverts,
« à cette époque, dans cette station néolithique furent
« transportés au Musée de Belfort et c'est seulement en
« 1890, que des fouilles méthodiques ont été reprises. Les
« premiers travaux mirent au jour un crâne, le 12^e de la
« collection (ind. céphal^e 76. 47), un humerus et un racloir
« en os de 20 cent^{es} de long, fort belle pièce.

« En 1891, non loin d'un amas de cendres et de charbons,
« on recueille un racloir, trois anses de poterie, trois poin-
« çons, trois silex taillés, deux valves d'anodoute, une
« ébauche en serpentine de forme ovale.

« En 1892, découverte de nombreux ossements, la plu-
« part humains, débris de poterie, deux couteaux en silex
« (15 cent. et 8 cent. de long) ; trois anses de poterie dont
« une évidée, quatre poinçons en os, quatre valves d'ano-
« doute, une hachette en serpentine ; une emmanchure
« en bois de cerf ; des bois de grand cerf et de chevreuil ;
« des lissoirs en bois de cerf, une canine d'ours de 8 cent.
« de long, percée d'une ouverture à une de ses extrémités
« et qui, probablement, a servi d'ornement ou d'amulette.

« En 1893, on exhume des ossements humains et des
« débris de poterie ; une hachette en jadéite ; quatorze
« anneaux de forme ovoïde en argile grossière pétrie, per-
« cés dans le sens de leur plus grand axe d'une petite
« ouverture destinée à y passer un lien et former probable-
« ment un collier ; deux belles pointes de flèche en silex ;
« un instrument en bois de cerf (lisseur ?) et une anse de
« poterie.

« En 1894, on met au jour deux crânes dolichocéphales
« (indices : 77, 65 et 77,10) ; deux silex taillés fortement
« cachalonnés à retouches latérales ; belle hache polie en
« aphanite de 21 cent. de longueur ; deux poinçons en os ;
« trois anses de poterie : un couteau en silex à retouches

« En 1895, on découvre un polissoir en grauwacke, une hachette en aphanite ; deux instruments en bois de cerf ; des fragments d'un grand et d'un petit vase en poterie ; quatre anses mamelonnées et des ossements humains.

« En 1896, on recueille une pointe de flèche en silex, barbelée, retaillée sur une des faces, fort bel instrument ; un poinçon en os et des quantités notables de cendres et de charbon.

« En 1897, on exhume deux polissoirs façonnés avec des canines de sanglier et un crâne d'adulte du sexe masculin (ind. céphal^e : 76,08).

« En 1898, on découvre un superbe vase de 10 cent. de diamètre à l'ouverture sur 10 cent. également de hauteur, portant des dessins très artistement exécutés. Par la perfection de sa forme et de ses ornements, ce vase dénote déjà un sens artistique très développé chez les potiers de la station de Cravanche ; un maxillaire inférieur et une ébauche en serpentine.

« Depuis 1890, environ 800 mètres cubes de déblais ont été extraits de cette station préhistorique et les dépenses atteignent, à ce jour, 5500 fr. »

Bibliothèque. — Nos acquisitions se portent, de préférence vers les alsatiques et autres ouvrages relatifs à l'histoire régionale. En 1899, la Société a acheté l'Alsace au 17^e siècle, par Reuss ; les Recherches sur les anciennes monnaies du Comté de Bourgogne par Dom Grappin ; le Mémoire historique sur la ville et l'abbaye de Lure, de l'abbé Besson ; les Coutumes de la Haute-Alsace, par Bonvalot ; le Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie en l'an VII, par notre compatriote, le général Scherer ; les Recherches historiques sur la seigneurie de Neuchâtel en Bourgogne, par l'abbé Richard ; les Légendes du Florival, de l'abbé Braun, etc.

Musée — Nous n'avons rien de particulier à signaler au

recherches archéologiques dans la station préhistorique de Cravanche et augmenter la collection déjà fort importante d'instruments et d'outils qui se trouve au Musée.

Bulletin. — Le Bulletin de 1900 est en partie imprimé. Les articles suivants y prendront place : la suite de l'Etude historique sur Belfort, par Henri Bardy, ainsi que celle du Glossaire du patois de Châtenois par Aug. Vautherin ; une Vue de Belfort en 1710, par Dubail-Roy ; les Récits d'une aïeule, par Godard et Notes sur la Grotte préhistorique de Cravanche par Courty.

Situation de la Société. — A la fin de 1899, notre Société comptait 8 membres honoraires et 433 titulaires ; nous correspondons avec 98 sociétés savantes. Depuis la réunion générale de l'année dernière, nous avons perdu deux membres honoraires : MM. Cestre et Scheurer-Kestner qui, tous deux, à différentes reprises, ont fait des dons importants à la Société et MM. Bredmestre, l'abbé Mercelat, Jules Stiegler, Taboureau, Georgino, Eugène Muller, Delarue, Martzloff, Alphonse Canet, Grumbach, Auguste Juster, Genty, Wagner et Paul Tisserand, membres titulaires.

La situation financière est excellente et notre Trésorier va nous en faire l'exposé.

M. Kauffmann, trésorier, donne l'état suivant des finances de la Société, à la fin de 1899 :

Dépenses

Achats de livres et publications	194 65
Reliure.	10 »
Allocation à l'aide bibliothécaire.	400 »
Impression et port du Bulletin	1122 40
Recouvrement des cotisations.	52 10
Travaux et fouilles aux Grottes de Cravanche . . .	250 »
Prix offert au Lycée	20 »
Frais de secrétariat	55 50
Imprimés et divers	37 50

2142 15

Recettes

Excédent au 1 ^{er} Janvier 1899	525 »
Subvention du département au Musée	200 »
» » à la Société d'Emulation.	250 »
Cotisations	1675 »
Vente de bulletins.	158 »
Intérêts des sommes déposées	36 46
	2844 46
Recettes	2844 46
Dépenses	2142 15
Excédent.	702 31

Les comptes du Trésorier sont approuvés par les membres présents.

L'assemblée procède au renouvellement du tiers des membres du Comité. Sont élus pour 3 ans : MM. Bardy, Baumann, Schirmer et Viellard Léon, membres sortants et M. l'abbé Hirn, en remplacement de M. le Dr Marty, démissionnaire.



BIBLIOTHÈQUE

Ouvrages reçus en 1899

ACHATS

- L'Alsace au 17^e siècle par Rod. Reuss, T. I, Paris 1897, 1 vol. in-8°.
Nouvelles œuvres inédites de Grandidier, *Alsatia sacra*, I, publiées par l'abbé Ingold, Tome III, 1899.
Recherches sur les anciennes monnaies du Comté de Bourgogne, par D. Grappin, 1 vol. in-12, Paris 1782.
Extraits de la Gazette de France, 17^e siècle, 55 pages manus.
Mémoire historique sur la ville et l'abbaye de Lure, le prieuré de St-Antoine et les seigneuries de Lure et Passavant, par l'abbé Besson, Besançon, 1846, 1 vol. in-8°.
Coutumes de la Haute-Alsace, dites de Ferrette, par Bonvalot, Paris, 1870, 1 vol in-8°.
Grande encyclopédie, 24^e volume.
Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 26^e fascicule.
Mulhouse français, par Aug. Lalancé (1798-1871) Paris, 1898, 1 brochure in-8°.
Le colonel Denfert à Belfort, par de Prinsac, Paris 1878, 1 broch. in-12.
Précis des opérations militaires de l'armée d'Italie en l'an VII, par le général Scherer. A Paris, chez Dentu, an VII, 1 broch. in-12.
St-Dizier, par l'abbé Faivre, Delle 1899. 1 broch in-8°.
Rouget de l'Isle, par Tiersot, Paris, 1892, 1 vol. in-12.
Recherches historiques et statistiques sur la seigneurie de Neuchâtel au Comté de Bourgogne, par l'abbé Richard, Besançon, 1840, 1 vol. in-8°.

Revue d'Alsace, 1899, 1 vol.

Annales franc-comtoises, 1899, 1 vol.

Inventaire des archives départementales de la Haute-Saône.

Archives civiles, série B, par Besson, 1^{er} vol. 1865; 2^e vol. 1874.

DONS

Sur l'emploi de désinences caractéristiques dans les dénominations des groupes établis pour les classifications zoologiques par Janet, 1898, 1 broch., envoi de l'auteur.

Les habitations à bon marché, par Janet, 1897, 1 broch., don de l'auteur.

Notice sur les travaux scientifiques présentés par M. Janet à l'Académie des sciences, 1896, 1 broch., don de l'auteur.

Sur un organe non décrit servant à la fermeture du réservoir du venin et sur le mode de fonctionnement de l'aiguillon chez les fourmis. par Janet, 1898, 1 broch., don de l'auteur.

Réaction alcaline des chambres et galeries des nids de fourmis, par Janet, 1898, 1 broch., don de l'auteur.

Sur une cavité du tégument servant, chez les Myrmicinae, à étaler, au contact de l'air, un produit de sécrétion, par Janet, 1898, 1 broch., don de l'auteur.

Etude sur les fourmis, les guêpes et les abeilles, par Janet, 1898, 3 broch., don de l'auteur.

Démosthènes était-il bègue ? par le Dr Chervin, 1898, 1 broch., don de l'auteur.

Bulletin du Club Alpin français, 1898, 9 n^{os}, don d'un anonyme.

Mes heures d'oubli, poésies, par Edouard Lhomme, 1899, 1 vol. in-12. don de l'auteur.

Les manuscrits des anciennes maisons religieuses d'Alsace, par Ingold, 1 broch. in-8°, 1898, don de l'auteur.

Contribution à l'étude lithologique et chimique des roches du Portugal, par le Dr Bleicher, 1898, 1 broch., don de l'auteur.

Quelques pages de l'histoire de St-Dié pendant la Révolution, par Bardy 1899, 1 broch., don de l'auteur.

Etudes d'ethnographie préhistorique : Fouilles à Bassempoug en 1897, par Piette et de Laporterie, 1 broch in-8°, envoi des auteurs.

Tempérament et délinquance, par le docteur Marty, 1899, 1 broch. in-8°, don de l'auteur.

— XXX —

St-Remy et la famille de Rosen, par Dubail-Roy, 1899, 1 broch.
in-8°, don de l'auteur.

Compte-rendu des séances de l'Académie des sciences (12 Juin
au 25 septembre 1899), 16 n°, don de M. Berger.

L'anabaptiste ou le cultivateur par expérience, *Almanach* de
1830, don de M. Nardin.

Le *Messenger* boiteux des quatre parties du monde, 1831, don de
M. Nardin.

Le *Messenger* boiteux d'Alger, 1833, don de M. Nardin.

Souvenirs du lieutenant général Vicomte de Reiset (1775-1810),
par le Vicomte de Reiset, 1899, 1 vol. in-8°, don de l'auteur.

Examen du mémoire de M. de Peyssonnel relatif aux prétentions
des divers princes d'Allemagne qui ont des propriétés dans
les provinces d'Alsace et de Franche-Comté, par le baron de
Rathsamhausen, 1790, 1 broch. in-4°, don de M. Billiet.

L'anthropologie au Congrès de Boulogne-sur-Mer, 1899, par
Ph. Salmon, 1 broch. in-8°, don de l'auteur.

ENVOI DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

Bulletin de la Société grayloise d'Emulation, n° 1, 1898, 1 vol.
n° 2, 1899, 1 vol.

Bulletin des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1897,
1 vol. ; 1898, 1 vol.

Annales de l'Est, 1899, 4 fasc.

Bulletin du Musée historique de Mulhouse, 1898, 1 vol.

Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs, 1897, 1 vol.

Annales de la Société des sciences naturelles de La Rochelle,
1897, 1 vol.

Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne, 1^{er} et
2^e sem^{re} de 1899, 2 vol.

Bulletin du comité des travaux historiques et scientifiques :
bulletin des sciences économiques et sociales, 1898, 2 fasc. ;
bulletin historique et philologique, 1898, n° 1, 2, 3 et 4, 2 vol. ;
1897, n° 3 et 4, 1 vol. ; bulletin archéologique, 1898, 1^{re} livr.,
1 vol. ; 2^e livr. de 98, 1 vol. ; 3^e livr. 1 vol. ; 1899, 1^{re} livr.
1 vol.

Revue historique du Maine, 1^{er} et 2^e semestres de 1893, 2 vol. ;

- Mémoires de la Société savoisiennne d'histoire, 2^e série, Tome 12, 1898, 1 vol.
- Bulletin de l'Académie delphinale, 1897, 1 vol.
- Mémoires de l'Académie des lettres et sciences d'Aix, Tome 17, 1898, 1 vol.
- Séance publique de l'Académie des lettres et sciences d'Aix, 1898, 1 broch.
- Bulletin de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse, Tome I, 1897-98, fasc. 1, 2, 3.
- Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen, 1898, 1 vol.
- Flore de France (publication de l'Académie de la Rochelle) par Rouy et Foucaud, Tome 5, 1899, 1 vol. ; Tome I, 1893, 1 vol.
- Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, 1897-98, 1 vol.
- Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, Tome 2, livre 2, 1899.
- Bulletin de la Société fribourgeoise des sciences naturelles, vol. 7, fasc. 1 et 2, 1898, 1 vol.
- Mémoires et documents de la Société nationale des antiquaires de France, 1898, 1 vol.
- Bulletin de la Société scientifique des Basses-Alpes, 1898, 4 fasc.
- » » » archéologique de Nantes, 2^e semestre de 1897, 1 vol. ; 1^{er} et 2^e semestres 1898, 2 vol.
- Bulletin de la Société archéologiq^e de Béziers, Tome 27, 1898, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, 1898, 1 vol.
- Compte-rendu des fêtes du cinquantenaire de la Société d'archéologie lorraine, 1898, 1 fasc.
- Bulletin de la Soc. archéologique de Tarn-et-Garonne, 1898, 4 fasc.
- Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, 3^e livr. du Tome 6, 1899, 1 vol.
- Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Metz, 19^e et 20^e cahiers, 1895 à 1898, 2 fasc.
- Annales de la Société botanique de Lyon, 1898, 2 vol.
- Mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard, 2^e fasc. du 26^e vol. 1899.
- Bulletin de la Société de statistique de l'Isère, 4^e série, Tome 4, 1899, 1 vol.
- » » d'étude des sciences naturelles de Béziers, 1897, 1 vol. ; 1898, 1 vol.

- Bulletin de la Société historique de Langres, 1^{er} Janv. 1899, 1 livr.
Annuaire bulletin de la Société d'histoire de France, 1898,
1 vol.
Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes
Maritimes, T. 16, 1899, 1 vol.
Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-
Saône, n° 29, 1898, 1 vol.
Annuaire de la Société philotechnique, 1898, 1 vol.
Ornis, Tome 9, n° 3, 1 fasc. ; n° 4, 1 fasc.
Bulletin de la Société philomatique vosgienne, 1898-99, 1 vol.
Annual Report of the Smithsonian Institution, 1896, 1 vol. ;
1897, 1 vol.
Bulletin de la Société d'Embellissement de Belfort, n° 4, 1899,
1 broch.
Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de
Besançon, 1898, 1 vol.
Documents relatifs à l'histoire du Vallais, publiés par la Société
d'histoire de la Suisse romande, par l'abbé Gremaud, Tome 8,
1 volume.
Bulletin de la Société botanique des Deux Sèvres, 1898, 1 vol.
» de l'Académie du Var, 1898, 1 vol.
Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de
Tarn-et-Garonne, 1898, 1 vol.
Bulletin de la Société des sciences de Nancy, 1898, 1 vol.
» » d'histoire naturelle d'Autun, 16^e Bulletin,
2^e partie, 1897, 1 vol. 11^e Bulletin, 1^e
partie, 1898, 1 vol.
Mémoires de la Société éduenne, Tome 26, 1898, 1 vol.
Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Toulouse, 3^e fasc.
de 1894.
» » pour la conservation des monuments his-
toriques d'Alsace, 2^e série, Tome 19,
1899, 1 vol.
Mémoires de l'Académie de Nîmes, 1898, 1 vol.
Actes de la Société jurassienne d'Emulation, 2^e série, 7^e vol.,
1899, 1 vol.
Catalogue des actes du Dauphin Louis II devenu Louis XI rela-

- Enquête sur les conditions de l'habitation en France, par de Foville. Tome 2 (publié par le Comité des travaux historiques et scientifiques) Paris, 1899, 1 vol.
- Bulletin de la Section des Hautes-Vosges du Club alpin français, n° 11, 1898, 1 fasc.
- Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1898, 1 vol.
- Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie, Tome 11, 1899, 1 vol.
- Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc, Tome 7, 1898, 1 vol.
- Bulletin of the geological Institution of Upsala, 1898, 1 volume.
- Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie, 4^e série, Tome 3, 1899, 1 vol.
- Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie, 1898, 3 fasc. ; 1899, 1^{re} fasc.
- Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 1899, 1 vol.
- Bulletin de l'Académie delphinale, 4^e série, Tome 12, 1898, 1 volume.
- Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 1898-99, 1 vol.
- Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France (29 Novembre 1898 au 14 Mars 1899) 1 fasc.
- Table alphabétique des matières contenues dans les 10 volumes (1890-99) des Annales de la Société d'Emulation des Vosges, 1899, 1 fasc.
- Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens, XV. Jahrg. 1899, 1 vol.
- Discours prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes à Toulouse le 8 Avril 1899, 1 fasc.
- Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France, 1898, 1 volume.
- Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France, 6^e série, Tome 8, 1897 et 1899, 2 vol.
- XII Bericht über die Thätigkeit der Naturforschenden Gesellschaft in Solothurn 1898-99, 1 fasc.
- Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux, 1^{er} et 2^e Trim^{es} de 1897, 2 fasc.
- Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences de Rouen, 1897-98, 1 vol.

Les chartes de S^t Bertin, par l'abbé Bléd (publiées par la Société des antiquaires de Morinie), 4^e fasc. du Tome 4, S^t Omer, 1899, 1 vol in 4^e.

Mémoires de la Société historique de Langres, 1899, 1 broch in 4^e.

Bulletin d'histoire ecclésiastique du diocèse de Valence, 1899, 4 livr.

Mélusine, 1898 et 1899, 6 fasc.

Bulletin de la Société archéologique du Finistère, 1898 et 1899, 11 n^{os}.

Revue scientifique du Limousin, 1898 et 1899, 5 n^{os}.

Bulletin de la Société lorraine de photographie, 1898 et 1899, 9 n^{os}.

Annales de la Société d'Emulation de l'Ain, 1898 et 1899 4 fasc.

Bulletin de la Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire, 1898 et 1899, 10 n^{os}.

Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Orléans, 1897 et 1898, 3 fasc.

Bulletin de la Société géologique de France, 1898 et 1899, 11 n^{os}.

» » historique de l'Orne, 1898 et 1899, 4 fasc.

» de l'Alliance française, 1899, 4 fasc.

» » la Société géographique de l'Est, 1898 et 1899, 5 fasc.

» » des études littéraires et scientifiques du Lot, 1898 et 1899, 4 fasc.

» » Diana, 1898 et 1899, 4 fasc.

» » Société d'agriculture de la Lozère, 1898 et 1899, 8 n^{os}.

» » d'étude des sciences naturelles de Reims, 1898 et 1899, 4 fasc.

» » industrielle de Mulhouse, 1898 et 1899, 5 fasc.

» » d'études des Hautes-Alpes, 1898 et 1899, 5 fasc.

Revue » d'anthropologie de Paris, 1898 et 1899, 5 fasc.

Bulletin de la Société des antiquaires de Morinie, 1898 et 1899, 4 fasc.

Revue de l'Avranchin, 1898 et 1899, 4 fasc.

Bulletin de la Société archéologique de Touraine, 1898 et 1899,
4 fasc.

» » industrielle de Rouen, 1898 et 1899, 6 fasc.

» » vaudoise des sciences naturelles, 1898 et
1899, 3 fasc.

» » d'étude des sciences naturelles de Nîmes,
2^e Sem^e de 1898, 1 fasc.

» de l'Association philotechnique, 1898 et 1899, 6 n^o.

» de la Société archéologique de Nantes, 2^e Sem^e de 1897,
1 vol. ; 1898, 1 vol.

» » dunoise, 1898 et 1899, 2 fasc.

» » des sciences naturelles de l'Ouest de la
France, 1899, 3 fasc.

Mémoires de la Société d'agriculture d'Orléans, 1897 et 1898,
2 fasc.



GLOSSAIRE

DU

Patois de Châtenois⁽¹⁾

N

N', Voy. *ne* (négarion).

Nâ, [Nau*, Noël (voy. *nôé*), Bf. *Nouel*.

Naal, n. pr. à Bethonvillers. Du L. *natalis*.

Näch, Noircir, voy. *noi*. Fréq. est le passage de *oi*, a *ä* et *ä* en *oi*. Voy. *voi*, *vardjie*, *poi*, *pä*.

Nächot, (bô di), Bois de l'Arso, à Offemont. Sermamagny, *Lo Nachot*. Rég^t rs fr. devient *ch* en patois. Voy. *Achon*.

On dit aussi *Narsot* (D^r J. V.) qui paraît forme franco-patois. Notons que ce mot comporte l'article, ce qui indique à l'origine un subst. commun.

En 1487, Assat ; 1573, Arssat (2), La 1^{re} a donné la forme autrichienne [*Hassehat*] 1347, quoique relevée postér^t mais existant auparavant.

? Le VFr. *arce*, *arceau* = Enceinte fortifiée ou palissadée, etc.; du L. *Arx-arcis*.

Nädje, Neige ; p. aj. [*Noidje** ; id. en Salbérien ; *Noije*, à Besançon.

Nädjie, Neiger. *Nädjoutaï*, neiger légèr^t.

Noidjie, où l'on dit *noidje*.

Naï, Nez (*Nairi*. sm. *narine*) ; [*Nâ**, Pont-de-Roide, Étobon, Vescemont, pat. Rosemont ou montg.

***Naidjie**, Nager (Néopat.). *Naidju*, nageur. Vov. *Niuai*, *Naidje*, nage. *Naidjouère*, [Nageoire.

Naie, [Nef*, Allée centrale de l'Eglise (nef). En pat. Month. Mandeure, barque. Du L. *navis*.

Aux **Najettes** ou Nagettes, l. dit : terre à Réchésy.

(1) Voir les bulletins n^{os} 15, 16, 17 et 18.

(2) Bull. Soc. Bf. ém. (1888-89). Art. com. par M. Dubail-Roy.

Natji, Rouir à la rosée (chanvre), ou dans des fosses d'eau ; **Naija**, à Albertville ; **Enâiza**, en Lgdoc ; Breton, *éoji* : **Enéji**, à Auxel, Enlever la filasse ; à Bournois, apaiser par le travail.

Nain·ni, Nenni, négation à l'adresse des gens auxquels on dit vous. **Nâni**, à Porrentruy Du L. *non illud* ; ancien fr. **Nënnil**.

★**Naïpe**, Nappe (néopat.) ; voy. *tiuai·ye*. **Naïpieu**, toile de ménage à dessins tissés, ou de fabrique, destinée à faire des nappes ou des serviettes.

Nairi, voy. *naï*.

Naiture. Orifice génital des femelles mammifères.

Naivate, Navette, *Brassica Oleifera*.

Au **Navot**, l.dit de terre à Chèvremont.

Nai·yate, (dim. de *Noûe* ou *Noye*), ou **Nayotte**, l.dits à Danjoutin, Etueffont-Bas, Suarce, Vétrigne, Abévillers, etc.

Naï·yate, Navette de tisserand ou de fabr. de filets.

Catche-Naï·yate, Jeu analogue à celui du furet, dans lequel une société de femmes assises sur un banc, tiennent relevés leurs tabliers en sacs, dans lesquels elles font circuler un petit objet (la *naï yate*) qui peut tenir dans la main, en la faisant passer, ou simulant son passage d'un tablier dans l'autre, pour mettre en défaut la surveillante chargée de découvrir la « *naï·yate* ». Pendant ce temps les joueuses disent à qui mieux mieux, *câtche, câtche naï·yate*. Celle dans le tablier ou les mains de laquelle la « *naï·yate* » est surprise devient surveillante à son tour.

Naï·yate est le dim. du m. suivant.

Naï·yes, Dragées de Baptême. Bf. *Nâ·yes*. Du L. *natalitia* ; spl., présents les jours de naissance.

Nâle, Nielle des champs ; *Lo niale*, à Angeot. Les graines en sont noires ; *Agrostemma Githago*, L. Du Lat. *nigella*, noire.

Nân, [Non*, à Chalonvil. ; voy *niön*.

Nandjate. sf. *Petite ange* (en p. ange est fém.), p^r *andjate*. Dans une procession, enfant en surplis couronné de roses chargé de répandre des roses sur le parcours du St-Sacrement.

Nân·moyen que, Je pense qu'il y a *moyen que*.

Nanmoyen, adv. vraiment; ex : *Hé bin, el ât venu!*
Réponse, *Nanmôyen* = pas possible!

Nan·ne, Id. à Angeot, Anne. Ici addit. d'une N de tête comme dans *Nandjate*.

Nappez, n. pr. TBf. Vellescot.

Nardin, anc. n. pr. c^{on} G-y, Faucogney, etc.; arr. Montb., abrég. de Bernardin. S^t Bernard y était assez en renom pour que l'arc-en-ciel soit appelé *coênate de S^t Boinat* (à Mandeure), à Maiche (*Bouanâ*).

Nardin de Granvillars, 1162 (L. Viellard).

Nerduyn, XIV. s^e à Fêche, la 1^{re} syl. pat. aj.; p^r *Nairduin*.

Nât ce pê, - *pêtes* (c^{on} Delle); voy. *non pîe*.

**Naution* (Dans le guignol de Bes.) [Nation]. *Naution que t'és!* Race (mauvaise) que tu es.

Nation, à Exincourt; id. sign.

Navrà, Blessé, à Plancher; [Navré*, Vfr.

Naye, Anc^{on} maison seigneuriale à Offemont, dans laquelle il y a d'anciens fourneaux en fonte massifs.

Nă·yîe, 1^o Noyer, 2^o être inondé; ex. : *lies prais nă·yönt*, les prés sont inondés; *lies Montbillaîs nă·yönt*, les gens de Montb. sont inondés. — [*Noi·yîe**, à Angeot, etc. Fr. Bf. *Ni·yer* ou *Neiyer*.

Ne... pîe, *Ne... pas*. *Ne... pê*, *ne... p'*, *Ne point*. *È n' pê*, pour il n'a point.

Nê, art. indéf. Une, voy. *in*. L'adj. num. est *yêne* (une). *E ye nê fön·ne*; *è y ön e yêne* = il y a une femme, il y en a une.

Nê reprend q.f. l'e initial original. Voy. aux m. *laivaî* et *sôn*.

(1) *Ne* en dial. als. d'Hindlingue (Entraigne) = un; ex. : *ne monn*, un homme.

Nenâ, p^r *nên-ât* (*non est*), *Non pas*. A La Roche Bernard, *nonâ*.

Le contr. est *chi â* (si est).

Neu, s. f. Nuit. Neutu, [*Nuiteux*], de couleur obscure foncée parlant d'une étoffe; voy. *rôneu*.

Neuri. Nourrir.

Djan Neury (*Néry* à Vescemont). Le héros de la Chs du Rosemont. Le n. pr. *Nourry* fr. = gras (L. Larchey).

(1) La parenté *arya*, repaît ici.

Neusillate, Oseille, à Mandeure ; Neusiote, à Maiche.

P^r la prothèse d'une *n*, voy. *nandjate*, voy. le m suivant.

Neusille, [Nesille*, VFr. ou Noisille ; Noisette ; Angeot, *neujilles* ; près Delémont, *neujaille* ; ailleurs, *nzilles*, Rougemont, Etueffont ; *neujate*, Fougerolles.

Neusillie, Noisetier ; voy *contre* pour le bois de ce *n*

Neusilliere, adj. de noisette.

L.dit **Neusillate**, près Ch., où était un ancien bois, près la Savoureuse.

(**Neusillate**, à Mandeure = Oseille ; voy. Neusiote.

Ôn'naie de neusilles, ôn'naie de filles !

Neusiote, voy. Malate.

Neveur, Neveu ; au fém. Nicce.

En 1762 : « Son parain fut son cousin Pierre-Christophe
Lapostollet et sa marraine, sa sœur Ursule
Lapostollet, tous deux mes *neveur* et nièce. »
(Généal..., manusc. de la famille Chardoillet, de Bf.
— Châtenois).

En 1243 : « A Amey (1), mon cher *neveur*, seigneur de
Montfaucon. »

(Doc. TBf. L. VIELLARD).

En 1322 : « Hugues de Bourgogne, curateur de Damoisel
Othenin » ... son chier... *nepeur*. »
(TUEFFERD, hist. des c. de Montb.)

Ni, 1^o Conj. nég. Ni ; 2^o nég. Non ; ex. : *i te dis que ni* ; en
répons. contrad. à *i te dis que si*.

Ni, s. m. Nid. *Niaie*, s. f. nichée. *Nitchie*, nicher.

Niâ, s. m. 1^o Nichet, à Ch., à Montb. 2^o [*Niais**, en Montb.
(c.-à-d. qui sort du nid). 3^o Qui reste longtemps au lit, à Bour-
nois.

Niâ. à Annecy, Sav., nourrisson, à Albertville, marmaille-
Rad. *ni*.

Niau, marmot, à S-y (2), Vescemont : ex. : *sale niau !*

Gnâ ou Gnâl, dans *Gnal Maingny*, paraît notre mot francisé
et pourrait = *Petit* (Magny).

Niafe, s. f. TBf. Boue.

Niafe, s. m. Savetier. Auxel., Plancher, Bf. et argot parisien.

Niaque, Gifle, à Offemont *Niaquaî*, Gifler. Voy. cong.

Nice, **Nice**, vx **Naive**, simple d'esprit. **Nièche**, à Commeny ; **Nessi**, en Lozère.

Nicoulâ. **Nicolas**. Voy. **Coulâ** ; **Nicol**, anc. n. pr. Ajoie. **Nicot**, n. pr. à Etueffont (peut-être aussi abrég. de *Janicot*).

Colin, n. pr. St-Dizier, Croix. **Nicos**, anc. n. pr. à Eloye.

Clauss, forme als. germanoph. — **Kleinclausz**, n. pr. als. (Petit Nicolas).

Colney, n. pr. au Valdoie.

Bounicol = *Boue Nicol*, bois à Offemont, Stoff.

Collinet, dim. à Ch., Bermont. **Colinat**, anc. n. pr. d'Ajoie.

Nie, s. m. Nerf.

Niece, s. f. Nièce ; voy. pour le masc. *neveu*.

Nieche, Nasse. *Nefse* (peut-être pr *nesse*), fr.-pat. Cout. du Rosemont. Bonvalot. L. *Nassa*.

★**Nieglidjie**, [Négliger*].

Niemma, Surn. enf. Ch. *Nimat*, anc. n. pr. à Vescemont 1487, ce dernier nom est peut-être altér. enf. de *Mignat* (1).

« Jean *Nimat*, Jean *Nimot* », anc. n. pr. à Chèvremont ; voy. *Mugrate*.

Nien·niot, très petit, en parlant d'un jeune enfant. Esp. *nigno* (nino) ; au fém. *Nien·niote*. *Nien·niote*, sobriq. Bf. Dr Corbis.

Niengne, abrég. ou radic., id. sign., sobriq. fém. augm.

Nien·nien, m et f., syn. de *Nice*, molle, lente, sobriq. Salbert. Parler *nien·nien*, parler niais en trainant.

Niergue, Calotte, à Exinc. ; coup sur le nez. Cong. au fr. [Nargue]. Voy. *niaque*.

Nimot. Voy. *Niemma*.

★**Nine**, Bf. *Naine* ; ex. : de réaction fr. contre la prononc. nasalisée patoise supposée de *nainne*.

Nini, enf. Eugénie.

Nin·ni = *Nain·ni*, voy.

Niö, Nœud, [Nö*, VFr. *Niuatu-se*, *Noureux-se*. *Niuatai·e*, garni·e de nœuds. *Niolâ*, Nouer à Plancher (Poulet).

Niö di cô (Nœud du cou), Nuque, jonction en arrière du crâne avec les vertèbres cervicales, articulations des vertèbres supérieures. Bf. *Nœud du col*.

Niöle, adj. f. *Niaise* ; id. au Salbert ; cong. à *nice*.

(1) En effet, il y a au Livre Rouge, Bf. (Dubail Roy), Vauthier *Nimat*, frère de Jean *Mignat*.

Niön, [Non* (sans politesse), en tutoyant. *Nan*, à Chalonv. ; *Niän*. en Month. et TBf. ; *Nit'*, en Als.

Id. in chs Rolland. Le traître Ganelon détournant Charles de marcher à l'Olifant dont le son venait de Roncevaux ;

..... De bataille est *nient*,
Ja estes vus vielz e fleuriz e blancs,
Par tels paroles vus ressemblez enfant.

Nioniote, s. f. Bagatelle, chose de rien. A Exinc , *niainiote*, homme de rien, sans énergie ; comp. avec *nien niot*.

Nitchle, Nicher.

Nit·ye, [Nique], Glaire du nez. *Näque*. à Poligny.

Nit·yaï, [*Niquard*] ; litt. gamin qui a de la « nique » au nez. Morveux ! Au fém. *Nit·yaidje*, morveuse ! — *Nitiu*, qui a ord^t de la *nit·ye*, inj.

Nit·yerait, flocon de « *nit·ye* » expulsé. — Cong. au fr. nez ou plutôt l'adj. hyp. *nasique*.

Niufat·u, voy. nio. Les dérivés des noms en *ö* ou *öt* prennent un *a*, comme cela a lieu p^r les form. fém. où *ot* devient *ate*.

Niu·e, adj., [Nu·e*.

Niual, v. n. Nager. **Naidjê* (néo. pat.), id. Celt. B, *neui* (cong).

Il y a à Ch. et ailleurs, dans le voisinage, une manière de nager spéciale, assez curieuse et élégante, qui doit être fort ancienne et indigène en notre pays. Elle consiste à battre alternativ^t, d'un pied et de l'autre, la surface de l'eau qui jaillit en gerbes de pluie, mais elle a l'inconvénient d'imprimer au nageur une allure lente, inconvénient peu important en notre pays, vu le peu de largeur de nos cours d'eau.

Ajoutons que les Kabyles des environs de Bougie, nagent en frappant de leurs pieds la surface de l'eau, A. Bruat, *nepos*.

Niual, v. Nouer. *Dienuai*, dénouer.

Niûe, s. f. Nue. *Niuidje*, nuage.

Niuëf, Neuf (n. de nombre). *Nuëf*, à Eschène (aj.). *Niûe-fième*, neuvième.

**Niûevain·ne*, Neuvaine (prières).

Niufain·ne, environ neuf.

Niun, 1^o Nul, ou personne, ex. : *niun n'ât venu* ; 2^o *Nullité*, homme de rien, ex. : *ce n'ât niun*, c'est une nullité ; du L. *nōn unus*. Id. en tout TBf.

Niure, [Nuire*.

Nîdevelle (Djan), voy. *Djan*.

Nivê, [Niveau* ; Nivelai, Nivelier.

Nix, c'est la négation als. ; all. *nicht*. Rarem' employé (gros-sier).

Nô, Net à G-y., *nô* orthographié *Not*, à Ch. dans les n. comp. Voy. *Mânot*.

Nó, f. *nôve*. Neuf, neuve, nouveau-lle. *Quoi de nó ?*

Nô, Nau. Voy. *Noûe*.

***Nôbiesse**, [Noblesse] : *Nôb'ye*, noble. *Noble*. anc. n. pr. de Gros-magny.

Noblôt, TBl. *Noblat*, n. pr. à Lachapel-s-R.. où règne encore les diminutifs ajoulots en *at*. *Noblat* (1740), prévôt et bailli du comte de Belfort. — *Noblôt*, XV^e s^e à Chevremont.

Nôdêles, s. f. pl., (à Bf., *Noudles*) ; Nouilles, de l'All. *nudel*. Angeot : *Nôdelê*.

Nôe, voy. *noue*.

***Nôé** ! [Noël* en VFr. N'est employé en pat. que dans la chanson du bon an. Interj. de joie et de bienvenue à l'entrée des Rois et des Reines aux changements de règne, et aux grandes fêtes (Roquef.) par ex. à Noël.

En pat. : *Voichi lou bon on qu'ât venu, chantons, Noé !*

Tout lou monde ât riedjoué-yi, chantons, Noé !

En noëls de Bes. : ... Grant Thiennot et lai Zibé ;

Chantons tretou, de pa Dé,

Noué ! Noué !

Notre cri *Noé* paraît emprunté à l'anc. fr. d'où la différence avec notre *nâ* (Noël), voy., d'autant plus que chantons se prononce à la fr.

Noi-re. [Noire*. Dim. *Noirot-ate*, servent de surn. aux per-sonnes et de n. aux animaux. *Noirat*, n. pr. ajoulofone.

Noirâsse, augm. (Salbert), femme noire, péj.

Noire Ave (étang de), situé près de l'étang d'Autriche (Roppe).

Noirmouchot. voy. *moûetche*. *Nois Trontchots*, hameau de Frahier. Tunnel des *Noirmouchots*, devers Chapagney.

Nachi, Noircir. *Nare*, noire à Pont-de-Roide.

La Noie, L. dit à Giromagny = *noûe*, voy.

Noinante [Nonante*, bien impropr. remplacé en fr. par quatre-vingt dix. Ce m. se dit à peu près dans toute la France,

excepté dans le dialecte de l'Isle de France. En Belgique Wallonne, il est fort employé en fr. de même en Suisse française (1).

Nom dâlai, petit juron = Nom Dê lai ? = N. Dieu là.

Nom de la, se dit q. f. en fr.

Nom Dê (Nomine Dei), voy. Dê. *Êh ! nom Dê ! i sô ne pouêre fôn·ne* ; Eh ! par le nom de Dieu ! je suis une pauvre femme.

Nom Dê ! oui (oui est néopat.) = le *Dame ! oui*, de l'Ouest.

Nom Dê ail (ail = oui, oil ; arch.).

« *En nom Dieu !* Gentil prince, c'est vous et non un autre, » dit Jeanne d'Arc, à Chinon, à Charles VII, dissimulé sous un vêtement de peu d'apparat.

Nônmâl, Nommay, 1^{er} vge au sud de Ch. (Montb.) où commence le pat. de Montb. Novomas en 1147.

C'ât nôete Cöthrinote

Qu'on ât ollai faire dëes vouicotes ; voy. *vouit·yes*.

— *Soillot, Onchot*.

Non·nâl, Non·nate, aj. ; voy. nouênai.

Nonef, surn. à Bourogne (Janvret), paraît form. enf. de Joseph.

Nonple ? N'est-ce pas ? Cette express. a un pl. de forme verbale comme la 2^e pers. ind. pr. des v. en *re* !!

Nonpiêtes, employé en s'adress. à plus. pers., ou en « *Vou saï·yant* » ; voy. ce mot et *pie*.

En p. aj. et autres *N'ât ce pé*, au pl. : *N'ât-ce pétes*.

Nonpipoitchant, [Non pas pourtant*, cependant, pour ça non (Mandeure)].

Oh ! pi poitchant. [Oh ! pas pourtant*, cependant, pas pour ça (Chamesol) (2)].

Nöntä·yie, Nettoyer. Ind. pr. *i nönta·ye*, conj. sur *aivancie*.

Ietre nönta·yie, avoir perdu au jeu ce que l'on peut jouer.

Nönta·yu, Nettoyeur.

Nönta·yures, s. f. pl. 1^o Nettoyage ; 2^o s. f. sing., Délivre, chez les bestiaux.

★**Noque**, Montg, Mont. et Sous-Mont. ; syn. de *bolate* ou de *guenêfêle* : *Brue de Noque* (Salbert), bouillon, où cette pâte a bouilli, chose de rien ; en pays d'Aoste, *Nioque*.

(1) Les Français ne doivent pas adopter le n. de « Suisse romande », mot fabriqué et employé dans un esprit d'hostilité contre la France, tandis que pr la Suisse germanophone, « Suisse allemande » est conservé.

(2) Dans *Villeh contin.* pr H de Valenciennes : Et nonpourquant, sé il feust remés, trop fust vilaine chose à nous (p. 173).

Nouces. pl. [Noce-s, célébration et fête du mariage, *Nouca-yu*, [Noçoyeur], *gent* de la noce

Le pat. a gardé le pl. *nouces*, comme le Lat. *nuptiæ*.

Nouche, sf. Noix, pat. aj. (Bretagne, Vermes, etc.); voy. *Îetchalon*.

Noüé. Eteimbès, Felon, Lachapelle-s-R..., pat. $\pm$ aj.

Noüe, sf., Id. en fr.; [Neu* en p. mont., pré ou pâturage humide; *Noie*, *Nau*, *Nols*, *Nos* ou *Nôz*. *Noye*, *Nolz*. *Noix*, *Noe*, *Nouais*, en Tbf.; n. de l. dit très fréquent. Il se retrouve en Alsace rhénane en formes nombreuses. L. dit à Ch., *Îes Noües*. *Les Nols*, Chavannes-le-G., Fosse-magne (Stoffel), Dim. *nai-yate*; *Noyates*, Etuefont-B.; *les Noyes*, Trétudans, fr. cad; *Les Naux* ou *Nols*, Chavannes-l-G., Fosse-magne.

L. dits : *Noll* (Murbach), *Nollen* (Niederbruck, Ligsdorf). *Nollmaten* (Lutter), etc.

Node, l. dit à Courtavon (H^e-Alsace); **Noden**, l. dit Ferrette, Senthem; **Nodenweyer**, étang à Lebeucourt (Liebsdorf), c^{on} Ferrette).

Næhlen, l. dit à Colmar; **Nolla**, torrent c^{on} Grisons; **Nant**, vge fribourgeois; **Nol**, hameau zuricois; **Nollenberg**, ferme c^{on} St-Gall (ancienne aire celtique de la Suisse); **Nællely**, l. dit à Vge-Neuf, Hte-Als.; **Nollersperg**, à Sickert, terr. Masevaux (Stoff. (1).

Noz d'Aijou, à Réchésy, etc. **Neu**, l. dit à Plancher, mare (Poulet).

VFr. : **Noue**, Terrain humide ou traversé par des ruisseaux.

Haute **Nau**, Haute **Noue**, Grandvillars; **Varderc Nollen**, Masevaux (Noia).

Sur la **Noz** (Terrier St-Ulric, 1568), Stoff. — B. Lat. : *noa*, *noda*, *nodula* Lgdoc, *Naou*, auge, fosse à tan, etc. Orig.-Celt.: *Naoz*, Celt.-B.; Savoie, **Nant** = ruisseau (2).

Non Mangeot (= noue...), à Fontaine; La **Favernau**, l. dit à Cunelière.

Dunand, n. pr., S.-E. de la Comté, à parler Sovoyophone (se trouve aussi à Bourogne, Tbf). **Dunod**, anc. n. pr. à Chateinois, mais n'en paraissant pas indigène, compatriote au précédent.

(1) Remarquer la conservation de notre mot en vges germanophones.

(2) **Nant**, ruisseau, n. commun et n. de lieu presque caractéristiq. des pays savoyophones, partie Est du d^t de l'Ain, Savoie, Suisse française, l'anc. d^t du Mont-Terrible, bien entendu excepté, sud de Franche-Comté.

Le bois de Nan, près Chagey (Héricourt).

« La brèche des Ainans » (chs. Rosemont, TBf.).

Les Aynans, vge près Gouhenans, vallée de l'Oignon (c^{on} Lure).

Esnans, vge (c^{on} Baume-les-Dames) = Ès Nans. Nans, c^{on} Rougemont (B.-les-Dames).

Les Nans, c^{on} dⁱ Jura (ar. Poligny).

Nans, s. de l'arr. de Besançon. — Nods, c^{on} Vercel.

La Nos ou La Nods, à Charmois (Stoff.). Nos ou Nods d'hiver, au Valdoie.

La Nobrodie, à Joncherey, prés. (Stoff.). Aux Nods, l.dit à Maiche (Doubs).

Noûene, sf., [None], Gôuter. Collation de l'après-midi, à 3 heures J. V. ou 4 heures.

Anc. fr du pays nonne. — Non·nate, à Vermes.

C'est la 9^{me} heure des cloîtres de jadis, heure des Romains, dont la 1^{re} heure était de 6 à 7. — Du L. nona = 9^{me} (1).

Noûenai, vn., Gôuter, manger l'après-midi.

A Trétudans, Salbert, etc. Viepralaî, Vépralaî, du mot Viepraie.

En p. aj., à Mandeure, c'est moirandaî (L. merenda).

A Froideconche (Luxeuil), banquetâ !

En VFr., noner, vn.

Noûes, Nous ; Nouêtre, nôtre ; lou noûêtre ou l'noûêtre, etc.

Noûê·yle, Noyer, sm.

★Nous-ons, Bf., Nous avons, patoisisme.

Nouvê, [Nouveau* ; au fém. nouvelle ; id. en fr.

★Novale, Anc. fr. « La Dime novale est la dime sur une terre réduite en labour depuis 40 ans, et que de mémoire d'homme n'avait pas été cultivée, dit Innocent III ». Terre novale, terre qui paie cette dime. Cette dime est adjugée aux curés (édit royal de 1731). *Manuscr. de la cure de Châlonvillars*. La forme masc. pl. est novaux. — L.dits Nouveaux, Novale, Novets, Novelat (Valdieu), Nouveleux. — Novier, n. pr. à Auxell., peut aussi se réclamer de noue.

Nôv'laî, Novillars. — La syll. pat. nô — neuf se retrouve dans la forme française. — Vge à pat. aj. : onc.hat. oncle.

Noye, Noz ; voy. noûe.

(1) Il fut bien nonne quand il orent cil atirement fait (Villeh. Paris).

N'tille, 1° Lentille, 2° tache de rousseur. Bf. Pic., Berry, *Nentille*; « un demi pénal de pois ou *nentilles*, 1679). H. Porr. Vautrey).

Nun·nun, 1° Espèce de mirliton formé d'une coupe de la tige fistuleuse à nœuds d'un roseau, dont l'un des nœuds est conservé à un bout, l'autre bout ouvert, à embouchure latérale, dont l'étui médullaire, partiellement mis à vue, mais respecté, sert de membrane vibrante (onom.)

2° Le roseau qui le fournit, *Arundo phragmites* Non·non à Etobon.

O

On doit chercher à cette lettre les homologues fr. ou pat. autres que celui de Châtenois, commençant par *en* ou *an*, lesquels en ce patois sont ord^t rendus par *ôn*.

Ô, Oui, VFr. *Ô*; du L. *hoc*; [*Eu** en p. Montag.]; c'est le *oc* du Lgdoc, ou plutôt le *ô*, car on prétend, qu'en ce dialecte, on a toujours prononcé *ô* et non *oc*. *I craî qu'ô*, je crois que oui. Voy. *hô*, voy. *âil*, l'autre affirmation corresp. au *oîl*, VFr. *Oui* est employé aussi, mais c'est du néopat. ou plutôt du fr.

Œffrande, Id. en fr. Don de la plus menue monnaie, fait à la messe des morts, par les assistants, passant à la file derrière l'autel et au sortir de celui-ci.

Œuvrard, N. pr. à Châtenois, Dorans, G-y; 1° forme de Ouvrard; 2° de Eberhard.

Ofmon, Offemont, vge, pat. cent. Bf. comme à Argiésans, etc. Ex. de son pat. comp. à celui de Ch. : *È maindjânt dès blôches* = è maindjönt dies blouêches; *Ène tiulate* = ne tiulate; *Pändu* = Pöndu; *Piere de lai Miate*, souvent vos·en dites. *Boutchie* = bouëtchie; *Yeut' tchevâ* = lu tchouvâ; *Yôs tchevas* = lus tchouvas. *Travai·yie lou bo* = Traivai·yie lou bouê.

L'étym. Jovis Mons a été proposée.

Oî ! voi ! ou *Ō·ye ouai*, exclam. de douleur, de compassion.

Oîlâ (aller) *tirie les poirotés*, à Etobon où cesse l'orrâ mont.

Ōn, pr. On. En pat. du TBf il prend aussi le plur.; ex. : *ôns varront* (Ons) ou les gens verront; *ôns l'ont revu*, les gens l'ont revu; *ôn* fait liaison.

An, à Vézelois et autres pat.

Ŏn, sm , An. Dér. *ŏn'naie*, année.

Ŏn, En (De cela) ; *É i ŏn n'trá*, p^r *è i ŏn_ē tra*, il y en a trois

Ŏn, prép. En : *ŏn tra cós*. en 3 fois (Fait liaison devant voyelle.

ŎnAvai, [*En-eauvé*]) Couvert ou imprégné d'eau, voy. *âve*

Ŏnbafenai, Embarbouiller, parlant de la figure ; rad. *baive*.

Rappelons que les part. pas. et les infinitifs des conj. en *aî*. *îe*, *i*, ont même forme réciproq p^r ces 2 modes ; id. du reste en fr. populaire.

Ŏnbâmai [Embaumer* par l'odeur.

Ŏnbarais, Embarras*. Le v. est *Ŏnbaraissie*.

Ŏnbarboûēyie, 1^o [Embarbouiller* ; 2^o adj. p^r un cochon qu, commence à être engraisé.

Ŏnbarlificoutai, Empêtrer dans des raisonnements ± entortillés. Rab. : *emberlucoquer*. — R. *bertue*.

Ŏnbâsse, Fosse faite dans le sol pour y prendre de la terre, ou pour une autre cause, mais non destinée à la sépulture.

Ŏnbiaivai, [Emblaver*, conj. *ainmai*, comme tous les verbes en *aî*.

Ŏnbid'yenai, couvrir la tête d'un *béguin*, ou d'autre vêtement.

Ŏnbletai, [Embêter*.

***Ŏnbitiounu**, Ambitieux.

Ŏnbolai, Pelotonner (du fil). Voy. rad. *bôle*.

Ŏnbouérnai, Enrhumé du nez, de la gorge (Grosne). Voy. *bouron* : *i so tout enbouérnai*.

Ŏnboûetai, [Emboiter*, mettre en boîte, en un trou. Mettre des personnes en voiture ; ex. : *liai ! lies voilai bin ŏnboûetais*. Fourrer un bois dans un trou.

Ŏnboûêche, Baisure du pain (litt. en bouche). Lgdoc, *em-bouchat*.

Ŏnboûêtchi, Emmêler, parlant de fils, cheveux, etc.

Ŏnboûetenai. Serrer avec un *boûeton* ou garrot ; Entortillé de fichus de linges (personnes ou choses).

x

Ōnboussu, Entonnoir ; voy. *bósse*, rad.

Ōnboutaï, va. Exciter une personne (contre q.q un). Voy. *boutaï*.

En nenboutaï, à Exinc.

Ōnbraïjenaï, Mettre le foin en « braijons » ; voy. ce m. ; *enbraïdjenâ*, à Vézelois.

Ōnbraïssie, Embrasser, prendre, ou non, dans ses bras et appliquer joue contre joue, c'est l'anc. manière fr. ; voy. *baïjie*.

Ōnbra·yie, Voy. *ōnbre*.

Ōnbre, Ombre. Dér. *Ōnbra·yie*, donner de l'ombre ; *c't airbe ōnbra·ye tout pyē*.

Dim. : *Ōnbrote* ; aivoi les onbrote, avoir la berlue (en Month),

Ōnbre, Framboise, *Ōnbrïe*, framboisier. A Meroux, Grandv., et en général TBf. *ānbre* et *anhrie*.

Ōnbretchie, [Embrocher], passer les « broches » ou aiguilles à tricoter dans les mailles d'un bas qu'on veut *rempiéter*.

Ōnbrevaï, [Enbreuver]. Mettre l'eau dans un pré ± sec. *Aibrevaï*. abreuver (pour les animaux).

Ōnbroue·yie, [Embrouiller. *Ōnbrouē·yamini*, sm... affaire embrouillée.

Unbrüere, Mettre en mouvement une chose qui doit rouler ou tourner. Ind. prés., *i ōnbrue* ; pas. déf., *i ōnbrui* ; part. prés., *ōnbruant* ; part. pas., *ōnbruè*. — Du L. *in ruere*.

S'embrouiller = s'élancer, Bf.

Ōnbrussálaï, Remplir de brouillards (*brussâles*) :

Lou tōn s'ât bin ōnbrussálaï.

Ōnbru·ye, [Nombri]. Du L. *umbilicus*. *Breuillo*, à Dijon, cicatrice de l'attache du cordon ombilical. Les mammifères coupent ce cordon avec leurs dents.

Ōnbru·yie, [Enverrouiller], Renfermer q.q.un au verrou (*bru·ye*).

uncamoüëtchie, Embarrassé du cerveau (Sinus frontaux) ; voy. *camoüëtchot*.

Onçate, Ongle des bêtes à cornes, d'un ruminant, d'un porc. VFr. *oince*.

On·yate, à Vézelois, dim. d'*on·ye*.

Ōnc·haï, [Enfler* ; conj. *ainmaï*, le part. pass. *ōnc·haï* ; état récent, actif.

Ōnc·he, [Enfler*, Bf. ; Enflé, état permanent ou passif ; (voy. *onchaï*).

Enfle, en Berry.

Œnc·hu, [Enflure*]

Œnc·hōre, [1° Enclore* ; 2° mettre sous clef.

Œnc·hō, [Enclos*.

Œnc·hot, [*Œnclet*], Oncle ; [*Œnc·hat**, pat. aj. à Grandvill., Eteimbes. — Vermes, etc. (Delémont), *Œnchat*.

Œnchat, id. à Mandeure ; *Œnciat*, Epauvillers (enclos du Doubs).

Œnciot ? Eloye, Rethenans (Belfort) ; Gros et Petit-Magny, Etueffont V. *Œnchat*, p. de Month., Maiche, Etobon, Brevilliers.

Œnc·houtot, dim. et surn.

En p. de Besançon :

Pansâ-vous que son Sirot (père) (litt : petit Sire)

Set ce pouere veille *Œnciot*

Que tint l'aiquielle (qui tient l'écuelle).

L'ot bin mairi de saî Dam (mère),

Main sa mère ot pucelle.

(9^{me} Noël, Bes...).

Œnc·hlc·hot, en Gruyère, c^{na} Fribourg, où le c·h comme en dép^t Jura, est tj combiné avec *lc·h*.

Œnciot à Eloye, Gros et Petit-Magny, Etueffont qui ont le même patois où l'on dit *arraî* p^r *arrâ* de Sermagny.

[*Œnthiot**, à Ronchamp, Lure ; *Œnthien*, à Melisey (H^{te}-S^{ne}).

Œnt·ye, à Villars-le-Pautel (Jussey).

Dim. *Œnc·houtot*, surn. — Au Grand Sancey (Clerval), *Œnclin*.

Œnc·hêne, Enclume. *Enkyêne*, montg.

Œnc·mōncie, [*Encommencer*], Commencer un travail p^r la 1^{re} fois. *Ecmoci*, Ban de la Roche, B.-Rhin, chute lorraine de l'*n*. *Encommencement*, St Bernard (Sermons, p. 561, in 4 livres des R.).

Œncōn, [Encens. *Œnçoncie*, encenser.

Œncombre, sf., personne ou chose qui encombre. Bf. *encombre*.

Œncrâtre, v. imp. réfl. Avoir de la peine à se décider ; ex. : *È m'ōncrât de t'yitie nouète majon*, il m'en coûte de quitter notre maison. Mandeure. *ēncrâtre*. *È m'ēncrâchait bécô*, il m'en coûtait beaucoup (Mandeure).

[*Écrâtre**, Avoir peur de, avoir la crainte de rester seul (St-Vital, Savoie).

Œncre, [Encre*. *Œn·nōncraî*, tâché ou tâcher d'encre.

Œncrêche, Qui reste accroché, sens permanent ; p^r le sens actif, voy. *aicretchi*.

Öncrön·naï, Voy. *crön*.

Öncroūtai, Enfouir (1). Voy. *cró*, Fr. local, *encrotté*.

Öndaivaï, Endéver; syn. d'*öndiálaï*.

Öndefó, En dehors.

Öndiaidjie, [Engager*.

Öndiaïn·naï, [Engainer*, s'o... s'introduire.

Öndiálaï, Tourmenter comme un diable.

Öndiále (*ietre*), être en diable, avoir le diable au corps.

Öndiai·naï, Voy. *Diain·ne*.

Öndiugne, sf. Bosselure. *Öndiugnê*, bossuer, parlant de vaisselle métallique.

De *Diugne*, peu usité. — Bourg., *embeugner* ± homol, de *D* et *B*.

Öndjaivelai, [Enjaveler*.

Öndjin, [Engin, manière d'exécuter, de faire.

Malengin, n. d'une anc. rue du Vieux Bf., qui aboutissait à l'arsenal d'alors.

Öndjôlai, [Enjoler*. *Öndjôlu*, enjoleur.

Ödouere, [Endormir (peu usité). Dim., *Ödouerelaï*, étourdir, par la danse, un choc ou une cause quelconque. *Ödoûe·relure*, étourdissant.

..... *endeurai·yie*, étourdi (sens phys.), Ronchamp, là où oue de Ch. devient eu.

Öndragonc·hai, adj. Après le vèlage. Gonflé avec ou sans phlegmon sec, de la mammelle de la vache; engorgée parlant de la vulve de la vache.

Endravonc·hai, à Danjoutin. Voy. Rad. *Gonchaïet öntre* (*inträ*).

Öndrait, Endroit, village.

Öndremi (s'), [Endormir; ind. pr., *i m'ondoûe*, *n° noûes* — *ondremöns*, v° voues *öndoûetes*; pas. déf., *i m'öndremi*; p. prés., *s'öndremant*; p. pas., *öndrêmi*.

Öndrillenai, Habillé ou enveloppé de chiffons (voy. *drille*).

Voilai in aïfan rudemönt öndrillaï.

Öndurie, Endurer. *Endeure*, douleur, à Auxel.

Önd·yêlnai, Avoir le rectum engoué par des noyaux de cerises, ce qui arrive avec les cerises sauvages dont le noyau est gros. Voy. *D·yené*.

Dans l'express. Month.. *end·yêlnai de Caquelotte* (patiss.

avec œufs cuits), M^r Resener, Alm. de Montb. 1893, il s'agit d'engoué par la *d yële* (le gosier).

Ŏnd-yêtche, [*En guiche*], arrêté et accroché dans les branches, parlant d'un objet q.conque, sens passif, permanent.

En Bourg, *Guiche* = Juchoir. Vosges, *Guiche*, bâtonnet.

Confr. avec *Diucé*, son cong.

Ŏnd-yêtchi, fixé, arrêté dans les bronches, sens actif.

Ŏnfagoutai, va., Mettre en fagots.

Ŏnfairenai, [*Enfariner**].

Ŏnfelai, [*Enfiler**].

Ŏnfie, [*Enfer. Reprens, rebeille pou allai ōn ōnfie*, dicton d'enfant à l'égard de celui qui veut reprendre ce qu'il a donné.

Ŏnfin, Enfin.

Ŏnfôncte. [*Enfoncer**. *Ŏnfonçure*, buffet triangulaire dans un coin.

Ŏnfrietai, Enfaire un toit, couvrir un toit de tuiles.

Ŏnfôênai, [*Enfourner**].

Ŏnfrônmai, Enfermer à clef ou autrement.

Ŏnfûe, [*En feu**, *Enflammé*].

Ŏnfuere, enflammer, allumer; ind. pr. *i ōnfue*, j'allume; voues *ōnfûetes*, v. allumez; *i ōnfui*, j'allumai; part. pr. *ōnfuant*: p. pas, *ōnfûe*.

Ŏnfuelai, 1^o En flammer; 2^o parlant d'une partie du corps (inflammation); voy. *ōnvuelai.*

Ŏngamoûe·sie, Barbouillé de « mou·se ». sirop ou confitures poisseux; de l'Als. *Gemuss*.

Ŏngoulai, Prendre dans la *gueule*, la bouche.

Ŏngoulenai, Engouer par aliments ou d'autre chose, d'avoir difficulté de les avaler.

Ŏngourdje, [*Engorgé*], sens permanent ou passif, *Éngoué*, qui a l'œsophage contracté (ex. : par certains fruits trop astringents).

Ŏngourdjie, engorgé, sens actif, part. ou engorger, inf.

Ŏngraichi, Engraisser; fertiliser une terre, un pré.

Ŏngrandjie, [*Engranger**]. Introduire une voiture chargée dans la grange.

Ŏngrenai, [*Engrener**].

Ŏngrigne, Fâcher, rendre *grigne*; voy. ce m.

Ŏnherbai, Etre ou mettre en herbe. *Ce praî ât bin ōnherbai.*

Ōnlain·nai, Couvert, garni de laine.

Ōnmai, [Emmi, au milieu de, parmi. Du L. *in medio*.

Ōnimus, n. pr. à Mulhouse ; abrég. de Hieronimus (Jérôme).

Les noms en *us* sont ord' rhénans germanophones quoiqu'à term^{es} latine.

Ōn main, En main ; *C't uti ât bin òn main* (à point p' la main).

Ōnmai·youlai, Emmailloter.

Ōn·mâlai, [Emmêler*.

Ōnmandjie, [Emmancher*.

Ōnmêle, Souple, flexible (membres, jeunes branches, manches de fouets).

(A Niort, mêle = blet). — Ōnmêle c'môn in tetchevou.

Ōnmenai, [Emmener*.

Ōnmideuai, Amidonné, voy. *midon*.

Ōnmédjai, Salir d'excrément (l'inf. et le part. sont semblables dans les verbes en *aî, ie, ou i*.

Ōnmiefignie, Enchifrené.

Ōnmielai, Emmiellé ; voy. *mie*.

Ōnmoncelai, Amonceler.

Ōnmuerai, Arroser de *mûere* (purin).

Ōn·naie, Année, voy. *ôn*. — *L'ônnaiie de lai tchtere on·naie*, la chère année, 1816-1817 (Thér. Chardoillet, mater). Ōn·naie *que vint*, année prochaine.

Ōn·nit·yai, Sali de *nit·ye* : voy. *ce m*.

Ōn·niûere, Ennuyer. Ind. prés., *i òn·niûe, noûes on·niuõns* ; pas. déf., *i òn·nîui* ; p. prés., *òn·niuuant* ; p. passé. *òn·niûe*.

± Conj. sur *boire*.

Ōn·niu-se, ennuyeux-se. Ōn·niu, sm. [Ennui*.

Jadis, ce v. a eu la forme *èniûere*, XVIII^e s* (F^o Cheux, avia patern...).

En·neu·yie, à Auxel. ; *Êneu·yé*, à Uriménil (Vosges).

Ōn·noûêlai, [Enhuiler], imprégner d'huile.

Ōnpaipenai·e, Enduit-e de *paipai* ; pâteuse, parlant de la bouche ; autre forme, *enpaipignie*.

Ōnpâlai, Empêtré, enfoncé des jambes dans la terre molle des prés, parlant des chevaux.

ŏnpitiaî. — *Empâlaî*, à Angeot, pressé entre un mur et une voiture.

Őnpâle, empêtré dans la terre, forme passive. Voy. cong. *pâl* ou *pâ*.

Őnpâlemōnt, Bâtis placé sur un cours d'eau d'arrosement ayant une ou plusieurs *pâlles* (voy. ce mot), ou vannes; id. en Berry.

Őnpêtchie, Empêcher. *Enpautchie*, p. montg.

Őnpêtre, Empêtré, arrêté dans q.q. chose, parlant d'une personne; Auxel, *enpéturie*, empêtrer.

Őnpiaître, [Emplâtre.

Őnpianture, sf., [Emplanture], plants; ou action de planter.

Őnpiaître, [Emplir. Ind. pr., *i ŏnpiâ*, *n° ŏnpiâchōns*, v. *ŏnpiâtes*; pas. déf., *i ŏnpiâchi*; les part. *ŏnpiâchant*, *ŏnpiachu*.

Őnpitiaî, Ficher [empiquer], un objet pointu, en terre ou ailleurs; part. passé, *onpitiaî*, état actif.

Őnpit·ye, 1° fiché, état passif; 2° arrêté debout sans bouger, parlant d'une personne.

Őnpôŏjenal, 1° Empoisonner; 2° sentir mauvais; 3° infester.

Őnpousseral, couvert de poussière.

Őnpoutchal, [Emporter*.

Diale ŏnpoutchait !, Diable emporte.

Mai fūn·ne ât mouêtcche,

Lou diale l'ŏnpoutche.

Őnpřetaî, Emprunter. *Őnpřetu*, emprunteur.

Őnpri, Pris ensemble, collé: Qui a commencé à prendre.

Őnprijenal, [Emprisonner*.

Őnp·y·eille, [Employer*. *Őnp·yei*, Emploi*.

Őnp·yēmal [Emplumé* garni de cheveux.

Őnraicenal, [Enraciné*, qui a pris racine.

Őnraidje, [Enragé*.

Őnrä·yie [*Enroyer*]. Mettre la charrue en terre pour le 1^{er} sillon (voir *roûe*; pat. Bes. *areillie*).

Őnrä·yle, v. n. Arrêter une roue avec une chaîne, p^r faciliter la descente d'une voiture, sens actif.

Őnrä·yle, part. Immobilisée, arrêtée par un obstacle, une ornière, parlant d'une voiture.

Őnrä·ye, adj. Couché, sans pouvoir se relever, parlant d'un cheval; arrêtée dans une ornière (voiture). Sens passif ± permanent; en détresse parlant d'un véhicule q. conqu.

A. Auxel., *Enroyare*, enrayure.

Ûreũ-yie, Enrouillé, Enrouiller, répétons que le part. pas. et l'infin. sont semblables dans les conj. en *aî*, *îe*, *i*.

Ûreutchenai, Enroué, Enrhumé avec voix rauque : Lat. *raucus*, *raucisonus*.

Ûroũetchl̃e adj. f Entortillée, emmitouflée.... Voy. *roũetche*.

Ûnsaignenai, 1^o Infecté par l'odeur. 2^o Dérangé de la bonne voie, mal influencé : *Lies djõns sont õnsaignenais pã lies gazettes*. Rad. *Saignenait*. 3^o Vêtu de souquenilles.

Ûnsaingnie, Ensanglanté, taché de sang. (comp. *iesangoũênai*) Bf *Ensaingné*.

Nous Ûns, Nous avons, Bf. ; en pat. n^s *ans*.

Ûns, pl. du pr. indéf *Ûn*. on : *on* *õnt aïvu di mã*.

Ûnsaitchie, 1^o [Ensacher*. 2^o Tasser dans un sac, en le soulevant et le laissant retomber.

Ûnsaitchie lies pumes de tiere.

Ûnsemoillie, [Ensommeillé], qui sommeille.

Ûnsigne, [Enseigne*. *Ûnsoũegnie*, 1^o enseigner, 2^o indiquer.

Ex. : *i li ai õnsoũegnie in ni de djais*.

Ûnsõnb-ye, [Ensemble*. *Ensoinne*, à Montreux-Ch.

Ûnsourcelai, [Ensorcelé*.

Ûntairpai (s') v. réfl. S'acharner à un travail, s'y appliquer fortement. Voy. *tairpe*.

Ûntã-yie. Mettre un oreiller, un traversin, dans une *taie*, (p. *toũe*) Bf. *entoyer*.

Ûntchâtchie, Entasser en foulant ; voy. *tchâtchie* ; *õntchâchîe lies valmons*.

Ûntchemaissie, Assoupi, alourdi par le sommeil.

Ûntchenã yie, *Copulati*, (canes). Rad. *canis*, *tchin*.

Ûntchõfai, Recouvrir d'étoffe un moule de bouton ; voy. *tchõfe*.

Ûntchevietrai, [Enchevêtré.

Ûntchietelai, [*Enchâtelier*] 1^o Mettre en tas bien arrangé (le fumier, etc.) 2^o Mettre en tas de quatre, l'un sur les trois autres (noix, etc.) ce qui constitue « *in tchieté* ». 3^o Charger une mesure de graines (bonne mesure).

Ûnte, [Ente, greffe, — *Ûntai*, enter.

Ûntemi. Engourdi, paralysé momentanément par la pression sur un membre.

Ex. : *i aî lai tchambe õntemi*, VFr. *entomi*.

En pic. *étumi*. A Metz. *Étouni*, étourdi, étonné.

Ėtomi, sans énergie, à Bournois.

Ŗntenă yie, Mettre (le linge) dans la cuve à lessive, voy. *tenail*.

Ŗnterrai, [Enterrer*. Le contraire, *dierterrai*.

Ŗntle-re, [Entier-re*.

Ŗntlechi, [Entasser) mettre en tas régulier (*téche*) les fagots, les gerbes, le foin.

Ŗntletai, [Entêter*. Alourdir le cerveau par les odeurs, les fleurs.

S'Ŗntiétai, v. réfl. S'entêter.

ŖntŖndre, [Entendre*, conj., *rŖndre*.

ŖntŖnai, Entamer. *ŖntŖn-nure*, 1° Entamure ; 2° Entame.

ŖntŖnte, [Entente*.

Ŗntourtillie, 1° [Entortiller*. 2° circonvenir, prendre dans ses filets (au moral).

Ŗntrai, [Entrer*. *Ŗntraie*, entrée.

ŖntŖŖpai, [Entraver* accident' ou non ; part. pass. *ŖntŖŖpai*, sens actif.

ŖntŖŖpe, adj. sens passif, ord' accident' dans q.que pièce d'harnachement, longe, traits, etc.

Du L. *trabs*, poutre dans le chemin, pour *entraver* la marche (Stap).

Ŗntre, prép. [Entre*. *Les Bessessentre* l. dit d'étang Leval-Roug'. voy. *Besse*.

Ŗntre, Entre, Imp. du V. *Ŗntrai*.

Ŗntrebâtchie, Troubler dans un travail intellectuel, ou matériel. Aux Fourgs-Pontarlier, *Entrobaitsi*, entrebaillé.

Ŗntrelădjie, va [Entrelarder* ; le part. *Entrelădjie*, 1° entre-lardé ; 2° entremêlé de rouge et de blanc, parlant de chair de bœuf.

Ŗntretchaire, Coffre à grains, bas et long, avec séparations p^r chaque espèce de graines.

De *Ŗntre* entre, et *tchaire* = chartre = prison, coffre. Aux Fourgs (Pontarlier) *Entsailrou*, compartiment.

Ŗntre-lies-due-Aves, l. dit de pré entre 2 bras de la Savoureuse, Ch.

Önvärmeuchelaf, attaqué par les vers, parlant des fruits, légumes.

Önvåsonaf, [Engazonné], fourni de gazon, gazonné.

Önvåssle, plaqué de boue, de vase, surtout après s'être assis ou frotté.

Önvêlmaf, [Envenimé] avec réaction inflammatoire locale.

Envelmenu-se, *venimeux-se*, Montb. (O. Claude). VFr. *envelimer*, St Bernard, et *Velin*, Venin. *Vlin* à Bournois.

Önvi, [Envis* VFr., avec peine ; dans l'express. *Vouër önvi*, voir avec peine, voir d'un mauvais œil : ex. : *Elle lou voit önvi*.

VFr. : *A envis iert ja de grant pris*

Polains de mauvais estalon,

Bonne semence fait bon grain (Bible Guiot, Roq.)

Önvial, Envier, désirer. — **Önvie**, 1^o Désir, 2^o envie. Voy. **Önvi**, du L. *invidere*.

Önvie (ai l'), [A l'envers] Du côté Nord, côté d'une maison où le Soleil ne donne pas. Bois de l'*Envers*, fr. cad. Rougegoutte. Du Lat. *in verso*. Ban. de la R. (B. Als.). *Envié* = hiver.

Önvie s. f. petite languette de peau ± douloureuse se séparant sur le côté des Ongles.

Envé, Furoncle à Auxel. ; Plancher, Montb. Étym. *ver*, croyance de l'existence d'un *ver*, voy. *vie*.

*Ever**, à Albertville furoncle ou la chute de l'n est ordin^{re}, confirme l'étym. *ver*. Dim. *önvächot*, orgelet.

Önviechelaf [*Envesseler*], Devenir gonflé comme un tonneau, parlant de bêtes à cornes ayant la panse ballonnée par ingestion de fourrages frais, surtout trèfle, quand ils sont chargés de la rosée du matin — ; a signifié ailleurs, mettre en tonneau.

Önvielaf, En flammes, form. arch. d'*önfûelaf* ; *Envélé*, à Auxel.

Önvirevôtai, Entortiller, enrouler en pelote, voy. *virevô*.

Önviron, prép. Environ.

Önviron, s. m. Tarière de charpentier, de *ön vîrie*.

Önvoi'yfe, [Envoyer*. — *Envoyie*, à Vermes.

Ön vôs te, **Ön voilai**, [En veux tu, en voilà*, à foison.

Önvôtai, Couvrir d'une voûte.

Opelondje, = [Happe loudjé] Attrappe-lourdaud, en fr. ; bévüe (Exinc.)

Œpûe, (lou prai d') pré situé au fond du Vallon venant de la G^a Combe, à Ch.

Ôquel, s. m. (péj.) Importun, qui vient où il n'a que faire.

Oquelot, desœuvré, (ar. Pontarlier) chanteur de cabaret (Tissot).

Lgdoc, **Caoucal**, butor, lâche. All. **Gaukel**, bouffonnerie.

Oqueluse, bavarde.

En Bourg : ocle = monstre.

Ein pecho (un peu) pu pré de la pote (porte)

Des **Ocle** de tote les sote (sorte). (Virg.vir. p. 198).

Orgnêsse, à G-y, Frelon, All. **Horniss**; **Vormeuse**, à Auxel.

Orillons. Ouies (des poissons) à Sermamagny, comp. avec **arbaillons**.

Orjâle, s. f. Oseille, Angeot, ne pas confond. avec **ojeraie**, Angeot, voy. **ôuejérale**. **Ayaule**, à Fougerolles — **Reujiale** à Vermes ; voy. **malate** et **neusillate**.

Oremins (M^r Germain d'Auxel.) ou **aurmain**s ; **ormans** ou **aurmans** à Sermamagny. [Allemands* ou germanofônes, **Olmans**, à Vescemont.

Orrâ, Aller, Etueffont, Romagny, pat. montag., **Arraî**, ? Evette. A Ronchamp, Mélisey, **Orrâ**, donc pat. mont.

Orvâle, s. f. Dommage, dégâts produits par les orages et autres causes. **Ôvâle**, à Bournois.

Orvâlu, exposé aux « **orvâles** » : *Ce tchan ât bin orvalu*. Du L. **arvalis**.

« Quand il survient **orualle** de temps ou de guerre. » 1678 Bonv.

Le fr. : **orvale** s'applique à la Sauge sclarée, du L. **aurum valens**.

Ossarot, ou aussarot, habit. d'Auxelle, pat. de Sermamagny. **Quichelot**, à Auxel.-Haut, à Plancher (Poulet).

Ostolet, forme pat. du n. pr. Month. de Oustalet, voy. **Oûetâ**.

Otheney, dim. de **Othon**, anc.n. pr. de Petitmagny, XV^e S., L. Rouge Bf.

l'Othile, prénom, « Othilde, à Bourogne » (Janvret). On trouve

Odile patronne de l'Alsace, fille d'Adalric 3^e duc d'Alsace, honorée le 13 décembre. »

Otille, *Odile* et *Othilie* sont 3 formes du même n.. *Othile* est n. fém. fréq. en Ajoie, *Odile*, patr. de Chavan.-l.-Gr. en 1441 (Liblin).

Où, ou **Vou**, adv. où ; *ou ç que*, p^r où ât *ce que* = où est ce que.

Ou ! Voy. *Hou*.

Ouait, Voy. *houai*.

Ouche, s. f. Ours, *Ouchon*, ourson (Doubs), Arch.

Ôche, en Rosemont.

Étang de l'Ours à Lachapelle-s.-C. (Stoff) rappelle l'anc. existence de cet animal en notre pays.

Oche, en p. montag.

Oudjeniere [*Ordenière*], ornière, VFr. et Pic. *ordière* ; *Wal-lon*, *orbire*, du L. *Orbita*, ornière d'où l'hypoth. *orbitaria*. Ex. : de chang. d'*rb* en *dj*.

Oudjon, [*Ordon*, *Ordre*, rang, VFr. et l. dits, TBf. ; *oudjon*, au Val d'Ajol. *Eudon* à Uriménil (Epinal) 1^o Tâche ou partie de tâche ou travail, 2^o Le personnel de ce travail. *Voilai in bé oudjon*, voilà un beau personnel de travailleurs en besogne faisant le même travail (moissonneurs, mincurs, bucherons, etc.) En Champagne, *Hordon* groupe de vendangeurs. Le VFr. *Ordon* = rangée. L. *Ordo*. En Berry, *Ordon* = rangée de javelles, andain, tâche. 3^o *Ödjon*, à Plancher-les-M. Bande de terrain bordée par 2 lignes parallèles (Poulet).

Ordon, à St Vital, (Sav.) tâche de céréales que l'on a à couper.

Lourdon fr. cadast, l. dits de forêts en Vosges du TBf. et voisinage. — *Eudjon*, à Auxel.

Leudon à Gerbépal (Vosges) ; *Udion*, tâche d'un bucheron à Vouxey (Vosges) Haillant.

Du Lat. *ordo*, ordre, rangée, ligne.

Oudjure, « Chaine » formée des fils d'un tissage ou d'un tissu dans le sens de la longueur. Du L. *Ordo*.

Oûe, s. m. Août (mois).

Oûe, s. m. Or, ailleurs ôc ; voy. *Loüe.yi*, p^r *Loui ye d'ôue*.

En 1390, « La Chapelle des oses de St Germain » à Porren-truy (Vautrey).

Oûê, [Oint*. *Vefl Oûê* [Vieux oint*, Graisse de panne, non fondue, laisse vieillir à la cheminée, réputée bonne contre les clous, tumeurs, etc.

Oûê-dre, [Ordre*.

Oûê-jê, [Oisel] 1° Oiseau ; *Ojê*, Aj. *Ôesé*, Montb. 2° terme de maçon, oiseau, p^r porter le mortier sur les épaules, 3° En style badin. personne connue, individu. *Voilâi l'ouêjê*. Voilâ l'oiseau. *Ç'ât in rude ouê-jê*, c'est un rude o. capable de faire des choses extraord. — *Oûê-jê diês djêrênes*, oiseau des poules, buse, ou autre.

Das-usés, = des oiseaux, près Besançon.

Dim. *Oûejelot* : En Montb. *ôselot*, ex. : ext. d'un manusc. confié par J. V.

Lai ! qu'i vourôe bin éetre,	Là ! que je voudrais bien être,
L'ôselot des bôs volant ;	L'oiselet des bois volant ;
Tout drait i m'envoulerôe	Tout droit je m'envolerais
Lou traivée des bôs di Roi.	Le travers des bois du Roi.
Ès-éetans de mon paire,	Aux étangs de mon père,
I m'en vierôe baingnoulai ;	Je m'en irai « <i>baignoler</i> » ;
Chu lou djiron de mai mie	Sur le giron de ma mie,
I m'en vierôe rêechuai.	Je m'en irais (me) ressuyer.

Poutchaî ai l'ôjelat, à Mandeure, porter à califourchon (un enfant) sur le cou comme on porte « l'oiseau » du mortier dont la forme rappelle vaguement la forme d'un oiseau, c.-à.-d. à chèvre-morte, ou en St Christophe ; p^r porter en hotte, voy. *craîtche*.

Chantoiseau, l. dit, Lepuix. *Choix d'oiseaux*, probl. barbar. du m. précéd., à Essert.

Oûê-jelaî, [Oiseler*, 1° Chanter (oiseaux). 2° Parler avec certaines intonations involontaires de joie, qu'on a comparé à un chant d'oiseau. — p. aj. *ôjelaî*, (Angeot).

Oûê-jai, [Oser*, conj. *ainmaî*. En Montb. *Ôserot* (Contj.) qui osc, hardi.

Oûê-jerâl, Auzerole, érable champêtre, du L. *Acer arbor*, Angeot, *ôjêrà* ; Bourg*. *euserôle*. L. dits à Meroux, champs : *Dozeral*, *Lozeral*.

Oûêle, s. f. Huile. *Ôn-noûêlaî*, [Enhuiler]. *Oûêlie*, [huilier. *Lollier*, n. pr. TBf. Auxell.-Etuefont ; ce n. peut avoir aussi

une autre origine. *Loillier*, n. pr. à Dorans. M^r Haillant cite *ollier* p^r *huillier* en 1502 (Lorraine). *Olier*, n. pr. à Morvillars. VFr. *Olier*, *huillier*.

Oûêlê, s. f. Ourlet, {orle VFr.) *Oûê-lai*, ourler. — (A G.-y. [*Oilâ**, ourler.

Oûe·r (vönt d'), Vent d'orage, grand vent. En Montb. *ôe·r*, grand vent ; air (Contej.) Lgdoc, Aourò.

Oûeraidje, Orage. È vait c' mōn in vönt d'oûe·r, il va comme un vent d'orage.

Oûe·rdje, Orge. *Oûerdje d'erbâ* ; voy. *erbâ*.

Fr. cadast. *les Orgeries*, Fontenelle ; *Orgeval*. Perouse (Stoff).

Odje, Orge, au Ban-de-la-Roche, où *rd* = *dje*, comme chez nous. Du L. Hordeum.

Oûe-tâ, [Hôtel] (autre p. [*Ôtâ**) Demeure, logis quelconque, le home des Anglais. Bourg. *holé*, Mign. ; Lgdoc. *Oustal* ; dim. *Oustalet* : Auvergne, *Ouchtal*. (L'hôtellerie (hôtel de voyageurs) s'est emparée du m. hôtel).

In bêl oûetâ, Une belle demeure, *Ai l'oûetâ*, au logis.

In bê devant l'oûetâ. Un bel espace libre devant la maison.

Ouetau, à Etobon, form. Montag. *Outau*, en Bourg. *Ôtau*, Auxel. *Outâ*, à Mégevette en Faucigny. *Oustot*, en argot parisien. *Outau* ou *houtau*, cuisine, près Bes. — *Delautal*, n. pr. à Luxeuil.

* *Bonhotal*, n. p. « curé de Chenebier, en 1586. ».

Chef d'hôtel, anc^t chef de famille à Florimont (Feltin).

Oûe-tche, s. f. [orte] Champ clos, près des habitations, ou ord^t. ouvert, bien amendé, servant ord^t. à la culture potagère, ou autre ; bien soignée, VFr. [*Ort**, cadast. *ouche*, *oy·che*. — Tous mots du L. [*hortus*].

Oche ou *hoche*, dict. Boiste. Forme Montag. et S.-Mont., *Eutche*.

Oyche anc, fr. cad. c^{on} Bf. *Lai vie diês Oûetches* ou *diês Roudjes-Pêchus*, à Ch. Dim. *Oûetchate* ; montag. *eutchote*. Cadast. *oychote*.

Ouchates, l. dit à Beaucourt. — *Ouchematte*, à Levoncourt, mot patois de tête, all. de queue, Hte-Als. — *Oiches foitrecul*, à Etupes.

Oueches, l. dit, Menoncourt.

È *ouèche*, l. dit, terre à Vauthiermont.

Oûe-tchon, s. m. [*orton*] La charge de fil d'une bobine, d'une

pelote, ou d'un fuseau qu'on est en train de faire ; fil qu'on enroule autour de ces objets.

I aî pedju mon oûetchon (partie du fil qui finit de s'enrouler.

I aî dj' in bé oûetchon, j'ai déjà une belle pelote.

? Lat. *ortum*, commencement, extraction.

Oûe·ye, Oie : les autres p. TBf. *ô·ye*. Lés *ô·yes di Vádôe*, sobriq. des gens du Valdoie (Salbert).

Oûë·yon, oison ; aliàs, *ô·yon*, *ou·yon*.

Oûë·yate, jeune oie : aliàs, *ô·yate* ; [*ô·yote** en Montb.

Source du *Cul d'Oillon*, fr. cad. à Badevel.

Oûe·ye, village détruit, *Oye*. (*Lou vaídoûe*, village (Valdoie) ne renferme pas *oûeye* dans son nom.

Ai lai pîe d'ô·yote, à Cloche pied. Exinc.

? Houillon, n. pr. TBf.

Oûe·yi, Ouir, entendre ; autres pat. *ô·yi* ou *ôe·yi*. — *Oûe·yi dire* = oui dire.

Oupisse, surn. à sens inconnu.

★**Oui**, affirm. fr. ayant passé en pat. et remplace ± le ail de Ch. (= oil) qui a vieilli. *Oil* ou *O·y'* est constaté à *Mende* ? quoi qu'en Lgdoc ; *ouai* ou *ouè* à St Vital (Savoie) voy. *O*, autre affirm. de Ch.

★**Ourdiu**, Orgueil, en ps. *Montb*.

Ourfenot, Petit orphelin. Du L. *Orphanus*. VFr. *Orfenin*.

St Ouri, St Ulric, vge, vallée de la Largue, où commence le pat. als. germanophone.

Olry, Holry, Horry, anc. n. pr. TBf. et Porrentruy, dont les dim. aj. sont *Holriat* ; *Horrel*, anc. n. pr. à Vescemont ; *Oriat*, n. pr. St Germain, Anjoutey ; *Orenat*, à Réchesy ; *Oriez*, à Chaux, à Eloie.

Ouali, au Ban-de-la-Roche.

Mont Ori, Mont et anc' chateau à Rougemont (Liblin).

Le nom d'*Ouri*, *Ulrich* et cong. se trouvent surtout dans les vges ou au voisinage dépendant des Seigneuries de Rougemont, de Ferrette, où régnaient les Ulrich.

Ourme, Orme. Cet arbre tend à disparaître du TBf. Dans la vente des coupes de bois annoncées, on relève rarement la présence de l'Orme, tandis qu'en 1896 à la vente de Pennesières

Dormoy, anc. n. pr. à Héricourt.

Ous' voy. Hous'.

Outata, m. et f. Écervelé, qui agit sans réflexion, onom.

Outchie, s. m. [Ortie*, [Ortier Bf. Outchie djönti, ortie blanche, *Lamiun album*.

Outchié piliant, ortie piquante. *Urtica urens*.

Ôtchie, à Meroux et TBf.

Outchignie, form. de 'houtchignie.

Ouvert, (La porte est) Bf. ne s'accorde pas ; de même en p. *févri*, m. et f. De même à Bf. Je veux lui *offrir*, pr' offrir (patoisisme). Inf. = participe.

Oû-ye, ou ouil ! exclam. d'étonnement à la suite d'un coup, de la chute d'un corps ; 2° Sens moqueur, ou narquois ; 3° au jeu de quilles à la suite d'un coup : *ouil ! tiaî cô !*

Comp. à oîl roi :

Ouil ! qu'a i ë avu de djens saingnies

Dans lés tchans dés Roudjes-Vies (Ch. de Frahier).

Ôvai, [Œuver], Pondre, voy. *ûe*. Ôviere (TMontb.) l'ovaire ou l'oviducte des Poules.

Ôve ou Auve*, forme montg. de *âve* = Eau, ex. : à Sermamagny (1) 1^{er} vge a parler montg.

Ovouenne, à Etobon, avoine.

Ôvre, [Œuvre]. L'œuvre par excellence, la 1^{re} qualité de filasse de chanvre.

VFr. Ovre, travail.

Ôvrâ, m. f. ouvrable. *Djouë n'ovrâ*, jour ouvrable ; l'n du L. *diurnus*, reparait à la fin du mot *djouë*, quand il précède *ovrâ*.

Ôvrain-nes, s. f. pl., inusité au sing. Les journées pendant lesquelles on fait les récoltes. Pendant *lîes ovrain-nes*.

Ôvrie-re, [Ouvrier-e*, c'ât in ôvrie, c'est un vrai ouvrier.

Ovraidje. [Ouvrage*, travail.

En fr. de Montb. vers 1503 : *Ouvrie* (Tuetey). mot fr. pat. ouvrier.

A Mandeure : *Ç'ât in bon-ôvrie, mais ç'ât in barailat* (buveur).

(1) C'est peut-être ce vocable qui a fait penser à M. Liblin que *oye* signifiait la rivière de la Savoureuse.

P

P', voy. *p'te* et *pouë* ; *p'aissat*, pas assez.

P' chez les ajoulots ; *i n' peut p'*, = je ne puis point.

Pă, [Par*. *Pă dan*, par dedans, dans ; *tout pă dans*, partout dans.

Pă ç' que, Ch. Bf. etc. Par ce que.

Pă de dan, Par dedans, à l'intérieur : *Pă chi*, par ici ; *Pă lai*, par là.

Pă dechu, par dessus ; *pă dedó*, par dessous ; *Pă vie*, par vers.

Pă devie, par vers du côté de ; *Pă ce que*, parceque, id. à Bf.

Pă cars et pă couënots, litt. par angles et par coins = de tous côtés.

Tout pă lu, tout seul (tout par lui). *Tot poua lu*, au B. de la Roche, B.-Rhin. *Per lu*, en pat. messin ; VFr. *par lui*.

Pâ, *Pâl*. s. m. q. f. *pâle*, en fr. cad. (Ne pas confond. avec *pâle*, pelle). Pieu, poteau.

Pâ, en pat. Montb. : « *Enne serpent djôlaie achi roide qu'in pâ*. » (Morel).

Pa, en pat. du Ban-de-la-Roche. B.-Rhin, perche ; *Pâ*, [palis), à Bournois.

Enpâlaî, embroché par un pieu ; ex. : en p. aj. chs. de Petignat.

Prignans des *pas*, dit Petignat...

Ataint d'entraîs, ataint d'enpâlaîs (2^{me} version de la chs.)

Pour un autre sens voyez, [*Önpâlaî**.

Pâ, la partie fondamentale, ou poteau, supportant le balancier du *Pâ-de-poui*, ou puits en cigogne, à Frahier, Angeot, etc., ou puits à bascule, encore usité, pour tirer l'eau du Nil, en Egypte, d'où il a pu nous venir.

Pâ-de-pouche, au *Puits*, vge, c^{on} Delle (en pat. local : *â Pouche*), où puits se dit *pouche* : id. à Bretagne. etc.

Pal ; Lat. *Palus* ; Als. *Pfohl* (n. pr. à Bf.), All. *Pfahl*, tous cousins *aryas* (1).

Le *poteau*, p^r puits, se trouve à Saverne : *Schtændl'*, puits, (All. *Stænder*, poteau).

Păcan, Manant : *Grouëssie pacan!*) Dict. Boiste : *pacant*. En argot parisien, paysan.

Du L. *paganus* (adj. de *pagus*). Rural, et plus tard, payen, après l'établiss. du christianisme, le culte des anciens dieux s'étant réfugié dans les *pagi* ± reculés.

Păchait, Monceau, couche épaisse.

In *păchait* de nodje : Exinc. comp. le fr. *pâquet*.

Păcharaite, surn. à Ch.

Păc-henaie, Fessée avec les mains. All. *Pochen*, frapper.

Păchenaie, [Poissonnée]. Dans cette expres. : *Çoulai sônt lai păchenaie*, cela sent le fond de rivière ou d'étang, les herbes qui en sont retirées, enfin l'habitat. des poissons, ou l'odeur sentie pendant la pêche. Voy. *păchon*.

Păchfe, [Percer*.

Păchon, Poisson, p. aj., mont. et s. mont. *Poichon*. *Pouchon*, à Montreux-Château ; *Pochon*, à Plancher.

Pachenu, Poissonneux. — *Pachon de boue*, larve de phrygane, qui sert d'appas p^r la pêche ; elle vit au fond de l'eau tranquille, entourée d'un étui cartonné, agglomérant des pierrettes.

Pădjê, [pă Dê* TBf. ; voy. *Dê*. *Pădei*, en Bourg. : *Pôdê*, et pödê, en Montb.

Pădjon, [Pardon*. — *Padjenai*, pardonner.

Les *Pages* ; voy. *Epaches*.

Paï, s. f. *Paix*. Jadis à Luxeuil, à l'arrivée solennelle de l'Abbé, les gens de corvée, la nuit, aux grenouilles coassantes. *Pà ! pà !* Ranottes, *pà !* Voici M. l'Abbé que Dieu gâ, (garde).

Paï, adj. adv. pire, [pis*. Fr. de Montb.) en 1301 : *Soit que elle vaille peix que*. (Tuetey), D. M.

Ex. d'une certaine parenté, dans certain cas, entre l'i fr. et l'ai pat. ; voy. *ön maï* [emmi* ; voy. aussi *brijê*, pat. qui a donné *braïjon*.

(1) A Dijon : Aux reproches de Didon :
Que Nan'non pleure que Nan'non braille,
Ainai plantai lai. comme in *baü*.

Paicâ, Maigre repas ; faire son *paicâ*, manger à part, faire sa popote, être à sa miche. Exinc. Comp, le VFr. pagæ, paicement, du bas L. paga, id. sign.

Paï, s. f. [Part*. *Paitchie*, partie. *Lies paitchies*. L. coles.

Paitaidjê, Partager. — *Paï de bouê*, syn. de *Gâbe*.

Pâ, viande, ar^t. de Baume-l.-D.

Paï di bon Dûe, Le vide produit dans un œuf entier cuit dur.

Pâil ou **pâ-ye**, (Chambre où est) le « poêle », Salon de Vge, ou anc^t de Chateau.

[*Pau-ye* !, en Rosemont.

Pâil bîe, Salon bas, du rez-de-chaussée ; *pâil-hâ*, Salon au 1^{er} étage.

Dim. *Pâillot*, petit « pâil ». — *Poille*, à Maiche ; en 1486, id. à Montb. ; id. à Bf. au XIV^e S^e ; id. à Porrentruy en 1511.

Pôle, en p. Vosgien. *Pèlou*, à Chatillon (Jura) ; *Pâlle* = poêle, au Ban-de-la-Roche.

Pélot, s. f. poêle, aux Fourgs-Pontarlier où *pail* se rend par *Pélou*, s. m. ; VFr. *Poisle*, Chambre à étuve, fourneau ; du Bas-L. *piselum*. voy. (Stappers).

Pailaf, [Parler*. *Casaï* est plus employ. à Ch., *djâsaï*, ailleurs. Voy. ces mots.

Pain, id. en fr. — *P. de coucou*, *oxalis acetosella*, alléluia ; *Coucou*, à Meroux.

Pain di Bon Due. épine vinette (le fruit).

Pain, n. pr. à Eguenigue. *Pain-bieu* surn. an Salbert.

Pain'nate, s. f. Bout de la chaîne d'environ 1/2 mètre que les tisserands ne peuvent tisser, que l'on rogne après chaque pièce de toile et qui sert à faire les *glanes* d'ognons.

Pain'ne ou **Pin'ne**, maitresse poutre faîtière d'un toit.

Pin'nate, syn. de *Tönp-ye*, arbre reliant les 2 trains d'une voiture. Mandeure.

Paipai ou *pèpet*, Bouillie épaisse. *Păpă*, à G-y. Voy. *Ōnpai-penai* ; *Paipenu*, qui tient du *paipai*, ou qui l'aime.

*Păpă**, à Auxel.

Păpă, en nat. Wallon. cataplasme

Paifte, Papier, **Pópillate*, papillote (bonbon enveloppé de papier).

Paperot, à Besançon, papier sur lequel on a cuit des massépains ou des biscuits.

Les confiseurs en vendaient ! 2 ou 3 ^{fl^{es}} pour un sou ! aux enfants qui trouvaient à lècher ou à gratter quelques miettes restées dessus. Ce mot conviendrait aux prétendus *confetti* de papier parisiens.

Pairai, [Parer*. Donner l'apprêt au fil, p^r tisser. *Pairu*, apprêt de tisserand fait avec farine.

Païrdjemin, Parchemin, du n. de la ville de Pergame, où ce produit a été inventé.

Païre, s. m. Père. — Bf. Ch, (fr,) *père*. — *Païraître*, parâtre, mari de la mère. Rab. *parastre*.

Père, père en Aj., Vézelois, Bf. au Ban-de-la-Roche (B-Rhin).

Pemme, corrupt. du mot père, Bourogne (Janvret) surn.

Roland recevant le commandement de l'arrière garde, remercie Charles :

*Sire parastre, mult vus dei avoir chier
La rere-garde avez sur mei jugiet. XI^e S^e.*

Païre, s. f. 1^o Paire ; 2^o Environ deux.

Païri, [Paris*.

Parisel, Parisot n. pr. TBf probable dér. du n. de S^t Paris.

Païriai, Parier. — *Païriure*, Pari.

Païrpait, s. m. Qui l'emporte sur les autres, qui a le pompon.

Du fr. *Parapet*, anc^t *parapect* créneau au sommet d'un mur de défense. = [Pare-poitrine), de l'Italien *parapetto*.

Païrpillot, [Parpaillot* VFr, papillon ; huguenot, arch. voy. *Mémonit-ye*.

Pais, Impér. du v. *païtchi* (1).

Païrtchait s. m., Perche ; pois.

A Rougemont : lès aidiaits dain les sâsses, sain pö-in-ne la pâtchuse.

Prignait cârpes, aind-yllés, tchävonâs at partchäts. (La loutre du Châtelot, trad. en pat. de Roug^t).

(1) Répétition des voyelles terminales non accentuées ou non suivies

Paitaidje, [Partage* ; *Paitaidjî*, [partager* ; *Partagert*, anc. n. pr. Trétudans, XVI^e S^e. = *Cohéritier*, coposseur.

Paitchi, [Partir* ; ind. pr. *i paî*, n^e *paitchõns* ; p. déf. *i paitchi* ; p. prés. *paitchant* ; p. pas. *paitchi*. L'inf. à Maiche = *paitchi*. *Pâtchi**, p. Mont., S-Mont., Roppe, Etueffont.,

Paitchifô, [partis for] de l'hiver. Le printemps ; id. à Bourogne.

Pâtchifeu, C^{on} de Giromagny, et Salbérien ; p-Vosg. *paitifieu*.

Paitchfe, vay. *paî*.

Rappelons que les voyelles, ou dipt. non accentuées sont brèves.

Au pl., parties naturelles.

Paltes, ou **pettes**, s. f. pl. Langes. Dim. *Paiton* (ailleurs).

A Besançon, pas : ex. : Das petè mailloulots.

Das pas et chemisottes (Noëls).

Paissot, Lange (semble dim. du pas de Besançon) à Montb. (O. Claude), ou *Paite* = Débris de vieux linge blanc.

A Mégevette en Faucigny, *Pattes*. — Aux Fourgs-Pontarlier, *Potot*.

Moutiers, Sav., *Patin*.

A Digne (provenç.) *Pedas'* ou *Pedail*. Prov. patô.

Lgdoc, *Petas'*, morceau d'étoffe p^r rapiècer un vêtement, chemise.

Esp. *Pedazo*, id.

Dér. *Paitie* [Pâtier]. Chiffonnier, marchand de chiffons, de linge.

È hoûe c'mõn in Paitie. — Il crie comme un « *paitie* ».

Patier, n. p. en Montb. ; id. sobriq., à St Vital (Savoie).

A Etobon : *poutchâ tiétuun à patié*, c.-à-d. comme un chiffonnier porte sa hotte, = *ai, lai craîche*, Ch. voy.

Paite à tiu lai diain'ne, crie-t-on à ceux qui laissent voir un pan de chemise, ou un mouchoir blanc par derrière, voy. *Diain'ne*.

R'potossi, en p. Fourgs-Pontarlier, en fr. *Rapetasser*, contient notre Rad. B. Lat. *Petacia*, morceau d'étoffe Kymr. *Peth* ; Bret. *per*, morceau cong. à pièce. Il faut écarter l'all. *Bettel*.

Paite ou **nette**. Mou. flasque.

Paiturle, Paturer.

Pait·ye, Pâques ; *Pait·ye c·heuri*, [Pâques fleuries*. *Pâcôt*, à Plancher, Froideconche... (± qui vient à Pâques). Têtard de grenouille.

Pait·yis, m. pl. [Patis*. Paquis, en fr. local, m. qui se retrouve jusqu'à Genève ; paturage communal, à Ch. et cimetière, (qui est aux Paquis).

L. dits *Le Pâquis*, Lutran, Reppe, Le Valdieu... Le Pasquier 1581, Ter. St Ulric (Stoff), d'où Pâquirat ; alias, le *Paquirat*, dim. à Réchésy... Du L. *pasticum* et *pasquerium*.

A Courtavon : « *pré du Pasqual*. 1391 ; plus tard, *Pescal*, puis *Peccal*. »

Paivru, Voy. pavou.

Paiy·e ou **Peille**, [Paille.] Balle, ou enveloppe du grain dans l'épi des balles de grains.

Pai·yaisse, Paillasse. — *Pai·yu-se*, qui a des pellicules sur la tête, le corps.

Bf. *Paillasse à ressorts*, Sommier. — *Paillard*, n. pr. à Bf,

Pai·yle, [Payer*, *I pai·ye*. je paie. *Paiye*, s. f. paie ; id. à Paris.

Lies conseillus ne sont p' liés pai·yus (payeurs).

Paiyis et *paiyisan*, id. en fr. Ce dernier devient [paiyisain* en ajoutot : écrit paysan, en aj. par *erratum*, en 19^{me} page de l'introduction.

Bas de la Pal, l. dit à Sevenans.

Pâl, **Pâle** ; **Pêle**, fr. cadastral. Voy. *pâ*.

....Les Espales, champs à Florimont ; ici, *Espales* est pour *Ès pâl*s.

Pâle, s. f. [Pelle] : [*Paure**, en Rosemont ; *Pâlâte*, 1^o Espèce de latte en spatule, servant de levier pour faire mouvoir le *treuil* de la corde à foin ; 2^o Racloir pour nettoyer le versoir de la charrue ; 3^o Omoplate.

Pâlā·yie, Enlever ou déplacer de la terre, ou autre chose à la pelle.

Pâlā·yu, qui « *pälāye* ». *Päletaie*, Pelletée.

Beillie de lai pâle â tiu, express. employée plutôt au figuré qu'au propre = chasser rudement. En Bourg. *Lai paule au cu* (Virg.)

Önpalaî, voy. ce m.

Pâle, **Epaule** (de porc) cong. au fr. *paleron*.

Päle, [Pel ou peau.] Levée d'écorce de chanvre en tillant.

Pälüere, pelure. A Bournois, *pöl*.

Palle, s. f. Vanne ; id. en VFr. Voy. son dér. *önpälemönt*. Celt. Breton, *päl*.

Pälot-ate, [Palot-te*.

Pälot, 1^o [Palet ; 2^o Jeune enfant gros et gras qui se laisse tomber comme un palet.

Même radic. que *päle* (pelle).

Palson, à Leval, (Roug^t) Faux plancher ? en torchis et paille roulée (M. Cordier) peut être congénère à paille.

Pâmaie, s. f. Empan, à Mandeure, voy. *panne*. *Pâme*, à Angeot [Palme* ; id. au Ban-de-la-Roche (B. Als.) Du L. *palma*.

Pâmelle, Paumelle, dim. de paume.

Pandâne, Tussilage, (pas d'âne), (Salbert).

Pandotêr, [Pandour], Pillard, mauvais sujet. Nom d'une milice pillarde lors de la guerre de la Succ. d'Autriche.

Pand'yillon, Languette glanduliforme qui pend à chaque côté du cou de certaines chèvres, q. f. chez les porcs, simulant vaguement des *pendants* d'oreilles. Voy. *Merdjelle*. Montb. *Manguillon* (Contej.) ; ex. de P = M. Voy. *pöndre*.

Panne, s. f. Empan ; *Pan·nă*, à St Vital, Sav. Dans le midi *pan de nez* = *empan de nez*, dont un barbarisme a fait *pié de nez* ! qui n'a aucun sens (1).

Pănaî, terme de jeu de billes, mesurer les distances avec emfans. L. Palma — Vha. *Spanna*, empan. Voy. *Pâme* et *pâmaie*.

Panre, Prendre, (*Pâre*, en p. aj.). Ind. pr. *I prôn*, n^r *prignöns*, v^r *pröntes* ; p. déf. *i prigni* ; les part. *prignant*, *pri* — ; *i pânrai*, je pendrai. Voy. *pri*, et *önpri*. *Painre*, à Eguenigue. *Panre*, en VFr.

En Fr. de Montb. (1301) Charte citée par Tuetey : *nos porriens panre*.

Pansiron, Pansard, ventru.

Pâtiche, Panse, à Pont-de-Roide.

Pantôt, Le bas libre de la chemise ; c.-à-d, le petit *pan*, qui a donné aussi *pön·naî* ; voy.

Pantouêc·he, 1^o [Pantoufle* ; 2^o Œuf, ord^t le dernier de la

(1) Ce barbarisme existait déjà au commenc. du XVIII^e siècle en Bourg :

Tu laisse, ai préé l'aivoi grugée

Tai fanne aivô deu *pié de nêe*. (Virg. Vir. p. 115.

poule, dont la coquille n'a pas été formée, et mou comme une *pantoufle*, surtout chez les vieilles poules.

Papon, n. p. au TBf. à Rechotte signifie grand-père. Ex. : En Ajoie, en 1499 ...l'hôpital recevra, comme prébendier Perrin Rouhier, « le *papon* » d'Agnelat, bourgeois de Porrentruy... Vautrey I. 155. Dn L. *papus*, grand-père. En Lgdoc *papon*, id. sign.

Clos Papon, Verger à Plancher-B.

Papreusse, à Vermes, *popreusse*, = la clochette des bois.

Parail. [Pareil*. *Pörail*, en Montg. — *Sanparail*. extraordinaire.

Parail se trouve en VFr.

Paurail en Montg.

Paramouinde, A cause de, à Exinc.

***Parapel**, Bf. *Parapet*.

***Parcours**, Paturage communal.

Pardie, Pardieu (néop.) ; voy. Dè.

Pärê, Pardieu, = [Par Dè].

Pâre, Voy. *panre*.

Parê, [Parrain*, 1/4 règle, chute d'n. Les enfants crient aux parains peu généreux. *Parê rouënaî* = à Paris, parrain à la crasse !

Parê, surn. de qui est souvent parrain, *Salbert*.

***Paressu-se**, [Paresseux-se* ; *Poirāju-se*, en pat. aj. ; *Paraju*, ailleurs.

Poirasu, Montb.

Parfond de Vaux, l. dit champs, à Perouse.

Paris, **Parisot**, **Pariset**, **Parisey**, etc, n. pr. TBf. et Montb. peuvent venir de 1° St Paris, 2° de Paris.

***Parole**, id. en fr. [*Pareule** en Rosemont et Salb. Ce mot vient du fr. et n'est pas indigène.

Parrot, n. pr., voy. *Piere*.

La Paru (Etang de) fr. cadast. du Lat. *palus*, s. f. marais (R = L) à Suarce.

Pas, id. en fr.

Pas de lai pouêliche. — *Pas de la porte**, Bf. Seuil.

Pas-des-masses, expression adoptée par les Als. germanophones, empruntée à nos soldats, p^r dire pas beaucoup : Ex. : avez vous mal à la tête ? rép. *pas-des-masses* ! Id. à St Vital, Sav.

★**Pataclâme**, Cataplasme.

Pătaf, **patu**, voy. *Pot*.

Pătaf, Ecraser, piler ou fouler. [*Pautâ*, en Rosemont.

Groûe pâte-lîes-tchôs, s. m. = gros foule-les choux = (Lourdau). Voy. à *Fraîlchi*, *Frélechoux*.

On prend des hommes lourds chaussés de sabots neufs, p^r fouler la choucroute récente.

Pâtâte, s. f. Calcaire crayeux, de l'étage Corallien, que l'on pile grossièrement p^r le réduire en gravier, pour *récurer* les planchers, les tables etc.

Cette pierre est hygrométrique et gélive. Telle est la carrière de Dorans.

La patote ou *La patate*, l. dit à Danjoutin.

Pâtot, Espèce de pilon, ou de masse de fer, emmanché propre à écraser la « patate », ou les fruits p^r faire du cidre.

L. dit fr. cadast. *La patote*. — **Pâlat**, forme aj. de *pâtot*, Reppe ; n. p. d'Auxel. ; cette terminaison en *at* est étrangère au pat. de ce lieu (1). *Patat*, n. pr. Aj.

Pâtait, **Pâton**. Dér. de *pâte*, voy.

Patait ou **Patet**, n. de lieu, pâturage, Vfr. *pastel*, *paté*.

Le Palat, forêt à Vellescot. — *Le Patet*, bois et pré à Perouse.

Rue du *Patat*, anc. rue à Porrentruy.

Le Mapatey, Ferme à Lachap.-s.-Ch. (Stof).

Patapouf, onom. du bruit de q. chose de lourd qui tombe. In *groûe patapouf*, un gros hom. massif.

Pâtche, [Pêche* ; *Pâtchu*, pêcheur. *E fât laichîe lai revière îes patchus* = à chacun son métier. *Riat Pequaire*, n. à Porrentruy, 1394.

Pâtchi, forme Montag. et sous Mont. de [*paitchi** ; voy. *Grand Patchy*, écart à Bitschwiller.

Pâtchou, [Partout, peu usité, remplacé par *Tout pâtchou* [tout partout* partout.

Pâtenfere, 1^{re} Poche libre, à l'usage des femmes, suspendue à la taille par un cordon. Bourg. [*pauteneire**.

Ce mot nous ramène à *pautonnier*, *pontonier*. qui entre nomb. significations avait celle de receveur de péage de pont, d'où nécessité d'un sac, ou poche.

(1) Il est à noter que dans les anc. documents TBf. on trouve souvent dans

D'ailleurs *Pautonnière* en VFr. = bourse ou gibecière, d'après Carpentier (Roquef.).

2° Poche dans les pans d'habit, ouverte sur les côtés, recouverte d'une patte (à Delle).

Päterate, [Petteuse] s. f. Populage ou souci d'eau ; *Caltha palustris*, L. cong. à *pātai* (petter). A Montb. *Topole* (Contej.) confirme l'étym. (Petteuse) ; Montb. [*Pötotte*] (Contej.).

Vie d' poterole, à Bournois, voie de petteuse.

Patois, id en fr. et en tous les parlers français. du L. *pater-nus*, anc' *pātrois*. En gascon, *patouès*'.

En Lorraine, Hayange, Landonvillé, *patelin*, pays natal, compatriote (1).

Patelin, s. m. en argot parisien, compatriote.

Patieuè, à St Vital, Savoie.

Patid, *Poutchâ tiéliun au patid*, (Etobon), porter q. q'un sur le dos, voy. *craîtche* ; et *paite*, rad.

Pâtiche, voy. *paite*.

Patiönce, [Patience*].

Pâtot, Voy. *pātai*.

Patroüegüle, [Patrouiller], c.-à-d. marcher dans l'eau boueuse.

Patte, id. en fr. Patte d'Alouate (*Rethenans Bf.*) patte d'alouette.

Syn. de *pipi d'Oûjelot*. (Lotus pied d'oiseau).

Pattes lâtchu, s. m. [Pattes lècheu Bf.] Lourdaud ; ne serait-ce pas une allusion aux ours, qui jadis habitaient sur les montagnes et pasient p' se lèche les pattes l'hiver.

L'adj. *Pattu*, id. en fr. — A Friesè, H^e Als. *Topä*, patte ; *Tæpelä*, petite patte. — Anc. german *pat'*, Celt. B. *paz*.

Pattu, Voy. *pot*.

Pavon, Pavot coquelicot ; id. à Meroux. *Paveu*, à Angeot, et en Rosemont.

Pavou, s. f. Peur (pavor). *El è pavou de s' noiyste en tête sâtche*, (Angeot), il a peur de se noyer en terre sèche, en parlant des gens riches qui travaillent toujours. *Épavāntai*, épouvanter (Eguenig.).

L'étain d' la Mèche qu'ât crevai,

Tos lés pachons s' sont *épavāntai* ; (ou, s' sont en allai).

È n'i ât rêchtaï qu'in bretchait,

C'ât lo Brâte que l'aitrapai. (Eguenig.)

(1) Landonvillé, près le château d'Urville, dern. vgs. francophone (Metz). nous *Tch*, et notre *Ch*, p^r *FI* ou *CI*, n'y existent pas.

Paivru-se, peureux-se ; ici l'r de pavor, reparait.

P'cillie, abrég. de *peucillie*.

Pê, [Pel, peau*, [Pê* en p. aj (Angeot), *Pêletie-re*, [pelletier-re, tailleur, TBf. Ce mot doit remonter au temps où les peaux servaient à faire des vêtements. Ch., Eschènes, Phaffans, Grandvillars...

Peltier, n. pr. à Evette, Salbert, Valdoie. Essert, *Peltuy*, anc. n. pr. à Sermamagny.

Pëlson, Vêtement de peau ou de laine, couverture. A Plancher, = *tacon*.

Pelisson, n. pr. TBf.

I prt pidie de lieu misère

I lieu feset das *pelessons* (couvertures)

Comme on cret, de *pès* de moutons (28^e Noël anc. p. de Besançon).

Pêlaie, Plein la peau (de boisson) ; à Exinc.

Enpelsenaie, gazonner par places un pré, à Eguenig.

Pe, ou **p'** (aj.) ; sont des abrég. de *poûë*, point (nég.) ; *poûë* (point) Cent. Bf. Phaffans.

Chât. è n'i ât *pe* ; Aj. è n'i ât *p'* ; Meroux, è n'i ât *poûë*.

Pe, au f. **pête**, [put, pute], Laid-e, du L. *putidus*, puant ; Onom. = mouvement d'expulsion des lèvres.

Voilai in pe tchin, (pe chin en fr.-pat.) ; Voila un vilain chien.

L. dit, *peux*, champs, fr. cadast. (S^t Dizier).

Pêvène, à Plancher, Bourdaine, voy. *viene*.

Notre mot se retrouve dans l'Est de la France.

Il reprend son t originel dans *Pêtaivu* ! (qui a été pë, qui s'est mal conduit) = vilain ! (Voy. avoi).

Le contraire est *bin-aivu*, inus. à Ch., mais usité ailleurs.

Malaivu, Malheureux, qui a eu du mal.

On trouve en VFr. *put affaire*, *putes œuvres*, *pute foi*, dont le sens se rapproche de notre m.

Putain-ne, s. f. prostituée, parait dérivé du fr., mais a pris la term. fém.

On trouve *putine*, dans Scarron.

Notons que le Latin *puta* = jeune fille.

De même le mot « fille » a pris un sens péj. Paris.

Pêcê et **Pêchais**, forme enf. de François ; Voy. Français.

Pèce, voy. *pesse*.

Pêdju, perdue, voy. *pièdre*. *Prêdju*, en Month. ; à Vézelois,

Bessoncourt. Parlant du jeu des œufs à Pâques : *tiu contre tiu, lai pouëte pedju.*

Pêdri, Perdrix.

Pelaf ou **p'laï**, Semoule de millet ; id. à Montb. (1) A Fougères, *polai* ; *Pelâ*, à Etobon.

[*Prâ**, à Vescemont et Rosemont, Plancher, Sermamagny.

Maï, voy. *millêrate*, à Froideconche (Luxeuil). *P'laï*, (Pontarlier (Tissot) = piler, pilé.

Me, à Bulle (Fribourg).

Le « *pelaf* » se vendait, à Châtenois, il y a une soixantaine d'années, sous forme de semoule ou de farine en petits sacs. Un marchand, *lou Pête Pêtaï* (= *petè* = petit) venant de la Hte-Saône, à Ch. criait : *â pelai ! â pelai ! i òn at di gru-yai, de l'ieçâtchelot* (réduit en gruau, concassé).

Avant l'introduction de la pomme de terre, le millet, (le pilé par excellence) jouait un grand rôle dans l'alimentation, témoin la fameuse et colossale bouillie que les zuricois apportèrent toute chaude par la voie du Rhin, à Strasbourg en 1576 ;

Et ce fragment : *Sô, voichi lai Lise...*

Elle ât toute mouillie.

Aipoutche lou pelaf ;

I feraï pou lie

Ene bouène fuelaie (Dr J. V.)

Et l'express. d'Exincourt : *Vendre di pelai*, faire tapisserie à la Janse.

Pêlâ, Mets avec pommes de terre, châtaignes, écrasées, etc., à Albertville.

Peloter, Bf. faire et lancer des pelotes ou boules de neige.

Pemme, surn. corrupt. du m. père (Janvret) à Bourogne.

Penâ. pat. aj., 1° Boisseau (Angeot) ; adj. 2° [panier) sans anse, panier à faire lever le pain (Bretagne, vge, etc. = *Vön'nate* de Ch.). Rad. « *penie* ».

Penal, boisseau en Porrentruy, en 1350 (Vautrey) ; id. en VFr. *penal de terre* = à peu près un huitième de « journal » ? au pl. *penaux* (fr. local).

Penasse, Punaise des framboises (Salbert).

Penase, punaise à Bes.

P'enc', abrég. de *p' encoüë* [pas encore). Bf. *p' encore*.

Pênelle ou **p'nelle**, [Prunelle), fruit du *prunus spinosa*.

Dîes p'nelles, dîes belles pênelles = *dîes bell' p'*

(1) En 1776, par exemple, à Mignard.

Belossè, à St Vital (Savoie). voy. *Béloûèche*.

P'nellie, s. m. prunellier, épine noire.

[**Penalle***, en pat. montag. prunelle, prunelle de l'œil.

Peni, punir, T. Month.

Pente ou **p'nte**, [Panier* en osier, ord' à anses saillantes.

P'nte côquin [panier *cotien*), panier aplati sur le côté (d'où l'adj. *côquin*, voy. ce m.) Gibecière de pêcheur. Voy. *penâ*.

Pëneraie, s. f. le contenu d'un panier rempli. Du L. *panarium*, corbeille à pain; (p' le panier en charme, etc. voy. *tchair-pigne*)

Pagnard, n. pr. TBf. Tous noms descendus du L. *panis*.

Pensaf, [Penser*. *Pensaî vouër in pô !* pensez voir un peu, exclam. familière d'étonnement.

★**Pepée**, Poupée, Bf. Voy. *poupe*.

Peraille, [Pierraille*, lieu couvert de pierres, voy *pière*.

Îeperaillie, enlever les pierres (d'un champ).

Perate, [Pierrette*, voy. *piere*.

Les perattes, l. dit de champ, à St Dizier, Méziré.

Percquet, Anc. n. pr. à Vourvenans, 1500. Comp. le L. *per-tica*, perche. Act' n' avons *Peuquet*, en ce vge — *Precquert*, maire d'Offemont XVI* S*.

Piequet de Derney Denney) XVI* S*.

Pêri, [Périr*, misérablement.

Periere, Lieu où on extrait des pierres, carrière.

★**Perlinpinpin**, un des n. de la Primevère ou «*croûebairbe* ». TBf. Rosemont, Salbert, Plancher.

★**Perpignan**. Manche de fouet flexible en micocouiller, venant du midi ville de Perpignan).

Pertchi. Etage au-dessus du compartiment de la grange, formé ou non de *perches* destiné à loger les gerbes, voy. *piért-che*.

Pesse ou **pèce**, n. de l. dit de champ à Ch. ex. : *îes londjes pesses* (pièces).

Les Placettes. l. dit de champ à Villars-le-sec. fr. cad.

Pesse la Clef, l. dit de champ, à St Dizier.

B.-Lat. *petiâ*. pièce ou morceau de terre. Celt. B. *pez*, pièce.

Péssiere, (tiulate ai), c.-à-d. culotte à pont, Mandeure.

Péssiere devient [*péchiere** (Contej.) Month., pont du pantalon, empiècement de corsage.

Pêchu ou **p'tchu**. [Pertuis* trou. L. *pertusum*.

P'tchugie, [pertuiser* VFr. — *P'tchu di tiu*, anus.

Sur le *Pertu*, l. dit champ, à Offemont.

L. dit à Chât., *lies Roudjes Pêchus* (ici ē après syl. muette).

Pête, Voy. pē.

Pêtē, au fém. *pêtēle*, petit-te, *c'ât in bé p'tē*, c'est un beau petit enfant.

Petez, *petet* ou *p'tē*, (en pat. aj.) *Petey*, n. pr. à Chaux, à Buc, Cravanche, Chèvremont, etc. Celt., *pit*, pointe.

Petilat, Anc. n. pr. Porrentruy.

Dim. *Petiot*, au f. *petiate* ; surdiminutif, *pêtignot-ate*, en pat. aj. *petignat*. En durc' le *ti*, ou a *Pequignot*, n. pr. TBf.

Pequingney, C^{ne} Héricourt.

Pichenot, à G-y.

Les *Petignots*, en aj. *Petignats*, les partisans de Petignat, lors du mouvement populaire de 1740, en Ajoie. Plusieurs chants à Chât., en Porrentruy, en Delémont rappelaient cet événement. *Petey*, (petit) voir *petet*, n. propre, devenu à Ch. *Pètaï*, *lou p'tē pètaï*.

Petit, n. pr. en Ajoie, (1740) ; *Petit Jean*, à Etueffond-H., Grosrnagny. — Pour *Piot*, voy. *Py*.

Le fr. *Péquin* qu'il faut écrire ainsi, et non Pékin, (barbarisme) a le même radical ? En Esp. *pequeno* (1).

P'tê-Cru, Petit-Croix, Vge ajoulofone, devient *P'tê-Crô*, à Vézelois : *P'tê-Crou*, à Croix, à Angeot.

Pecquignot, Anc. n. pr. XVI^e Siècle, à Danjoutin, Buc. — *Piquignot*, anc. n. pr. à Bessoncourt.

Petit-Jean, n. pr. N. TBf.

Pêtê ou **p'tê**, (Voy. *Vaget*), mot franc-comtois, Montb.

Pette, Voy. *Paite*.

Peu, Puis, usité seul dans *et peu*, voy.

Peuce, Pouce, *peucie* s. m. [Poucier]. Doigtier p' le pouce, ou même pour un autre doigt.

Peucillie et *p'sillie*, Pignocher, éplucher, retourner ses aliments dans son assiette, ne pas manger franchement. Doit dater de l'époque où l'on mangeait avec ses doigts, ce qui se faisait encore sous Louis XIII. *Peucillu*, qui « peucille ».

Peucillie, devient *peucignâ*, à Plancher-l.-M.

Lou P'tê Peuçot, le Petit-Poucet.

Lou Tchê Peuçot, [Le Char Poucet], ou du petit Poucet.

Tché peuçat, p. aj. ou *Ponçat*, (Vermes). *Tché peuçot*, à Etobon. = Grande Ourse. Déjà à Ronchamp c'est *lo tchairot*, et *peuçot* ne va pas jusque là à l'Ouest ?

Ce nom provient de l'antique légende du Petit Poucet, qui originaire des pays slaves et germaniques, s'est propagée dans le voisinage seulement des autres pays. Cette légende était originair¹ inconnue aux peuples celtiques.

En effet, à Morey (ar. Jussey) c'est chariot.

A Ligny, Morvan, près Côte d'Or, c'est *chairiot*, ou *chairiotte* du roi David.

A Chatillon (Jura), c'est *tsă'y'* = [char] ; à Mouthe (ar. Pontarlier) *tseu*, char.

A St Vital, en Savoie, la Grande Ourse c'est le grand « *Stropélé* » (troupeau) ; la Petite Ourse, le petit « *Stropélé* ». C'est le troupeau de bœufs, (*septem triones*), que le petit voleur est censé avoir dérobé, et qu'il conduit à reculons pour égarer la poursuite, à cheval qu'il est, sur l'étoile du milieu du timon. Il est représenté par une petite étoile située très près, et au-dessus de la précédente, un peu visible à l'œil nu. (1) A Chatillon, (Jura) *Tsă'y* (char). Perrault a pris dans cette légende le sujet de son conte.

Peuchtume, Voy. pôtume.

Peupre, (Salbert), voy. [pôpre* Ch.

Peur ou **peure**, voy. *poûer*.

Peuri, Pourrir. — *Peuriture*, pourriture.

Peri, à Besançon (Noëls).

Phaffans, Voy. *Fâfan* ; même pat. qu'à Menoncourt.

Q.q. mots : Lo soi i ai pu tchâ ; ma fri, i traveilleue töt pië ; tō les traj-hures ; voilà, chu man vandre, din là ; gonc.he ; binteu prâte ; i aiveu (= i aivô, Ch.) pri êne gotte de vin, diemoine ; ce n'ât pouë qu'i raiveuche (prés. du Subj. que je rêve), ou [rêvasse* (imparf. ; même forme que p^r le futur et l'imparf. de ce mode).

Pi, 1^o [Pic*, (outil) ; 2^o genre d'oiseaux.

Pi-grivaî, pic varié, p. Épeiche.

Pi-tourtcherot, [Torcheret], pic maçon, ou torchepot, Sitelle.

Pi-voi, [Pic-vert* ou pivert ; Pivô, à Ronchamp, voy. *pitiaî*.

Pi, n. pr. Pierre, dans les noms composés ex. Pi-Fance, Pi-Dioud·ye = Pierre François, Pierre Joseph. Voy. *Pière*.

(1) Voir « Le Petit Poucet et la g^{de} Ourse, par Gaston Paris », 1875, Paris.

Piächon, Glouton, gros mangeur, gros buveur. Voy. *önpiâtre* dont le part. pr. est *önpiächu*.

Piaice, [Place*. [Piace*, Rosemont et Salbérien ; *Piaicie*, placer ; *Rönpiaicie*, remplacer ; *Rönpiaçant*, remplaçant.

Pialdie, 1° Plaider* ; 2° prendre à son service, *Se piaïdie*, *Se louer*, se mettre « en condition » c.-à-d. en service, *se plaider*, en anc. fr. TBf. ; et Porrentruy (M^{re} Vautrety).

Piaïdu, plaideur. — Anc. fr. local du XVI^e S^r. Réunion p^r rendre justice, *plaid*.

Piaie, [Plaie*.

Piaïji. Voy. *piâtre* ; [Piäji* en Rosemont.

Piaindre, [Plaindre*. Ind. p. *I piain*, n^s *p'yignöns*, v^s *piaintes* ; les part. *p'yignant*, *p'yignu* ; (*Piaindu*, Chèvremont, Eschènes.)

Pyignait, plainte, gémissément. *P.yignu*, qui se plaint (1).

Piaïn·ne, s. f. Erable plane, *Acer pseudo-platanus*.

Piaïn·ne d'Alsace. C'est la *magna planities* de J. César, lors de la bataille contre Arioviste, dont il faut tenir compte pour la détermination du lieu de cette affaire.

Piaïn·ne, [Plaine*. Dim. *Piaïn·nate*. Caresse avec la main à un chat, etc., dans la direction des poils qu'on *aplanit* ; Caresse à un enfant.

Ai·piain·ni, aplanir ; *Rai·piain·ni*, raplanir, faire *piain·nate*.

L. dit, le *Plainot* (Chèvremont) fr. cadast. ex. de dim. masculin d'un nom fém. ; voir autre ex. : *Noirmouchot* (voy. *moûetche*).

Le Planot, l. dit, c^{on} Maiche).

Piaïre, [Piaïre*, ind. p. *i piaï*, n^s *piaïjöns*, v^s *piaïtes* ; p. déf. *i piaïji* ; les part. *piaïjant*, *piaïju*. — *Piaït-i* ? plaît-il ?

Piaïji, [Plaisir*.

Piait·e, 1° [Plat*, s. m. ; 2° adj. plat-e. *Piaité* [plateau], plat (vase). *Piaitelaie*, [platée) Bf., le contenu d'un plat.

Piait·et·couë, [plat et court] adv. nettement, sans détours.

Piaïtine, [Platine* de fonte qui garnit le devant d'un four, d'un poêle, voy. *tchanpain·ne*.

(1) Ex. en pat. d'Eschène, au prés. subjonctif : *devain qu'è s'pigneuche* avant qu'il se [plaiguisse] Imparf. en ce vge et en nombre de vges ajoulofones à l'Est et au Nord du TBf., l'imparf. du subjonctif sert de présent ; il sert aussi de futur et de condition., ex. : *è farè que vòs l'voi·yeuchins* = il faudrait que vous le (vissiez).

***Piaître** [Plâtre* blanc. Voy. *dji*, p^r le plâtre à amender la terre. *Ōnpiaître*, emplâtre.

Le Plâtre, l. dit de pré au Salbert, vge.

Piantai, [Planter*. *Plant* avoine, anc. n. pr. à Etueffond en 1488 (Liv. R.) D. R.

Piai·yle, [Ployer*, plier (1), conj. sur *aivançie*, tous trois venus du L. *plicare*.

*Prä·yie**, en Rosemont et Salbérien.

Piai·yant, pliant c.-à-d. gros bâton *ployant*, agissant à la manière du garot pour maintenir, les « iet.yevesses », ou les grosses charges sur une voiture (un chêne, par ex.)

Piandée, Primevère, à Vermes (Délémont).

Piantche, [Planche*. Dim. *piantchate*. *Piantchê*, [plancher*.

Piantche ai boitchi, voy. *boitchi*.

Piantche, [Planche*, champ, pré, pelouse dans une situation ± élevée, mais plane. Le dim. est *piantchate* [planchette*.

Ces 2 mots servent de n. nomb. n. de lieux. *Planche du Ban*, bois à Plancher-Bas.

A Chalonvil. Champ cultivé en pré.

Piantchê, Plancher, Vge de H^o S^{ne}. *Planchewasen*, l. dit à Felleringue, Hte Als.

***Piante**, [Plante*. *Piantaî*, planter.

Pianton, [Plantain*. *Long-Pianton*, *Plantago Lanceolata* (lancéolé) employé p^r le pansément des plaies.

Rond-pianton, Grand plantain ; P. major. L.

Ranpianton, plantain, à Meroux.

Picâ, piquâ, Auxelles-B., G-y. Voy. [*pitiaî**, à *pit·ye*]. *Pitiâ*, à Vescemont, à G-y.

Al e *pitiâ* son tchevau moirot (noiroi, à Vescemont) pö sautâ la bariere (Ch. Rosemont).

Pica·yon ou **picaillon**, très menue pièce de monnaie, un liard, ou un sou. (Styl. badin).

Le picaillon était en Piémont une ancienne pièce qui valait moins d'un centime (Stappers). *El ë diës pica·yons*, il estriche.

Ce mot a passé en Louisiane, chez nos créoles, d'où le n. d'une gazette. « *The Picayune* », journal à bon marché.

Pichêlê, (à Leval-R.). Bourrelet-tournure, destinée à retenir

(1) Ces deux mots français viennent de *plicare*, et avaient le même sens. Le pat. *piai·yie* a gardé ces deux sens. Un des nomb. ex. de la rectitude du pat. indispensable pour décider de certaines questions linguistiques.

les jupons un peu plus gros derrière que devant (M^r Cordier) ; à peu près syn. de *Pouchelot*, cmp. *Bissêlê*.

Pichle, [Pisser*. *Pichot*, pissat, urine. — *Pichu-se*, pisseur-se ; au fém. péj... (1)

Pichouêrate, 1^o Organe p^r pisser ; 2^o Tuyau donnant de l'eau.

Pichöntê, [1^o Pissenlit ; 2^o Qui pisse au lit.

Pichelu, n. pr. 1750. *Pissaloup* n. de lieu, et n. pr. en Ajoie.

Picherot, (*poutot*) : pot de chambre. — *Piche-sang*, TBf. voy. *pir-sang*.

***Pichtoulet**, [Pistolet*.

Pidle, [Pitié*. *Pidu*, pitoyable, qui a de la pitié, ex. :

Ltes médecins pidus

Fant lies djôns boêtus.

Poutchaï pidis, inspirer la pitié.

Pidon, s. m. Gros rhume, à Exinc. *i ai raimée-saï in bon pidon* ; cmp. *piton*.

Ple, s. m. 1^o Pied ; 2^o Négation : ex. : *è n'i òn è pîe pu de du*, il n'y en a pas plus de deux ; souvent *pîe* est remplacé par *Pe*, négation (point) ; p^r devant voyelle ou après voyelle accentuée (c'est une abrég. de *pouè* (point), ex. : *è n'i ât pe*, il n'y est point, *è n'ât p' venu*. Voy. *non pîe* ; *pipi d'ouêjelot*.

La négation *pe* devient *p'*, en pat. aj. : *è n'i ât p'*.

Pîe de roi, pied, mesure de longueur.

Pé, (nég.) pas (Salbert). A Chalonvil., *vos n' saïtes pé*, vous ne savez pas.

Pîe boudjot, pied bot ; voy. *boudjot*. Ce mot provient probabl. du Celt. *bulga*, sac de cuir. Jadis dans les campagnes au lieu de souliers pour pied bot, difficiles à faire, on se contentait sans doute d'une pièce ou sac de cuir ± bien approprié à un pied déformé (2) Le mot *boujote* est l'homolog. bourg. fém. de notre *boudjot* (voy. ce m.)

Pé de boulet où *pé bot* à Châtillon (Jura) ; *Pie boudot*, à Abbe-nans, (C^o^a Rougemont), Doubs.

Pie d'aye, (*barb.* de pied'àne) pas d'âne, Tussillage, à Meroux.

Pie-de-bue (pied de bœuf) pied-bot cité par M. Contejean p^r Montb. corrobore la sign. de *pié de bou* de St Vital ; voy. *boudjot*.

(1) *Iarbas* à Jupiter : C'a bê joli qu'ène *pissouse*
Qui ven ché no tote drillouse (Virg. Vir. p. 108).

(2) Le bonhomme de sai *boufote*
Tire éne pare de lugnôte (id. p. 240).

Dans Villehard, notes page 315, 2^e Contin. de Guillaume de Tyr.

Le comte Loys blessé à mort, dit à l'Empereur Baudoin :

...*Que se vous aiez avant, saches de voir que jà pié n'en eschaperà.*

Ici le mot *pié*, (pied) comme en patois, peut servir de négation (pas) mais garde aussi sa signific. originelle.

Pietôn, 1^o piéton, 2^o facteur rural, 3^o chausson.

Pietton, petit pied d'enfant, *peton* ; *Piétot*, id. ; *piétot*.

Pie, s. f. [*Piée*] Sole, ou partie d'assolement, les 3 parties sont :

1^o *Laï pie dies biaux*, la sole des blés.

2^o *Lai pie dies boidjes*, la sole de l'avoine, de l'orge, du seigle des vesces, du « *boidjun* ».

3^o *Lai pie dies sombre* devenue *dies pumes de tiere, di traïye*, la sole des jachères, ou des p. de terre, du trèfle.

L. dit, le Haut de la *piée* (Grosne). *Piée* des bois, Bermont, etc.

Pie, (è), il perd, voy. *piedre*. *Pie*, en p. aj. (Angeot).

Pie, anc. nom ? de la Savoureuse, à Sevenans (Coutumes Assise, Bonv.) (1)

Piece, *Pièce*, voy. *pesse*.

Péciere, pont de pantalon (à Mandeure et Montb.) *Tiulate ai péciere culotte* à pont.

Piedre, v. a. [*Perdre**. *Pédje*, à Plancher. Ind. p. *i pîe*, n^e *ped-jôns*, v^e *pietes* ; p. déf. *i pedji* ; les part. *pêdjant*, *pêdju*. Voy. *pedju*.

Ne lou piédre pîe == (je vous recommande de) ne le perdre pas.

En fr. on trouve aussi l'inf. employé pour l'impératif. ex. sur les écriteaux : *marcher au pas* !

Piedre, s. f. Perte.

Piere, s. f. [*Pierre**. Voy. les dér. *pérate*, *peraille*, *perière*.

Piere ai raidiujoûère, Pierre à [*raiguisoire*]. — Cong. à Pruse.

Piere-â-pâchon, pierre-au-poisson, à Bf. sur laquelle on étalait ou on lavait le poisson au marché. (2)

(1) « La Pie, nommée rivière de l'Assize, passe au bas du village ».

(2) Belfort, Montbéliard, Porrentruy, avaient chacune leur pierre au poisson. C'est sur celle de Bf que Farel avait pris place, pour prêcher la Réforme, lorsqu'il fut expulsé du TBf en 1524 ou 1525 par Hugues Chardouillet bourgmestre

Piere, n. prop. Pierre. Voy. Djan-Piere.

Dim. Pierot [*Pierat** en Aj. Pierrot fr. ; *Pierrat*, fr. aj. ; *Pierlot*, *Pierli*.

Perrot et son dim. *Pererot* (environs).

Peterlê, en Als., *Peterli* en Suisse all.

1^o *Pir* dans n. comp. *Pir-Français* (voy. Français), *Pir-Djouèsè*.

Pirancais, (p. François) avec un *c* dur.

2^o *Pi-Djouton*, (voy. Djouèsè). *Pi-F'ance*, (voy. Français).

Pi-Dioud'ye, (voy. Djouèsè).

3^o *Pie'yi*, Pierre-Joseph ? ou *Pierli* ; 4^o *Pai-Fauche*, (p. François ?)

Py, est un n. propre, TBf. Auxell.-II. — *Parrat*, n. pr. dim. aj. Réchésy, Romagny ; *Pienot*, à Ch. ; *Perrot*, n. pr. à Chaux.

Dim. *Perrin*, dim. *Perrenat*, Ajoie, *Prenat*.

Belperin, n. pr. à Banvillars, id. à Cornol, (Porrentruy) en 1440.

Pirnot, anc. n. pr., au fém. *pirnatte* XV^e S^e à Porr. ; *Penot*, anc. n. pr. devant *Pienot*, à Ch.

[*Piâre**, en Montag. à Etobon. *Tié affâre mon ami Piâro* (Etobon).

Prin, anc. n. pr. à Porrentruy (Perrin).

Pé, n. pr. à Beaucourt.

Perrod, n. pr. à Rougegoutte, avec le *d* Savoyophone ; *Perros*, au Puix, même observation.

Pedro, en Espag. a donné *Pepe* (= répétition de *Pe*) dont dim. = *Pepito* ; *Perico*, autre D. esp.

Bidrement, (Petermann*), anc. n. pr. Bf.

Pêtre, forme all.-patoise, en Montb., introduite par la Dynastie all. et la Réforme. *Pétrequin*.

Pierson, à Vellescot ; *Pierçon*, à Bretagne, (son en langue germ. = fils).

Pierlo, frère de Jeanne d'Arc.

Pierchi, [Persil*.

de Bf. Ce petit monument historique était placé derrière la Grande Fontaine ; il a disparu en 1869 lors de la réfection de la Fontaine. C'était un banc de calcaire jurassien compacte léger¹ excavé mesurant environ 75^{cm} sur 1^m et plus. La pierre au poisson de Porrentruy, en 1575, vit le prédicateur Hélias Philippin. précipité de cette tribune improvisée par un serrurier du nom de Jolat (voir M^{re} Vautrety h. Porr).

Piertche, Perche, D *Pertchi*, voy. L. dit *Gran Piertche* (pré).
Andelnans. fr. cad. en *perchates*, Montb., Epauvillers. *Péertche*.

Ple saivant, passavant, (passe avant).

Passavant, 1^o anc. n. pr. de Bf., Montb., etc.

2^o cri de guerre de Thibaut, comte de Champagne (1).

Piessal, Passer. [*Péssâ**, Montag. Pont-de-Roide, etc. *Pies-saies*, s. f. pl. (*passées*), traces des pas.

Piessse-pâtchout, s. m. grande scie horizontale de charpentier à 2 manches, maniée par 2 hommes, p^r scier en travers [*passse-partout*], (par opposition à scier de long).

Piessu, [*Passoir*], s. m. bati fixe en forme d'H, dans une clôture livrant passage aux personnes qui enjambent la traverse.

Piessse-laiçot, [*Passse-lacet**.

Péssarant, *Passavant*, l. dit de forêt, à Champagney, anc. château.

Piesseral ou **pie-serè**, [*Passereau*], moineau.

A Vermes, *pésselai*. Du L. *passer*.

Pietenaf, [*Piétiner*], jouer des jambes ou des pieds ; voy. *pie*.

Pietenais, s. f. paquet de neige aux pieds qui s'est détaché des pieds ; traces des pieds sur la neige.

Pietenais, s. f. [*Panais*] sauvage ou grande Berce, *Heracleum sphondylum*.

A Offemont, *poupain-ne* ; voy. ce m.

On la donne aux lapins, voy. d'autres syn. à *Coucûe*, à *Târpe*.

A Lyon : panais des vaches, M^e Nay-V.

Pat-messin, *petenaye* = carotte sauvage.

A Mégevette au Faucigny, *pateniâlle* = carotte.

(1) Citons notre adresse inédite aux Sauveteurs de l'Aube, qu'on peut adresser à ceux du Haut-Rhin :

PASSAVANT !

Quant les Barons, au temps jadis,
Guerroyèrent en anarchie,
Contre la Reine aux fleurs de Lis,
Thibaut sauva la Monarchie
Au cri de : En avant !
Passavant ! Passavant !

Joinville, brave champenois,
Sauva le camp à la Croisade,
En éteignant le feu grégeois,
Mit Sarrasins en reculade
En criant : En avant !
Passavant ! Passavant !

Quand le Feu ou l'Eau, nous menace,
On ne voit devant le danger,
Pas de Champenois qui s'efface
Ou qui songe à se menager ;
Mais on crie : En avant !
Passavant ! Passavant !

Et qui sera au premier rang ?
Contre l'ennemi en Champagne ?
Qui versera le premier sang ?
C'est le Champenois en campagne.
Au cri de : En avant !
Passavant ! Passavant !

Le L. [Pastinaca* (de pastus, nourrit.) = panais.

Pietichte, [Piétiste*. *Lou pietichte de Tchevraie* (Brevillers).

Pietre, Piètre*, parlant de la mine.

Pièye, voy. piayie.

Pilai, Piler, voy. *pelai*.

Pile, Bf. volée de coups.

Pilōna, Pelote ou balle en peau, remplie de son, pour lancer, au jeu de ce nom.

Bf. *Pilone* et *pilome* ; *Pilome* à Plancher ; du L. *pilumen*, résidu d'une chose pilée (1), d'où le L. *Pilumni* = pileurs (de blé).

Pilote, Cheminée, à Etobon (Héricourt). — A Bournois, point culminant d'une cheminée, c.-à-d. une petite *pile* ou tas.

Pilure, Pilule, Ch., Nommay.

Ces trois petits morceaux bécuz, (biscuits).

Le m'appellez vous pilloueres ?

Ils m'ont gasté les machoueres (Farce de Pathelin, Roq.)

***Pil-vinette**, Bf. Epine vinette. Ex. d'n devenu l ; p^r *vice versa*, voy. *ainate*.

Pincie, Pincer. *Pinçate*, pincette p^r le feu. *Pinçot*, pincette (en pinçant), pincée. *Pince-araille*, forficule, ou perce-oreille.

Pindjon, Pigeon. *Pindjenot*, pigeonneau. *Pindjenière*, s. f. pigeonnier.

Pingenot, n. pr. TBf. Du L. *pipio*.

Pinⁿne, *Pinⁿnate*, voy. *painⁿne*.

Pinfô, Houx, à Mandeure ; *Biôô*, à Laire (Montb.) ; Montagn. Vescermont, *Pifeu*.

L. dit, Le [Piffeu*, montagne près Etueffont-H., (Stoff) ; paraît venir du L. *aquifolium*.

Le *qu* du L. *aqua* est devenu *v* dans *ave*. Ici, *qu* d'*aquifolium* est devenu *p*, ou *b*, ne différant du *v* que par l'aspiration (2).

Pingae, Peigne. *Pingnate*, 1^o peignette, Bf. peigne fin ; *penetă* à St Vital, Savoie.

2^o cardère (G^re *Dipsacus*), chardon à foulon et autres.

Pingnie, peigner ; conj. *aivancie*.

Peignot, anc. n. p. à Héricourt.

(1) Voc. Lat. fr., m. lat. de diff. époq. Paris, Guérin, r. St-Jacques, 1754, par Chompré.

★**Pintaille** (poule). Pintade. Les œufs en sont très durs, on refuse de « *djoucâ* » (voy.) contre eux.

Pintchie, Dormir assis en *penchant* la tête de temps à autre, à Exinc. = *pioncer*.

Pion, s. m. q. f. **Plon**, Paupière ; en L. *palpebram*.

Rad. L. *Pellis*, par un intermédiaire. *Plon d'œuil*, en Montb.

Pion, [Plomb. *Pionbaî*, plomber.

D'aipion, d'aplomb. A Bf. à la S^t André, les jeunes filles sont tomber du plomb fondu dans l'eau pour voir leur futur mari, ou l'indice de sa profession !

Pionnaî, Pleurnicher, demander en pleurant.

Pionnu-se, qui « pion-ne ».

Piôre. Pleuvir. Ind. pr. è *piôt* ; p. déf. è *piouvît* ; fut. è *piôrê*, ou è *vôt piôre* ; les part. *piourant*, *piô* (1).

Dicton enf. mais juste :

È *piôt*, è fait *tchâ*.

C'ât lai fiète dies *crapâs*.

Voy. *pyêdje*.

Piotot, Pédale de rouet, à Exinc., dim. de *piè*.

Piot, Voy. *py*.

Pioupïou, 1^o onom. du cri du poussin.

2^o petit fantassin ; voy. note à Py.

Pioulaî, Piauler, faire entendre le cri de la poule demandant à manger.

Piouli ! mot p^r appeler les poules et poulets. *Pulli gallinacei* (T. Live, Stappers). (Voy. *pipi*). C'est un nominatif L. conservé. *Pioulate*, poulette.

Piouli, liard d'All. dont une face présente l'aigle héraldique, éveillant l'idée de poulet.

Pipe, id. en fr. *Pipaî*. fumer la pipe. *Pipe de yan*, cupule de gland.

Bf. *ne pas piper*, ne pas souffler mot (2).

Pipâte, 1^o petite bougie roulée en pelote, ou rat-de-cave, qu'on allume pour aller à l'offrande ; voy. c. mot ; [*Pivate*, à Angeot (ici p change en v)].

(1) L'Onc'hot, qu'était bin étouenai,
Croiyait qu'è piouvait pa mouchè. (par morceaux).
Oh nuinni, oh mon onc'hot !
Lai f'nître me sert de.... Chs burlesq. du Valdoie.

(2) Enée devant Didon : Ainiâ ne pipe ni ne mue,
Ai se ten lai come êns grue. (Virg. virat, p. 118).

2° Bf. vieille baleine de parapluie que les enfants fument en guise de pipe !

En VFr., *pipe* signif. petit tuyau p^r siffler, tuyau, etc., du L. *pipare*, *piauler*, Stappers.

Pipi d'oïsejelot [*pied pied d'oiselet*], Lotier pied d'oiseau, dont les gousses affectent la forme d'un pied d'oiselet.

Le pat. *pîe* (long) répété, devient bref, en même temps que cette répétition indique un objet petit ; voy. *patte*. *Pipi d'ôjê*, Angeot.

Pipi, Mot pour appeler les poules, poulets, ex. : *piouli ! pipi !*

Le Lat. *pipere* = glousser. Dans Buffon, crier *pipi*, parlant des poussins.

Piquebô, Pic-vert ; oïs. à Mandeure. Litt. pique bois.

« Frère Piquebœufs, ou houvier. »

Piquerey, N. pr. à Vézelois, etc. Voy. *pit·ye*.

Pir, N. prop. voy. *Piere*.

Pirchu, Persil, à Meroux, voy. *Pierchi*, passage de l'I à l'U.

Pirgâtte, s. m. [Pirouette ?] parlant d'un enfant jouant. Un tour de roue, la tête en bas.

L'étymolog. de ces mots qui paraissent congénères est inconnue.

Month. *pilegalie*. Comp. le vosgien *Pironde*, toupie.

Le Lgdoc *viro-passo*, *viroulet* fait penser à *virie*, à *virvô*, *virvôtaî*, voy. ; d'autant plus que l'o final devient souvent a, dans les composés.

Pir sang, Aliàs, TBf. *Piche-sang*, Cornouiller sanguin, dont les baguettes droites servaient, à nos ancêtres celtiques, à faire des flèches ; « chez les Romains, au supplice des verges, et à former le faisceau des licteurs, que ceux-ci portaient avec la hache devant les consuls, p^r indiquer leur droit de vie, et de mort. Ce supplice était précédé de celui des verges, p^r les non-citoyens romains » (Sauvages).

Pissenem, n. pr. à Anjoutey. Cette term. en *em* peut provenir du *heim*, all.

Pistaf, v. a. Faire *pst*. *Pistaf in lièvre*. Quand on fait *pst* ! à un lièvre non lancé, cela peut le faire arrêter, temps qu'on met à profit p^r le tirer !

Pitchie, [*Picher*] [*Piquer* du bec les grains, ou autre chose, Month. Voy. *Pichegru*, au m. *gru*.

Pitchôle, s. f. Duvet qui précède l'apparition de la barbe chez l'homme, ou la plume chez les oiseaux.

Pitchrole, ou *pichrole*, à Bournois.

Pit·ye, [Pique*, *Pitiate*. s. f. partie qui s'avance, piquante en pointe. Semaine enf: *Lunlun*, *maïmaï*, *mitye mit·ye*, *djûedjûe*, *van van*, *san san*, *laï pitiale* (Dimanche) *s'ôn vait* devant (Deviette).

Pitiate, [Piquette*, boisson faite avec des prunelles, etc.

Pitiot, [Picot*, petite pointe piquante, aiguillon.

Pitiant, [Piquant* part. pr de pitiai; voy. *picâ*.

Mour-pitiant, voy. *Mour*.

Picquard, anc. n. pr. à Trétudans XVI^e S^e. B. Lat. *Picardus*, soldat armé d'une pique. *Picquey* et *Picquet*, anc. n. p. TBf. — *Pical*, n. pr. Bourogne.

Pitiait, 1^o [Piquet* ; 2^o jeu de cartes. — *Pitiure*, [Piquè*.

Pitiaï, [Piquer*. — Auxelles, G.y, Besançon, [*picâ**. Sermamagny, *pitiâ*. Dim. *Pitioutaï*, [Picoter*, sens de piquer en attaquant avec le bec, une pointe, ou autre chose, toucher avec quelq. chose de piquant ; tourmenter en piquant.

Ce glouglouf ât tout pitioutaï: On en a enlevé les raisins par gourmandise. (En Ouest de France la petite verole = la *picote*).

Sâtaï liès pit·yes, Sauter un pas dangereux. périr, être battu au jeu : litt. sauter les haliebardes ou les piques.

Tout pit·ye, [tout pic] tout à fait ressemblant. *C'ât son paire tout p*.

Le radical *pic* se trouve en Celto-Bret. en ali. et dans les principales langues d'Europe. Voy. *les*, cong. *Pi*, et *Pyêtc*he.

Barbisier, le guignol de Bes. :

I a, morguenné, bir: manquâ, d'en sautâ lâs piques (mourir).

Pivate, Voy. *pipate*.

Pivoi, Pivert, ois, *Pivö*, à Ronchamp.

Plançon, **Plauson**, anc^e n. pr. XV^e S^e au Puix.

VFr. 1^o Épieu, 2^o jeune plant.

Plêtche, s. f. claque ou coup à plat retentissant, *onom.*, par ex. : sur les fesses.

*Piatc*he en Rosemont.

*Plitc*he *plêtc*he, *onom.* p^r désigner le bruit des savates ou autres chaussures claquant.

Il va p. p. c.-à.-d. il marche en faisant claquer ses souliers, ses pantoufles.

Plettel, syn. als. de *fiouëse*, (voy. ce m.), à Niederbronn.

Pli de lai tieuche, Aine.

★**Plie**, s. f. Levée au jeu de cartes. A Albertville, *pli*, s. m., Rad. plier.

★**Plumon**, id. à Bf. Couverture de lit, en sac (*toûe de lê*) remplie de plumes, ou de duvet.

Põ, prép., pour, (voy. pou), p. aj. cent. Bf. et C^{on} Giromagny, Frahier. *Põ nô pös*, pour nos porcs (Angeot).

Chibin qu'ne demouéré d' tot yot' rote.

Que l'officie pö boire l'ai gote. (Ch. Petignati).

Põ, porc, en Aj. Rosemont, etc. — Voy. pouc.

Põ nós pös, pour nos porcs, (Angeot, Grandvillars).

Põ, 1^{re} adv. peu. 2^e s. m.

Põ ou **Pau**, Pas, neg. d'Auxell.

In petê pö, un petit peu, Express. très rég. critiquée à tort par nos grammairiens. En Lat. *paululum*.

Pö (i), Je puis, voy. *poüë-yai*,

Pö, [par* Frahier, voy. pã, ex. :

Pö lo Doubs à vignant,

Tot l'ave à remontant,

A faisant in gran détoué,

Pö les panre à l'arneboué (Ch. Frahier).

La portchière, Voy. *poûe*.

Pöf ! Terme de jeu de billes [Paf] onom. du bruit de la chute d'un corps, (ici de la bille), que l'on fait tomber de haut, ce que l'on ne peut faire, si le partenaire a dit : **pas de pöf* !

Pöfe, s. f. Grand moule de bouton, destiné à être recouvert d'étoffe. All. *Knopf*, bouton.

Pöfile, Espèce de toupie faite à l'aide d'un bouton en os, traversé par un axe en bois.

C'te voiture, rôle *c'mön* ne pöfile. Comp. avec *pöfe*.

[*Peufile**, Rosemont et Salberien.

Lai poi. Voy. *aipoi* ; *Lapoy*, anc. n. pr. Porrentruy, 1423, (Vautrey).

Poi, s. m. [Poil*, cheveux. Jadis les perruquiers de Paris « faisaient la frisure, le poil ». *El" mã â poi*, il a mal aux cheveux (après ribote, Angeot).

Poi de tchin, [poil de chien], herbe (graminée) courte et druc, formant un gazon serré, dans les terrains secs.

Poil du Chien, l. dit, Salbert ; Le Bonhomme (Stoffel).

Poi feu, [Poil follet], (Eguenigue, Montg., Sous-Montg.

Poi rebouche, poil qui se (*rebrousse*) en tourbillons (Eguenigüe).

Fôûe poi, (*Fôpoi*, à Eguenigüe, etc.) [Poil fort*, poil raide, mal planté (cheveux)].

Liés foue-poi de Meru, Lou foue-poi de Menoncouë, surn.

Poi de froment, à Luxeuil = couleur de froment (ou *falate*, voy.), pour les bêtes à cornes de race femeline ; **Poi rondot**, p^r le poil rouge de ces animaux.

Poi, Poids ; n. pr. *Poisot*, Hte Saône ou *Poisot* TBf. : *Poisat*, forme ajoulote, TBf. Voy. *Poinzaz* (à l'art. *poisot*), origine possible, voy. aussi, le m. suivant.

Pois en Vfr. = poids, gravité.

Lai veille Pesate, surn. à Angeot (1) c'est le fém. de *pesot* (peson) en p. montagn.

Poi, **Pois**, lég. voy. dér. *besillon*. *Pesó*, l. dit champ à Montb. (Contej.).

Poi, [Par* Auxelles ; chans. du Rosemont. Granvil., Angeot, Meroux, Offemont, etc.

Poi crainte, ou pô (pour) ne pô (pas) dépiâre (Auxelles-B).

Ou bin encore pô d'autre affâre.

(Fable du Loup... traduite en pat. d'Auxelles-Bas).

Poiré, [= **Poi Dé**] par Dieu. aj. etc, Voy. Dè. *Ô poiré ô*, ô par Dieu oui (Chalonv., Angeot).

Poichi, Par ici, Angeot, Montagn.

Poir ou **pouër**, (voy. *pouër*), pauvre, à Meroux, etc.

Poiraju, Paresseux, Grandvillars, aj. [*Poirasu**, en Montb. (Morel)]. Ailleurs, *poirâje*, paresse.

Poire, id. en fr. *Poire de fie*, espèce de poire rustique très dure, âpre, qui n'est mangeable que cuite.

Poire de sang, Poire violacée, à chair rouge, Ch.

P. radjate, [*Verdette*] petite p. vert jaunâtre. *P. bouëtchâte*, p. après.

P. moûechon, p. du temps de la [moisson*. *P. di Bon-Dûe*, fruit de l'aubépine, etc.

Poirie, [poirier].

Dim. *Poireret* l. dit, champs, fr. cad. à St Dizier. *Poirerat*, à Montreux-Ch. forme aj.

Poire de tiere, Poire de terre, pomme de terre, Fougerolles.

(1, Marie Demouge.

Poirate, Pomme de terre. (voy. *poume de tiere*), Bretagne, Angeot, Salbert, Argiésans.

Poirote, C^m G-y, (Evette, Sermamagny, Chaux, Lepuix, Lure, Ronchamp, Laire (Montb.))

Poirate, l. dit de forêt, à St Dizier.

Poirê, Chalonvil., Angeot, voy. Dê.

Poirôn, [Parent*. *Mîes poirôns*. Mes parents, mes père et mère.

Poirôntaie, parenté.

La Poirrière, l. dit de champ, à Suarce.

Poisot, n. pr. TBf. Ilte Saône. *Poisat*, forme ajoulafone.

Poinzaz, 1279, anc. n. pr. de Delle, peut provenir de Poin, n. de saint qui a pu donner aussi Poinso.

Poitrá, [Poitrail]. Fanon des bœufs, à Vermes (Délémont).

Pôli, [Polir* ou poli.

Pôlie, [Poulie*. Angl. *to pull*., tirer. Rosemont [*peulie*.

Pommate. à Vermes, pomme de terre.

Pommerats, Vge du district de Saignelégier, où l'on dit *pôn·he* pour point, aussi les gens d'Epaouvillers disent, en s'en moquant, qu'è *pöncenant* ; pat. ± ajoulot.

On y dit *onciat*, (oncle) *sôheciat*, soufflet, comme à Epaouvillers ; *Dince*, pour *dinchi*.

Notre *C·h* n'existe pas en ces localités. Existence de l'in 1/2 nasal.

Pommes-Veuve, Bf. A la St André, les enfants qui font ou faisaient, pommes-veuve, vont crier à la porte des veuves, pommes veuve ! pour obtenir des pommes, ou autres fruits, (Fy. L. ux).

Poncenaï, voy. Pommerats.

Pöndre, [Pendre. Ind. p. *I pön*, n^s *pöndöns*, v^s *ponles* ;

P. déf. i *pondi* ; les part. *pöndant-du*.

Poires pöndant, Espèce de poires, à longue queue, qui pendent.

Pänd·yillon, ou *pönd·yillon*, pendant d'oreilles. voy. *pan·d·yillon*.

Pöndrille, Effilochure, frange ou filandre, qui pend.

Pöndrillê, Pendiller, pendre par un fil.

Pöndrillerie, Ensemble de *pöndrilles*.

Pöndrillon, augm. de *pöndrille*, vêtement ou partie qui a des « *pöndrilles* ».

Pöndû, 1° pendu ; 2° personnes dont les bans de mariage ont été publiés à l'église ou [pendus], allusion à l'affiche placardée.

En fr. Montb. XVI^e S^e « ordonnance... qu'on la publiât et la *pendit* » (Tournier. Prot. Montb. p. 427).

Pön·nal, [Panner]. Nettoyer en essuyant avec ou sans *pan* de linge, pour enlever une saleté occasionnelle. Voy. *nönta·yie*, *iechûere*.

Notre m. a passé en argot de Paris avec le sens de ruiné, *panné*, (d'où *panade* ruine, gens peu fortunés). Confusion de rad. avec *panade* de pain.

Pönne-mains, Essuie-mains ; — *Pön·ne tiu*, torche c...

Pana cu, à St Vital = Nénufar ! (Savoie).

Pön·ne, [Panne* *graiche de pön·ne*, cong. au précéd.

Ponpon, à St Vital, Savoie. *Typha augustifolia*, typhacées : fr. massette.

Pöntecoûete, [Pentecôte*. Voy. *gouêrdje*.

Pont-roudje, = le pont de Bermont, n. d'un pont de bois ? qui, dit-on, a précédé le pont actuel en grès bigarré rouge.

Pöpillle, Peuplier. Du L. *populus*. Souvent on verra, comme ici, que, plus que le fr., notre patois serre le latin, comme plus près de sa source linguistique.

***Popillate**, Voy. *paipie*.

Pöpre, [Propre* bien habillé. *Peupre*, Mont. et Sous Mont.

Pöpre c'mön in sou, ou *c'mon in sou nò*.

Popereusse, En Délémont, la clochette des bois ; voy. *pape-reusse*.

***Porichinel**, Bf. Polichinelle.

Portchiere, Constellation comparée à une truie avec ses petits (Salbert).

Les Pleiades ? ou poussinière.

***Porte-à-cou**, s. m. Bf. Qui porte (au cou) la balle de contre-bande p^r le compte d'un autre contrebandier en gros.

Pöt, [Pet* ; *pat*, en pat. aj. (Angeot) ; adj. *Patu-se*, petteur-se.

Poume patuse, pomme douçâtre, contenant assez de gaz libre dans ses cellules.

Pätai, [petter*. Voy. *päterate*.

Patouri, sobriq.

PAt. *fatra* Pent-Âtre

Pou, nég. [point], à Perouse, D^r J. V. Voy. *pe*. Ce mot confirme l'homolog. de *pe* et *pouè* = point.

Pou, prép. [pour*, id. à Argiésans. voy. *põ*, prép. et *poi*, *Pouche que*, pour ce que.

Pouche, s. m. [Puits* aj. (Bretagne, Le Puits (Delle), Angeot, Epauvillers.

Lo Pouche = Le Puits, vge, in loco, et à Bretagne, etc.. Angeot.

Cât i pouche, c'est au Puits, vge (Delle).

Lepuix, vge, (G-y) = Lou Pouï, Ch. El ât â Pouï, il est au Puix. Voy. Pouï.

Pouchê, [Pourceau* ; voy. *poûe*.

***Pouchession**, [Procession].

Poudje, *Lou pont de lai P.* — Pont situé sur un affluent de la Lusine entre Bréviillers et la route de Bf. à Héricourt, D^r J. V. (*Pouge*, en fr. cad.). *Poudjevîe*, l. dit TBf. — « Pont-levis (*Pouge-vie*) » à Porrentruy (Vautrey)(1); « le pont-levis (*la Ponge vie*) » (2). Comp. *pouge* (Ouest) colline, *cong.* à Puy (d'Occitanie).

M^r Contejean cite *poudjé* = terrain indivis, clos, parc, le rapportant à ce dernier m.; et *poudjie*, fruits tombés des arbres.

Poûe, [Porc* ; *Põ*, *põe*, aj. Montg et Sous Montg. et Bf. porc qui a sa croissance.

Pouchê, [pourceau*, jeune porc qui ne tette plus.

Pouchelot, 1^o [porcelet* (au fém. *pouchelâte*) petit cochon de lait qu'on sèvre à 6 semaines ; *Pouchelat*, à Mandeure.

2^o Espèce de boudin ou rouleau d'étoffe, placé à la ceinture sous les jupons, pour les faire bouffer.

Pouchelâte, Cloporte, à Mandeure.

Pouchelière, 1^o mère truie ayant petits (*trûe*) : 2^o matrice de la truie.

Pöchelière, au Salbert, etc. ; Constellation, syn. de *pört-chière*, voy.

Pouêrtcherie, [Porcherie], 1^o mauvaise viande.

2^o Choses sales. Ex. : *è fait diès pouêrtcheriès* (*portchetaie*) en Montb.

Pourtchôt, porc frais (viande).

Poue sa'yaî, [porc sanglier]. Ajoie. (*Por singlaî*, en Bourg.).

Pouè Sinliâ, à Châtillon (Jura) ou l' sèche est suivie d'une l mouillée ou i mouillé. Du L. *Singularis* ± = solitaire.

Poucheliez, n. pr. en Ajoie (1494), Mgr Vautrety.

1^{er} âge du porc, *pouchelol* (tettant); 2^{me} âge; *ivenâ*, 2 mois 1/2; (né en hiver). 3^{me} âge, *pouchê* (adolescent); 4^{me} âge, *poûe* (adulte).

Quante òn'ât moûe, d'yille de poûe, réflexion ultra-philosophique.

Poûe barboûëryîe (barbouillé) c.-à-d. qu'on commence à engraisser.

Pourtchot, Pore frais.

Pourchot, n. pr. à Essert. **Pourcelot**, n. pr. à Lavoncourt (H^{te} S^e). Voy. Sanglie.

Poûê, s. m. et adv. Point (punctum). **Poûête**, pointe, clou, adj. *pouêtu*.

Pouête de Pairis. « *pointe* » à corps cylindriq. ; les anciens clous étaient ± carrés, ou anguleux, étaient faits au marteau.

Poûê, négat. Point, pas, (inus. à Ch.) Bessoncourt, Chavannes, Argiésans, Phaffans ; **Pou**, à Perouse. **Pouè**, point, a dû donner *pe*, voy. *pie*.

Poûê, bref. a dû moins résister que *pîe* qui est long, et s'est encore abrégé en *pê* et *p'*.

Prêt-ye pouè, presque pas (Meroux¹).

Les gens d'Epauvillers en parlant de ceux de Saignelégier disent *è' poncenant*, c.-à-dire : ils disent *pon'ê* pour point !! Toujours le purisme local intransigeant !

Poûê, s. m. Poing. **Pouêgnait**, poignet : **Pougnat**, aj.

Ônpouêgnîe, empoigner.

Poûêçon, [Poinçon². Poinçon, en Rosemont et aj. **Pouêcenat**, poinçonner (percer au poinçon).

Poincenot, n. pr. TBf. peut provenir de *St Poin*s, voy. *Poisol*.

Poûêdre, [Poindre³. Joindre quelqu'un p^r lui faire un mauvais parti, *piger*.

Réd. **Repouêdre**.

Poûêjon, s. f. 1^o Poison, [potio⁴. Le pat. a gardé le genre original ; c'at de lai *poûejon*.

2^o Mauvaise odeur. Ex. : *n'once d'ouêgnon*, *n'once de poûejon*.

3° Personne inspirant répulsion, mauvaise au moral. *C'ât ne pouëjon !* voy. *õnpouëjenaî*.

Pouëne, Peine. En 1340, *poinne*. Arch. Month., Tuetey, p. 274.

Pouër, Pauvre ; pouër, à Meroux ; id. en Ajoulofonie.

Pouëretaië, pauvreté.

Mâgrai pouretaie et veillesse,
Suntaie piësse rêchesse.

En p. montg, [*peur** = pauvre.

XIV^e S^o à Bf. Hôpital des *poules* = pauvres ? (Bardy), peut être un exemple d'homologie entre *L* et *R*. Voy. l'introduction 17^e page (1).

Pouërtche, [Porche], corridor, (Etohon).

Pouësaî, Poser (q.q. chose). *Repoûe*, repos, le v. = *repoûe-saî*,

Pouëtche, [Porte*. *Pouëtche*, Etohon. — *Poutchote*, 1/2 porte, Etohon.

Pouëtchate, porte d'agrafe.

Poutiate, porte d'agrafe, boutonnière, petite porte (Savigny, Vosges) Haillant.

Pouëtche, [Poche] pochon ; [*Põtche** Montg. Salbert, Ajoie.

Pouëtchate 1^o form. dim. p^r pochon ou louche. *Pouëtcheraie*, le contenu d'une louche.

Poutchote, 1/2 porte, à Etohon.

Poste = [pouëtche*, à Albertville.

Pouëtchiniot, s. m. Un petit peu (express. correcte malgré avis contraire, (en Lat. *pauculum*), dim. de pò, qui, comme le fr. *peu*, est s. m. et adv.

Pouëte, *pouëtu* ; voy. pouë, s. m.

Pouëté, Poteau, petite poutre fichée en terre. *Lies pouëtés d'in_õnc_hô*.

Pouë-yai ou **Pouë-yé**, Pouvoir. Ind. p. *i pò*, n^a *pouë-yons*, v^a

(1) Le mot *poule* s'appliquait aux pensionnaires de l'hospice. Etait ce à l'origine des femmes ?

L'abbé Humbrecht cite «..dix *pauvres poules*, chacune des dix *pauvres poules* ..» Mr Marty (18^e Bul. S. Em. Bf.) parle de *vieilles femmes* hors d'état de gagner leur vie.

Ces citations n'appuient pas l'étymologie *poule* = *pouere* ; il y aurait pléonasmie.

Dans aucun de nos patois *pouere* n'a donné poule : le 1^{er} est long, le 2^me est court.

Enfin nous voyons le mot *Djêrène* = poule, être appliqué aux femmes en pat. de Sermamagny, en style badin.

pôtes ; p. déf. *i pouë·yi* ; fut. *i pouraî* ; les part. *pouë·yant-pouë·yu*.

Pouë·ye, [Pouil* dans Rabelais ; *Pouë·ye bian*, pou du corps.

Pouë·yîe, [pouiller* chercher des poux.

Pouë·yu, [pouilleux*.

Pouë·yêr·vi, (au figuré) pouilleux prétentieux, à Exincourt (†).

Poufaî, Eclater (de rire ou de gaz contenu, etc.) onom.

Pouille·revi, [pou (qui) revit], pou mal écrasé ! (injur. à Dijon).

Quan je voi lai chance qui tone, (tourne)

Qu'i n'ê pu qu'ai faire lê cone. (les cornes) Voy. *couene*).

Ai cé meichan pouille·revi (Injure à Turnus et à ses gens).

Qui no velein maîngeai to vi ; (Virg. virai p. 300).

Pouih ! int. [Pouah !] Le pat. indiq. la répulsion matérielle et non morale comme le fr. si. *Foui*, en Month. (Contej.).

En Celt-B, *foui* ; *Pfui*, en all.

Poui, s. m. Puits ; id. Etobon. *Pouche*, voy. ce m. Pour *pâ de poui* ou de *pouche* ; voy. *pâ. Poiche*, anc. n. pr. de Porren-truy.

À *Poui*, vge du Puix, Cⁿ G-y.

Lou Pouche, vge du Puits (Delle).

Poui·poui, Pinson, à Mandeure, Maîche ; onom.

Poulê, [Poulain* anc. fr. Month. *Poloing. Poulitche*, [pouliche*.

Polan, à Mandeure.

Poulinière, [poulinière* mère jument, sa matrice. *Poulê tasserot*, poulain tetteur.

Polin, n. pr. des environs. Du L. *pullinus* ou de Paul (Paulin).

Poulot, 1^o Coq. [*Poulat**, en pat. aj. (Angeot). Voy. *piouli*.

Poulat, anc. n. pr. en Porr.

Pouleré, petit œillet rouge. Exinc. dont la fleur éveille l'idée de la crête du coq, comme p^r le coquelicot.

Du L. *pullus*, petit d'un animal, d^t *pullinus* est dim.

Poulo se dit *co*, en pat. Rosemont, Sermamagny, Vescemont.

2^o *Poulö* en Month. clé· de la cannelle.

★**Poultraî**, Portrait, Bf. *Porteraî*.

Poumate. 1^o petite pomme, 2^o pomme de terre, Mandeure, Fougerolles, Vermes.

Poume (ou *poune*) de *tiere*, pomme de terre. Elles sont dites « rondes » quand cuites en « robe de chambre ».

Poumie, [Pommier*. L. dit. *Es Pommerots*, dim. *Pommerats*, vge de l'anc. dépt du Mont Terrible.

Poumie, Géranium à feuilles *bonodorantes*.

Poumaî, cidre de pommes, à Dorans. D^r J. V.

Poumaî, pommelé, n. de bœuf rouge ; ex. : *atte ! poumaî !* Voy. *atte*. *Pömaî*, Rosemont, Salbert.

Pommeray, anc. l. dit à Perouse. (1)

Poumaî, *fourtchaî*, Jeu dans lequel on place 2 épingles dans la main fermée, tantôt les 2 têtes (*pommes*) du même côté, (*poumaî*), tantôt la tête d'un côté, la pointe de l'autre (*fourtchaî*) Si le partenaire dit *poumaî*, ou *fourtchaî*, et qu'il devine la situation, il gagne les 2 épingles ; dans le cas contraire, il en donne deux.

Poupe, Poupée. Le Lat. *pupa*, = petite fille, poupée.

Poupon, enfant au maillot, commence à être employé en fr. ex. : La pouponnière. — En argot paris. vol préparé de longue main.

Poupon à Plancher = aussi prunelle des yeux, du L. *pupilla* ayant les 2 signif.

Poupenot, dim. id. à Bes. — *Poupote* fém. terme de caresse, Month.

Poupain·ne, 1^o poupée ; 2^o fleur de la Bardane, etc., du Nénuphar selon d'autres ; 3^o Torsade de filasse se terminant en haut par une partie un peu renflée ; 4^o s. pl. Espèce de filasse de qualité intermédiaire entre l'œuvre et l'étoupe ; 5^o grande Berce, voy. *pietenaie*.

Poupelain·ne, Bardane (Vézelois).

Popain·ne, patience, à Vescemont.

Poupeî, dim. syn. de poupon, dans cette expr. *Dô dô, poupeî dô*.

Poupenaî, traiter en poupon, dorloter, *Poupotaî* T. Month.

Bê poupon, *pê gâchon* ; *pê poupon*, *bê gâchon*, dicton qui se vérifie souvent.

Poupeney, n. pr. TBf. à Denney.

(1) Livre Rouge Bf. cit. Dubail-Roy.

Pourbeli, peut être de pel-bulli peau-bouillir (1). Echauder les légumes, verser eau bouillante sur eux p'oter le goût de cru.

Perbeli, à Bournois ; cela se dit de la viande fraîche qu'on fait revenir p' la conserver q.q. jours (Roussey).

★**Pourcelain^{ne}**, Porcelaine, Bf *pourceline*, par réaction fautive ; contre la tendance du pat. à mettre *ain^{ne}* pour *ine* fr.

Poure, Poudre à tirer, voy. *poussière*.

Pourintru, Porrentruy, ville ; [*Poirintru**, en Aj. (Vermes) ; *Poiraintrui*, in loco 1386.

Anc^t *Pons Ragentrudis*. En 1417 « Éberhart Juene (voy. djuene) comte de Wurtemberg, comte de Monthéliard, *signur de Pourrentru* » (Vautre).

Pourple, [Pourpier] Notre pourpier est une renoncule (vénéneuse) des prés humides. Le pourpier fr. *portulaca oleracea* L. est alimentaire. — Du lat. *Pullipedes*, pied de poulet (poulpied) allusion à la forme de la feuille. Voy. *coqueu*.

Piapeu, à St Vital, Savoie, autre espèce de renoncule des lieux secs.

Pourö, Poireau (*Allium porrum*).

Pourseure, Poursuivre ; conj. com. *seure*. *Pourseute*, poursuite.

Bf. *poursuè*, poursuivi, en p. *poursu-yè* ; (*Porche-yè*, à Croix).

Pousslere, [Poussière*, *Pousserate*, petite poussière, poudre p' l'écriture, poudre médicamenteuse en paquets petits.

Poussot, poussière végétale de foin, de paille, etc., dim. de *pousse* ; id. sign. à Plancher. Du Lat. pulsare. La poussière du blé est *poussée* par le van, etc.

Tiaï poussière q'è tint, quelle poussière qu'il tient = quel tapage, embarras, remue-ménage, ou gronderie, il fait. *El àt aivu i faire de lai poussière*.

Pout ou **Pou**, [Pot*, arch. anc^{ne} mesure de liquides, ex. : *in pout de vin*.

C'at les filles de tché Mid-yeli.
Qu'elles sant (savent) bin boire,
Rintintin, dra la la ;
Qu'elles ant bin bu t'yinze pous,
Ancoi enne pinte (bis). Chs d'Ajoie manusc. J. V.

(1) Bœuf bouilli se dit *bouli*, à Bf, par balanc^t compensateur.

Poutot, dim. a remplacé *pou* ; *Potat*, en p. aj. Eguenigue, Menoncourt, Phaffans ; *Pötöt*, Salbérien.

Brije-poutot, [Brise-pot] m. badin à l'adresse d'un enfant remuant. *Brije potat*, aj.

Brise-Poutot, domaine à Pierrefontaine (Blamont).

Poutie, potier. Voir *poutie* (*tiu di*). *Pouties de Bonfö*, potiers de Bonfol.

Fr. de Montb. en 1503 : bailler à Jeham des Poutotz... pour les poutoz (Tuetey D. municipal 291).

Poutchai, [Porter*.

Poutche-paquet, 1^o rapporteur en secret ; 2^o qui porte quelque chose de ridicule dans le dos, sans qu'il le sache, attaché par plaisanterie, ou par hasard. D'où l'expression lancée au porteur : *poutche paquet, sans l' savoi*.

Poutchai pidie, faire pitié.

Poutchaie, portée.

Êpoutchai, [Eporter] Epuiser le sol par la culture. Exinc. Liste E. Laurent.

Poutchant, portant, part. prés. de *Poutchai*—*Poutchu-se*, porteur-se.

Poutchant, [Pourtant* adv. devient [*Poitchant** en aj., à Mandœuvre, Chamesol, ord^t remplacé par le néo-pat. *pourtant*, à Ch. — Voy. non *pipoitchant*.

Poutiê (lou tiu di..) Pour empêcher les enfants, qui ne sont pas encore venus à Bf, de tourmenter leurs parents pour y venir, on cherche à leur faire croire que, la 1^{re} fois qu'un enfant entre en ville, il faut « *baijie l' tiu di poulie*. L'homolog. rég. fr. serait *potier*, ce qui n'a pas grand sens, pour une ville fermée comme jadis était Bf, sans faubourgs, *portier* conviendrait mieux ; mais l'homolog. pat. de portier serait *poûetchie*, m. qui n'existe pas. L'*rt* = tch pat).

Ce serait une exception, qui ne serait pas impossible. En fr. nous voyons *poterne*, anc^t *porterne*, avoir perdu son R primitive. En pat. Montb. nous avons *pouleraie* (Contejean) au lieu de notre *poûetcheraie*. voy. *poûetche* (1)

(1) Et cette citation qui appuie l'étym. *portier*.

Ce cheitea n'aivô qu'ene *pôte*, (porte).

Mâ si massife, mâ si fote

Que Dieu ne Diale ne porrein

L'ebranlat quant ai vorein...

Lai *poteire* (portière, ât éne dialosse.

P'u pete, pu noire, pu fausse... (Virg. virai, p. 224).

Notre expression se disait aussi pour St Dizier, probabl. à cause du pèlerinage, dont jouissait ce village, D^r J. V.

A Angeot, il y a un dicton analogue au précédent, mais c'est un être imaginaire, *lo raîchait*, qui remplace notre *poutie*. On retrouve ailleurs, à peu près le même dire ; ex. à St Vital Sav. : *È faut mômo* (ou *ébraché*) *le cu d'enä groussä viel'ye*. Il faut baiser le *tîu* d'une grosse vieille ! On comprend que les enfants reculent souvent devant cette épreuve !

La Poutrai'ye, La Poutroye, ville du H. Rh. de *pulchra aqua*, en L. ; *Lai Poutra'ye* (en pat. du Bonhomme) dont l'all. *Schnierlach* est une traduction barbare, avec la conservation de *aqua* (*ach*.) (Comme Aix (la-Chapelle) barbarisée est devenue Aachen (de *aquae*) avec un plur. all. sur le rad. Lat.)

La 1^{re} syllabe du n. all. a même signif. que l'all. *schœn*, beau. Donc, les 3 noms de La Poutroye sign. belle eau.

★**Poutrevêqe**, s. f. Petit pain au beurre d'un sou, droit oblong. All. *butterweck*.

Voy. son cong. et syn. *rouit'ye* qui est plus ancien, plus patoisé.

Poutse, s. m. Charbon des céréales (*uredo Carbo*) Voy. *chpotse* ; *potse*, à Eguenigue, Vescemont.

Poutse, Charbon du blé, à Etobon — *Potse*, à Vescemont, à Plancher, Ergot de seigle (Poulet, Ruez).

Poutsai, atteint du *poutse*. — A Augeot. *Potson*, ergot de céréales, grain *potsai*.

Prai, [Pré*. *Prâ*, à Vescemont et Montg. *Praie*, s. f. prairie, usité seul^t dans l. dits du territ. ex. : *Ai l'aivalläie de lai praie* ; *La pré*, la prée, à Froidefontaine, Petit Magny.

Praïrot, petit pré, *praïrât* en aj., l. dit — *Les prélots*, à Etupes.

Prélot, n. pr. C^{on} Delle. — *Prairel*, à Perouse fr. cad.

Prai di varet, *di Touërá*, pré affecté à ceux qui tenaient le verrat, le taureau ; diff. vges.

Prés l. dit, en *Prelle* (Morvillars) fr. cad. *Pratmatten*, Burbach-le-H. (Stoff) pléonasme latino-all.

Pratum im bratell (= pré) en 1297 à Fislis C^{on} Ferrette) Stof.

Pré'ye. ou *Prai'ye*, et *Prai'yot*. Voy. ces m.

Vfr *praïel* — R. L. *paratum*, *parare*.

« La pré (= pré) du prince ou grande pré, contenant 18 faulcies. située entre Bf. et Danjoutin que les sujets de la mairie de Châtenois (Ch. Vourvenans, Bermont Oye, Botans) sont obligés de fener en foin et regain » (1).

Prés Bourbets, l. dit au Puix (G-y). Voy. *bourbe*.

Preigel, l. dit à Oberbruck (Masevaux) (2).

Praïjure. [Présure*.

Praïti, Pétrir, conj. *fini*; du L. *pinsere*, *pistum*.

Praiyot, Hab. du moulin de la *Preille* (entre Eschènes et Vézelois) sur le ruisseau de ce nom. Voy. son cong. ? *Praï*.

Prât-e, prêt-e, (paratus). *Praut*, en Rosemont. Dér. *aiprâti*, apprêter.

Prâ, en Rosemont, pré.

Prêdje, Purge. *Prêdjîe*, purger.

Purdje, à Argiésans, Phaffans, où le v. est *purdjie*.

Prêdju, Perdu, à Vézelois. Voy *pièdre*. *Pêrdju* (Morel, d'Allenjoie).

Prelle, l. dit de pré. voy. *praï*.

Prêmie-re. [Premier-re*. Pat. Montb. *prinmaï* chercher à *primer*, prendre des airs prétentieux.

★ **Prêpoûe** (ai), A propos. *Prepouesai*, proposer; *Preupeusai*, s-montg. *Preupeusâ*, montg.

Prêtai, [Prêter*. (Voy. *ônprêtai*). *Prunter*, Bf.

Prêtchie, Prêcher. A *prêtche* = à la « conférence » à l'église, Chalony.

Prêt-ye, [Presque*.

Prevai, [Privé*, cultivé (c.-à.-d. non sauvage) apprivoisé sens passif; *aiprevaijîe*, apprivoisé sens actif.

Prevai, au fém. *prevaidje*, Le vrai cerisier aigre de Cérasonste.

Prévôt, n. pr. C^{on} G-y, Lachapelle-s-C. etc, *Preveu*, en p. montagn. ; du L. *præpositus*, préposé direct du roi ou du Seigneur, pour surveiller ses intérêts espèce de lieutenant du Seigneur en notre pays, = *Proust* au centre de France; *Probst*, n. pr. à Mulhouse.

Prê-ye ou **praï-ye**, Vézelois, Ruiss. venant de ce vge et tombant dans la Bourbeuse, en fr. cad. *Praille*. Voy. *Praïyot*.

(1) Provosté de Bf. D-R. Soc. E. Bf.

(2) Nombre de n. de l. dits en Als. germanofône ont surnagé au naufrage du langage latin ou néo-latin, surtout en vallées vosgiennes.

Prî, Part. p. du v. *panre*, au f. *prije*.

Prije, s. f. prise. La prise de tabac est com. en fr. *prise.

T'ies pri grillot, (grillon) dit'on à quelqu'un qui est pris, ou surpris, dans quelque situation ; allusion à la difficulté de prendre le grillon du foyer.

Prie, Près, adv.

Prie, s. m. Prix.

Prietche, s. f. Pêche. *Prietchiê*, pêcher, originaire de Perse, d'où le nom.

Prijon, [Prison*. *Prijenîe*, prisonnier. *Ōnprijenai*, emprisonner.

Prinmai, Chercher à [primer] par la tenue, les manières, Exinc.

(*Prin*, anc. n. d'Ajoie 1487 ; parait contract. de Perrin, voy. *Piare*).

Prin, en p. des Fourgs-Pontarlier = *mince*.

***Prisle**, [Priser*. *Prisu*, [priseur*, voy. *pri*.

Pri-yle, [Prier*, conj. *aivanciê*. *Pri-yu-se*, [Pricur-se*.

Dim. *Pri-yerote*, pays montb., petite prière.

Marie J. F. André, de Bf., était « *prieure* » des Annonciades de Porrentruy en 1688 (1).

Probst, n. pr. à Mulhouse, forme als. de prévôt.

***Prônă**, (2) Puits (ă 3/4 muet) à Strasbg., Sélestat. Cong. à l'all. *brünnen*, ne varie pas au pl.

Prou, id. en fr. Assez, en p. Month., aj. A Ch. c'est « *aissai* ».

En 1793, lors de l'occupation de Montb. un des nouveaux venus, s'adressant à un groupe de gens causant des événements. dit d'un ton emphatique : Tremblez aristocrates ! Une femme du peuple répondit en pat. de Montb. *iéh, mon tchiê monsieu, nôe' grûlâns prou* !... Thér. Chardoillet, *mater mea*.

Proûe, s. f. Le troupeau mené par le berger communal, composé des bêtes des particuliers ; du L. *proles*, race, troupeau.

Proumōntre, Promettre. Ind. pr. *I proumōn*, n^s *proumōntōns* ; p. déf. *I proumōnti* ; les part. *proumōnchant* ou *proumōntant*, *proumi*.

(1) Le dernier « prieur » du prieuré, ordre de St Augustin, de Châtenois fut Guillaume de Bal, mort en 1435. Ce prieuré avec ses revenus fut alors réuni à la mense du Chapitre de Montbéliard (Tournier, H. du protest, Montb.).

(2) Prononcé q.q. chose comme *prôhe nă*, cet ôhe est analogue à l'ôe de Montbéliard dans *gôeruje* ou *gôhe'rdje*.

Ici aussi toujours l'ă 3/4 muet alsacien, héritage des langues indo-européennes.

***Prouvignance**, [Provenance. **Proveni*, provenir.

Ind. p. *i prouvin* ; p. déf. *i prouvigni*. Les part. *prouvignant*, *prouvenu*.

Prudat (1), n. pr. aj. cong. à *prudhon* et à *prudent*, de bon conseil, expert.

Prun-ne. [Prune* à pruneaux. Notre m. ne s'applique qu'au *Prunus domestica*, voy. *blouéchié*. *Prun-nié*, prunier ; Bf. *prun-ne* et *prun-nier*.

Psoncoûë, Bessoncourt, vge C^m Fontaine, anc^t de la paroisse de Phassans.

Ex : de son patois composite : *Bêche*, bas fond ; *impeussi-b ye* : *in peu meus* ; *lou doze di moi d'a-out ai Biefô* ; *Paitchi-feu*, printemps : *tchanpaï ses sabots* ; *tuliot* tilleul ; *lou bô*, le bois. N. pr. Richardot, Charpiot, Caillot ; l. dit Essert Courbot.

Pruse, Perouse, vge près Bf. Lat. *Petrosa* (via ?) = Pierreuse.

Prouse, Bf. — *Pérousé*, en pat. als. d'Hindlingue.

Als. anc. *Pheterhusen*, 1241 ; *Perouse*, 1295, fr. ; *Pherusen* 1394.

La Perouse, l. dits, Essert, Grandvil. (Stoff).

La Preusse, à Perouse, Froidefontaine, l. dit ; *Purusse*, *Peruse*, aux siècles précédents.

La Presse, Grandvil. l. dit.

(2) — ? *Proise*, en Hte Saône.

Au Canton d'Hirsingue, im *Pfetterhausen*, all., *Perouse* en fr., = *Fetterouse*, en pat. ; en lat. *Petrosa*, 728 ; *Perosa*, 1139, etc. ; ayant ± les mêmes appell. als.-all. de diff. époques, que notre *Pruse*, TBf., mais à parler als. germanof. faisant front à notre pat. devant Réchésy.

A Dorans : champ *Perusse* (Stof.), Bois la Presse ; Goutte Peroux, à Lachapelle-s-Ch.

A *Fréland*, à l'Allemand-Rombach (H. Rh.) *Perreuse Goutte* ou *Pruse Goutte* ou Pierre goutte, l. dits de ces localités à pat. ± Lorrain ; mais en fr. cadast.

A Plancher-Bas : Les *preurupts*, fr. cad., l. dit de bois.

(1) N. porté par un enfant de Delle mort pendant « la guerre » (D.R.).

(2) Les formes als. et all. de notre m. procèdent du Lat. *petrosa*, le 1^{er} en date ; Le *p* Lat. devient régt *ph* (écrit als.) et *pf* en all. ; la term. Lat. adj. *osa*, par jeu de mots ou consonnance, devient *hūs*, als. ou *haus* all. ! qui = maison !! Notre pat. peut se reconnaître dans la citation als. *sc Perrusen* (1394 Stoff.) = à *Perousse*, ou *Pruse*.

En 1470 « feu Thyebaulx Tyelaire, de Peruse » (hist. de Porrentruy, Vautrey, 149).

En la *Perousse*, l. dit à Chalonv., au vge, lieu où, dit-on on mettait les pestiférés, et où l'on découvrit des ossements, au XVIII^e siècle

Pson, Ruche (d'abeilles), forme de *bësson*.

P'tiot, au f. **P'tia^{te}**, sura. dim. de *Pêlê* ; petit, voy.

En Pic. (Corblet) on a *P'tiot*, *P'kot*, *P'quiot* ; voy. *Pêlê*, *Pequignot* et *Piot*, petit ; *min piot*, mon enfant (Corblet). — M^r Hailant cite le sura. de *Piot* homme petit ; comp. aussi *pioupiou*, fantassin = petit soldat.

Piot, à Bar-le-Duc (Corblet). Le n. pr. *Piot*, TBf. paraît se rapporter de préférence à ce voc., plutôt qu'aux autres origines possibles, citées au mot *Py*.

Pu, adv. Plus ; id. à Bf.

Puce, id. en fr. — *Puce maline*, pustule maligne.

S'iepucie, prendre ses puces.

Pûeraî, Pleurer, pat. *ajouïot* et Montb., Bourogne, Salbert, Charmois ; à Ch. c'est *criaî*.

A Vescemont, *Puerâ* et *criâ*, vge à pat. composite.

Pujle, [Puiser* ; prendre de l'eau dans ses chaussures.

Pujot, petit seau emmanché pour puiser le purin, la lessive, l'eau, etc., Bf. *puisot* ; *Peuju*, en pays de Montb. S-E. ; *Peugeot*, n. pr. T. Montb. Même rad. que *poui*, puits.

Peusu, à Abévillers (Doubs), ou l's fr. remplace le j. de Ch. comme à Montb.

Pure, id. à Bf. Puer. Ind. *i pu*, *n^e puons*, *v^e putes* ; p. déf. *i pui* ; part. pr. *puant*.

Puraïsle, Pleurésie.

Putaine, putain, *pute*.

Comp. la rue du *Petit Musc*, à Paris, altér. de *Putinus* ! ainsi nommée à cause de celles qu'on y rencontrait.

Pusque, [Puisque*. Voy. *et peu* ?, et *pu*.

Pussin, [Poussin*. *Pussenate*, jeune poulette. Du L. *pulli-cenus*.

Py, Voy. *Pi*, et *Pière* ; Dim. ?? *Piot*, n. pr. TBf. Bourg. (voy. *p'tiot*). — Comp. *Pyö*, Serpollet à Bournois = *Pillot*. en Montb. (1).

Comp. aussi *Piot*, Boisson, Vin ; en Norm., Bretagne ; L. *potus* (1).

P.yē-ne, Plein-e. Tout *pyē*, tout plein ; en grande quantité.

Aux XIV^e et XV^e Se, quand les navigateurs Dieppois abordaient la Côte de Guinée (découverte par eux avant les Portugais), les nègres arrivaient en disant en fr. : *maniguelle, maniguelle, tout plein !*

Tot *pyē*, à Bretagne, aj. Angeot, Danjoutin.

P.yēdje, Pluie. *P.yedjenaï*, pleuvoir en pluie fine ; *pluvotter*. *P.yēdjenu*, pluvieux. Voy. *iepyēdjie*, et *piôre*.

P.yēme, [Plume*. *P.yemaïdje*, s. f. [plumage]. grand plumet à nombreuses petites plumes panachées, porté par les conscrits.

P.yemait, plumet. *P.yemaï*, plumer, dépouiller ; Bf. *plumer*.

P.yemu-se, 1^o Qui plume, qui dépouille (fig) ; 2^o qui pelle, ex. : *pyemaï lies pounes de liere*. Bf. *plum* = emplumé (m^e Pélot). *P.yēmu* ! tenancier de maison. . à Month.

P.yemure, l'pluchure (de pom. de terre), pelure.

P.yētche, Pioche, (Voy. *pi*, ra l.). *P.yētchie*, piocher.

P.yētchais, sobriq. des gens de Viques près Délémont.

Q

On doit rechercher, à la lettre C. les homologues du fr. qui ne se trouveraient pas ici, ou à T'y ou Ti, quand le pat. mouille les mots commençant par un Q. — On a supprimé l'u de *qu* (comme en Lgdoc). S'il est sonore en Latin, il est aphone, ou parasite, en pat., comme en fr., et n'ajoute rien à la clarté. Il est respecté en noms propres et en citations.

Quant, Quand ; *Quain*, à Rougemont ; [*tiain** en aj., c^{on} Rougem. : *Qain q'i en v'rai, i en panrai* = *Quand que j'en voudrai, j'en prendrai*.

Le t final de notre m. fait liaison devant voyel ; ex. : *quant_è fun_nent*.

Qasimō, Quasiment.

***Qar**, Quart, la 4^{me} partie ; voy. *tiat*. [*Coir**, à Petit-Croix. Au *coire*, l. dit de champ à Méziré, aj.

+ Notre double

Qe, Q' (devant voyelle, ou même après prononciation accentuée), 1^o que ; 2^o qui (1) ex. : *c'ât lu q' fait tout*, c'est lui qui fait tout.

Qé, (temps) Bf. pr quel (temps); anc^t mouillé, en fr. Bf. *tié*: voy. le pron^t *tiu* (ex.: *pou tiu ?*); *tiel*, devant voyel. ou *h* muette : *tiel* homme ! Bf.

Qedemaine, l. dit, Ch., voy. *condemine*, cong.

Qeiot, surn. à Bourogne (Janvret). Qui crie comme un pinson (Qeiot), peut-être cong. à gai.

Qéniat, Batard. *Q'nieu* (= *tiaigné* de Ch.) à Mandeure. Voy. *tiaigné*.

Qeniche, Calotte, chiquenaude, à Exinc.

Qerate, Petite grenouille verte (Leval, Rougem.). Voy. *rain-ne*.

Qerqevelle, Bavarde, Exinc. (2).

Qesen, Souci, est l'homolog. Bes. de notre *diaisin* (3) ; id. à Bournois.

***Qinet**, Voy. *fioulot*.

***Qinot**, Voy. Jâque ; *Qinette*, dim. fém. à Bourogne (Janvret).

Qinqueré, Cousin, insecte, à Fougerolle. — *Quinquenâ*, tinter, bourdonner, à Plancher-l..M. ; à Mandeure, *T'yint-yenâ* (ici les *q* sont mouillés). On peut rapprocher notre *m.* du VFr. *Tintener*, tinter, carillonner. Chacun connaît le bourdonnement aigu des cousins.

L. dit *Quiquerelle* (Chavannatte) et *quinquerelle*.

Gigenrell, à Bisel (Hte Als.), Stoff.

A Bournois, *Qinqueré* ou *Kinqueré*, « 1^o moucheron, incommodant les bœufs et les laboureurs, cherchant à se poser autour des yeux ; 2^o jeune bœuf nouvel^t sous le joug ; 3^o petit enfant courageux au travail, mordant à la besogne », (Roussey).

Quiqueré, n. pr. en *Ajoulofonie* (4), XV^e Sc, n. illustré par un explorateur de la 1^{re} heure, le lieutenant de ce n., à la Côte d'Ivoire, inhumé à l'embouchure de la riv. de San Pedro.

Qincarniau, = cousin, près Besançon.

Quammus, Surn. de Porrentruy, 1405, = Camus ; Dim. *Camuset*, anc. n. pr. T. Montb.

(1) Ex. de notre *que*, ou *ge* pr qui, en fr. du XV^e Sc «... et assy (*achi*, aussi) es boys de la vylle *que* (qui) sont en bant (ban). Urb. Bf. 1472. cit. p. H. Bardy, 18^e Bull. p. 24.

(2) Liste E. Laurent.

(3) Voi qui bin di *quesen* d'in couë

Que t'è fourâ dans t'ai tête (36^e Noël anc. Bes.).

(4) Pays à parler ajoulot, Ajoie, Cⁿ Delle, Delémont, etc.

Quaquai, Xavier, à Bourogne.

Quaresson, anc. mesure de grains de Florimont (Feltin. Bul. Soc. Em. Bf. n° 17).

? = Quarte ou le Vfr. *Quareignon* = le 1/4 d'un sac. Voy. *câlche*.

Quarteron, mesure p^r l'avoine (L. Rouge Bf.).

Coijtron ?, à Eguenig., n. dit p^r double décalitre.

La Quanche, l. dit à Trétudans = altération cadast. de *conche*.

Quefemme, n. pr. à Colmar ; Bourogne (Janvret), Méziré, peut provenir d'expression favorite.

Quelain, n. pr. d'Ajoie, Dér. de Jaquelain ? ou de Miquel ? voy. Jacques.

Quellain, n. pr. à Delle, ex. : le colonel de ce n. mort à Sedan (D. R.). *Quélane*, à Delle XV^e S^e.

Grande **Queue** de champs, l. dit TBf. ; voy. *coûe*. Queue d'Agace, q. d'Alandre.

Quillery, à Ch. l. dit de pré ; n. pr. à Ronchamp. Voy. *T'yil-leri*.

Quilleric, anc. sujet à Ch. du Comte de Montb., forcé d'aller au prêche à Dambenois.

Quoichat, 1427, n. pr. curé à Réchésy, peut-être cong. à cachot, *catchot* (= étui, à Châtenois).

La Quoye, l. dit à Anjoutey, à Sevenans.

R

***Rabi**, Bf. Rabbin. De l'hébreu *rabbi*, docteur de la loi hébraïque.

Rabial, [Rablé* de *Râb·ye*, rable.

Räboûeton, s. m. Petit être trapu, ou rabougri.

Râdjie (se), [se ranger] ; chute de l'n, 1/4 de règle. *Râdje te Grije*, range toi, *Grise* (n. de jument).

Raidjie, haie, fr. cadast. *râgie*, *râgée*. voy. *raidjie*.

L. dit *Les Régies*, *les Regiers* ; *les Rangiers*, à Courcelles (Stoff.), à Porrentruy.

***Röndjie**, *Rangée* : en Montb. et TBf. *rândjie*, dont le dim.

**randjettz*. Pour d'autres ex. du passage, dans les dérivés, de la syl. longue à la brève, voy. *coûene*, *coûedje*.

Demârâdje, voy. ce m.

***Röndjie**, rangée, (néo-pat.)

Raflot, Roitelet à Vescemont (J. Ruez).

Ragachin, n. pr. TBf. Comp. *Ragachz*, en Norm. qui menace ; cong. ? à *agache* [agasse] ; *Ragassou*, ou *Ragach*, en Lgdoc, valet d'armée (L. Larchey).

Rägäpôg'è ou **pôg'è**, (è faible), Arc-en-ciel, à Soultz ; *Radpôg* à Friesen, Hte Als. *Ragöpogö*, (1) Vallée de Zermatt (Valais). All. *Rag'en'bog'en'*, arc de pluie.

Rägä·yle, Grasseyer, rouler les *r*, en parlant.

Rägä·yu, qui « *ragaille* », sobriq.

Ragot, 1° Saillie dure à une surface plane (bois) ; 2° Courtaud. court et ramassé ; 3° Jeune sanglier ; 4° Cheville servant à maintenir la ridelle sur la voiture.

Dim. *Ragotin*, hom. petit et contrefait (Stap) dans Roman comiq. de Scarron.

Ragoüênai, Grommeler. — *Ragoüënu*, qui grommelle.

Rai·re, [Rare* m. et f. — L. dits : *ies Raïs Tchênes* ; *ès Rays Chaines*, 1580, St Ulric (Hte Als.) *terrier* (2).

L. dits de forêts du TBf. Ch., Croix, Courcelles ; à Boron, Raichênes...

Raibéetai, Embêter (q.qun) Exinc.

Raiblecht, Voy. *aibiechi*.

Raicâtai, redupl. de *aicâtai*, ramasser, attraper (un mal, etc), le reprendre.

Raicône, [Racine*. *Raicenaie*, ensemble de racines d'un seul tenant.

Raicenu·se, 1° Qui a beaucoup de racines ; 2° qui tient de la racine ordin^r non cultivée, ex. : *Voilai diès cārâteš bin raicenuses*.

Bois de la Racine, à l'O. de Botans.

Ralc·hai, [Racler*.

Raic·hate (fém. de *Raic·hot* [Raclot*, inusité, petit outil p^r racler, racloir.

R. de lai tchairue, de lai më.

Raic·hu, qui racle. — *Raic·hure*, [raclure*.

Raic·he-tchêmenaie, ramonneur.

Raichi, [Rassis* (pain). *Se Raichieti*, se rassoier, conj. *fini*.

(1) *ö* final très faible, comme les *ä*, à finaux des dialectes germanofones savoïyofones et en général des langues indo-européennes primitives.

(2) Stoff. dict. top. Ht Rhin.

Raichurle, [1° rassurer*, 2° réassurer.

Raicôlai, [Racoler* ; rechercher l'amitié, courtiser.

Pat. des environs :

Si te n'ée dje pu sòle,

Lise è te sât dermi.

Te sais qu'i te rècole,

Et qu'i sò ton ami.

Si tu n'es déjà plus fatiguée,

Lise il te faut dormir.

Tu sais que je te recherche,

Et que je suis ton ami.

(Manusc. D^r J. V.)

Voy. *récolaf*.

Raicoudjaï, [Racorder*, faire répéter ses leçons voy. *aicoûte*], faire la classe, = faire ressouvenir. L. *Recordari*.

Raicontchi, [Raccourcir*.

Raidiuje, v. a. rédupl. [*Raiguiser*], Aiguiser. *Raguiser*, Bf. *Raidiujoûere*, s. f. [*Raiguisoire*] action d'aiguiser, place sur un grès pour le faire ; voy. *piere*.

Raidiuju, rémouleur.

Raidiussou, Reste de mets, (Montb., cong. à *ragoût*.

Raidjâlou, s. f. Viorne Obier, *Viburnum Opulus*, L. arbrisseau qui servait à faire des quenouilles et des liens.

Rache de tchin, à Sermamagny ; *Rasse de tchin* à Plancher (Poulet). Voy. *mênecvè* (G^{re} Viorne).

Il y en a 2 espèces (non distinguées) l'une à feuilles et à fruits plus larges.

« **Rèdjâlou** (Rage au loup) » à Bournois = Hellébore (Rousssey).

En Montb. « *lai raidje à loup* » c'est l'Hellebore fétide (Contej.).

Vorze, à Joinville (du Sire) se dit de l'Obier et de la *man-cienne* (*mênecève*).

La Viorne Obier stérile = boule de neige.

Raidje, Rage. *Ōnraidji*, enragé. En Bourg. *Maule raige*, [mauvaise rage, L conservée indiq. fém. Dans cette cit. c'est au figuré.

La Sibylle à Enée : Voi deu foi, ce diàle d'endroi,

Que c'à tro de voi éne foi,

Devant que vote maule-raige

Vo feze faire le viaige (Virg. virai p. 18) (1).

Raidjle, Rager.

Raidjle, s. f. Haie ; voy. *râdjle*. Voy. *Soie*, syn.

(1) Voy. Demarâdje. Le Vfr. *male-rage* = faim extraordinaire.

Rager ou *Ragié*, fr. cad. l. dit de bois à Bretagne. — *Röndjie*, haie vive à Plancher-l.-M. (Poulet).

Les *Rangiers*, l. dit entre Porrentruy et Delémont, *Raindjies*, en p. où sont des haies de noisetiers.

Notre mot sert de n. de lieu de bois, comme cela a lieu p^r le mot *haie* ; il est traduit par *broussailles* ? dans Bf. et T. par Liblin : voy. *râdjie* (ranger).

La *Rägie* était jadis, sans doute ± comme la haie de Normandie, une haie à grands arbres fermant des pièces de terre, ou rideau de bois de futaie ou de taillis, ex. : « A l'égard des bois communs petits et raigiers, hors des hautes futaies, les sujets pourront y couper du bois pour la construction, le chauffage et autres nécessités... » Bonvalot, coutum. du Rosemont.

Dans le Livre Rouge com. par Dubail-Roy (1) « terre... la plupart en *râgers* » accensement d'une *râgière* ».

La *râgie* Pernot, bois au N. de Bourogne. La *Ragée* au bailly, bois, S. O. de Perouse.

Les grosses *Rangées*, bois près de Gouhenans (H^e S^e).

La *Rägie* des Genèvres. Froidefontaine. *Rangée* de Blochiers, à Seloncourt.

La *Foragée*, Forêt à Banvillars. La *Rägie* dessoubz Molamont, 1468 ; voy. *Mouré*.

Raidjuëni, [Rajeunir*.

Raiduci, [Radoucir*.

Raie ou **roie**, voy. *roûe*.

Raijin, Raisin.

Raijinot, 1^o Petit raisin noir ; 2^o Espèce de petites « *bloûzches* » (voy. ce m.) rappelant le raisin par sa petite dimension ; 3^o l'Orpin blanc, *Sedum acre*, L. ; Raisin de Crapaud, Bf.

Rallaï. [Râler]. Pleurer à grands cris, à gorge déployée.

Railu-se qui « raile » m. et f., à la moindre cause.

Railait, cri de celui qui « raîle ».

Rai·llûere ou **Rè·yûere**, Raccorder les vêtements ; voy. son rad. *aïllûe* ; ici ai = èi.

Raim ou **Rain**, Rameau de bois détaché vert ou sec ; id. à Bf.

Ramaï ses pois, Salbert ; garnir de rameaux ou tuteurs ses pois.

Raimaidje, s. m. [Ramage], Bruit importun. Ex. : *tiaï raimaidje qu'è tiniönt*.

(1) Bull. S. d'Emul. Bf. 1888-89, trad. de l'all. 1487, en 1667.

Raimaisse, s^e f. [Ramasse], VFr. Rosemont, et Salbert.
Ramassés en VFr. = ramée (Roq.).

En pat. sign. balai.

Raimaissie, Balayer.

Dim. **Raimaissate**, *sarriette*. affectant la forme d'une petite raïmaisse (Vézelois).

Raimé-elle, [Ramel-le]. Ramé-ée, Montb., Villars-les-B.), dont la peau a une disposition en gros rameaux, plaques ou bandes irrégulières sur fond blanc en plaques rouges et blanches p^r la race bovine montbéliarde; à Ch. Rönmaî. — **Raimelaï-e**, autre forme de ce nom.

Mai belle Raimelaie, que te vois derrie moi.

Ait boëssenaï, en son de ce routchait tout noi.

(Qui a eu deux *bessons* au sommet de ce rocher). (Morel d'Allenjoie).

Raimai-noi, Montb. quand les plaques sont noires.

Raimie, [1^o Ramier, 2^o pigeon ramier.

Raimiessai, Ramasser, caser, placer. A Bf. : cette fille a été ramassée (casée).

Rain ou **ran**, **rang**, n. de lieu fréq. en TBF. à La Poutroye, Ste Marie-aux-Mines, Orbey et D^e des Vosges. Dans les communes de pat. als. germ. à Felling. Oderen (*Raingott*) etc.

Rain, VFr. et All. bord d'un bois, limites, extrémité. Fontaine des Remprés à Argiésans; Sur le *Rang*, Bavilliers, Charmois, etc. (Stoff). Pente bordant un plateau (1). *Grandrampeux*, forêt à Méziré.

Rain, bord d'un bois en Vfr. en Pic.

Schützenrain ou *rein*, en Als. germonofone = butte des arquebusiers (Stoff) indique pente.

Rainbre, Eteindre une dette, rembourser (L. *remunerare*).

Fr. de Montb. en 1488, pour *rainbure* de six lettres en parchemin (Tuetey D. munic.).

Rain-ne, Rainette, grenouille verte. A Ronchamp, *raïne guërote*. La Raynière, l. dit (Trétudans). *Chanteraine*, anc. l. dit, près la porte du moulin, anc. Bf.

Raïpe, [Raïpe* ; Raïpaî, raïper. Raïpu, raïpeux.

Raïpe ou **Reppe**. Grappe (chute de la conson. de tête. Kymro-celtic. *crap* ; et Vh. A. *Krapfö*, crochet.

(1) Au Val d'Ajol, *ran* est terrain en pente raide ; Les *Rans* de Remiremont = espèce de remparts naturels (Haillant) « origine obscure » voy. *ran*.

Ran, en Lgdoc = rocher. Radicaux celtic. et all. paraissent avoir confondu leurs dérivés.

Raipaî-e, Garni-e de fruits, comme grappe, parlant des prunes, etc. Voy. cong. *reppé*.

Raipône, Petit cours d'eau à Angeot, [La Rapine*, affluent de la riv. de St Nicolas.

Raipê, [Rapel*, Ranpeau. VFr. [Rapeau].

El' ant raipê = ils ont le même nombre de quilles abattues au jeu de la « blanche ». On *rappelle* p^r ainsi dire à un nouveau jeu.

Raipelaî, [Rappeler*.

Raipiain·ni, [Raplanir], 1^o les poils, par ex. en passant la main sur le dos d'une bête ; réd. de *aipiain·ni* ; 2^o *aplanir*.

A Croix, *se Raipian·na* = *se raipiain·nit*, Ch.

Raipôndre, Faire une appondure, rattacher les deux bouts d'une chose, fil, corde, étoffe.

Raiponse, appondure ; Bf. *raponse*.

Raiprêtchi, [Rapprocher*.

Rairôndjie, [Rarranger].

Raisaî, [1^o Raser* sa barbe. 2^o faire la cour galante, du fait d'un garçon à qui jadis, on avait demandé ce qu'il avait fait pendant une absence, lequel avait répondu qu'il avait rasé sa barbe, alors qu'on savait qu'il avait courtoisé « *ne mugnate* ». *Raisè* à Urimenil (Vosges).

Raisu. [Rasoir*. Voy. *Reset*, cong.

Haut de la Raizate et **Raizenate**, l. dits à Fousse-magne ; comp. *Rezille*, voy.

Rai·senêdaî, Calmer un enfant pleurant, le remettre en son sens. Voy. *Senê*, son rad.

★**Raisounaî**, Raisonner.

Se Raissâdjî ou **Rai·sadjî**, Devenir rassis, posé, parlant par ex. du caractère d'un enfant.

Ra·soidji, (Salbérien et aj.), voy. *aissâdje* ou *ai·sâdje*.

Rai·sâdje, rassis (caractère), sens permanent ou passif : *Ra·soidje* (Salbert) adj. verbal.

Rai·sâdjî, part. pas. sens actif ou récent.

Raïsse, 1^o Grande scie de scieurs de long, manœuvrée ord^t

Raïssie, faire aller la « *raisse* » pour obtenir des planches, *Raussâ*, scier, forme du Rosemont.

Raïssu, scieur de long. [*Raïssou**, à Mandeure.

Raïssun, sciure.

Raïssenîe, qui tient une « *raisse* » scierie, où y travaille, scieur de long, Montb. Bourogne.

[*Rassinier*], n. pr. à Bourogne (Janvret); francisⁿ du précéd. VFr. Resse, scie. Du L. *Radere*, scier.

Raïsse, [*Rasse**, grand panier pour le charbon, p^r le haut-fourneau de Ch.; mesure, subdivision du cuveau, voy. *t-yeré*.

Raïssouëtai, Cesser de pleuvoir; voy. *aïssouête*, et *soûete*.

Raïs-tchaines, n. l. dits de bois en TBf. et voisin. (Voy. *raï* et *tchainé*) = chênes espacés ou rares.

Rait, [*Rat**, Le fém. *Raite* = souris; *Rate*, à G-y L'ancien rat noir pouvait paraître, étant de petite taille, le mâle de la souris.

L'Aha (1) *ratto*, *ratta*, se disait déjà pour le rat et la souris, indiff. Ce rat passe p^r avoir apparu en France au XII^e S^e à la suite des Croisades, (2) et ± disparu sous l'invasion du *Surmulot*, au XVIII^e, venu comme lui de l'Asie. La souris seule était connue des Romains (L. *mus*, All. *maus*).

Raite diés tchans, campagnol.

Rate, n. pr. TBf. *Raite*, sobr. à Ch.

Railaï, Rongé par les rats, ou les souris.

Raitun, déchet laissé par les rats, ou les souris, de ce qu'ils ont rongé.

**Raïtière*, [*Rattière*.

Raitouère, *Rattière*, souricière.

Railot, petit rat, mot de caresse d'une mère à un enfant, surnom.

[*Roïta**, anc. n. pr. aj. Anc^t *oi* = *ai* (3) fonétiq^t.

Raitate, 1^o petite souris; 2^o Luette, à Angeot. TBf. 1^o petite souris; 2^o petite dent de lait des enfants, en Lgdoc *Ratetos*, les 1^{res} incisives comparées à dents de souris.

(1) L'anc. h. all. est du VII^e au XI^e Siècle; le moyen, du XI^e au XVI^e.

(2) M. Milne Edwards dit que le rat paraît originaire d'Amérique ?? Le Rat qui n'a apparu en Angleterre qu'au XV^e S^e en est à peu près disparu.

Raitz-Voirfe, (à Mandœuvre), Muscardin des noisetiers. *Raite neusilliere* du p. Montb.

Rait d'are, Rat d'eau.

Rait-de-tiaïve. [Rat-de-cave* (Contrib. indirectes) ; qf. *rait*, seul.

L. dit « Champ des *Rattes* » à St Germain. *Raticaux*, l. dit de terre à Bavilliers.

Raiboudau, près Bes., Muscardin.

Raitche, s. f. [Râche], 1^o Teigne des prés constituée par une plante parasite, la Cuscuta ; id. à Meroux.

2^o Maladie qui fait tomber les poils du dos chez les bêtes, ou les poils de la tête, chez les gens ; Teigne, Dartres. *Rasco* en Lgdoc. *Raste*, à Albertville ou st = notre tch.

Raitchu, qui a la « *raitche* », voy. *rietche*.

Raitchait, Rabougri. [Rachitique ? .

Baijie lo tiu di Raitchait, expression, à Angeot, qui remplace « *baijie l' tiu di poutie* ». Voy. *Poutie*.

Raitchillon, dim. de *raïtchait*.

Raiteni, Retenir, surtout parlant d'une voiture attelée, en marche : voy. *reteni*. [Retro ad tenere*.

Raitinioûere, Courroie ou chaînette de reculement, attachant l'avaloire (*tiuliere*) au brancard de la limonière.

Raitirie, [Rattirer]. Attirer q.q'un. *Raitire*, s. m. 1^o lieu où on est attiré, où l'on va souvent ; 2^o personne qui est attirée, qui recherche la société : ex. : elle a un tas de *raitires*. Bf.

Raitrapai, [Ratrapper*, rejoindre quelqu'un en marche, au travail ; ratteindre.

Raïroupai, [Ratrouper]. Rassembler en troupe, en groupe, surtout en parlant des bêtes ; pelotonner : rassembler (les plis d'une robe).

Ranger, remettre en ordre.

Raitujie, [Rattiser]. Attiser Voy. *aitujate*.

Raivâderie, [Ravauderie], chose de rien, crudités sans valeur mangées par les enfants. Dérivé de *raïve*, voy.

Raivaidjie, [Ravager*.

Raivâlal, Redescendre (Réd. d'*aivalai* ; Descendre.

Revale, s. f. Descente de la route de Perouse, devant la porte de Brisac (1) à Bf.

(1) La porte dans la direction de « Neuf Brisach ». « Vieux Brisach », anc^t en L. *Mons Bristacus* (en 1690 Neuf-Brisac, cit. Stoff), et q'un caprice du Rhin

Raivâtchie, S'écrouler, parlant de murs de pierres, de tas de bois, etc.

Raivâtchie, T. Month. écroulement, grêle de coups.

Raive, [Rave*. Le refus grossier exprimé par *raive* ! correspond au « des navets ! » parisien.

Raïres-salaies, Raves coupées en petites lanières par la « *rotte-bate* » préparées à la manière de la choucroute, *sürrüb* en Als.

Raïve reutche, id. à Eguenig., Eschènes... Ravenelle à fleurs jaunes, blanches, lilas; id. à Angeot, les fleurs y sont blanches.

Raive rutche à Delle. *Raphanus raphanistrum*, L. se distingue du Senovre par sa silique articulée indéhiscente.

Ravoleuche, à Fougerolles, (lat. *leuce*, rave sauvage. Voy. *s'novre*).

Rabanelle, à Commeny.

Role, à Froideconche (près Luxeuil). *Renovata*, à St Vital, Savoie.

Raïrerottes et *Riverottes*. 1. dit de champs, à Charmois ; *Ravières*, à Frambouhans.

Raivi, Radis, syn. du suivant.

Ravi, *Raviot*, n. pr. Bf.

Raï-yi, (Arch.) Radis, (*ra-yi* à Plancher), à Ch., Angeot, Rete-nans, Bf.

**Raronnet*, id. Bf. petit radis rose ; *Raïrilon*, à Ch. Voy. *sno-vre*, *reutche*.

Raivai ou **Rèvai**, Rêver ; *Rère*, id. en fr.

Raivêne, [Ravine]. 1^o Grand écoulement d'eau pluviale qui *rarine* ou creuse le sol des champs, ou des terres meubles ; 2^o les parties creusées ravinées.

Raivigoutai, [Ravigoter*].

Se Raivijai, Se souvenir ; *se raïrisai*, Chalonvil... Month.

Raivoûênai, Rédupl. de *aïcoûênai*. Month. [Raïcôinaï*].

Râjon, [Raison*]. (**Raisounai*, raisonner). *Raujon*, en Rosemont.

a rejeté du côté de l'Allemagne, est un n. d'origine celtique. Il convient dans ce n. de rejeter le suff. all. relatif tard venu et d'écrire *Brisac*, comme pour d'autres n. als. Petite revendication fr. dira-t-on, mais convenant à notre taille ! La terminⁿ *ac* est celtique ; elle est passée en Lat. sous forme, d'*acus*, *acum* après en all. sous forme d'*ach*. En Occitanie, elle est restée *ac*, mais en franco-fonie (oïl) elle a donné *ais* ou *ois*, *au*, *ay*, *ey* (= *é*), *é. y*. Ex. : *Tchatenais* (Châtenois), TBf. ; *Châtenau*. Châtenois, dpt. Vosges ; *Tchanpaigney*. Hte Saône ; *Châtenay*, Neuilly, près Paris ; *Attegnay* (all. Altenach), Con Dannemarie, (Hte Als.).

Râjure, id. à Bf. [Rasure] Raclure ou gratin adhérent au fond des marmites; crasse épaisse sur le linge de corps, ou les vêtements.

Rajurie, racler, ronger (un os); du Lat. *rasare*.

Râlai, [Raler* VFr. Aller de nouveau; voy. son rad. *alai*, ou *allai*.

Râmaî, Garnir de *rameaux*, mettre des tuteurs aux haricots, etc. Ex. : *i reu alaî râmaî mès favieules* (Salbert).

Ramaî blonds, *R. noirs*, selon que les plaques de *ramure* sont en blond ou en noir, parlant des bêtes à cornes.

Ramaî, s. m. à *Angeot* à peu près syn. de *tiagnô*, c.-à-d. pain allongé en brioche de campagne, renfermant des poires tranchant en brun (sur la coupe) avec la couleur claire de la pâte.

Rameunaî, Maronner, gromeler, grogner, pour se plaindre de ce que l'on reçoit ou ne reçoit pas, de ce que l'on a à faire.

Rameunu, qui *rameune**.

Se dit des porcs à l'étable demandant leur pâture.

★**Râmiers**, Branchages, dans les coupes de bois Bf; cong à *ramaî*.

Ramoulair, Remouleur, réd. de *moulair*.

★**Ramouler**, Bf. Ramoner (M^e Pélot).

Rams, Espèce de jeu de cartes. *Ramsaî*, battre ou battu au jeu de cartes, ou autres.

Ran, TB; (voy. *rain*); *rang*, St Dizier, l. dit de champ, Voy. *rain*.

Rain-des-chênes, Cime 1/2 circulaire entre le val d'Orbey et la vallée de Munster (Hte Als.) Celt. *ram*, élévation. Voy. *rain*.

Sous le Rang, l. dit de terre. *Dó l' ran* à Menoncourt. En notre région francophone et voisinage, le sens de pente et élévation semble indiqué. Le Rang des Monts, l. dit, Fêche-l'Eglise. En Als. germanophone en plaine; le sens de bord prévaut. Confusion possible de rad. celtics, germains.

Dans notre région et en vallées vosg. et als. francophones, le rad. paraît celtic et signifie élévation ou pente.

Rancä-yfe, Râler, d'agonie ou non.

Ranca-yu, qui racle de la gorge, ou des 1^{res} voies respiratoires.

Ranca-yu, qui racle de la gorge, ou des 1^{res} voies respiratoires.

Celt. Bret. *Ronkel*, plainte, râle de moribond. B. Lat, *rascare*, cracher. Voy. *Rontchie*.

Ranbour, Espèce de belles pommes jaunes ; du vge de Rambure, près Amiens (Brachet).

Rambour, anc. n. pr. Danjoutin.

Randuchure, Durillon TBf. *Rönduchure*, à Ch.

Râne, id. à Bf. Bette-rave, (*Rône*, en Montb.) princip' la bette-rave rouge, employ. en salade. *Rouene*, à Epauvillers.

Comp. avec le L. *Rapa*, rave, qui a donné *ravenelle* (élevat. d'une n) et *renorale*, à St Vital. All. *Runkel*, rave.

Ranpianon, [Rond plantain], Plantain, à Meroux, voy. *pian-ton*.

Ron-pion, à Plancher, Grand plantain. (Poulet).

***Raousser**, v. a. Bf. Repousser durement, de l'All. *Heraus* ! dehors ! ; provient de l'occup. pruss. en 1871.

***Rappe**, s. f. Liard ; employé seulement dans : *i n'ön beillerô pie n' rappe*.

Raüpe, à G-y (1).

Röpa, à Barr, Bas Rhin.

Rapp' à Interlaken (Berne), à Zurich et en C^{on} du Valais. Cette petite monnaie alsatiko-helvétique, valait environ un liard ; actuel' en Suisse, se dit p' un centime par les anciens ; inconnue en Allemagne.

Rapp', incon. à Chéligé (Schiltigheim, en all.) près Strasbg ; connu à Ribeaupierre. En 1416, connu à Bf.

Cette petite monnaie, ainsi que d'autres, paraît avoir été importée de Suisse, par la famille de Habsbourg ou Habichtsbourg (2) (dont le burg était en Argovie) lors de son intronisation en Sundgau.

Ce mot venu avec les Habsbourg en notre Ter., a à peu près disparu avec eux.

Les Râtäs, Sobriq. des habit. d'Évette, altération moqueuse probabl. de *ératas* (gens d'Évate, à Sermamagny, = Évette).

Râtaï, Cesser. Cong. *airâtaï* ; ex. : *è n' râte pe d' piôre*.

Râte, s. f. cesse : Ex. : *C't aifant n'è pe d' râte*

(1) « En 1573, chasques sujets de la mairie de Châtenois, excepté ceux de Botans, doiuent trois *rappes* pour la garde de l'estang d'Offemont ». fr. de 1637, cit. par Dubail-Roy.

(2) Habichtsburg = Tour du Vautour (Rolland, maison d'Autriche, p. 5) ; au XIII^e S^e ; bati par Radbod.

Râtche, [Crêche], ou mangeoire, placée sous le ratelier ;
[*Roitche** à Angeot (aj.) ; id. au Salbert.

Rantche, à Exinc. Vfr. *Grepe*. VhA. *Krippä* ; all. *Krippe*,
mangeoire.

[*Rötche**, à Etobon (mont.)

[*Roiche**, en pat. de Besançon = armoire de cuisine.

Vai, Pierot, queri ce bari

Qu'i mis au soi dedans lai roiche,

Pou fare in glou ai mon plaisi. (T* Noel, Bes..)

Rävoi, [Ravoir*, Rentrer en possession de ; cong. *aroi*.

Rävöfti, Regarder : rad. hypoth. *voïti*, voir ; cong. à *voiti*-
voïer, Ch., voy. voir. Mot ajoulot caractéristiq., Grandvillars,
Bretagne, etc.

Ravoûtie vor in pô, Regardez voir un peu. Voy. *roûër*

Au Ban-de-la-Icoche (B. Rh.) :

Quand dj'a v'ni fieu do môtée

Il m'ervouëtinent, dje lis 'rvouëttois. (Oberlin).

(Quand j'ai venu *fors* du moutier).

(Ils me regardaient, je les regardais).

Râ·ye, Raie. Râ·yie, rayer ; conj. *aivancie*.

Râ·yeu, sm. Toile de ménage ou cotonnade, à petites *raies*,
ord^e blanches sur fond bleu.

Rebairbe, sf. Guimbarde (espèce de petit instrum. de musiq.)
en forme de lyre dont les enfants jouent, en la plaçant entre
leurs dents, en soufflant lentement et faisant vibrer la languette
d'acier centrale, avec un doigt.

Vfr. *Rebec*, *rebebe*, *reberbe*, espèce de petit violon à 3 cordes,
en ital. Ribeca.

Rebeillie ou *rebai·yie*, [Rebailier] Redonner.

Rebeur, sm. Recoupe, farine de 3^{me} qualité, brune, retirée à la
fin de la mouture après qu'on a enlevé la meilleure recoupe.

Form. rédupl. subst. de « *beuretter* » bluter, Vfr. TBf. ; Vfr.
buleter, tamiser ; All. Beuteln.

Lgdoc, *rebulet*. — *Bulteux*, n. pr. Nord TBf.

Se Rebiantchi, [Se reblanchir] changer de linge.

Rebifaï, Rabrouer. *Rebifade* [Rebuffade*, action de rabrouer.

Reboichaï, Labourer en parlant des porcins (aj.) = [Rebachai]
Ch. ; voy. *bächaï*.

Rebôlaï, *rebolu*, voy. *bôle*. *Reboulai* (les yeux), rouler les
yeux (Montb.).

Rebouche, adj. Rebroussé, parlant du poil (cheveux) mal planté, en tourbillons. (Eguenig.).

• **Rebouisade**, En Montb., Rebuffade ; de *bouise*, moue, Contej. ; Vfr. *boise*, bâton.

Reboutai, 1° Replacer. 2° remettre une luxation ; voy. *bout*.

Se [*rebötai**, se remettre, se rappeler (Vézelois).

Rebrâtaï, Voy. *brâ*.

Rebrure, Voy. *brure*, réd.

Rebutez, n. pr. TBf. voy. cong. ? *Herbuté*.

Recaboulai nos trifes, Rechausser ou butter nos pom. de terre (Mandeure) comp. *cabou*, rad. ; les traiter comme des *cabous* ?

Reçac'haï, Recercler. Ex. *i vó reçac'haï nouës sâ'yes*.

Recâlaï, Remonter en toilette ; voy. rad. *Câle*.

Se Recâraï, Se pavanner ; voy. *Carè*.

Rechitiaï, Voy. *chitiaï*, arranger. Ex. : *lou tön s'ât rechitiaï*.

Rec'haipi in soiyon, à S-y, Regonfler les douves d'un seau dont le bois a été *teqrieli*, desséché.

Rêche, Crible à Lure, au Val d'Ajol, à Uriménil (Vosges).

Voy. *Rondje*, crible à Bretagne, Vge TBf.

Rechtaï, [*Rester**. Demeurer ; Danjoutin, Olfemont, Evette, Chavan.-les-G. Bf. *rester*, se dit p^r demeurer.

Recigne. [*Reciner*] VFr. Faire un 2^{me} repas après le diner (goûter), ou plus tôt.

Après le souper (2^{me} souper), à 9 h. à Angeot. Montagn. aj. voy. *dinaï*, *soupaï*.

Du Lat. *Recenare* — (*Recignon*, ce 2^{me} souper) — du L. *cæna*, diner, souper.

Récolai, va. Faire l'école à q.q.un, pays Montb. ; ne pas conf. avec *raicolaï*.

Recoüênai, [*Recorner*] aux oreilles, répéter d'une manière importune (péj.) voy. *couène*.

Reconr', Revenir. Ex. : *è ne poïo poi en reconr'*, je ne pouvais point en revenir (E. Moritz) à Anjoutey.

Se Recraire, [*Se Recroire*] Se croire, ex. : *è se recrait*, il se croit important.

Recrievi, [1° Recouvrir, 2° recouvrir un toit].

Recreuillie, Réd. de *creuillie*, découvrir en « *creuillant* » en cherchant.

Recrovaince, in loco, [Recouvrance* vge, TBf. pat. ajoulot comme l'indiq. sa term. *aince*, p^r *ance*.

Recrûe, sf. [Appentis, un *recouvert* au côté de la maison.

Reçudre, [Recevoir. Ind. pr. *i reçu* ; P. déf. *i reçuyi* ; les part. *reçuyant*, *reçu*.

★**Rédicule**, Bf., Ridicule.

Rëdjie. Ruminer, parlant des ruminants. Du L. *rumigare*, ruminer.

Rëdje, sm. Faculté ou action de ruminer.

Lies biètes rëdjont, è n' fât p' *lies aipièyie milenant*.

« En Fr. les chasseurs disent : le cerf fait le *ronge* » [*redje*]. Voy. *raidjie* == [rangée], comme ex. de chute d'n. Du L. *rumen*, 1^{er} estomac des ruminants.

Redjindiait, ou, ot, Refrain, ritournelle.

Redjipaï, [Regimber], Ruer, parlant des chevaux et autres animaux. *Djipâ*, à Bournois. *Djibâ*, à Plancher (Poulet).

Rëdjonfaï, Déborder, parlant de l'écume, ou d'un liquide mousseux. Rad. *Djâfe* ; voy. *Djonfâyie*, patauger dans prés marécageux (environs).

Redjôn·naï, Contrefaire, singer une personne. Vfr. [*rejanner**.

En Bourg. *Rejannaï*.

Redjôn·nu, qui « *redjôn·ne* ». L. *Gannare*, railler, rad.

Redrässie, [Redresser*. *Se redrässie*, se tenir fièrement.

È se redrässe c'mön in poûe.ye (pou) *chu n' bousse* (galle).

Rëefouaï, Répondre avec impertinence. Rabrouer. Exinc. c.-à-d. mettre de *fô*. En Vfr. *mis fuers*. chassé, Roq.

Rëetiôpaï, Renippé, Exinc.

Refaire, 1^o id. en fr., 2^o tromper, 3^o *S'ôn refaire*, faire le fier, avoir des manières de supériorité, ou de la vanité, à cause de telle ou telle chose. *Jaquot ait ne belle mouëtre*, è s'ôn *refaït*.

Refoûejenaï, [Refoisonner] Fournir beaucoup sous le même volume, ou la même qualité.

Ex. : *Voilà di foûe que refoûejëne*.

Refoulaï, Fatigué, dégouté (de prendre telle chose) ; à Roppe, syn. de *regoulaï*.

Refu, 1^o Refus ; 2^o Réjouissance (boucherie), ex. : *Beillie ou bai·yie di mour pou di refu*.

Refuiaï. [Refuser*.

Regnauld, anc. n. pr. d'Oye, 1553 ; id., La Chapelle XVI^e S^e ;
Renaud, *Renaudin*, anc. n. pr. à Dorans XVI^e S^e. — *Renal*, 1366,
à Bourogne, J^l La Croix Bf.

Regônc.hai, [*Regonfler*], voy. *Gonc.hai*.

Regônsie, Rebondir, parlant de projectiles, ou d'objets mis
en mouvement, repoussés par le corps sur lequel ils frappent,
comme une porte qui revient sur ses *gonds* (radical).

Regond, en Berry, remous de l'eau.

Regotsai, Vomir (bas). Le vrai terme est *retchanpai*. All. *got-zen*. Montb. *Regoue.sie*.

Regotsun, sm. (trivial) matières vomies = *Retchanpun*.

Regoulai, Rassasier, rassasié à l'excès, Dégouter-é.

El_ôn at regoulai. Cong. à *goulaie* et au fr. *gueule*.

Rein.ne ou **Rin.ne**, [Reine].

Rein.ne dies boûes. Reine des bois, ou *Aspérule odorante*, dont
l'odeur est due à la coumarine.

Relaichie, [1^o Relaisser* ; 2^o *laisser* en location une terre ; anc.
et actuel, Fr. local, relaisser, amodier.

Relaitchie, [Relacher*].

Relaiver, 1^o [Relaver ; 2^o Laver (la vaisselle). *Relairure*, eau
de vaisselle.

Relä.yie, 1^o Relier*, *Reloiyie*, en Aj.

2^o *Recercle* un tonneau, un seau. *Rela.yu*, qui *recercle*,
Reloiyu, en Aj. et salbérien ; *Reloyert*, n. pr. en 1487, à Porr.
(H. Vautre). *Kîcpin'gnr* (recercleurs de *cure*) Sobriq. des gens
d'Hindlingue.

Roloyert, n. pr. à Porrentruy, 1487.

Relêdje ou *R'lêdje*, sm. Horloge sf. Vfr. *Réloge*.

Relevai, 1^o [Relever* ; 2^o avancer dans ses affaires (iron.).
Ex. *El_ôn ât bin relevai*.

Relure, [Reluire*. Ind. p. *i r'lu* ; p. déf. *i r'lui* ; les part.
reluant, *relu*.

Remagnenai, Raccommoder les ustensiles de cuisine, faire
œuvre de *magnin*, voy.

Remairt.ye, [Remarque* point de repère.

Remerciai, [Remercier). En Montb. *remaichiai* q. est + rég'
pat.

Lai Reme, sf. [Le Rhume* ; id. en VFr. Le L. *rheuma* est
aussi f. ; Bf. *La rhume*, du Grec *Rheo*, *rhuo*, Je coule.

Remignon, Reste d'un plat, Montb., du L. *remanere*.

Remoûëille, sf. [*Remouille*] nouvelle infusion sur du café ou autre matière déjà infusée. Alias, *Remoille*.

Remoûëtchfe, [*Remoucher**, souffleter].

Remoûetrai, [*Remonter*. A Mandeure, *remôtrai*, donner des éclairs.

Lou breuille se remôuetre, La tricherie réapparaît.

Remprés ou **Rainprés** à Argiésans, l. dit = prés près du bord d'un bois, voy. *rain*.

Remuai, [*Remuer**. Conj. sur *ainmai* excepté la 2^{me} p. du plur. du prés. de l'ind., et de l'imp., qui serre de près le Latin.

Ex. *remûetes*, *lou soucre ât i fon*.

Renai, [*Renard**. *Renâquai*, 1^o vomir, parlant, des *renard*, chien, chat, etc. ; 2^o rendre gorge, restituer de force. *Renocâ*, à Bournois ; *Noquai*, en Month.

Renaidjâ, Renarder, à Bournois et *Renaidjun*, le vomi de chien ou chat, d'enfant. (Roussey).

Goupil (*vurpil*, *verpil*) était jadis le nom du renard ; il a pris ce dernier nom (1) (n. d'homme) de Raginard dans le roman de ce nom.

Renâ-yie, Injure, litt. [*Renégat*].

Renoillie-Diaibe, (Angeot) Traître, qui fait de faux semblants.

Rendœ-senai, Month. Rabillé, qui a [*endossé*] des habits, qui est recouvert. Rad. *doûe* (dos).

Renichai, 1^o Flairer, Month. ; 2^o [*Renifler**, car *fl* = *ch*. Month.

Renoncîe, 1^o [*Renoncîe** ; 2^o Répondre, dans cette express. : *è ne renonce pîe in mout* ; 3^o répudier son nid ou ses œufs, quand on y a touché ; ex. : *lies vadjouêres* (verdières) *ant renoncîe lu ni*.

★**Renter** un bas, Bf. En retrecoter un pied ; syn. de *rônpietai*, comp. avec le fr. *ente*.

Renterre, sm. Rente ou redevance annuelle sur les fruits de la terre (m^s de la cure de Chalonvillars, XVIII^e S^e).

Les Repeus, l. dit de prés, à Ch. près la rivière. Aux *Repeus* l. dit, champ, prés, bois à Argiésans.

Repîe, [*Repas*]. *Îe*, rend q. f. à fr. *Repai*, à Urcerey.

Repîessai, 1^o [*Repasser*] ; 2^o donner une volée de coups.

Repitiaï, 1° [Repiquer]; 2° reprendre bonne mine; 3° reboiser.
Repitieu, lieu reboisé, ou en train de l'être.

Se Repöntre, Se repentir. Ind. pr. *I me repön*, v^a v^a repöntes (2° pers. pl.); p. déf. *i m' repönti*; les part. *repöntant*, *repöntu*, Bf. *repenti*.

Repoûe, [Repos^a. *Se repoûesaï*, se reposer.

Repoûêdre, [Repoindre]. piger. *I vó bin ts repoûêdre*.

Reppe, Vge TBf, *Riepe* en pat. Ch. ; all. *Rispach*. Pat. aj. ; près le ru de la Loutre.

Reppz, Nombreux l. dits : *La Reppe*, à Bavilliers, à Delle ; ruisseau de la *Reppe* (forêt). Aux *Rèpes*, Vourvenans (Stoff). Etueffont-H. La *Reppe*, (forêt).

La Rapine, ru, voy. *Raipêne*. *L'Herpe*, l. dits champs à Angeot.

Reppe ou *Raipe*, coteau (à Trétudans) escarpé ; peut être congénère à *rampe*.

Vfr. *ramper* grimper, monter. B-All. *rapen*, s'accrocher (Stappers). Voy. les cong. *raipe*, *graipaï*.

Bois de la Grande Rèpe près Puzy (Vesoul). Le *Repais* mtgne du Distr. de Porrentruy.

Nombr. l. dits en Als. germanofone, commençant par *rappen*.

Considérons aussi le L. *ripa*, et le mot de Ch. *Repeu*. l. dit plat près la rivière.

Reprêdjie, Reprocher. De *repredje* [reproche].

Rebrêchie, Rabrouer à Exinc.

Reprendjie, part. pas. dans la chans. de Frahier (Poly) est traduit par épargné, en p. Montb. ; *réprandjie*, économiser, épargner, faire grâce, à l'infin., en Montb. ; id. à Bournois.

Rère ou **Rière-sur-la-malice**, fr. cadast., l. dit de champ au Valdoie. voy. *Derrière*.

Rère, du L. *retro*.

Rérot, n. pr. Bf. Danjoutin. [Rérat^a, en Ajoie, à Reppe, St-Dizier ; anc. n. pr. à Porrentruy. Forme dim.

Rérote, (Chaise). Bf. Espèce de *selle* formée par 2 mains de bras pendants de deux personnes, pour en porter une troisième (entr'elles) dont le *derrière* est supporté par ces 2 mains croisées. Voy. *Sellate*.

A la chaise *Rérote*.

Porte, porte ma eulotte, Bf., disent les enfants, se livrant à

cet exercice. — Notre mot peut-être un dim. de *rère* ?? mais *rere* se dit *dairie* en pat. Ch. (1).

A Metz, [*Chaire** *dudu*].

Re·sairai, 1^o [*Resserrer** ; 2^o *Constiper*, ex. : *re·sairai c'mön in foiyin*].

Re·saïrci, [*Re·sarcir*]. Repriser ; conj. *fini*. Le VFr. *sarcir* = coudre, ourler, racommoder. Du L. *Sarciare*, repriser.

★**Rescontrer**, fr. local ex. :

Trois rois nous sommes rescontrés, Venant de diverses contrées ;

Nous sommes ici tous trois venus, Pour adorer l'enfant Jésus (Noël de Ch.)

Rē·sonbiai, [*Ressembler**].

Re·seute, [*Re·suite*] La somme qui revient pour parfaire un échange.

Résille ou **Rézille**, fr. cad. l. dits, TBf. En Montb. *grésille*, sf. terrain pierreux, Contej.

Dernier la Réselle, l. dit, champ, à Méziré (Journ. de Bf. *Le Résillon*, à Lutran. *Resillon Zug*, à Dessenheim (Neuf-Brisac) Stoff. ; pré sous *la Receilles*, à Vézelois. Voy. *grésillie*.

Reset, n. pr. à Delle. *Reiset*, n. pr. à Chavan.-l.-Grands. « Le lieut^e *Réset*, de Delle, mort au Soudan à 34 ans » Dubail-R. *Reset*, en p. de Bf. ferait [*Résot**, m. qu'on trouve dans « le Bourg *Résot* anc. partie de la ville haute de Bf. anc^e *Boresa* ou *Bouresa*, formes à termin. ajoulofone, *Boresot*, in loco.

Peut venir du Vfr. 1^o *Res*, tondu, rasé, et improb^e de *reis*, réseau, mesure p^r les grains, et les terres = *resal*, *rasal*, *résau* (120 lit. à Chatenois des Vosges). « Général *Reiset*, de Colmar, 1775-1836 ».

Raisè, (= *Reiset* homofoniq^e parlant) = *Raser*, rasé en D^e des Vosges. — La famille *Reiset* de Florimont originaire de Lorraine, dit M^r Feltin. Vfr. *Rese*, tondu, rasé.

Retacoüenaï, [*Retaconner*] Rapiécer, mettre des « *tacons* » voy. — *Retacoënâ*, à Albertville.

Retchajndjie, [*Rechanger** *Lou tön s'ât retchajndjie*].

Retchajrdjie, [*Recharger. Retchajrdjeu*, cailloutis ou rechargement d'une route en pierre ou terre.

Rétchalji, Réchésy, TBf. dernier vge de notre pat. aj. vers *Fetterouse*, (all. *Pfetterhausen*).

(1) A noter que *Rairai*, en p. des Fourgs-Pontarlier, = « espace entre 2 incisives de la machoire supérieure ; lacune dans un tissu » ; mot cong. à *rai*, *raire*, rare, voy.

Comp. aussi *Raherius* anc. n. TBf. pouvant donner notre diminutif.

N. pr. *Galliat* ; *Parat*, (voy. *pière*) ; *Vallat*, *Trouillat*.

L. dits : Entre les *Chênals* ; au *Murat* ; *Paquirat* (voy. *Pai-t-yi*).

Etang de la Houebe, Voy. ce m. Aux *Naigeattes*, comp. *naijt* ; Noz d'Aijou comp. à *ège*.

N. pr. *Jobin* ; *Chalmey* (voy. *Tchaume*) ; *Gorey* : *Rodier* (voy. *rue*).

Retchanpaï, 1° Vomir, rejeter ; 2° *Retchanpun*, matières vomies. Voy. *tchanpaï*.

Retchâssie, [*Rechausser**. *Butter* (les pommes de terre).

Retchâsson, la terre qui butte, D^r Doubs.

Rêche, [*Riche**. *Rêchesse*, richesse.

L. dits à Vézelois, fr. cad. *Rechot* ; voy. *Routchot* à l'art. *Routche*. *Rechelot* (Stoff.) voy. *Retchoûête*.

Retchietraf, [*Rechâtrer*] Rapiécer, ou raccommoder grossièrement.

Retchignie, [*Rechigner** 1° Refuser le travail ou autre chose en faisant la grimace ; 2° imiter les manières, les grimaces de q.q.un. A Bf. *rechigner*, contrefaire (q.q.un).

Retchoûêr, [*Rechoir*], Retomber. *Retchoûête*, [*rechute*], « L'arc de R... » est l'eau ayant servi à l'arrosage d'un pré, qui s'écoule à la partie déclive, pouvant encore servir à un arrosage de 2^{me} qualité.

Rêchoûête, Vge, Ch. *Rechotte*, comp. *Rêche* ; XIV^e S^e. *Rechiotte* et *Richesfontaine* (Liblin) fait partie du chapelet des Vges ± ajoulots garnissant la rive droite de la Madeleine Bourbeuse. *Ertchote* (à Petit-Croix). Sabot y fait *Sabat*.

Reteni, 1° [*Retenir** ; 2° Concevoir, parlant des bestiaux ; 3° prendre en location ; 4° faire passer par la langue, éplucher une personne au moral.

Retientiaï, [*Requiquer**. Réd. *Retient-yenaï*.

Retient-yenaï roûes, lai veïlle ! invitation iron. à se bien attifer, à une vieille coquette, par une autre femme, naturellement !

Au XVII^e S^e « Gounel (voy. *gouné*) de drap rouge *reginqué* (rehaussé) de ver » Tournier prot. Month. p. 223.

En Pic. *Repimpé*.

Retieure, [*Recuire**. *Retieuture*, [*Recuiture** Bf.

Requejure en Montg.

Ecume albumineuse qui se sépare du beurre, après sa cuisson faite pour le conserver, (voy. *riélieure*). Une partie de cette

matière s'attache au fond du vase sous forme de *râjure* : v. ce mot.

Retirie, [Retirer*, *Retirie aiprie*, avoir des airs de famille avec.

Retiulai, [Reculer*.

Retiunioûetre, Reconnaître, (*Retiunoûechance*, reconnaissance). *Recoèniatre*, aj.

Retoûedre, [Retordre*. Ind pr. *i retoûe*, n^s *retoudjõns*, v^s *retoûetes* ; pas. déf. *î retoudji* ; les part. *retoudjant-u*. Voy. *retoûe*, adj. (voy. m. *fi*) qui a un sens perman., passif ou adj., tandis que *retoudju* a sens actif ou verbal.

Rettenans, Ecart de Belfort sous l'étang de Rettenans ou Relhnans. Stoff. cite les formes *Doratenans*. *d'Oratenans et Rettenans*. La 1^{re} syll. *Dô* = peut être le pat. *dô* = dessous.

Ex. comparatifs des patois de

Rëttenans	Danjoutin	Châtenois	
Yus_Aifans	Yeus_Aifans	Lu Aifans	leurs Enfants
pâte d'Alouate		Pipi d'Oûejelot	lotier pied d'oiseau
Anbourlai	Anbourlai	ônbourlai	Harnacher
	Ardillons	Arbaillons (1)	Oûes des poissons
lou Bô	lou Bô	lou Boûe	le Bois
Cancouaidje	Cancouaidje	Cancouaidje	Hanneton
Ciôtot	{ Ciôtot (haut du vge) C'hôtot (bas du vge)	C'hôtot	Sifflet
è Demoure	è Rèche	è Demouère	il Dèmeure, il reste
Djôsè	Djôsè	Djouèsè	Joseph
el ât Fô	el ât Fô	el ât Fô	il est Fou
el ât Fô	el ât Fô	el ât Fouè	il est Fort
Fure (q. f. Ritai)	Fure	Ritai (id. à Andelnans)	courir, Fuir
ène Gaille	ène Gaille	ne Gaille	un morceau de v. linge
c't' Hivé	c't' Hivé	c't' Huvie	cet Hiver
in Homme	in Hônme	in Hônme	un Homme
mai Marigne	mai Marigne	mai Marigne	ma Marraine
Maitchelot	tiu blanc	{ Maitchelot tiu blanc	petit Martinet
è Maindjant	è maindjönt	è Maindjönt	ils Mangent
el ât Mô	el ât Mô	el ât Moûe	il est Mort

Rètténans	Danjoutin	Châtenois	
Môtche	Môtche	Moûetche	Môte
Môtche	Môtche	Moûetche	Mouche
*Muet	Miot	Miot	Muet
Muate	Miate (1)	Miate (1)	Muette
Miate	Miate	Miate	Miette
Piere de lai Miate	Piere de la Miate	Piere de lai Miate	Pierre de la Miotte
Muniate ou Mugnate	Feille	Mugnate	[Mignote] jeune fille
On_ant	On_ont	On_ont	les gens (<i>Ons</i>) ont (= le plur. de <i>on</i>).
Onciot	{ Onciot (le haut du vge) Onc'hot (le bas)	Onc'hot	Oncle
tous lés Pachons	tous lés Pachons	tous lies Pachons	tous les Poissons
lou P'lai	lou P'lai	lou P'lai	[le Pile] le Millet
tout P'yé	tout P'yé	tout P'yé	tout Plein, beaucoup
Raiyi	Raiyi	Rai'yi, Raivi	Radis
Saidje-fonne	Saidje-fon'ne	Saidje-fon'ne	Sage-femme
la Sairie	lai Sairie	lai Sairie	(voy. ce mot)
Sôciot,	Sôc'hot	Souec'hot	[Soufflet*]
i sô Sole	i sô Sôle	i sô Sole	je suis fatigué (<i>solutus</i>)
Tchevâ	S'ru'ye	Serail ou S'rail	Soleil
les O'yes di Vaidoue	Tchevâ	Tchouvâ	Cheval
i m'an Vais	les O'yes di Vaidoue ou Vaidô	lies Oûe'yes di Vaidoue	les Oies du Valdoie (sobriq.)
	i m'an Vais	i m'ôn Vais	Je m'en Vais; Bf. je m'en vé
lou Vêprâ	lai Vêpraie	lai Viepraie	la Vesprée.
Vépralai	Vé pralai	Noûenai	Goûter (verbe)
lou Voiyin	lou Voiyin	lou Voiyin	[le Regain]
lou Yutre	lou Yeutre	lou Lu	[le Leur]

Reuille, Rouille. *Reuïllie*, rouiller. *Diëreuïllie*, Dérouiller. Anc. Fr. local, *Déroïller* (Month.).

Reuillard, n. pr. à Rougemont, peut sign. un peu roux; cmp. *reui*, rouissage, lieu de rouissage, en D^t Vosges (Haillant).

Renjiale, Oseille, à Vermes.

Reujure, Forme de *Râjure*, voy.

Reupal, Roter. *Reupait*. sm. éructation,

Reusillie, [*Rongiller*]. Ronger, mordiller.

Reusillot, 1° Le centre ou le reste d'un fruit ou autre, après avoir mangé après; 2° Sobriq. d'une « *gent* » personne grêlée, *couturée*, maigriote.

Ret' Reziâle, [Ratte rongeuse, souris des champs, à Bournois.

(1) Ces 2 formes sont hypothétiques; on n'observe pas de muettes en ces 2 localités.

Reutchâ ou **Rêrchâ** *Préveû*, Richard *Prévôt*. (chs. Rosem. p. Auxel.-B.

Reutche, sf. Espèce de sac, ou cornet fait d'une levée d'écorce de saule des bois fraîche, repliée transvers^t par le milieu, destinée à contenir les fraises cueillies au bois — Vfr. [*Rusque*] écorce d'arbre. Celto. Br. [*Rusch**. Pat. Besançon, *Retchote*, panier d'écorce. Celto-Kymric, *Rhisg*.

Reutche (raive) sf. voy. *raive*, probabl. du L. *rusticus*, plutôt que de L. *Reuce*; voy. *roûetche*, p^r ne pas le confondre avec.

Reutche, sf. à Angeot, cercle de bois qui entoure les cribles. Voy. [*Rouetche** Ch.

Reuti, [*Rotir**. *Reuti*, sm. roti.

Reuti, sm. un des supports horizontaux, en bois, dans la cheminée, pour la fumaison de la viande de porc.

Beillie me dies cohetis.

Que pñndont ai voûes reutis, tchantõns, noé !

Reutatai, en Montb. trop rôtir, altérer par le feu

Reutie* Rôtie, tartine.

Révale, l. dit TBf. à Bf. forte descente à la porte de Brisac, (all. Brisach) à Bf. où l'on « *raivale* » (pat. Ch.) fortement.

Les **Révalles** fermes, à Etueffont-Bas (Stoff).

Revartchie, 1^o Fouiller ou retourner le sol, ou les choses, en tous sens (1); 2^o Se dit du fousissement des porcins. Du L. [*revertere*]. Angeot [*revoirtchie**.

Revartchun, 1^o Choses mises en désordre; 2^o Labourage des porcins.

Reveni, [*Revenir**. Ind. p. *i revin*; p. déf. *i revigni*; fut. *i reverai*; cond. *i reverô*; les part. *revignant*, *revenu*, le reste sur fini.

El "ne fidiure que n' me revint pe.

Revenue, sf. taillis. *Revignant*, Esprit qui revient.

Les **Revenues du Ban** = Les taillis, à Champagnay.

***Revenant-bon**, Bf. Boni provenant de la vente des produits accessoires de la coupe du bois des Censiers du Salbert, et qui revient, en le trouvant *bon*, aux *censiers*. dont le cens est en nature de bois — *Revegnant-bon*, à Bournois, pourboire, héri-ag e.

Rever-d'ave. Petit fossé ou dépression à bord très élargis, tracé à travers un chemin, p^r l'écoulement des eaux. J. V. ou le passage d'un petit cours d'eau.

Reviers, Rivière. *Revērate*, petite rivière, l. dit ; fr. cadast. *Reverote*.

Revietche, Revèche.

Revirie, va. 1^o Retourner ; 2^o Arrêter une bête pour lui faire rebrousser chemin.

Se revirie ud.yenot, Passer au Protestantisme.

Revirie, sf. Rebuffade, coup ; 2^o Linge lessivé resté dans la cuve après l'enlèvement du drap contenant les cendres. ; 3^o coup de main, service que l'on rend à l'occasion en retour, Exine.

Revirot, sm. 1^o Retour de la fête le lendemain ou le 8^e jour ; 2^o Pensées qui reviennent ; 3^o Nouveau repas donné à ceux qui n'ont pas assisté à la fête.

Revit-yēnai, 1^o Revenir à la vie ; 2^o faire *revirre*. Rad. *rit-yēnai* et *rönvit-yeraï*.

Revoiri, [*Reguérir*], Guérir de nouveau, guérir.

Revöndje, Revanche.

Revöndre, [*Revendre**. Détailler ce qui a été acheté en gros.

Reröndu-se, Revendeur-se, ravaudeuse qui revend en détail, des fruits achetés.

Revoñédje, [*Revanche*] ; se *Revoñédjie*, prendre sa revanche.

Revoñêche, Revèche.

Revoûër, va. Revoir. *Se revoûër*, se reconnaître : *è n'è pie l' tòn de se revoûër*.

Rèye, [*Règle**. *Rèyie*, Régler. *Rèyemön*, Règlement.

Rhème, Rivière d'Auxelles ; ou des *Routchotes* (Sermamagny), Rhône, fleuve. *Rhone*, ruisseau à Niederbruck, (Masevaux) M^r Gendre (1) *Rhoin*, riv. Côte d'Or. *Rhin* (fleuve).

Rahin, riv. passant à Ronchamp.

Rhien, l. dit, sur un petit cours d'eau, au N. de Ronchamp.

Riai ou *Riè*, part. passé de *rîre* ; voy. Ex. : *è y'e lontòn qui n'ai tan riè*.

Riapaï, 1^o Choquer une porte ouverte, (sur le chanbranle) ; 2^o battre q.q'un à tour de bras ; ex. : *i l'ai riapaï*.

(1) « La Syénite du Balion reuferme de la fluorine... échantillon recueilli aux environs du *Rummel* (cascade de la Savoureuse) » M^r L. Meyer, Bull. 14, p. 180, Soc. E. Bf.

Ce n. se retrouve p^r la riv. de Constantine, et paraît parent au grec *Rheo*, *rhuo* ; voy. *Rème*.

Ropâ, à Bournois.

Ribe, sf. Foulon, ou moulin à broyer l'écorce de chanvre. All.

Reiben, broyer.

Ribaî, passer le chanvre à la « ribe ». **Ribaie**, la charge d'une « ribe »,

En D^t Vosges *ride* ; ex. de *b* devenu *d*.

Ribe-chu-l'on·ye, Rubis sur l'ongle, p. Montb.

Ribôn, [Ruban* (TBf. riban) ; id. en anglais. B. Lat. *Rubanus*, 1367.

Riböntaî, garni de ruban.

Ribonribain·ne, Bon gré mal gré ; id. à Dijon, Vfr. id.

Ribote, [Ribote], ivresse ; *Ietre ön ribote*, être pris de vin ou d'alcool.

Le Vfr. **Ribaut** = Pillard, débauché.

Ric-ai-rac, Ric-à-ric, tout juste.

Ridiâ, Rideau, à Mandeuze.

Riebiaî, [re oublier] du Lat. *oblitare* et du préf. *re*.

Riebraisse. Voy. *brais*. Rebrassier, n. pr. à Grandvillars.

Se Riebrussi, réd. de *brussi* ; voy.

Riec'haire, sf. [Réclaire* ou éclaire. *Chelidonium majus*, L.; est en fleur pendant tout le séjour des hirondelles (1) (*Chelidon* en grec). L'eau distillée passe p^r *éclaircir* la vue ; le suc passe p^r détruire les cors, les verrues.

Riec'hairi, 1^o [Réclairer* ; 2^o à Exinc. (*Réechairi*) exposer au grand air.

Riechavaî, Rincer, laver à grande eau.

Riechavaie, sf. Lavage à grande eau ; baignade de courte durée ; premier plongeon d'un baigneur.

Riecharure, 1^o Eau de lavage, rinçure ; 2^o boisson de mauvais aloi.

Réchuai, forme de *Riechûere* (aux environs). Voy. au m. *oûe·jaî*, la cit. manusc. J. V.

Reuchue, sm. temps de la matinée, après le *ressuage* de la rosée (Exinc.).

Riechûere, Ressuyer. Ind. pr. *i riechûe* ; pas. déf. *i riechui*, les part. *riechant·ûe*.

Riecriai, [Récrier, saluer de la parole de loin, reconnaître un parent, un ami.

Riechte, [Reste*. *Rechtaî*, voy. ce m.

Riecôlai, faire l'école à q. q'un.

Riecrire, [Récrire*, répondre à une lettre, en écrire une.

Riediaidjai, [Regarder*. Ind. *i riediaî*, n° *riedjaidjõns*, part. pas. *riediaijai*, le reste sur *ainmaî*. En aj. *ravoiti* (Grandvil. — *Riediaî*, regard, vue d'une chose désirable. *Bérédiaî*, l. dit, Ch. Beauregard.

Rédiaitché, regardant, avaré, et *Rédiaisse*, en pays Montb.

*Régädjá**, regarder, à Auxell. G-y (1) ou le G est resté dur.

Riedjonfaî, Déborder par affluence d'un liquide moussant, versé dans un tonneau, un vase quelconq. voy. rad. *djâfe*.

Riedjonfant, débordant en moussant.

Riedure, [Réduire. *Ietre rieduè*, être exténué. Ind. p. *i riedu*; p. déf. *i riedui*; les part. *rieduant*. *rieduè*, conj. sur *röndre*, avec le rad. *riedu*.

Rédute, Villars-les-B., conduite rangée, *réduite* de ses excès.

Riedjoué-yi, Réjouir*. [Réjouir*.

Riefreusignie, Pris de frisson; arr. Montb.

Riesofenaî, Résonner, faire écho.

Rietchâdaî, va. [Réchauder] 1° Réchauffer; 2° au passif, avoir chaud en temps froid, ex. : *t'ies bin rietchâdaî*.

Rietchâdun, aliment réchauffé.

Rief-e, [Ras-e, plein sans dépasser le bord parlant de grains etc. *Lai meujure iétait riefé*. All. *raffel*, racloir.

Riefé, Règle pour raser la mesure; *Riefai*, faire cette opération.

Rifaî, [Rasler), érafler, all. *Raffen*. Le L. *Rapere* ± cong. enlever, saisir.

En coutume du Rosemont, Droit de *Riflerie*, ou du bourreau, droit de faire le métier d'équarrisseur, d'enlever la peau des animaux abattus, malades ou hors d'usage (2). L'équarrisseur se dit *bouriâ*, en pat.

En géologie, *rôflä* (m. savoioyofône), partie de rocher jurassique ± unie, comme raclée, râflée par les eaux diluviennes. Ex. à Bermont.

Se Riefiaî, [Réfier]. Mettre sa fiance en. *On n' s'i saîrait riefiaî*.

Riefourmaî, [Réformer*.

Rigoutaî, Travailler à la diable. Exinc. (3).

(1) *Régädje en 'hau*, régädje en bê, (g dur montg.), (Chs. Rosemont).

(2) Voy. Bonvalot, cout. du Rosemont

(3) Liste E. Laurent.

Rieme, sf. Fouet de conducteur d'animaux ou de voiturier.
Dim. *Riémate*.

En pat. messin, *Remote* = petit rameau, voy. *raim*.

Riemaie, coup de « *Rieme* ». Als. *riemè*, fouet (à Soultz, à Friesen, als. Friesè) (1). All. *Riemen*, lanière.

Riepe, Reppe, vge du TBf. aj.

Riepôndre, [Répondre ; part. *Riepondant* ; en aj. *réponjaint* (Chs des ajoulots).

★**Rière**, *Rière-la-ville*, Rière sur la malice, l. dit au Valdoie.

Rier Lepuix, l. dit au Puix (G-y) c.-à-dire Derrière Lepuix.

Riervescemont, vge Cⁿ G-y, en pat. *Dariv-Vescemont*.

Riesâtaï, [Ressauter], Tressaillir.

Rieseraillie, v. (ou *Rieserä'yie*) 1^o v. [*Rensoleiller*] Exposer au soleil ; 2^o sf. temps ± long pendant leq. le soleil donne, après avoir été caché

En pat. Salbérien et voisinage, Argiésans, Perouse, [*Rése-ruryie** (lieux où le mot soleil devient *serurye* ou *s'ruye*).

Rie-signoulait, [Rossignolet], Rossignol.

Rie-souëc-haï, [Ressouffler*], prendre son souffle, se reposer un peu. J. V.

Rietaimu, Rétameur ; [rétaimou*, à Mandeure.

Rietâler, [Re étaler* p^r faire sécher. *Se rietelaï*, faire de l'éta-lage par sa toilette, prendre une pose p^r se faire valoir.

Rietchaipai, [Réchapper, sortir d'un danger, d'une maladie.
Ex. : *el òn e rietchaipai*. (Réchappé Bf.).

Rietche, [Rêche*, âpre au toucher ; aigre en parlant du temps, de l'air.

Rêche ou *rêsch*, id. sign. à Friesen (Hte Als.). All. *Resche* rad.

Rietè, [Râteau*. VFr. *Rastel*.

Rietelot, petit râteau.

Rietelaï, manœuvrer le râteau p^r ramasser le foin.

Rietelaie, la charge d'un râteau.

Rieteli, Ratelier ; Rételö, à Etobon.

Champ du *Rètey*, l. dit à Plancher-Bas (H^e Sc.).

Lai foire diès rietè, la foire des râteaux, qui a lieu à Bf. le 1^{er} lundi de Juin, D^r J. V.

Rietellai, va. Appliquer un bandage sur une fracture d'un membre, à l'aide d'attelles (*rietelles*).

Rieten, Faire la litière (*d'ietrain*). Ind. p. *i rieten* ; p. déf. *i rieten* ; le reste sur *fini*.

Rietenure, l'élément quelconque de la litière ; Étenure à Plancher.

Rieten, parait la contract. de [*rie ietreni*], du rad. *ietrain*, (L. stramen litière).

Rieteuni, Faire rejoindre, au contact de l'eau, les douves d'un vaisseau en bois, disjoint par la sécheresse, ou *iegrieli*, voy.

Rétin-ni, à Bournois. *Réc-haipi* à S-y.

Retieure, [Récuire* Bf. Cuire à siccité, trop cuire, dessécher par la cuisson : ne pas confond. avec *retieure*.

Retiurie, [Récurer*.

Retraici, [Rétrécir*. *Retraice*, sf. partie d'étoffe rétrécie ou à rétrécir.

Rêtre, [Re être] Etre de nouveau. Ex. : *noûs viõns rêtre mouëillies* : conj. *être*.

Retremoitchi, syn. du suivant, TBf.

Retremoulaï, Eprouver un tremblement spasmodiq. général. Rad. Lat. *tremere*, *retro*.

Retrouë-yaissie, ([Retrousser) parlant des pantalons, des manches.

Retypai. [*Ré équipé*], *re nippé*. *Rétiopai*, à Exinc.

Rievail. [Réveil*. *Rievaille*, réveiller, éveiller.

Rievoil-maitin, Reveil-matin, Euphorbe, qui vous réveille le matin quand on s'en est touché la figure.

El ét rievoillie c'mõn ne tchairpign'e de raites.

Rievõntai, [Réventer] refroidi par le froid ou le vent.

Rievõnti, autre forme. *Lou tõi s'ât bin rievõnti*.

Rifai, Arracher brusquement en frottant, [Rifler, Rafler], faire une éraflure. All. *raffen*. Voy. *riefe*.

Rigôliss*, Régisse ; id. à Meroux. Auvergnat, *régalisse* ; Espagn. *regaliz* ; L. *Liquiritia*.

Argaliche, St Vital, Savoie.

Rincie, [Rincer. *Ietre rincie*, subir une averse, ou autre chose désagréable, être nettoyé (lavé) de son argent au jeu, ou autrement.

Rincenaie, 1^e Rincée, averse sur le dos.

A Reims, les gens qui n'ont pas été bien traités, on les dit *vincés* ou *Reims*.

A Barr *Ringnă*, manipuler, tourner. Val. d'Ajol. *rége*, crible.

A *Friesè*, B. Rhin (all. Friesen ; fr. Fréchone), *riterē*, II^e Als. voy.

Rind·yenaie, [*Ringuenée*], Grande quantité de même chose. fruits, etc. ou même animaux poussés ou non par quelque instruments (ringard, etc.).

Ex. : *è sōnt ne gran rind·yenaie*.

Rind·yenure, ramassis, raclure en grand.

Rintri, adj. m. et f. Ratatiné, Ridé ; id. Bf. *Poires rintri*, espèce de poires ridées à maturité, peu après leur cueillette. *Rātri*, en Bourg. (Vir. Virai) ce qui indiq. qu'il faudrait *rain·tri* en notre p. *Retri*, en Pic.

Riole, en Month. fable, conte. En argot parisien, partic de plaisir.

Riouquat, Pousser le cri de joie, [*iou* !* que l'on retrouve chez plus. peuples, par ex. chez les Arabes. Il semble le cri de joie des humains ; voy. *you*.

Riouquait, l'émission de ce cri.

Ripe chu l'on ye, Rubis sur l'ongle, Exinc.

Riquiqui, N. d'un comédien saltimbanque ayant séjourné à Ch. En argot parisien, eau-de-vie. A Granville, petite voile au sommet d'un mât.

★**Ripōpette**, Chose de rien ; Bf. et T. Ripōpette ou de mauvaise qualité ; *Ripopée*, fr. mélange de restes de vin. Lat. *Ripaupatum vinum* = vin ± frelaté, de cabaret (Stappers).

Ripōpette, à Albertville, gens de rien.

Rire, id. en fr. Ind. *i ri*, n^e *riōns* ; p. déf. *i rieji* ; les part. *riant*, *riai* ou *riè* ; le reste sur *rōndre* avec le rad. *ri*, sauf p^r le p. déf. avec *riej*.

Rîjes, sf. pl. rires, choses gaies : Ex. *Ca n'ât pîe diēs rîjes*.

Rijoulu-se, rieur-se, [*Rigoleur-se*], qui aime à rire, à s'amuser.

Rijoulaf, (aux environs sud) rire [rigoler] ; *Rijoulâ*, à Bournois.

Riaison, syn. month. de *rijes*.

Riselaf, Faire glisser transversal^t sur le sol le train de derrière d'une voiture, coïser, froler, parlant de corps ± durs,

Ritaï, Courir (*Ritâ* à Gy, Rougemont (1). *Ritu*, coureur. — All. *reiten*, chevaucher. Celt. Bret. *redek*, courir.

Ritaï, se dit depuis Angeot, Rougemont, au N. jusqu'au Lomont au S. et jusqu'à Vermes, frontière Soleure ; mot de notre région ; mais ne dépasse guère Bf. à l'O. ; au Salbert on dit déjà *fure* (fuir) id. à Romagny ; à Argiésans, *couri* [*ritaï*, y est inconnu]. A Angeot on dit aussi, *fure* (et *ritaï*). **Ritaï**, à Croix, à Montb. **Ritâ**, à Bournois, C^m Rougemont (Doubs).

Rûtre ou **Ritter**, n. pr. Bf.

Rite, Rue, à Meroux, *Ruta graveolens* (plante).

Riterè, crible, à Frîesè (all. Friesen) vge germanof. comp. moy. H. All *riden*, tordre.

Rive, id. en fr., Bord, « rive » de l'eau, d'un champ, d'une table, d'un toit, d'un bois.

Rôbuchte, [Robuste*. [*Reubuchte** en p. Montg. sous M., et à Brevillers (H^e S^m).

Rôdaï, [Roder* peu usité, mais les rédupl. *Rôdinai*, *Rôdailie* (péj.), le remplacent.

Rôdaïllû, qui « rôdaille », débauché ; plus usité.

Rœsch, N. pr. à Frîs'ë, (Frie'sen, en all.) *Frechone* en fr. H^e Als.

Roi, id. en fr. au fém. *rein'ne* ou *rin'ne*. *Roi* se pron. *rouè*, comme jad. en fr. jusqu'à Louis XIV.

En fr. des environs de Paris : le *Rouè*, *touè* et *mouè*, ça fait trouè.

Roi (= rouè), au fém. *roide*, [Raide*.

I sô roi, c.-à-d. j'ai les membres ou le corps un peu raidis, un peu courbuturés.

Pont-de-Roide, vil. arr. Montb., sur le *roide*.

Roitche, voy. Râtche.

Rôlai, 1^o Rouler* se servir du rouleau ; 2^o Courir (péj.) n'avoir pas une bonne conduite ; id. à Bf. *Rôlu* qui « roule », rodeur, coureur.

Rolot, [Rouleau* pr écraser les mottes de terre après les semailles.

Rolate, sf. [Roulette*, petit rouleau pr écraser les pâtes.

(1) *Dictionnaire de la langue française* — 1880 —

Rôlaî carouss, Bf. rouler carosse, mener grand train.

Rollin, n. pr. à Ch. et environ sud (à Exincourt 1555). Dim. *Rollinot*, surn. de Rollin, peut dériver de *Rolle* ou *Raoul*, ou du n. de *St Chrodonilus*, etc.

« Le coutelier Jean Rollin, ayant embrassé la relig. catholique pendant l'occupation fr. se vit contraint après la paix de Westphalie d'abandonner Montb. sa ville natale..., alla s'établir à Paris, où il devint père du savant Ch. Rollin, en 1561... » Duvernoy Ephém. p. 319.

Roullin, n. pr. cité dans la Charte de 1307, avec la 1^{re} syll. patoise.

Rulin, avec l'u = ou, 1317 (Cité par Bardy).

Romer, Rhomer, n. pr. als. Pelerin ayant été à Rome. *Ræmer*, l. dits en Als.

Le Rôme ou **Rhôm**, Rivière d'Auxel. — Moulin du *Rone* à Ch. 1573, n. actuel¹ inconnu.

Rön, [Rang*].

Rön, Rien. *Rän* (ailleurs, TBf.). *Ron-que-reille*, voy. ce m.

Rön ou **Rond**, id. en fr. *Röndot-ale*, *Rondelet-te*. *Rondate*, sf. Lierre terrestre.

**Rondinage*, Bf. bois de chauffage en *rondins*. *Rondenaie*, sf. coup de rondin.

Ron ; ou **Rone**, 1573, n. du moulin de Chatenois (1) « Le moulin du *Rône* ».

Rönbaitre, [*Rembattre*] Rabattre* battre en concentrant, surtout parlant du soleil.

Ex. : *lou s'rail i rönbait*.

Rönbälai, [*Rembarrer** 1/4 Règle L = R.

Rönbälai, [*Remballer** ; *È pôt rönbälai sies compliéments* ; il peut cesser de faire ses c.

Rönboüetaf, *Remboiter**, rebouter, réduire une luxation.

Rönbraissie, [*Re embrasser**. embrasser.

Se Rönbrouguenaf, Se couvrir la tête et le haut du corps avec les jupons relevés, ou avec un vêtement, ou une toile quelconq. pour se mettre à l'abri = [*Rembéguiné*].

(1) Prevosté de Bf. com. par Dubail Roy, trad. fr. de 1667. Ce moulin est antérieur au moulin actuel bâti au XVII^e S., et probabl. placé ailleurs, vu que ce nom est actuel¹ inconnu. peut-être placé là ou au XVII^e S. le Haut Fourneau a été construit ; car : 1^o L'ancien moulin du Rône, à Ch. est cité en 1573 donc près d'un siècle avant la construction en 1672 du moulin actuel par les Welfele ; 2^o le nom de *Rone* est maintenant inconnu et n'a dû céder le pas qu'à un nouveau nom « le Fourneau » établi en 1571, un an avant le moulin actuel ; 3^o la rectitude du canal du moulin actuel, et la sinuosité de ce cours d'eau après le moulin.

Rönbrûere, réd. *d'önbruere*.

Rönchemellai, Ressemeller. [*Rensemeller** à Bf.

Roncin, 1^o Cheval étalon [*Runcin**, (Ch^e Roland). All. Ross. Vfr. *Roncin*, cheval de service, mauvais cheval. — *Roncenie*, qui tient un *roncin* p^r la monte. 2^o *Roncin*, pâtisserie épaisse œufs, farine, lait, q.f. cerises ou pommes) cuite au four : *flön* (flan), à S^t Vital, Savoie.

Röncontraï, [*Rencontrer**, voy. *rescontrer*.

Rôndê, [*Rondeau**. L. dit à Ch. Bf. (*Liês rôndês*), à Chaux (vge . En 1563, à Montb. ordon^e..., Les Sergens feront leur devoir pour le fait des danses, *rondeaux*, chansons impudiques... Duvernoy, Eph. *Rondê* ou Martinet, l. dit de pré près de l'Arsoit.

Rondat, l. dits à Bessoncourt, Phaffans. Stoff.

En 1562, visite des Eglises... « Ceux d'Exincourt jurent Dieu, les saints et le diable après le bétail et autrement... Les jeunes gens s'adonnent à *danser des rondeaux* ou aux quilles... ». (Eph. Duvernoy), Notre mot *rondê* paraît donc être une danse, une ronde.

Rondiot, en p. messin, Danse à la chaîne ; comp. *fajoukote* et la *gran*.

Dim. *Rondelot* (1) sert aussi de l. dit de pré à Nommay.

Rondefontaine, Fontaine dans les prés, à Ch. — *Ronde*, surn. fém.

Röndenaie. Colique intense, tranchée. TBf. et Montb. *Randenaie*. En fr. *randon*, secousse, violence, impétuosité. *Randonnée*, course en circuit d'une bête lancée. — *Randenâ*, Bouffée d'air, Bes.

En Montrandon, l. dit de pré, à Magny-Vernois (Lure).

M. Contejean rattache à notre m. le v. Montb. *randai*, exténuer, être épuisé ; voy. *rôndre*. Comp. le provençal *Randa*, point extrême, violence (Stapp.).

Röndiaïne, [*Rengaine**.

Rondiaïn naï, [*Rengainer**. *Rondiaïn naï sies compléments*. Cesser de persuader. Bf. *Rengaine*, air musical ou chanson, remontrances, vieillis ou démodés (Ms. P).

Rondin, id. en fr. *Randenâ*, à Exinc. syn. de *bouetenâ*. voy.

(1) Prenans-nous de ne bande

Au rondelot

luète n^o sarabande

Saute Picrot. (Noels de Besançon, 100^e, Blamy).

Röndje, Crible, à Bretagne. *Lo rige*, au Ban-de-la-Roche (B. Als.).

Rondot, adj. Rouge (robe des bovins).

Rondot, dim. de *Rond*. — *Ronde*, surn. fém. à Ch. — **Rondot**, anc. n. pr. en Montb.

Röndre, [Rendre*. Voir sa conj. *Röndu*, Rendu* Bf., exténué (1), arrivé.

On se *rend* devant une force supérieure, on ne résiste plus ; à la guerre on se *rend*.

Rönduchure, Durillon, *randuchure* (ailleurs).

En Röneu ou **Röneue**, au crépuscule, entre le jour et la nuit. Exinc. *Ai lou roue neu* = à lai raie nuit (Montb.). *Ai rô neu*, à Bournois.

★**Rönflai**, Ronfler, néo. p. Voy. *röntchîe*.

Rönfoûe, sm. [Renfort*.

Rönfoûênai, [Renfourner*. Le part. *rönfoûênai-e*, = aussi, qui a la mine rembrunie.

Rönfoncie, Enfoncer de nouveau. *I só rönfoncie pö cent ans* (Vézelois) = Je suis reculé dans mes affaires p' longtemps ; allusion à la prétendue apparition centennale de la Dame de Breyval.

Rönfrâtchi, [Rafranchir). Bf. [renfraichir*.

Rönfrîetai, [Renfriter* un toit, *retenir* un toit de tuiles.

★**Rönfron·maî**, [Renfermer*.

Rönfroûêgnie, [Renfrogné*.

Se Röngaillenai, 1° Se mieux habiller, revenir à l'aisance ; rad. *gaille*, style badin ; 2° remettre de nouveau de mauvais habits.

Rongaiillenai, remettre dans sa « gaille » son argent (figuré) c.-à-d. remettre en place son argent.

Rönmaî, 1° Ramer ou ramé, garnir, ou garni de *rameaux*, ou tuteurs ; 2° [Ramé*. Tacheté de plaques, ord^t rousses sur fond blanc ; telle la race de vaches montbéliarde. Bigarré ; n. de bœuf. L'autre bœuf consort se nomme ord^t *poumaî*, pommelé, qu'il le soit ou non. L'infin. et le part. prés. sont homofomes. Le fém. de *Rönmaî*, serait *rönmelle*, *Ramelle* ou *ramelaie*, ailleurs.

(1) Six forts chevaux tiraient un coche

[*Ran·maï**, au Salbert se dit p^r les bœufs jaunes.

I vëu ranmai mës fävieules, je veux garnir de tuteurs (rameaux) mes plants de haricots, Salbert.

Rönpiâtre, [Remplir*. Ind. p. *i rönpiä* ; p. déf. *i rönpiächi* ; les part. *rönpiächant-rönpiächu*. Cong. *piächon*, voy.

Rönpietaï, Refaire un pied à un bas, Rempiéter* Bf.

Rönpli, [Repli*.

Ronpu, [Rompu], qui a une hernie. Vfr. de Bf. *rompure*, hernie.

Ronp·yëmai, 1^o [Remplumer* ; 2^o Regarnir de poils, cheveux.

Rön-que-veille (ou *vai·ye*), Rien qui vaille, vaurien ; id. en Montb.

Se Rönsemoillie, S'assoupir de nouveau (cong. sommeil).

Röntchan, Ronchamp, où règne le pat. montagnon et notre Tch, mais pas notre C·h.

Allai ai Rontchan, ronfler, jeu de mot avec le part. pr. de *röntchie*.

A Champagny près Ronchamp, nous avons les « *champs ronds* » l. dit, ce qui tend à infirmer l'étym. *Romanus campus*, donnée p^r Ronchamp à l'occas. de la public. du Chant de Frahier.

Ex. de mots p. du lieu : *beu*, bois ; *Pie boudjot* (pied bot) ; *ç'ó l' lu*, c'est le leur ; *guiaichote*, jeune fille ; *onthiot*, oncle ; *orrä*, aller ; *afan*, enfant ; *Tiargote*, Clairegoutte ; *sófiot*, soufflet ; *tiaipab·ye*, capable.

Röntchle, Ronfler. *Rouchier* Vfr. — Lat. *rhonchus*, ronflement. En Celt. B. *roc'ha*, ronfler ; comp. *run*, voy.

Röntchietelai, Remettre les noix ou autres choses en « *châteaux* » ; *röntchietoulai*, au jeu des noix, regagner des « *tchiété* » ou châteaux = 4 noix dont une sur les 3 autres. P^r *entchaitoulai*, en Montb. M^r Contejean donne étym. *Tchaîtä* (cong. à cheptel) matières premières d'un artisan, du L. *capitale*.

Röntieuni, Qui sent l'odeur du linge mal lavé, mal séché.

Berry, *rancoui*.

Röntiujai, [Re encuser] ; VFr. *Encuser*. Dénoncer une chose cachée, accuser.

Rönvächai, Renverser* un liquide, une voiture, une clôture, du etc. ; L. versare.

Rönvatchie, Démolir, faire écrouler une muraille, un tas ; du L. *vertere*.

Ronvit-yenai, Rappeler à la vie. *Çoulai m'ê tout rônvit-yenai*.

Rôpe, Roppé, vge ; *in loco* [*Reupe**. Patois sous-montagnon « *baroutchais* » occidental, les suffixes *ot*, y font au fém. *ale* comme à Bf. et Ch. ; la syl. *an* fr. ou pat. Ch. y fait *ain* comme en Ajoie. Ex. : *grain* = grand ; *tchevillatz*, dim. de *tcheville* ; *oûe* de Ch. fait *eu* : *lés eutches* (oûetches).

Keupaî lo bo ; *Rilai*, courir ; *Biffot*, *Polot*, *Graingourdjot* ; *Muniate*, *tchevillate*. *muate* (tandis qu'à Eguenigue, on dit : *Couri*, *Biffat*, *Potat*).

Ex. de *n.* en *ot*, *Seigrot*, *Graitrot*, *Prairot*, *Thurillot*, *Courbot*.

Rôpillie, Battre d'importance (bas).

★**Rôpitre**, Hydrique, à Angeot.

Rôquille, Roquille ; *boire sai rôquille*, boire sa petite dose habituelle d'eau de vie. La roquille de Paris mesurant 29 cent. cubes.

Roquillu, buveur d'eau de vie.

Les Rosées, (Les Roseaux) l. dit au Puix, G-y. *Rosières*, (Welschrohr) vge soleurois devant lequel s'arrête le p. ajoulofone ; voy. cong. *roûés*.

Rosemont, un des 5 districts du Comté de Bf. avant la Révolution. Le Haut Rosemont, forme le C^m de Giromagny, plus le Valdoie qui patoise Salberien ou Sous-Montg. La Chs. de ce n. renferme le mot *caralie* qui n'a paru en fr. qu'au XVI^e S^e. (cavalier).

Roube, Robe.

Roudje, [Rouge. [*Roidje**, à Ronchamp, *Rodje*, au Ban-de-la-Roche (B. Rhin) où se trouve notre *dj*.

Roudje-Pêchus, [Rouges Pertuis* = Coinot, ou quartier de Ch. ; on peut aussi écrire *Routches-Pêchus* = Roches pertuis.

Roudje goûerdje, rouge-gorge, ois.

Roudjoulot, l. dit de champs ; l. dit les *Rougeots*, à Baviiliers.

Rougé, n. pr. à Delle.

Roudjot-ate, *Rouget-te*, *Poires roudjates*.

Revirie mon p'tê bue roudjot, i *vêe' dânerai in diucé de ç'raije* (cerise) en Montb. (Thér. Chardoillet, *mater*).

Roudjate, à Eguenigue ; *Roudjete*, à Bournois, *Melampyrum arvense*, L. ; passe p^r nuisible, dans le pain qu'elle colore en rouge violet ; *Rougelle*, blé de vache en fr.

Biete roudje, [Bête rouge* ou bovine, spéc^l p^r les bœufs.

Roudjiere, Espèce de poires (= *roudjate* ?), Angeot.

Roudji, [Rougir*, teindre en rouge, devenir rouge.

Roudjaillie ou *ä-yie*, avoir une apparence générale ± rouge ou rougeâtre, [Rougeoiller*.

Roudjemont, Rougemont, TBf. dont le pat. Montag. est teinté d'ajoulot ; il a les dim. en *al-ate*, tandis q. celui de G-y les a en *ot-ote*.

Roûe, Sillon, trad. en fr. cadast. par *raie*, *roie* ou *roye* ; Berry, *roie*. — Ex. l. dit, *Longes raies* (Villars-le-Sec, Réchésy) *Roûe di-tiu*, sillon interfessier, Mandeure, Ch.

Roûebate, Rabot ou plaque de bois, portant des lames séparées par des trous, et sur laquelle on frotte les raves, pour les réduire en lanières prismatiques (voy. *raire*) = All. *rubé*, Als. *ruebé*. A Hindlingue, Als. *roueberlé*, orth. fr.

Roûechie, v. a. [Rosser*, frapper à tour de bras, une *gent*, ou une bête. Se dit aussi de la pluie qui *fouette* (pluie battante) sur une habitation. Ce mot est *indigène* et ne provient pas du fr.

Roûechie, sf. pluie battante, rossée ; comp. aussi l'all. *Rauschen*, bruire.

(*Roueche*, à Croix, syn. de rain ou rameau. Voy. *roûetche*, son cong.).

1^r ò fr. homolog. de *oue* pat., voy. *broûeche*, pat. = brosse.

Roûëgne, [Rogne*. Ex. è *t-yie roûëgne*, il cherche *rogne*, querelle.

Roûëgnon, [Rognon*. *Roillenaie*, en Montb., pièce du rognon

Roûëgnie, [Rogner*.

Roûenai, 1^o Ruiner ; 2^o appauvrir une terre (*voilai in tchan R.*) ; 3^o Epuiser une bête par un travail excessif, ou par faute de nourriture ; 4^o perdre au jeu ce qu'on a de disponible.

Parè roûenai = le parrain à la crasse de Paris.

Roûenai, Grogner, parlant des gros animaux, surtout du porc, qui font entendre un grognement sourd de mécontentement (rad. *run*, voy.).

Ron-na, en pat. savoyard, Gruyère etc.

Roûese, [Rose* ; Salbert et Montag. [Roûse*. — *Roûsie*, rosier, Ch. R. en bâton, Rose Trémière.

Roûesie ou *Roûesi*, (rosie, Mandeure, aj.) bœuf à robe rouge ± sur fond blanc, par ex. la race montbéliarde.

Roûese, surn. de personne ayant bœufs de labour.

Tchan Lai Rouese, à Ch., St Dizier. Pré *La Rose*, fr. cad. au Puix, G-y. *Rose d'Etang*, Nénufar à Froideconche. *Reuse d'étang*, à Vescemont.

Roûesê, *Roseau* ; **Roûsé**, Eschènes, Besançon. **Rosé**, ailleurs, Angeot ; **Rosière**, l. dit fr. cadast. Vézelois.

Rosé peut donner **Rossé** (1) avec la prononc. als. comme *Masevaux* = *Massevaux* dans une bouche als. germanofone. *Roselis*, l. dit Bethonvilliers. Dim. les *Roselets* (Joncherey).

Rosserat, forme ajoulot, l. dit à Oberlarg. *Ræseris*, 1299, *Rosers* à Fetterouse (Pfetterhausen), (Altkirch).

Rosevaux, l. dit à Buc.

En All. *Rohr* = *roseau*.

Rosières, vge. soleurois, à l'est de Moutier. Limite de notre patois ajoulot (en all. *Welschenrohr* = *Rosières* des Gaulois ou français) où commence l'all. suisse. Ce n. indiq. que jadis notre pat. y resonnait ; par contre le vge soleurois de Granges est act' franco-germanofone.

Rosière, l. dit Chèvremont, Vézelois, Vourvenans, Stoff.

Roûësse, adj. f. [Rousse*. Roussâtre, parlant de noisettes mûres. *Roussel* (le g^{al}), Bf. 1782-1851.

Roûësselaï, Tacheté de rousseurs « n'tilles ».

Roûësselure, Tache de rousseur, syn. de n'tille, quand taches circulaires.

Roûe·selot, [Rosselot* n. pr. ; En pat. aj. ou du D^e M^t Terrible. *Rosselat*.

Louis *Rossat*, de Grosne, n. du « Petit Chasseur » âgé de 20 ans, tombé glorieus^t au combat du 11 octobre 1870, à St-Jean-de-la-Ruelle.

Rossé, [Rossel*, n. pr. en Ajoie et en TBf. (1) à pat. aj. ex. Grandvillars, Fontaine, Chavannes-l.-G. (et vges annexés).

Rossée, à Delle (2).

A Buc, Urcerey, l. dits, fr. cad. *Rossée* peut venir de *roûesê* et = *roseraie*.

Roussiaux, n. pr. au Salbert.

Russat, à Rougegoutte et *Russal*, *Rossel*, anc. n. pr. à « Gru-maingny ». (L. Rouge, Dubail Roy) XV^e S^e, alors où l'u était pour ou.

(1) Ce nom est à cheval sur la frontière linguistiq. Belforto-Alsacienne.

Roussin, (dim. *Rossenat*) 1422, anc. prévôt de Bf. H. Bardy.
A Paris, *Rouquin*, surn. argotic, de qui est roux.

Rou, surn. à Ch.

Roûessignoulet, [*Rossignolet**. *Rossignol*. *Rossignolat*, n. pr. d'Ajoie (1567).

Roûetai, [*Re ôter*]. Oter, ôter après avoir mis.

Roûetche, [*Rorte*]. Lien de paille p^r les gerbes, formé de deux faisceaux de paille (ou *yeu*) $\pm$ tordus, noués du coté des épis.
Lat. *Retorta*, retordue ; Vfr. [*riorte*].

Roûetchot, 1^o retroussis circulaire au bord d'un bonnet de coton ; 2^o bordure circulaire d'un bas tricoté à côtes ; 3^o cordon de pierre $\pm$ saillant à l'extérieur, indiquant la séparation des étages d'un clocher ou d'une maison.

Reutche, voy. ce m. — Ruisseau la *Rorte*, à Colombier-Fontaine.

Rouêetchot, [*Rochet*] paletot, à Etobon.

Rochet, n. pr. Héricourt, qui peut provenir aussi de *routchot*.

Roûeton, sm. Trique, bâton p^r frapper. *Soueton*, à Exinc. ; à Croix, *souetenaî* ; *Roûetenaî*, Ch. batonner durement, assommer avec une trique. — *Routenaie*, sf. coups de trique ; *souetenaie*, à Exinc.

Rôte, à Bournois, lien en bois tordu (voy. *roûetche*) p^r les fagots ; *Rôtchot*, dim. de *Rôte*, brioche.

Rotenaî, frapper avec la *rôte*, à Bournois (*Roussey*).

Notre mot est congén. à *Roûetche*.

***Rouflait**, Coup avec frottement, coup d'un projectile qui arrive précédé de soufflement, frottement d'un projectile.

Roufler (*Contej.*) à Montb. *Souffler*, gronder parlant du chat en colère.

Roufaî, (en pat. Montb.) est dit aussi pour être en colère contenue.

Pline dit que les Gaulois appelaient le lynx, *Rufius*. Le P. *Bach*, cité par Ch. Gérard, avance que le n. gaulois de cet anim. était *ruf*, ou *rouf*, animal félin qui à les manières du chat.

Roumaingny, Romagny. vge près Rougemont, on y dit *fure*, au lieu de *ritaî*, pat. Rougemont (aj. montg.).

Rouôn, adj. **Rouan**, cheval à poils rouges et blancs mêlés.

***Roupette**... (En Celta Breton. *Kall*) id. en Montb

Rouquai, [Roquer]. Faire changer de place un corps lourd et dur, à l'aide d'une forte poussée.

Routche, [Roche. Dim. *Routchate*, [Rochette. *Routchot*, 1^o monticule rocheux ; 2^o partie d'un sillon que la charrue n'a pu enlever. — Bois de la *Rochote* à Botans.

R. devient *Rouche* en fr. cad. — *Alandre de ratche*, hirondelle de roche ou de fenêtre à Mandeure.

Rouche, n. pr. à Chèvremont, à Felon.

Reichie, sm. rocher, Mandeure.

Lo Roitchat ou *Rouêchat*, lieu pierreux à Angeot où est la fontaine « de lai sorcière ».

Rouèche, n. pr. à Brebote, Delle, Faverois.

Route, 1^o Voie dépt^{le} ou nationale. L. *Rupta*, (via) = *brisée*, chemin pratiqué.

2^o *Route* sf., *Routait*, sm. (Dim.) groupe de personnes en marche, ou petite troupe en désordre. VFr. *rote*.

Les *Routiers* (bande de gens de guerre ± pillards), étaient ainsi nommés parce qu'ils étaient tj. en *route* ou bande.

Routhier, n. pr. TBf.

Roy, n. pr. cité en 1307 dans la Charte Bf. ; Urcerey, Argiésans, Banvillars, Réchésy. VFr. « chef de société ou confrérie, Seigneur d'une terre, huissier, bodeau » Roq. ; au service du Roi.

Ru, id. en fr. Ruisseau, petit cours d'eau artif. ou naturel, lit d'icel ; a vieilli en fr., mais très employé en pat. — *Rou*, à Mandeure. *Riole*, ruisseau, en argot paris.

Blancrupt = Ru blanc, La rivière de la *Weiss* en Hte-Als, francophone à Orbey. *Weiss* en all. = blanc.

Russle, sm., Ruisseler, avoir un courant ± rapide formant des ondes.

Russant, sm. partie d'une rivière, ou d'un ru où existe ce courant, espèce de léger rapide.

(Ces mots deviennent *Roussai* et *roussant* à Exinc., Mandeure et environs ou l'u dev. ou.

En fr. cadast. *Ru* est souv^t orthogr. *rupt*. Ex. : *Le rupt de Reppe* (Foussemagne).

De même sur les 2 versants des Vosges, ex. : *Fenarupt* (Ste Marie-aux-Mines).

Ru de lai Voirōn ne, Ruisseau temporaire, provenant d'une source temporaire (Fontaine de Dêjirê) ou *font*, à Ch.

Ruâle sm. (*Rouable*, Dict. Boiste, ratissoire) 1^o Espèce de

gros racleoir à long manche, pour la boue, le mortier, les cendres, la braise du four. *Roale*, dict. Boiste : pr ce dernier sens = tire braise).

2° *Enfant remuant. C't aifant, c'at in ruale.*

Ruâlaî, manœuvrer le R.

Rue, s. f. Roue. *Ruâte*, petite roue légère mécanique, ou non ; *riate*, Villars-les-B. (Doubs) ; rouet, [*Ruyote** en Montb.

Ruot, sm. Roue de la brouette.

Rouole en pat. de Besançon = ruelle, petite rue.

Ruelle, roue de la charrue ; *Lies ruelles*, l'avant-train de la charrue.

Ruyîe, Charron, en Montb. Contej.).

Rouhier, *Royer*, n. pr. fabr. de roues, charron, Bf. et Ajoie.

Ruez, n. pr. à Rougemont, Vescemont, TBf., G-y, peut provenir aussi de *ru* : *Rhué*, Bf.

Lai reuê de St Banar (Bernard arc-en-ciel (En bourg. vir. virai) 1.

(1) *Lai Reue de St Banar*. Ici, la roue est pour le nimbe dont les images des saints sont ornées. Ce nimbe présente souvent des rayons concentriques qui peuvent éveiller l'idée de roue. Il est vrai que l'arc-en-ciel peut donner aussi cette idée. Ailleurs c'est la couronne, ce qui appuie un peu la 1^{re} interprétation.

A Argiesans, Urcerev, TBf. c'est la *couronne* tout court, peut-être sous entendue de St Denis : à Laire, près Montb. à Bournois c'est la *coulonote* : à Mandeuze, arr. Montb., à Epauvilliers (Clos du Doubs, Suisse fr.) c'est « *lai couênate* de St Boïnai ; à Maiche (arr. Montb.), la *Couonote de St Bouanâ*.

A Châtenois : « *lai couênate* », tout court.

Près Lunéville : « *La courône de St Bernard* » Oberlin. St Bernard né près de Dijon (1091-1153).

En TBf. l'ancien patron du vieux Belfort, St Denis a laissé un souvenir dans l'expression : *lai couronne de St Dèni*, à Angeot, Anjoutey, Vermamagny, Chaux, Vescemont, Petit-Croix ; à Danjoutin, c'est la *couronne de St Dèni*.

A Etobon (Hericourt) c'est la *couroue Saint-Dingni*. — Egl. Col. St Denis Bf. 1342.

En l'arr. de Lure, St Del ou St Diel, fondateur au VII^e Sc de l'abbaye de Lure, domine sans conteste : à Ronchamp, Plancher, Faucogney, etc. *Chun Dè* ou *son Dè* = *Arçun Dè* ; voy. *achon*.

M^r Haillant cite *Auchon Daye* et *Auchon de naye*, pour Fontenay-le-Ch. etc.. En dept. Vosges St Léonard (VI^e Sc), *Yénat*, à Montb. où il avait une chapelle, a un domaine assez étendu. La *couroie de St Linat*, au Ban-de-la-Roche (B. Rhn.). Oberlin.

En dept. Vosges, cit. de M. Haillant. La *couronne de St Linâ* à Uriménil ; la *couronne de St Linâ* à St Ama ; la *couronne de St Ninâ*, à La Bresse. En certaines parties de la Comte : *Couronne de St Léonard* ou *Liénard*, (Dartois cit. p. Haillant ; à Gray *Roue de St Linâ*.

Naturellement, St Gérard (X^e Sc), de renommée vosgienne n'a pas été oublié. M. Haillant cite la *couronne de St Girâ*, et même la *Gran-pôt-ye de St G...* — *Couênate*, *coulonote* (et peut-être *couroue*, *courôs*, *couroie*, qui paraissent ± homologues à *couroie*) peuvent être l'altération de *couronne*.

A Charmes (Mirecourt) on a arc-en-cié, à La Salle (St Dié) arc-en-cieu ; à St Vital, Savoie, *arc-en-ché* ; *arc*, en Val d'Aoste, à Locarno (Tessin) ou règue sous un vernis italien, un langage quelque peu francophone. En Com Grisons, *art'ye*. En Italie, *arcò baleno*. En Picardie, Arc-de-St-Jean. (Corblet). *Achivot*, à Givet.

Ruedol, n. pr. bourgeois Bf. 1422, = Rudolph. n. pr. all.

Run, sm. Ton rude et grave des cordes vocales des grosses bêtes, ou des gens.

Ex. : *C'te fille ait in run !* (ait 3^e pers. ind. pr. d'avoï, dont l'abrég. ou assourd^t *ē* est le plus ord^t employée).

Le Russey, vge (arr. Montb.) qui doit son nom à un ruisseau qui n'existe plus (1) et où notre *Tch* est conservé, tandis que plus au Sud apparaît le *Ts*. savoyard. (Saugeais, Neuchatel, Morteau, Pontarlier, Absence de notre *C'h*. *Tchavrot*, Chabot, (poisson) ; *Hô*, houe ; *Tchevâ*, cheval, et jadis *caval* (import. espagnole). *Chô* (ou *Tchô* ?) clou = *c'hô*, Ch. ; *Cheuri* (ou *Tcheuri* ?) fleuri, = *C'heuri*, Ch. On commence à y entendre le *Ts* savoyard.

• *Boute t'ai bête-eu qu'i t' saute* •.

Bêt'-cu (= *bêt'-liu* Ch.) indiqu. aussi la position génu-cubitale com. à Ch.

In tchiⁿ, un chien ; *Tchan*, Champ. Pour l'*iⁿ*, voy. lettre *i*.

Rûssie, **russant**, Voy. *ru*.

S

L'*S* fr. surtout devant *e* muet, *i*, *u*, est assez souvent rendu en pat. par *ch*. ex. : *chemelle*, *Chimon*, *Chybye*, *chu*, *chire*

S', pour *si* conjunct. devant voyel. ou *h* muette : ex. *s'è n' vint pë*, s'il ne vient pas. Voy. l'adv. *chi* (= *si*).

S', pour *se*, réfléch., *è' s'amusönt* ; et *p^r* nous, vous, réfléchis ; *noûes s'amusöns*, *voûes s'amusaïs*. Ce *se* ou *s' réfléch*i, pour la 1^{re} et 2^e pers. du plur., a été constatée à Bf.

Ex. : *Papa, nous s'amusöns bien !*

Sâ, sm. [Saut. *Sâtaï*,]sauter*, *sâtu* [sauteur* sans persévérance, sans sérieux.

Sâtêrlaï, sautiller. *Sâterello*, [sauterelle.

« Saute pour la Nation » (2).

En Hte Als. germanofône, *Rag' pog* = arc-de-pluie, à Frisen, etc., à *Brum^t* (Brumath) *Rëy' beug'* ; à Berne *Rëg' è-pög*.

Nos appellations, en notre région et voisinage ± étendu, indiquent quel enthousiasme a présidé à leur formation, sentiment, portant *aux nues*, c'est le cas de le dire, nos patrons spirituels.

(1) Les petites fontaines du bord des bois se tarissent ord^t, quand ceux-ci sont détruits, ou q. f. deviennent temporaires.

Sâ, s. fém. [Sau* VFr. Sel. *Ai mai sâ !* (à ma sel), formule dont se servent les joueurs à la chèvre, voy. *tchièvre*, pour arrêter le jeu, et prendre le temps de poursuivre un partenaire qui n'est pas resté sur son bâton. Cette express. et cette poursuite nous reporte au temps de la contrebande du sel entre le Montb. non encore annexé et l'Alsace, époque où les gabelous donnaient la chasse aux contrebandiers en sel, qui ne devaient leur salut qu'à la vitesse de leur course.

Sal ma cabre, à Châtenois des Vosges, express. analogue à « ai mai sâ ».

Mouissâ ; = anc. fr. local, (n. pr.) *Mouillesaul*, = [mouille-sel* ; mot analog. à *Mouillefarine*, n. pr. fr.

Sâlaï [Saler*, Sorâ, à Auxel. ; *Raives*, *tchôs salais*, [*Raves*, choux salés] *Raves*, choux étant préparés à la façon de la choucroute. Voy. *Saulroube* p^r les 1^{res}.

Sânot [Saulnot* vge (H^e S*)]. *Sanaire*, *Salnerat*, n. pr. à Porrentruy (1483).

Sabine Barthol, la Belle, « le canal de toutes les grâces » née à Montb. en 1626 ; à la mort du Pr. Frédéric, se réfugia à Châtenois, p^r éviter la condam. qui l'attendait, de la part de son successeur. (Eph. Duvernoy).

Sabot, id. en fr. et dans les villages non teintés d'ajoulot ; à Bourogne, id. à Eguenig. (pat. sous aj. montag.), ou jadis on disait *Sabat*, m'a-t-on dit.

[*Sabat**, en pat. ajoulot et en général dans les pat. teintés d'ajoulot, à Angeot, Rechotte, Mandeure. *Saibat*, à Chamesol sur le versant mérid. du Lomont, jadis à Menoncourt, actuel^l *sabot*, etc. [*Sobot** en Montb.

Saboulié, [*Sabotier**. *Saboutaï* [saboter] faire claquer ses sabots en marchant.

Baraillats, (Buveurs, petits barils).

Train-ne-sabats (à l'adresse des gens de Valentigney) à Mandeure, voy. *barail*.

Saboulai, [*Sabouler** donner une correction manuelle.

Sabouler, en argot parisien, maltraiter, décrotter.

Sab'ye, [*Sable**. *Sabiaï*, [*Sabler**. [*Sabiu** Sableux.

SABOTER, *SABOTER*.

Mâ sacie, voy. ce mot. *Saussey*, l. dit à Trétudans. Ailleurs, *Saucy, Sauley, Saussy*.

Aux *Saussales*, Dim. n. de l. dit fr.-pat. cad. avec notre suff. fém. *ale*, au *Valdieu*, Hte Als., où finit notre patois, en N.-O.

Pré *La Saucé*, à Eguenig. ; aux *Saucés*, près à Menoncourt.

Zu Sæserote, l. dit à Dirlingsdorf ou Triaucourt, 1318, (Stoff Cⁿ Ferrette.

Sacinet, anc. n. pr. à Trétudans.

Sacrebois, Sabine, à Vézelois, à Meroux.

***Sacredie**, à Bl. Sacredié, [Sacre D.* juron. Atténuation, *sapredie*.

I aivô mon bê tchaipê, rôn, carrê, poûétu

Que me coûtait, 50 sous, prêt-ye in ietiu, sapr.d.e. (Chans. comiq.).

Sadjais ou **Sădjat**, Saugeais, pays entre Morteau et Montbenoit (Doubs) dont la *Chaux de Gilley* occupe le centre et lui a peut-être donné son nom. Ex. du pat. *Lernet*, lune, *chaîre*, chien ; changement des N en R. et vice versa. *Das poutières*, des cuillères à pot. ; *das aquelles*, des écuelles.

Sădje. [Sauge* ; id. à Meroux.

Cur moriatur homo cui *salvia* crescit in horto ? (éc. de Salerne).

***Săgneur**, Seigneur, à Vescemont. *Beauseigneur*, n. pr. à Châtenois.

Sai, adj. pos f. [Sa* le m. est *sm*, le pl. *sies*. En 1332 « sai femme... » (D. Mun. Tuetey, 263.).

Sai, Sac. Dim. *Saitchot* [Sachet* qualific. injur. à l'adresse des hommes et surtout des enfants censés difficiles à remplir.

Au Salbert, *Sătchot*.

Saitchait, secousse imprimée à un sac pour en tasser le contenu, etc. Rab., *saiquement*.

Saitchie. *Saquer*, donner « in *saitchait* ».

Sai-de-mine, poche ou excavation en calcaire jurassien remplie de minerai de fer pisolithiq., à Ch.

Sai-san-fôn, trad. libre, « panier percé » dépensier.

Sai-san-tiu = qui ne peut être rempli !

Săichet, anc. n. pr. de Montb., pat. de tête, fr. de queue.

***Sait** (*Dûe-*) **béni** ! Dieu soit béni ! exclam. de satisfaction.

Saibait, [Sabbat*. Cong. *Sanbèti*, samedi. Rad. hébr. *scha-bal*, repos ; comp. VhA. *sambaz-day* ; All. mod. *samstag*. Lat. *sabbati dies*. Stapp.

Raffut sabbat des sorciers, en *Grandvaux* (Jura).

Saïc hai, Sarcler, enlever les mauvaises herbes d'une terre ; ou les arbustes qui gênent la croissance d'un haut taillis.

Saïc-hot, 1° Sarcloir ; 2° Enfant ou jouvenceau-elle, mal venu, avorton.

Sö (sec) *c'mön in saï-hot*.

Saïc-heu, 1° bois sarclé ; 2° l. dit de bois à Etuefont-B.

Bois sarclé, à Etuefont-B., ou *B. cerclé*.

Saidje, Sage. *Seigeot*, n. pr. à Roppe, Lacollonge.

Saige, Sage n. pr. en D^l du Doubs. *Seiget* anc. n. pr. au « Vaidhoye » 1487.

Sagot, à Eschène-Autrage, Denney.

Saïguenai, id. à Angeot, Faguenă. odeur de souquenille ; voy. le Dér. *önsaïguenai*. *Faïguenais*. en Montb. (Contej.).

Saille ou **Să-ye**, [Seille* Rab. ; seau, baquet à deux anses ; S^t Vital, (Savoie), Seille, du L. Sitellum ; Soille, en aj. etc. *Saillie*, sf. (= *să-yie*) plein une seille, Vfr. *sayel*, seau.

En 1350, à Porr. une « soille de vin ».

Dim. *Saillot*, Vfr. *Seilleau*, Bf. *siau*, petite seille à une anse. *Saillate*, petite seille, ou seau, suspendue à une perche ou à une corde pour puiser de l'eau d'un puits.

Surdim. Saillenot, seau à traire les vaches.

Ne pas conf. avec et voy. *să-yie* ou *saillie*, faucher.

Redevance « d'un bouillon de sel de sept vings seillot » en 1197. (Donation à l'abbaye de Belchamp d'une redevance de sel à Salins. Doc. TBf. L. Viellard p. 25.

Soillot, Salbert, Dijon (Virg. vir.).

Soillon, à Sermamagny ; id. à Uriménil (Vosges).

Saillie ou **să-yie**, [Soi-yie* sous-m. etc., Salbert, Chalonvillars, etc., Faucher, *seyer*, D. Boiste. Conj. *aivancie*.

Saillu ou **să-yu**, faucheur. *Soi-yu* (Salbert, etc.). Du L. *secare*, couper.

L. dit, ès *soyeux*, fr. cadast. Montg. ; qui peut dériver de *soi* (haie) voy.

Sainguie, [Saigner*. Voy. *önsaingnie*, et *iesangouënai* ; saignant, sanglant.

Saingnie, sf. 1° Saignée ; 2° petite rigole, à coupe triangulaire, pratiquée chaque année dans le gazon, p^r l'arrosage (1).

(1) C'est l'auteur du curieux recensement de Belfort en 1790 (voir Bull. S. Emul. n° 11), P. Noël Chardoillet, de Bf. Ch. (avus patern.) qui introduisit à Châtenois, vers 1800[?] les couteaux à faire les saignées d'irrigation. La lame inclinée en arrière est fixée à un long manche un peu cambré que l'ouvrier debout pousse devant lui. Dr J. V.

Sain·nadjie (à Epauvilliers). Saignelégier [St Léger*, distr. des Franches Montagnes, anc. Dt du Mont Terrible, où règne un pat $\pm$ aj. — *Sain-Dligie*, à Abbévillers (O. Claude).

Saint Arbin, ou **arba**, à Vescemont, sorbier des oiseaux ou oiseleurs. — *Arbe de St Matchin*, à Sermamagny, (arbre de St Martin).

En Montb. *Saintourbin* (Contej.).

A Plancher « Saint-Arbin, Sorbier ou Cormier : M. Poulet le rattache « à la légende de St Albin du Cormier ».

A Uriménil, *Arbois* (Vosges).

Sainte-ïecriture, voy. au m. iecritoûerë.

Sainte-Siezôn·ne, Voy. Siezôn·ne.

Saint Côme, vge annexé (*St Koschmé*, en als. d'Hindlingue), vge de notre pat. en bassin de l'Ill.

Saint-Nicoulas (St Nicolas). La veille de la fête de St N. les enfants mettent leurs sabots à la cheminée, le lendemain on y trouve 1 botte de foin p^r l'âne du St, des jouets, avec une verge $\pm$ p^r les enfants.

Saint-Ouri, en pat. de Petit-Croix. Voy. Ouri. Le preuost de Saint-Oury (1266) (Stoff).

Saint-Deni, St Denis. *Couronne de St Denis*, Arc-en-ciel, à Angeot, Petit Magny, Vescemont, Etobon, Sermamagny, etc. Déjà en l'arr. de Lure, Luxeuil, Froideconche, Plancher, St Del remplace St Denis, et *Chondé* = Arc-en-ciel, voy. achon.

L. dit à Petit Magny, *Couronne de St Déni*.

Saintib·ye, [*Saintible*]. Sain, c.-à-d. bon p^r la santé ; ex. : *lies carates sont saintib·yes*.

Saipin, Sapin. Vfr. *Sap*, ex. : *Si tient une lance de Sap*. (Rom. de Perceval, Roq.).

Sape en Montag. : *La Goute du Sape* l. dit de bois, à Rouge-goutte (ou du Saïpe).

Les Sapeux, bois à Sôpe.

Les *Essapes*, l. dit à Vézelois (Stoff). *Essapeux* ou *Les sapeux* l. dit H^u S^u ; id. de forêts, TBf. à Bretagne, Charmois (Stoff). *Sappenheim*, vge détruit près Ottmarsheim (Stoff).

Sairaidin, 1^o Sarrasin ; 2^o Bohémien (1). Ex. : *lai vie dies Sairaidins* (bois de Ch.).

Ce mot a été importé par les invasions des Maures ou Sarrasins. Terre au *Sarrazin*, l. dit Etueffond-B.

Sairaidine, injure à fillette commettant un petit méfait.

Djan-Djail·ye, save ! save ! voichi lies *sairaidins*, Ch.

Ès *sarrasin* (Stof) à Danjoutin. — *Sarrazin*, n. pr. aux environs, C^{na} Giromagny. Le blé *sarrasin*, se dit boucate, en TBf.

Saint-Yâde, in loco, St Claude (Jura).

Saircelle, 1^o [*Sarcelle** ; 2^o bavarde.

Sairle ou *Sêrie*, *Sârie*, Montag., Ronchamp ; Sassoire, ou traverse savonnée supportée par les 2 fourchons, ou branches en V renversé, terminant en arrière l'armon, dans le train de devant d'une voiture chevaline. Elle glisse sous la « *tõnp·ye* » ou flèche, selon les mouvements du timon, qu'elle tient en position relevée. Id. à Boncourt, Luxeuil... *Serrière*, fr. Bf. (M^r Beuglot). Est dite aussi *lisse*, à Bf., *Sarrière*, ailleurs.

L'échamet, à La Lanterne près Luxeuil (Vfr. *eschamel*, marche-pied).

Essairie, à Mandeure ; [*Échaîrie** à Epauvilliers (clos du Doubs). *Seûhière*, à Dôle ; *Sulaire*, à Santans (arr. Dole).

Échaîrie à Epauvilliers.

Sali, en Dt des Vosges.

La tseréjetä, (à Châtillon Dt Jura) ar. St Claude, ou règne le pat. genre savoyard (le *ts* p^r le *ch*, et l'*ä* 1/2 muet final p^r l'*e* dit muet).

C'est *Rejeu*, sm., aux Fourgs-Pontarlier ; où il sign. aussi glissoire ; voy. le cong. *riselaî*.

Dans les voitures modernes, remplacée par le *brochement*.

Les chars à bœufs n'ont pas de « *sairie* » ; aussi le timon non soutenu, repose à terre.

Sairvajâle, Serviable, voy. servi.

Saïssle, [*Sasser** la mine de fer oolithique dans l'eau p^r en enlever la terre, ou les pierrettes.

Saïssu, 1^o *Sas*, espèce de tamis portant 2 longues poignés ; 2^o ouvrier qui *sasse*.

Saitchle, -ot, -ait, voy. *sai*.

Saitchot, *Satchot*, voy. *sai*. *Saichet*, anc. n. pr. à Montb. n. fr. pat.

Saivaite, [*Savatc**. *Saivaitai* [*savater*] mal raccomoder, mal travailler.

Saiveru-se, [Savoureux-30*. Le n. de Savoureuse p^r la rivière est inconnu. Voy. *Savoureuse* et *savon*.

Savoûe, pommier et pommes de ce n. L. *sapor*, saveur.

Saivu, Sureau, du L. *sambucum* ; id. à Meroux et TBf., mais non en Montg. et Sous-M. où il devient [savu*.

Saivu, Part. pas. du v. *sävoi*.

Sai-yin ou **seillin**, Saindoux. Du L. *Sagimen* = VFr. sain ; *sain* ± homophone à notre *sai-yin*.

Sâjon, [Saison*.

Salaidje, Salade ; l'homol. fr. serait [salarde]. *Saladjie*, saladier.

Salbie (lou ou l') Le Salbert, montagne (1). — [Saurbé, en Rosemont, Sermamagny.

Derrîe l' Salbie = vge du Salbert. *Darie l' sorbé*, en pat. du Rosemont, ou mieux *Saurbé*.

Ex. du p. : i veu ramai mès faviéules.

Salebert et *Saleberg* 1472-1474, cit. Stoff., *Salleberg*, autre forme, 1472.

Salberg, n. pr. à Paris.

Paronymes : *Zellenberg* (Cellamberch 1120) C^{ra} Kaiserberg = montagnes de la cellule de l'ermite.

Zollenburg, anc. burg, val. de Masevaux, près Sickert ; mais ici *Zoll* = péage.

Salbert, n. pr. dès le VIII^e S^e en France, abrég. de *Salabert* (L. Larckey) = (Noir renommé).

Salignonsâ, l. dit, bois près la borne des 3 Dép^{ts}, là où la contrebande du sel devait se faire le plus. *Salignon*, = pain de sel, *sâ* = sel. ; voy. *sâ* ; c.-à-d. salignon de sel.

Salignon, l. dit à Plancher-Bas.

Sam'li, Dim. de Samuel ; un n. biblic apporté par la Réforme, en Montb.

San, Sans, [Sain* aj.

Ex. Les bogres allennent c'ment des matans.

Sain q' Petignat s' doteuche de ran.

Sain, à Pont-de-Roide.

Sanbédi, Samedi, vx ; actuel^t *Sanmedi* ; voy. son cong. *saibait* c.-à-d. le jour du sabbat. En 1337, « le *sambedi* ».

(1) Composée d'un grand bloc de schistes azoïques, rangée dans le Devonien

***Sanglle**, Sanglier. *Sin·yia*, à Bournois ; voy. *poûe*, p^r d'autres formes.

L. dits : Montagne des *Chinglins*, à Felon (Stoff). *Chingulier*, forêt à Levoncourt (Hte-Als.).

Pouè Sin·liâ, à Châtillon (Jura).

Sanpärail, Sans pareil, extraordinaire.

Santaie, [Santé*.

Lou vin chu l' laissaf, ç'ât lai *santaie*,

Lou laissaf chu l' vin, ç'ât di tchaigrin.

Sap ou **Sêpe**, l. dit, en TBf. *Säpe*, sapin, à Vescemont. Voy. *Saipin*.

Sape = Seppois, vge germanofône, 1256.

Săpait, (Choppet VFr.) Heurt, secousse, gros cahot.

Nous y voici désiapâ !

Ailemâ voues torches

Afin de ne vouës *soppâ*

Dedans ce maichant porche. (Noels Bes.).

Aux Sarres, l. dit champ Bf.

Sardjan, Sergent. *Sordjenot*, [Servant], enfant de cœur ; arr. Montb.

Sargot, **Sargoulait**, Cahot. *Sargoulai*, cahoter ; Lgdoc, *Sargoutâ*.

Sarvaî, Sevrer, du L. *separare*.

Săssiron, Espèce de champignon (Angeot).

Sătai-u-erlai-elle, voy. *sâ* (saut).

Sătchain·ne, Sentène, D. Boiste, ou fil attachant, au milieu, un écheveau de fil.

Sătshot, voy. *saitshot*.

Sătle, **sătche**, **sat**, **sătchun**, **sătchi**, Voy. *să* (sec).

Sătu, Faucheur, à Dambenois, voy. *saillu*, ou *să·yu*.

Saulrouebe, q.f. employé à Bf. (Dubail Roy) = *raives salaies* de Ch. *Surruebe* à Haguenau (ortograf. fr.). All. *sauer*, suret, acide, *rubè*, rave (Als. *rübè*). *Seulcrute*, choucroute (pays Montb. (1). A Strasbourg, Haguenau *sürkrūt*, *sür* = *sauer* ; L = R, com. précéd.

Savaidje, Sauvage, du L. *sylva*, forêt ; *savaidjun*, sauvageon.

Sauvageot, anc. n. pr. Nord TBf., C^m G-y. Anjoutey, etc.
Savaigot, anc. n. pr. fr. pat.. **Savaigat** (1328) et **Sauvaigat**,
anc. n. pr. en pays ajoulophone (Est TBf. et Ajoie., Dépt Mont
Terrible).

Savamont, n. fr. de Sigolsheim ; où se trouve le l. dit Ebenig
(Ebenoete en 1407. cens camer. de Munster) Stoff. ; = notre
tepenate.

Sâve, Sauf-e. Bf. *saue*, ex. : il est *saue*. Manusc. Pelot
saufre, Bf.

Sávaí, [Sauver*. Ex. : Djan Djaitye, *sâve ! sâve ! voichi lies
sairaidins !*

Savoi, [Savoir*. Ind. p. *i saí*, n^s *sans*, v^s *saítes* ; pas. déf. *i
saívi* ; fut. *i sairó* ; les part. *saívant*, *saívu*. Voûes *saítes*, cor-
respond au savez-vous des Belges.

Ex. : *Ôn n' sairait* (on ne saurait) *roûenaí lies pouères djõns*.

Savoíyar, 1^o qui est de la Savoie ; 2^o à Eschènes, peigneur de
chanvre. Le patois savoyard, jusqu'ici ± négligé par les lin-
guistes, occupe la Savoie, Gex, Belley, Nantua (Ain). Une
grande partie (S. et S. E.) du Dépt du Jura, arr. Lons-le-Saul-
nier, St Claude, le Sud du dépt du Doubs, arr. Pontarlier ; il
comprend toute la Suisse française (1) moins le *Jura* dit Ber-
nois (2) ; en Italie, le Val d'Aoste.

Dans le sud du Doubs, il subit l'influence du pat. franc-com-
tois et les dim. en *et* savoyards tendent à devenir en *ot*. (Pon-
tarlier) ; cet idiome important est donc notre voisin du Sud, ou du
S. E. En pays Saugeais, C^m de Monthenoit (Doubs), on rencon-
tre le Ts savoyard et les dim. en *et*. Là où se rencontre le mot
caïon (cochon) c'est du savoyard.

Savon, id. en fr. *Savoüënu-se*, *savonneux-se* ; *Savoüënale*,
saponaire, vov. *Savoureuse*.

Savoûe, Voy. *Saiveru*.

La Savoureuse, Riv. de Bf., paraît être un barb. pour
savouneuse, m. hyp. franco-patois. On n'a pas dû en trouver
l'eau savoureuse ! Jamais on ne boit d'eau de rivière, en
TBf. mais de l'eau de source ou de puits qui est excellente. A
Bf. les lavandières ont remarqué que l'eau de la rivière était
très bonne pour le savon, ne renfermant pas ou peu de sels cal-
caires, que les terrains granitiques renferment en siliceux n'ont pu

lui céder. Les autres riv. du TBf. ajoulofone n'ont pas cette qualité (F. L. *uxor*).

1^{re} citation : *Sauoureuse*, 1695 (fonds Mazarin) Stof. En 1678, c'était la rivière de l'Assise, voir Cout. de l'Assise renouvel. par Th Chardouillet en 1678. (Bonvalot).

Source *Savonneuse*, à Bains (Vosges).

Savrai, Sèvrer ; du L. *separare*. *Époni*, à Auxel.

Sa·yai (poue-) aj. [porc-sanglier), Boncourt, aj. Le porc et le sanglier appart. à la même espèce.

Sain·yai. sanglier, Mandeure, Vermes, aj. Du L. *singularis*. (*Sen·ye*, cochon, à Aoldzé (Holsheim). B. Rhin). Voy. *sanglie*.

Sāze, Seize ; Sāzieme, seizième. *Sāzainne*, environ seize.

Schu-Estrées, Voy. *Etrai*. Ce radic. se retrouve dans *Étrébours* en parler de La Baroche, cité par C. Pfister, = Strasbourg = *Strata-burgus*, comme n. d'origine gallo-romaine.

Sciaï, **Scieure** ; voy. à *siaï*.

Se, pr. refl. 1^o se ; 2^o nous : *noûes s'ôn vans* ; 3^o vous : *voûes s'ôn allais*.

Sébastien, a donné *Bachtien'*, à Angeot ; *Bache* et *Bachtien*, à Bourogne. *Sebyle*, n. de fem. à St Dizier, 1346, cong. à *St Sybille* XIV^e S^e.

***Scapulaire**, à Meroux, p^r capillaire, Genre *Asplenium*.

Schélighé (ou Chéligué) en alsacien, vge près de Strasbourg, (Schiltigheim en all.).

Scheurer, n. pr. als. = métayer.

Schmorosc, Ecornifleur ; mot des Alsaciens émigrés à Bf ; all. *Schmarotzer*.

Schteklbürg, Strasbourg, à Ilkirch ; *Steklbürgier*, Strasbourgeois, *Chteklpour·yîr*, orthog. fr.

Sédje, [Siège] ou emplacement d'une veillotte, Exinc.

Sédje, [Singe. *Sêdjerie*, *Singerie**. Syn. de *Semeture*.

Seigneur, id. en fr. ; *Sagneur*, à Vescemont. *Beauseigneur*, n. pr. à Ch. etc.

Sêcie, Sucrer. *Secce-mie* (suce-miel), plante labiée ou papilionacée dont la corolle enlevée et sucée, donne du miel. *Secerot*. *Tussilago petasites* ?

Secoure, Secouer, ind. p. *i secou*, n^e *secouõns*, v^e *secoutes* ; les part. *secouant*, *secouè* ; le reste sur *röndre*, avec rad. *secou*.

Seille, Voy. *saille*.

Sélesta, vil. du B. Rh. All. Schlettstadt!! Chelestat ou Sélesta, à Aoldzé (Holsheim) B. Rhin ; *Selatstatt*, en 728. *Selestatt*, 1826 (L'Alsace, par Aufschlager) ; 1865. Schlestadt (Baquol) ; en Lat. Selestadium.

Le pat. als. a conservé le nom de *Sélesta*, ou *Chèlestä*, malgré l'autorité fr. !! qui favorisait le n. all.

Selle ou **S'lie**, Serans, Dict. Boiste, ou peigne à chanvre à plusieurs rangées de clous pointus. *Selaison*, à Mandeure.

Slaijje, Sérancer, peigner le chanvre.

Slaiju, qui « *slaije* » = « mari ». Les peigneurs de chanvre sont ord' originaires du sud du Dépt. du Jura, ou d'autres pays à parler savoyard d'où ce n. de *savoyar* à Eschènes = *slaiju*.

A peu toi mon peur *Frä'yie*

T'és todje avu bin s'*laijje* (ravagé). Chs. de Frabier).

Selle, Chaise, siège. [*Sälle** à Vescemont. *Sellate*, petite chaise ; (*poutchai ai*) *lai sellatte* = et voy. *rérote* (chaise). Du L. *Sella*, siège. *Sellä*, à St Vital, Savoie.

Semaine, Semaine.

Semetures, sf. pl. Simagrées. Bf. *Simagries* ? de « *sima vultu* » en faisant la grimace (cit. Stap.).

Semmadon, vge près Combeaufontaine ou notre *Tch* n'existe pas.

Semoille, Sommeiller.

Semondre, Offrir à l'usage, en vente ou en location. Du L. *submonere*. VFr. *Semondre*, avertir, inviter, prier (Roq.).

Semoûe, sm., et Bf., Tresse ou lisière, pour fixer la quenouillée à la quenouille, ou la couverture d'un enfant au berceau. Lgdoc, *simous*.

***Semouille**, Bf. [*Semoule**. De même par *balancement*, on dit à Bf. *boulli*, sm. p^r bouilli (hœuf).

Senâdjie, Présager, augurer. *Voilai in brut. que ne me senadje rôn de bon* (1).

Vfr. *Senaz*, prêtresse gauloise. Les *sénages*, classe de prêtres gaulois.

Lai Sena-ye, fontaine, près de Vourvenans ; *Senaille*, cadast.

Senê, sm. [sen] Vfr. sens. Sens, sens commun. Voy. *sôn*, p^r sens fisic.

N'avoï *pîe lou senê de faire çoulai*, n'avoir pas l'idée de faire cela.

Senelle, Fruit de l'aubépine voy. Cenelle.

Senelle, ou *s'nel* !, terme du jeu de billes, pour déclarer le coup nul. Quand la bille a été touchée pendant son trajet le joueur prend les devants en criant: *pas de s'nel*, ou *pas d' sênel*, tandis que si l'adversaire dit le 1^{er} *s'nel* ! le coup est nul. Peut être du VhA. *snel*, prompt, rapide, qui a donné le VFr. *isnel*, rapide.

Sèneudjle, (à Epauvilliers), Saignelégier, (Franches montagnes) ; anc. Dépt du Mt Terrible.

Septante, a vieilli en fr., se disait dans le plus grand nombre des pays francophones, compris les îles anglo-normandes ; a cédé le pas devant le soixante-dix incommode, mais parisien !! (1).

Settain'ne, environ sept. *Settième*, septième.

Set'euils, Lamproie, id, à Mandeure. Sept yeux, ou ouvertures branchiales, d'un côté et de l'autre.

Serail, ou *s'ra'ye*, Soleil.

A Meroux, 1^o id. ; 2^o Arnique (2) ou Tabac des Savoyards, Arnica.

Seru'ye ou *s'ruye*, Sermamagny, Angeot, Perouse, Le Salbert, Urcerey, Argiésans, ...Rougemont, Rosemont.

Seraillie, temps de la journée pendant lequel le soleil donne après avoir été caché.

Rônseraillie, exposer au soleil.

Sêrai, sm. Caillebote de lait égoutté, fromage d'un jour. *Séra-cha*, à St Vital, Savoie. *Sêrâ*, à Grandvillars, aj. du L, *serum*. *Sârâ*, à Sermamagny.

Seri, ou *s'ri*, sm. Musaraigne ; elle ressemble un peu à l'exterieur à la souris (*soricem*) ; *mouzet*, *moèzet* en pays savoïyophones.

(1) Pierre dit à Jésus : pardonnerai-je... jusqu'à sept fois ?

Jésus : Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à *septante* fois sept fois (St Mathieu, vulgate trad. pa. Le Maître de Sacy). Septante-sept, sobriq. de boïteux à Bf (D^r Corbi^s). La Belgique a gardé avec raison le « septante »

On devrait $\pm$ la respecter comme tous les insectivores, selon le cas. On dit à St Vital qu'il mord ? le pis des vaches, alors le lait se caille $\pm$ dans la mamelle et sort caillé à la traite ?

Un souris, à Bf. = une souris.

Sermamaingni, vge TBf. *Sarmanmaingni*, *in loco* ; *Sermamagny*. en fr. ; par abrég. S-y.

Ex. comparatifs des p. de S'-y et de Châtenois (R = fréq. L.).

à S-y	à Châtenois
Afan	[Aifan* (enfant
Auçar	[Acel* où Assel (Auxelles)
Auçarot	(hab. d'Auxelles)
Avotcherot	<i>Onvachot</i> (Orgeolet)
Barres brues	[<i>Belles blues*</i> (Myrtilles)
Barre fôn'ne	[<i>Belle fôn'ne*</i>
Bijot-ote	<i>Bijot-ate</i> (Biset-te)
Les Boroyots di Vádô	[<i>Lies baraillots di Vádôûe*</i> . (Les gens du Valdoie (sobr.) voy. <i>Barail</i> , rad.
Bôtche-tiu	(Fruit de l'aglantier.
Reulâ dans la brobe.	<i>Rôlai dans lai bourbe.</i>
Brôche	[<i>Bloûche</i> (prunes $\pm$ rondes).
Boichê	(Boisseau), coupot
La camoudje	Lai <i>Rême de cerô</i> (ou humidité du nez)
Cerêje de St Matchin	[<i>Cerise de St Martin</i>]
Les cô' d'Elôe	Les coqs d'Eloye (:tyl. badin) ; les garçons d'Eloie
Lo cœu	Le coup
Corou	[<i>Coul*</i> . (passoire pr le lait)
a Cor	<i>à rite</i> ; (il court)
Lès Djerênes d'Elôe	(Les filles ou femmes d'Eloye) (styl. badin) ; litt. <i>les poules</i>
Lès Diaïbes de Vescemont	(Sobr. = les Diablies...)
Dès Dreutches	(<i>Petasites officinalis</i>)
Eludâ	<i>Ielusai</i> (donner des éclairs)
Eludâ dan l' deu	(Elancer, avec des douleurs vives dans le dos)
Échapâ	[<i>Iechaipai*</i>
Évate	[<i>Ievait*</i> (Evette, vge)
Les Espagnols	(Les gens de Chaux, de La Chapelle (sobr.)
Frâsse (adj. Frassot)	(Fresse, vge, Hte Saône)
Frôtche, Frotchot	(<i>Fourtche</i> , <i>Fourtchôt</i>
Meu	[<i>Mô*</i> (mou)
Môtche	[<i>Mouêtc*</i> , (mouche)
Môtche	[<i>Mouêtc*</i> (morte)
<i>Mausauci</i>	(Malsaucy, étang)
Paüre (ou pôre)	[<i>Pâle*</i> , (Pelle)
<i>Alle s' au pitiâ la tieuche</i>	Elle s'est piqué la cuisse

à S-y

à Châtenois

La Piantche des Barres Muniotes	(La Planche des Belles-Filles)
Rec haipi in soiyon	<i>Riateuni in sa'yo't</i>
Reubià	<i>Riebiat</i> (oublier)
Riâles de la tcharue	<i>Ruelles de lai tchairus</i>
La Reviere dès Routchotes	(La rivière ou ru du Rhone)
Darfe l' Saurbé	[<i>Dèrie l' Salbie*</i> (le vge du Salbert)]
Salle	<i>Selle</i> (chaise)
Sorfi	[<i>Soulie*</i> (<i>Solier</i> , grenier)]
S'ru'ye ou <i>Seru'ye</i>	Serail
Tâc'hiote	<i>Taichate</i>
Tarèc'he	<i>Terristre</i> (Lierre)
La Tchapare deu Tchâ	[<i>Lai Tchaipelle dô Tchâ*</i>
La Tchène (au fém.)	<i>Lou tchènc</i> , (le chanvre)
Tauliron (rad. <i>tabula</i>)	<i>Tenie</i> (alias <i>matitrot</i> , dressoir)
Tcheus aigres	[<i>Tchôs*</i> <i>salais</i> (choucroute)]
Tchapê	[<i>Tchaipê*</i>
Vieulote ou vieurote	[<i>Vioulate*</i>
Voidje	[<i>Vâdje*</i> (verte)]
Vru'ye de pô	<i>Bru ye de pôûe</i> (verrou de porc)

Noms propres du lieu : *Bardot*, *Belot* [Bellet], *Follot*, *Pequi-
gnot*, *Marconnot*, *Morot*, *Sauvageot*.

Evette, Chaux, Lachapelle-s-C., S-y ont même pat., qui reste mouillé.

Tandis que Giromagny, Auxelles, Plancher ont pat. ± semblable et sec, ex. : *alle s' au picâ la cœuche*. Voy. ci-dessus. A Vescemont, à Riervescemont, c'est un patois un peu composite à cause de la destruction de ces villages, en 1632 ou 1633, par les Suédois.

***Sermôn**, Serment. Bf. *Sermenté*, p' assermenté.

***Sernade**, Ch. et Bf. *Sérénade*.

Serpôn, sf. [Serpent*].

Serrai, 1° [Serrer* conj. *ainmaî* ; 2° Enrayer, ou arrêter, une roue de voiture ; *Serru*, sm. chaîne p' cet usage. [Serrou* à Mandeure, sabot de voiture ; *Se serraî*, se ranger.

Serre, n. pr. Bf. non fréq. ; en Occitanie il = sommet de montagne, défilé. *Mont de Serre*, près Champagny (Hte Saône).

Servi, Servir ; Ind. pr. *i serve**. *Serviate*, serviette,

Çoulai ne sé d' rôn, cela ne sert de rien.

Servafjâle, Serviable. Q.q. rares adj. sont en âle au lieu de
Ahrie — [Ahl*] f.

y est conservé ; l'n 1/2 nasal, s'y remarque com. en Montb. à Mandeure, à Vermes.

Setle, [Sentier* chute de l'n, 1/4 règle. Du L. *semitarius* (Brachet). Celt-B. *Hent*, chemin,

Sēnntie, à Angeot.

Set, Sept ; voy. septante.

Set'euils, [sept yeux] Lamproie, poiss. ainsi nommé en pat. à cause de ses sept paires d'ouvertures branchiales.

Seufri, Souffrir, conj. *fini*.

Seuillie ou **seu'yle**, Couvert de buée, ex. : les vitres.

Seure, Suivre, du L. *Sequere*. Ind. p. i *seu*, n^e *su'yōns*, v^e *seutes* ; p. déf. i *su'yi* ; les part. *su'yant*, *su'yè*. Le reste sur *rōndre* en suivant les rad. des 5 temps primitifs.

Seute, suite.

Re.seute, voy. ce m.

Seutiu, sm. (suit c...) qui suit souvent q.q.un par derrière, qui est ord^e avec lui.

Seutche, Suie. Celto-gaëlic, *suith* (Stappers).

Seuje, à Bes. (La crèche).

Seute, Corde à deux chefs pressant à l'aide d'un treuil placé derrière une voiture de foin, la perche maintenant la charge, Salbert, Montbéliard.

Sève, 1^o Subst. sève ;

2^o adj. en parlant des saules en 1^{re} sève au printemps, et dont l'écorce se sépare du bois ;

Ex. : *è fât trōnpai cîes sâces dans l'âve pou liès faire veni sèves* ;

3^o adj. parlant des pommes de terre dont le tissu est transparent, qui pendant leur séjour en terre sont ± en partie exposées au soleil ;

Ex. : *Cîes pounes de tiere sont sèves* ;

4^o Les enfants à Mandeure en frappant une branche de saule au printemps p^r détacher l'écorce du bois, pour faire un sifflet, chantent cette adjuration burlesque :

Sève, sève. mon *chôtrat* (sifflet),

Pâ lai roue-di-tiu d'Diaicat (Jacquot). vov. *roue*.

Conj. sur *veni*, voy.

Seviniance, souvenance.

Sèves, vge de la vallée de la *Dôren* (Doller, all.) ; en all. *Sewen*, C^{na} Masevaux, germanofone, et *Sew*. « Montagne de Sèves ».

Si, conj. condis, s' devant voy. ex. : s' è t' piait, s'il te plaît.

Si, affirmation. ex. : i dis que si.

Chi, dans *chifaît*, voy. ce mot, et *chiâ*.

Siaï, [Scier* avec la scie à main. Ind. p. i *sie*. n^a *siõns*, v^a *scietes* ; p. déf. i *s'yi*, le reste sur *ainmaï*. Bf. *sieure* ou *scieure*. sciure, fr. et pat. voy. *raïssie*.

Sibel, 1484, **Sebile** anc. n. pr. de femme, en Ajoie (Mg^a Vautrey). *Ste Sybille* XVI^e S^e.

Siejant, Séyant, voy. *chiere*.

Sierdje (!) ou **cierdje**, [cierge). *Arum maculatrûn*, pied de veau, voy. *Damote*.

Sies, pr. pos. [Ses* en fr. et ès autres pat. du TBf. (sés.

Siezôn-ne (Ste), Ste Suzanne, vge près Month.

Signeule ou mieux **Cigneule**, Manivelle à Etobon ; cigneure à Plancher, du L. *ciconia*, *cigogne*. *Simieule*, à Urimenil, Vosges.

Se Signie, [Se signer* faire le signe de la croix sur sa personne, Rab. *se seigner*.

Silai, forme de *Cilaï*, voy.

Sille ou *si'ye*, Simple et non double, parlant d'une feuille de papier. Du Lat. *singulus*, qui a donné aussi *sin'yai*, *sä'yai*, voy.

Simaï, Suinter, parlant d'une plaie. *Cha va simé*, cela va suinter, à Selvigny (Cambrai). All. *Seimen* rendre un liquide mucilagineux. « Val d'Ajol *simbuâ*, suinter ».

« Huguenin Simonatre » anc. n. pr. de Ch., 1500, maître eschevin ». L'S fr. a remplacé le Ch. pat. de *Chimon*.

Sinaï, Signer, ici le gn devient n sec, balancement compensateur du mouillement ordinaire).

« Les tesmoings sont *sinées* manuellement ». Livre Rouge de Bf. 1553, Dubail-R.

Sinb·ve. Renoncule flottante à feuilles canillaires. habitant

Ces 2 plantes $\pm$ semblables, infestent les champs ; elles voient leur noms confondus.

S'ivô, p^r si i vô, si je veux. S'i vô (six veaux) ç'ât chaî viêlots (jeu de mots).

Bois **La Size**, l. dit à Andelnans, qui relevait de la mairie de l'Assise sur l'eau. « Il y a une rivière appelée l'Assize » (1) = la Savoureuse, n. qui n'existait pas alors.

Sô, si. Sœur. Sô'sô, redupl. enf. **Seurette*, petite sœur. Ces 3 vocabl. servent de surn.

Chue, au Salbert. (Voy. *chur*) p^r le p. Montg., du L. *soror*.

Sô, sm. Satiété (L. *satur*). *El maindjie tout son sô*. Du Lat. *satullus*, soûl, rassasié (Brachet).

Sou, adj. ; le fém. *soule*, [soul-e] qui est en ivresse ; anc. fr. *saoul*.

Le fr. sign. 1^o plein de vin ; 2^o plein d'aliments, rassasié.

En 1632, les domestiq. d'Ulric, aux obsèques du Duc Léopold Fréd. à Month. *ont été très satisfaits d'avoir été saouls* tous les jours (rassasiés). (Man. cit. par Duvernoy, Eph.).

Soulaî, éni vrer. *Ressoul'naî*, réd. en Month.

Soulon-êne, [soulard-e*, qui est ivre, ou l'est souvent ; id à Bourogne ; à Bf. *soulot*.

Sô, Sec, au fém. *sâtche*, [Sèche*. En Aj. *să* ou *sât*, f. *soitche*, Angeot, Eschène, Charmois. *Sô soitche*, Salbert, Chalonvil...

Sâtchi, Sècher, conj. *fini*. [*Soitchi** Salbérien, Meroux, Chalonvillars, aj...

Satie, sf. 1^o sècheresse météorologiq. ; 2^o soif ardente ; [*Soitie**, aj. et Sab.

Sâtchun, fruits (pommes poires, prunes) séchés au four.

Sâtchirun, sm. pré, ou partie de pré, naturellement sec.

Remarquons que les dérivés, partent du rad. féminin, comme on peut le remarquer souvent.

Sâtche, sobriq. fém.

**Sobritiait*, [Sobriquet*.

Sôci, Souci (plante), du L. *solsequium* (c.-à-d. qui suit le soleil) ; anc^t *Solcie*.

Sôci, Voy. le m. suivant.

Se Sôciai, [Se soucier*, conj. *ainmaî* ; du L. *sollicitare*, inquieter. Ex. : *I n' me socie pe d'allaî pâtchie adjed'eu*.

D. *Sóci*, souci.

Sodé, soté ou Sodē, en als. d'Hindlingue, de Friesen = Le Puits, vge, C^{en} Delle.

Sood', autre forme des anc. scribes germanofônes ; soot, en 1576, Stoff.

Soden', en 1394, = Lepuix, vge, C^{en} Giromagny.

Sôdā, autre forme, plus als. que la 1^{re} qui est plus all. On trouve surtout en Haute Alsace, surtout au sud, où ont dominé les maisons de Ferrette et d'Autriche les n. de lieu suivants cités par Stoffel.

« *Sod*, anc. écarts de la vallée de Masevaux, à Kirchberg, *Weegscheid*.

Sodfeld, à Fellerlingue (St Amarin).

Sodlen', à Riedisheim (Mulhouse).

Sodwald à Ranspac (St Amarin).

Sædlen', l. dit, à Wintzenheim (Colmar).

Wegesode, anc. rue à Turckheim ; *Wegesol'* n. pr. de famille, 1278 • la plus anc. citation de notre rad.

Actuell' en Argovie, *sol' prûnen* ou *sod' brünnen'* = puits à Schtein (Stein) ; mais *sol'* ou *sod' wasser* = eau minérale saline ou sodique, du côté de Rheinfeld, où sont de petits puits servant à extraire cette eau, et où *sod' brunnen'* = puits, même quand l'eau n'est pas minéralisée.

En Canton de Berne, *sod' proûna*, ou *sod' brünnen'* = puits.

En Hte Als., anc. Cté de Ferrette, à Friesen, à Hindlingue *sol' proûna*, = puits, tandis qu'une source se dit *lif proûna* (source vive).

En C^{en} Fribourg, on trouve *sodbach*, n. de cours d'eau. A Delle, Loudevic Soder, anc. n. pr. en 1529, cité par L. Viellard (Bull. Bf. n° 9).

Engelsod (Anget, Angette, Angeth, en 1234), semble un barbarisme apparu plus d'un siècle après, (Anget ou Andjat en 1350), et dû sans doute aux scribes germanofones des nouveaux maîtres. Le n. pat. actuel *Andjat*, existait déjà en 1300, car *Eniat* se prononçait *Enjat*, en écriture et *Andjat* en prononciation usuelle. Nos scribes fr. en ont fait *Angeot*.

Dans un intéressant travail, M. Gendre tire notre mot du Lat. *surgere* (se lever, sortir, jaillir) qui a donné *sourdre*. La ques-

Dans ce nom, en Argovie, *sod'* ou *sof'* indique la qualité minérale ou sodique de l'eau tirée de petits puits. Ce mot a pu s'appliquer au puits lui même. En all. *sodé* ou *sodā* signifie soude, et pas autre chose. *Sod*, quantité d'eau p^r un brassin, sauce, acrimonie dans l'estomac.

Notre radical n'existe pas seul, dans les cit. précédentes actuelles, mais par sa position adjectivale dans *sot' proûna* ou *sod' brünnen* sert à distinguer les puits, des sources ; tandis que le latin *surgere* a servi, au contraire, à former le mot source.

Remarquons que *sod' proûna* ou *sod' brunnen* (inconnu en Hte Alsace francophone) n'est employé que dans les pays germanophones où ont régné nos anciens maîtres germanophones ou dans leur voisinage, ou dans leur pays d'origine.

Sôfiat, Sophie. P. Month.

Soi, sf. Soif. *Sä*, à Mandeure.

Soi, sm. Soir. Arboi (arc-en-ciel) chu l' soi, Bé chu l' matin (à Vermes).

Soi, sf. Haie, à Eguenigue. En lat. *scæpes*, Vfr. *Sepe*, *Seip*. *Essôpi*, faire sècher (linge) Auxel., c.-à-d. sur les haies ?

Dans le règlement de la C^{re} de Leval, addit. de 1618 « a été réglé qu'une personne qui sera prise ès *soys*, doit être amendable », Liblin, Bf. et Ter. p. 205.

A Eguenig., vais *te coitchi derrie la soi*. A Sermamagny (1) *soie* = palissade, tandis que « *bés bossons* » = belle haie.

Le bois des *Soyaux*, près Chalonvillars (manusc. de la cure 1727), forme francisée.

Essoyeux, bois près Chalonv. et Frahier (voir chans. de Frahier, Poly), forme pat.

Dim. *Soyote* à Bournois ; sur le *Soye*, l. dit champs à Véze-lois ; *lai Sæ* au B. de la Roche.

Vfr. *Soëf*, haie fermant un héritage, Roq.

Soidje, au fém. *soidjelle*, [Sourd*-e, à Mandeure.

Soile, Seigle. En 1270, à Soissons : *un mui de Soile* (Thés. n. anecd. cit. p. Fallot).

Soisot-ate, abrég. dim. de François-e ; *çoisot* est mieux. Voy. Français.

Soitchi, v. inf. et part. Salbert, Châlonv., voy. [Sätchi*.

Sôle, Fatigué, (du L. *solutus*). Fatigué, las. (En p. aj. etc. c'est *foulaï*).

(1) Sermagny, forme abrég. de Sermamagny, employée par Bonvalot.

En p. Bf. Rethnans *Sôle*. Rab. *Solu*.

Solai, fatiguer, lasser, sens prop. et fig. *Solant-e*, fatiguant-e au moral.

Seulâ, en Ballon.

Sôle, fr. cad. = *pie* = sole fr. *En la solate*, à Meroux, 1655, Stoff; du L. *sol*, terrain.

Sol, l. dit, à Ligsdorf ou Lechin court, (Ferrette) Stoff.; à Volgesheim, C^m Neuf-Brisac; à Hüsseren (en 1488), et le composé Gesol (Colmar).

Solmont, l. dit à Kruth (Val St Amarin) où nous trouvons d'autres vestiges francophones, ex. *Bramont*.

Les Soles, l. dit à Botans (Stoff).

Son, sai, sles, adj. pos. [Son, sa. ses*fr.; id. en Salbérien. *Sai*, sa, en aj.

San, son à Chalonvil. ex. : *San hanme*, son homme. *Sés*, un peu partout hors de Ch.

L'n de son fait liaison.

Son, sm. Sommet en Month.

Son, id. en fr. *Souënaï*, sonner. *Souënu*, sonneur. **Sonnailles*, collier de grelots en forme de clochettes.

Souënate, sonnette.

Sön, sf. [Sens), côté. Ex. : *sön deavnt derrie*, sens devant derrière. *D'ëne sön*, d'un côté. *Fraïre d'ëne sön*, 1/2 frère.

Carousse ou voiture d'*ëne sön*, voiture dont la caisse est dirigée sur le côté et placée sur deux brancards, sans place pour le cocher. Elle est spéciale à notre région où résonne notre patois, Bf. Month. et Porrentruy. Elle est en train de disparaître; en dernier l., les Juifs s'en servaient comme voiture démodée c.-à-d. à bon marché. Voy. *sené*, cong. p^r le sens moral.

Sönbiant, Semblant.

Ëönbte, Espèce de nœud coulant, formé par une boucle de corde dont les deux branches non nouées repassent côte à côte dans cette boucle. Lgdoc *Sunbel*, cordon, filet. A Bes., *Sanbé*, chiquenaude, cong. (1).

Du L. *Cymbalum* ? cloche, probabl. à cause du nœud coulant ou de la corde de la cloche elle-même.

Sonbre, adj. id. en fr.

Sombres, sm. pl. Jachère. L. dit, *les Sombres*, champs à Plancher-Bas.

(1) ...Faut li roussena las épaules, li baillie in bon sambé su lou nâ. (La crèche, de Besançon).

Sombrot, l. dit, St Germain (Stoff).

Sonbraî, Labourer un champ p^r le laisser en jachère ; **Sombrer**, en anc. fr. local et **sommarâ**, à Albertville ; id. au Val d'Ajol. — **Soma**, à Uriménil = *sombre*.

Sôndje, [Songe*. *Sôndjê*, Songer, penser.

Sôn·ne, sm. [L. *Sommus**, somme, sommeil. *I ai sôn·ne*.

Sônti, ou **sôntre**, Ind. p. i *sôn*, n^s *sôntons*, v^s *sôntes* ; pas. déf. i *sôn*. Les part. *sôntant*, *sôntu*.

Sônti-bon, Ilysopé ; **santi-bon**, à Meroux.

[**Santi-bon*** *sâvaidje*, Serpolet, à Meroux.

Sôntu, sf. senteur.

Sôpe (sôbâ), Soppe, vges de Hte-Als. paraît congén. aux formes *suspa*, 1105 et *sulerbach*, 1185 (C^m Masevaux). « Sope, autrement Mormaingny, 1453, Trouillot, cit. Stof.

Sôpi, [Soupir*.

Sorfue, Cerfeuil, à Meroux.

Soté, p. als. d'Hindlingue (Entreigne), Lepuix, vge TBf.

Sou, Souî, ivre.

Sou, id. en fr. Aitrappé-sou. espèce de filou, Id. à Bf.

Souci, [Soucil* à Mandeure.

Soucre, Sucre. *Soucraî*, sucrer ; [*Socraî*, Aj. (Eschênes), etc.

Soûe, sf. 1^o Soie ; 2^o poil long et rude (des porcins par ex.) *in viêtu de soûes* = porc, (jeu de mots).

Soûe de poûe, Etable à porcs, litt. toit de porc. En Aj. [*Sô de pô**.

Soûe, avant-toit d'une grange.

Soûê, sm. [Soin*.

Soûêgnê, [Soigner*.

Soûec·hai, [Souffler*. En Montb. [*Sôechai**. *Soûec·hai l' poi* (souffler le poil).

1^o Provoquer. *È n' ferait piê bon li soûec·hai l' poi*.

2^o Respirer par la bouche pendant un sommeil profond, de sorte que chaque expiration distend $\pm$ les joues avant l'expiration, comme lorsqu'on fume la pipe (congestion des centres nerveux.

Sôechai, en Montb.

Soûec·hu, [souffleur*.

Soûec·he, [Souffle* subst. verbal.

Chóchat, à Vermes (Delémont).

[Souechot*, à Etobon (Héricourt). [Sóechot*, Montb.

[Sóflot*, à Ronchamp, où n'existe plus le *Ch* de *Ch*. p^r *Fl*.

In chè-yat, un soufflet, au Bonhomme (Lapoutroye).

Soüegnot, [Signet]. Jeton, avec n° d'ordre, que les teinturiers donnent p^r reconnaître les vêtements (ou autres choses) donnés à teindre.

Se soüëgnie, se signer ; voy. *Souegnîe*, voy. *soüë*.

Siniot, anc. n. pr. à Bessoncourt, XV^e S^e.

Soüenaî, Sonner, voy. *Son*.

Soüene, Saône. L. *soccona*. Rad. *sequana*, le même que p^r Seine (*sequana*).

Rivière des Séquanes ; ou qui vient du pays des Séquanes (la Seine) peuple qui jadis occupait les sources de la Seine.

Soüeqaî, [Souquer* D. Boiste. et Bf. chercher, fouiller, péj. (de l'all. *suchen*, chercher), flairer, en cherchant, parlant des chiens. *Soüeqe*, *Tanbeau* ! *Soüeqe* !

Soué, à Exinc. = *Soüege*.

Soüequ, qui met son nez où il n'a que faire ; *triv*.

Source, id. en fr. Bf. ressource. (Manus. Pélot).

Sourcie-re, Sorcier-re. *Sorcie-re*, à Angeot. Voy. au m. Fontaine, F. de la *Sorciere*.

Soüeron ou **Çoüeron**, 1^o [Ciron] ? Bas-L. [Siro]. VhA. *Siuro* (Stappers) ?

Vrillette, petit coléoptère dont la larve perce le bois, le rend vermoulu. Genre *anobium*.

Le fr. *ciron* est un petit arachnide, *Acarus siró*, mite du vieux fromage.

2^o dard des hyménoptères et d'autres espèces voisines.

Soüerenai, attaqué par les « *soüerons* » (bois), vermoulu.

A St Vital, Sav., on *Sâron* = un *ciron*, fr. mite du fromage etc.

A St Vital, na (une) *Zorsä* = une vrillette qui *vermoule* le bois.

Soüertche, Jupon, jupe. All. *Schurz*, sm. tablier.

Soüetche, [Sorte*. *Ai-soüetchi*, assorti.

★**Souetchi**, [Sortir*. Le m. employé est *paitchi*. Voy. ce m. J'ai sorti, Bf. je suis sorti.

Soüete = et vov. *aissoüete*. P. Messin. *Sôti*. adi. à la maison.

Lgdoc, *assousta*, mettre à couvert.

Soûetenaf, Rosser, (syn. de *rouêchê*, Ch) ; à Croix, ex. :

Di cô i veu le souatenaf.

Sain attendre, è baillait ai grans caüs, son tchin,

... aivé ène roneche (1).

Montb. *sô-te*, massue ; dim. *sôc tot*, trique, Contej...

Soûeteni, [Soutenir. *Soûetin*, sm. verbal, soutien.

Ind. p. *I soûetin*, n^s *souelinions*, v^s *soûelenis* ; parf. *i soûetigni* ; fut. *i soûeterai* ; les part. *soûetignant*, *soûetenu*.

Montb. *Sô-te*, « bâton à grosse tête, Contej. ; dim. « *sôc tot*, trique ».

Soulaf, -on, -êne, Voy. *sou* et *sâ*.

Soulâdjê, [Soulager*.

Soulie, [Solier* VFr. et Celto-B. Fenil, grenier à foin reposant sur l'étable d'une « *grandjerie* ». En Celto-B. *Sól* = poutre.

Soume, [Somme*.

Soupe, id. en fr. et en all. (Suppe). Rosemont, *Sope*. *Soupaî*, v. et s., souper, repas vers les 7 h. ; *Sôpaî*, à Angeot. — VhA. *Saufe*, orig. germ.

Soupe à la grand mère, Soupe à la farine roussie, à St Claude.

***Sourcie-re**, [Sorcier-re*, l'anc. mot est *Djenâtche*, voy.

Soutain-ne, Soutane.

Spoule, Bobine, à G-y, de l'All. *Spule*, qui a donné le n. pr. *Spuller*.

Sri, sm. Musaraigne ; id. à Angeot. Du L. *Soricem* souris. Id. en Comto bourguignon.

Au midi de la Comté, en pays savoioyofône, c'est *mozzet*, *muzet* (2).

Stevenot, n. pr. a donné Thevenot, cong. d'*Ietienne* ; voy.

Stoba ! Arrête ! à Frahier ; *Stabe* ! à Auxelles (E. Moritz).

En Berry *Stabo* ! (= le L. *sta bos*) « exclam. des laboureurs p^r arrêter les bœufs ».

Stoffel, n. pr. H. Rhin, Altkirch, abrég. de Christofel.

Sudaf, [Soudar] Soldat ; p. aj. [*Soudaî** (3). Ban de la Roche, *Soudaire*.

(1) Fable du Loup .. trad. en pat. de Croix (Delle), par M. Colin.

(2) Rappelons que le Dênt. du Jura au sud de la Forêt de Chaux est savoioy-

Lunéville, Soudar, Oberlin.

Suderasse, femme à soldat, péj.

Sudat, Souder.

Sufi *ât_ê*, [Suffit est-il]. Toujours est-il.

Suisse, 1^o id. en fr. ; 2^o surn. C^{on} Bf. qui « fait suisse » ; 3^o « qui a servi dans les Suisses » (Bourogne, Janvret). Au fém. *Suissate*, Bf. *Suissette*, = *Chuitzerasse* au B. de la Roche (B. Rhin). *Suiches*, form. d'anc. écrits. *Srychetz* (1499) Suisses, Arch. de Belfort. *Suichet*, n. pr. arr. Month.

Lou sun, ou **lou sun-ne**, Le sien. *Lai sun ne*, La sienne.

Supri-sumi. Sur le champ.

Sur, adj. Sur, à Friesen ou Friesè (H^{aut} Als) en fr. Fréchone ; all. *sauer*.

Sur, incon. à Ch.

Su-yant-Su-yè = les part. du v. *seure*, voy.

Su-ye, [Seuil*].

Su-yot, Hoquet. *Sangliot*, en p. de Vancians, Doubs. Pic. *Souglot*. Du L. *singultum*.

Svirôncoûê, l. dit, Ch. *Sevironcourt*, fr. cad. Stof.

Rapprochons de ce n. *Wyrafcourt*, 1189, cité par L. Viell, p. 314 p^r Voujeaucourt.

T

Comme le plus souvent le *C* latin et autres *C* durs étrangers à notre parler (Lgdoc, Norm., Picard., etc.) ; et toujours le [*Ch** fr., comto-bourguignon, bourguignon et autres dial. de langue d'oïl, qui en dérivent, les *Ts* (1), [*St** (2), et *S'h** (= *Th* anglais) (3) savoïyofônes, qui en proviennent aussi, se rendent en notre patois par [*Tch**], c'est donc à la lettre *T* qu'il faut ordinairement chercher leurs homologues en notre patois.

On remarquera, par *balancement compensateur*, que notre patois, *mouilleur* en général, sèche le *T* où le fr. le mouille, ce

(1) La Tarentaise, la Suisse française (sauf le Jura Bernois) : le pays de Gex, le Bugey ; le dpt du Jura au sud de la forêt de Chaux ; l'arr. de Pontarlier (Doubs) le val d'Aoste, q. q. peu en Tessin ?

(2) Albertville, et la vallée de l'Isère jusqu'à St Vital. A côté, à Montailleur ; à Gresy-sur-Isère commence l'*s'h* qui descend.

(3) Occupe Chambéry : la vallée de la Maurienne ; Mégevette en Faucigny, Les Bauges (vallée du Chéron) Minzier (St Julien) etc. Plus au sud en Occitanie, c'est une *s* ou un *ç* doux qu'on trouve souvent ; ex. en Dauphiné occitanien on dit *Çambéry* (Chambéry) ; en Ardèche, du *ciendent* (chiendent) ; en Limousin, *Vicy* = Vichy ; id. en Piémont méridional, à Venise.

qui arrive aussi pour les autres consonnes mouillables. Le T final de notre pat. du suff. *ot* est ord^t rendu par *d* en savoioyofonie. Dans St Bernard (sermons) le T final est rendu par *D*, à la 3^{me} personne des verbes.

Tà à Etobon, Taupe-grillon ou Courtillière, voy. son syn. congénère *Ertai*, et [*taï**.

Tăbăyon, anc. n. des notaires, Tabellion, du L. *Tabulæ*, testament.

Lieu dit de pré à Ch. — Même rad. que *tavaillon*. L'étude de notaire en Vfr. = *tablier* ou *tabelier*.

L'argot parisien *talbin*, huissier, est peut-être un descendant dégénéré.

Tăbêrlê de Mourvelai (Morvillars) c'était jadis un individu extravagant.

Cette appellation servait de qualificatif aux jeunes gens peu sérieux (M^e F^e Cheux, avia paterna). Midi de France, *tabourin*, un peu fou.

En pays Montb. *tanberlan*, Tintamarre.

Cong. au *Tabarin*, du Pont-Neuf de Paris, et au suivant.

Tăbouêrai, Faire un grand bruit ou vacarme en tapant sur corps résonnant ; id. en VFr. (tabourer). Bf. *tambourer* p^r *tambouriner* ; voy. *tanbournai*. Rad. *Tabour* (1).

Tăbye, [Table*. *Tale*, en aj. (Grandvil.). *Taule*, près Bes. *Tăbiaie* [Tablée*. Bf. *tabier*, tablier. Rad. L. *Tabula*. — *Tauliron* et *mettrot* se disent pour dressoir p^r vaisselle à S-y.

Tăcai, (Taquer, Bf.) 1^o Toquer* ; se *tăcai*, se donner un coup sur un corps dur ; onom. ou toquer. Quand il s'agit des jambes on dit, se *b'yêchîe* [se bucher].

2^o donner des coups secs ou secousses brusques au van, de côté, pour séparer les mauvaises graines (*tacures*),

3^o passer le fil de la trame dans la chaîne, et le pousser avec le battant pour faire un tissu serré (d'où bruit sec).

4^o tricoter, tisser serré : ex. : *cîes tchâsses, c'te toile sont bin lacaiès*.

Tăque, sf. Heurt ou coup reçu en se heurtant contre un corps dur.

Tăcure, sf. La trame d'un tissu, sur laquelle on *laque*.

Tăcaidje, action de « *tăcaî* », le résultat de ce travail.

Tacates, cliquettes se manœuvrant comme les castagnettes.

Tacoutaî, fréquentatif de *tacaî*. — Onom.

Taic'hâte, (voy. ce m.) qui peut provenir d'un v. redupl. hyp. *taquelaî* ou *taclaî* (dont le *quel* ou *cl* donne rég^t *c'h*. — Aussi l'instinct populaire en parler de Bf. retablit le *cl* (ticlette). Remarquons l'homologie $\pm$ de *ai* et *i*.

Taquard, n. pr. TBf.

Tăchon, [Taisson* ou blaireau. VFr. Tesson ; du L. *taxonem*.

Tăsson, près Bes.. L. *Taxo*. Vha *Dahs*, (*Dachs*. all.). *Dars'* à Louèche (Valais).

Comp. Lgdoc, *Tessou*, jeune porc. *Creux-du-Tesson*, l. dit de champ, St Dizier.

Teunière, voy.

Tăcon, id. dans Rab. 1° Empiècement ou morceau d'étoffe employé à rapiécer un vêtement, ou une étoffe ;

2° par analog. morceau ou partie de pré, ou autre chose à surface plane ;

3° Gras-double.

TăcoÛēnaî, mettre une pièce, rapiécer. Le réd. *retăcoÛēnaî* est plus employé.

Tai, adj. pos. *Ta*. Ne pas conf. avec *tiaî*, quel.

Tai-e, adj. Tel-le. L. *talis*.

Tai, [Tard*. *Tardy* ou *Tardi* (Tardif) anc. n. pr. d'Aj. = lent. *Aitairdjie*, voy.

Tai, sm. Courtilière, à Eschêne, Angeot... [Hérétique); abrég. d'*ertaî*, voy. ce m. qui lui même est abrég. d'*éritaî* (Abéwillers, O. Claude).

Té, Salamandre, à Bournois D'après M. Roussey, il fallait tuer le *té* et en appliquer la peau sur la partie mordue par le dit *té*, pour échapper à la mort ! *Tuetey*, n. pr. à Montb. voy. *tiuaî*. — [Tă à Etohon.

Tai (bref) à Exincourt. salamandre, ou Triton.

Taic'hâte, [Ticlette* Bf. Loquet, composé d'une touche à l'extér. de la porte, basculant à travers la porte sous la pression du pouce ; ce qui relève une tringle à l'intérieur retenue d'un côté, de l'autre, entrée dans un arrêt et mobile sous la touche.

Taic'houtaî, Loqueter, *ticler* ou *ticleter*, Bf. faire entendre le (cliquetis) de la « *taic'hate* » agitée.

Taic'houtu, qui « *taic'houte* ».

Bf. *Ticlet* ou *ticlette*, loquet. *Cliquet* en Celt. Br. ; Lgdoc, *sîs-clet*. St Vital, Sav. *Lequet*.

Tac·hote, à Sermagny. **Taquiote**, à Plancher, ce qui nous mènerait à *tacaï*, (voy. ce m.) à *tioche* des Vosges, clanche, loquet (Haillant) et au fr. *cliquette* auquel il est homol. par transposition. Tous m. onom.

Taiclet, n. pr. TBf. Florimont. Voy. *tacaï*, radic. possible.

Tan, Tant. [*Tain**, Aj., Pont-de-Roide, Sancey.

Tainte, Voy tante.

★**Taipaidje**, Tapage.

Tairi, [*Tarir** parlant des bêtes laitières ayant perdu leur lait. Employé passiv. : *noûete vaitche ât tairi*.

Tairietre, Lierre. — [Terrestre], arbuste ne quittant pas la terre ou son support.

Terrintre, à Meroux ; **Taréc·he**, à Sermagny.

Taitche, [*Tache**. *Taitchie*, tacher (ai est bref).

Bête à mille [*tâtches** ! Salamandre terrestre, Ronchamp.

Taitche, Poche d'un pan d'habit en arrière. Bf. *Tâche* ; G-y *Tâtche*. All. *tasche* qui a pu donner *Tascher* (de la Pagerie) ; voy. La Blotière.

Tape-Taitches, Un des sobriq. des gens de Chamesol (Mandeure), c. à-d. que les pans de leurs habits tapent sur les jambes.

Tacă, à Albertville, besace.

Taitchie, Tâcher. Conj. *aivancie*.

Tâcher moyen, expression spéciale à la langue d'oc et au parler savoiofone, faire en sorte. Ex. : en pat. de Châtillon, dpt Jura. On [*taiset** *māyan de meu faire*.

Taivan, Taon ; du L. *Tabanum*. Rab. *tavan*. [*Taivain** en p. aj. (Angeot). *Tavaï*, à Ronchamp.

Tai·yle, [*Tailler**. *Tai.yan*, sm. [taillant*.

Tai·yandie, taillandier.

Taiyle, ou **teillie**, Voy. *Teillot*.

Tâlai, Contusionner, meurtrir, par pression ou coup, sans blessure extérieure.

Se dit des fruits et des êtres animés ; ex. : *Ne poire-de-fie tâlaie* ; *avoi l' tâlon tâlai*.

Taulâ, en p. **Montag**.

Tâlure, Contusion (êtres animés, fruits, etc.),

Ce vocable, assez répandu en France, mérite d'être francisé.

Taloiyie, courbaturer, en Montb. (Contej.).

Tâle, aj. ; voy. tâbye.

Talon, 1^o id. en fr. ; 2^o partie postér. de la base de la charrue qui termine en arrière la *choûelaie*.

Talvõn'ne, (à Bf. *Talvanne*), à Ch. mur de pignon, même signific. à Bf. ; *Talbenn'*, en Celt.-B.

Talvan ne, à Angeot, mur $\pm$ bas supportant une cloison, au logis, ou à la grange, ce sens le ramenne à l'all. *Theilwand*, mur de refend ou *Teilwand*, car les All. nous précèdent dans la réforme inévitable de l'ortographe qui doit consister à bannir les caractères parasites ou inutiles.

Tân ou **tant**. Tant. *Tân pu*, tant plus ; *tan paï*, tant pis.

Tanberlan, Tintamarre, en Montb. Voy. *Taberlë*.

***Tanbournai**, Tanbouriner, battre de la caisse. Vfr. *Tabourner*, et *tambourner*. Notre m. est de forme moderne, voy. l'anc. m. *tabouërai*.

Tandique, conj. Tandis que.

Tannenkirch, Vge C^{on} Ribeauvillé, en partie patois franco-phone (Aufschlager).

Tante, id. en fr. ; [*tainte**, en Aj. ; à Maiche. G^d Sancey (Doubs) *Tainti*ⁿ. (1)]

Tantale, petite tante. Du L. *amila*.

Tantairie ou *Tante Airie*. Être ou esprit féminin surnaturel qui faisait des siennes vers la Noël ou autre temps. (Ch., Salbert ..) tourmentait les enfants paresseux, dérangeait les joujoux, embrouillait par petits endroits, les ouvrages qu'on n'exécutait pas avec assez d'activité. Au pays de Montb., elle remplace St Nicolas pour les bienfaits. D'après M^r P. E. Tuefferd, on la confondait au moyen-âge avec une Comtesse de Montb. (*Arie*, ou *Henriette*) populaire par ses bienfaits, en Montb. et en Porrentruy, jadis sous le même régime. On dit que dans le pays de Montb. : la Tantairie, visite les sours l'avant veille de Noël, et dérange tous les travaux de femme qui ne sont pas achevés pour cette époque et qui doivent l'être.

Ex. de chute de l'*n*.

Tantiuë ou **tant-yuai** ! (Abrév. de *Mâtantiuë*) 1^o Juron favori du Comté de Montb., à Etobon, et usité aussi en Porrentruy.

(1) Petite *n*, pr indiquer un vrai *i* à 1/2 nasalisé. Cet *i* n'existe pas à Châte-nois ni en bassin de la Savoureuse. On le rencontre à Vermes (Délémont) Man-

3° Un des sobriq. des « Montbillaidjots ».

Tantôte, (Tantôt* ; au Ballon, [Tanteù*.

Taoute. de Montb. est une forme de notre *âoute* ; voy. *Aoutö*, en Dt de Lozère, a la même sign. que notre *aoute*.

Tapaf, 1° Taper ; 2° donner une *tape* ; 3° éclater (par air comprimé).

Red. *Tapoutai* [Tapoter*. Dim. *Tapïllie*, pétiller.

Tapot, tout corps ou instrument pouvant détonner par pression, ou ayant l'apparence gonflée.

1° Silène enflée (caryophyllée) dont le calice est très renflé.

2° Espèce de clifoire en sureau, contenant de l'air entre 2 boulettes d'étoupe mouillées, cet air comprimé entre elles par la poussée que fait une tige de bois, éclate par le départ de la boulette antérieure.

3° avec une feuille, un sac de papier on fait un « *tapot* ».

4° Grasse personne et ronde. A Bf. *tapote*, jeune fille boulotte.

I só gonc'he c'mön in tapot (c.-à-d. comme une chose gonflée prête à éclater.

Tapate, Batte, battoir de lessiveuse. *Un coup de langue, un coup de tapate*, Bf. ou tapette.

Tapette en argot parisien, langue bien pendue, bavarde.

Tapouère, sf. [Tapoire]. Ustensile de bois, formé d'une plaque épaisse de bois avec manche oblique pour aplatir et fouler la glaise molle d'une aire de grange.

Tape-tâtche, un des sobriq. des gens de Chamesol (Mandeure) voy. *tâtche*. C.-à-d. dont les pans d'habits battent les jambes.

Tape-tîu, 1° Espèce de beignet, ou crêpe épaisse, espèce de « *roncin* » voy. ce m., qui tape plus fort que les crêpes en le retournant.

2° Tilbury ou voiture de promenade à 2 roues [*tape-cul**.

Tapaie, Tapée, un grand nombre.

Tapai-baliveau, 1° marqué p^r être réservé de la coupe ; 2° resté vieux garçon. J. B. Vautherin (avuncul.).

Topaïsée, en pays Montb.) Éclater, fendiller.

Târpe, Grosse patte onguiculée d'animal (ex. loup, ours, etc.), par extens. grosse main d'homme.

Tairpié, à Vermes, plante à feuilles découpées, des terres humides.

Tairpailouè, à Boncourt, plante (*taîrpe ai louè*, ou *l'ouè*) = patte de loup ? ou d'ours ?

S'öntairpaî, redoubler d'efforts au travail manuel ou autre.

Tapailor, [patte d'ours*, à Vermes, grande Berce.

Tapailo, grande Berce, District de Delémont = *Tarpe de-Loup*, à Month. (Contej.), grande Berce.

Bærentôpā, en Als, *Bærendopen*. en forme germanisée, Patte-d'ours ; grande Berce (Branc-Ursine ou Branche-Ursine (Heracleum Sphondylium) voy. *tutue*. — **Topā**, en als. de *Friesè* (Friesen) = patte ; ce mot se retrouve dans les mots ci-dessus cités, *taipailor* etc., et *tairpailouè*, sert de trait d'union avec les autres.

Tôpā, à Brumt' (Brumath) ; id. en *romantche* (Grisons). **Tôpè**, en Argovie.

L'all. a *Pfote*, ± rapproché de patte Tous de la même famille.

Tape (étang de la) TBf.

La Tappe l. dit de champ à Argiésans.

Tässie, Téter. Celt. B, *tez* = tette.

Tasserot, jeune qui tête encore ; *in viêlot tasserot* ; *in poulè tasserot*.

Tässoitche, ou *tasse voitche* (Salbert, Eguenigue), Salamandre. **Tösse vaitche**, (Plancher-les-M., Ronchamp), c.-à-d. Tête vache, (croyance popul. lui attribuant la propension à téter et par suite à épuiser les vaches (M. Poulet) ; chose ayant lieu p' les serpents d'après des personnes dignes de foi ? et qui se dit à St Vital (Albertville).

Bai-yê ai tässie, Allaiter.

Tosse ou *tâüsse*, mamelle, à Vescemont (Joseph Ruez).

Tasticoter, forme Bf. donnée par D^r Corbis, = *asticoter* du dict. Littré et autres dict. fr.

Tathien ou **tat-yin**, [Taquin*. Ex. du *qu* mouillé.

Nom sous lequel sont désignés les habitants des vges situés au Sud de Bf. par ceux situés au Nord, (par ex. par ceux de Sermamagny) D^r J. V.

★**Tâtouille**, Bf. Rossée ; D^r Corbis donne *Toutouille*. *Etouillâ*, à Albertville.

Tauliron, voy. *Tab-ye*.

Tavailon, Id. en fr. dict. Littré. Bardeau, petite tuile en bois servant à garnir la *talvanne* ou mur à pignon, pour le garantir de la pluie battante amenée par le vent du S-O.

Comp. le Vfr. *tavel*, bouclier, et *tavelé*, tacheté.

Tavel, n. pr. Bf. — Du Lat. *Tabula*, table, tablette, ou *Tabulatio*, plancher, ou de *Tavel*, vge du C^{ra} de Fribourg (Taberna); même rad. que *tabaillon*, voy.

Tavernier, n. d'un anc. professeur de l'anc. collège de Bf. (1); n. cong. à Saverne (*Tres Tabernæ*).

Tayate, voy. *toue*, taie d'oreiller.

« **Tayote** » Corneille, fr. montb. 1628, Duvernoy.

TCH

Les grands monuments, après leur destruction, laissent tj. des vertiges dans le sol, de même le Tch de notre parler ne pouvait avoir existé depuis si longtemps, quoique repudié par les écrivains de tous les temps, en notre pays, sans laisser dans notre sol linguistique, des traces de son existence. Elles sont cependant très rares et peuvent passer inaperçues.

Dans l'intéressante étude de M. Feltin, sur Florimont, (Bul. S. Em. Bf. 1838, p. 221), on trouve, parmi les particuliers appelés dans une franchise, en 1431 *Tschan* Denu du Puix (= Jean Denis, Ici le *Tsch* all. est pour notre [Tch* qu lui même durci à l'allemande, est ici pour Dj de Djan ; puis *Tschan* Goly, du Puix ; *Pittisschan*, de Beurnevésin, (= Petit Jean, en pat. *Pèttè Djan*) ; *Tschan Nia*, de Suarce = Jean Nia, en pat. *Djan Nia*, voy. *Nià*, et Henry Nia (Deja indications de n. pr.) voy. *nià*.

On a aussi *Schelenay*, Châtenois en 1341, ± homoïône et homolog. à *Tchâtenai*, n. anc. et actuel en patois. Ce *Sch*, est peut-être une tentative de figurer *Tch*.

A Belfort, nous avons le n. pr. *Tschaine*, (= le pat. *Tchaine*, sign. chêne ou le fr. chaîne), en 1813, cité par M. Dubail Roy dans Bul. S. Em. Bf. 1898, p. 11.

« Le 25 décembre 1813, le garde d'artillerie Maître brûle les maisons *Tschaine*, Longchamps, Vinot, Piney, au fg de France, situées entre le Pont et les Capucins ». (Revue d'Alsace 1885) ; à Rougemont, *Tschirett*, n. pr. ; voy. :

Le *Tch* de la tête des mots a pour ancêtre le *c* dur Latin, ou autre *c* dur. Il est représenté en fr. par *ch* ; en Savoisyônie du Nord, Sud de la Franche-Comté, Suisse française (excepté le Jura Bernois), en Val d'Aoste, par *Ts* ; par *S.h* (= th anglais) en Faucigny, en St Julien, en Chambéry ; par *ST* à Albertville, St Vital, etc. par *S* en Provence. Notre *Tch* existe en *romantche*.

On trouve q.f. *Tch* égaré en pays du *Ts*, ex. *tchá*, chaux à Châtillon (Jura) On le trouve aussi à Beaujeu, près Digne.

Notre région du Tch est bornée à l'Est par le Canton germanofone de Soleure ; au sud, par le *Ts* de Neufchâtel et de Pontarlier ; au sud et à l'ouest, par le *Ch* du parler bisontin ou comto-bourguignon, au nord en plaine, par l'alsacien germanofône ; mais au nord vosgien il s'étend assez loin, en ilots, dans les hautes vallées lorraines et alsaciennes francôfônes, et même en q. l. dits en vallées als. germanof.

Notre *Tch* occupe tout le TBf. et les vges voisins francôfônes annexés, l'or-

(1) Le bon père Tavernier, notre anc. professeur de 8^{me}, mort octogénaire, nous a laissé un bon souvenir avec son accent alsacien, et son épingle de cravate avec laquelle il nous donnait en l'imprimant, des *satisfecit preceptorum* ! Que Dieu aie son âme : disons-nous, selon le pieux dicton de nos pères.

rentruy, Delémont et voisins sud francophones de l'anc. Dépt du Mont Terrible, l'anc. pays de Montbéliard, $\pm$ l'arr. de Baume-les-D. ; à l'ouest une bande $\pm$ étroite de la Hte Saône confinant le TBf. le Montb. et Baume-l.-D. On le trouve à Plancher, à Ronchamp, à Etobon, mais n'est déjà plus à Lure, à Fougerolles, à Vesoul, etc.

Sur le versant vosgien, on le trouve en arr. de Remiremont, à Saulxures, à Ventron, à Cornimont, à La Bresse ; En arr. de S. Diè : à Gerbépal. à Fraize, à Bertrimoutier, à Wissembac.

Sur le versant alsacien francophone à Saales ? Schirmeck ; peut-être à Urmatt (à 30 kil. de Strasbourg) où d'après Aufschläger, (l'Alsace, 1825) resonance le pat. fr. Lorrain. On le trouve q. f. en noms germanophones, ex. : *Tchudi*, n. pr. Suisse ; au Ban-de-la-Roche ; au Val de Ville ; en Vallée de la Liepvre ; au Canton de la Poutroye ; en lieux dits d'origine francophone, en Vallée germanophones de St Grégoire ou de Munster, en la vallée de St Amarin, en celle de Masevaux :

Ex. : *Tschar*, à Oderen (voy. *tchâ*) ; *Tschaderen*, à Rimbac ; *Tschati*, à Bourbac-le-Haut ; en la plaine germanophone als. ; *Tschaderat*, à Vanchelle ou Winkkel, (voy. *tchaderate*) ; *Tschaslis*, à Fetteroise (Pletterhausen) ; *Tschambel* (= *bé tchan*), à Retzwiller ; *Tschæmbele*, à Reiningen (Mulhouse) (Stoff.) ; *Tschain* ou *tchain* = forme ajoulot ede *chan* ; *Tschell* (= celle), à Roderen (Thann).

En général, il faut soupçonner un n. d'origine francophone pat. dans les n. als. germanophones commençant par *Tsch*.

Le *tch* dans l'intérieur de nos mots patois provient de *rt* ; ex. : parti = *païtchi*, en pat. ; *Patchi*, en p. Montag. ; et en un lieu dit Grand-Patchy près de Bitschwiller, proven. de ce mot patois d'après Baquol (o. cit. p. 63) habité par des ouvriers qui *partaient* q. f. sans payer. On disait : il est au *Grand Patchy* ! parlant d'un mauvais payeur.

Tchâ, sf. Chaux ou calcaire calciné. *Caltechin*, à Locarno (Tessin) où pierre = *Tsassö*, donc présence du *ts* savoyard.

Tsau, à Santans (Montbarrey, arr. Dôle) (1), au sud de la forêt de Chaux, ici déjà *Ts* savoyard.

Tchâ, Chaux, vge du TBf. et lieux dits de forêts. Nom de l. dits caractéristique de la Franche Comté et voisinage, [*Tchau**, à Auxel., Sermagny.

Tschabrunnen, C^{on} du T. de Rimbach (Stoff) en All. cadast. — Et autres l. dits avec le rad. *Tschâ* en Als. germanophone.

Lachat, *Suchaut*, *Lachaud*, n. de fam. dans la région.

(Ne peut-on rapprocher de notre mot les n. pr. de Ch. *Lacheux* et *Cheux* ? voy. ce m.)

Lai Tchâ. forêt de *L'achat*, en fr. cadast. à Grandvillars.

(1) Notons q. q. mots du canton de Montbarrey, (de Santans) où commence le pat. genre Savoyard : *Tsan*, champ ; *Tsin*, chien ; *Tsau*, chaux (de la pierre) ; *Dsi*, plâtre gypse ; *Dsisseu*, maçon ; *midzie*, manger ; *Quiou*, clou ; *Gaille*, truie (parent au *caïon* savoyard).

Pré sous La Chaux, à Montbouton. — *Chauxrain*, l. dit, Ste Croix-aux-Mines, Hte Als.

Pré Lachat, à Fontaine. Ferme de *lai Tchâ*, près Courtetelle (Delémont).

Chaudane, près Besançon, hauteur boisée escarpée, « où on est censé n'y aller qu'avec des ânes » ?

Chaudanne, riv. en Valais.

Souëtchâ, Sochaux, vge près Montb. anc' *Souchaul*, en 1506, situé sous la colline boisée de Chaux, *Tchâ*, près Montb.

Lai Tchâ, forêt près Brevilliers.

Latscha, n. pr. à Rimbac, Hte Als. (Masevaux).

Tchar, à Oderen (St Amarin) Hte Als. (Stoff), vallée où se rencontrent plusieurs de nos l. dits.

La grande forêt de *Chaux* (Dôle), sépare le patois $\pm$ bisontin ou comtois propr' dits du patois savoïyofone en Dépt du Jura, de même que les « Grands Bois » séparent le pat. ajoulot du pat. cent. Belfortain.

Notre mot devient *chaul* dans *Souchaul* = Sochaux; ailleurs, *cal*, *chal* et *char*, ex. de *Calmonte* 1182, *Chalmont*, Charmont 1196, *Vilchalmont*, Vieux-Charmont (près la colline boisée de la Chaux. près Montb.

Bois de la *Chaume*, à Grosmaigny; id, à Eloye.

En Lat. vers 1170, *Calme* de Arli = *Le Chaux* d'Arlier, (la Tsâ d'Ali), près Pontarlier, (ou d'Arlay, Viellard, p. 295).

Ici, *Chaux* est représenté par *Calme* qui a p^r homolog. fr. *Chaume* = friche (1), plus tard bois. De même *Calmosiacum* = Chaumousey (Epinal) donne *Cal* ou *Calm* = *chau*.

Les *Hautes Chaumes*, Hte Als. = en all. *Hochwelden* = hautes forêts, (en Lat. *calvi montes* (A. Maury) = monts chauves.

Nombreux sont les « Chaux » dont la forme ancienne est *chas*.

Ex. : En 1219, « *Henricus sacerdos de chas* » = *Chaux*, près Bf. ou près St Hippolyte-du-Doubs.

Dans le Morvan, la forêt « *De Callibus* » a donné *Chau*, en passant par *Calz*.

Roussey cit. par Maury fait venir le mot Chaux (la grande forêt de Dôle), du celt. *Chod*, qui est une forme de *coat*. *Caoul*, autre forme celtiq. = forêt.

Pour notre mot passé en dial. als. germ. (*Kalmet*), voy. *Tchaume*.

Remarquons aussi en germanofonie als. *Schalm* ou *Chalm* = [Chaume*, l. dit montg. à Oderen (St Amarin); *Scholis* ou *Chals* en 1136, à Lucelle; *Schosrain*, à Kayserberg (1), Stoff.

Tchâ-de, 1^o adj. [Chaud-e* ; 2^o sm. (Le) chaud. *Lou tchâ di djoûë*, temps de la journée où il fait le plus chaud.

Tchâ tan, [chaud temps*. Eté (Grandvil.) ; Aj.

Tchâ de lai main, sm. La paume de la main.

Tchâde, sf. Chaude, affaire qui a chauffé, qui a échauffé ceux qui s'en sont occupés.

Tchâdière. Chaudière.

Tchâderate, 1^o Petite chaudière, l. dit ; 2^o L. dit *Tschaderat*, côte, à Winckel (Hte Als.).

Tchâdiron, Chaudron. *Chauderon*, l. dit, à Vezelois.

Chaudiron, n. pr. à Vesoul.

Tchâdot, Chaudeau, chaleur communiquée à la couche ; *faire lou tchâdot*, tièdir le lit en y précédant son compagnon.

Tchâfoûë, [Chaufour*, l. dit ; *Tchâfoûënîe*, Chaufournier. Id. à Menoncourt.

Tchälu. Chaleur. *Tcholu*, en Month.

Tchâre, Chaloir, (du L. *Calere*, avoir chaud), rad. de tous ces mots, mettre de la chaleur (à faire telle chose).

È n' m'ôn tchât, [il ne m'en chaut] = peu importe.

Tchâdernîe, Chaudronnier (arch.). En 1314, charte 6, Tuetey, *Estevenins li chadereniers*, est l'un des bourgeois de Month. Chacun à cette époque avait son surnom, les n. de famille n'existant pas encore (2).

L's était au nominatif sing. : notre langue possédait encore 2 cas (sujet et régime).

Tchâru-se, [chaleureux-se] qui a naturell^t le corps chaud malgré le froid, qui n'est pas frileux.

Ietchâdaï, *ietchâdure*, voy. *ietchâdaï*.

Tchai, Tête, de [caput, lat. ; anc^t [Chef* en fr. Usité seul^t dans les n. composés, ex. :

Tchai-bîetaï, 1^o Etourdi ; 2^o 1/2 assommé.

El ât tout tchai-bietai, il est tout bête (ébété).

Tchai bietoûe. [Tête de travers]. *Ê tchêmenê* tout *tchai-bietoûe*, il marche tout de travers (*bietoûe* = *L. bis tortum*).

Tchai-bietun, sm. *Elle fait di tchai-bietun*, elle coupe tout de travers.

Tchai-r'ueuchelai, Placé tête bêche. Le gros bout d'un côté, le petit de l'autre, par rapport à un objet ou corps semblable ; se dit des pierres, des gerbes, etc. [*Caput reversum*, *Lat.*], avec le suff. dim. et verbal *elai*.

Tcharon, *Tchavõnné*, voy. ces mots.

Tcharborue = [Tête des [*blues**, *Ch.*] brimbelles ou airelles myrtilles. *M. Poulet*, *Plancher-l-M.* « montagne faisant face à celle des Belles-Filles ».

Tchaicoechie, Faire tomber les fruits d'un arbre à l'aide de gaules, ou de batons lancés. (*Exinc.*). — *A Etobon*, *Tchocouechie* (1).

...*Tchaicouot*, Ramuscule feuillu avec fruit $\pm$ mur ainsi abattu, ou cueilli, (*Exinc.*) = $\pm$ le *tchaircot* de *Ch.* avec lequel il est congénère ; en ce cas *tchaicôechie*, signifierait abattre des « tchaircots ».

En fr. nous avons *chef* (ou *chai*) d'œuvre.

Tchevécie, voy. ce mot.

Tchaidjun, [*Chardon**].

[*Tchödjon*, à *Etobon*, ou mieux *tchäudjon*.

Ietchaidjenaï, Enlever les chardons d'un champ, d'une gerbe.

Tchaidjèneri, [*Chardonneret*]. En *L. carduelis*. *Chardoillet*, n. pr. de *Bf.*, *Châtenois* (2).

Tchallât, Dim. [*Charlot**, à *Mandeure*. *Chales*, *C^{on} Delle*, n. pr. = *Charles*.

(1) Noues voilà de *tchocouechie*

Après ce groue nou'ye (noyer).

Noues i on_ons tan ba'ye, (nous y en [ons] tant baillé)

Que noues l'ons tout défuryie. (*M. Goux*, maire d'*Etobon*).

(2) Pendant 3 siècles, le nom de *Chardoillet* ou *Chardoillet* (**Chardov'et*, en p.) s'est fait remarquer plus d'une fois, dans les annales de la ville de *Bf.* depuis *Hugues*, en 1524, jusqu'à *Ch. Chardoillet* qui fit partie de la municipalité installée en 1794. La famille de ce nom, fut alliée aux principales familles de *Bf.* Ce fut au commencement de ce siècle *XIX^e*, que *Pierre-Noël Chardoillet*, l'auteur du curieux recensement de *Bf.*, en 1790, (reproduit au *Bull. Soc. Em. Bf.* n° 11, p. 133) s'établit à *Châtenois*, où il dirigeait le haut fourneau.

Le nom écrit *Chardoillet* commence, au *XVII^e S.*, à s'écrire *Chardoillet*, comme il en advint pour le n. de *La Trémouille*, qui vers la même époque devint *La Trémouille*. Et comme la rouille s'écrivit la *roille*, en fr. *Montb.*

Comp. le *savoyard stardollet*, train de devant de la charrue fou st = *ch.*

Pré Chalot, l. dit à Auxel.-Bas. *Chalonvillars*, vge, voy. *Tcharonv'laî*.

Tchallê, Châlit, de *capsa lecti*, croit-on.

Tchailemigne, [Charlemagne*, arch.

È fat laichie liès bouènes, lai voû que T... liès e piantaie.

Tchaincé, à Epauvilliers, stalles des chantres au chœur. [Chancel]. « Espace entre le maître-autel et la balustrade... » Roq. Mot ajoutot (1). L. *cancellum*, grille. *Tchancé*, en Montb. (parenté linguistiq, en Aj. et Montb).

Tchaindjie, Changer. *Relchainjie*, réd. voy. ce m.

Tchandjie, à Nommay, etc.

Tchaindje, sm. 1° Echange ; 2° Enfant francophone placé en pays germanophone als., en échange d'un enfant de ce pays, et *vice versa*, pour y apprendre le parler du pays.

Tchaine ou **Tchéne**, Chêne. *Tchaïne*, à Eschènes, *Tchâne*, à Etobon et Montg., Vescemont, S-y. *Tchainot*, petit chêne, *Tchainéré*, à Exinc. ; l. dit TBf, *chénéré*, cadast.

Tchânaïs, l. dit, *Chânois* ou *Chénois*, fr. cadast. = chénaie.

Chaignot, n. pr. à Reppe ; voy. *Étchaïne*. *Chagnot*, à Méziré ; *Tchaine*, anc. n. pr. Bf.

Duchanois, n. pr. TBf. ; *Chassignet*, anc. n. pr. TBf. ; *Chainon*, n. pr. en Ajoie.

Entre les Chénats, l. dit à Réchésy.

« La Maison Tschaine à Bf. en 1813 ».

Chenillet, anc. n. pr. de Bf. XV^e S^e.

Tchainne, [Chaine*.

Tchainnon, chainon.

Tchaîyon, chaine qui unit l'avant-train de la charrue (paroisse de la Barouche) avec la haie, à l'aide d'un grand anneau, Phaffans Dr J V.

Tchaintre, Voy. tchintre.

Tchaipê, [Chapeau* ; manteau de la cheminée, à Angeot. *Tchâpé*, en Salbérien, en Rosemont (2).

Tchapelière, Nord de Bf. *Petasites officinalis**, parasol, à

(1) En 1394.. . 35 bourgeois..., Renauld Braidefert.... Jehan Vaillard, vohèble, Henriat. dit Galine. Perrin dit Bossat fondent une chapelle « devant le pvn-

Ch., plante à très grandes feuilles des prés humides. Lat. *petasus*, chapeau à larges bords. Grec : *petasos*, parasol.

En Montb. *tchaipé*. (*Dreutche*, à Sermagny.

Tchaipelate, sf. clou court et à grosse tête pour garnir et défendre les semelles. Voy. *tchai*, rad.

Tchaipelot, [chapelet*. Le L. *cappa* ou *chape*, fr. manteau à capuchon, a donné le dim. *chapel* qui a donné *chapelet*, petit chapel ou couronne de fleurs, de roses (ou rosaire), ou guirlande placé sur la tête de la vierge. Chapelet a ensuite désigné une guirlande de grains.

Tchaipelat, en pat. aj.

Lai Tchaipelle, vge C^{ra} Rougemont), au parler ajoulofône un peu altéré. N. pr. en at, *Noblat*. comme à Angeot. Le mot fr. Chapelle vient de *capella* 7^e siècle, avait le sens d'abord du sanctuaire où la chape (ou *cappa*) de St Martin était conservée (A. Brachet).

Tchaipelons, hab. de La Chapelle-s-Roug (Angeot) ; autre, *tchaipelates*.

[La *Tchapÿre-deu-Tchâ** (in loco). La Chapelle-sous-Chaux. La *Tchapelle-deu-T*. (Salbert).

A Plancher-les-M. c'est [Tchapore* p^r *Tchaipelle*. N. pr. en ot, *Prevot*, *Bardot*, *Cardot*, *Marconnot*.

Tchai'piai Donner du tranchant ou du fil à une faux, à l'aide de coups de marteau sur la *Tchai'pye* espèce de petite enclume qui reçoit, la faux, [Chapler* D^r Boiste.

Tchaipoté, sm. (Angeot). Espèce de porche ou entrée couverte à St Cosme (vge annexé).

Comp. *Chaipeu* avant-grange, Dt Vosges, et *tchaipé*, manteau de cheminée, à Angeot.

Tchapiu, Charpentier, arch. ; act* **tchairpöntie* (néo-p.).

[Chapuis* n. pr. TBf. Dim. aj. *Chapusat*, n. pr.

Chapuijot, seul habit. resté à Riervescemont, vers 1632 (1) et après.

Tsapouté, chapuiser, Pontarlier.

Tchapiujle, VFr. [Chapuiser* (2) Tailler du bois de charpente

(1) Après les Suédois et la peste. « ...*Darievscemont*, à n'y on rejetâ que un homme nommé *Chapuijot* » ; tradition rapportée par Joseph Ruez de Vescemont.

(2) Li Borguignons tint le coutel tranchant (Ici l's au sing. du VFr).

Desous la table va dou pain chapuisant (Chs d'Auberi le Bourgnin).

(arch.) à la *hache* ; act. tailler du bois au couteau, à la *serpe*.
Bas-L. *Chapuisare*.

Tchaipuju qui « *tchaipuje* ».

Hierbe à tchaipu, voy. *hierbe*.

Tchairate-ot-outaie, ri-rti-rue-ruai-ron ; voy. *tchie*.

Tchaircot [*charcot*] Trochet ou assemblage naturel sur le même rameau de plusieurs fruits $\pm$ rapprochés ; in *tchaircot d'ietchalons, de neusilles*. Cmp. *tchaicouot* ; voy. *tchai*.

[*Tsarcou**, petite souche présentant nombr. racines ou rameaux (aux Fourgs-Pontarlier). Voy. *tchaicôelchië*. Se dit aussi de 2 grenouilles *copulatæ*.

Tchaircoutai, rassemblés en *tchaircot*. *Tchaircouot*, à Exinc. *Djaircat*, aj.

Tchairdjie, [Charge. *Tchairdjie* (ai devient bref, comme souvent les syl. ou voyel. longues dans les dérivés augmentés de syll.)
Charger.

Tchairdjie, Charger. *Tchairdjemön*, Chargement.

Tchairi, lieu couvert où l'on remise les voitures, les *chars* :
(*Charry** en VFr. Bois du *Charri*, à Plancher-Bas, l. dit.

Tchairivairi, [Charivari*. Bas-L. Chalvaricum. En Norm. *Carimaillot*.

Tchairmé, sm. Charme (arbre). L. dit. *La Charme*, à Dorans.
Les *Charmottes*, l. dit. TBf.

Tchairmelé, Reine des prés, à cause de la ressemblance $\pm$,
trouvée ; à Vézelois.

Tchairmelot, id. sign. à Ch., Meroux, etc. Les *Charmotes*,
fr. cad. l. dit de champ à Beaucourt. Les *Charmates*, l. dit à
Etueffond-Bas.

Tcharmoi, Charmois, Vge. *Tcharmoi-yaï*, habitant de ce Vge.

Tharmillat 1405 et *Charmillot* 1574, anc. n. pr. en Ajoie :
Charpiot, TBf, (*Charpiat*, *Charmat*, n. pr. 1523, en Aj. VFr.
Charpe = [Charme].

Tchairon, Voy. *tchië*.

Tchairot-ate. Voy *tchië*.

Tchairpi sm. Charpie. VFr. *Tharpir*, mettre en pièces ; du
L. *carpare*, effiler, arracher.

★**Tchairpigne**, [*Charpigne** Bf. Panier ovale fait avec des
lames de *Charmes*, avec ouvertures laissées sur les 2 côtés
pour servir d'anses. Du L. [*Carpinea**.

Tchairpignîe, sf. plein une « *Charpigne* ». *El ât îevoillîe c'môn ne tchairpignîe de raites*.

Tchairpignîe, sf. qui fait des *tchairpignes*. Voy. *tchairmé*, son cong.

★*Tchairpönte*, Charpente, *Tchairpöntie*, voy. *tchaipu*, du L. *Carpentarius*, fabr. de chars (Bessoncourt, etc.) à Angeot.

Tchairue sf. voy. *tchie*. Dans les Vges de la Barouche, les charrues versent à gauche ; à Châtenois, à Perouse et aux environs, en Comté, elles versent à droite. D. J. V du L. *Carruca*.

Tchairvalchri [Chauve-souris] du L. *Calvus* chauve qui a donné les Dim.-fr. (noms propres) (*Calvin*, *Calvet*, *Chalvet*, *Charvet* = *Tchairvaî* ; et du L. *Soricem*. qui a donné *Chri*, reg^t, et sri).

Tchavoichri (Angeot). *Tchavoicheuri*, Vermes ; à Semmadon (Combeau-Fontaine), *Chauvichri* ; (1) id. au Magny-Vernois (Lure).

Tchenvéchri, à Exinc.

Volant-Souris, c^{on} La poutroye. *Souris-Volante* à Châtenois des Vosges.

Tchait ou *tchai*. [Chat^t. Le fém. *Tchaite* (2). *Tchaî*, interj. pour chasser les chats.

Chait, en p. bourguignon et Bes. où n'existe pas notre Tch. *Tchat* à Auxel.

Tchal, à Beaujeu, près Digne ou se retrouve notre Tch.

Tchaiton, 1^o petit chat ; 2^o Chaton ou fleurs des amentacées.

Tchaitenièrre, Chatière.

Tchaimiânaî, [*chat miauler*] marcher à quatre pattes, parlant des petits enfants ; marcher ou quémander à la manière des chats qui miaulent en demandant ; se dit aussi des chats, *tchaitenaî*, à Exinc.

(1) Le m. Calvin est devenu *Kælblin* (parlant de montagnes) à Fréland, à Roderen (Thann), St-Hippolyte etc., n. de lieu cit. par Stoff., en H. Rh. *Lai Chauve*, montagne ± chauve en dépt Vosges.

(2) Le Chat est féminin pour l'espèce chat, en Lorraine vosgienne, Lunéville (Oberlin), Dt Vosges à Uriménil (Haillant), où il est dit *Chaite*. De même déjà au Val d'Ajol. Cela tend à rapprocher du patois Lorrain, le pat. du Bonhomme (Lapoutroye), celui du Ban-de-la-Roche (B. Als.) où le chat se dit *lai tchaite*.

Dans ces localités et dans les hautes Vallées Lorraines (Vosgiennes), à Cornimont, Ventron, Fraize, Gerbépal, Wi-sembach, Saulxures, La Bresse, Bertrimontier, se trouve notre *tch*, comme dans les vallées alsaciennes francophones (C^{on} Lapoutroye, Ban de la Roche, Schirmeck etc.), et même dans des noms de lieu des vallées germanophones : *Tschar*, à Oderen ; *Tscharbrunnen*, *Tschati*, à Burbach-le-H., etc.

Tchai-r'guè.yö ; en Montb. *Tchai-guèriö*. Ecureuil ; le L. *Sciurus, sciuriolus* [écureuil] a formé le 2^e terme de notre mot ; le 1^{er} est suffisamment expliqué par les mots suivants : *Tchai griö*, à Leval-Roug. ; *Chragriot* n. pr. Bf. A St-Georges, près Issoudun, *Chat* *acoureuil* : dans le Perche, *Chat* *écureuil* ; en Berry, *Chat* *écurieux* ; *Guério*, à Bournois (Isle-s-l-Doubs), écureuil ; *Écuron*, à Auxel, voy. *Gatillie*. Le rad. existant en celtiq., all. etc., n'a apparu en Lat. que tardivement (Stap).

Tchaitâ (*Chatal*, à Montb.) [Cheptel] [Capital] matières premières possédées par un artisan. Exincourt.

Tchaitche d'üe, voy. *tchâtchîe*. Un des nombreux ex. du passage de la longue à la brève dans les mots composés ou allongés.

Tchaitubie, *Chatebier*, Vge, Hte-Saône.

Tchaitiun, [Chacun* *În tchaitiun*, aj., un chacun. *Tchait'ye*, chaque.

Tchai-yière, Chaire (d'église), du L. *Cathedra*. Chaire, à Péry (Vesoul), à Dijon, à Metz = Chaise. [Tsaieure* chaise, chaire, aux Fourgs-Pontarlier, voy. Selle.

Tchai-yière, chemin à Chât., point de départ du chemin vicinal allant à Brevillers. Il paraît avoir été établi il y a plus de deux siècles, pour faciliter le charroi du minerai de fer aux patouilletts de Ch. Son nom paraît congénère à *Charrière*, *Charère*. pat. Besançon.) Avant l'extension du village (déterminée par l'exploitation des mines de fer, et l'établiss. du Haut-Fourneau) jadis concentré autour de l'église, il n'avait pas de raison d'être.

Le mot hypothét. [*Chaillère*] qui serait un homologue apparent à notre *Tchai-yière* et signifierait $\pm$ terrain à *chailles* (1) ou à [*cailloux*], ne se rencontre pas à notre connaissance en TBf. dans les l. dits. On trouve le bois de *Chailles*, à Villersexel. (Notons le pluriel), et la *Chaillie*, entre Champagny et les Granges Godey (Hte-Saône).

Tchâlai, v. [Chauler ; voy. Chaux ; imprégner de vitriol bleu (ou à l'eau de *chaux*) les semences et céréales, avant de les semer.

Tchâlaie, sf. Chemin ou sentier rendu praticable ou pratiqué dans la neige, par le passage des gens, des voitures, ou par le

(1) La *Côte*, devers Danjoutin est du terrain à *chailles*, géologiquement parlant.

balai. D^t Vosges, *Cholaye*. A Albertville, Savoie, *Stâlâ*, v. (*St* = notre [*tch**]), marcher dans la neige, faire une ligne de démarcation avec les pieds dans herbe ou blé. Rad. L. *Callis*, sentier frayé, qui a donné *Callisco*, fouler aux pieds.

Tchân, Champ ; id. au Bonhomme, H^{te}-Als. ; au *Ban* de la Roche, B. Als. (présence de notre *tch*.). *Ies tchans* = en paturé.

Tchain, en Aj. ; id. à Clerval, à Servins (Baume-les-D.). Vfr. *chan* ; id. à Magny-Vernois (Lure).

Menâi lies biètes iês tchans iês praïs, mener les bêtes pâturer aux prés.

L. dits. *Tchambel* à Retzwiller ; *Tchæmbele*, à Reiningen (Mulhouse) ; *Tschimpolie*, (Stof) forme aj. de tête à *Largue-le-Haut* (*Lairdje*, en p. de Petit-Croix).

Tchânais, Chênaie. *Derrîe Tchânais* l. dit de prés, [*Chanois** en fr. cadast. Voy. *tchaïne*.

Tchanbe, Jambe. *Djanbe*, à Bournois. *Tchanbon*, Jambon. [*Tchaimbe** jambe, aj. Dim. *Tchanbot*, Croc en jambe, Faux pas. *Faire tchanbot*, fléchir à 1/2 une jambe, donner un croc-en-jambe. *Grosse Chambe*, anc. n. Porrentruy, 1417.

***Tchançu-se**, [*Chanceux-se** en parlant des choses, avec le sens de hasardeux, exposé à des mécomptes.

Tchandeluse, Chandeleur.

Tchan ne, Channe, environ un peu plus de 2 litres, inusité à Ch., mais encore usité en pays de Montb. pour le lait.

Tchanpaignon, Champignon, (*Tchanpaignô*, en pays Montb). Ici par balancement contraire *ign* fr. devient *aign* ; alors qu'ord^t *aign* fr. devient *ign*. pat. Ex. : *tchîetigne*, Chataigne.

Tchampai, jeter à terre (= aux champs) pour abandonner ; tandis que jeter pour envoyer ou lancer, c'est *youpai*, voy. Le part. pas. *tchampai*, a son analogue (berrichon, et VFr. *champi* né dans les champs et par suite bâtard. Lgdoc, *escampâ* jeter, abandonner aux champs. Bourg. *Jampai*.

Tchanpai l'vélat (veau) véler (Angeot).

Tchanpai ai mâ, jeter à mal, gâcher, dissiper. En Berry, *amaujeter*. [*Stanpâ**, jeter, à Albertville.

Tchanpainr-ne, platine horizontale garnissant le seuil d'un four ou d'un fourneau. Le Vfr. *Champagne* = plaine.

Tchanpaignon, Champignon, voyez ce m. Kembs, ville d'Als., [*C'ampañenses*], en Lat.

« *Tchanpelie* » hab. de *Chanpey*, T. Montb.

Tchanpsö, Chamesol, Vge. (crête sud du Lomont) Aussi dit-on *Dèrie Tchanpsô*. Sobr. *Tch.-lés-fôs* ; *Grôs pies* : *Tape taîtches*. Voy. *bouè* (Mandeure).

Tchanpsô ! Dans *lai boirbe* (boue) *jusqu'à cô* (Mandeure).

Tchamseu, à Montécheroux.

Tchantai, [Chanter*. Dim. *Tchantërlaî*, chantonner ; à *Tchaintraillâ*, il chantonnait (Auxelles-B.). *Tchantoulaî*, en Montb.

Chanterey et *Chantereel*, 2 form. de n. pr p^r la même pers. au XVI^e S. à Pérouse (Liv. R.)

Tchantê, [Chanteau*. Ce qui reste d'une miche entamée. Dim *Tchantelot*, 1^o Restant d'un pain bénit, réservé pour le porter au voisin qui doit fournir ce pain le dimanche suivant ; 2^o Conscrit de l'année prochaine accompagnant les conscrits de l'année pour apprendre les chants et les usages.

Dans la chs du Rosemont, il faut : *tos lés djöns de Djéraumaingnny tchantaint c'ment des andjes* au lieu de *et tchaulaint*, qui est inconnu et qui paraît devoir son existence à une *coquille*.

Tchanterelle, Chanterelle, champignon d'un jaune chamois à pilier plein s'élargissant en un chapeau sinueux, très estimé. (Gillet-Magne).

Tchapelon, *tchapelière*, voy. *tchaipé*.

Tcharate-ote-ä-yie-ä-yu, voy. *tchiê* (char).

Tcharbon, Charbon. *Lai Combe-Tcharbon*, l. dit de vallon dans les champs, à Ch.

Tcharbouënîe-re, Charbonnier-re.

Tcharbouënaî, Charbonner, rôtir au feu.

Tcharboinaie, en Montb., grillade (Contej.)

Tcharbouë-yie [*Charbouiller*, Bf.] Tacher de noir, d'encre, etc., gribouiller. *Lou tön se tcharbouë-ye*, Le ciel se tache de nuages. Le Lat. *Carbonculare* paraît l'ancêtre de notre mot.

Tchâre, Voy. *tchâ*, Chaloir. *È n'm òn tchât*, peu m'importe [il ne m'en chaut*].

Tcharmo-yai, Voy. *tchairmê*, pat. $\pm$ aj. ex. : *mai tainte malaïte ne puerait pouè di tot ; çola*.

Tcharmout-di-Boue, Grand Charmont ; *T-chu-l'Ave*, Vx Charmont.

Tcharonv'lai [*Chalonvillars** R = L, 1/4 de règle. Pat $\pm$ Cent. Bf. Ex. de p. : Man-hanme, poirê, rêdjimant, sotchi ; moillie yeu-fannes, muniote. *I m'en rai i boue vos dire ; Man Due, el amboi_dje tot (il mêle tout). Raivisai vos, matin chiât (Iⁿ n'existe pas). Ye u tché (Leur chair). Man parê, in veil bouebe (bouêbe, Ch.). El at coutchie dans lo vardjie. I l'i beillerô tot l'butin, mait-yedji. Fure desô lai grandje (ritaï n'existe plus) Nos li paï-yerans ne boteille. Matou ! èm'tutai-yait. È demourait ai Fraihie. Le point de Châlonvillars Bf., un point compté en trop au jeu de cartes.*

Tcharvoûete, sf. mot d'injure = charogne. *Carougnadö* en Lgdoc qui a aussi *Carn-mortal*, $\pm$ congénère à notre mot (1).

Aux Fourgs-Pontarlier, *Tseroupot*, cong. à notre m. pouvant venir « de caro corrupta », Tissot. En ce lieu règne le Ts Savoyard, pour notre *Tch*, et les dim. au lieu de mots simples. [*Tsarvotôt*, autre mot homologue à *Tcharvoûeté*, mais dim. comme ord^e en ce pat.

Tchâsse [Chausse] Bas, sm., *Tchausse* Montg., Etobon.

Tchassie, v. chausser (ses bas).

Tchâssie, sf. Chaussée. *Rêtchâssie* [Rechausser], butter (les pommes de terre).

Diêtchâssie, Déchausser (ses bas).

Tchâsson, Chaussen, *Tchâssenê*, [Chaussonnier] qui fait des chaussons.

Tchâtchie, [Chaucher* VFr. Presser, fouler avec force du poids de son corps. Du Lat. *Calcere* qui a donné aussi *Caucher*, VFr.

Ai lai tchâtche ! A la presse ! au pillage ! Exclamation poussée par des enfants peu délicats, qui s'entr'excitent à faire main basse sur les enjeux (de noix, de billes,) d'honnêtes joueurs, en se poussant, les uns les autres.

Tchaitche-d'ûe ! (ici, *û* est devenu *ai* bref, à cause du déplac. de la toniq. = écrasement d'œufs, cri d'avertissement,

indiquant qu'on va jeter des œufs crus à ceux qui sont pris à partie. *Quaiqued'ue* en Montb. Contej. *Tchâtcheu*, l. dit en Montb.

Tchatchait, Tas foulé, presse. Grand monceau, grand nombre de « *Châteaux* » (voy. *tchieté*, de noix, etc. Se dit aussi de gens pressés tombant les uns sur les autres, en tas.

Tchâtcheu, l. dit en Montb.

Tchaume, à Sermamagny, TBf, bois entre ce vge. et Eloye ; au Bonhomme, Hte-Als., [Chaume* (Fr. local TBf, et VFr) ; id. au C^{on} de La Poutroye. En Lorraine, chaume = pâturage sur le sommet de montagnes chauves. VFr. Terre inculte, en friche, où le bétail peut pâturer ou se reposer. Nombreux l. dits de forêts dans les Vosges, TBf. Als. où les « têtes » des Ballons deviennent chauves, *calvi montes*. La *Chaume*, forêts à Roppe, Grosmagny, Rougemont. *Chaumote*, dim. l. d. à La Chapelle-s-Chaux. Les *H^{ies}-Chaumes*, entre le dép^t des Vosges et la Hte-Als. ; *Hoch-Walden*, all. = Hautes forêts. Terre : *Haute-Chaume*, à Grosmagny. Pré des Chaumes à G-y. En Als. germanophone : *Kalmen*, à Willer ; *Calmet*, à Waldighofen ; *Kœlmet*, à Biderthal ; *Kœlmet*, à Vieux-Ferrette (Stof).

Tchavê, Chauveau, à Bes., Chopine. All. Schoppen (v = p. adouci). VFr. Chauveau, Chovelot.

En 1328, Jehan, dit *Chavelier*, à Porr. *Chavé*. Anc. n. m. à Porr.

Tchävön, Le bout d'un fil qu'on roule ou qu'on déroule, ou chef* de fil ; voy. *tchai*, tête (caput. v = p. adouci).

Tchavon serait la tête du fil.

Tchävön Dechus (dessus) [*Chavon** en fr. cadastr. Bout, partie qui s'avance, tête ou « coinot » Ouest de Meroux. *Tchävön Dedô* (dessous). « coinot » Est. D^r J. V.

[*Stavon**, en Sav. Le bout d'un chemin, d'une allée, but, Albertville ou St = [Ch*.

Tchävön-ne-lles-Grands, Chavannes-les-Grands ; Vge du TBf. à patois aj. Les 2 Vges voisins :

T.-chu-l'ïctan, et *Tchävön-nate*. Le 1^{er} est annexé, (ici v = b ; de Cabane) = Schavanné-am-Weier, (Hindlingue)

Tchavanate = « *Sâirie* » (Salb.)

Chavanier, s'est dit anc^t en fr. local p^r habitant de cabane [Chavane*, = $\pm$ colonger $\pm$ fermier.

Chavandier, anc. n. pr. d'Ajoie.

Tchavanes, Feux de réjouissance ou brandons s'allumant le 1^{er} Dimanche de Carême. Leval (Rougemont), M^r Cordier. Jadis on faisait des [Cabanes* de branchages pour y mettre le feu ; voy. *fā'yes* et *bouetches* = [Bordes) ? = *Boude*, *Boudate* (1). A Porrentruy, il y avait au XVI^e S^e « le jour des Bordes » en fr. local. Ce dernier mot a la même sign. que *Chavanes*, (1^{er} Dimanche de Carême).

A Chavannes, on trouve les n. pr. ajoulots, *Gautherat*, *Henrissat*, *Crevoiserat*.

Êtchauvoînâ, Disperser, surtout parlant de poules apeurées. Auxell. = sorties de la cabane.

Tchävon·nê, Chevanne (ou Meunier), *Cyprin* ainsi nommé parce que, dit-on, ce poisson a une tête, en général, plus grosse que ses congénères, moins peut-être que celle de la carpe ; rad. *Tchai*, tête. Quand petit, il est compris avec d'autres sous le n. de *bian* [blancs].

Tchê tchê ! interj. onom. p^r exciter les porcs à manger.

Tché, voy. *Ichie*.

Tchêlâi, Téter ou sucer autre chose que le bout de la mamelle ; ex. : le doigt, la réglisse, ou le *tchelot*. *Chouler*. Bf.

Tchelot, Suçot, nouet ou pli de linge trempé dans du lait ou un liquide sucré ou laiteux pour donner à sucer aux nourrissons.

A Bournois. *Tchêlâ*, téter. sucer, p^r téter, voy. *tâssie* ; cmp. *secie*, *tassie*.

Tchêlu-se, qui « *tchê*le ».

Tchemin, Chemin. *Tchemin de tchie*, chemin de chars ou charretier.

Tchemenaî, Cheminer, marcher.

***Tchêm'naie**, Cheminée. Voy. *t'yuai*.

Tchenâ, [chenal] Chéneau, du L. *Canalis*. L'a conservé de *tchenâ* appuie l'étym. indiquée. Rigole en bois traversant un ru.

Goutte-Cheneau, (D^r Corbis) petit cours d'eau venant de la forêt du Salbert, contribuant à former le ru de Cravanche qui tombe dans la Savoureuse.

Tchenă-ye, fait en fr. chenille, comme *barail* = baril. *Tcheneille*, à Mandeure.

Tchenă-yîe, attaqué par les chenilles, les vers ou larves (fruits). Voy. *öntchenă-yîe*, autre rad.

Tchenă-yes, sobriq. à l'adresse des gens de Corban (Délémont); du Lat. *Canicula*.

Tchêne, s. m. Chanvre; *La Tchêne*, à S-y est au fém. de même à Plancher.

Bousson, s. m. Chanvre femelle, rad. bösse.

Tchēneraf, s. m. Chenevis. Rab. *Chenevé*. L'i comme dans le L. *Cannabis* ou le fr. *Chenevis*, a q. q. f. p^r homologue, aî, en notre pat. ; voy. *brijie* : et vice versâ.

Tchēnevâ, Chanvre femelle, à Maiche.

Tchēnevîere, Chenevière; *ouêtche* est employé de préférence.

Tchenevu ye, Chenevotte, du L. *Cannabium*, ou par l'hypothétic *canabiolum*. *Chan·not* à Montb., portion d'un paquet d'étoupe, Contej. *Chanvrièr*, n. pr. (environs).

Tchêne, voy tchaine.

Tchēneble, Vge Hte-Saône, Chenebier. Ex. du p. *i aî mî i deu* (dos).

Tcheni, s. f. [Chenil], balayure, fétu de paille, etc., ordure légère, troublant la pureté d'un liquide, de l'œil, ou la propreté du plancher, etc. (En fr. chenil signifie logement de chien ou petit local sale). *Cheni*, en Bourg. et en Saône-et-Loire, où le *Ch* remplace notre *Tch*. Ce mot est presque caractéristique de la région à parler Comto-bourguignon, comme *Caïon*, cochon de la région à parler genre Savoyard; voy. Savoyar. En dehors de cette région, on m'a indiqué notre mot comme existant près Raon-l'étape; n'est pas indiqué dans le dict. des Vosges d'Haillant.

On trouve *Cheni*; id. sign. à Mégevette en Faucigny; en Bourgogne (Mignard); au Creusot.

Tchêsse, 1^o Chasse; 2^o Chasse-clou, chassoïr, outil de tonnelier.

Hâte-tchêsse, [Haute chasse]. est une chasse, aérienne et infernale à la fois, censée se passer dans les airs, *menée* par une troupe invisible et bruyante sous la conduite d'un chef variant avec les traditions locales. Voir Bull. Soc. d'Em Bf. notes sur *Breuilvâ*.

Tchëssu, Chasseur *Chasserot, 1^o fr. p. petit chasseur ; n. pr. à Beaucourt ; 2^o Châtenois (des Vosges) oiseau de proie (épervier). Ojau *tsotseret* [Oiseau chasseret*, Epervier, aux Fourgs-Pontarlier.

Tchessouere [Chassoire* Vfr Ficelle tordue serrée qui forme la mèche d'un fouet.

Tchëssie, 1^o Chasser ; 2^o aller à la chasse

Tchevâ, ou **tch'vâ** (voy. *tchoura*) forme ajoulot salbérien, etc.

Tchevanton, Tison, VFr. *Chevanton*, que Roq. dérive de *candescere*.

Tchevêcie, Coussinet placé sur la tête (*Tchai*) d'un bœuf pour y recevoir le joug (Vézelois).

Tcheville, Cheville.

Tchevillate, Cheville ou malléole. **Tchevillie**, cheviller. Êl (e) l'ânme *tchevillie* dans l'coûe.

Chevillôt, anc. n. pr. Bf. XVI^e S^e.

Tcheviron, Chevron, bois supportant les lattes d'un toit.

***Tchevron**, chevron, insigne militaire.

Tchevrate, voy. *tchièvre*. **Tchevraie**, **Tchevriot**, l. dits.

Tchêvri, voy. *tchièvre*.

Tchêvrue, Chevreuil.

Tchiâ-le, voy. *tchière*.

Tchicon, TBf. Tige centrale ou trognon d'une salade : laitue, etc. A Sombernon (Côte-d'Or) *Chicon*, Laitue, Romaine, id. en fr. A Bf. *Chicon*, Trognon de romaine. *Salade de chicon*, S-y. TBf. *Tchicot*, morceau de quelque chose, (un *tchicot* de pain. (Sermamagny. Montbéliard, ai lai *tchicote*, chichement (Contej).

Le fr. *Chicot* « ce qui reste en place ou planté d'une branche, d'un tronc, d'une dent cassée. Norm. : Blé *Chicot*, petit blé. Fr. *Chiquet*, petite partie.

Tchie, prép. 1^o Chez. *Lai son-ne tchié Antoüène. Tous tchié Antoüène sont venus.*

2^o Signif. aussi les gens de la maison. *Tchié Antoüène sont venus.*

3^o La maison. *Voilai tchié mon ônc-hot-di-boûe.* [Lat. Casa).

Tchie, s.m. [Char), voiture à 4 roues, [Tché*, ailleurs, TBf.

Dim. *Tchairot* (1), Chariot, petite voiture d'enfant. *Tchairate*, Charrette ; *Tcharote*, en Rosemont.

Tchairiat, à Mandeure, 1^o Chariot, 2^o G^{de} Ourse.

Tchairi, s.m. remise p^r les voitures. VFr. *Charry* id. en Rosemont, à Pont-de-Roide.

Tchairti, Corps ou caisse de *Char-à-banc* rustique, supportant le « Sitse » ou siège.

**Tchairtie*, *Tchairton*, Charretier, Charreton.

Tchärä·yîe, 1^o va, charroyer ; 2^o s.f. plur. traces des roues sur un gazon ou une terre.

Tchara·yu, [*Charroyeur*] qui fait des charrois dans les petits chemins du territ. communal ou autre, se disait spécialement pour le minerai de fer. **Voiturie* se dit pour les grands chemins ou les plus grandes distances.

Tchairoutaie, plein une voiture de gens ; [Charretée*.

Tchäiron, Charron.

Tchairue, *tchairuai* ; Charrue ; labourer à la charrue.

La Tchärate, (Salb.) La charette, la grande Ourse, Constellation. *Cherre* ou *Charre*, s.f. VFr. local, charretée.

Tchemin de *Tchie*, est pour *Charrière*, ce qui indique que jadis, à l'origine de notre pat. à Ch. il n'y avait pas de *Charrières*, ou chemins pour les chars.

Tchie-peuçot, [Char-Poucet] ; voy. *Peuce-Tsä·y*, 1^o Char ; 2^o g^{de} Ourse, à Chatillon (Jura). Sous la *Charrière*, à St-Dizier l. dit (2).

Aux Charrières, l. dit champ et pré à Courtelevant ; c'est le [*carrière** méridional.

Tchai·rière, [Charrière*.

Tchie, s. f. 1^o Chair ; 2^o Viande. Ce dernier mot moderne en fr. p^r chair, n'a pas d'homologue pat.

[*Tché** (ailleurs).

Tché feule. au Salbert [Chair folle], chair qui bourgeonne de trop dans une plaie.

(1) « Pour avoir mené 14 *Cherrat* de bois, *dès vers* la Justice ou gibet, jusqu'en la Maletière... pour mettre à exécution par le feu un malfaiteur », en 1509. (Mgr Vautrey, hist. de Porrentruy).

« Donnez au dict Philippe pour cinq journées que son *cher* à charroyei (Tuetey, D. munic. Montb. 1488, p. 284).

(2) Les *Charères* sont bourbeuses,
Les bergères sont crottâ.
Elles sont in pouë honteuses ;
Elles n'oueserint entrâ (9^e Noel Res. p. 38).

Tchie-de-bue, (Chair de bœuf) « Bloûeché » ou petite prune ronde ayant $\pm$ une couleur brune foncée. Composition du Magistrat en 1646. « Pierre Chardouillet, taxeur de *chair* et grand forestier » (1). A cette époque le mot viande (vivres) n'avait pas encore supplanté chair.

Tchie, syn. *Tchilles*, voy. ce m.

Tchie-re, adj. 1^o [Cher-e* ; 2^o qui est cher, d'un prix élevé.

Tchiefillon (de poume), Trognon de pomme, partie centrale de ce fruit qui reste après avoir mangé le reste. Voy. *D'yênelière*, à *D'yêné*.

Tchiere, [Chier* *căquaî* et *tiaitiaî*, autres formes du L. *Cacare*. Ind. pr. *I tchié*, n^s *tchiöns*, v^s *tchietes* ; p. déf. *I tchyi*. Les part. *tchiant*, *tchié* : *El tchié dans mîes taitches* ou *mîes tchâsses* = il m'a poussé à bout par sa conduite vers moi.

Tchiâle et *Tchierie*, Lieu où l'on « *tchié* » Bf. *chiote*.

Tchiâ, [Chiard*, au fém. *Tchiâle*, adj. qui « *tchié* ». A servi de sobr. Il y a l'île du Chiard, à Chatou, près Paris. *Tchieyon*, syn. de *Braijon*, en Ajoie, voy. *brijie* ; id. en Montb. Rad. *tchiere*.

Tchiöntiulate, [Chie-en-culote] pej. petit gamin.

Tchiönlé, [Chienlit* Dernier né ; gamin qui salit sa couche ou ses vêtements.

Tchiön-ni, Dernié né d'un nid, le dernier enfant. *Tchiën-ni* (Angeot).

Tchierot, adj. (*poutot*), au Sud de Ch. Vase où on « *tchié* ».

Aux Fourgs de Pontarlier [*p'tot tsirot**, adj. f. = laide (Peu galants les gens de ce pays.)

Tchiö, s.m. 1^o Fiente de mouche ou autre insecte ; Tache de sang provenant de la piqûre de puce, Bf. *Chiot*.

Tchuataî, piqué de « *Tchiö* » ; Bf. *Chioté*, ex. : les draps sont tout *chiotés*, Bf. *Voilà in murot qu'at bin tchuataî*, Ch.

Tchiesâ, s.m. Chésal, anc. fr. local, Sol qui supporte une maison, la maison elle-même ; Terrain à bâtir.

Lgdoc *Casal*. Du L. *casa*, maison. *Chésal*, VFr. Maison, église (Roq.)

« *Tchæslis* » l. dit, à Pletterouse, vge germanoph. All. *Pfetterhausen*) = *Schësal*, en 1338 (Stoff.)

Les « *Chasels* » dont il est question dans les chartes de Bf. et de Montbéliard, et dont l'assistance est nécessaire pour prononcer

(1) H. Bardy, 18^e Bull. Soc. Bf. Em. p. 94.

les plus fortes amendes paraissent être des notables propriétaires de maisons. Voyez note (1).

Tchietê, 1^o [Château* *Tchêté* à Eschènes (aj.) 2^o au pl. se dit des nuages en balles de coton, ou *Cumulus*.

3^o Petit tas de 4 noix ou autres fruits, dont l'un placé sur les 3 autres forme enjeu ou partie d'enjeu, que gagne celui qui l'abat avec une autre noix. Rab. *Castelet*. Midi, Castelê. St-Vital, Sav. [*Statelet** (là, ou *St* = notre *tch.*) Erasmé parle de ce jeu (Sauvages).

Röntchietelaî ; voy. ce m. *Röntchietoulaî*, voy. ce 1^{er} m. Dim. *Tchietelot* [Châtelot* lieu dit d'un monticule rocheux en calcaire jurassic à ptérocères, situé entre Ch. et Trétudans, taillé en forme de témoin, par les eaux diluviennes qui creusèrent la Vallée de la Savoureuse.

[*Tchêtelat**, en ajoutot ; n. pr. à La Collonge (*Chêtelat*), voy. *öntchietelaî*.

« La Chaitey » en pays de Montb., fête du 8 septembre ; est et était la fête de l'anc. église (?) détruite de *Châtê*, près de Pont-de-Roide, fondée au V^e siècle. *Tchêté*, en pat. de Mandeure, de Sancey. Faire la *Tchêté*, faire la tête en général à Sancey.

Tchietê = [Castel devenu [*Kastel** en Hte-Als. en l. dits, ex. : *Kastelacker*, à Oderen ; *Kastelbergen*, c^{ons} Ferrette, Masevaux,

(1) Le Vfr. local *Chasé* peut indiquer, possesseur de fief ou de maison. Ici en examinant les 2 cit. suivantes, on peut penser qu'il s'agit de possesseurs de maisons, ou de notables.

«...Et si aus-i estoit que l'amende fut plus (de 60 sols) lesd. neufs bourgeois doivent appeler trois ou deux des *chasels des d. lyeu* et doivent accorder ensemble, sinon le jugement doit revenir à Seigneur » (Chart. Bf. 1307. Bul. S. ém. H. Bardy, n^o 16, p. 23) «...et le diz maires ne puet et ne doit lever amende se ne est par le consentement des neuf borgois juriez et de treis *chasés de la vile de Montbéliard*... et se la plus granz partie de l'our, ne se poaient accorder, le jugement doit repaier à Seigneur, et li sires endoit rendre bon droit et loial... 1283. Chart. Montb. (Tuetey, D. municip. 234). Au point de vue du droit et de la loiauté, l'appel au Seigneur pour départager les voix serait contestable, si les « 3 *chasés* » le représentaient. Les *chasés* étaient des gens de « la vile » ou « du dit lyeu » [*casés*], appelés par leurs combourgeois élus.

Remarquons la cit. suivante latine, mais où *casati* est seul, non suivi du mot *homines* «...in morte etiam et nos et alii *casati* in jam dicta ecclesia *sepeliri et reponi debemus, tanquam in sinu matris nostrae, ut quæ viros nos habuit, habent et defunctos* ». Lettre d'Etienne de Bourgogne d'environ 1225. D. TPF. I. Viel. Ici *casati* (*chasez*) = de la maison ou famille des possesseurs du fief. M. L. Viellard fait remarquer la vassalité de la famille de Montfaucon envers l'Eglise St-Etienne, de Besançon, dans laquelle elle avait le droit d'être enterrée.

Le Vfr. *Chasé* = possesseur d'un fief, d'une maison. Mignard dit : « *Chases* = Vassaux logés par leur Seigneur. Franch et Saulx-le-Duc XIII S^e ».

(2) Ab. Richard (cité par Tournier H. prot. M. p. 18).

Guebviller, Munster, Rouffac, etc., en lieux où le parler latinofone a été submergé le plus tardiv⁴.

Tchletchôn, [cher-temps] ; ici, *r-t* est *reg^t* devenu *tch*. Aj. *tchietchan*, Temps de disette. Voyez *tchie* = [Cher*].

Tchietigne, [Chataigne*. Cong *Tehâtenais* ; *p^r* a originel devenu *îe*, voy. *tchietraî*, *tchietê*, et autres n. commencent par *tchiê*, lesquels commenc. par *ca* en rad. latin.

Tchietrai [Châtrer*. *Tchietrai ne grenoïë ye*, Couper une g. en deux en séparant le train de derrière du reste du corps.

Tchietre-tchait [châtre-chat] mauvais couteau qui n'est censé bon qu'à l'usage indiqué par son nom.

Tchiêtru, Châtreur, lequel annonce son passage en modulant dans un instrument circulaire de la grandeur d'une montre.

Tchiêtrigûie, péj. Coupailier, *abîmer* en coupant. Bf. *Châtrigner*.

Tchietrillon, 1° Pomme mal venue ; 2° Espèce de petites pommes brunes, claires.

Le VFr. [*Chatrillon** se dit des jeunes animaux castrés.

**Châtrerie*, anc. droit fiscal de la mairie d'Assize, sur la castration, avant 1789.

Tchievre, [Chèvre, 1° du L. *Capra* ; 2° trépied formé de la trifurcation d'une tige, coupé dans un arbre pour le jeu de la chèvre ; il est gardé par un joueur, tandis que les autres cherchent, du but, à la renverser, à l'aide de leurs bâtons, qu'ils ne peuvent aller chercher que quand ladite chèvre est renversée, ou par une course assez habile pour éviter le contact du bâton du gardien. Voy. *Sâ*.

Tchevrate, 1° jeune chèvre. [Chevrette* ; 2° très petites « *bloûêches* » rondes.

Tchevratie, prunier à « *tchevrates* » blanches, plus grosses que des prunelles.

Tchevri, chevreau, 2° au fig. et pluriel. *Grésil*, dont les petits grêlons sautent comme des chevreaux : *Tchevris d'aivri*.

Tcheviron, chevron de toit, *tchevrûe*, voyez ces m.

Tchievre-fu-ye, [Chèvrefeuille*. Voy. *boûe ai lai tchievre*.

Prai de Tchevraî, (*Chevrat*, en fr. cadast.) ± cerné par le bois du même nom, situé entre Ch et Brevilliers, sur cette dernière cne, avec une source d'eau très bonne, se perdant dans le sol. Fait partie du bassin de la *Gran-Combe*. En 1573,

ortografié *Chevray*. *Chevrel*, *Chevrot*, châtélains de Bavilliers, XIV^e S^e.

Combe Tchevriot, affluente de gauche de la *Gran-Combe*.

Lai Tchievre, sobr. d'un hom. grand et maigre, portant aussi le syn. *Kebette*, dim. de *Keb.*, voy.

Tchlevremont, Chèvremont, vge. En 1105, l'ablat. Lat. = *Chyurimonte*, fait voir que le n. actuel pat. existait déjà.

Ex. de son patois : *Ê s'at piaindu in pouètchiniot ; ran di tot. Di laissê pri, vos en ais ; diemouène. I dremerô, mais lo soi i aî l'vandre gonc'he ; pö coutchie (p^r coucher) pa l'bé (par lebas). Et yemouere. Elleles va avoi. Lo covie (Lou couvie, à Ch).*

Tchieyon, voy. *tchière*.

Tchifai, 1^o Ebouriffer, crêper, mêler (les cheveux avec les doigts) en grattant ou griffant. *Se tchifai*, (sens réfl). 2^o fripper (ses vêtements). VFr. *Chiffe*, Chiffon.

Tchifouëgnie, Chiffonner, froisser (papier, étoffe).

Tchignie, Pleurnicher, voy. *Houtchignie Tchignot*, surn. de pleurnicheur, à Bourogne (*Janvret*) (1).

Tchigne, s. f. Chignon, à Angeot : *Sai tchigne ât tot tchoufaie* (M^e Demouge).

Tchin, Chien, un des mots mouillés en fr. devenant sec en pat. Dans certains vges : Mandeure, Vermes, Servin (Baumes-les-Dames), Le Russey, l'i n'est qu'à 1/2 nasal, *Tchin* (2), l'n ne se faisant qu'à 1/2 sentir, cette consonne tombe tout à fait à Croix, où chien devient *Tchi* ; à Fougérolles où il devient *chi* (là cesse notre *Tch*) ; *Chin*, à Bes., à Gray, à Gy (Hte-Saône) ; *Ki*, Celt. Br. ; *Tsin* à Santans (arr. Dôle) au Sud de la g^de forêt de Chaux (pat. genre Savoyard).

Tchigne, Chienne. *Cagne*, d'origine mérid. est un p^j. q. f. sert d'injure fém.

Tchindön, Chiendent*.

El ât c'man les tchins d'Eché,

È mairtchânt tout d'travé (pat. Danjoutin.

Tchintchant, adj. fabriqué pour signifier chuintant, comme représentant mieux que *Ch* fr. devient *Tch*, ce qui est tj. accompagné de *dj*. p^r j ou ge fr.

(1) En Bourg. Elle cueudô que por Aignée, (Elle (Didon) pensait que pour Enée.)
On ferô conime po Sichéé,
Qu'on *chognerô*, qu'on braillerô

Tchintre, 1° Chintre, en fr. cadastral ; bout d'un champ sur lequel après chaque sillon, on *retourne* la charrue p^r labourer en sens contraire ; 2° le champ affrontant une série de champs, sur lequel ceux-ci *tchintra-yönt* (t muet).

Tchintra-yie, retourner la charrue après chaque sillon en faisant 1/2 cercle. Du L. *Cinctura* [Cintre* en fr. = 1/2 cercle.

Les Chaintres, fr. cad. l. dit de champ, Bavilliers et TBf. *Chintre des Aiges*, Charmois ; voy. *ège*.

Tchipoutal, [Chipoter]. Tracasser pendant qu'on est occupé ; contrarier, parlant d'enfant. *Tchipoutu*, qui *tchipoute*.

Tchitché, 1° Glande, à Mandeure ; 2° Espèce de petits fruits en grappes analogues aux pommes. VFr. *Gietz*, bosse, saillie.

Tc·hi·yle, s.f. [Cuiller*, on peut écrire *t'yi-yie* ; l'y influencé par le *t*, devient aspiré ou, *c'h*.

Tchö ! *Tchö*, *hûe* ! interj. pour chasser les chèvres, les moutons. Tchou ! à Bournois.

Tchô, Chou ; *Tcheu*, en p. Montg. et Sous-M ; Etobon, Essert, Villersexel (A. Henriet).

Cheux, n. pr. à Châtenois, voy. *Cheux*.

Tchôs baquaïs, 1° Choux verts, hâchés, cuits ; 2° *Rumex*, à feuilles lancéolées.

Briséchoux, anc. n. pr. de Montb. = *Fréléchoux*, n. pr. TBf. comp. *fraitchi*.

Tchô latchu, id. à Meroux, à Vézelois, patience (*Rumex patientia*), Roesch ; sign. Chou gourmand.

Tchôs graïs, *Rumex* à feuilles ovales ; on les mange qf. en *tchôs boitchis*.

**Gras choux*, Bf. feuilles de Bette, voy. *Blette*.

Tchôs boitchis, voy. *boitchi*, on mange q.f. les « *tchôs graïs* » en *tchôs boitchis* (*Boitchi* peut signif. [baquaïs]. *Bac* peut être congénère à *Boitchi* ; voy. *pâ*.

Tchôs sâlais, s. m. pl. Choucroute ; voy. *Saulroube*.

Tcheus aigres ; id. sign. à Sermamagny. A Essert : Nos tcheus sont cœus.

Tchôfe, calice ou enveloppe de la noix (*brou*), de la noisette. Enveloppe en étoffe d'un bouton

Tchoufouè·yie, ne manger que le meilleur d'une chose, laissant le reste (Bournois).

Tchoisi, [Choisir, choisi*. Ind. pr. *i tchoise*; conj. *fini*.

Tchöpolé, s.m. Manteau de la cheminée, cong. à *Chappe*; voy. (Angeot)

Tchoûe, Chouette, à Mandeure : *Qué veïlle tchoûe*, VFr. [*Chô**] (parlant d'une vieille femme désagréable.

Tchoûëgne, Pleurnicher. Bf. *Chigner* Adj. *tchoûegnu-se*.

Tchoûër, Choir, tomber. Ind. p. *I choûë*, n° *tchoûë·yöns*, v° *tchoûêtes*; p. déf. *i tchoûë·yî*; les part. *tchoûë·yant*, *tchoûë*; le reste sur les 5 temps primitifs. Auxel.-B. *Tchöre*, ex. : *son tchäpaî au tchö en darie...* (chs Rosemont) (1).

★**Tchoûese**, Chose; a servi de surn. *Tcheuse*, en Rosemont et Salbérien.

Tchoufaî, Emmêler (les cheveux, le fil); ébouriffé : ex. : *elle ât tchoufaie*.

Tchoufe, s.f. [touffe) : *tiaie tchoufe de poi*, quel emmèlement de cheveux. All. *Zopf*, tresse de cheveux, queue.

Tchoufait, chignon ou faisceau de cheveux mal peignés.

Tchoufon, paquet de cheveux mêlés, tortillés.

Tchoufillot, Petit paquet de choses tortillées, papillote; démêlure de cheveux (Salbert).

Tchoupait, grande masse de cheveux. *Tiaî tchoupait de poi*. L'ancien fr. *toupe* = *toupet*, dér. du germ. : ex. Bas-all. *lopp*., touffe de cheveux (Brachet). All. suisse *Zuffe*, ou poignée de q.q. chose (Stapp).

Tchoufaî, Manger goulument (Exinc) (2) avec bruit de mâchoires.

Tchoulot, Entre-deux de bouts de banc d'église joints en bas, sur lequel les jeunes filles peuvent s'asseoir en regardant de côté la nef. Dim. de l'All. *Stuhl* (siège); fait l'office de strapontin. [*Choullat**, n. pr. en Ajoie, en 1517 (Vautrey).

Tchoutche, Sobriq. à Chât. Ailleurs, femme désordonnée.

Tchouvâ, Cheval, en p. à Chât, Andelnans, Châlonvil., Salbérien; Mandeure, Montb.; *Tch'câ*, ou *tchevâ*, Ajoulot, Brevillers, *Tch'vau*, Auxell., G-y.

(1) En fr. de Franche-Comté « en ès cas esquels il *encheait* en la volonté du

Tchouvau, à Etobon.

Chevalx, ancien fr. Month. XV^e S^e.

Tchevâ moirat, à Angeot = Cheval moreau, ou morel (1).

Tchourâ mouré (moreau) à Mandeure, Carabe des jardins =

Tchoura-di-Bon Due, à Ch. Se nourrit d'insectes morts, de petits mollusques.

Lou Chourau, le cheval, près Besançon.

Tchouvâlot, [Chevalet* 1^o Chevalet composé de 2 pièces de bois inégales, jointes en compas, servant à supporter le train de derrière de la charrue en marche sur les chemins, le train étant renversé ; 2^o haut tréteau à longs pieds, (des scieurs de long) supportant une *bille* à scier en planches.

Satchot, tchevalerot (petit chevalier) *nôbiesse pèdju*, disait-on à un bâtard mendiant se croyant d'une noble extraction (Salbert). Voy. *sai*.

S'aitchovvalai, se mettre à califourchon. A Auxel.-B. *al_eu picâ son tchevau* (chs. Rosemont, en p. d'Auxel.). Chevalier, n. pr. à Dorans, Ch... Brebotte.

Tchouvâtre, [Chevêtre) Bride en corde, ou en ruban de fil, pour mener les chevaux à la foire ; du L. *Capistrum*. Quand une fille va souvent à la foire, on dit : *elle ât encoûë aivu train naî son tchouvâtre ai lai foire*.

Tchsilles, sf. pl. Dans cette express. *avoî lies tchsilles* = avoir les dents agacées par l'usage des fruits ou des acides. **Tchié**, à Angeot. **Eceliä**, à Albertville. Ce dernier mot pourrait appuyer l'ortographe : *avoî l'ietchsille*, Ch.

Tchuate, Chouette, voy. *tchoue* ; *paivru c'môn ne tchuate*. **Tchiote**, en Month.

Te, tu, voy. *toi*.

Teillôt ou **tai-yô**, [Tilleul) (*tuliö*, à Bessoncourt ; *Tu-yô*, à Meroux). L'i lat. ou fr. souvent rendu en patois par ai 'ou ei). C'est une form. dim. du VFr. *Til*, du L. *Tilia*. Celt. B. *til*. *Tillot* en fr. de notre région, en l. dits. *Tylia* en latin régional. Le *t* final est afône, comme dans tous les n.

(1) A Roncevaux :

*Li Quens Gerins siel el' Cheval Morel
Et sis cumpains Geriers en Passe-Cerf ; (nom de cheval).
Laschent lur resnes. brochent ambdûi ad ait,
E vont ferir un païen Timosel. (Chs Roland, V. 1379).*

Le manuscrit de Lyon donne *Morel* qui est le bon ; mais M. Paris y substitue *Sorel* qui lui paraît mieux justifié ! Notre patois lui donne tort. Pour la couleur il a aussi *Boyai* = [Byard*, *Bacin*, baucant.

en ot ; il indiqu. la brièveté de l'o précédent. Sert de n. de lieu à nombr. endroits. *Tio* en Vosges (Haillant) ou Thiot. Le tilleul rare dans les bois. A Argiésans, la coupe du Fahy en a présenté trois.

Teillie, Tiller ; de l'anc. fr. Tille ou Teille = 1° 2^{me} écorce des jeunes tilleuls ; 2° écorce de chanvre (par extens.) L'écorce de tilleul est fibreuse et textile ; elle sert à faire des cordes de puits, mais pas en TBf *Ai l'echie* (Essert) *dan l'boûe de lai Couête*, è *y e dies teillots et dies piainnes*. Sur le Tillon (champ) l. dit, à Menoncourt. Au *Thaillot*, l. dit à Bavilliers. Terre : aux *Tilles*, Dorans. *Tillon*, l. dit à Suarce *Tiamont*, un ham. d'Evette ou Stoffel cite *Quasimont*, ham. ?

Tille, bouquet de bois, cité p^r M. Contejean, en Montb.

Cmp. **Tille**, Echinée de porc, ou tranche, VFr. et Porrentruy en 1350.

Tillat, en Porrentruy. anc. fr. local, (Mg^r Vautrety, hist. Porr.)

Temal, Laisser verser ± involont^{nt} une partie du contenu liquide d'un vase plein. En Celt B. *tumpa* = verser.

Têmeré [Tombereau] voiture à 2 roues, qui se décharge en versant en arrière. VFr. *Temereau* ; id. à Petit-Croix. *Tourmé*, à Exinc, d'où *tourmelai*, charroyer au tombereau.

Tenail, s.m. Cuve p^r la lessive, tonneau dont un fond a été enlevé. *Tonoil*, s.m. Cuve, à Epauvillers.

Tenate, s.f. Tonneau dont un fond est enlevé, pour préparer et conserver la choucroute et les « *raives salaies* ».

Tendon, à Meroux, Tenon ou arrête-bœuf, *Ononis spinosa*.

Têne, s.f. Tonne (Vosges, *tinote*, = tinette).

Tinne, en pays Montb. mesure de vin de 50 litres (Tuetey).

Tenne, XV^e S^e ; comptes de la v de Montb. (Tuetey, D. mun.).

Têni, 1° [Tenir* 2° posséder, avoir (q. q.-un) sensément sous son pouvoir ± surnaturel ou d'influence. Ind. p. *I tin*, n^e *tinions* ; p. déf. *i tigni* ; fut. *i teraî* (1) ; les part. *tignant*, *tênu*, le reste sur *fini*, avec les rad. des 5 temps primitifs.

Tenu, possédé du démon ou d'un humain.

Petê, *tin le*, petit, [tiens toi* (tranquille). Ex. de balancemen^t,

En Lgdoc *estagné* ; c. à d. vaisselier ou dresseoir p^r mettre la vaisselle d'étain. Rad. *stannum*. Mot moins rustique (1) que *mettrot*, voy.

Tenre ou **tanre**, Tendre. Du L. *tener*.

Tanretaie, s.f. tendresse au fistic, cité par M. Contejean.

Tentiuaît, forme de *tantiuè* ; voy.

Tèrà, [Terrail*, VFr. Levée de terre, pays Month. Fossé dans la terre, à Bournois.

Tereillon, courtilière ; rad. Terre. **Terrage**, impôt de la dime, Porr.

Terlantaî, Flâner, perdre son temps.

Terlo, forte toile de fil croisé ; forme ? à Exinc. du *Cairlo* de Maiche (voy. *caré*) [*Treillis*] ou grosse toile ; voy. *trâsse*.

Terrietre, forme de *Tairiètre*, voy. *Terrintre*, à Meroux. Bois du *Tétre*, Lepuits (Delle).

Terrun, [Terrain),

Tos les boûbes a s'enreulant.

Jusqu'ès fennes que s'armant,

A peu de César, d'chu lu tarruns,

A l'adant à détrure les Vormuns (Chs Frahier).

Tertau, Bavard, forme de *Fertelle*, Bourogne.

Querquevelle, en Month.

Terlo, Month., platine de langue, peut-être du mot *Terlore*, rouet ± bruyant.

Tervê, (souenai ou-) sonner le fêlé, Exinc (2).

Têt, Salamandre à Exinc, forme raccourcie de *Ertai*, voy. ce m. c. à-d. hérétique.

Tâ, à Etobon. A Sombornon, *tâ* = Salamandre terrestre.

Teuchle, Tousser. Réd. *Teuchenaî*, Toussailler.

Teuche, s.f. Toux.

Teunfere, Tanière ; VFr. *Tesnière*, ; dér. de Taissonnière ; Trou du *taisson*, l. dit TBf. La grande *Taunière*, l. dit, champs, à Morvillars.

Teure, s.f. 1^o Partie supérieure de la tête d'un bœuf [VFr. *Tor*, L. *Taurus*) entre les 2 cornes (Salbert-Angeot), partie de la tête qui *loure*. *I li ai flanquaî in cô chu lai teure* (Angeot).

(1) La terminaison *ique* est fém. ; p^r le masculin elle est fautive et moderne ; il faut ic ou le masc. comme dans le public laïc qui commence à prendre le

2^o Colline allongée, vue du Salbert à gauche de la tête d'Etobon, en fr. cadast. *La Thure* ; à Montb. *Ture*, mine renfrognée (Contej.) (voy. *toüéré*).

★**Teurlipe**, [Tulipe), fleur du Nénufar (1), Offemont. Ailleurs c'est la Rose des Etangs ; mais à St-Vital, Savoie, c'est... le pannacu !! p^r la sign. voy. *põn'nai* et *tiu*.

Têve [Tiède), *L. tepidus*.

Teyaut, forme enf. de Frérot, à Bourogne (Janvret).

La **Thâle**, l. dit de forêt, à Bavillers, paraît form. francisée de l'all. *thal*.

Thannenkirsch, commune du c^o de Ribeauvillé, comp. de plus. écarts, dont les uns parlent le patois fr., les autres le p. als. germ.

Thieulien, anc. n. pr. ar. Monthéliard 1665 ; faut-il voir dér. de Mathieu ? *Thiollon*, Mathieu appuie l'étym. *Quélain*, n dit en pat. *Tiellin*.

Thiois, en vx écrits = teutsch.

Tiä. En avant ! p^r les vaches. *Tiätiä* n. enf. des vaches (Tissot).

Tiai ou **T-yè** ! c'est le té ! gascon, le tiens ! fr.

Tiaï, **Quart**, *Lou Tiaï*, l. dit à Ch. c. à d. le [quart* d'une fauchée, environ 6 ares. *Esquarts*, l. dit à Autechaux (Blamont) fr. cad.

Tiaf-e, [Quel-le* *L. Qualis*. En fr. local de vge, *Tiel homme* ! Quel h.

Nota. Le *t* suivi d'une voyel. ou dipht. est mouillé en notre pat. et se prononce *T-y*.

Tiaît-ye [Quelque*. *Tiaît-ye-cô* [Quelque coup] (fois). Bf. *Qué temps*, quel temps.

Se **Tiaibelai** = se *Diaibelai* ? hypothétiq. Se chamailler, Exinc., voy. *Diâle*, rad.

Tiaidje, [Cage*.

Tiaigne, 1^o forme patoisée de [Cagne* voy. ce m. ; 2^o Chose de peu de valeur.

Tiaignâsse, (sur p^éor.) au fig. femme dévergondée.

Tiaigne-Roïese, l. dit à Ch. ; *Gagne-Ros**, en fr. ca l.

Tiaignô (Quignon) Pâtisserie rustique contenant des fruits,

forme rappelle vaguement la forme d'un poupon, un corps ovale et les 2 extrémités arrondies, globuleuses. *Cugnu*, en Gruyère (u = ou). Voy. *Queniat* et *q'nieu* ; d'après Stappers, quignon ou cuignon, gros morceau de pain, dérivé du L. *Cuneus*, coin, voy. *tiugnîe*. (*Cœugnö*, Bâtard au Russey, se rattache à *tiugnot*).

I m'en vais ai Taraignô (quartier de Bes.)

Môre pou fâre in *Quignô* (anc. Noël, Bes.)

Quignö, en Bourg. (Vir virai) cité en 1424, présents des parrain et marraine le 1^{er} jour de l'an.

Tiaimaie, ou **t'yaimaie**, forme plus patoise que *camaie*, voy. ce m. Exincourt.

Tiaïn, Quand, en p. Ajoulot, et à Bourogne. *Quan*, à Ch. et ailleurs.

Tiaïnon, ou **t-yinson**, 1^o Pinson [*Quinson**, D. Boiste ; 2^o timbre aigu, oppressif, ou sifflant de la voix. Ex. : *c'te fonne ait in t-yinson* ! voix aiguë d'un enfant ; 3^o Pomme sauvage attendrie par la gelée, l'intérieur, alors renfermant un jus rafraichissant. Voy. *t-yinson*. *Queyot*, surn. de « qui crie comme un pinson », Bourogne (Janvret).

T-yinsenaï, faire entendre une voix aiguë, ou une toux sifflante [*Quinsonner*]. *Être t-yinsenaï*, avoi l'ou naï *t-yinsenaï*, être soi disant gelé, aussi froid qu'une pomme gelée.

★**Tiaipab'ye**, Capable à Ronchamp.

Tiaïsse, [*Casse**, VFr., Casserole ; ou mesure (1), avec laquelle le meunier prélève de la farine, p^r se payer du prix de la mouture, opération indiquée par le verbe *Tiaïssie*, et l'adj. *Tiaïssu*, péj. à l'adresse des meuniers qui « *tiaïssent* » trop.

« Leurs liets (lits, linceulx, (linceuls, draps de lits) ; casses » (= *tiaïsse*) ; fr. Porrentruy, 1511.

Tiaïssate, [*Cassotte**, Plancher-les-M. (Poulet), casserole en fonte à 3 pieds et à queue. D'où la devinette : *tête dans tête, set' pîes et dûe coûes*, lorsqu'un chat met sa tête dans la casserole p^r lécher.

Tiaïsse, Caisse ; malgré l'*i*, emprunté du fr., ce mot provient du L. *capsa* comme le précédent, de même que *casse*, voy. ce mot. VFr. *Capse*, boîte.

(1) C'était la 24^e partie de la carte, à Bf. et voisinage.

Aux molins nostre mûrier... ne doivent prendre fers que dou fassant et dou

Tiaitial, 1° syn. de *tchière*, mais forme plus ancienne. L. Cacare, celt. B. *Kac'ha* (c'h dur = ch. all. dur). 2° prendre peur devant le danger qui en effet détermine chez les poltrons ou nerveux un flux de ventre.

Tiaitiu, 1° qui « *tiait·ye* » ; poltron.

***Cacade**, Bf, Chose ou opération ridiculement petite, après avoir paru ou être annoncée ± importante ; la montagne accouchant d'une souris.

Tiaityignu-se, Bf. *caquinieux-se*, chicaneur, chipotier.

Tiaitre[Quatre* *Tiaitrième*, quatrième *Tiaitrain·ne*, environ 4.

Tiaitchoûdeje·ième, Quatorze·ième.

Tiaitre·vê, Quatre·vingts.

Tiaitre-ai-tiaitre, 1° au galop ; descendre les escaliers ou les monter 4 marches à la fois ; 2° quatre par quatre, en grand nombre et en marche, parlant des souris, rats et autres animaux.

Quan ce fut pour se couchie,

Tiaitre-ai-tiaitre d'chu in soulie, (solier, grenier),

I'ai mairiaie d'chu in fagot.

Reguinguette et reguiguet (Chs burlesque du Valdoie).

Tiè ! ou t'yai ! c'est le « tiens » ! interj. fr., le *tè* du Lgdoc. L'impér. du v. *teni* = *tins* (tiens).

Tiait·ye, Quelque. *Tiaitium*, quelqu'un. *Tiète chose*, q-q. chose fr. Bf.

Tait·ye-i ; anc. formes, voy. Catherine.

Tiaive, [Cave*. *Tiaiveude*, Excavation souterraine, ex. : *i creuille, i fai diés tiaiveudes* (aï devenu ai bref) dans le n. composé

Tiai·yô, [Caillou* en Montb. voy. *Caillô*.

Tiâmon, un des hameaux d'Evette ; bois à l'Est de Moval.

Tiant·yi, *Tiant·yelot*. etc. voy. François.

Tiârpe, Carpe, à Vescemont, à S-y. *Tiârpierre*, Carpiere, petit étang.

Ticlette, Bf. voy *taic·hate*.

Tie, Tiers, *Tircelin* [Tiercelet], Le mâle de l'épervier, plus petit que la femelle.

Tiehā. n. nr. [Thiébaud* : a donné *Tiau* ou *Tiault*. à Bourocne

Tieche, s.f. [Tas] [tâsse] indiq. homologie par 1/4 de règle, c. à-d. pas fréquente. Monceau de foin, de fagots, *entassé* régul. sur le « *soulié* » ou ailleurs.

Öntiechi, mettre en *tieche*. En Néerlandais, en Anglais, *tas'* = tas.

Tasse, en anc. pic., poche portée à la ceinture = [taïtche].

Tiecheran, Tisserand.

L'âtre djoûë qui fêlit tan...

Trâ gremiechê' de si bian ..

Tiecheran, bê tiecheran,

Fais me mai toile couran. (Vieille ronde, de Ch.)

Tixeram, nom pr. Montb. XVI^e S^e, « Jehan *Tixeram* », en 1502 (1) dont l'*x* se prononçait ss).

Tiefion, Punaise ; *Têfion* (Angeot, Fougerolles) ; un des sobr. des gens d'Héricourt ; ailleurs *Teufion*.

★**Tiel-le**, Quel-le, fr. local, p^r *tiaî-e*.

Tiele, Tuile. *Tiêlie*, Tuillier. *Tielerie*, tuilerie. *Tielaî*, de couleur de tuile, parlant du teint du visage rouge brique. « *Tyelaire* de Perouse » en 1470, à Porrentruy n. pr. = Tuilier. « *La Tillière* (*La Tieillière* 1655) » Bf. Essert, Stof. *Teul'lie* (Vosges) ; *tieulerie*, anc. fr. local Bf, se prononçant comme en pat.

Tielleur, n. pr. Keller*, anc. n. pr. Bf. XVI^e S^e ; La Chapel. s. C.

Tiemouô, Témoin, chute de l'*n*, 1/2 règle.

★**Tiette** [Quête].

Tiental, ou **t'yintal**, Quintal (cent livres) anc. mes.

Tiere, Terre. *Fouë-tiere*, Terre forte, argileuse.

Tiète, 1^o Tête ; 2^o Sommet de montagne arrondie, ex. : La Tête d'Etobon ; La Tête de Moine, à l'Est du Fayé, TBf ; La Tête de Faux, au Bonhomme, etc. ; 3^o Sobriq. Qui a une grosse tête. Le Lat. rad. *Testa* = vase en terre, analogue d'attrib. de sens avec *Câquelle*, voy.

Tietôt, 1^o Têt ou tesson de poterie ; 2^o petit homme qui a une grosse tête.

Tétot, Têtard, au Russey.

Öntietaî, voy. ce m.

Téeltaie, coup de tête, à Exinc. *Tête d'albrichte*, se dit à Angeot des germanophones du voisinage et de loin (d'où

(1) Extr. des compt. de Montb. par Tue'ey.

albrichtaî, parler leur langue); traduction libre : *tête de boche*, qui se dit en Suisse ; ex. : à Rances (Lausanne). Ch. *Tiete de p'yetche* (=pioche).

Tieuche, 1° Cuisse [Cœuche* à G-y ; *tieusse*, à Bes. *Lou tchâne* à *trô tieuches*, à Etobon ; 2° un demi Cotylédon ou une des 4 divisions de l'amande de la noix. Lgdoc *cuiéisso de nózê*.

Tieuchate [Cuisette] *Allaî ai lai tieuchâte*. Aller à la planchette ou assis à poil, *de travers*, sur le dos d'un cheval, et non à califourchon.

Tieuchière, Maitresse branche d'un arbre. En fr. c'est le bras et non la cuisse qui a servi pour faire le mot. Le pat. a aussi le mot *brance* qui a un sens général. Au Ban d. l. Roche, *queuc'he de buos*, rameau, *queuc'hate* petit rameau. Le chêne des 3 cuisses, à Etobon, qui, à 2^m du sol, a 3 maitresses branches.

★**Tieue** [Queue* de cheveux de l'anc. régime. Voy. *couê* du latin *cauda*.

Tieufate, Espèce de poire, à Angeot.

★**Tieur**, Cœur (neo-p). *Tiûe*, s.m. Arch. usité à Abbevillers, etc. en Montb. Voy. *tiûe* = cuir.

Corâil, Cœur et organes y attenants, *foie*, etc. à Vermes ; en fr. *levée*. Voy. *coûêrâ*.

T'yeval, v.a. Désirer p^r q. q. un, souhaiter (q. q. chose) de cœur à q. q. un. Voy. *t y'vaî*

★**Tieur**, Chœur.

Tieure, 1° Cuire ; 2° Fermenter, parlant du foin nouveau qui s'échauffe. Donner de la vapeur. Ind. pr. *i tieue*, n^s *t'eujs*, pas. déf. *i tieuji*. Les pat. *tieujant*, *tieuju* (actif ou *tieu* sens passif). Conj. comme boire. *Être tieu*, 1° être cuit ; 2° perdu. *Ave tieujante*, Eau bouillante.

Tieujêne, Cuisine. *Tieujenê*, cuisinier. *Tiujêne*, à Vescemont. « *Cusenate*, petite cuisine à Porrentruy, 1511, fr. cad.

? *Diaisîn*, voy. ; *Quesen* (1), à Besançon ; Vfr. *Quesine*, cuisine, du L. *coquina*.

Tieujenaî, Cuisiner ; *Cusenor*, anc. fr. de Porrentruy.

Retieure, *retieulture*, voy. *retieure*.

Tieute, cuite.

Tieujante, s. f. 1° Dyspepsie-acide, ord' suite de ribote (Angeot), à peu près syn. de *grillots* ; 2° brûlure d'estomac.

(1) Voiqui bin di *Quesin* (sonci) d'in couê
Que t'é fourâ dans tai tête (Noels Bes. 181).

Tiuterie, Aiguillée de fil, même rad. que le suivant. Montg. *cœuturie*.

Tieuture [Couture] de 2 parties ensemble. Voy. *coudre*, du L. *cousuere*, *consutum*. [*Cœulture** en Montg. A St-Vital (Savoie) *cœuteriâ*.

Tigrelai [Tigré]. *Ne belle raitche tigrelaie*.

Tifait, Gros morceau (de pain). *Lifret*, en Montb. Contej. *Chiffon*, en Norm.

Tignaisse, Chignon en désordre. [Tignasse].

Tille, Echinée de porc. Ajoie, VFr.

Tin, *tiniöns-t* ; voy. *teni*.

Tintin, forme enf. de Célestin, Bf.

Tiossie, Salb. syn. de *C'houquenaï*, voy. *C'houquai*.

Tircelin, 1^o Tiercelet. Le mâle de l'Epervier (plus petit que la femelle, d'où le nom). En fr. ce m. s'applique aussi aux mâles des faucons, et rapaces voisins, ex. : un T. de faucon ; 2^o Anc^t à Month., espèce de tissu.

Tiretaine [Tiretaine, étoffe laine et coton en fr.] Femme des carrefours ; comp : La grisette qui a deux sens, 1^o espèce d'étoffe ; 2^o ouvrière de ville ± sage.

Tirle, 1^o Tirer ; 2^o Aller dans un sens déterminé. *Tire-poi*. (Tire cheveux) fruit de la Bardane.

Tirie ai vâ, Tirer en bas [Tirer aval]. *Tirvâdaï*, paraît formé de la locution précédente, tirailler les vêtements, le corps ; ex. : *elle se lâche tirvadaï*

Tirie ne lâtre, in poullrait, Ecrire une lettre, faire un portrait.

Tirie â bout, tirer à la fin.

Tirate, s.f. tiroir ; *Tirot*, s.m. TBf., *Tirat*, Angeot.

Tirli, Mauvaise ou grossière étoffe, TBf.

Teurli, D^r Corbis, « Toile grossière » (1).

Terli, en Montb. (Contej.) Etoffe en [treillis*, cong. à *terlo*, voy. et qui est syn. et cong. dim.

Tirli, cri du rouge-gorge (1).

Tiroignie, tirailler en Mont.

Titch ou **Titsch**, forme als. de Deutsch = all. (de langue) **Thiois**, en fr. Tütsch ou Dütsch, c^{on} Zoug (Suisse). On peut

(1) (1) Content de son acquisition, un villageois porteur de droguet, revenant de la foire de Bf, en cheminant par le bois des « Creuses du Salbert » lorsqu'il entendit un oiseau paraissant le suivre et répétant avec persistance *tirli ! tirli ! tirli !* *Ma foi non !* dit-il, impatiente, *ce n'ât p' di tirli, mais bin di bon droguet.*

placer ici, *Tige gronde*, l. dit forêt au Puix (mots d'ouvriers, all.) altération de *Titsch grund*, terre all.

Tiu ? [Qui ? *Tiu qu'ât lai* ? ou *tiu ç' qu'at lai* (ç, p^r ât ce). *Qui est là ? qui est ce qui est là ?*

Tiu, (ietre ai). Etre à *quia*, être réduit.

En p. bourg. du *Vir virai* : *el ât ai cou*, è n'en peut pu.

Tiu, [Cul* notre mot est homologue à plus. mots fr. c'est-à-dire que plusieurs mots fr. aboutissent à notre mot pat. comme cela a lieu d'ailleurs en fr.

Tiussö = *tiû sô* [Cul sec] homme gros comme rien, ou qui a de petites fesses. Si nous avons *tiu-sô*, à Bournois on a *boc-sô* (bec sec) = figure maigre) Châlonvil. ; Bourogne, *Tiusso*.

Tiu d'apoi, à Bourogne, sobr. de cordonnier. (Janvret) voy. *aipoi*.

Tiulate, Culotte*. *Tiulate ai beuillate* ; voy. *beuillie*.

Tiulouton, petit qui porte culotte, Montb.

Tiuliere, [Culière* dans Joinville et Dict. Boiste. Avaloire, croupière de derrière d'un cheval attelé, pour faciliter la descente sur une route ou maintenir le harnachement.

Tiu b'ni, voy. *beni*,

Tiu di poutie, ou *di raïtchait*, voy. *Poutie*.

Tiu béeche, cul bas, en pays Montb. bas sur jambes.

Tiu bian, petit martinet ou hirondelle de fenêtre. *Biain-tiu* à Vermes ; voy. *Mailchelot*.

Tiu-de-tiulate, fond de pantalon. *Ai bêt'tiu*, position genucubitale ; id. TBF. Montb., au Russey ; voy. ce m.

Bôtche-tiu, Gratte cul ou cynorrhodon ; litt. bouche-c.

Jehan Fébure, dit *rougecul*, un des 3 maitres bourgeois, à Porrentruy, XVI^e S., (Mg^r Vautrey).

Montrecul, l. dit de champ, à Fêche l'Eglise. (Près Paris l'aspect est plus étendu, Montretout).

Grôsses tiulates, sobr. des gens de Vauthiermont (Angeot), qui ont un caractère spécial.

Tiuai, Tuer, conj. *ainmaï*.

Souëc haï c'mon in bûe mâ tiuai, souffler comme un bœuf mal tué.

Tue-bête, Tue-bête à Bournois ; *Tuanme tue-homme* : c. à-d. travail ou machine qui éreinte les bêtes, les hommes.

Tue-chiens, ou chasse-pauvres (XVII^e S^e) le dernier des agents de police à Montb. (Duvernoy).

Tiubrá, Primevère, à Etobon, voy. *croûebairbe*.

Tiudal, [Cuider* VFr. (l) en Dict. Boiste], croire, penser, s'imaginer. En p. ajoulot, ex. : « *Vite lés soudais tiudennent entrai* ». *I m'só tiudè*. Je me suis pensé, à Bretagne, Montreux, etc.

Tiudot, Présomptueux, Vézelois, Châlonvill. etc. Qui ne réussit pas dans entreprises.

Tiudrat, c^m Delle, ne réussissant pas dans ses entreprises.

La Cude, l. dit de pré, à Méziré.

Cude, Tour, niche à Plancher-l.-M. (Poulet), mais pas à Auxelles-B.

Cude, Bévüe (Montb.) (Contej.)

Tiudè, Sobriq. d'un habit de Ch. orig de la région de Montreux, où l'on dit, *i tiudè*.

Tiudre, Cueillir. Ind. p. *i tiu*, n^s *tiu-yõns*, v^s *tiules* ; p. déf. ; *i tiu-yi* ; fut *i tiudró* ; les part *tiu-yant*, *tiu-yai* ou *tiu-yè*.

Tieüdre, à Urcerey.

Tiûe, s.m. Cuir. *Tiû*, à Auxel, *Tiûă*, se rapprochant de *tiûe*, à Etobon.

Mathieu le *corvaissier*, (=le cordonnier, qui travaille le cuir) bourgeois de Porrentruy, en 1317, *Courvoisier*, n. pr. en ajoulofone.

(Comp. VFr. *Escofier*, tanneur, *Escoerie*, *escoberie*, cuir apprêté) du L. *Corium*.

Tineille, ou *tiuai-yo*, Nappe. En VFr. *Touaille*, 1^o Nappe, serviette, etc. ; 2^o étoffe composant le turban des Sarrasins (Joinville) ; 3^o étoffe de soie, Bas-L. *Toalia*. L'ancêtre est le V. L. *texere*. [*Tiua-ye**, en Rosemont.

Tiûe, s.m. Cœur ; voy. *tiêur* qui a remplacé notre mot. Cong. *Corail*, à Vermes, cœur, foie, entrailles.

Tiûé voy. *T'h'vé*.

Tiuefâte, Espèce de poire allongée, Angeot ; alias, *tuefate*.

Tiûenin, *Tiûenot*, etc. voy. *Îelien-ne*. *Cuene*, 1394, bourgeois de Porr.

Tiûgnle, Enfoncer un coin [cogner] à coups de marteau ou de

massue, une cheville. Dans le Roman du Renard, Cuignée = Cognée.

Tiugnot, Coin, du L. *Cuneus* ; id. à Auxel. [*Tiugnat**, à Angeot. Voy. Cœugnö.

Cugnot, l. dit de pré, à Rougemont.

★*Tiuivre*, [Cuivre).

Tiultron, Feu follet, *Culard* en Berry ; *Culâ*, Vosges.

Tiulton, id. signifie à Montb. 2^e petit tourbillon soulevant poussière (Contej) = le *fôuletot*. D^r Corbis donne p^r Bf. *Cultons*, (m. francisé).

Quelar, en Bourg. En Celt. Br. *ankeler*.

Tiunioûetre [Connaitre]. Ind. p *i tiunioûz*, n^e *tiunioûechöns*, v^e *tiunioûetes* ; p. déf. *i tiunoûechi* ; les part. *tiunioûechant*, *tiunioûechu*. En aj. *Coignâtre*, ex :

Di tan de ço-li, in_officie
Diaît à prince · « I coignâ l'métie,
I aî cinquante Kaiserliques
Pou pâre Pétignat et sai clique ». (Ch: l'etigat).

Tiunoûechance, Connaissance.

Tiuperot, Salive des glandes salivaires expulsée, crachat de salive, voy. *ïetiupaî*.

Keupote, p. messin. Salive Le français ne distingue pas les c. de salive et de glaire.

★*Tiuraissle*, [Cuirassier.

Tiurbolaf, [Griboulai] Ch. ; drap fait avec des fils chinés, bleus, rouges et blancs. Montagne, Angeot, etc.

★*Tiure*, Cure. *Tiurie*, Curé. Bf. *tiuré*. (*Curie*, n. pr. TBf. peut provenir de cuir, de *curiez*, VFr. char).

Tiurieu-se [Curieux-se*. *El ât tiurieu c'mön ne veille fön-ne*.

Tiurieusitaie, [Curiosité*. Représentation ou comédie de village. Du L. *curare*, VFr. *Curious*, plein de zèle, curieux.

Tiute, Hâte. Avoi *tiute*, avoir hâte (du Lat. *citus*). *Tiutu*, hâtif, précoce. *Lîes bouêbes de Tchâtenai* sont *tiutus*. Lgdoc *côitô*, hâte.

Tiutiue, Grande Berce, TBf. *Tuetue*, à Vézelois. Voy. *tarpe*.

★*Tiuvie*, [Cuvier* n pr. en pays Montb.

Tiuvate, Corps de cheminée maçonné (Angeot). Dim. de *t'y've*. Voy. ce m.

Toi, id. en fr. pr. pers. souv^t en régim indirect comme son ancêtre tibi. *Te* (id. en fr.) souv^t sujet ex. : *te vin*, tu viens. *Toi* se prononce *touè*, comme jadis pendant et avant Louis XIV, id. obs. p^r toute dipht. oi.

Toi ou **Toit**, id. en fr. *Toitö*, couvreur (de toit). Aj. [*Toitä**, anc. doc *toictot*]

Toylot, n. d'un curé de Porrentruy, orig. de Dôle (1714).

Toile, id. en fr. *Toilate* [*Toilette*] ; à Bf *toile grasse*, c'est l'épiploon du porc qui sert à envelopper les « griblates ».

Toitö, voy. *toit*.

Tömelai, assommer, aj., asséner des coups de poing.

Ël alemandé : fôtre nom de Tié ! (Dieu)

Il faut tomeler cette clique (chs Petignat)

Que n'tiuâ p'ai boire è Kaiserliques. Voy. toüene.

Tön, 1^o Temps* ; *Tan*, en Aj. Montb. et voisinage, en dehors du p. Chât ; 2^o Le ciel atmosphérique.

Tön, [*Tan**, *Tön·nai* 1^o tanner ; 2^o battre (q. qun) Bf. *Tonâ*, à Plancher-l.-M.

Töndre, id. en fr. Ind. p. i *tôn* : p. déf. i *töndi*, les part. *töndant*, *töndu*.

Töndu pelaî, tondu jusqu'à la peau.

Töndure cloison pleine.

Töneau ! Exclam. ou léger juron. *Touenitche*, autre forme de juron, adouciss^t du juron supérieur toüenaire ?

Tönelö, à Barr. dim. de *Töni* ; voy. *Antoüêne*. Vers Mulhouse et en Suisse, le suff. *li*, remplace le suff. *lë* plus partic. au B. Rhin. *Töni*, Aspac (1) et Ch. *Töneli*, Ch *Toni*, en Lgdoc.

Tön·n', Thann. vil. als. *Tanne*, en All. = Sapin.

Tönp·ye, Flèche ou arbre de jonction des 2 trains d'une voiture. *Pin·nate*, à Mandeure.

Tönp·ye, [*Temple** VFr. = tempe. A Roncevaux :

Li quens Rollanz ad la buche sanglante ;

De sun cervel rumpuz en est li temples.

L'olifant sunet à dulur et à peine. (Chs Rol. v. 1785).

Le Dim. *tönp·iate*, *Tempe*, est seul employé pour éviter la confusion avec *tönp ye*, (flèche de voiture ; néo-pat*, *tönpe*.

Töntche, [*Tanche** pois.

Tors-champs, l. dit, fr. cad. à Grandvil. voy. *toüedre*.

(1) Aschpach, en Als. (le Pont d').

Torte, sobriq. formé de Georges, à Angeot.

Tou ! Interj. p^r appeler les chiens. Rédupl. *toutou*, s.m. chien, enf. comp. p^r la formation à *yuyu*.

Toubac ou *Toubā*, Tabac ; *Touboc*, en Rosemont ; du Caraïbe des Antilles, *topahiba*, Calumet, qui a donné *toba*, *Tabago*, *Tobacco*, angl. (*Petun*, en Bretagne).

Mange-tabac, surn. de chiqueur, à Trétudans.

Toudju, [Tordu*. En Montb. *Tordju*, mot irrég^t patois.

Toûê, s f. Tour (bâtiment). *Toûënelle*, Tournelle.

Toûe, s.m. [Tort* ; *avoi toûe*, avoir tort.

Toûe, adv. (tôt. *Tantoûe*, tantôt. *Binteu*, bientôt, à Phaffans.

Toûê, s.m. Tour à tourner, manière $\pm$ bonne d'agir. *Toûênaî*, tourner (autour) *Toûenure*, 1^o tournure ; 2^o planche sur laquelle on retourne la pâte p^r les gâteaux, la pâtisserie.

Toûénant, s.m. lieu où chemin *tourne*.

Retouênaî, retourner. Pour tourner, se mouvoir en rond, voy. *virie*. *È tōnaî-ye* ; il tournoie (Ronchamp).

Dietouê, [Détour*.

Toûênaîe, s f. ex. : *ne toûênaîe d'ave*. L'eau d'arrosement qui revient à tour de rôle.

Toûe, Taie ! *Toue de lé*, Taie d'édredon ; *Toûe de traîvie*, Taie de traversin, voy. *tayate*. *Tô* en Rosemont.

Que vait ai lai revîere et que laîche sai panse ai l'ouêta ? devinette pour indiquer « *lai toûe de lé* ».

Toûe, adj. voy. *toûêdre*.

Toûecô, [Torcol, ois. de passage.

Toûedjê, Toujours.

Toûêdre, [Tordre*. Ind p. *I toûê*, n^r *toudjōns*, v^r *toûêtes* ; p. déf. *i toudji*. Les part. *toudjant*, *toudju* ; conj. le reste sur *rōndre*, gardant les rad. des 5 temps primit

Retouêdre, Retordre. A Exinc. *Retôe-dre*, donner l'inflexion au langage et l'accent spécial de chaque vge : ex. : *retôe dre l'erbaton*, le *golutchie*, parler comme à Etupes, à Bethoncourt.

Toûe, *Toûetche* au fém, tors-se, sens permanent, passif, tandis que *toudju* a sens $\pm$ actif. *Elle n'ât pîe toûetche*. *Pîe-toûe*,

Toûenai, Tonner*. *Toûenaire*, tonnerre.

Toûenitché, petit juron, voy. *Toneau*. *Tondre*, n. pr. à Angeot. A'l. *donner*; als. de Soultz *Tounnr* et à côté *tounndr*. (orth. fr.) = tonnerre

Toûenai, [Tourner*, avec le sens de travailler au tour, voy. *toûë*.

Toûënaie, tournée; *Toinée*, s.f. canal d'irrigation (Leval-Rougem., Cordier). *Toûënaie* d'ave, tournée d'eau, d'irrig.

Tonayîe, [Tournoyer* avoir les dernières convulsions, à Ronchamp.

Toûene, Masse ou massue en bois à manche, p^r enfoncer le coin dans le bois de chauffage, p^r le faire éclater.

Tône, à Angeot, aj. Dim. *Touenote*, en p. Montb.

Montb. *Touenai* (Contej.) assommer. Ajoie *tomelaî*.

Tône, Marteau p^r briser rochers, au Ban-de-la-Roche (B. Rhin). *Toun'*, bâton renflé d'un bout, à Bournois.

Toûenitché, voy. *Toûenai*, tonner.

Toûëré [Taureau* [Torel*. *Toûërai*, donner de la tête, parlant des bêtes à cornes. *Se toûërai*, lutter de la tête, surtout en parlant des vaches. *Toûërelière*, adj. de vache tj. en chaleur.

Toûërelot, petit taureau (arch.) *Thorelot*, anc. n. d'homme (Montb.)

Thaurin, n. pr. Delle. *Thourot*, (environs); *Thurillot*, n. pr. à Cunelière et l. dit à Echène, Rechotte. *Pastourot*, peut donner aussi *tourot*, comme notre m.

Toûertche, s.f. [Torche* Bf. 1^o Linge tordu, (*Tortum* en L.) Règle *rt* = *tch*) en couronne, pour coussinet sur la tête, et destiné à supporter un fardeau, ord^t une « seille » pleine d'eau; 2^o Pain en couronne, id. à Bf.; 3^o gifle.

Tourtchon, Torchon.

Tourtche, 1^o touffe de plantes sur pied; 2^o petit faisceau de paille, roulé en coussinet pour être placé entre 2 pierres de taille.

Tourtchié, 1^o Torcher, 2^o pousser par touffes.

Tourtchenai, v.n. Pousser par grosses touffes. Ex. *Lou trai-ye tourtchêne*.

Tourtchenaie, s.f. (homophone au précéd.) Grosse touffe de plantes.

Toûëtchi, Toucher.

Toûezic, Espèce de juron adouci, marquant déception, ou manque d'un coup au jeu.

Toufe, Employé dans l'express. : *è fait toufe*. Il fait étouffant (par la chaleur lourde) : *es toufö*, en gascon.

Cras du **Toul**, l. dit à St-Dizier, l. dit de pré et forêt. En VFr. **Toul** = fossé ; en Celt. B. **Toull**, fosse, rad. possible.

La **Touille**, pré à Lutran et Valdieu (Stoff).

Toumelaf, Syn. Ch. de l'Aj. **Tomelaf**, voy.

Tourmöntaf, Tourmenter. **Tourmöntine**, 1^o jeune fille tourmentant sa mère ; 2^o à Month. Térébenthine (Contej.)

Tourtchle, **Tourtchenaie**, etc., voy. *toûërtche*.

Toutché, [Tortel*, en VFr. Tarte aux fruits, Galette. **Tourtou**, à Commeny, [Tortel* en anc. fr. Porr. 1611 (1). [Toitché*, à Angeot, Aj.

Toûtchelot, petit « *toutché* ».

Touchelaï, faire des « *toutché* », en faire souvent.

Touchelu, qui en fait souvent, qui en est amateur.

Toutché de fiete (T. de fête patronale). Ici les fruits sont remplacés à la surface d'un gâteau de brioche par un battu d'œufs, de crème et de beurre (*yavouënure*).

Toutché de Brignai (Brognard),
E i è ai mouëdre jusqu'd nai.

Touchaux, n. pr. TBf. (2).

Tout, m. et f s. **Tout-e**. Au pl. **tous** ; néo pat. et **tus** (arch. à Ch.) vestige de déclinaison, anc. fr. *tuit*. **Tot**. en p. Aj. et **tus** au pl.. **Tot** en Montagn. et central Bf. **Tot** et **tos**, à Frahier.

Trietus, Tous sans exception, VFr. **Trestuit** = très tous.

Tout cöntön, [Tout comptant]. **Tout** de suite.

Tout pă lu, [Tout par lui ?] tout seul. **T.-pă lie**, T-par elle, toute seule ?

Tout pă tchout, [Tout par tout*, parlout. **Tot poi tchöt**, à Montreux et autres aj. Ici, l'r de par et le t de tout donnent **rt** = [tch*. Bourg, **Tot po tot**.

Tout p'yë, Voy. **p'yë** = *bécö*, en cent. Bf. *béqueu*, Mont et Sous-Mont = beaucoup.

(1) En 1611. Règlement aux prébendiers (ou pensionnaires de l'hôpital de Beaumont) — l'item est défendu à ceux d'aller à la messe à la messe.

Tous lies fōn·nes, toutes les femmes. En Savoie, *tout* est aussi m. et fém.

Rapprochons *Èlou*, aussi avec (le contraire est *nèlou*, à Bournois). *Itou* en fr.

**Toutiet*, [Toquet] Espèce de bonnet de femme à deux pièces, un peu à la manière d'une *capotte* (Héricourt).

Touxon, Mot vague = maraud ; aliàs, *Toxan* ; Norm. *tocson* = femme grossière. Celt. B. *Tuzum*. Lgdoc, *Tocosiaou*, butor, dissimulé. A Rennes *tocson*, homme grossier.

Trâ, Trois, *Traze*, Treize. *Trajième*, Troisième. *Trazai·ne*, environ treize. VFr. Treizaine.

Trai, s.f. Poutre supportant le plancher. Du L. *trabem*, poutre ; Norm. : *Tref*. VFr. *Trez*.

Trai, s.m. Trait, du L. *tractum* ; cité par rapport au précédent, une des 2 longes ou cordes par lesquelles le cheval tire la voiture

Traidjie, Marcher ou se frayer un chemin, là où il n'y a pas de piste ; frayer à travers les herbes, les céréales, les broussailles. *Trădjie*, Eschène. Le VFr. *trachier* = suivre à la trace. [Trajicere*, traverser (1)].

Traidju, qui va, vient, cà et là à travers les terres.

Traidje, s.m. passage frayé. subst. verbal. Au *Trage*, l. dit champ à Ailloncourt (Lure). Voy. *Atraidje*, TBf. Vge, *Autrage*.

Traihien, ou *traï·yin*, Grand bruit fait par les bêtes ou les gens ; Explication bruyante, vulg^t *boucan*.

Le roi Marsile dit à deux chevaliers sarrazins :

Vus êtes filz à l'rei Maltrain (2),

Ki suleit faire messages volontiers, Chs. Rol. v. 2571.

VFr. *Train*, *Trahin*.

Tiaï traï·yin qu'è « tiniont = Quel *train* (vacarme) qu'ils tiennent.

Traimontain·ne, Tramontane, le Nord, la direction. *Tramontana*, l'Etoile polaire, en Italie, qui parait au-delà des montagnes, au N. *Piedre lai T*. Perdre la tête.

Train·nai, [Trainer*].

(1) Nouête iueneſſe ..

Train·naï lai *diain·ne*, voy. ce mot. *Train·ne*, maladie de longueur (Exinc).

Train·ne diain·ne, s.m. Homme flemmard ; au fém. femme qui laisse trainer sa robe ou qui laisse les choses en désordre ; id. Angeot.

**Train·naie*, 1^o femme des rues. Bf. *traîn·née* ; 2^o piste d'une charogne vers un piège à loup.

Train·naie, ou *train·naisse*. Trainasse, qui paraît ramper sur le bord des sentiers (polygonum aviculare, L) ; [*Trainâ*] Clématite à Plancher (Poulet).

Train de pai·yisan, Train de culture.

Train·né, Traineau.

Train·ne-Sai, Traine-sac, pillard Sobr. des gens d'Héricourt, (Montb.) auxquels ceux de *Montbéliard* ont reproché à tort ou à raison, des vellétés de pillage, en 1793.

Train·ne-boûe, Troëné, Ligustrum vulgare, L.

Traiti, Traiter, *Matraîti*, maltraiter.

Traiveil ou *Traivaï·ye* [Travail* *Traiveillie*, Travailler, *Traveillu-se*, Travailleur-se.

Traire, id. en fr. Ind. p i *traî*, n^s *traï·yöns*, v^s *traïtes* ; p. déf. i *traï·yi*. Les part. *traï·yant*, *traï·yu*.

Traï·yant, s.m., pis de la vache.

Traïrot, adj. Dans quoi on traite ; *Saillet traïrot*. Employé substantiv^t ; in *traïrot*. VFr. Trayot.

Traivie, s.m. 1^o Travers ; 2^o Traversin.

Traivelot, Traversin, à Eschènes, traversin d'enfant. Ici, dim. en *ot*, quoiq. ord^t en *at* en ce vge.

Aux Traversots, l. dit de champ, Beaucourt, etc. Champ *Traversin* (Fêche l'Eglise), c. à-d. champ ayant direction transversale par rapport aux autres. Au *Travers*. autre l. dit.

Traitiait, s. m. Vieille chaussure éculée, Savate.

Traï·yenaï, trainer la savate.

Traï·yenu, qui « traï·yène ».

Traï·ye ou *Trê·ye*, s.m. Trèfle ; *Trâ·ye*, à *Trétudans*, Meroux, Vézelois [*Troï·ye** à Sermamagny ; **Tréf* à Nonmay.

Un des rarissimes cas où la syll *an* n'est pas devenue *ön*, en p. Châtenois.

Trapu, id. en fr. Dim. *trapot*, au f. *trapote*.

Traquenă, [Traquenard]. Dans l'express. *avoi l'traquenă*, TBf, marcher comme si on trainait un piège derrière soi.

Trässe, [Tresse*, ruban de fil. *Trässale*, lacet, petit ruban de fil. *Trassoutie*, vendeur de *trässes*.

Trässe, s.m. Gros couteil de ménage servant à faire des draps de lit, des pantalons; voy. *Terlo*.

Traagă, à G-y. All. *tragen*, porter.

Trē, s.f. Trident servant pour enlever le fumier, la litière, etc.

Trabais, nom sous lequel, en TBf, seraient désignés les habitants de Strashg. ?? d'après un correspondant de M. Dubail-R., et qui pourrait être dérivé de *triboques*? Strasbg. se dit *Etrébour*, en pat. de La Baroche (Hte-Als.), forme qui a pu fournir cet adj. (1).

Trebesburg, un ancien nom de Strasbourg (Aufschlager), l'Alsace. p. 39, dans leq. on pourrait voir $\pm$ le radical de *Triboques*?

Trebête, fils fabuleux de Ninus et Sémiramis, qui aurait fondé Strashg ?? Dans la fable, on peut q. f. *glaner*, si peu que ce soit; *Trebête* se rapproche davantage de *Triboque*. Rapprochons *Éterbais* = habitants de Brette, vge annexé près TBf., francophone.

Trebe, Bac, à Voujaucourt, etc.

Trebillie, [Tourbillonner]. parlant de petits corps.

Trebillot, 1^o Os métatarsien du pied de porc, percé en son milieu d'un trou dans lequel passe, croisée avec elle-même, et tenue par les deux bouts, une corde double, à l'aide de laquelle en tournant et détournant, on imprime un mouvement alternatif de rotation, déterminant un ronflement. (A Bf. *toupie* qu'on fait tourner) au fouet.

2^o Enfant remuant.

Tredain·ne, Aventure à Urcerey. *Tredai*, aux Fourgs-Pontarlier, rôder.

Trēm'roûe, (lai) l. dit de beau chemin en *forêt*, à Banvillars.

Trêtchie, 1^o Tranchée, (chute de l'n 1/4 de Règle). 2^o Colique violente qui semble vous trancher.

Tretchi, Trancher, parlant du lait, Cailler. Celt. Bret. *Treuk*, aigre.

Tret'yle s.m. [Turquie], mais, blé de Turquie. La farine ou la bouillie de mais = *gaudes*.

Treull, [Treuil] presse ou pressoir.

★**Treuver**, anc. forme de trouver, (*treuvaî*) que les anciens employaient, en parlant fr. (P. J. Vautherin pater) *Trouvaî*, est seul employé.

Triboirate, Espèce de petite poire (Angeot) analogue aux poires « *Vadjates* ».

★**Trle**, Marque du superlatif, *Très* ; c'est du néo-patois.

Le préfixe *trie* ord' vient du L. *trans*.

Tribeutchie [Trébucher* (1). Formé de *Trie* (=trans) et de *byêtchie* (± cong. à *buche*, du germ *busch*).

★**Trichte**, [Triste*.

Tricon, Voy. *Trique*. A Bf. « gros morceau de pain » D^r Corbis.

Tricot, gros bâton noueux (*trique*). Tricot se dit aussi en fr. d'où *tricoter*, bâtonner. De l'all. *Streichen*, frapper.

Tricoutai, tricoter*. All. *Strickten*, tricoter.

Triedre, donner les premières pousses, parlant des graines semées ; se dit surtout des graminées. Ind. p. à *trie* ; imp. à *triejaît* ; p. déf. à *triejît*.

Les part. triejant, triēju.

Trièjun, Les premières pousses hors de terre (surtout des graminées. Montb. [*triesun**.

Trezi, Surgir, dans Barbisier (le guignol de Bes.)

Triefilate, [Tréfilette] Vrille pour percer le bois ; voy. *viote*.

Trièjun, voy. triedre.

Triepachie, [Transpercer*, chute de l'n, 1/4 règle.

Triè-sâter, Tressaillir. Le subst. *Tressaut*, VFr. = en pat. *triè-sâ*.

(1) L'Emir et Charles aux prises :

Si s'ount ferir, grans colps s'entreduneront...

Fraites (voy. *fratichie*) *les unt desus ces bucles lès* (larges).

De lur osbercs les pans s'en désœurerent (voy. *die'sarval*)

(De leurs hauberts les pans s'en séparèrent)

Rumpent ces cengles, et ces seles versèrent,

Chant li sai à terre se trebacherent (se renversèrent)

Trîe-sâtchi, [(Trans.) Sécher]. Devenir trop sec, Aj. Salb. etc, *tré-soitchi*. Voy. Sö.

Trîesouë, [Trésor*.

Trîetê, [Tréteau* Espèce de tréteau à claire voie, incurvé, et à 4 pieds, à l'usage des bouchers. *Trétat*, à Mandeure, forme aj.

Trîetelaî. Chanceler sur ses jambes, surtout en parlant des animaux, comme un *tréteau* mal assujetti.

Trîetelle de lai tchairue, Pièce de bois verticale unissant la « *haie* » à la base de la charrue, pour la consolider, (charrue de ci-devant) Dr J. V. A Denney, c'est la *coulonate*.

Trîetudan, Trétudans, vge, pat. de Ch. — T. très prudents.

Trîetus, voy. tout.

Trîevirie, Tourner un peu, parlant d'un corps lourd dont on change un peu l'orientation. Voy. Virie. Se *Trévirie l'pie*, se donner une entorse (Sermamagy). *Trîe* est l'abrév. de *trans*, à travers.

Q. q. chose d'analogue en VFr. : *en altres granz colps i vait ferant, L'un mort sur l'autre suvent vait tresturnant* (Ch. Roland, V. 3371).

Trîeouër, [Entrevoir]. Voy. vouër, et *trîevirie*.

Trîfe, Pomme de terre, un des 8 ou 10 noms de la pomme de terre en notre région, Mandeure, Montb.

Trîfle, autre forme. A St-Vital, *tiferă*. Trouflé-ye, à Commentry.

Trouffe, à Morey (Moré, in loco) c^m Vitrey (Jussey). [Trouche], en Mont. Contej. Fl. = [Ch*. *Truche*, en Norm. *Trêfe* à Sombornon (Dijon) : *Trêfe*, près Vesoul. *Toufla*, à St-Sauves (Puy-de-Dôme). *Truffe*, en argot Paris.

Tuferö, en Lgdoc, pomme de terre (truffe rouge) ou *Trufö* = truffe. En Cevennes *trufö*, 1^o truffe ; 2^o Pomme de terre. *Truffe*, en VFr. signifie aussi tromperie, plaisanterie, ornement de tête, *bonbance* ! et *trufféur*, trompeur, moqueur. (*La Truffe*, anc. surn. à Delle, 1342 ; Liblin Bf. et T. p. 134). — ± Cong. *Terræ tuber* ; Germ. : [*Tartoffel*], *Kartoffel* (Stap), dont *terræ tuber* peut être l'ancêtre. En Lat. *Tuber* et *Tuberus* = Truffe, fruit, tumeur, pomme, champignon (1). On trouve à Albertville *Tartifla* et *Tiféra*.

En pat ± bisontin de Dôle : *i vons faire caire* (cuire) *das tartouches* (pommes de terre) et *çairclai* (sarcler) *las disettes* (betteraves). Cette cit. appuie l'étym. fr. de *Kartoffel*.

(1) Voc. univ. Lat. fr. Chompré, 1754.

Notons qu'il y a des truffes au Salbert, près Bf, mais de petite qualité.

Triflouere, Angeot, Vêtement, Chaussure en lambeaux.

Trijoulat, Carillonner un baptême, en frappant les cloches avec le battant (mu par les mains), ou avec autre chose Bourg, *trézelaî*. Bes. *trézeillâ*. VFr. *treseler*, c. à-d. carillonner avec 3 cloches d'où le nom. Le fr. *carillonner*. (ou *quadrillonner*), quand il y avait quatre cloches, ce qui ne se voyait pas en nos campagnes.

Tring'elt, s.m. Pourboire. All. *Trinkgeld*, qui s'est simplifié en *g'elt*. Pour le boni donné aux employés sur la vente de certains produits. A Paris, le boni de survente = *surbine*, (selon la *binette* !).

Tripai, [Triper* Bf. Piétiner, marcher sur quelque chose ; ex. : *Ne tripâis pē chu mai roube*. Pat. messin, *treupler*. Celt. Bret. *Tripâ*, piétiner. Le red. *tripouëgnie*, tripotter, marcher à petits pas.

Tripouëgnu, qui « *tripouëgne* » marchefin, qui *tripotte*.

Tripait, Palier, à Exinc. Liste E. L.

Triponez, anc. n. pr. de Porrentruy et TBf, dérivable : 1° de *Tripon*, mou ; 2° de *triper* (L. Larchey ; 3° de St-Triphon.

Tripotée, grêle de coups, argot paris.

Tripe, id. en fr. *Stripen*, en Celt. B. rad.

Trique, et *Tricon*, Gros morceau de pain. Ces 2 mots peuvent être congénères. Voy. *tricot*.

Trissle, Emettre un liquide ± épais sous la pression. Bf. *Trisser*. éclabousser, avoir le dévoiement.

Trisse, s.f. Dévoiement, émission du corps de matières ± liquides.

Trissu, qui a la « *trisse* » ; Sobriq. injur. à l'adresse des bourgeois de Bf. et de Montb.

Trissous, Sobriq. pour Auxelles ; Sobriq. des gens de Délémont. Donc mot régional.

Trissait, Emission d'un jet de « *trisse* ».

Tritri, Poisson minuscule, se réfugiant dans les petits rus (Angeot). Ce mot se trouve à la Martinique sous la forme de *titiri*.

Trö [Tronc], Chute d'n, 1/4 règle, [Trognon).

Tro de tchô. T. de chou. En p. Bes. *Qu'on grille in bon trou de boudin*.

Trôlai, Montb. (Contj), Trôler, dict. Littré, de l'all. *trollen*.
Bf. *Trauler*, D^r Corbis. *Troleuille*, Libellule (Contj).

Trônbiai, Trembler. *Tronbyemön*, Tremblement.

Trônbye, Tremble, *populus tremula*, L. Dim. — *Trônbiot*.
Combe diés Trônbiots, l. dit forestier à Ch. ; *Tremblot*, en fr. cadast.

Ès Tremblatz, Ter. S^t Ulric, Stoff 1580. *Tremblat*, à Charmois,
Reppe, aj. l. dit en fr. cadastral et où règne l'at ajoulot.

Lai Trénbiaie, à Angeot, bois.

Trônpai, [Tremper*. *Trônpai-mouë-yie*, ± *Trempé-mouillé*,
Bf. mouillé à fond, parlant d'un humain.

Trôn pate, [Tremquette*, Mouillettes de pain avec vin sucré.

★**Trônpai**, Tromper ; mot ord^r remplacé par *aitrapai*.

Trônpai, Trompeter, jouer de la trompe. *Trônpe*, id. en fr.
peu usité (trompe) du Lat. *tuba* (Diez) ; elle est faite avec de
l'écorce de Saule (ou autre) rentré en tube spiral.

★**Tröntchant**, [Tranchant*, néo-pat. = *lou cö pant*.

Tröntche, [Tronche, D. Boiste] VFr. Tronce, grosse souche,
ou tronc d'arbre ± écourté, sur pied ou détaché.

Dim. *Trontchot*, 1^o Souche d'arbre sur pied vert ou sec (*Ès
tröntchots* l. dit, où était une forêt) ou *détaché* (billot). *Nois
Trontchots*, un hameau de Frahier.

Tronchet, fr. cad. l. dit de Champ, Plancher-Bas.

Trontchenaie, augmentatif = *Tronche*, munie de racines
nombreuses.

Trönte, Trente. *Tröntain'ne*, Trentaine, environ trente.

Trental, s. m. en fr. Porrentruy, au XV^e S^e, une trentaine,
comme on dit un quintal.

Trönvächie, [Traverser].

Trosö, s m. Soufflet, ou coup sur la face (Chans. de Frahier) (1).
A Bournois, *Trosâ*, [trousser),

Trou, adr. [Trop*.

Trou-de-Bu, Bf. Intervalle d'horizon, entre le *Salbert* et le
Mont, à l'Ouest de Bf, par où s'annonce la pluie p^r cette ville.
Il n'est cependant pas précisément dans la direction de *Bu*
(Buc) vge.

[1) Ma Arnesse qu'état fô à sö fort et sec)

A César al e fotu in *trosö* ;

A (et) bouines tchanbes y ant savâ le cô (le corps).

Trou du Renard, trou horizontal ou espèce de tanière, act^l comblé, et où ont été enterrées de nombreuses victimes du siège de Bf. en 1814, au N.-E. du Rocher supportant le Château de Bf. Un autre trou situé sous la Roche, supportant le Château de Bf, était appelé par nos condisciples « trou du Renard », n. qu'il avait sans doute hérité du vrai trou. A Châtenois, il y a 50 ans, un renard avait de même établi son gîte dans un trou au coinot assez dense des « Roud'jes Pêchus ». Voy. *troufignon*.

Troucal, 1^o Presser, fouler avec les pieds (le foin mis en tas, etc.). All. *Drücken*, presser.

2^o Imprimer à la main avec des plaques de bois. *Trocâ*, à G-y.

Troucaidje, Toile imprimée à la main, Express. générique. Opération par laquelle on fait le

Trougeu, Toile imprimée à fleurs, ord^l fil et coton ; ex : les mouchoirs bleus à points et cadre blancs, chez les catholiques. ou à fond vert chez les *Hud-yenots* du voisinage (ici le vert des blouses huguenotes reparait. (Nous parlons d'avant 1870).

Troucu-se, adj. qui « trouque ».

Parmi « la dotation de la Chapelle de la Trinité, au cloître de l'Eglise collégiale Bf, vers la rue Boresot..., l'autre (missel) en papier en lettres imprimées ou *troquées* (XVI^e S^e). Liblin. Eglises Bf, cit. H. Bardy.

Troûe de derriè, s. m. Train de derrière d'un animal.

Troûe-se, s.f. Lie, ou dépôt boueux, dans vin, cidre ou autres liquides épais, surtout d'un mare pressé. *Trousse*, à G-y. All. Drusen, lie.

Ietroûe-senaî, voy. ce m.

Troue-senaî, barboter, pays de Montb. c. à-d. remuer la *trouë-se* ou *trôe-se*.

Etrô-saî, à Mandeure, écraser, c. à d. faire sortir de la « *trouë-se* ».

Troûe-sê, [Trousseau*. *Troussie*, [trousser*. Au passif : *el ât bintoûe aïcu troussie*, il a bientôt été ad *pâtres*. Du L. *torquere*, *torsum*. VFr. *torser*, *trosser*, mettre en paquet.

Jadis, le choléra se nommait, *trousse-galant* !

Mandéure (la Chienne (Sene-badie) Se. Anna à Blémont (et

lâcher pet saccadé. A Vescemont, *Trouille*, lait 1/2 caillé ± rappelant ce qui sort de la presse. Réd. *Troillenai*, à Mandeure, sens Bf.

Troïeillie, à Bournois, lâcher excréments liquides avec bruit. (Roussey).

Trouillait, pet « *trouillé* ». *Troillat*, qui « *trouille* », à Mandeure.

Treû-yîe, presser, à Bournois, pressurer.

Trouille-belôches, Sobriq. au Salbert, voy. *bloûeche*. Les « *bloûeches* » déterminent souvent un dérangement intestinal. (*Truyot*, à Bournois = le dim. de *True* (truie) (voy.)

Le VFr. *Trouiller*, signifie aussi chiffonner, en pressant, salir. *Trouille*, tourteau.

Drouille, en Pic. = Foire, excrément. Entendu à Paris : avoir la *trouille*, avoir peur devant l'ennemi.

Terouille, (à Plancher, M^r Poulet) « Lait commençant à se cailler. Se disait à Vescemont, ne se dit plus.

Trouille, femme de mauvaise vie, à St-Vital, Savoie.

Trollier, à Albertville, presser le raisin, p^r en extraire le jus (F. Brachet).

Ces mots sont congénères au fr. treuil : du L. *torculum*, pressoir de *torquere*, tordre (Stap), ou d'origine onomatopique.

Trouilloter, en argot parisien, puer, par extension.

Rapprochons pour les distinguer de leurs paronymes, les 2 mots suivants :

Esprit-Trouillot « esprit *trompeur*, fantôme, revenant » Month. (Contejean) autre radical ; voy. le suivant cong.

Le Fr. *Trouille*, truble, filet pour la pêche, du L. *turbare* = Troubler, remuer.

Le Lgdoc *Troulia*, fouler la vendange, *patrouiller*.

Trouillat, Troyat, n. pr. Aj. : *Trouillot*, Dⁱ Doubs, etc. *Trouillet*, à Lyon, forme savoyophone. comp. aussi avec *Traiye* ou *Troiye* qui peut donner *Troyat*, en Aj.

Troulat ou **Tourlat**, Tourniquet permettant le passage d'une personne à travers une clôture, mais arrêtant les bestiaux (Mandeure)

Trulot, à Exinc, syn. de *piê-su*, et du précédent.

Troussai, Jouer des jambes ; dim. *troussillenaï*, Exinc., même rad. que *Troue-sé*.

Trouvai, [Trouver*. Anc. fr. local TBf, venu jusqu'à nous, *treuver* (P. J. V. pater).

Trovaire, Ru qui prend sa source à Pérouse, passe à Chèvremont.

Truche, fr. cad. Forêt entre Fontenelle et Chèvremont près du ru de l'*Atretche* ou de l'*Autrêtche* (1) dont les francisants ont formé notre prétendu mot. Dr Jos. Vautherin.

Truche, l. dit, forêt à Méziré. *Trucher*, VFr. Mendier. *Truchot*, n. pr. Bf. Voy. *Trifle*.

Trûe, (Truie* De troja (Troie, anc. ville), allusion au cheval de Troie. Les Romains garnissaient de volailles le ventre de jeunes porcs, que l'on rôtissait. (Porcus trojanus) Brachet.

Trûerie, Cochonnerie (au moral) acte honteux ; au phys. Saleté.

Tscheiller, n. pr. als. en TBf. forme patoisée de tête, de *Zeller*, voy. *Zell*. Le z all. se prononce *ts* qui devient rég. *tch*. en pat. fr. que les germanofones écriront *tsch*, ainsi que le font ord' nos compatriotes Bf. et environs francofones en y introduisant une s qui devient parasite et encombrante p' les fr.

Beim Tschell, l. dit à Roderen (Thann), ici *Tchelle* = *Cella*, celle, hermitage ; comp. *Scheller*, Sonneur, crieur public.

Tschirett, n. pr. à Rougemont. *Chirette*, n. pr. à Bf., à Offemont. L'anc. fr. *Chiere*, *Cire* et *tchiere* cité par Haillant = Visage, tête.

Tuefie, forme pat. de *Tuefferd*, n. pr. Montb. Malgré l'apparente ressemblance avec *tuferô*, (voy. au mot *trife*) peut descendre du n. germ. *Teuferd* ? (pacifiste de la nation), vu certaine homologie entre *eù* et *ue* pat. et la présence du *d*. Pré *Tueffet* à Charmois. En fr. *Truffier* et *tuffier* = moqueur, etc. ; *Tuffier*, = carrière de tuf, L. Larchey.

Turquemagny, l. dit de terre à G-y.

Tutue, Grande-Berce TBf, Vézelois, Offemont. A Mandeuze, *Coucûê*, *Corcu*, en Jura Bernois. *Cocue* à Plancher-les-M., M^r Poulet, qui indiqu. étym. Hercule. (Voy. l'art. *tarpe*). A St-Vital, Savoie, *Cocoua*, au sing., *cocouê*, plur. (2) Plante consacrée à Hercule (*Heracleum Sphondylium* L) d'où les noms précédents.

Tun ou **tun·ne**, m.f. Tien ; au f. *tun·ne* ; tienne, adj. poss.

L', ou *lou tun·ne*, Le tien, etc.

Turlutain·ne, 1^o Orgue de barbarie, serinette ; 2^o Personne qui se laisse facilement influencer par le monde.

Tus, m. et f. pl., tous, toutes. Voy. tout ; à vieilli à Ch.

Tuta·yie, [Tutoyer* le contr. est *Voûesa·yie* ; voy. *Tutai·yie*, à Chalonvillars.

T·yaignô, autre orth. de *tiaignô*.

T·yait·yi, forme de Catherine, ou mouillage de *Caqui*.

Et d'autres mots commençant par T·y qui sont placés à son homologue mouillé, *Ti*.

T·yëchignot, [Coussinet] sur le dos d'un cheval attelé à un tombereau (Exinc.). Se dit *Selle* à Paris, où cet organe plus compliqué rappelle $\pm$ une selle de cavalier.

T·yêlê, [Couleur*, arch.

T·yemenâ, Communal (Terrain). *Cumenaille*. 1. dit forêt commun. Bermont, Dorans, fr. cad. (Stoff). En 1678, *La Guemenelle* (bois de chênes) Dorans (1).

T·yemenâtaie, communauté = les gens de la commune.

Ê farait l'diêtrure de *t·yëmenâtaie* ; trad. libre : il faudrait le lyncher, au nom et entre gens de la commune.

T·yëmataie, se trouve en ancien fr. Bf. sous la forme de *commun*, ou *commung*, cong. (2).

T·yemin dîs prais, [Cumin des prés*, Carvi (Angeot), voy. *Sisô*.

T·yënn·liere, Cunelières, vge TBf. à pat. aj., aussi y trouve-t-on les n. pr. aj. *Mercelat*, *Guéritat*, *Joliat*. Les scribes autrichiens croyant voir le mot cuillère, ont traduit le n. de notre village en *Lœßfeldorf*.

T·yënon·ye, Quenouille. *Corongne*, à Auxelles.

T·yenon·yie, s. f. Quenouillée.

T·yenon·yates, s.f. pl. Espèce d'étagère carrée, formée de chaque côté du carré de deux rangs superposés de bâtons tournés, passés dans 4 supports fixés au plafond ou au plancher du haut, et au-dessus du poêle, destinés à suspendre les grands écheveaux de fil, et à sécher le linge. B.-Lat. *Conucula* (de *colus*) quenouille).

T'yëri, [Quérir*, Chercher. (Réd. *rët-yeri*) Ind. p. i *t-yie*, n° *t-yeröns*, v° *t-yiëtes* ; p. déf. i *t-yëri*. Les p. *t-yerant*, *t-yeru* ou *l'yeri* [Querir*, à Bes.

T-yëtchêne [Courtine* Rideau, à Etobon (M. Goux), Courtine en ce cas est une acception extensive du mot courtine mur de protection, courtine en fr. (1)

T-yëtchi, [Curtil*. L. dits : *Lîes t yetchi*, *Combe t-yetchi*.

Quechi en fr. cadastr. ; *Curti*, *Culty*, id. (2) : *Couti*, en Fr. Comté.

Quetschy, fr. cad. l. dit à « *Lairdje* » ou *Largue-le-haut*, H^{te}-Alsace.

(1) *Cortina*, en L. et Bas-L. avait de nombr. signif. Ex. Tapisserie, étendue d'un théâtre, grand vase, chaudière, trépied de la prêtresse d'Apollon. Dict. Chompré (Guérin, édit.) 1754, l'Paris.

(2) L'ancêtre latin de notre mot est *chors*, *cors*, *coors*, (au génitif *Chorri*, etc.) enclos, basse-cour, ferme, famille. et palais du prince (Stap), qui a donné *curtem*, à l'acc. en Bas-Latin, = « *résidence rurale* d'un grand seigneur franck (où il résidait volontiers) sa maison, ses officiers enfin *cour de justice*, qui se tenait en son nom. Ex. : « *Lex alamanorum : de eo qui in curte Regis hominem occidit* ». Ici, *Curtem* a le sens de cour princière. Autre ex. où le mot *curtem* a le sens de cour judiciaire «...*ad placitum* (plaid) *sive curtem* veniens. » A. Brachet. Cour et court d'après cet éminent filologue ont même racine. contrairement à l'opinion de l'auteur Bf. cité plus bas. Cependant *curia*, désigne qf. en nos documents, le mot *cour* colongère (L. Violet) ou colonge.

De plus nous voyons Bressaucourt, en lat. *Bersacuria* (voy. Vautrety cité p. 149), où *court* est représenté par *curia*. Donc q. f. confusion de racines et de rejets, ce qui a déjà été signalé. Toutes deux sont du genre fém.

Le normand a encore conservé *cour* = maison rurale. La forme VFr. *court* ou *cort* (ferme. etc.) qui termine le n. de n. vges, en notre région, a donné le dim. *courtîl* = petit jardin potager, « *Jardin qui est ord^t fermé de murailles, de haies ou de fossés* » (Roq.) dont les autres formes sont *curtil*, *curti*. (et qf. *culty*), homologues à notre *t-yëtchi*, car le *RT* est représenté en notre pat. par *Tch*.

Notre pat. s'oppose absolument à voir, dans le m. *culty*, le descendant de *cultus* (culture), comme le dit M. H. Bardy (Bull. Soc. Em. Bf. p. 98, n° 17).

Notons en plus que L, devant T, tombe toujours en pat. En VFr. populaire. cela arrive, et culture est représenté par *couture*, dans le n. de l'anc. *rus Couture* Ste-Catherine, à Paris.

Courtîl ou *curti*, a donné qf. *culty* en TBf, comme le L. *cera*, cire, a donné *cîle*, en notre pat.. Ce qui distinguait le *courtîl* ou *culty* du champ, ce n'était pas d'être en culture, tous les deux l'étaient, mais la clôture que seul le premier avait.

Le grec *C'hortus*, le L. *Chors* ou *Cors* (qui a donné *t yetchi*) ; le L. *Hortus* qui a donné *ouëtche* ; le Vha *Gard* qui a donné *jardin*, en passant par *garten*, sont cousins aryens.

Le pat. en général, tout pauvre qu'il est, est au point de vue linguistique, *bien plus pur que le français*, car il s'est formé avec autant d'indépendance que l'anc. parler populaire fr. Le nôtre serre le latin de plus près.

Les patois ne sont pas des dialectes provinciaux dégénérés ou devenus patois, comme les filologues le disent, mais ont leur vie propre absolument indéniable.

T yêchirat, l. dit à Courtelevant (l' L de Courtel = R) forme aj comp. à *Paquirat* ; voy. *Pait'yis*.

T yêchitot, Jardinot, Montb. Contej.

T yetchêlvôn, Courtelevant, vge du TBf. à pat aj.

Tyêchcnaie, 1^o Débris de plantes et herbes en tas, provenant du potager (*t yêchi*) ; 2^o petit tas de fumier, où l'on jette les débris, les balayures.

Si l'homme savait l'eff'et du céleri,

Il en planterait plein son *couti* (prov. de Comté).

T yêchêne [Courtine*, Rideau, Montb. Etobon. Du sens d'enclos, front de muraille. Courtine, par extension, a signifié tour de lit ou d'autel.

Lacour, n. pr. anc. à Trétudans et autres loc. du TBf.

T yevai, va, formé de *tiûe*, cœur, voy. *tieur* ; *tiuâ*, en aj. = Inf. et Ind. pr. ; voy. citation au mot *Tômelaî*.

T yevâtre, en Montb. Contej.

T yevêche, s.m. [Couvercle*.

T yevesse, forme simple d'*iet yevesse* ou *iet yevaisse* ; cong. à *t'y'é* ; voy.

T yevietche, s.f. [Couverte, couverture de lit (*tch* = *rt* fr.) : Toile à franges, contre les mouches, placée sur le dos du cheval.

Dim. *T yevietchate*, petite couverture, petit « plumon » d'enfant.

T evri, Couvrir, à Audincourt. voy. *crêri*.

T yilleri, l. dit, pré, en la *Combe-à-Faivre* ; Cadast., [Quillery* probabl. : de *Quelleric*, n. pr. d'un des sujets à Ch. de Montb. forcés par le comte de Montb. d'aller au prêche protestant, en 1603 (1).

T yillie, 1^o Cuiller* ; 2^o Truelle ; 3^o Evidoir, pour creuser les sabots.

T yillerate, petite cuiller ; *Cuillerote* (Exinc), Têtard ». [Cœuillerate] ou *Kê yerate*.

T yilleraie, s.f. plein une cuiller.

T yinson, autre orth. homoph. de *Tiainson*. [K_insou* en Lgdoc.

Queiôt, à Bourogne (Janvret).

T yint yená, voy. *Quinquéré*. *Tyint yená*, Ch. avoir respiration sibilante, avec râles ± aigus d'oppression.

T yinze, [Quinze* T yinzainne [Quinzaine* ou environ quinze.

(1) Tournier, H. du prot, en Montb.

T-yitle, [Quitter* conj. *aivancie*. *Ait-yitie*, acquitter.

T yile, adj. [Quitte*.

T-yit-ye s.f. [Tette), Bout de la mamelle, se dit aussi de la mamelle. Ex. : *c'te femme ait dies belles t-yit-yes*.

T-yit-yi, forme enfantine [Quiqui* forme francisé). *Quique*, surn. à Bourogne.

Titot, à *Plancher* (Poulet). *Tiliyon*, petite mamelle, à Bournois. VFr. *tilhine*. All. *Zitze* ; à Celt-Breton *Tez* ; Anglo-Saxon *tite*, mamelle ; parenté *arya*. *Titi*, à Bournois.

T-yvé ou **tiuê** [Cuveau] 1° Manteau de cheminée ; 2° Cheminée elle-même, dont la partie inférieure est composée du manteau $\pm$ en forme de *cure* renversée. *Tuê*, à Exincourt.

Tiuvate, [Cuvette] Cheminée à Angeot, ou **Tiuâ** = tuyau de Cheminée.

Lai Tiuvate, un hameau de Frahier. *La Cuvotte*, l dit pré au Puix, G-y.

3° **T-yevé**, mesure p^r le charbon, le minerai de fer, ou [Cuveau] jadis en usage au haut-fourneau de Châtenois.

« Le [Cuveau* de charbon comble, était la 12^e partie de la benne (*bēnnde* en p. voy. ce m.). « Il mesurait 1^m de long, sur 0^m351 millimètres de large, et 0^m458 de profondeur ; il contient 241120 centimètres, comble. Il se subdivise en *Rasses* (*Raïsse* voy. en pat.) et en 3 *combles*.

Pour former une benne de charbon ; il faut 3 cordes et 1/4 de bois de quartier, Il faut une corde de plus lorsque le bois est en rondins ». (Jal des mines. Duhamel) « 450 à 550 cuveaux de mine sont employés par an, à Châtenois » (id).

Contribution à la Flore du Territoire de Belfort

(QUATRIÈME ARTICLE)

La plupart des plantes que nous désignons ci-après n'ont pas encore été rencontrées dans notre Territoire ; les autres se trouvent dans des localités non explorées jusqu'à ce jour.

Belfort, décembre 1899.

BONNAYMÉ.

FAMILLE DES RENONCULACÉES.

HELLEBORUS L.

H. niger L. Viv. janvier-avril. Cultivé dans plusieurs jardins de Belfort. — *Hellebore noir, rose de Noël.*

FAMILLE DES CRUCIFÈRES.

BRASSICA L.

B. elongata Ehrh. Var. *integrifolia* Boiss. Bisan. mai-juillet. Cette plante, originaire de l'Orient, n'existe que sur quelques points de la France. Depuis 1896, nous observons chaque année un pied dans les environs de la cible du fort de la Justice à Belfort. — *Moutarde élancée, à feuilles entières.*

BUNIAS R. Br.

B. erucago L. Ann. Juin-Août. Deux échantillons parmi les rocailles des glacis du fort du Château, à Belfort. Plante du Midi de la France. — *Bunias fausse roquette, masse de bedeau.*

B. orientalis L. Viv. mai-juillet. Plusieurs pieds sur les glacis des forts de la Justice et du Château, à Belfort. — *Bunias d'Orient.*

LEPIDIUM L.

L. latifolium L. Viv. juin-août. Signalé précédemment à proximité de la station de Bourogne. Rencontré de nouveau au bord du fossé de la route longeant une propriété en ruine, à l'entrée du village d'Offemont, ainsi qu'à l'intersection de la route de Perouse et du chemin du tir de la Justice, à Belfort ; ass. ab. — *Passerage à larges feuilles*.

FAMILLE DES HIPPOCASTANÉES.

AESCULUS L.

A. hippocastanum L. Arbre, mai. Planté un peu partout, dans les allées, promenades et parcs. — *Marronnier d'Inde*.

A. Rubicunda DC. — Arbre, mai. Moins répandu que le précédent, dans les mêmes endroits. — *Marronnier à fleurs rouges*.

FAMILLE DES OXALIDÉES.

OXALIS L.

O. stricta L. Viv. juin-septembre. Lieux cultivés. Verger Piertot, à Rougemont-le-Château ; ass. ab. (*Sauvageot*). — *Oxalide raide*.

FAMILLE DES PAPILIONACÉES.

ULEX L.

U. Europaeus Sm. Viv. mai-juin. Arbrisseau très rare dans la région et qui ne se trouve qu'au Salbert. M. Ch. Rœsch a découvert trois pieds à l'entrée d'une batterie située au Nord de l'étang Rudolphe, à Offemont. — *Ajone d'Europe, ajone marin, landier*.

LATHYRUS L.

L. annuus L. Ann. mai-juin. Un échantillon sur les glacis du fort du Château, à Belfort. Plante du Midi de la France. — *Gesse annuelle*.

FAMILLE DES ROSACÉES.

FRAGARIA L.

F. collina Ehrh. Viv. mai-juin. Abondant à l'origine du chemin couvert du fort de la Justice, à Belfort. — *Fraisier des collines, craquelin.*

FAMILLE DES PARONYCHIÉES.

SCLERANTHIUS L.

S. perennis L. Viv. juin-août. Vallée sablonneuse de St-Nicolas, près Rougemont-le-Château ; ab. — *Gnavelle vivace.*

FAMILLE DES OMBELLIFÈRES.

BUPLEVRUM L.

B. rotundifolium L. Ann. juin-juillet. Bord du chemin couvert du fort de la Justice, à Belfort ; deux pieds. (Ed. Chatton). — *Buplèvre à feuilles rondes, perce feuille.*

FAMILLES DES SYNANTHÉRÉES.

CENTAUREA L.

C. collina, L. Viv. juillet-août. Endroits rocailleux près de la cible du fort de la Justice, à Belfort. Deux échantillons. Plante méridionale. — *Centaurée des collines.*

FAMILLE DES GENTIANÉES.

GENTIANA Tourn.

G. pneumonanthe L. Viv. juillet-octobre. Cette plante a été trouvée en 1894 par M. L. Pourchot fils, dans les parties découvertes et herbeuses, à l'Ouest du bois Lardier, situé à gauche de la route de Giromagny à Auxelles-Bas, non loin d'un étang d'où sort le ruisseau Combois ; ass. ab. — *Gentiane pneumonanthe, pulmonaire des marais.*

FAMILLE DES BORRAGINÉES.

CERINTHE Tourn.

C. minor L. Var *maculata* L. Viv. mai-juillet. Un beau pied derrière la cible du fort de la Justice, à Belfort. Plante des Alpes, des Pyrénées. — *Mélinet petit à fleurs tachées*.

NONNEA Medik.

N. pulla DC. Viv. avril-juin. Un échantillon près de la cible du fort de la Justice, à Belfort. Plante du Midi de la France. — *Nonnée brune*.

FAMILLE DES VERBASCÉES.

VERBASCUM L.

V. montanum Schrad. Bisan. juillet-septembre. Disséminé dans le bois de S^{te} Catherine, à Rougemont-le-Château. (*Sauvageot*). — *Molène de montagne*.

FAMILLE DES LILIACÉES.

MUSCARI Tourn.

M. comosum Mill. Viv. mai-juillet. Champs La Corre, à Evette ; rare. (*Sauvageot*). — *Muscari à toupet, ail à toupet*.

FAMILLE DES ORCHIDÉES.

EPIPOGIUM Gmel.

E. Gmelini Rich (*E. aphyllum* Gmel). Viv. juillet-août. Cette orchidée a été rencontrée le 19 juillet 1885 par M. Pourchot, l'un des collaborateurs de la Flore du Territoire, dans la forêt du Ballon de Giromagny, en suivant l'ancien sentier du Saut de la Truite au Rummel, avant l'établissement de celui qui existe actuellement ; très rare et fugace. — *Epipogon de Gmelin, Epipogon sans feuilles*.

FAMILLE DES CYPÉRACÉES.

RHYNCHOSPORA Vahl.

R. alba Vahl. Viv. juin-août. Bord de l'étang Rudolphe, à droite en venant d'Offemont ; ab. — *Rhynchospore blanc, choïn blanc.*

CAREX L.

C. pilosa Scop. Viv. avril-mai. Pour bien arriver sur l'emplacement qu'occupe cette plante, mentionnée dans le Bulletin n° 14 de 1895 de la Société Belfortaine d'Emulation, on prend à droite du premier étang du Petit-Haut, le chemin qui se rend à l'hôtel du Ballon de Giromagny. Elle s'étend sur les côtés du chemin jusqu'à l'approche du Chalet Bonaparte. — *Carex poilu.*

FAMILLE DES GRAMINÉES.

CALAMAGROSTIS Roth.

C. epigeios Roth. Viv. juillet-août. Lieux humides à l'extrémité de la Sablière des Barres, vers la ferme, à Belfort ; ass. ab. — *Calamagrostide commune, roseau terrestre.*

FAMILLE DES FOUGÈRES.

CETERACH Willd.

C. officinarum Willd. (*Asplenium ceterach* L.) Viv. juin-septembre. Cette fougère a déjà été signalée à Chèvremont, dans le Bulletin n° 17 de 1898 de la Société Belfortaine d'Emulation. Elle vient d'être découverte à Belfort par M. Ed. Chetton.

FAMILLE DES LYCOPODIACÉES.

LYCOPODIUM L.

L. annotinum L. Viv. août-septembre. Cette espèce très rare, a été rencontrée en 1899 par M. L. *Pourchot fils*, en montant, à partir du kil. 4, 6, perpendiculairement à la route du Saut de la Truite au Ballon de Giromagny, dans la forêt où l'on venait de faire une coupe de bois. Elle existe à trois endroits différents ayant chacun une superficie de quelques mètres carrés. — *Lycopode à feuilles de genévrier*.



ÉTUDE HISTORIQUE SUR BELFORT

SUITE ⁽¹⁾

CHAPITRE DOUZIÈME

Les Seigneurs de la Famille Mazarin. —

Armand-Charles de la Porte,

duc de la Meilleraye.

1654 — 1684

§ I.

Ce n'est pas en vain que tant de maux et de désastres viennent, dans le court espace d'un quart de siècle, fondre sur un pays. Les pauvres gens de Belfort et des environs avaient éprouvé toutes les souffrances, toutes les privations imaginables, et se trouvaient, suivant une expression bien juste, ruinés jusqu'aux cendres du feu. La situation, cependant, sembla s'améliorer et peu à peu, avec le calme, revint l'espoir en des temps plus propices.

Nous avons vu à quel nombre restreint était réduite la bourgeoisie. Il fallait l'augmenter dans l'intérêt des ressources communales, et pour cela, il importait d'être coulant dans les réceptions. De nouveaux admis le furent sur la promesse qu'ils se libéreraient des droits exigés dans un moment plus favorable, ou bien en paiement de dettes contractées vis-à-vis d'eux par la communauté. Nous citerons, comme exemple de cette dernière manière, un acte du 20 mai 1654, moins de trois mois après la reddition aux troupes du roi de France :

« Messieurs ont accepté pour ung de leur cobourgeois Jean,
« fils de Nicolas Cuenat, habitant de ce lieu, sur promesse
« qu'il a fait de vivre catholiquement, obéyr aux Mtrebourgeois

(1) Voir pour les onze premiers chapitres (XIII^e, XIV^e, XV^e, XVI^e et XVII^e siècles), les bulletin n^o 15, année 1896, p. 1 à 75, année 1897, p. 77 à 186, n^o 17, année 1898, p. 187 à 282.

« et Conseil, leur pourter tout honneur et respect et rapport de
« tout ce qu'il pourroit entendre contre leur bonne fame et
« réputation, faire le proffit et éviter le dommage de la ville,
« maintenir de tout son possible les bonnes et laudables cous-
« tumes et franchises d'icelle, et sur ce et sur son bon compor-
« tement a été reçu moyennant quattres vaches à lui dehues et
« fournyes par cy devant pour l'entretien des soldats durant le
« siège de M. le Mareschal de la Ferté, et trois pistoles en
« argent. Sur quoy il a faict le serment en tel cas accoustumé ».

Parmi les dégâts causés par ce siège, les Annales belfortaines n'ont gardé que le souvenir de l'incendie de l'église de Brasse. La nef et le clocher furent la proie des flammes, mais le chœur, heureusement épargné, subsista et conserva pendant de longues années encore l'aspect gothique de ce vieil édifice.

En 1655, on y fit les travaux de réparations, qui furent terminés au commencement d'octobre, ainsi que le constate un document portant ce titre : *Compte que rendent George Bellot et Christophe Pelletier, comme menandiers (1), et honorable David Keller, comme ayant charge de faire relief une somme d'argent selon deux divers jects sur les paroissiens pour le restablissement de l'église barochiale de Brasse, brulé pendant le siège dernier de la ville. — 12 octobre 1655.* Les deux « jects » ou impositions produisirent 611 livres 8 sous 2 deniers et ne suffirent pas pour couvrir la dépense qui, outre les corvées, s'éleva à 819 l. 1 s. 10 d. Il restait encore à exécuter quelques travaux de détail, qui furent faits l'année suivante (2). Faute de fonds, la reconstitution du clocher fut remise à plus tard.

Ce fut au point de vue fiscal que le désordre se fit alors sentir. Tout changement de régime amène dans la répartition et la perception des impôts, des modifications plus ou moins profondes. C'était une nouvelle administration financière à organiser et cela ne pouvait se faire du jour au lendemain. Que de

bouleversements dans le service ! Que d'abus d'une part et de réclamations de l'autre !...

Les magistrats de Belfort avaient profité d'un séjour que fit en leur ville, au mois de septembre 1654, l'intendant de Baussan pour lui adresser à ce sujet une supplique conçue en ces termes :

« A Monseigneur de Baussan, Conseiller du Roy en ses
« Conseils d'état et privé, commissaire général de l'armée
« allemande, Intendant de justice, police et finances en la
« Haute et Basse-Alsace.

« Supplient très humblement les mre h. et Conseil de la ville
« de Belfort qu'il plaise à V. S. ordonner et faire en sorte que
« les rentes du Roy en Allemagne ne se payent que dans un
« lieu comme de tous temps, ains ayant acquit du premier
« rentier l'on ne soit obligé de les payer une seconde fois dans
« d'autres lieux ; ce faisant V. S. fera ce qu'est de droit et
« d'équité ».

M. de Baussan écrivit au bas de cette requête la réponse suivante, qu'il scella de son cachet :

« Les Bourgeois de Belfort ayant acquitté le péage deü au
« Roy en un lieu ne pourront être obligé de payer une seconde
« fois pour même marchandise, et le second péager les laissera
« passer franc, pourvu qui luy apparaisse du certificat du lieu
« où ils ont chargé, et l'acquit du 1^{er} péager ; sera tenu le 2^{me}
« péager de visiter les marchandises pour connoitre sy les
« droits de toutes les marchandises ont été acquitté et s'il s'en
« trouve d'avantage que ce qui est porté par lesd. certificat et
« acquit et qu'ils ne justifient qu'ils ayent chargé depuis
« l'acquit, saisira lesd. marchandises avec les chariots et
« bestiaux servant à la conduite dont il nous donnera avis et si
« les voituriers apportent certificat qu'ils ayent chargé entre
« les deux péages, fera payer les droits et en donnera
« quittance.

« Fait à Belfort, le 17 Septembre 1654 ».

La perception des contributions se faisait, dans les villages de la seigneurie, avec une extrême difficulté, non seulement par suite de la misère engendrée par les événements, mais à cause des mauvaises récoltes de l'année précédente, qui avait

été d'une sécheresse désolante (1). Aussi le Chapitre de Belfort, qui levait annuellement une taille de 90 livres sur les habitants de Meroux et de Vézelois, indépendamment de la dime en grains, provenant de l'union du prieuré de Saint-Nicolas à la Collégiale, ne pût-il se procurer que 3 livres 15 sous ! Et encore la perception en avait été si difficile qu'il proposa au receveur général du Roi de se charger de l'opération. La proposition fut acceptée, et il fut convenu que la part du Chapitre qui, sur cette dime, payait au Domaine 1 bichot, 4 quarts de froment et 650 bottes de paille, serait désormais proportionnée au rendement annuel ; que pour l'année 1655, la taille produit 45 livres, sa part serait de 25 livres, et que les dimes levées il resterait au Domaine du Roi un demi-bichot 7 quarts de graine, 325 bottes de paille et une livre de cire (2).

Il y avait, dans la noblesse indigène, beaucoup de mécontentement et de défiance. Très attachée à la Maison d'Autriche, elle ne dissimulait pas ses sentiments contre une autorité encore si peu régulière et qui blessait ses habitudes et son patriotisme. Les Reinach de Foussemagne, étaient de ceux-là : ils affectaient des allures indépendantes vis-à-vis du nouveau pouvoir et prétendaient se soustraire à certaines obligations. C'est ainsi qu'ils avaient cessé de se fournir de sel aux magasins de Belfort, dont ils étaient tributaires comme paroissiens de Phaffans, en vertu de lettres archiduciales et notamment de celle du duc Albert de 1463 (3).

On ne tarda pas à les rappeler à l'ordre. M. Colbert (4), conseiller du Roi et subdélégué de l'Intendant des justice, police et finances en Alsace, était justement de passage à Belfort. Le 8 août 1659, une citation des magistrats de la ville appela le baron de Reinach et Georges, son châtelain, à comparaître devant le subdélégué qui leur fit part des plaintes portées contre eux par les admodiateurs des saulneries de Belfort et Giromagny. Le baron, dit le document auquel nous empruntons

(1) V. le *Recueil mémorable* de H. Bois-de-Chêne, p. 144 (du tirage à part).

(2) V. J. LIBLIN, *loc. cit.* p. 53.

(3) V. cette lettre au chap. VI^e § III de cette *Etude*.

(4) Charles Colbert, fils du premier président du Parlement de Metz, devint procureur général en 1658, puis premier président du Conseil souverain

ces détails, « auroit promis à M. le Conseiller de prendre à
« l'advenir sel desd. saulneries (1), et led. chastellain, n'ayant
« aussy voulu entendre, s'y est aussi soumis d'en prendre et
« de n'en user d'autres, ayans confessé qu'il n'avoit pris cy-
« devant que deux fois du sel estranger. Le tout faict et
« desclaré en la maison de François Le Sœur où estoit logé
« mond. S^r de Colbert et par devant les honorables Henri Roy,
« mayre d'Essers : Mouat, mayre à Grandvillars, et Nicolas
« Ferriat dud. lieu ».

§ II.

Les articles 73 et 74 du traité de Munster avaient stipulé la cession à la Couronne de France du Landgraviat de la Haute-Alsace, dont fait partie le Sundgau (comté de Ferette et seigneuries de Belfort, Delle, Thann, Altkirch et Isenheim), et tous les autres domaines qui appartenaient alors, dans la Haute et Basse-Alsace, soit à l'Empire, soit à la maison d'Autriche. A l'époque de la conquête, ces domaines, possédés par une branche impériale à titre patrimonial et héréditaire, formaient l'apanage de deux princes de cette branche, Ferdinand-Charles (2) et Sigismond-François, désignés dans le traité sous le nom d'*archiducs d'Insprück*. Ces princes, en renonçant, de concert avec l'Empereur et les Etats de l'Empire, à toutes les parties distraites de l'association germanique au profit de la Couronne de France, réclamèrent, comme propriétaires fonciers et en qualité de possesseurs territoriaux, une indemnité qui fut fixée d'une part à la somme de trois millions tournois, payables pendant le cours des années 1649, 1650 et 1651, un tiers pour chaque année, dans la ville de Bâle ; d'autre part, la France s'engagea à acquitter, à la décharge des archiducs, les deux tiers des dettes de la Régence d'Ensisheim. Elles furent exactement payées (3).

(1) L'esprit d'opposition de cette famille de Reinach dura peu ; elle devint bientôt toute dévouée au roi, et ses membres, entrés au service de France, s'y conduisirent avec tant de bravoure qu'en 1718 leur baronie fut érigée au comté.

(2) Ferdinand-Charles, né le 17 mai 1528, succéda à son père Léopold dans

En décembre 1659, Louis XVI, voulant récompenser le cardinal Mazarin des services qu'il avait rendus à la France, et notamment de la part qu'il avait prise dans la conclusion du traité des Pyrénées, signé le 7 novembre précédent, lui fit une importante donation comprenant le comté de Ferrette et les seigneuries de Belfort, Delle, Thann, Altkirck et Isenheim, c'est-à-dire tout le Sundgau, le tiers environ de l'ancien département du Haut-Rhin.

Après un éloge pompeux du donataire, les lettres de don, datées de Toulouse, s'expriment de la manière suivante :

« Et désirant luy témoigner et aux siens en toutes occasions
« combien nous en avons de satisfaction et de sentiment, et
« avec combien d'affection et de bienveillance. Nous affection-
« nons sa personne et ce qui le touche, Nous avons jugé que nous
« ne pouvons luy rien donner maintenant de plus convenable
« que quelque partie de ce qui nous peut appartenir en terres
« et revenus dans le pays d'Alsace tant en conséquence de la
« cession qui nous en a été faite par l'Empereur, l'Empire, la
« Maison d'Autriche en Allemagne, par le traité de paix conclu
« à Munster en Westphalie, que de la cession et renonciation
« expresse faite par le roy d'Espagne comme chef et aîné de
« ladite Maison d'Autriche par le traité de paix conclu à l'Isle
« des Faisans le septième novembre dernier ; desquelles terres
« et revenus nous avons la pleine et entière disposition tant à
« cause que jusqu'à présent nous n'en avons fait aucune
« réunion expresse au domaine de notre Couronne, que nos
« Receveurs et nos Comptables n'ont rendu aucun compte en
« nos Chambres des Comptes des fruits ny du fond des terres
« et autres biens à nous appartenans audit pays et lieux à nous
« cédés par lesdits Traités ».

Les lettres-patentes font ensuite l'énumération de tout ce qui constitue la donation, ne réservant au roi que « les foy et
« hommage, souveraineté et ressort » ; c'est-à-dire que les fiefs relevant de ces terres seraient sous la suzeraineté immédiate du roi, comme ils l'avaient été des archiducs d'Autriche, et non sous la directe du cardinal donataire et de ses successeurs ; puis, elle ajoutent : « Et d'autant que le feu Roy, nôtre
« très honoré Seigneur et Père, et Nous, avons accordé à divers
« officiers de nos Armées d'Allemagne et autres, dont aucuns

« sont décédés, la jouissance d'aucune desdites terres et
« seigneuries en vertu de simples brevets ou lettres patentes
« non vérifiées et enregistrées en nos compagnies souveraines,
« auparavant même de la conclusion du traité de Munster et
« lorsque nous jouissions desdits pays que par le droit de
« conquête faite par nos Armes. Nous avons expressément
« révoqué et révoquons par ces présentes le contenu aux-dits
« Brevets ou Lettres patentes comme nuls » (1).

Ce cadeau, vraiment royal, avait été fait au cardinal Mazarin, « à ses hoirs, successeurs et ayans cause, pleinement, paisiblement et perpétuellement ». A défaut d'héritiers de son nom, le cardinal, voulant cependant le perpétuer, désigna l'une de ses nièces, Hortense Mancini, pour être l'héritière d'une grande partie de ses domaines, à la condition expresse que son mari quitterait son nom et ses armes pour prendre le nom et les armes des Mazarin, le roi ayant promis d'ériger en duché-pairie féminine, sous le nom de duché de Mazarin, soit un des domaines du cardinal, soit un autre qui serait acquis à cet effet.

Ces duchés féminins qui, à défaut de descendant mâle, passaient aux femmes, donnaient à leurs maris le titre et le rang de pair de France. Armand-Charles de la Porte, duc de la Meilleraye, accepta cette position, et, en février 1661, il épousa Hortense Mancini, reçut en dot le duché de Mayenne, avec une somme de quinze cent mille livres de rente, et prit le nom de duc de Mazarin. Peu de jours après, le 9 mars, le cardinal mourut, après avoir, par ses testament et codicille des 6 et 7 du même mois, légué tous les biens meubles et immeubles dont il n'avait pas disposé, à Hortense Mancini, sa nièce, et à Armand-Charles, duc de Mazarin, époux de cette dernière, à la charge par eux de les transmettre, par suite de la substitution qu'il instituait, à l'aîné de leurs enfants mâles, ou, à défaut de mâles, à l'aîné de leurs filles, dont le mari serait tenu de prendre le nom et les armes de Mazarin. Les biens situés en Alsace, et provenant de la donation faite en décembre 1659 par Louis XIV, étaient compris dans cette substitution indéfinie qui embrassait

(1) V. le texte complet des Lettres dans les *Ordonnances du Roy et Règlements du Conseil souverain d'Alsace (1657 à 1738)*, par M. de Corbeion, t. I, ou dans les *Ordonnances d'Alsace* par de Boug, t. I, p. 11.

tous les sexes et toutes les branches jusqu'à l'extinction totale de tous les individus de la famille Mazarine.

C'était donc plutôt à l'héritier de son nom qu'à sa propre nièce que le cardinal léguait cette immense fortune.

Le comte de la Suze a été le premier seigneur français de Belfort ; le duc de la Meilleraye en fut le second, (1) mais comme par lui commence réellement la série des seigneurs de cette famille de Mazarin qui a laissé dans notre pays tant de souvenirs, plus mauvais que bons, nous lui devons mieux qu'une simple mention.

Armand-Charles de la Porte de la Meilleraye, était le fils unique du maréchal de la Meilleraye, qui avait obtenu de lui transmettre la charge de grand-maitre de l'artillerie dont il était pourvu. Il devint ensuite duc de Mayenne, comte de Ferrette, de Thann, de Belfort, de Marles, baron d'Altkirch, grand bailli de Haguenau, gouverneur capitaine-général pour le roi en la Haute-Alsace, gouverneur particulier des villes, citadelles et châteaux de Brisach, Philipsbourg, Nantes, Hennebon, Quimperlé, Saint-Maixent, Chastenay, La Fère et Vincennes, lieutenant-général pour Sa Majesté en ses pays et duché de Bretagne et en ses Armées, pair du royaume, etc.

(1) A vrai dire, il en fut le troisième ; mais nous n'avons pas cru devoir faire figurer le cardinal de Mazarin comme seigneur de Belfort, parceque sa domination fut trop éphémère, et que c'est à peine s'il a pris une part active aux affaires du pays. Une seule fois, dans nos Annales, il est fait mention de « son Eminence ». Voici dans quelles circonstances : La bourgeoisie de Belfort, décimée par les malheurs de ces temps nefastes, et ne pouvant qu'au prix d'énormes fatigues et de sacrifices coûteux faire le service de la garde de la ville, demanda à être remplacée par des soldats de la garnison. Le marquis de Saint-Geniès, qui commandait pour le roi dans la forteresse de Brisach et en Haute-Alsace, fit droit à cette requête par la lettre suivante adressée à *Messieurs les Preuost et gens de justice de la ville de Belfort* :

« Messieurs,

« Le zèle et la fidélité que vous avez tesmoigné pour le service du Roy et
« de son Eminence depuis que je suis en ce pays, m'oblige à vous accorder
« avec plaisir la demande que vous me fîtes d'exempter vos bourgeois de
« faire garde dans la ville, j'écris pour cet effect au sieur de Latouche, vostre
« commandant, afin qu'il la fasse désormais par des soldats de la garnison. Je
« serois bien aise de vous pouvoir donner des marques de mon affection, soyez
« en persuadés et que je suis,

« Messieurs,

« Vostre très affectionné

« LE MARQUIS DE SAINT-GENIÈS ».

« Brisach, ce 15 Janvier 1661 ».

Nous possédons l'original de cette lettre, qui nous a été donnée par J.-P. Tallon (de Saint-Dizier). Elle est cachetée à la cire rouge aux armes du marquis.

On voit, par cette longue énumération de titres et de charges, bien qu'arrière petit-fils d'un apothicaire de Parthenay, que ce n'était pas un personnage ordinaire. Sa fortune particulière devait être prodigieuse. Il eut le palais Mazarin, avec toutes ses richesses artistiques. Le roi l'admit dans tous ses conseils, le distingua, le combla en toutes manières. Pour tout cela, cet heureux homme n'eut que la peine d'épouser la plus belle femme de France. Mais quel original, quel excentrique ! Sa dévotion était outrée, ses scrupules inouïs. « Les jansénistes de la Fronde, dit M. Amédée Renée, le charmant historien des nièces de Mazarin, s'étaient scandalisés qu'un cardinal eût dans sa maison des statues et des portraits légèrement vêtus ; le duc de Mazarin s'en fit aussi un cas de conscience. Toutes ces nudités le révoltèrent, et que fit-il ? Il ne se borna pas, comme Tartufe, à y jeter son mouchoir ; un marteau à la main, il parcourut, un beau jour, sa galerie, en brisant de ces beaux marbres ce qui choquait le plus ses regards. Les peintures des Titien et des Corrège, quand elles s'écartaient des règles expresses de la décence, subirent des réformes tout aussi radicales : elles furent religieusement barbouillées..... Malheureusement pour sa femme et ses héritiers, ce réformateur de la statuaire ne devint pas positivement fou. Au milieu des singularités que l'on raconte, il conservait de la gravité, les manières d'un grand seigneur, la conversation d'un honnête homme » (1). Il était jaloux à l'excès. Les fréquentes visites que le roi faisait à sa femme le mettaient dans la plus affreuse inquiétude. N'osant lui fermer sa porte, il imagina, pour soustraire la belle Hortense aux excitations du péché et échapper aux morsures de la jalousie, de la tenir dans un état de locomotion perpétuelle. Il se fit accompagner par elle de ville en ville, de gouvernement en gouvernement, de Bretagne en Alsace, l'exposant, dans ces courses vagabondes, à mille fâcheuses aventures.

Tel était le seigneur de Belfort et autres lieux qui, par son rigorisme pudibond, méritait plus que l'épithète bien peu méchante de *Pieux* que lui décerne Saint-Evremond (2).

(1) AMÉDÉE RENÉE, *Les Nièces de Mazarin*, 1 vol. in-8°, Paris Firmin Didot, 1854.

Quant à ses qualités, car il en avait, malgré tous ses ridicules, voici ce qu'en dit Saint-Simon dans ses *Mémoires* : « Gracieux, affable et poli, il était de la meilleure compagnie et fort instruit ; magnifique, du goût à tout, de la valeur ; dans l'intime familiarité du roi, qui n'a jamais pu cesser de l'aimer » (1). Cette appréciation, toute élogieuse, qu'elle soit, doit être vraie, car en ce qui concerne le comté de Belfort, qu'il gouverna pendant de très longues années puisqu'il ne mourut qu'en 1714, il n'y aura guère de griefs à formuler contre lui. On n'en peut dire autant de ses successeurs.

Un des premiers actes de son administration, et qui décelait en lui le grand-maitre de l'artillerie de France, fut une ordonnance datée de Thann, le 20 décembre 1662, rendant obligatoires les exercices du tir à l'arquebuse :

« Il est ordonné à tous les bourgeois et habitants des Paroisses
« du Comté de Belfort de s'assembler tous les Dimanches dans
« les lieux qui leurs seront indiquez par nos officier aud. Comté
« aueq leurs armes et carabines à rouët pour s'exercer et
« apprendre à tirer au blanc, affin de se discipliner au faict des
« armes et se rendre capables de les porter lorsqu'il en sera
« besoing, pour le seruice du Roy suiuant et conformément à
« ce qui s'obseruait anciennement pendant que ledit comté
« estoit sous la domination de la maison d'Austriche. Et affin
« que lesdits habitans s'y applicquent aueq plus d'affection,
« nous ordonnons qu'il leur seraourny des prix à nos dépens
« pour la récompense de ceux qui auront le mieux réussy de la
« mesme valeur qu'on les fournissoit du temps de lad^e domina-
« tion de la Maison d'Austriche jusqu'à la somme de cent huit
« liures six solz huict deniers tournois, dont les deniers seront
« déliurés par notre receueur en chascune année, auquel nous

seigneur de Belfort des excentricités vraiment inimaginables et que raconte sommairement l'auteur des *Nièces de Masarin* (p. 338). « Il voulut, dit-il, faire arracher les dents de devant à ses filles, qui étaient belles comme leur mère, pour qu'elles fissent naître moins de tentations. Il défendit aux villageoises de traire leurs vaches dans l'intérêt de leur chasteté, et aux nourrices de donner à têter à leurs petits enfans le vendredi et le samedi. Il enseignait aux femmes dans

« mandons de ce faire sans aucune difficulté, enjoignons au
« preuost dud. Belfort de faire publier nostre présente ordon-
« nance partout où besoin sera a ce que personne n'en pré-
« tende cause d'ignorance.

« Fait à Tannes, le vingtiesme jour de Décembre 1662.

« LE DUC MAZARIN

« *Par Monseigneur: LOURCILLIÈRE* ».

Le duc de Mazarin se rendit ensuite à Belfort. Il était accompagné de sa femme, qui le suivait partout et voulait voir de ses yeux tous ces beaux et riches domaines dont elle était, par le fait, la véritable propriétaire, puisque c'était à elle, et non à son mari, qu'ils avaient été légués. Les Belfortains purent faire connaissance avec leur dame, qui était, disait-on, « non seulement la plus belle des nièces du cardinal, mais aussi une des plus parfaites beautés de la cour, et à laquelle il ne manquait que de l'esprit pour être accomplie et pour lui donner la vivacité qu'elle n'avait pas » (1).

Les magistrats se mirent immédiatement en mesure d'exécuter l'ordonnance du duc de Mazarin. Il fallut d'abord reconstituer la compagnie des *Chevaliers de l'Arquebuse*, complètement désorganisée depuis les guerres et la dépopulation de la ville. On remit en vigueur les anciens statuts. C'est ainsi que, comme autrefois, les tireurs ne devaient faire leurs assemblées et exercices qu'à des époques déterminées et avec la permission du prévôt et des membres du Conseil ; qu'au cas où le prévôt et le maître-bourgeois se présenteraient pour tirer à l'arquebuse, les officiers de la compagnie devraient leur déférer les premiers honneurs ; que s'il arrivait des contestations et des difficultés, à l'occasion de leurs exercices ou pour les rangs, entre officiers et chevaliers, la connaissance en appartenait aux prévôt et magistrats ; de même, pour le choix de tous les officiers et bourgeois qui devaient composer la Compagnie.

Le lieu des réunions et des exercices fut maintenu au même endroit, c'est-à-dire en dehors du mur sud-ouest de la ville où se trouvait la Porte-basse ou de Bourgogne, entre la tour de Montbéliard et celle des Ladres. La maison des tireurs, abandonnée depuis si longtemps, tombait en ruines (2), et sa recons-

(1) V. AMÉDÉE RENÉE, *loc. cit.* p. 331, d'après les *Mémoires de Madame*

truction était urgente. Le 3 avril 1663, les magistrats passèrent un marché avec Jacques Moynin et son beau-frère pour « rebase-
« tir, en ce qui despend du charpentage, la maison des tireurs
« de deux estages avec la rammure et deux chappoutez, mesme
« de faire les formes des portes et fenestres. » Le prix était de
33 liv. 15 sols. et deux pots de vin, à la condition qu'ils se
mettront incontinent à la besogne. (1)

La bourgeoisie était alors fort mécontente des malhonnêtes agissements du meunier. On se serait cru en 1569, où les plaintes avaient été des plus vives et où le Conseil des IX profita des débuts de l'administration d'un Grand-Bailli pour demander justice. La situation était la même qu'à cette époque. Le meunier, soutenu par le tabellion du comté, refusait tout contrôle de la part des magistrats. Le seigneur était tout nouveau dans ses terres, et les bourgeois espéraient qu'il se montrerait plus particulièrement bien disposé en leur faveur. L'occasion était plus que favorable, et, pensant avec raison que, suivant un vieil adage bien connu dans le pays, il valait mieux avoir affaire au bon Dieu qu'à ses saints, ils s'adressèrent directement au duc de Mazarin :

« Remonstrent en toute humilité les m^{re} bourgeois et habitans
« de la ville de Belfort que de tout tems ils auroient eu le chas-
« toyé politique sur ung monnier de Belfort comme sur ung
« autre bourgeois, cependant il fait refus d'obéir, étant sou-
« tenu par le sieur tabellion de Belfort, qui, par un sinistre
« prétexte, veut attirer celle direction à Mrs. les officiers de
« la seigneurie, ce que au grand préjudice des droits de la
« ville, et intéresse grandement les pauvres bourgeois et autres
« habitans de la seigneurie qui sont obligé de moudre audit
« moulin, laissant le meunier impuny lorsqu'il rend mal la
« farine. Ce considéré, Monseigneur, il vous plaira les remettre
« en leurs anciens droit et pouvoir sur led. monnier, qu'ils
« feront paroître en cas de besoin avoir eu de toute anciennete,
« et ils prieront Dieu pour vie, santé et grandeurs ».

Le seigneur trouva que les habitants étaient dans leur droit, et répondit par cette phrase, aussi péremptoire que brève, écrite et signée de sa main :

(1) Arch. de Belfort, BB5. — *Chappouté* ou chaperon : couronnement d'un mur en forme de toit.

« La connoissance de la police sur les moulins est renvoyée
« au maistre-bourgeois de Belfort ».

En 1664, Jean Noblat, d'une des plus anciennes familles bourgeoises de la ville (1), fut institué à la charge de prévôt par une lettre ainsi conçue :

« Estant nécessaire de pourveoir une personne fidelle et
« capable pour exercer la charge de prévost en nostre seigneurie de Belfort, et estant plainement informé des bonnes vie,
« mœurs, capacité et suffisance de Jean Noblot, bourgeois de
« lad. ville. Nous l'avons constitué et estably, constituons et
« établissons en lad. charge de prevost pour en ycelle faire
« tous les actes requis et nécessaires, tant pour veiller soigneusement a ce qu'il ne se passe rien contre le service du Roy,
« qu'à la conservation et bien de nos droicts et intérêts, et
« nous faire un fidelle rapport des choses qui viendront à sa
« cognoissance au preiudice d'yceux. Mandons aux Maistres-
« bourgeois et Conseil de nostre ditte ville de Belfort de l'installer et le laisser paisiblement jouyr et exercer lad. charge
« de prevost de lad. ville et seigneurie. En foy de quoy, nous
« avons à ces présentes signées de nostre main faict apposer le
« sceau de nos armes. A Brisach, ce troisième Juing mil six
« cent soixante quatre.

« LE DUC MAZARIN

« *Par Monseigneur : LOURCILLIÈRE* »

Le duc de Mazarin revint quelques années après revoir sa ville de Belfort. Il profita du séjour qu'il y fit à la fin du mois de Juin 1667, pour aller à Montbéliard visiter le prince George, qui le reçut au château avec distinction. « M. le duc, dit une chronique, fut fort gai et témoigna beaucoup d'amitié au prince ; il voulut voir la bibliothèque, quoique chétive encore » (2).

Nous avons laissé Chap. 16^e § I la Collégiale St-Denis dans une situation des plus précaires. On conçoit facilement que cette interminable période de guerres et de calamités de toutes sortes n'était pas faite pour l'améliorer. Malgré le rétablissement, en 1648, des deux prébendes supprimées en 1622, la mort et la misère avaient tellement réduit le nombre des chanoines

(1) Deux membres de cette famille, Jehan Noblat et Jehan Noblat le jeune, figurent déjà dans une liste de bourgeois dressée le 24 juin 1442.

(2) DUVERNOY, *Ephémérides du Comté de Montbéliard* (28 juin 1667), p. 242.

qu'en 1670 il n'y en avait plus que quatre, y compris le prévôt, pour composer le Chapitre. Cela devait naturellement préoccuper le dévôt duc de Mazarin, et le 17 Juin de la même année, il nomma deux chanoines, François Ladoubar et Jean-Pierre Keller. L'année suivante, il pourvut encore à deux autres canonicats ; mais les anciens prétendirent que, suivant les statuts capitulaires, les deux nouveaux devaient subir quatre années de carence. « Le 11 Mai 1671, intervint une transaction par laquelle le chapitre se désista de cette prétention, le duc de Mazarin s'obligeant, de son côté, à n'augmenter le nombre des chanoines qu'en proportion de l'augmentation des revenus (1) ». En conséquence, le 26 mai, les deux chanoines nouvellement nommés, dont un se nommait messire de Cantenach, furent reçus et installés par leurs confrères.

Le Chapitre se trouva donc à ce moment, composé de huit membres, chiffre qui fut bientôt réduit à cinq, qu'il ne devait plus jamais dépasser.

§ III.

Parmi les menus faits relatifs à la vie intime de la commune, il en est quelques-uns que nous croyons devoir mentionner. Bien que peu intéressants par eux-mêmes, pris isolément, et au risque d'encourir le reproche d'entrer dans des détails oiseux et futiles, il nous a semblé qu'ils pouvaient figurer utilement dans une monographie historique, à titre de renseignements sur l'administration municipale, ainsi que sur les mœurs et les coutumes de cette époque.

Le 22 février 1663, les deux frères Thomas et Adam Delaporte furent reçus bourgeois de Belfort, à la prière du chanoine Géhand, leur oncle. Cette famille Delaporte, dont les branches se multiplièrent par suite de nombreuses alliances, est destinée à jouer un certain rôle dans les Annales belfortaines. Il ne sera pas facile de se reconnaître dans l'enchevêtrement de sa généalogie, et on s'en fera une idée en feuilletant les anciens registres des baptêmes, mariages et décès de la Collégiale, où sont cités les noms des innombrables membres de cette famille qui, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, fournira des person-

(1) J. LIBLIN, *Les Eglises de Belfort*, p. 54.

nages dont la notoriété franchira les étroites limites de l'histoire locale.

Nous connaissons les préoccupations des magistrats en faveur de l'instruction primaire. Il y a tout lieu de croire qu'elles ne se ralentirent pas. Le 10 février 1663, ils admirent pour un de leur co-bourgeois, Jacques Monnin, charpentier, originaire de Grandfontaine, dans le comté de Salm-en-Vosges, à charge par lui de reconstruire, en ce qui concernait son métier, la maison d'école « depuis le bas jusques au haut, « tant pour fenestrage, traix et faire les planches sur murailles, « ramures et toutes autres bastimens nécessaires, le tout à la « bonne foy et à ses frais, moyennant vingt deux livres dix « sols que la ville lui payera (1) ».

En 1664, le 21 juillet, ils reçurent Anne-Françoise Vallat pour maîtresse d'école jusqu'au 24 juin l'année suivante, « pour le pris de 15 libures, et trois libures ballois pour le « louage de sa maison, et à telle condition qu'elle enseignera « les filles à lire et à escrire, travailler de la dentelle et de la « guille (aiguille) ceux qui désireront d'apprendre, les instruire « à la dévotion, le tout de son possible ».

Il fallait faire bonne garde pour empêcher la forêt du Salbert d'être en but aux dommages plus ou moins graves que ne cessaient d'y causer les habitants des villages voisins. Au mois de novembre 1672, le Conseil assigna les gens de Cravanche par devant les officiers de la Seigneurie « pour les veoir con- « damner à raison d'avoir fait champoyer le Salbert par les « bestiaux. Considérans que lesdits habitans ont cogneu et « confessé avoir très mal fait en cela, Messieurs du Conseil les « ont reçu à mercy ; à quoy se sont soubmis et de ne point à « l'advenir, s'entremettre aux privillèges et droits de ladite « ville ».

(1) Voici la formule du serment prêté par Moynin entre les mains des Magistrats, et qui devait être celle dont on faisait usage depuis la réunion de Belfort à la France : « Je jure de vivre en la foy catholique, apostolique et « romaine, pour le service du Roy, porter tout respect à Messieurs de l'Eglise, « aux sieurs officiers, spécialement à un Prévôt de Belfort concernant les « affaires de Justice, et aux Maitre-Bourgeois et Conseil de ladite ville ; les « obéyr en tout ce que de leur part luy sera commandé, comme ausy d'advan- « cer le profit et éviter le dommage de ladite ville de tout son possible, et « généralement de se comporter en tout comme un autre et fidel bourgeois « doit faire ». V. Arch. de Belfort, BB5.

Une ordonnance du 21 janvier 1673, interdit toute mascarade pendant le carême, « à peine de punition ». Il faut dire qu'alors on était fort sévère pour les contraventions aux règlements de police. Ainsi, telle personne était condamnée à 3 livres et aux frais pour être sortie, un dimanche avant la messe de paroisse, sans en avoir eu la permission du prévot du Chapitre. Telle autre, à la même amende « à cause de reniement de Dieu ». Tel autre, cordonnier, pour avoir travaillé le dimanche, la veille de Noël, le jour des Rois, etc. Tel autre condamné à 60 sols d'amende pour avoir, au marché, vendu du beurre avant l'heure déterminée. Tel autre enfin à 6 livres et à tous les frais pour avoir juré et blasphémé Dieu.

Une excellente mesure de police, qui a toujours été et est encore soigneusement prescrite par les officiers municipaux, est celle qui assure un bon et efficace ramonage. Le 10 octobre 1676, les magistrats firent un accord avec Jean Fraigne, dit *Huilecoppe*, natif du baillage de Locarno (Italie suisse), râcleur de cheminées, « pour avoir le soing de râcler, tous les « ans deux fois, les cheminées de la ville, à raison de cinq sols « l'une portant l'autre par chaque fois, moyennant quoy il sera « obligé d'en râcler six appartenantes à la ville une fois pour « rien ».

En ce temps-là, le maître des hautes-œuvres (*carnifex*) de Belfort se nommait Jean-Joseph Comte. Il eut de sa femme, Madeleine Fleur-de-Lys, — un nom doux et charmant pour une femme de bourreau, — deux fils : Jean-François, né le 27 juin 1671, et Jean-Jacob, qui naquit le 21 juin 1686.

Au printemps de l'année 1680, on éleva une croix de pierre, que l'on appela la *croix de la Sainte Mission*, dans un endroit que la délibération du Conseil ne précise pas, mais qui était, selon toute probabilité, à gauche de la route du Valdoie, près de l'endroit où prend le chemin allant à Brasse. Le plan en avait été fait par le R. P. capucin Jules, et le travail exécuté par un maître-maçon et tailleur de pierres d'Altkirch nommé Geschnand, avec lequel la ville avait passé un marché le 3 février. En vertu de ce marché, on devait lui payer la somme de 80 livres tournois, tant pour son travail que pour ses

outre, obligée d'aller chercher à ses frais, à Altkirch, les pierres de la croix et son piedestal. L'entretien de ses outils, pendant la durée du travail, était également à sa charge. Cette croix avait vingt-cinq pieds de hauteur, y compris le piedestal et les degrés.

La singulière coutume de sonner les cloches pendant les orages existait à Belfort comme en beaucoup d'autres endroits. Une décision du 17 mai de cette même année 1680, signée par le secrétaire de la ville, Jean-Pierre Noblat (1), dit que Claude Corette recevra pour sonner, « lorsqu'il y aura un temps monté et du tonnerre, 12 livres tournois pendant la présente année ».

§ IV.

Dès les premiers jours qui suivirent la conquête, la France vit et comprit tout le parti qu'elle pourrait tirer de l'excellente position stratégique de Belfort, comme place forte et poste militaire de première ligne. Ce serait une solide barrière contre l'Allemagne et la Suisse, en même temps qu'un entrepôt très important pour le commerce par les grandes routes qui y convergent. On commença donc par y mettre une bonne garnison, avec un gouverneur des ville, château et dépendances.

La tranquillité fut parfaite pendant un certain nombre d'années, mais quand, en 1672, Louis XIV eut déclaré la guerre à la Hollande, les appréhensions naquirent de nouveau. Toute l'Allemagne répondit à cette déclaration en prenant fait et cause pour les Hollandais. L'empereur et les princes, grands et petits, se coalisèrent, confondus dans un même sentiment de haine contre la France, pensant que l'heure était venue de ressaisir l'Alsace, « cette proie que l'Empire n'avait lâchée qu'à demi dans les équivoques et les obscurités du traité de Westphalie (2) ».

En présence des redoutables événements qui se préparaient, le prince de Montbéliard n'avait qu'à rester neutre ; c'est à quoi il se décida, malgré les propositions que lui fit la France. Mais celle-ci lui en garda rancune, et son hostilité ne tarda pas à se

(1) Il s'agit d'un acte de la ville de Belfort.

manifester, Le prince Georges avait ordonné dans toutes les églises de son comté des prières publiques où il était parlé de « l'ennemi de la chrétienté qui, par ses finesses et astuces, semblait vouloir troubler la paix de l'Empire ». Le commandant de Belfort, M. de Périgny, crut y voir une allusion malveillante à Louis XIV, et, le 14 Novembre 1673, envoya un de ses officiers à Montbéliard pour demander des explications. Le prince répondit : « que l'on n'avait entendu parler que du Diable, dont le but ne vise qu'à la guerre, la discorde et la désunion (1) ».

N'était-ce pas, de la part des Français, chercher une querelle d'Allemand ? Ils ne se bornèrent pas là, et, malgré la neutralité strictement observée, passèrent bien vite des menaces aux faits. Le 8 Janvier 1674, douze cents hommes venant de Belfort pénétrèrent en Franche-Comté en traversant la seigneurie d'Héricourt et en commettant de grands dégâts. Le 21 du même mois, le marquis de Vaubrun entra dans le comté de Montbéliard avec quatre mille hommes de troupes, s'empara de plusieurs localités et ne se retira qu'au bout bout de dix à douze jours.

A M. de Périgny succéda, comme gouverneur de Belfort, le comte d'Aubigné, frère de la fameuse marquise de Maintenon, et le petit-fils de l'éloquent et brave d'Aubigné, l'ami de Henri IV. « C'était, dit Saint-Simon, un panier percé, fou à enfermer, mais plaisant, avec de l'esprit et des saillies, et des réparties auxquelles on ne se pouvait attendre. Il ne se contrainoit pas de prendre un ton goguenard, et de dire très ordinairement *le beau-frère* lorsqu'il voulait parler du Roi ». Avant de venir prendre le commandement de Belfort, il avait été gouverneur d'Amersfort, en Hollande.

Le 4 juin, il vint avec soixante cavaliers faire une reconnaissance jusqu'aux portes de Montbéliard. Son approche causa quelque épouvante parmi les habitants de la ville. Une sentinelle avancée lui tira un coup de fusil et le manqua.

Un écrit contemporain parle à trois ou quatre reprises du

faits en Alsace en 1674-76 et 1681 » (1). Il est dû à la plume d'un commis de la *Maltôte*, — ce que nous appellerions aujourd'hui un employé de la Régie ou des Contributions indirectes — qui se nommait H. de L'Hermine. (2)

La première fois que ce fonctionnaire vit le comte, ce fut au mois de novembre 1674, époque à laquelle il vint à Belfort, comme employé au bureau du receveur général de la Ferme du Roi, et où il demeura trois mois. Voici ce qu'il dit de notre ville dans ses curieux mémoires :

« La figure que j'en ay dessinée (3) nous montre que cette ville étoit très-peu de chose en ce tems-là ; en effet, ce n'étoit qu'un trou, des rües étroites, sales, mal pavées, des maisons mal bâties et obscures, en un mot, la plus triste et la plus désagréable demeure du monde. Le soleil, qui répand partout ailleurs, n'y paroît — il faut entendre en hiver — que l'après-midi, parceque la hauteur de la côté où est situé le château, l'empêche de l'éclairer dès le matin..... Le château n'étoit qu'un nid à rats..... Il est fortifié, du côté de la plaine qui est vers le midi, de trois ou quatre bastions et d'un ouvrage à cornes bien

(1) Publié d'abord dans les Bulletins annuels du *Musée historique* de Mulhouse, il a été édité ensuite en un beau volume, sous ce titre : *Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-76 et 1681* ; Mulhouse, imp. de V^{te} Bader et Cie, 1886, grand in-8° de 264 p., avec les vues d'Altkirch et de Belfort, dessinées par l'auteur. — Le manuscrit original de cet agréable récit avait été découvert et acquis par un riche industriel mulhousien, M. Frédéric Engel-Dollfus. Il renferme des passages extrêmement intéressants sur la ville de Belfort dans les premiers temps de la dépossession de l'Autriche en Alsace, et, malgré leur longueur, nous avons cru devoir les reproduire intégralement.

(2) Ces *mémoires* ne sont pas signés ; mais H. DE L'HERMINE, le nom de leur auteur, se trouve en caractères lisibles, quoique très-ténus, et comme perdu au milieu d'autres traits de plume, sur la vue de Belfort qu'il a jointe à son récit.

(3) Cette vue de Belfort, faite à la plume, a été dessinée « sur le lieu, du côté de la paroisse de Brasse et de la montagne du Salberg, le 1^{er} de mars 1675 ». Ce très curieux croquis est exécuté suivant la méthode de la perspective conique. Le dessinateur a pris soin d'indiquer sa position exacte, à l'Ouest de la ville, sur la rive droite de la Savoureuse, et sa plume a rendu très fidèlement ce qu'il voyait. Il existe un plan de la même époque, dressé par les ingénieurs militaires, sur la demande de Vauban. Dans le bel album qui accompagne sa *Notice sur l'Histoire militaire de Belfort*, M le colonel A. Papuchon a donné cette vue et ce plan sur la même planche, et grâce à la fidélité de la vue perspective, il a pu orienter le plan sous elle, de manière à faire coïncider les détails des deux dessins. Par leur comparaison, dit M. Papuchon, on voit « que la ville était entourée, du côté de la Savoureuse, d'une double enceinte dont l'une était formée par la continuité même des maisons, par analogie avec ce qu'on peut voir encore aujourd'hui à Saint-Ursanne, et l'autre, complètement détachée, et formée d'un simple mur flanqué au moyen de petites tours. L'espace libre entre les deux enceintes était généralement plein d'eau d'infiltration du canal des moulins ». (V. la *Notice*, p. 21 et pl. 2).

revêtus, d'un fossé sec taillé dans le roc, d'un chemin couvert, d'une palissade et d'un glacis qui aboutit au niveau de la campagne. (1) Il y a une vieille tour ronde dans la petite cour de ce château, qui est la première chose qu'on découvre de loin, et un puits qui a 83 toises de profondeur. La ville, qui est au bas, n'avoit de mon tems aucune fortification. elle n'étoit fermée que d'une simple muraille sans deffence, telle qu'elle est représentée dans la figure. On voit qu'il n'y a que deux portes, encore n'ouvroit-on que celle qui étoit sur le bord de la petite rivière nommée la Savoureuse. Cette porte étoit double avec double pont-levis et un corps-de-garde à l'ordinaire auprès de la barrière. La première de ces deux portes cy étoit flanquée de deux tours rondes d'une espèce de pierre rouge fort dure : il y avoit au dessus de l'entrée cinq armoiries de seigneurs de l'Empire, et celles de l'Empereur se voyoient au plus haut de la seconde porte au dessus d'une montre d'horloge. L'autre porte de Belfort, qu'on n'ouvre point pendant la guerre, est celle du marché.

« Il n'y a dans cette ville qu'une seule église, c'est une collégiale servie par cinq chanoines, dont le premier s'appelle le prévôt du chapitre. Ces bénéfices là sont de peu de revenu. Ils ont de certaines fêtes en l'année, où il y a fondation pour chanter trois fois de suite le *Magnificat* à Vêpres. Tout auprès est une petite chapelle dédiée à S^t Barbe. L'église paroissiale, dédiée à S^t Christophe, est située à un bon quart de lieue de la ville, vers le nord, à un lieu nommé Brasse, de sorte que c'est une chose incommode de porter si loin les enfants au batême et les morts à la sépulture. Près de cette paroisse il y a une belle forge de fer, qui travaille par le moyen de l'eau d'un grand étang. A deux ou trois cens pas de la porte de Belfort, sur le bord d'une des branches de la Savoureuse, il y a un couvent de Capucins, où ils étoient bien douze ou quinze religieux.....

« Au pied de la hauteur sur laquelle est bâti le château, il y a plusieurs moulins pour battre et préparer la mine de fer, et des fourneaux, où l'on la fond ensuite.

« A l'égard des habitans de Belfort, ce n'est que de la petite bourgeoisie, mais le comte d'Aubigni, frère de Madame de

(1) L'Hermine parle ici du *Couronné* du Comte de la Suze.

Maintenon, gouverneur de la place, et les officiers de quatorzè compagnies d'infanterie qui y étoient, y mettoient du beau monde. La bourgeoisie suit les coutumes d'Allemagne soit pour la cuisine, les poëles, la monoye ; mais pour le langage, c'est un patois, qui n'est ni françois ni allemand, qui tient pourtant de tous les deux et que tous deux n'entendent point. Ils appellent ce jargon là le Romain. Personne ne m'a jamais pu dire la raison pour laquelle on donnait un nom si illustre à cet étrange baragouinage.

« Toute petite que soit cette place, elle est cependant fort importante, c'est une des clefs de l'Alsace, et la situation avantageuse de son château lui a fait donner le nom de Belfort, qu'on s'est accoutumé insensiblement de nommer et d'écrire Belfort. »

Au moment où L'Hermine arrivait à Belfort, les Impériaux s'en approchaient, avec le dessin de l'assiéger. Ils rêvaient de reprendre la Franche-Comté, et, pour eux, la forteresse de Belfort n'était pas seulement le nid à rats dont parlait le commis de la gabelle, mais un nid de gueux (*Lumpennest*), qui céderait à une volée de canon. A la fin de novembre, ils occupaient tout le Sundgau, et un de leurs chefs, le comte de Reiffenberg, un colonel de dragons, inondait le pays d'une proclamation au nom de la puissance impériale « dont les justes armes, disait-il, ne vont à autre but que de chasser du territoire de l'Empire, son ennemi déclaré, et de rétablir ses fidèles états et sujets dans leur ancienne liberté (1) ».

Le gouverneur d'Aubigné, justement préoccupé de la situation, demanda du renfort au duc de Duras, qui commandait à Besançon. Aussitôt, deux régiments de cavalerie, ceux de Le Câteux et de Boncour, composés chacun de six compagnies, entrèrent le 1^{er} décembre 1674, vers cinq heures du soir, dans les murs de Belfort. Cette porte de la Comté devenait de jour en jour plus difficile à franchir pour l'ennemi.

Le gouverneur était admirablement secondé par le chevalier de la Poterie, officier des plus distingués par sa bravoure et ses talents militaires, qui, placé là en qualité de lieutenant de Roi, avait reçu secrètement pleins pouvoirs en cas de siège.

(1) V. CH. GÉRARD, loc. cit., p. 65.

Laissons maintenant la parole à L'Hermine qui, témoin oculaire et à l'affût des nouvelles, raconte d'une manière véridique et pittoresque ce qui se passa dans notre ville jusqu'au 8 décembre, jour de son départ pour Langres :

« Les Impériaux s'étant rendus maîtres de tout le plat pays d'Alsace, il ne leur restoit plus à prendre que Brisac qu'ils tenoient bloqué, le château de Landseron qu'ils tachoient de surprendre, et la ville de Belfort qu'ils prétendoient assiéger de jour en jour. En attendant cette entreprise, ils avoient établi des quartiers dans tous les châteaux circonvoisins, ils venoient tous les soirs en escadron jusqu'au bord du glacis du château et le long des murailles de la ville, pour la reconnoître, de sorte qu'on s'attendoit fermement à être assiégés. Le comte d'Aubigni, que je fus saluer dès le lendemain de mon arrivée, ne nous entretint que de ce prétendu siège, et il faisoit fort l'empressé sur les précautions qu'il avoit à prendre ; il demandoit à mon receveur s'il avoit bonne provision de sel dans le magasin du Roy, il trouvoit que la quantité qu'on lui marquoit n'étoit pas suffisante, et il le menaçoit de le rendre responsable du dommage, en cas que la garnison vint à manquer de sel durant le siège. Il paroissoit fort en colère contre lui ; après tout, ce n'étoient que fanfaronades, car tous les jours, après midi, ce gouverneur venoit chez le receveur tenir son brelan avec les officiers de la garnison.

« Les fausses allarmes étoient cependant assez fréquentes dans la ville et aux environs. Nous en eûmes un jour une, étant en bonne compagnie à diner aux Capucins ; leur couvent est hors de la ville, comme je l'ay remarqué cy-dessus. Un valet tout échauffé nous vint dire qu'il paroissoit un parti d'Impériaux dans la plaine marchant vers Belfort. Nous reçûmes diversement cette nouvelle, les uns en pâlirent, d'autres en plaisantèrent, et quelqu'un de notre bande demanda au Père gardien un habit et une barbe de Capucin, pour n'être pas emmené par les Allemands.

« Ce qui confirma de plus en plus la croyance où l'on étoit que la ville alloit être assiégée, c'est que le 1^{er} décembre il y arriva 600 cavaliers de la brigade de Catteux, pour en fortifier la garnison, mais ils ne servirent qu'à désoler les habitants. Ils étoient au désespoir de voir jusques à vingt soldats dans chaque

maison, leurs bestiaux étoient dans la rüe, tandis que les chevaux des cavaliers occupoient non seulement les écuries et les étables, mais encore les salles et les magasins d'embas. On n'entendoit de tous côtés que des plaintes de ces pauvres bourgeois, qui vouloient tout abandonner plutôt que d'être tourmentés, mangés et ruinés par ces impitoyables gens de guerre. A cela près, tous les soirs on étoit régallé des fanfares de leurs trompettes qui se répondoient d'un quartier à l'autre.

« On ne doutoit plus que la ville ne dût être bientôt assiégée. Le gouverneur, qui faisoit l'homme entendu dans le métier de la guerre, disoit tout haut qu'il alloit faire brûler la ville et les villages à deux lieues à la ronde et qu'il ne recevroit dans son château que la seule garnison. Toutes ces menaces là, feintes ou véritables, firent que le receveur général résolut de se réfugier dans quelque ville de Franche-Comté ou de Champagne. Le secrétaire du duc Mazarin (1) et son maître d'hôtel, qui étoient à Belfort avec une partie de sa maison, furent aussi de cet avis, de sorte qu'ils prirent leurs mesures ensemble pour en sortir au plutôt.

« Pour nous rassurer contre la peur du siège, le 7 décembre, à une heure du matin, nous fûmes réveillés en sursaut par le bruit des tambours, des trompettes et le tintamare que faisoient des hommes et des chevaux courans par les rües. Nous nous levâmes au plus vite, pour savoir la cause de ce vacarme. Des gens épouvantés nous dirent d'abord que toute la garnison se retiroit de la ville à cause de l'approche des ennemis ; mais un moment après on sceut que c'étoit un détachement de cavalerie et d'infanterie qui alloit partir, pour tâcher de surprendre un quartier des impériaux à deux lieues de là. Cette réponce remit le calme dans nos esprits et renvoya chacun se réchauffer dans son lit.

« Sur les dix heures du matin, on nous vint dire qu'il y avoit déjà quelques cavaliers revenus de l'expédition. La curiosité d'en savoir des nouvelles nous engagea d'aller nous promener

(1) Il s'appelait Charles Briecquet. L'Hermine, qui fut son compagnon à Langres jusqu'au 27 décembre, en parle en termes fort avantageux. « C'étoit, dit-il, un petit homme bien fait, poli, spirituel, qui avoit de l'étude et chantait à charmer. Nous ne nous étions pas quittés durant les six journées de l'ennuyeuse et pénible route que nous venions de faire en Franche-Comté. Etant à Langres, nous étions d'ordinaire ensemble à nous promener, en visitant ce qu'il y a de plus curieux dans la ville ». *Mémoires*, etc. p. 234).

hors la ville au devant de ces aventuriers. Nous trouvâmes à la porte un officier impérialiste avec quelques cavaliers prisonniers qu'on faisoient attendre à la barrière, où ils mouroient de froid, car il geloit à pierres fendre, et ils n'avoient point de manteau. Nous vîmes ensuite revenir nos gens, qui alloient au petit pas par pelotons, ayant tous du papier blanc au cordon de leur chapeau, ou à sa place le mouchoir tourné autour de la forme. Nous interrogeâmes un officier et quelques cavaliers, qui nous dirent qu'ils venoient de Montreux, qu'ils avoient manqué leur coup pour être arrivés trop tard, et que l'infanterie ne les avoit pas soutenus, qu'elle devoit se jeter dans les maisons du village et faire un feu continuel, tandis qu'ils auroient attaché le pétard à la porte du château. Tout ce qu'ils avoient pu faire, étoit d'enlever quelques cavaliers avec leurs chevaux, de ceux qui étoient logés dans le village. Nos gens vouloient qu'il y eut plus de 600 hommes dans le château, mais les prisonniers assuroient qu'il n'y en avoit que trois compagnies de dragons en tout. Quoiqu'il en soit, on amena à Belfort 27 prisonniers et 60 petits chevaux maigres, et nous perdîmes à cette belle expédition le lieutenant-colonel de Catteux, jeune homme fort brave, qui fut tué et laissé sur le pont-levis du château avec cent louis qu'il avoit dans sa bourse, à ce qu'on disoit. Il y eut de plus trois de nos cavaliers blessés, deux desquels vinrent mourir à Belfort.

« Après midi, le receveur général et le M^e d'hôtel du duc Mazarin, prirent leur résolution de partir dès le lendemain, et de se réfugier à Langres, et à l'heure même, ils se donnèrent tous les mouvemens nécessaires pour ce voyage. On fut demander un passeport à Mons^r le gouverneur et une escorte de cavaliers pour une journée seulement. On chercha un chariot pour mettre toutes les hardes et les balots, et celui de l'équipage du duc, qui étoit couvert, servit pour porter sa vaisselee d'argent et la finance du bureau du Roi, ce qui montoit bien ensemble à la valeur de cinquante mil livres. On y trouva encore place pour la femme du receveur et sa mère, ses deux petites filles, dont la plus âgée n'avoit pas neuf ans, et une servante. On laissa le soin du magasin à sel du Roi au commis de

dant la vérité que les bouillons de la première jeunesse où j'étais, m'inspiroient la dangereuse curiosité de me trouver dans une ville assiégée. » (1)

Les princes allemands confédérés étaient de plus en plus sûrs de la victoire, et le duc de Holstein se targuait d'aller, à bref délai, lever des contributions sur toute la Champagne. Mais ils comptaient sans Turenne qui, venant de quitter l'Alsace pour passer sur le versant occidental des Vosges, paraissait leur laisser le champ libre. Où allait-il ? C'était le secret du maréchal. Pour tout le monde, il se rendait en Lorraine y chercher ses quartiers d'hiver.

Ce fut alors que commença cette marche fameuse, en plein hiver, qui fit défiler le long des Vosges lorraines l'armée française pour trouver l'endroit le plus facile à rentrer en Alsace et tomber brusquement sur l'ennemi. Le rendez-vous général était Belfort. Turenne avait fort justement deviné le plan des princes coalisés, qui méditaient une invasion au cœur de la France. En s'emparant de Belfort et en entraînant le prince de Montbéliard dans la coalition, la Franche-Comté leur était ouverte. Il fallait les prévenir, et, par un mouvement habile et précipité, les surprendre à l'improviste.

Grâce à la brigade de Le Câteux qui, par ses courses, tenait libres les environs de Belfort, la marche des Allemands était momentanément suspendue. Cela les irrita et pensant qu'il était temps, avant qu'il ne surgisse de nouvelles complications, d'envahir la Franche-Comté, ils formèrent deux corps d'opération. L'un, de 5000 hommes, devait aller s'emparer de Lure, de Luxeuil et de Vesoul ; l'autre, de 3000 hommes, devait, à la gauche du Doubs, pénétrer dans la province par Delle, Beaucourt et Audincourt. Le duc Auguste de Holstein les commandait. Mais il était déjà trop tard. La nouvelle de la prise de Remiremont et de l'approche de Turenne, qui était derrière les Vosges, arrêta net les deux colonnes expéditionnaires. Elles ne franchirent pas les villages d'Aspach (2). On était alors au 18 décembre. On ne soupçonnait pas encore que Turenne eût le

(1) *Deux Voyages et Séjours*, etc., pp. 217-220.

(2) *Aspach-le-Haut*, sur la petite Doller et la grande route de Lvon à Stras-

dessein de passer en Alsace, mais il était devenu impossible d'affaiblir l'armée des princes à un pareil moment (1).

Pendant ce temps, le maréchal était dans son camp du Longuet, près de Remiremont, occupé d'assurer le service des subsistances de son armée. Il y avait reçu la visite du duc de Duras, gouverneur de la Franche-Comté, qui lui avait amené la brigade de cavalerie que Le Câteux commandait dans le voisinage de Belfort.

Le 23 décembre, de grand matin, il leva le camp et se mit en marche avec son armée. Le 26, il prit quartier à Champagny et à Ronchamp. Il envoya de là un petit corps pour occuper la ville de Delle et son château, que les Français firent sauter peu de jours après leur arrivée, en même temps que la tour de Milandre. Le 27, il partit avec l'avant-garde et arriva après-midi au Valdoie, d'où il écrivit aussitôt à Louvois. Il annonça lui-même, avec une gaieté toute militaire, son arrivée à l'ennemi, en faisant tirer le canon.

« Le mystère, dit Ch. Gérard, dans sa superbe relation de la *Bataille de Turckheim* (p. 76) (2), avait été son grand intérêt, pendant la marche. Il en avait un tout différent maintenant, la publicité retentissante, l'ébruitement rapide de son entrée en Alsace ; car il était impatient de voir les impériaux rassemblés, afin de juger de leurs dispositions et de leurs projets, par les mouvements qu'ils feraient ».

Sa lettre à Louvois écrite et expédiée, Turenne fit préparer son logis dans la petite maison que l'on montre encore au milieu du village du Valdoie (3), et qui devint, pour quelques

Laguille, dans son *Hist. de la province d'Alsace*, qui, suivant Ch. Gérard, « n'est peut-être nulle part plus inexact et plus néglige que dans le récit de cette campagne », dit que le duc de Holstein fit battre Belfort par 24 canons. C'est une erreur évidente, dont Descharrières s'est fait l'écho et que plusieurs ont répétée après lui.

(1) Cf. CH. GÉRARD, loc. cit. p. 67 et 68.

(2) Nous ne saurions trop recommander la lecture, aussi instructive qu'attachante, de cet ouvrage de Ch. Gérard, l'érudit et agréable auteur de l'*Ancienne Alsace à table*. Le récit de « la Bataille de Turckheim » a d'abord paru dans la *Revue d'Alsace*, année 1851, p. 377. Il a été réédité, en 1870, à Colmar, chez Eugène Barth, libraire (impr. J.-B. Jung), en un joli volume petit in-8° de 132 pages. C'était alors d'une saisissante actualité, et nous avons pensé devoir le mieux faire connaître en le reproduisant dans la *Gazette Vosgienne* de Saint-Dié (n° 1 du 2 septembre 1870 au 2 février 1871).

heures, le quartier-général ; puis il galopa à Belfort pour s'y renseigner. Il ne voulut pas monter au château, chez le gouverneur et, simplement, s'arrêta en ville dans la demeure du lieutenant de Roi, le chevalier de la Poterie, où il passa le reste de la journée et une partie de la soirée. Cela donna lieu à des propos malveillants pour le comte d'Aubigné, auxquels L'Hermine fera, un peu plus tard, allusion. Le soir, le maréchal regagna ses cantonnements, et coucha au milieu de ses troupes, afin de pouvoir le lendemain, à l'aube, prendre ses dispositions pour reconnaître l'ennemi.

Turenne est à Belfort ! Tel fut le bruit qui, comme un coup de tonnerre, éclata soudain et se répercuta de proche en proche dans toute l'Alsace. Les généraux de la coalition prirent peur, arrêtrèrent leurs mouvements, et sentirent qu'il leur fallait accepter la bataille là où il plairait aux Français de la leur donner.

Turenne n'attendit pas que toute son infanterie fut arrivée au Valdoie. Le 28 décembre, au point du jour, il détacha le brigadier de Saint-Aoust et Maurevert, en éclaireurs, avec quelques escadrons, du côté de l'Alsace, et lui-même marcha, avec 1000 hommes de la gendarmerie, les brigades de Lucinge, de Sourdis et de Câteux, par Bessoncourt (1), sur Fontaine (2).

On sait comment se termina cette célèbre campagne : d'abord à Riedisheim, près de Mulhouse (29 décembre 1674), puis à Turckheim (5 Janvier 1675), les Impériaux furent battus à plate couture. Ils repassèrent le Rhin en désordre et l'Alsace fut délivrée.

tradition populaire n'hésitait pas à affirmer que c'était parce que ce grand capitaine y avait logé pendant la nuit du 27 au 28 décembre 1674. L'aspect de cette vieille construction, le style gothique de ses fenêtres à croisillons et à accolades, son escalier extérieur à balcon de bois, lui donnent, vis-à-vis de cet événement, un air de contemporanéité qui corrobore la tradition locale.

Le groupe belfortain de la Section des Hautes-Vosges du C.-A.-F., comprenant tout l'intérêt qui s'attache à cette maison, qui est pour notre territoire un véritable « monument historique », a fait placer, en 1888, contre la façade donnant sur la route, une inscription commémorative du fait qui lui a valu le nom qu'elle porte. — V. *La Maison de Turenne*, par HENRI BARDY, dans le Bull. n° 1 (1888, de la Sect. des Hautes Vosges, p. 46, av. planche.

... M. Baumann, ancien professeur de dessin au lycée de Belfort, a fait un

Le 8 février 1675, L'Hermine revint à Belfort, après une absence de deux mois tout juste. « A notre retour, dit-il, la crainte des Impériaux étoit entièrement dissipée. Mons^r de Turenne, qui parut tout à coup sur la fin de décembre à Beffort, les empêcha bien d'en former le siège ; il se mit à leurs trousses, les battit à Milhouse, à Turkeim et auprès de Strasbourg, et les obligea de repasser le Rhin sur le pont de cette ville là.

« Tout ce que je trouvois de plaisant après notre retour, ce fut qu'étant allés, le receveur et moi, saluer le gouverneur de Beffort, il se mit à nous faire valoir la conduite qu'il avoit tenue durant ces dangereux tems, nous voulant persuader, comme à des gens venant de l'autre monde, que sans lui c'étoit une ville perdue pour la France. Nous n'eûmes garde de faire paroître que nous le croyions pas, quoique nous eussions déjà appris par des officiers de la garnison que l'approche des ennemis lui avoit presque troublé l'esprit, qu'il n'avoit pas osé faire tirer le canon sur eux, crainte de les irriter, lors même qu'ils l'insultoient jusqu'à s'approcher en escadron sur le glacis du château, et que le chevalier de la Poterie, lieutenant de Roi de la place, vouloit à toute force qu'on les escarmouchât. Ce gouverneur ne croyoit pas que nous savions que le Roi lui avoit envoyé un commandant avec pleine autorité en cas de siège (1). Il tâchoit, en se donnant de l'encens à lui-même, d'oublier les incartades que les moindres officiers de l'armée de M^r de Turenne lui avoient faites en passant, et de se dissimuler le mépris que ce grand général marqua pour sa personne, en refusant de loger au château, et préférant la simple maison du lieutenant de Roi, fort sage et fort expérimenté dans le fait de la guerre.

« La plupart des prisonniers impériaux qu'on avoit faits dans les dernières batailles avoient été transférés en France et en Catalogne. Nous ne trouvâmes plus à Belfort que trois officiers colonels des ennemis. L'un se nommoit le comte Alieti, Florentin, les deux autres étoient allemands. Ils avoient la

(1) Il fallait que les talens militaires du Gouverneur de Belfort fussent de bien mince valeur, car il n'étoit que capitaine d'infanterie et ne put jamais

liberté d'aller et de venir seuls par la ville, on leur permettoit même quelquefois d'en sortir ; mais pour lors ils étaient accompagnés d'un officier et de deux soldats armés de leurs mousquets, la mèche allumée ; ils ne portoient jamais d'épée dedans ni dehors. Voilà tout ce que je puis vous dire de la ville de Belfort et de ce que j'y ay vu de remarquable. Vers la my-mars 1675, je fus prendre possession de la recepte générale d'Altkirch ».

Les besoins de son service appelèrent L'Hermine trois ou quatre fois à Belfort, où il revit le comte d'Aubigné, notamment au mois de septembre suivant. On jugera du peu de sécurité qu'offraient alors les grandes voies de communication en lisant le récit qu'il fait d'un de ses voyages. Il raconte qu'ayant à chercher de l'argent à Bâle pour payer les troupes, il lui fallut une escorte de 60 hommes de la garnison de Belfort, commandée par un capitaine, le chevalier de Proüais, ayant sous lui un lieutenant, un sous lieutenant, un enseigne et plusieurs sergents. « Nous étions six personnes à cheval, car M. de Proüais avoit un valet de chambre avec lui, le reste de notre équipage consistoit en une charette vuide destinée à apporter l'argent. Nous partimes de Belfort en bon ordre, tambour batant. Nous arrêtaâmes longtemps au bas de la ville, parce qu'il y avoit deux cents quaiissons de vivres de l'armée qui filoient dans le chemin montant le long du fossé sec ». Ce voyage fut très accidenté, et ce fut, cette fois, l'escorte elle-même qui mit l'argent en danger. A Jettingen, les soldats se mutinèrent, et l'on eut toutes les peines du monde à ramener les fonds chez le receveur général du département de Belfort, à la porte duquel on posa une sentinelle comme chez un trésorier d'armée (1).

Le passage de l'armée de Turenne par la trouée de Belfort occasionna à la ville d'assez fortes dépenses, tant pour les charrois, fournitures de voitures et de chevaux que pour des indemnités aux conducteurs et les salaires aux individus qui servirent de guides aux troupes jusque près de Mülhouse (2).

Les mouvements de troupes continuèrent encore longtemps dans le pays, se succédant à d'assez courts intervalles et se dirigeant tantôt de Franche-Comté en Alsace, tantôt en sens

(1) *Deux Voyages et Skiours*, etc. p. 107

inverse. La principauté de Montbéliard, contre laquelle la France nourrissait des desseins hostiles, en était à chaque instant inondée, surtout du côté d'Héricourt. Le 9 novembre 1675, une conférence eut lieu à Belfort entre le prince Louis de Condé, le duc de Duras, et un envoyé du prince Georges, nommé Barbaud, natif d'Héricourt, qui avait acquis la terre de Florimont avec faculté de rachat. Condé manifesta l'intention de s'emparer de Montbéliard, alléguant un traité passé par le comte-souverain avec les confédérés allemands. Mais, sur les observations que lui firent le duc de Duras et Barbaud, il renonça à ce projet (1).

Cela n'empêcha pas Montbéliard d'être pris le 8 novembre de l'année suivante par le maréchal de Luxembourg (2). Le 27 du même mois, le gouverneur de Belfort, comte d'Aubigné, s'empara des arsenaux de Blâmont, d'Héricourt et de Montbéliard. Il y avait plus de 50 pièces de canon dans le dernier. Le matériel de guerre dont il se saisit fut évalué à plus de deux millions de livres tournois (3).

Cette même année 1676, il se passa à Belfort un événement qui produisit une profonde impression et que L'Hermine, dans ses *Mémoires*, rapporte ainsi : « Parmi les Capucins, il y en eut un assez fou, que je ne veux pas nommer. pour servir d'espion au Roy d'Espagne, après qu'il eut perdu la comté de Bourgogne. Bel emploi ! pour un homme qui a renoncé au monde et même à sa propre volonté, que de s'intriguer dans les intérêts d'un autre prince que celui que la Providence lui a donné pour maître ; et de se mettre au péril de perdre la vie pour toute récompense. C'est aussi ce qui lui arriva en 1676, car ses lettres ayant été interceptées, il fut convaincu de trahison et

(1) DUVERNOY, *Ephémérides*, etc., p. 429. — TUEFFERT, *Histoire*, etc., p. 558.

(2) Luxembourg commandait l'armée d'Alsace depuis le 24 mai 1676. Le 26 août, il avait marché sur Brisach et était entré dans le Brisgau. Mais le duc de Lorraine rassembla toutes ses troupes, dans le dessein d'entrer dans la Haute-Alsace, où il avait résolu de prendre des quartiers. Le maréchal de Luxembourg, pénétrant les vues de l'ennemi, repassa le Rhin au plus vite, envoya le comte de Roze et le marquis de Boufflers auprès de Bâle, le chevalier du Plessis à Belfort, et se posta lui-même à Reguisheim, à une lieue d'Ensisheim. Cette situation de l'armée française fermait entièrement au duc de Lorraine, non seulement l'entrée du Sundgau, mais encore celle de toute l'Alsace. Le duc de Lorraine fut obligé de prendre ses quartiers d'hiver sur les terres de l'Empire (commencement de novembre). Le duc de Luxembourg répandit les siens en Alsace, après avoir forcé le prince de Montbéliard à recevoir garnison française.

(3) DUVERNOY, *Ephémérides*, etc., p. 453. — Id. p. 560.

Tout l'adoucissement que ses confrères purent obtenir, fut que condamné à être pendu entre la porte de la ville et son couvent, pour le respect de leur ordre, on le dépouilla de l'habit de S. François, on lui rasa la tonsure et la barbe de Capucin, avant de le conduire au gibet » (1).

Bientôt s'agita la grande question de fortifier la ligne du Rhin. Belfort, dont la Roche se dresse à 50 kilomètres du fleuve comme une sentinelle avancée, se trouvait au premier rang des places-fortes à créer. Déjà, au mois de juin 1675, le maréchal de Vauban, au cours d'une tournée d'inspection sur cette frontière, était venu jeter un rapide coup d'œil sur ce point stratégique, et, le 29 juin, avait envoyé de Nancy au Ministère un avis sur les ouvrages les plus nécessaires à la fortification de Belfort (2). Il s'était bien vite rendu compte de l'importance qu'il y avait de veiller à la garde de cette dépression de terrain qui s'étend depuis les derniers mamelons des Vosges jusqu'aux premiers contreforts du Jura, et qui porte le nom devenu historique de *Trouée de Belfort*. On sait qu'il y revint au commencement de 1677, pendant une visite des places-fortes de l'Est, par une lettre qu'il écrivit à Louvois, au sujet de Brisach, et qui est datée de Belfort le 29 Janvier de cette année (3). Il y retourna de nouveau à la fin de mai 1679, mais, cette fois, avec le marquis de Louvois, ministre de la guerre, en personne.

Le 3 Juin, l'intendant de Forstner, avec d'autres députés de la Régence et du Magistrat de Montbéliard, se rendirent à Belfort, et le lendemain obtinrent audience de Louvois et de Vauban. Le but de cette démarche était d'obtenir la levée du

(1) *Mém. de Voyages et Séjours*, etc. p. 215. — On peut s'expliquer jusqu'à un certain point ce tragique incident en songeant que d'après l'article 4 du traité passé le 15 juin 1619 entre le Père gardien de Montfort, provincial des Capucins du comté de Bourgogne et les officiers de la Seigneurie et les magistrats de la ville de Belfort, les neuf religieux du Couvent devaient être sujets de la maison d'Autriche ou du comté de Bourgogne. Au moment où nous sommes, ils étaient tous Comtois. Or, la Franche-Comté, nouvellement conquise par Louis XIV (juillet 1674), n'avait pas encore complètement désarmé. *Comtois, rends-toi ! — Nenni, ma foi !*.... Telle était la devise de ceux qui résistaient à la France. Le capucin du couvent de Belfort était de ceux-là ; et il expia par le gibet sa fidélité à celui qu'il considérait toujours comme son souverain légitime.

(2) *Débat des passages de Vauban à Belfort d'après les manuscrits de la*

séquestre apposé sur le domaine du prince George ; mais leur demande fut ajournée.

A ce moment, le comte d'Aubigné n'était plus gouverneur de Belfort (1). Il avait été remplacé à la fin de 1677, par Maurice de Saint-Just. Jacques de Latouche, seigneur d'Hauterive (2), ancien colonel de dragons, était major du château depuis près de vingt ans.

En 1678, le gouverneur demanda à la ville de lui allouer la somme de « six cent quart d'escus » par an pour son bois et son charbon. Le Conseil assembla, le 2 Octobre, une partie des notables de la commune, tels que Jean Bellot, Claude Joly, Adam Lamère, Henri Vernier le vieux, Gaspar Lefaiivre, Jean Clavey, Pierre-François Chardoillet, Jacque Fuchs et Claude Car. Tous déclarèrent « qu'on n'avoit jamais esté obligé de « fournir aucun bois ny charbon à un gouverneur de ce lieu ny « au chasteau, que par ainsi ils ne voullioient se résoudre à « donner deorsenavant aucun bois ny charbon que préalable-
« ment on aye présenté requeste à Mons. l'Intendant (3) pour « maintenir la ville dans ses anciens droits ».

Nous voici arrivés au moment où les fonctions de Conseillers vont devenir extrêmement difficiles et pénibles, tiraillés qu'ils seront sans cesse par les prétentions du seigneur et de ses officiers au sujet de l'administration de la justice, et par les exigences exagérées des officiers de la garnison, sans compter l'obligation de faire face aux dépenses occasionnées par de lourdes charges militaires et des procès coûteux.

Au printemps de 1679, il y eut quelques mouvements de troupes. Les 12 et 13 mars, deux compagnies du régiment de *La Marine* (4) arrivèrent à Belfort pour demeurer en garnison au château. Deux autres en sortirent le 21 avril pour aller à

(1) Il était retourné à Paris et avait épousé quelque temps après, en 1678, « la fille d'un nommé Picere, petit médecin, qui s'était fait procureur du roi de la ville de Paris ». V. SAINT-SIMON, *Mémoires*, t. II, p. 57.

(2) Ce de Latouche d'Hauterive est le premier membre de sa famille qui vint se fixer en Alsace. Il y succéda, en 1631, par bénéfice du roi, aux Zotten, qui avaient pris parti contre la France, dans divers biens féodaux répandus dans le Sundgau et dépendant en partie du château d'Altkirch.

(3) L'intendant d'Alsace était alors Jacques de la Grange.

(4) Ce régiment, formé en 1625 pour servir d'abord à la marine, fut en partie détruit à la suite d'un naufrage et reconstitué en 1635 dans l'armée de terre ; à son arrivée à Saint-Quentin, le 23 décembre 1659, où il allait tenir garnison, il était composé de quatre cents hommes seulement, c'est aujourd'hui le 11^e régiment d'infanterie.

Landskron. Le 28, quatre compagnies allèrent au château, mais, dès le lendemain une en ressortit pour se rendre à Blâmont. Ce régiment avait été fortement éprouvé à la bataille de Turckheim, où il perdit plusieurs officiers, notamment M. de Barège, son major. Nous retrouverons *La Marine* à Belfort vers la fin du siècle suivant.

Ces allées et venues de gens de guerre, qu'il fallait loger pendant des périodes de temps plus ou moins longues, étaient fréquentes et tenaient la population toujours en alerte. Les derniers passages, quoique peu importants par eux-mêmes, venaient d'avoir lieu quand étaient arrivés Louvois et Vauban. Ils purent entendre les plaintes des bourgeois, écrasés par les logements militaires incessants et les nombreuses réquisitions, et résolurent d'y porter remède au plutôt, dans la limite du possible, en faisant faire les travaux d'aménagements et d'agrandissements les plus urgents, en même temps que ceux nécessités par la défense, en attendant mieux. On conçoit aisément que cela ne fit pas cesser le mal d'un coup, et que les charges pesèrent encore lourdement sur les habitants pendant quelque temps, car nous les voyons réclamer de nouveau, en 1683, disant que « la ville n'étant composée que de 80 maisons, il y a toujours une grande garnison, et particulièrement de cavalerie ; ces maisons sont fort petites et ont jusqu'à 15 cavaliers ».

Les murailles de la ville étaient dans un état assez satisfaisant. Dès le 12 Juillet 1672, on avait commencé à réparer la partie flanquée par la tour de l'Ecluse, comme étant la plus détériorée et la plus exposée aux coups de l'ennemi (1).

Mais les bâtiments du château étaient on ne peut plus étroits, défectueux et malsains. On n'y avait plus touché depuis fort longtemps et ils ne pouvaient servir à caserner qu'un nombre d'hommes très-restreint. Vauban indiqua les principales constructions et améliorations à réaliser de suite.

Les travaux commencèrent et furent poussés avec une telle activité que deux ans après, en juillet 1681, notre ancienne connaissance, de L'Hermine, faisant un nouveau voyage en Alsace et passant par Belfort, put y constater de notables

(1) C'est pourquoi la première chose que fit Vauban fut de faire construire l'ouvrage à cornes, dénommé alors *de la Miette* et actuellement *de l'Espérance*, jeté au nord de l'enceinte, et qui était à peu près achevé en 1681.

changements. Le « nid à rats », dont il nous parlait naguère, était devenu « un bâtiment de briques de 25 à 30 toises de longueur, percé de trois rangs de fenêtres en belle simétrie, dont les vues sont charmantes, situé comme il est sur le haut de ce rocher escarpé ». On pouvait facilement y loger un bataillon. On travaillait aussi à un ouvrage à cornes, au nord de la ville et sur le flanc de la *montée des Chèvres*, afin de protéger la place de ce côté. L'Hermine lui trouvait déjà un assez bon aspect, mais il faisait cette réflexion « qu'à moins que l'on ait aplani le haut de cette même montagne qui s'appelle la *Miotte*, il sera difficile d'en faire une bonne place de guerre, parce qu'elle en sera toujours commandée. J'en parle comme oculaire témoin, j'ai monté dix fois au haut de cette éminence, où le château même de Belfort, qui est si élevé, me paroissoit comme dans une vallée ; aussi découvrais-je de là les montagnes de la Forêt-Noire et de la Suisse » (1).

Dans ce voyage en Alsace, L'Hermine ne fit que traverser Belfort : c'est à peine s'il y resta quelques heures. Aussi le temps lui manqua-t-il pour pouvoir ajouter à son récit antérieur. Seules, son entrée en ville et les difficultés qu'il éprouva pour changer ses rixdales en monnaie française, lui parurent susceptibles d'être contées : « Arrivant à Belfort, les bourgeois qui gardoient la porte ne voulurent pas me laisser entrer dans la ville, à cause que la garnison en étoit dehors, qui faisoit l'exercice auprès des Capucins. J'eus beau me renommer des premiers officiers, appeler même des bourgeois que je connoissois, et que je voyais sur le pont en dedans la barrière ; ils firent tous la sourde oreille, sans faire semblant de m'entendre. Je savois bien qu'en pareil cas, on doit refuser la porte aux inconnus, mais je ne croyois pas qu'on dût me prendre pour tel dans une si petite ville, où j'avais demeuré près de trois mois, Cette cérémonie m'impatientant, je crus que pour abrégér je n'avois qu'à aller prier M. le gouverneur, qui étoit au bataillon, de me permettre d'entrer dans la ville. Je fus donc dans la plaine des Capucins, je mis pied à terre par respect à trente

(1) A propos de la *Pierre de la Miotte*, voici ce que dit L'Hermine : « Il y a sur le sommet de la Miotte un pilier quarré de pierre d'environ 15 pieds de hauteur sur 4 de largeur, qui sert de bornes à trois diocèses, savoir, à l'archevêché de Besançon, d'où relève Belfort, à l'évêché de Strasbourg et à celui de Basle. » Il y a erreur en ce qui concerne le diocèse de Strasbourg, qui en est bien loin.

pas de lui, et laissant mon cheval en garde à un paisan, j'allay lui demander la permission dont j'avois besoin ; mais quoique je fusse très bien connu de ce gouverneur, il me répondit, d'un ton de mauvais plaisant, que j'eusse la bonté d'attendre que la garnison fut rentrée. Je n'insistay pas sur cette belle réponse, je le quittay tout indigné, je remontai à cheval pour aller attendre à la barrière du corps de garde. Peu de tems après, les troupes battirent la marche, et le gouverneur, qui venoit à leur tête, fit signe de loin avec sa canne qu'on me laissât entrer dans la ville.

« Je fus descendre chez le nouveau receveur, qui me fit assez bon accueil ; nous dinâmes ensemble, mais il ne voulut point me donner d'argent de France, quoique l'ancien lui en eût laissé une partie pour changer contre ma monoye d'Empire ; c'est ce que je connoissais par une lettre qu'il m'avoit écrite en partant de Belfort. Cette même lettre m'adressoit encore au prévôt de la ville pour la même fin, c'est-à-dire pour me changer mes Reichsdalles. J'en essayay un pareil refus, je n'en pus tirer que de mauvais compliments et des bons souhaits pour mon voyage, qui ne coûtent rien. Cela fait bien connoître qu'il n'est point d'amis si fort que l'intérêt. Je fus donc obligé de porter mon argent à Montbéliard, où Kœnig le banquier me fit perdre 12 pour cent de change » (1).

Le roi aussi voulut voir de ses yeux cette trouée des Vosges dont on parlait tant alors et qui, par la fortification de Belfort, allait devenir, de ce côté là, le boulevard du royaume. Il y vint en juin 1683, accompagné de la reine Marie-Thérèse d'Autriche et du dauphin de France. Le marquis de Louvois les avait précédés de quelques jours. Ce voyage se fit sans le moindre apparat, presqu'*incognito*. La famille royale arriva à Belfort le 12 juin et logea, dit une tradition locale, dans une hôtellerie située rue *Sur-l'Eau* et portant l'enseigne aux *Trois Rois*. La reine et son fils acceptèrent d'être marraine et parrain d'un enfant du gouverneur M. de Saint-Just, qui, né le 20 mai précédent, avait été baptisé, ou plutôt ondoyé le même jour, la cérémonie rituelle ayant été ajournée. Elle ne put avoir lieu pendant le trop court séjour du roi à Belfort. La reine et son fils, sans tenir personnellement leur filleule Marie-Thérèse sur

(1) *Mémoires*, etc., p. 212 et 13.

les fonts baptismaux, n'en furent pas moins ses répondants, et ils figurent comme tels dans un des registres de l'ancienne église collégiale où l'acte de baptême se trouve à la date du 23 juillet (1). La petite Marie-Thérèse de Saint-Just n'eut pas le bonheur de conserver sa royale marraine. Le 30 de ce même mois, la reine de France mourait presque subitement à l'âge de 45 ans. Les fatigues de ce dernier voyage ne furent certainement pas étrangères au « coup imprévu » dont parla Bossuet dans l'*Oraison funèbre* de cette princesse (2).

A la suite des doléances que firent les bourgeois cette année-là, et que nous avons mentionnés plus haut, Louvois donna, en 1684, la permission de bâtir entre les deux murailles, du côté de la Savoureuse, et au delà de la porte de l'Horloge, jusqu'à une distance de 60 toises.

François Huet, seigneur de Dampierre, écuyer, était alors commissaire ou lieutenant du Roi. On le trouve pourvu de cet emploi dès le commencement de janvier 1681. Nous le voyons encore le 26 juin 1685 assister au mariage de son beau-frère Claude Chapperon, écuyer, seigneur de Fernanville, capitaine des grenadiers au régiment de Soissons, avec Mademoiselle Jeanne de Laistre (3).

(1) Cet acte se trouve dans le *Registrum baptisatorum ab anno 1671 ad 1690 ad usum ecclesiæ collegiæ Belfortensis* déposé dans les bureaux de la mairie de Belfort. Il est ainsi conçu :

Maria-Theresia de St-Yus filia nobilissimi viri Maurilii de St-Yus, in regis exercitibus præfecti, gubernatoris ciuitatis et castri Belfortensis, et Dominae Carolæ de Flauigny conjugum, natae et baptisatæ die vigesimâ Maii an-mil-sex-octuag-tert. sacrae baptismi ceremoniæ collatæ sunt in eelsia colleg. et par. Belfortensi die vigesimâ tertiâ julii an-supradicti, cujus susceptores fuerunt serenissimus princeps Ludouicus Galliaæ detphinus filius Ludouici decimi quarti regis christianissimi, et Maria-Theresia d'Autriche Ludouici XIII spona et Galliaæ regina.

(2) Bossuet et Fléchier, dans leurs *Oraisons funèbres*, font allusion aux fatigues endurées par la reine pendant les fréquents voyages auxquels l'astreignait le roi. Dans ses *Souvenirs*, M^{me} de Caylus dit « qu'elle mourut en peu de jours, d'une inaladie qu'on ne crut pas considérable, et d'une saignée faite mal à propos. »

(3) Ce Claude Chapperon et sa sœur Geneviève, épouse de Huet de Dampierre, était né d'André Chapperon, écuyer, vétéran des gardes du roi, et d'Elisabeth Poligny. Jeanne de Laistre était fille de Claude de Laistre, conseiller du roi, et de Catherine Flamand. Le mariage eut lieu en l'église paroissiale de Saint-Christophe (Brasse), en présence de Joachim de la Châtardye, brigadier des armées du roi, inspecteur-général de l'infanterie et commandant pour le service du roi à Brisach, et du chevalier Philippe de Grandière, capitaine de cavalerie et commandeur des ordres de Notre-Dame

En 1686, le chevalier Dominique de Saint-Martin était major de place, et Jacques de Latouche, major au château.

Le régiment d'infanterie de *Villars* et celui de cavalerie de *Saint-Aignan* tenaient garnison à Belfort (1). Ils furent remplacés l'année suivante (1687) par ceux d'*Angoumois* et de *Royal-Comtois*.

Le gouvernement de la ville et du château était, à ce moment, entre les mains de M. de Mantefrans, qui avait succédé à M. de Saint-Just.

CHAPITRE TREIZIÈME

Le duc de la Meilleraye (suite).

1684—1713

§ I.

En 1683, un ancien prévôt de la Collégiale de S^t-Denis, nommé Jean-Joseph Emoinin, avait fait construire, près de la Croix de mission dont nous avons parlé précédemment (Chap. XII., § III.), une chapelle dédiée à la Vierge, sous le titre de Notre-Dame-de-Lorette. Il s'agissait maintenant de lui donner un chapelain.

Le 17 Janvier 1684, l'abbé Emoinin, accompagné de David Giboutet, Henri Vernier, Jean Keller, Thomas Delaporte, Pierre Pierron et Nicolas Viron, membres du magistrat, et de divers bourgeois du commun, se présenta devant le tabellion du comté, Adam Cuenin. Il venait « lui faire recevoir et rédiger l'acte de fondation du revenu qu'il entendait affecter à l'entretien du chapelain. Il dota cette fondation de la somme de 1000 livres tournois, dont la rente à cinq pour cent devait être annuellement et perpétuellement perçue par le chapelain, à la condition qu'il dirait dans la chapelle, tous les samedis, une messe pour le soulagement et la délivrance des âmes du purgatoire. L'acte désigne les créances qu'il livre à la chapelle pour constituer la somme de 1000 livres tournois et qui, en effet, la constituent et la dépassent même d'un dixième (1). Messire J.-J. Emoinin prend, en outre, à sa charge, la fourniture des ornements et meubles nécessaires à la célébration des messes

pendant sa vie. En retour de cette fondation messieurs du Magistrat concèdent à perpétuité le terrain sur lequel la chapelle a été construite. En considération de quoi, Emoinin cède à perpétuité au Magistrat son droit de collature, de patronage et de présentation du chapelain. Mais il se réserve le droit de la desservir sa vie durant. Il stipule, en outre, qu'à son décès, son neveu, Joseph Bostant, lui succèdera et qu'après le décès de celui-ci un prêtre de la lignée des Keller sera investi par le magistrat, et qu'à défaut d'un sujet de cette lignée, le magistrat préférera à tout autre un prêtre issu de l'une des plus anciennes familles bourgeoises de Belfort ; moyennant quoi, le magistrat demeurera chargé de l'entretien de la chapelle, des ornements, du mobilier et même de la maison et du jardin du chapelain. Les troncés destinés à recevoir les offrandes appartiennent au magistrat, et dans le cas où, par suite d'accidents, guerres, incendie, etc., la chapelle serait ruinée, le service sera interrompu jusqu'à ce que les offrandes aient suffi pour la réparer. Chaque tronc aura deux clefs, l'une tenue par le chapelain, l'autre par le magistrat ; que si la chapelle, tombée en ruine, il ne devait plus être permis de la relever, l'intention et la volonté du fondateur est que le revenu serve à faire dire une messe, chaque semaine, au maître-autel de Brasse, en l'honneur de la Vierge et pour la délivrance des âmes du purgatoire. Les revenus éventuels qui adviendront à la chapelle seront employés à l'entretien d'un deuxième chapelain, que le magistrat choisira parmi les prêtres nés à Belfort. Dans les cas où elle serait ruinée, les revenus seront transférés à la fabrique de Saint-Christophe de Brasse, où les messes seront célébrées (1).

La fondation fut approuvée et confirmée, le 21 Décembre 1684, par Pierre de Grammont, archevêque de Besançon.

A peine livrée au culte, la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette fut très-fréquentée, et les deux troncés qu'on y avait placés reçurent de nombreuses offrandes. Les chanoines de Saint-Denis en prirent ombrage ; ils ne voulurent pas différer le moment de soulever des difficultés et de tâcher de s'approprier, en dépit de la fondation, l'argent déposé par les paroissiens là où il était, selon eux, indûment donné. Ils s'empressèrent donc

(1) J. LIBLIN, *les Eglises de Belfort*, p. 67 et 68.

de saisir le tribunal ecclésiastique de l'archevêché d'une requête par laquelle ils revendiquaient le produit des troncs et de toutes autres oblations au profit du prévôt du Chapitre comme curé primitif.

Le 19 Février 1686, le magistrat de Belfort fut touché de la requête du chapitre, par exploit de l'huissier Colin, et constitua le procureur Bûson pour le représenter devant le tribunal. Le 9 mars suivant, l'archevêque, siégeant en son palais épiscopal à Besançon, statua : « que sur chacun des troncs établis dans
« la chapelle serait placée par le magistrat une inscription
« portant : *Tronc pour la fabrique, entretien et décoration de*
« *cette chapelle* ; que chacun de ces troncs serait muni de deux
« clefs, dont l'une restera entre les mains du chapelain et
« l'autre entre celles d'un commis du magistrat ; que tout ce
« qui serait relevé, de temps à autre, desdits troncs serait
« inscrit sur un livre signé chaque fois des deux clavistes et du
« magistrat ; que le tout serait employé à l'entretien de la
« chapelle et de ses dépendances, aux ornements nécessaires, à
« la décoration et à la participation du chapelain, et qu'à la fin
« de chaque année, ils rendraient compte de l'emploi desdits
« deniers.

« Relativement aux autres offrandes et oblations, tant en
« argent qu'en autres choses de toute nature, elles appartiennent
« au chapitre, représenté par son prévôt, comme curé
« primitif, à la réserve toutefois des tableaux, ornements d'autel
« et cierges qui seraient offerts pour servir de luminaire ;
« déboute les parties du surplus de leurs prétentions et com-
« pense les dépens. »

Une quittance du 10 mars atteste que le magistrat paya, pour sa part des dépens, la somme de 22 livres tournois.

La chapellenie était vacante en 1694. Le 22 mars de cette année, Jean-Pierre Keller, curé de Montreux-Jeune, fit signifier aux magistrats qu'ils aient à l'instituer comme chapelain de Notre-Dame-de-Lorrette, conformément aux stipulations du fondateur, attendu qu'il était prêtre de la lignée des Keller.

pépinière des chapelains de N.-D.-de-Lorrette, était une des plus vieilles, des plus estimées et des plus nombreuses du pays. Son principal représentant, à cette époque, était Jean Keller, dont nous venons de voir le nom parmi ceux des magistrats témoins du dépôt de l'acte de fondation au tabellionage. Magistrat très éclairé, excellent administrateur, il était la probité même. Sa réputation d'honorabilité et de sagesse lui attirait les respects de tous, et son opinion faisait sentence. Aussi, au Conseil des Neuf Bourgeois, la plupart de ses collègues se rangeaient-ils à son avis, sans même l'avoir entendu ; de là ce proverbe belfortain : « Je suis de l'avis de Jean Keller » (1).

Nous connaissons l'humeur tracassière du Chapitre ; à diverses reprises, dans le cours de cette histoire (2), nous l'avons vu exercer son esprit de chicane vis-à-vis de la bourgeoisie et de ses représentants, leur suscitant, par d'injustes et incessantes revendications, des embarras et des différends qu'il fallait résoudre par les moyens aussi longs que coûteux de la procédure. Presqu'au même moment où il cherchait à s'approprier l'argent déposé par les fidèles dans les troncs de la chapelle qui venait d'être érigée par un de ses anciens prévôts, il entamait un nouveau procès contre le Conseil des Neuf, au sujet de la desserte et du casuel de l'église de Brasse.

Dans ses recherches historiques sur les *Eglises de Belfort*, J. Liblin donne, à ce sujet, des détails circonstanciés. « En vertu, dit-il, du droit seigneurial et canonique, le prévôt de la collégiale de St.-Denis était bien investi du titre de curé primitif de la paroisse ; mais, par contre, le magistrat, c'est-à-dire l'autorité laïque, conservait en main l'administration du temporel de la paroisse et la défendait, avec un soin jaloux ou prévoyant, dans toutes les circonstances où elle était menacée d'empiètement par l'autorité ecclésiastique. C'était déjà la société civile en lutte avec la société religieuse. A cet égard, le Magistrat déploya, dans toutes les occasions, une grande fermeté et c'est grâce à cette attitude, conforme d'ailleurs au sentiment populaire, que l'église de Brasse conserva jusqu'à la

(1) DESCHARRIÈRES, *Essai sur l'hist. littéraire de Belfort*, pp. 58 et 152 (note

Révolution son titre et ses prérogatives d'église paroissiale en face de l'église de St.-Denis et de ses prébendés composant le Chapitre. »

Malheureusement, les paroissiens, dans la personne de leurs magistrats, n'obtenaient pas toujours gain de cause. L'archevêque de Besançon, devant le tribunal duquel se portaient ces sortes d'affaires, était souvent fort embarrassé. Comme il ne pouvait donner entièrement tort, dans beaucoup de cas, à des membres de son clergé aussi haut placés, il recourait à un expédient, encore usité entre plaideurs : il coupait le jeu en deux, octroyant la plus large part à ses confrères. Il est vrai que parfois — mais bien rarement, — les juges ecclésiastiques, mieux renseignés sur les insatiables exigences des chanoines, se firent un devoir de rejeter leurs prétentions.

C'est ce qui arriva en 1685. Le Chapitre s'était plaint que la desserte de Brasse était pénible et le casuel peu en rapport avec les soins qu'exigeaient une paroisse aussi étendue. Il demandait à l'archevêque de bien vouloir modifier le tarif des droits curiaux de manière à trouver désormais une rémunération plus satisfaisante pour les actes de leur ministère.

Le 27 Octobre, l'autorité diocésaine communiqua au Magistrat, administrateur de la fabrique, la requête du Chapitre et l'invita à y répondre par écrit.

Le Magistrat répondit que les paroissiens de Brasse espéraient qu'aucune modification ne serait apportée au règlement existant, par la raison que la cure était dotée d'une bonne partie des dimes de Belfort, du Valdoie, Offemont et Cravanche, composant la paroisse de St.-Christophe. Le Magistrat ajouta que la desserte a toujours été l'annexe d'une prébende ; que quand les chanoines vont administrer dans les villages, « ils se font bien payer de leurs voyages extraordinaires ». Quant à la célébration de la messe à Brasse les dimanches et jours de fête, le Chapitre alléguait « une contre-vérité », car la messe n'y était pas célébrée dix fois par an. Les paroissiens espéraient que l'archevêque y obligerait de rechef les chanoines comme c'était leur devoir de toute ancienneté.

A l'égard des messes et enterrements, les paroissiens suppliaient l'archevêque de faire un règlement fixe, car les chanoines

de 4 livres. Quant aux messes, ils se les font payer 16 sous 8 deniers, « chose exorbitante », dit le Magistrat. Celui-ci, à l'appui de son dire, produit deux pièces attestant que J. Dovin a payé 13 livres 6 sous 8 deniers pour l'enterrement de sa femme, et que Cessal a dû consigner à l'avance 24 livres pour les obsèques de la sienne.

Le Chapitre n'obtint pas satisfaction. Il persista dans ses réclamations et, l'année suivante, revint plus vigoureusement à la charge. Le 16 février 1686, il fit assigner le Magistrat « à « comparoir devant l'illust^{me} et révérend^{me} archevêque de « Besançon, en la salle de son palais, pour procéder sur le « contenu de la requête afin d'entendre régler les droits curiaux « et condamner les paroissiens à les reconnaître par procureur « légitimement constitué ».

La requête porte : que le casuel de St.-Christophe est fort modique ; que la desserte est extrêmement pénible ; qu'elle se compose de la ville de Belfort, des villages de Cravanche, Valdoie et Offemont, distants d'une heure de chemin, sans compter, les forges, fourneaux et les coupeurs dans les bois, auxquels on est obligé d'administrer les sacrements ; que l'église de Brasse, où l'on enterre ordinairement, est éloigné d'un quart de lieue de la ville ; que jusqu'à présent les paroissiens ont payé pour l'ordinaire seulement : 6 sous 8 deniers tournois pour l'enterrement des enfants, 4 sous 6 deniers pour la bénédiction aux femmes relevées, 3 livres pour les mariages, 3 livres pour les lettres de *recedo*, 20 sous pour la bénédiction des maisons neuves, 13 livres 6 sous 8 deniers pour les enterrements des chefs de maison les plus riches et ce, tant pour droit curial que pour six messes, dont trois dites à haute voix ; et enfin que les paroissiens ne vont pas à l'offrande aux jours solennels de l'année, ce qui déroge aux curiaux. En conséquence, le Chapitre demande un règlement qui améliore ces conditions et condamne les paroissiens, en la personne des fabriciens, à les faire respecter.

Qui l'emporta dans cette circonstance ? Aucune pièce de nos archives municipales n'indique qu'il y ait eu des modifications apportées au tarif ; mais on y trouve deux quittances des frais payés à Besançon, pour le compte de la fabrique de Brasse, par Thomas Delaporte, délégué pour la représenter devant le

tribunal ecclésiastique. Ceci serait un indice que le Chapitre eut gain de cause.

§ II.

Après la conquête, il n'y avait eu d'abord d'autre changement, dans l'administration de la justice, que la substitution du Conseil provincial d'Alsace à la Régence d'Ensisheim. Il continua à connaître, par appel, les décisions des juges du comté de Belfort.

Cependant le Conseil provincial ayant improuvé, par ordonnance du 6 septembre 1675, des degrés de juridiction trop multipliés, il intervint, sur l'opposition du duc de Mazarin, un arrêt du 27 janvier 1678 qui rendit toutes les justices seigneuriales du comté de Belfort ressortissantes du Conseil de la province. Alors disparurent les justices des mairies, absorbées par le baillage seigneurial composé d'environ cinquante villages.

Les magistrats de Belfort, se jugeant, avec raison, atteints dans leurs privilèges séculaires, protestèrent. Ils s'adressèrent directement au duc de Mazarin par une lettre du 26 octobre 1680. Mais leur requête était conçue dans des termes trop soumis, trop humbles. Ils pensaient s'attirer ainsi les bonnes grâces de leur seigneur ; ce fut le contraire qui arriva. Leur réclamation fut considérée par lui comme un acte de complète subordination : puisque ces magistrats « espéraient de la bonté de son Excellence qu'elle les maintiendrait et les continuerait dans l'exercice de leur justice dans laquelle un prévôt y préside de sa part », c'est qu'ils avouaient ne tenir le droit d'exercer cette justice que de la bienveillance du seigneur et qu'ils ne considéraient pas la concession de 1307 comme un titre qui leur donnât une justice patrimoniale. Telle fut l'interprétation que le Mazarin fit, avec sa mauvaise foi accoutumée, de la lettre respectueuse des magistrats belfortains, qui furent forcés d'employer les voies judiciaires pour porter leurs doléances au Conseil d'Alsace devenu Conseil souverain.

Mémoires, et il les a presque tous perdus. « Je suis bien aise, disait-il, qu'on me fasse des procès sur tous les biens que j'ai eus de M. le Cardinal. Je les crois tous mal acquis, et, du moins, quand j'ai un arrêt en ma faveur, c'est un titre, et ma conscience est en repos » (1). C'est pourquoi il plaidait avec une véritable frénésie devant tous les parlements du royaume si bien que les millions d'Hortense Mancini finirent par entrer dans la poche des gens de loi. Malheureusement, tous ces démêlés, toutes ces batailles à coups de factums et de dossiers engloutissaient aussi d'autre argent, qui aurait trouvé un emploi plus profitable. A Belfort, l'ère des procès irritants, coûteux et interminables était commencée !...

En 1681, les magistrats levèrent commission « pour faire défendre aux officiers du baillage de connaître des différends entre les justiciables de Belfort » mais ils ne purent obtenir aucune décision au Conseil souverain d'Alsace. Il ne leur restait donc que la ressource de porter leurs réclamations au pied du trône. Soutenus par l'Intendant de la province, M. de la Grange, ils suivirent cette voie et dénoncèrent dans leur requête au roi, les faits qui s'étaient passés et le trouble qu'ils viennent d'éprouver dans l'exercice de la juridiction que la ville avait acquise et maintenue si longtemps. Mais, dans la crainte d'un échec, ils crurent qu'il était de leur intérêt de faire intervenir, dans leur requête, la personne du prévôt seigneurial. C'était une insigne maladresse, que leurs successeurs eurent à déplorer plus tard.

Un arrêt du Conseil d'Etat, du 21 février 1684, ordonna que les différends qui surviendraient entre les habitants de la ville de Belfort, banlieue et dépendances seraient jugés et terminés dorénavant en première instance, tant au civil qu'au criminel, par les prévôt, magistrats et conseillers de la ville, et qu'ils y exerceraient la justice conjointement en la manière accoutumée, sauf l'appel au Conseil supérieur d'Alsace ; Sa Majesté faisant défense au duc de Mazarin de les troubler dans l'exercice de leur justice et juridiction à peine de nullité, de 300 livres d'amende et de tous dépens, dommages et intérêts.

Cet arrêt, ayant une très-grande importance dans l'histoire judiciaire de notre ville, nous pensons devoir le reproduire *in-extenso* :

(1) Cf. AMÉDÉE RENÉE, *Les nièces de Mazarin* (3^e édit.), p. 335 et 373.

« Sur la requête présentée au Roi, étant en son Conseil, par
« les Prévôt et Magistrat de la ville de Belfort : Contenant, bien
« que de tout tems ils aient eu droit d'exercer la Justice et la
« Police dans leur ville, ainsi qu'il se pratique dans toutes les
« autres de la Province, sauf l'appel au Conseil supérieur
« d'Alsace ; néanmoins ils ont été troublés dans ces fonctions
« depuis quelques temps par le Sr. Duc de Mazariny, lequel les
« a obligé de se pourvoir sur leurs différens pardevant les Offi-
« ciers du Baillage et Seigneurie de ladite ville de Belfort,
« quoiqu'ils ne soient pas Juges compétens des Habitans
« d'icelle ; ce qui cause de forts grands frais aux Parties, dont
« ils ont toujours été exempts, lorsqu'ils se sont pourvus par
« devant les dits Sieurs du Magistrat, qui rendent la Justice
« sans frais, à raison de quoi ils se sont pourvus audit Conseil
« Supérieur, où ils ont traduits ledit S^r Duc de Mazariny, pour
« être réglé sur leurs différens ; mais comme depuis quatre
« années que le Procès y est pendant, il est demeuré indécis,
« ceux-ci n'en ont pas pu avoir raison, ni obliger ledit Conseil de
« leur faire justice ; a ces causes ils auroient très-humblement
« fait supplier Sa Majesté, en confirmant leurs privilèges, de
« les vouloir maintenir dans l'exercice de la Justice de Belfort,
« et défendre audit S^r Duc de Mazariny de les y troubler, en
« quelque manière que se puisse être ; ayant égard, vu ladite
« Requête et pièces attachées à icelle, et tout considéré : Sa
« Majesté étant en son Conseil, a ordonné et ordonne, que les
« différens qui surviendront entre les Habitans de ladite ville
« de Belfort, banlieue et dépendances d'icelle, seront jugés et
« terminés dorénavant en première Instance, tant pour le Civil
« que pour le Criminel, par les Prévôt, Magistrats et Conseil de
« ladite Ville, et qu'ils y exerceront la Police conjointement en
« la manière accoutumée, sauf l'appel au Conseil supérieur
« d'Alsace ; faisant Sa Majesté défenses audit S^r Duc de Maza-
« riny, et aux Officiers du Baillage et Seigneurie dudit Belfort,
« de les troubler dans l'exercice de leur Justice et Juridiction,
« à peine de nullité, de 300 livres d'amende, de tous les dépens,
« dommages-intérêts.

l'homme du Seigneur par excellence, fut de la part des Magistrats une très-grande faute. Si, plus résolu et plus confiants dans leur bon droit, ils avaient osé aborder franchement la question ; si, moins timides et moins éblouis par le prestige du pouvoir seigneurial, ils avaient eu, dans cette circonstance, la légitime fierté qu'eurent souvent leurs ancêtres et que leurs successeurs montrèrent dans la suite, ils n'auraient pas eu l'idée de mettre le prévôt en nom dans leur requête au roi, et l'arrêt du Conseil ne le mentionnerait pas en lui accordant la concurrence à l'administration de la justice.

Le prévôt était à cette époque Melchior Noblat, docteur en médecine. Un autre membre de cette famille, qui commençait à devenir marquante dans le pays, Jean-Pierre Noblat était secrétaire-greffier de la ville en même temps que prévôt de l'hôpital Sainte-Barbe, c'est-à-dire président de la commission administrative de cet établissement.

Ces soucis de procédure ne devaient pas détourner les membres du Conseil des soins qu'ils avaient à donner à l'administration communale. Ces soins devenaient, en effet, plus incessants depuis qu'en haut lieu on projetait de faire de Belfort une place forte de premier ordre.

Il fallut, avant les grands travaux, améliorer le système de distribution des eaux d'alimentation, qui avait toujours laissé grandement à désirer. On supprima la *Vieille-Fontaine* de la place de la Halle, et, d'après une délibération du 27 septembre 1689, (1) on conduisit le peu d'eau qu'elle versait renforcer le débit de la *Petite-Fontaine*, déjà convenablement restaurée en 1617. On décida, par la même occasion, la reconstruction de la *Grande-Fontaine*, qui ne suffisait plus aux besoins du quartier. Toutes deux furent munies de bassins propres à servir d'abreuvoirs aux chevaux de la garnison.

Cette garnison, ordinairement composée d'un régiment d'infanterie et d'un de cavalerie, était maintenant permanente. L'augmentation de population qui en résultait, ainsi que les rapports continuels entre civils et militaires, devaient donner un surcroît de besogne aux magistrats au point de vue de l'exercice de la police. Nous avons vu jadis, au greffe du tribunal civil, une série de dossiers remontant à cette époque de nos

(1) Arch. Bf. BB 6.

Annales. Presque tous se rapportaient à des démêlés, à des rixes, à des injures, en un mot à des affaires qui sont aujourd'hui du ressort de la « simple police », et dans lesquelles l'élément militaire joue le principal rôle. On conçoit facilement que la présence de tant de soldats n'était pas à l'avantage des bonnes mœurs, qui durent dès lors subir une orientation dans un sens des plus fâcheux. Aussi voit-on se dérouler, dans les interrogatoires que renferment ces dossiers, la chronique populaire et scandaleuse du vieux Belfort à la fin du XVII^e siècle. Ces réponses de plaignants et de témoins sont, en majeure partie, des histoires d'amourettes, dégénérant en propos diffamatoires et en querelles. On y voit défiler tour à tour les régiments en garnison, avec les noms des compagnies et les sobriquets des soldats. Les plaintes en recherche de paternité donnaient lieu également à d'amusantes informations ; telle est celle d'Anastasie Chardoillet contre Hyacinthe Mougenot, le fils du greffier et tabellion de la seigneurie de Belfort, en date des 5—26 novembre 1693. Il y aurait là une ample moisson à faire sur la vie privée de la petite bourgeoisie d'alors et sur les mœurs, us et coutumes de nos ancêtres belfortains.

Mais revenons en arrière pour dire ce qu'était devenu l'hôpital S^{te}-Barbe depuis l'année 1608. Nous avons parlé (Chap. VIII. § V) de quelques donations déjà faites à cette époque par des personnes charitables, dans le but d'augmenter les revenus de cet établissement. Il n'est cependant pas possible, jusque vers le milieu de ce XVII^e siècle, de fixer ces revenus d'une manière précise. M. l'abbé Humbrecht, dans son remarquable *Mémoire historique* que nous avons déjà souvent cité, dit « qu'il existe bien des titres de propriété de l'hospice, tels que maisons, jardins, vergers, prés et champs dans les communes de Belfort, Denney, Roppe, Essert, Cravanche ; des titres aussi sur divers particuliers, depuis l'année 1405 ; il existe encore des constitutions de rentes, cens, fondations de messes et services religieux, moyennant des capitaux versés au profit de l'hôpital. La première lettre de constitution, du 8 mars 1464, est de sept sous balois de rente annuelle sur Jacques Vendele, bourgeois de

particuliers des villages voisins. Mais nous ne pouvons donner le montant exact des revenus. Ce n'est qu'en 1638 que nous avons trouvé un compte exact des cens et des intérêts fixes dus à l'hôpital. Ils montent à la somme de 327 livres 13 sols. Plus tard Jean-Pierre Noblat, prévôt de l'hôpital, nous apprend aussi la somme exacte des revenus annuels de cette maison. Dans le compte, dressé par lui, des années 1675 à 1683, l'hôpital avait alors un revenu franc de 343 livres 3 sous 10 deniers. »

Les comptes devaient, autant que possible, être visés par l'archevêque de Besançon ou par son délégué, quand ils étaient de passage à Belfort. C'est ce qui arriva particulièrement pour le compte de 1665. Antoine-Pierre 1^{er} de Grammont, dans sa visite générale du diocèse, « dans le lieu de Belfort » le 2 septembre 1667, visa le compte de l'année 1665 dressé par Courtot, receveur.

On peut se demander, avec M. l'abbé Humbrecht, (1), « pourquoi ce fut le prévôt de l'hôpital, Jean-Pierre Noblat, qui en évalua les revenus fixes pour les années 1675 à 1686 ». Il est à présumer que le compte de cette période décennale fut aussi minutieusement établi pour prouver clairement l'emploi et la destination des revenus, et empêcher qu'ils ne soient remis à l'ordre de N. D. du Mont-Carmel et de St.-Lazare de Jérusalem, en vertu d'un édit du mois de décembre 1672. Cet édit avait concédé à cet Ordre l'administration et la jouissance perpétuelle des maisons, droits, biens et revenus de toutes les maladreries, hôpitaux, Maisons-Dieu, aumôneries, confréries, chapelles et autres lieux où l'hospitalité n'était plus gardée. Tel n'était pas le cas de notre hôpital des Bourgeois.

Ajoutons qu'à ce moment un bourgeois de Belfort, David Hugonin, maître en chirurgie, était en même temps directeur de la Confrérie de Ste.-Barbe.

Les directeurs de l'hôpital avaient trouvé un excellent moyen de se procurer des ressources. On sait qu'au Seigneur appartenaient les droits de la halle et des marchés. Les archiducs d'Autriche avaient donc pu, de ce fait, accorder certains privilèges à la corporation ou confrérie des marchands. L'article

« depuis la fondation de cette ville de Belfort, ainsy qu'il paroist
« par Lettres de confirmation des Seigneurs souverains des
« années mil quatre cent soixante deux et mil quatre cent
« quatre vingt douze et autres plusieurs postérieurs confirma-
« tions que lesdits marchands auroient, ont et auront à
« l'aue nir, comme de toute ancienneté, le pouuoir et droit
« de faire prester le serment à tous marchands fréquen-
« tants les foires, aussy bien que ceux qui se feront passer
« maitres de se comporter fidellement dans leur négoce et les
« receuoir dans leur assemblée, depuis la Rivière de Luze
« en Bourgogne jusqu'à la Rivière de la Largue située dans
« le Sontgau, et depuis la ville de Colmar tirant à Sainte
« Hypolite jusqu'à Pontarlier aussy en Bourgogne; et pour le
« droit d'enregistrement une fois pour tout dans laditte maitrize
« chacun desdits marchands paiera suiuant son négoce, sçauoir
« de trois liures jusqu'à cinq liures par chaque enrégistrement,
« qui seront rétribuées audit hospital S^e Barbe et employéz
« aux pauvres honteux, comme de toute ancienneté ».

Voilà comment les confrères avaient su se créer un revenu assez important, toujours sûr, et qui était susceptible d'augmenter au fur et à mesure du nombre croissant de nouveaux membres.

Nous venons de citer le nom d'un chirurgien. Il y en avait encore d'autres, à cette époque, dans notre ville, dont nous relevons les noms dans les registres de baptêmes, mariages et décès de l'ancienne église collégiale; Jean Dufaux (ou Du Féaux), en 1672; Melchior Durosoir et Etienne Pierre, en 1685; Jean Sybille, en 1695. Mais c'était Hugonin qui tenait le premier rang, tant pour la pratique de son art que pour sa situation de fortune. Il avait toute la confiance des magistrats et nous le trouvons habituellement chargé des expertises chirurgico-légales. Pour donner une idée de la manière dont les maitres d'alors rédigeaient leurs procès-verbaux de visite, nous transcrivons le suivant, provenant des vieilles pièces de procédure déposées au greffe du tribunal civil :

« Nous David Hugonin, maître chirurgien et bourgeois de Belfort

« tusions par toute la teste et sur le gigomas du côté sénestre
« une grande contusion avec scoriation et du côté destre sur le
« bras sur l'os humérus une contusion de quatre pouces de
« grandeur, et sur la jambe du destre sur les os tébia et péroné
« une grande contusion qui lui tient la moitié de la jambe, et
« l'ayant exactement visité n'avons trouvé autre chose sur son
« corps ».

« En foy de quoy avons fait le présent rapport. Fait audit
« Belfort le 3^e Aoust 1695.

« D. HUGONIN. »

Quel était approximativement le budget de la ville de Belfort vers la fin du XVII^e siècle ? Deux pièces de nos archives municipales (JJ. 1) vont nous répondre. Elles se rapportent aux années 1682, 83 et 84. La première est un « Estat des reuenus » pendant cette période triennale, année par année ; la seconde est un « Estat sommaire de la despence fixe et casuelle » de la ville. Pour les recettes, en prenant la moyenne des trois ans, nous voyons qu'elles étaient à peu près de 4235 livres. Le chiffre des dépenses pour 1684 a été de 5910 l., c'est-à-dire supérieur de 1675 l. à la moyenne des revenus de trois années. Du reste, si la manière dont sont rédigés ces mémoires n'est pas d'une grande précision, elle suffit néanmoins à donner de curieux renseignements sur la nature des revenus communaux, des traitements des magistrats et employés, ainsi que sur les diverses charges de la ville.

Nous n'en donnerons qu'un court aperçu, en exprimant le désir de voir M. Dubail-Roy, qui a compulsé à fond nos archives, publier bientôt les documents les plus importants qu'elles renferment.

En fait de revenus, l'angale (Umguelde) a rendu 1765 l. 13 s. 2 d. en 1682 ; 1400 l. 15 s. 4 d. en 1683 ; et 1735 l. 18 s. en 1684. — Le Banvin, pour les années correspondantes : 80 l., 107 l. 10 s. et 56 l. 10 s. Le droit de saulnerie : 1805 l. ; 1642 l. et 1652 l. — Les pâquis de Brasse et de la Chapellate ont rapporté 565 l. 10 s., 425 l. 2 s., 393 l. 12 s. 3 d. — Les renthales (droit de 5 s. 4 d. que chaque nouveau marié doit à la ville) 10 s. 8 d. ; 0 et 16 s. — En 1682, on a reçu deux nouveaux bourgeois, qui

qu'une réception en 1684. — La *thuillière* (tuilerie), compris le jardin y attenant, rapporte par an 53 l. 6 s. 8 d.

Sur ce même état des recettes, on a inscrit les dépenses pour frais de procès intentés à la ville par les communautés du Val-doye et de Bavilliers, et par les héritiers Chardoillet. Elles ont été, pendant ces trois années, de 530 l.

On dépensait annuellement en charités, tant aux R. P. capucins qu'aux autres pauvres passants nécessiteux, environ 100 l. — Les dépenses de charrois et de la façon du bois pour les deux corps-de-garde de la ville, y compris les chandelles, se sont montées, en 1684, à 259 livres. Les mêmes dépenses, pour le château, ont été de 369 l.

Voici quelles étaient les principales dépenses fixes : Au maître-bourgeois, pour son gage annuel, compris les journées du secrétaire pour dresser le compte de la ville, 92 l. — A Messieurs du Magistrat, au nombre de huit, à chacun 20 l. = 160 l. — Au secrétaire-greffier, pour ses gages, compris les papiers, encre, cire, etc., 170 l. — Au maître de commun, 13 l. 6 s. 8 d. — Au valet de ville, tant pour son gage que pour la location de sa maison, 100 l. — Au maître d'école, pour ses gages d'instituteur et d'organiste, 143 l. — « A celui qui lève les soufflets de l'orgue », 10 l. — A la maîtresse d'école, 59 l. — Au fontainier, 59 l. — A l'horloger, 36 l. — Aux deux gardes de finage et des bois, et à un troisième pendant l'été, à chacun 2 l. par semaine = 260 l. pour l'année. — Pour faire sonner à midi et la retraite du soir, 15 l. — Aux vicaire, maître bourgeois, secrétaire, maître du commun, valet de ville et sergent, pour leur droit de rogations, à chacun 1 l. = 6 l. — Pour le logement des officiers de l'Etat-major, 1000 l. — Pour location de la maison où demeure le major, 90 l. — Location de jardins pour le lieutenant de Roi et le major de place, 24 l.

Il faut ajouter à ces dépenses quelques indemnités dues aux Magistrats pour frais de visite au finage et leur droit des règlements des poids de saulnerie ; aux taxeurs de pain, vin et viande ; enfin, les 6 livres de cire que la ville doit annuellement au seigneur-comte, à cause de la forêt du Salbert. — « Plus, la ville doit pour censes de cappitiaux à plusieurs particulliers, par chaque année, 1026 l. 8 s. 10 d., et la plupart desdites censes ne sont point estez payez depuis 1670. Plus, la ville doit en debtes courrantes de plusieurs années environ 1000 l. »

En fait de dépenses *casuelles*, on pouvait calculer que celles nécessitées pour l'entretien et les réparations des pont, portes et autres bâtiments de la ville, ainsi que pour l'entretien des fontaines, horloges, et prairies, se montaient à 1000 l. par an. Ainsi, en 1682, la somme dépensée avait été de 917 l. et de 1120 l. en 1684.

Les frais occasionnés en 1683 par le passage du roi avaient été de 175 l.

§ III.

Dès sa première visite, Vauban avait été frappé des inconvénients qu'offraient les hauteurs qui commandent Belfort. Aussi voulait-il y parer, et dans le projet qu'il envoya de Brisach au ministre de la guerre le 1^{er} mars 1687, il avait tracé l'emplacement d'ouvrages défensifs à la Miotte, aux Fourches (la Justice) et aux Barres, ce qui aurait, dès ce moment, constitué le camp retranché que l'on a fait de nos jours.

Mais Louvois trouva ces ouvrages par trop dispendieux et les supprima.

A ce premier projet de fortification, Vauban avait joint un très-succinct aperçu de ce qu'était la place. Il est facile de voir, par quelques détails, que la description qu'il fait de la ville a été écrite très rapidement, avec des données superficielles et comme de mémoire, Ainsi, le chiffre de « 122 maisons fort serrées » qu'il dit exister en ville dépasse de beaucoup celui que donnent les bourgeois, dans leur supplique de 1683, et qui doit être le véritable. Il y a là quelque chose qui ne peut s'expliquer qu'en supposant que ceux qui renseignèrent le célèbre ingénieur comptèrent non seulement les maisons proprement dites, mais aussi leurs dépendances, telles que granges, hangards et écuries. Quant à la population, que Vauban évalue à « quelques 550 personnes à tout compter », c'est là un chiffre approximatif, mais qui peut être vrai en admettant qu'il y ait de 6 à 7 personnes par maison, ce qui n'est pas exagéré.

La ville était donc, ainsi qu'il le dit, « fort petite de soi, et il

ou trois méchantes tours qui ne pouvaient servir à la fortification et le tout environné d'un petit fossé presque comblé qui n'avait de bon que le canal des moulins qui coule dans la plus grande partie, lequel canal étant forcé se pourrait ôter en demi-heure de temps (1). »

Malgré la suppression faite par Louvois « faute de moyens », les premiers travaux furent poussés, dès la fin de l'été de l'année 1687, avec une prodigieuse activité. Vauban vint à Belfort apporter ses plans et donner les ordres nécessaires. On fit venir des ouvriers de tous les côtés et on employa, à cet effet, la voie des réquisitions et des corvées royales. Il en vint de la Haute-Alsace, de la Lorraine et de la Comté. Des localités situées à d'assez grande distance fournirent leur contingent de terrassiers et de maçons. La petite ville de Bergheim, bien au delà de Colmar, reçut l'ordre d'envoyer des maçons (2). Epinal, en Lorraine, dut fournir une équipe de 43 travailleurs (3).

Ils arrivaient par bandes, à leurs frais ou à ceux des communautés réquisitionnées, sous la conduite de contre-maitres, de surveillants ou syndics, avec leurs voitures et leurs bêtes de trait, suivant l'ordre réglé par des commissaires. Pendant longtemps les routes qui aboutissent à Belfort furent couvertes de ces corvéables. Au fur et à mesure de leur arrivée, ils allaient camper aux Barres. Le lieu qui servait de dépôt aux outils des travailleurs, entre l'ouvrage à corne et Brasse, sur la rive droite de la Savoureuse, en a conservé le nom de *Magasin*.

Un vaste campement s'étendant, sur la même rive, depuis le couvent des Capucins jusqu'au Magasin et à la chapelle de N. D. de Lorette, avait aussi été établi, avec tentes et baraques, pour loger des troupes fournies par différents régiments d'infanterie afin de coopérer aux travaux pendant la période la plus active. Les régiments de *Limousin*, de *Normandie*, d'*Angoumois*, de *Poitou*, de *Guienne*, de *Piémont* et de *Royal-Comtois* envoyèrent des détachements plus ou moins nombreux. Ce furent *Poitou* et *Limousin* qui fournirent le plus de ces soldats-

(1) V. un extr. de ce mémoire dans le *Bull. de la Soc. belf. d'Emul.* n° 8 (1886-87), p. 92, et dans la *Notice sur l'hist. milit. de Belfort* par le colonel (auj. général) A. Papuchon, p. 21.

(2) Archives de Bergheim, AA 3 et 4.

(3) *Inventaire historique des archives anciennes de la ville d'Epinal*, rédigé par Ch. Ferry, archiviste de la ville et des hospices, et publié par l'Administration municipale ; T. II., p. 64.

travailleurs : neuf compagnies par le premier, quatre par le second. *Guienne* et *Royal-Comtois* en avaient détaché trois, et les autres régiments chacun deux (1).

Vauban revint l'année suivante visiter les travaux. Nous le voyons, le 12 mars 1688, tenir sur les fonts de baptême un enfant, né déjà depuis treize mois, mais auquel on n'avait administré que l'ondolement dans la certitude de la venue plus ou moins prochaine d'un parrain haut placé (2).

La présence du célèbre ingénieur redoubla l'activité des travailleurs, et, avant de quitter la place, il put donner les instructions les plus précises à ses officiers du génie Louis Chevallier et Antoine du Portail, ingénieurs des places et des armées du Roi à la résidence de Belfort, ainsi qu'au directeur des fortifications Claude Jourdain et à l'entrepreneur François Lebleu, dit la Feuille (3).

(1) Il y a aux Archives de Belfort (FF. 36) un document des plus intéressants sur l'installation de ce camp pendant la période la plus active des travaux. M. DUBAIL-ROY a bien voulu nous en communiquer une copie. Il est intitulé : *État des vivandiers et autres du camp qui ont fait régler leurs mesures de vin, poids et ballances, du 12 Septembre 1687, en présence du S^r Preuost et du Magistrat, à la réserve de Vernié*. C'est une vérification des poids et mesures faites dans l'intérêt des ouvriers civils et militaires, à laquelle devait être soumis les hôteliers, cabaretiers et débitants, ainsi que les boulangers et bouchers de la ville de Belfort. Le tarif nous semble assez élevé ; ainsi, pour poinçonner un pot, une pinte, une chopine et une demi chopine, c'était 1 livre ; 2 livres avec des poids. Cet *État* nous donne certains détails bons à noter. Nous y voyons, par exemple, qu'il y avait au camp un billard, à côté d'un « paticier », l'un et l'autre, sans doute, à l'usage des officiers ; qu'un S^r Artus, « chirurgien-major de Limosin », a fait régler ses mesures de capacité, mais non ses poids, car il était marchand en même temps qu'il tenait un bouchon. Nous y trouvons, avec les noms des compagnies, les sobriquets, alors si usités, d'un certain nombre de soldats ; presque tous vivandiers : *Brin d'Amour, Champagne, Belle-Rose, La Ramée, Sans-Soucy, La Violette, La France, La Verduze, etc.* Mais ce qui offre un intérêt plus directement local, c'est la nomenclature des hôtelleries et cabarets de Belfort en 1687. Les enseignes des hôtelleries étaient : *A la Croix d'Or, au Petit-Saint-Pierre, au Marteau d'Or, à la Croix blanche, au Saumon, à la Bague d'Or, à l'Ange, au Bœuf, au Soleil, aux-Trois-Rois*. Les cabarets étaient : *À la Ville de Mulheim, à Saint-Nicolas, à la Rose, à la Fleur de Lys, au Bon Vivant, à la Couronne, au Tailleur français*, sans compter d'autres bouchons et débits sans désignations spéciales. Il y en avait surtout autour des Capucins ; près des magasins et écuries des entrepreneurs, en allant à Brasse ; près de Notre-Dame-de-Lorette, et jusque vers la croix de mission. Derrière le couvent, il y avait une brasserie, exploitée par Anthoine Jure.

(2) Voici la copie de cet acte de baptême, d'après le registre (de 1671 à 1690) de l'ancienne église collégiale :

Sebastiano filio nobilis et generosi Dni Francisci Huet, arcis et urbis Belfortensis pro Rege legati, et Dominae Genovefæ Chaperon conjug. undecima die decembris anni 1686 baptisato, ritus et ceremonia fuerunt adhibita die duodecima martii anni 1688, cujus susceptores fuere Nobilis et generosus Dni Sebastianus à Vauban, copiarum gallicarum præfectus et Domina Lucretia Noblet domini Dyonisii de Baudouin pro rege Belforti commissarii uxor.

VAUBAN. NOBLET.

(3) De lui descendent les membres de la famille Lebleu, une de plus notables du pays.

Le 21 Septembre de la même année, se trouvant de rechef à Belfort, Vauban écrivit au ministère une lettre accompagnée d'un croquis du corps de place, de la demi-lune 26 (qui couvre la *Porte de Brisach*) et du château (1).

L'entretien des ouvriers et de leur matériel coûtait fort cher aux communautés : les dépenses étaient d'autant plus lourdes que le séjour des corvéables devenait plus long. Certaines localités se plaignirent de cet état de choses, et nous en trouvons un exemple dans ce qui se passa à Epinal, où la question fut, à plusieurs reprises, agitée au sein du Conseil de ville pendant cette année 1688 et les deux suivantes. Voici ce qui est mentionné à ce sujet dans l'*Inventaire historiques de Archives anciennes* :

« 13 mai 1688. Emprunt de 2000 francs pour payer le quartier
« d'hiver et l'entretien des 43 travailleurs aux fortifications de
« Belfort. — 27 mai 1689. Levée d'une contribution semblable
« pour payer les pionniers qui travaillent aux fortifications de
« Belfort. — 3 septembre 1689. Nicolas Barbier va à Belfort
« pour faire accepter des ouvriers étrangers, en remplacement
« des 43 travailleurs d'Epinal. Le 14, on lève une contribution
« pour subvenir à leur entretien. — Le 28 octobre. On repré-
« sente à l'Intendant les charges de la ville, tant pour les 43
« travailleurs de Belfort qu'autrement. — 22 février 1690, le S^r
« Mossel demande si les pionniers d'Epinal doivent toujours
« travailler aux fortifications de Belfort, quand ceux des autres
« prévôtés n'y travaillent plus. — Le 13 mars, vote de 2 fr. par
« jour au S^r Mossel, inspecteur des pionniers à Belfort. —
« 14 septembre, paiement des frais que Joseph Vuillemin a fait
« à Paris et à Versailles au sujet des pionniers qui travaillent
« toujours aux fortifications de Belfort (2). »

On ne dit pas si le délégué spinalien obtint gain de cause auprès des autorités supérieures, et si ses compatriotes purent enfin quitter les chantiers de Belfort pour rejoindre leurs foyers après une absence de trois ans.

C'est que les premiers travaux étaient considérables et pénibles. Il fallait creuser ici, remblayer là, niveler en d'autres

(1) MS de la Bibliothèque de la Section technique du Génie.

(2) *Invent. hist. des Arch. d'Epinal*. t. II. pp. 64. 65 et 65. — On voit, à la date

endroits, notamment toute la partie qui devait servir à l'agrandissement de la ville. Vauban avait, en effet, fait démolir les vieilles murailles toutes décrépite de l'enceinte, en laissant debout néanmoins la Porte de l'Horloge, et, après avoir fait acheter, au nom de l'État, un grand espace de terrain, il traça des fortifications nouvelles d'après sa méthode et ménagea, dans l'intérieur de cet espace, une place pour une église, l'autre menaçant ruine et ne pouvant pas, du reste, être conservée au pied du château. D'autres places furent réservées pour un arsenal assez vaste, un magasin militaire des vivres et un moulin que ferait tourner le canal traversant la ville. Les rues furent tracées, alignées au cordeau, et les maisons assujetties à une façade régulière ainsi qu'à une même hauteur. Des casernes devaient faire le pourtour intérieur des remparts, au lieu du chemin de ronde, que l'ingénieur crut pouvoir remplacer par le terre-plein et le parapet de ce même rempart.

La nouvelle enceinte avait la forme d'un pentagone, dont un côté était constitué par l'escarpement de la roche du château. Les courtines sont flanquées, aux angles, par des tours bastionnées « n'ayant guère que la capacité d'une bonne tour, mais qui sont construites en forme de bastion, couvert d'un autre bastion ou contre-garde. Celles-ci sont coupées de plusieurs grandes traverses pour éviter l'enfilade, L'escarpement du château, du côté de la ville, était censé une courtine. Les quatre autres furent couvertes d'autant de demi-lunes, dont deux couvrant les portes (1). » La ville était entourée de fossés larges et profonds, que l'on pouvait inonder sur les fronts ouest et nord. On pénétrait par deux portes monumentales ; celle dite *de France*, placée au milieu de la courtine de l'ouest, et celle *de Brisach*, pratiquée dans la courtine du nord-est, du côté de l'Alsace.

Au château, Vauban continua à faire les améliorations commencées depuis plusieurs années déjà, et le pourvut, en avant du couronné, d'un grand ouvrage à cornes « selon sa méthode particulière ». Il couvrit la porte de secours ou de la campagne d'une petite demi-lune à flancs. Le tout enveloppé d'un chemin couvert avec traverses et glacis. Dans l'intérieur du château proprement dit, il ménagea des casemates voûtées ; agrandit

le bâtiment principal, déjà reconstruit et transformé en caserne, de manière à pouvoir y loger un bataillon, et restaura la chapelle qu'avaient fondée les anciens seigneurs et dont l'aumônier, nommé par le roi, était à ce moment François-Joseph Obrier, docteur en théologie et curé d'Essert.

Tels étaient les grands travaux de fortification en cours d'exécution, qui allaient faire de Belfort une place de guerre redoutable en même temps qu'un considérable entrepôt de commerce. Nous en reparlerons bientôt, quand le gros-œuvre sera terminé et que le célèbre ingénieur en aura fait réception.

A M. de Montefrans succéda, comme gouverneur des ville, château et dépendances de Belfort, Simon Camus de Morton, nommé par provisions du 1^{er} Juin 1689. Il venait de Bitche, en Lorraine, dont il avait été gouverneur pendant plus de huit ans, en même temps qu'il commandait une compagnie de cadets-gentilshommes. C'était un vieux et vaillant soldat qui, comme cadet de famille, (1) était entré au service comme simple troupiér et avait conquis, dans le régiment d'*Auvergne*, par sa conduite et sa bravoure, tous ses grades, jusqu'à celui de brigadier des armées du Roi. Décoré, pour actions d'éclat, de la croix de l'ordre de Saint-Louis, il avait été chargé, en Janvier 1679, de l'inspection générale de l'Infanterie au département de la Lorraine, des Trois-Evêchés et de la frontière de Champagne (2).

(1) Ainsi que l'indique le lambel placé en chef de l'écu de ses armes.

(2) Etats de services de Camus de Morton (Simon) d'après la *Chronologie militaire de France depuis les premiers temps de la Monarchie*, par Pinard (Paris, 1758) : « Il entra dans le rég^t d'*Auvergne* en 1650 et parvint à une compagnie le 14 février 1655. Il la commanda aux sièges de Douai, de Tournay et de Lille, et à la défaite du comte de Marsin, près de cette place, en 1657, et continua de servir en Flandre en 1668. Sa compagnie ayant été réformée au mois de mai de cette année, il fut replacé à une autre le 25 août 1671. Il servit sous M. le Prince à la prise de Wesel, d'Emerick, au passage du Rhin, au siège de Doesbourg en 1672, au siège de Maestricht en 1673, au combat de Senef en 1674, au combat d'Allenheim, à la levée du siège d'Haguenau et de Saverne par les ennemis en 1675, au combat de Koksberg en 1675, au siège de Fribourg en 1677, à l'attaque des retranchements de Seckingen, aux sièges de Kehl et de Lichtenberg en 1678. Nommé inspecteur général de l'infanterie au département de la Lorraine, des Evêchés et de la frontière de Champagne, par commission du 14 Janvier 1679, on lui donna le commandement de Bitche au mois de février 1681. Il se démit de son inspection et obtint par commission du 15 juin 1682 une compa-

Le nouveau gouverneur (1) avait pour officiers de place : MM. de la Sablière, (2) lieutenant de Roi ; de Fernanville, major (3) ; de Valmont, aide-major ; Jacques de Latouche, major du château (4) ; de Piballier, aide-major (5).

Du long gouvernement de Camus de Morton — car il dura près de vingt-trois ans, il n'est resté aux Archives de Belfort qu'une pièce datée du 1^{er} Juin 1692, portant « défense de faire pâturer nuitamment les chevaux, bœufs et autres bestiaux dans les prairies et les champs ensemencés, sous peine de 6 liards d'amende pour la première fois, et, en cas de récidive, de punition exemplaire (6). »

Dans le cours de ses glorieuses campagnes, Louis XIV ayant reconnu l'importance d'avoir un plus grand nombre d'officiers de guerre, établit dans plusieurs places de son royaume des

(1) Un mémoire de l'Intendant d'Alsace, daté de 1700 (publié par le docteur H. Weigerber dans la *Revue d'Alsace*, 1897), nous apprend que le gouverneur « touchait 11250 livres d'appointements, plus 600 livres que la ville lui accordait comme indemnité de logement, et 500 livres pour sa moitié de la cantine affermée 1000 livres. »

(2) Jean-Antoine Ligonet, sieur de la Sablière ; Armes : *d'argent à deux fasces de gueules*. Il fut le premier de sa famille, originaire d'Agde, en Languedoc, qui arriva en Alsace. Il était écuyer, chevalier de Saint-Louis, quand il vint à Belfort, en 1687, comme lieutenant du Roi. De là, il fut nommé major commandant pour le roi la place de Colmar (1738), où il mourut le 17 décembre 1753, à l'âge de 78 ans.

(3) Claude Chapperon de Fernanville, écuyer, seigneur de Brétigny et de Bental en partie. Sa sœur Geneviève avait épousé François Huet de Dampierre, ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent.

(4) Ce J. de Latouche (ou de la Touche) était, comme nous l'avons vu, officier-major du château de Belfort depuis 1659 ou 60. Il était originaire de la province du Nivernais. Il avait été un rude soldat. Dès 1637, il monta à l'assaut de la petite ville de Saint-Ursanne, dans l'évêché de Bâle. Il commanda en 1648, à la bataille de Lens, l'infanterie du célèbre d'Erlach. Il fut, en 1677, détaché de Belfort et appelé à la Cour pendant quelque temps pour apprendre les armes au Dauphin. Il avait épousé en 1649 Catherine-Ursule Meindel de Steinfels, en Souabe (LEHR, *Alsace noble*, II, 305). Il mourut en 1695, laissant sa famille établie en Alsace. Son fils Henri, écuyer, gouverneur du château d'Engelbourg, à Thann, avait épousé Elisabeth Kempf d'Angreth en 1656 ; sa fille, Anne-Charlotte devint abbesse des Bénédictines d'Ottmarshheim, en 1692. — Armes : *de gueules à un lion d'or et une fasce d'azur, brochant sur le tout, chargée de trois croissants d'argent* (Armorial d'Alsace, n° 288). L'Armorial du Nivernais (Paris, 1847, 150) donne pour blason aux la Touche ; *de gueules à trois besans d'or*.

(5) Louis-Jacques de Marbeuf, écuyer, seigneur de Piballier. — Armes : *d'azur, à deux épées d'argent passées en sautoir, les gardes et poignées d'or, la pointe en bas*. — Son prédécesseur, dans ce poste, d'aide-major au château, était Antoine Ducruzel.

(6) Le panier est aux armes de Morton : *d'azur à trois croissants d'argent*.

compagnies de jeunes gens, fils de gentilshommes ou de gens vivant noblement, à qui l'on donna le nom de « Cadets ». Ils y étaient instruits dans les exercices militaires, et lorsqu'on les trouvait capables de commander, on les faisait officiers dans les troupes. Ces compagnies, comme autant d'écoles où l'on apprenait le métier de la guerre, fournissaient continuellement de très bons sujets.

Nous avons vu que, dès le début de cette institution, Camus de Morton avait eu une compagnie à commander, au château de Bitch. On n'avait qu'à s'en louer puisqu'à peine installé à Belfort, on le mit à la tête d'une autre, que l'on caserna au château, et dont l'infirmerie fut placée dans le bâtiment de la halle, appartenant au seigneur (1).

Il y avait alors dans cette place-forte, en voie d'agrandissement et de transformation complète, un nombre assez considérable de fonctionnaires, dont les noms de quelques-uns ont été conservés dans les registres de l'église collégiale :

Gédéon de Chauvigny, commissaire provincial de l'artillerie ; Charles de Mongrif, commissaire du roi (en 1687) ; Jacques Collignet, commissaire des guerres (en 1687) ; Rodolphe Dorin, fermier général ; Jacques-Denus Baudoin, commissaire du roi (en 1688) ; Gilles Ferrier de Bavilliers (2) ancien commissaire des vivres et receveur des domaines du roi à Belfort, à ce moment l'un des fermiers des forges, mines d'argent et domaines de la seigneurie ; Jacques Dupin, directeur des mines de Giromagny ; Henry Emporté, maître de la poste aux chevaux et receveur du marquis d'Uxelles à Rougemont (1683-1698) ; Nicolas Bochet, directeur des postes ; Jean-Ennemond de Billaud, chirurgien-major de l'hôpital militaire (3) ; Gabriel Broichot, commissaire des guerres (en 1695) ; Pierre Caillet, receveur des domaines du Roi et commissaire des poudres et salpêtres.

§ IV.

On s'imagine les sommes prodigieuses qu'il fallait à Louis XIV pour faire face aux dépenses occasionnées par ses campagnes et la construction des places-fortes, dont il garnissait les frontières, ainsi que par le faste qu'il déployait à sa Cour.

Il avait donc besoin de beaucoup d'argent et il employait tous les moyens possibles pour s'en procurer. Il résolut de spéculer sur la vanité et l'orgueil de ses sujets en usant de l'anoblissement pour battre monnaie. Il est vrai, qu'autrefois déjà, la royauté avait, dans un but fiscal, employé ce moyen, mais d'une façon si discrète qu'il avait, pour ainsi dire, passé inaperçu. Plus pressé que jamais, le roi voulut, cette fois, en user largement (1).

L'édit de novembre 1696 fonda la Grande-Maitrise générale et dépôt public des armes et blasons du Royaume, sorte de Cour héraldique chargée de fournir, contre remboursement, des armoiries aux personnes honorables qui en désireraient, et d'enrégistrer les blasons de tous les gentilhommes, corporations, communautés et gros bourgeois (2). Le tarif des droits à percevoir fut fixé à 20 livres par personne, 50 livres pour les abbayes, et de 25 à 100 livres pour les compagnies, corps de ville, offices et communautés.

Cette mesure fiscale ne fut pas du goût de tout le monde. Des particuliers, ne voulant pas payer les droits, s'empressèrent de renoncer à leurs armoiries et de les faire effacer sur leur vaiselle, leurs cachets et leurs voitures. C'est que l'impôt héraldique était personnel, et chaque membre de la même famille devait l'acquitter. Or, on n'était pas libre de renoncer à son blason : un édit du 19 mars 1697 ordonna la recherche de ceux qui se refusaient « à profiter de la grâce que Sa Majesté leur a « voulu accorder en les autorisant, par l'enrégistrement à l'Ar-
« morial général, de porter les mêmes armes qu'elles ont eu

(1) Le roi avait essayé de ce moyen et il lui avait réussi. Le 4 mars 1696 il avait publié un édit portant anoblissement, moyennant finances, de 500 personnes choisies parmi les plus distinguées du royaume, « pour servir de récompenses à ceux de nos sujets qui, en les acquérant par une finance modique, contribueront à nous fournir les secours dont nous avons besoin pour repousser les efforts combinés de nos ennemis. »

(2) Arch. nationales, X. 17454, Cf. *Recueil général des anciennes lois françaises depuis 420 jusqu'à la Révolution de 1789*, par Isambert, etc. Paris, 1830.

« par le passé. » Bien plus, on donna des armoiries, d'office, à une foule de bourgeois qui n'en avaient jamais eu.

Pour donner une idée de la quantité des gens blasonnés ainsi, nous dirons que la province d'Alsace fournit 4152 enrégistrement d'armoiries, qui produisirent 103,638 livres. Parmi ces enrégistrement, il y en eut 1808 qui furent faits d'office, mais pour lesquels les intéressés payèrent (1).

Si nous sommes entré dans ces détails, c'est pour expliquer comment il a pu se faire qu'une toute petite ville, comme l'était Belfort à cette époque, avait eu autant d'anoblis. En effet, l'*Armorial de la Généralité d'Alsace* contient les noms et blasonne les armoiries de 42 habitants de Belfort, parmi lesquels il y a 16 fonctionnaires publics tant militaires que civils, déjà nobles pour la plupart et dont les armoiries n'ont été que confirmées. Ces armoiries sont décrites et peintes dans l'immense recueil connu sous le nom d'*Armorial général de France*, dressé par Louis-Roger-Charles d'Hozier (2), juge et intendant des armes et blasons de France, et dont la Bibliothèque nationale possède le volumineux manuscrit (3).

Nous pensons qu'il est intéressant de signaler ici les noms des 26 anoblis belfortains et de blasonner leurs armoiries, d'après les registres dressés à Brisach et à Colmar au mois de novembre 1697.

Il y avait deux membres du Chapitre ; Bonenfant, prévôt de l'église collégiale de St.-Denis (*de gueules à un chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un croissant de même*) et le chanoine Charles (*d'azur à un chevron d'argent, accompagné en pointe d'un croissant de même et un chef aussi d'argent chargé de trois étoiles d'azur*) ; un prêtre, Jacques Vauclair, curé de Danjoutin (*d'azur à un œil d'argent en fasce surmonté d'une étoile d'or, adextré de la lettre I et sénestré de*

(1) *Armorial de la Généralité d'Alsace*. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV et publié pour la première fois par A. de B. (Anatole de Barthélemy). 1 vol. in-8° de 450 p. — Colmar, impr. lith. Camille Decker, 1861.

(2) Il était fils de Pierre d'Hozier, seigneur de la Garde, en Provence, et le père de Louis-Pierre d'Hozier, qui fit imprimer plus tard un ouvrage intitulé *Armorial général de la France ou Registre de la Noblesse de France*, qu'il ne faut pas confondre avec l'*Armorial* de 1697, plus connu sous le nom d'*Armorial de d'Hozier*.

(3) *Armorial général de France*, établi en vertu de l'Édit royal de novembre 1696 et resté manuscrit à la Bibliothèque nationale de Paris, comporte 34 volumes de texte, reliés sous le titre *Armorial Général*, et 35 vol. de blasons reliés sous le même titre, avec le sous-titre : *Blasons coloriés*.

la double lettre W de même, et en pointe un mont de trois coupeaux de sinople).

Puis, le prévôt Melchior Noblat, docteur en médecine et licencié en droit, et sa femme née Elissabeth Bourquenot *(de gueules à trois grenades d'or, tigées et feuillées de sinople, accolé d'azur à une bande d'argent chargée de trois roses de gueules et accompagnées de deux étoiles d'or)* (1), ainsi que son parent, Jean-Pierre Noblat, secrétaire de la ville *(de gueules à trois grenades d'or, tigées et feuillées de sinople)*.

Venaient ensuite des bourgeois de Belfort, dont quelques-uns remplissaient des charges ou emplois publics, tels que Jean-Claude Cuenin, fermier des revenus de la ville, *(d'argent à une barre d'azur, accompagnée en chef de trois tourteaux de sable, et en pointe d'un lion contourné de gueules)* ; Jacques Cuenin, tabellion de la ville et du comté, *(d'azur à une bande d'or, chargée de trois coeurs de gueules)* ; François Passavant, grand-maire de l'Assise *(d'azur à une bande, accompagnée en chef d'un croissant et en pointe de deux grenades tigées et feuillées, passées en sautoir et surmontées d'une étoile, le tout d'or)*.

Les bourgeois anoblis étaient de ceux que leur fortune mettait le plus en relief, les notables de l'endroit, qui pouvaient, sans se gêner, dépenser les 20 livres exigées par le fisc (2). En voici l'énumération :

Thomas Delaporte *(d'azur à une porte d'or, ouverte d'argent, garnie de sa herse ou porte-coulisse de sable, et un chef de gueules chargé de trois roses d'argent)* ; David Giboutet *(d'azur à un chevron d'or, accompagné de trois geais de même, et un chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent)*, Jacques Wachter, marchand en gros, *(d'azur à un arc bandé d'or, encoché d'une flèche en fasce de même, soutenu d'un croissant d'argent, et un chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'argent)* ; Jean Fortier, *(d'azur à une tour donjonnée d'une tourelle d'or, pavillonnée de gueules, girouettée d'argent,*

(1) Ce Noblat possédait deux maisons situées sur la place devant la Halle. A ce moment, il était sur le point de quitter ses fonctions seigneuriales, ainsi que nous le dirons plus loin ; peut-être même ne les remplissait-il déjà plus qu'en attendant que le duc de Mazarin lui ait donné un successeur.

(2) On n'était pas exigeant, du reste, pour l'enregistrement. Il suffisait de produire un dessin colorié des armes que l'on avait déjà et dont on demandait confirmation, ou de celles que l'on désirait avoir ; ou bien l'empreinte de son cachet sur de la cire, avec la désignation écrite des métaux et des émaux (couleurs) dont les armoiries sont ou seront composées, en ajoutant en bas ses noms et qualités.

maçonnée de sable, posée sur un mont de sinople, et un chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'argent); David Hugonin, maître-chirurgien (d'argent à trois cœurs de gueules, deux et un; Jean Cuenot, marchand (d'or à trois têtes de lion arrachées de gueules, deux et une); Jean-Pierre Chardouillet (d'argent à un chardon de cinq fleurs de sinople, sur une terrasse de même, sommé d'un chardonneret au naturel, accosté de deux étoiles de gueules); Henry Vernier (d'or à un arbre de sinople; Pierre Chapelle (d'azur à trois croix recroisetées au pied fiché d'or, deux et un); Camus, un des directeurs de l'hôpital (d'or à une tête de More de sable; la veuve de Jean Keller (d'argent à un sautoir de gueules, accompagné de quatre roses de même); Maurice Testu (d'azur à une tête humaine d'argent, surmonté d'un maillet d'or); Dufaux (d'azur à une foi d'argent parée de gueules, mourante des deux flancs de l'écu; François Violand (d'azur à une fasce ondée d'argent); Pierre Pachon (d'azur à trois cornes de cerf d'or, rangées en pal); Carpentier, maître-perruquier (de gueules à un pal d'argent accosté de deux lions accostés d'or).

Nous devons ajouter à ces noms ces trois autres qui vont bientôt jouer un certain rôle dans la bourgeoisie belfortaine : Gilles Ferrier de Bavilliers ou du Châtelet, déjà mentionné (d'azur à une autruche d'or, éclairée de gueules, laquelle tient en son bec un fer de pique d'argent, la pointe en bas, et un chef de gueules chargé de trois étoiles d'argent); François Lebleu dit la Feuille (d'azur à un pedestal d'or, sommé d'une pomme de pin de sable sur laquelle est perchée une tourterelle contournée au naturel, et un chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'argent); Charles-Joseph de Staal de Cravanche, écuyer et seigneur de la Coste, capitaine-lieutenant du régiment de Surbeck (de sable à un pied et cuisse de griffon d'or).

La ville de Belfort fit également enregistrer ses armoiries qui, désormais furent ainsi blasonnés : d'azur à une tour pavillonnée d'or, ajourée du champ, maçonnée de sable, girouettée d'argent et cotoyée d'un B et d'un F d'or (1).

(1) Voici le titre ou brevet délivré à la ville de Belfort pour constater l'enregistrement de ses armoiries. Nous le donnons pour montrer la manière dont étaient libellés ces sortes de certificats héraldiques :

« Par ordre rendue le 22^e du mois de Novbr de l'an 1697 par M^{rs} les Com-missaires généraux du Conseil, députés sur le fait des armoiries, celles de la ville de Belfort, telles qu'elles sont ici peintes et figurées, après avoir été

Il en fut de même du Chapitre, dont le blason — chose assez extraordinaire — ne portait pas la figure de saint Denis, son patron, mais celle de saint Cristophe, patron de Brasse et de la ville : *d'azur à un saint Christophe d'or sur des ondes d'argent, chargé d'un Christ de carnation tenant un monde d'or à la main*. Le Chapitre avait-il repris ou conservé la tradition de Brasse, et saint Denis, le premier patron de l'église, s'effaçait-il devant saint Christophe, ou la tradition ? Telle est la remarque que fait à ce sujet J. Liblin, et qu'il faut noter sans chercher à l'expliquer (1).

§ V.

Cependant les rapports entre les bourgeois, représentés par leurs magistrats, et le duc de Mazarin, dans la personne de ses officiers, étaient des plus tendus. Les magistrats, justement alarmés des périls que couraient les droits de juridiction qu'ils tenaient de leurs Franchises, cherchaient tous les moyens possibles pour les sauvegarder dans leur intégrité. N'allèrent-ils pas jusqu'à se figurer que la vieille charte constitutionnelle qui leur avait été jadis octroyée, contre remboursement, par un seigneur souverain pourrait être confirmée telle quelle par un autre souverain plus puissant, aussi moyennant finances ?

Se rappelant les bons offices que leur avait accordé, quelques années auparavant, l'intendant d'Alsace de la Grange, ils pensèrent qu'il voudrait bien encore, dans cette circonstance critique, leur être favorable. Ils déléguèrent à Strasbourg un des leurs, Thomas Delaporte, muni de pleins pouvoirs. Il est regrettable de ne pas connaître les divers incidents de cette mission. Nous savons seulement qu'une proposition de versement d'une certaine somme d'argent — 13,000 livres, — fut faite par devant notaire pour le cas où le roi de France confirmerait à la ville de

« requies, ont été enregistrées à l'Armorial général, dans le registre coté Alsace, « en conséquence du payement des droits réglés par les tariff et arrest du Conseil, du 20^e de Novembre de l'an 1695. En foi de quoi le présent brevet a été « délivré par Nous Charles d'Hozier, Conseiller du Roi et Garde de l'Armorial de France.

Belfort la libre jouissance de ses privilèges séculaires, ainsi qu'il l'avait fait pour Strasbourg (1).

Voici l'acte souscrit par le délégué belfortain :

« Par deuant moy, Notaire royal résident à Strasbourg sous-
« signé est comparu le sieur Thomas de la Porte, ancien m^e
« bourgeois de la ville de Belfort, au nom et comme fondé de
« procuration des m^e bourgeois et conseillers de lad. ville,
« lequel, aud. nom et en lad. qualité, a promis à Sa Majesté et
« à nos Seigneurs de son Conseil de payer en cette ville de
« Strasbourg la somme de treize mil liures tournois monnoye
« ayant cours dans cette prouince, sçavoir moitié aux festes de
« Pasques prochaines et l'autre moitié au jour et feste de St-
« Jean Baptiste ensuiuant, moyennant lesquels offres il supplie
« très humblement Sa Majesté d'accorder par édit aux magis-
« trats et bourgeois de lad. ville la confirmation de tous leurs
« priuillèges, les élections libres de toutes charges qui composent
« le corps dud. magistrat et qui en dépendent, leur Jurisdiction
« et l'administration des reuenus de lad. ville, ainsy que Sa
« Majesté a fait à ceux de Strasbourg pour iouir desd. priui-
« lèges, élection desd. charges, Jurisdiction et administration
« des reuenus à l'aduenir, ainsy qu'ils ont fait par le passé
« sans qu'il y soit innoué aucune chose ; en payement de
« laquelle somme de treize mil liures aux termes cy dessus dits
« le sieur de la Porte, aud. nom et en lad. qualité, a obligé tous
« les biens, rentes et reuenus présens et aduenir de lad. ville
« de Belfort. Fait et passé aud. Strasbourg le dernier jour du
« mois de Januier mil six cens quatre vingts treize, en présence
« de Benoist Barbaud et de Jean Gacon demeurans and. Stras-
« bourg, qui ont signé avec led. de la Porte et moy notaire
« sur l'original des pntes remis cejourd'huy à monseigneur
« l'Intendant. »

« DIDIER DUTEL ».

Il y a loin de 1307 à 1693, et Louis XIV, roi de France et de Navarre, n'était pas Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard !... Inutile d'ajouter que la trop naïve proposition des magistrats n'eut pas de suite. Les pauvres gens, bien déçus, en furent quittes pour les frais d'un inutile voyage et le coût d'un

acte notarié dont le duplicata, conservé dans nos archives municipales, rappelle seul ce singulier épisode de nos annales (1).

Plus que jamais, le duc de Mazarin persévéra dans ses entreprises usurpatrices. Son prévôt, Melchior Noblat, tout dévoué à sa ville natale, voyait avec chagrin ces agissements, auxquels sa charge l'obligeait de prendre part contre l'intérêt de ses concitoyens. C'était un homme capable : docteur en médecine, il n'avait pas hésité à aller se faire recevoir licencié en droit, quand l'Arrêt du Conseil d'Etat du 17 octobre 1686, dans le but de retrancher les abus qui se commettaient dans l'administration de la justice, eut exigé que tous les baillis et juges seigneuriaux fussent gradués. Il décida qu'il résignerait ses fonctions dès qu'il aurait été remplacé. Mazarin choisit un nommé Stadel, lieutenant de la Seigneurie du Rosemont. Mais ce Stadel n'étant pas né à Belfort, c'était au mépris le plus flagrant de la Charte de 1307 que ce choix était fait. On sait, en effet, qu'elle disait formellement que le Seigneur se réservait, pour lui et ses successeurs, le droit d'établir un prévôt ou maire, qui doit être un des bourgeois de la ville « ou ung autre si on ne « trouayt esd-lyeu qui le voulut estre (2) ». Or, le duc n'avait fait aucune démarche pour trouver, dans la ville, un bourgeois capable de remplir cet office. Aussi, les membres du Conseil des Neuf déclarèrent-ils qu'ils refuseraient de reconnaître l'intrus. L'énergique résistance de leurs ancêtres aux tentatives anticonstitutionnelles du sire J. J. de Morimont leur revenait à l'esprit (3).

Le Mazarin, furieux, se hâta de faire assigner les Maitre-Bourgeois et Magistrats de la ville de Belfort aux Requêtes du Palais de Paris « pour faire ordonner qu'il pourrait disposer de l'office de Prévôt de ladite ville en faveur d'un étranger. » Les Magistrats répondirent que cela était « au préjudice du droit des bourgeois auxquels lesdits Magistrats soutenaient qu'il était affecté suivant leurs titres ». Il s'adressèrent au Conseil d'Etat et, le 28 juin 1698, obtinrent contre le duc de Mazarin un arrêt qui défendait à celui-ci de se servir de lettres de Committimus ou d'évocation pour traduire les sujets d'Alsace hors de leur

ressort, l'intention du roi étant de ne pas les distraire de la juridiction de leurs juges naturels (1).

Ne se sentant pas aussi soutenu au Conseil souverain d'Alsace qu'au Palais de Paris, le duc de Mazarin renonça à ses exorbitantes prétentions, et bientôt il put pourvoir de l'office de prévôt un bourgeois indigène, François Noblat, destiné à être pendant de longues années à la tête de l'Administration Seigneuriale.

Tous ces travaux entrepris sur tous les points à la fois, tout ce remue-ménage de militaires et d'ouvriers, n'étaient pas sans changer les conditions d'existence de nombreux habitants et sans déranger la manière de vivre des bourgeois. Les chanoines, surtout, habitués à une vie tranquille et réglée, se sentaient plus troublés que d'autres. « Le cloître, dit M. Liblin, était menacé d'une ruine prochaine. La vétusté de sa construction, la poussée des terres remuées pour la défense du château, l'usage que l'on en avait fait pendant plusieurs années comme magasin d'artillerie, les dégâts causés à sa toiture par l'éclat des mines mises en œuvre par les travaux de fortification, l'avaient mis dans un état déplorable ; sa charpente était pourrie, et le chapitre en demandait la restauration (2) ». Il s'adressa à l'Intendant d'Alsace pour le mettre en demeure d'y procéder au compte du roi ; il répondit que ce soin ne le regardait en rien.

En 1688, le moulin banal de Belfort fut démoli pour l'établissement de la ville neuve. On sait que le Chapitre avait sur ce moulin une rente de 22 livres, qui lui avait été donnée par la comtesse Jeanne, lors de la fondation de la Collégiale en 1342 (3). Il se trouva donc privé de ce revenu. Mais le moulin ayant été reconstruit dans l'intérieur de la nouvelle enceinte et sur le canal qui traverse la ville, le Chapitre fit assigner, le 17 février 1694, l'Intendant d'Alsace pour lui faire continuer la rente et le paiement des arrérages depuis 1688. Le 5 février 1695, le Conseil souverain rendit un arrêt, qui ordonna la continuation de la rente sur le nouveau moulin et le paiement des arrérages depuis le moment où l'ancien avait cessé de moudre.

(1) *V. Ordonnances d'Alsace*, T. 1., p. 452.

(2) *Les Eglises de Belfort*, p. 54.

(3) *CE CHAP. III. E. H. de Belfort. Belfort.*

Le Magistrat et le Chapitre étaient, à cette époque, loin de vivre en bonne intelligence. Les conflits étaient fréquents ; il s'en suivait des procès dans lesquels succombait tour à tour l'une ou l'autre partie.

Dans l'année 1695, une contestation assez vive s'éleva au sujet d'un droit de 10 sous que percevait la fabrique de l'église de Brasse pour chaque baptême carillonné, conformément à un règlement du 12 mars 1689. Le Chapitre s'opposa à la perception de ce droit. Le 16 octobre 1695, le Magistrat, administrateur de la fabrique de St-Christophe, et les délégués des villages paroissiens prirent une série de mesures contre les prétentions du Chapitre. Non seulement, ils maintinrent le droit en question, mais ils décidèrent encore que la fabrique de Brasse resterait en possession de celui de faire payer, à son profit, la somme de 10 livres bâloises par les familles qui seraient enterrer l'un des leurs dans la nef de l'église. L'assemblée résolut en outre que, dans le cas où le Chapitre voudrait s'opposer à cette taxe, le Magistrat devra, au nom des paroissiens, la maintenir par toutes les voies de droit (1).

Presqu'en même temps, avait surgi une autre querelle, plus particulièrement grave, puisqu'elle fut accompagnée d'actes de violence. La fabrique de l'église paroissiale, c'est-à-dire encore le Magistrat, avait seule le droit de faire carillonner aux baptêmes, à l'aide des cloches qui lui appartenaient, et d'en toucher le profit. Le marguillier du Chapitre, Pierre-François Antonin, prétendit qu'il pouvait aussi sonner chaque fois qu'on s'adressait à lui. Les fabriciens ne voulurent pas souffrir cet empiètement, et, afin de l'empêcher, firent fermer, par une porte, l'endroit du clocher où était le carillon. Incité par les chanoines, le marguillier brisa cette porte. Arrêté par ordre du Conseil, il fut emprisonné, traduit en justice sous l'inculpation de bris de clôture et pour « avoir empesché le profit qu'il « s'attribuait mal à propos en carillonnant les cloches qui « appartiennent à la fabrique, soit de sa part ou de la part de « Messieurs du Chapitre ». Condamné, il porta appel au Conseil souverain. Le 18 décembre 1695, les magistrats, auxquels s'étaient joints plusieurs des paroissiens les plus notables, résolurent de répondre à cet appel ; et, « vu que Messieurs du

(1) Cf. J. LIBLIN, *op. cit.*, p. 21.

« Chapitre estoient les auteurs de ladite fracture de la porte, « voullant attribuer à leur marguiller un droit qui appartient « directement à la fabrique, si elle veut bien en imposer sur « les parrains et marraines lorsque l'on fait des baptêmes », ils décidèrent de faire intervenir le Chapitre comme complice du délit commis par Antonin. Le Chapitre fut donc cité « pour « s'entendre condamné à se désister de ses prétentions et « entendre dire que les fabriciens sont maintenus dans la « possession des cloches et du clocher, dont l'entrée du bas « restera libre pour permettre à Messieurs du Chapitre d'aller « aux cordes pour sonner quand bon leur semblerait ; que les « veilles des jours de fête solennelle, la clef de la porte du « carillon leur serait remise, ainsi qu'on l'a toujours offert, à « charge de la restituer dans la matinée du jour suivant à celui « des membres de la fabrique qui en a la garde. » Les fabriciens et paroissiens déléguèrent à Brisach Thomas Delaporte pour poursuivre la cause ; nous ignorons quelle fut la décision du Conseil souverain.

Autre conflit, deux ans plus tard, à propos d'un maître d'école.

Nous avons dit précédemment (Chap. VIII § IV) qu'il y avait deux écoles : l'une plus spécialement cléricale et relevant du Chapitre ; l'autre, communale et aux frais de la ville. Mais il ne faut pas croire pour cela que celle-ci était complètement en dehors de la surveillance et de l'autorité capitulaire. Puissant comme il l'était alors, le clergé s'attribuait en beaucoup de choses — ce qui souvent n'était pas un mal — certaines prérogatives, surtout dans les questions d'instruction. A Belfort, le Chapitre s'était réservé, sur le choix du maître d'école, un droit d'agrément dont il se montrait très jaloux. Aussi le Magistrat ayant institué un maître sans en avoir référé au prévôt de la Collégiale, celui-ci présenta, le 1^{er} octobre 1697, au vicaire-général de Besançon une requête tendant à faire déclarer que le Magistrat devait soumettre les choix au prévôt. La requête concluait, en conséquence, à ce que l'interdiction des maîtres et maitresses

L'année suivante (1698), Jean-Antoine Savin, prévôt du Chapitre et curé primitif de Brasse, demanda que la paroisse lui fournisse une maison curiale. Le Magistrat, agissant comme administrateur de la fabrique, assisté des délégués des villages, se réunit le 20 avril à l'hôtel-de-ville et délibéra « qu'en réponse « à la requête du S^r Savin, l'on s'en met au refus de lui fournir « aucune maison curiale, ne lui étant point due de la part de la « fabrique. » L'assemblée décida à l'unanimité qu'en cas de poursuite ultérieure « par ledit Savin, on lui répondra par « devant le juge compétent (1) ».

Nouveau et plus grave différend en Janvier 1703. Voici comment s'exprime J. Liblin à ce sujet : « Le chanoine Charles venait de mourir et il fut inhumé dans la nef de l'église St-Denis. Thomas Delaporte, maître-bourgeois, réclama à l'héritier du chanoine le droit de 20 livres, qui était dû à la fabrique pour la place donnée au défunt dans la nef. Le Chapitre prit fait et cause pour l'héritier et prétendit que, comme chanoine, le défunt était exempt de la taxe réclamée. Cette intervention n'arrêta pas le maître-bourgeois, qui fit assigner l'héritier devant le bailli, dont la décision fut conforme à la demande de l'administrateur de la fabrique. L'héritier du chanoine, ou mieux le Chapitre, ne se soumit pas au jugement. Pour le faire exécuter, il fallut mettre en mouvement le sergent de la ville, Antoine Degez, qui signifia les actes et opéra la saisie. Elle fut validée le jeudi suivant en l'audience du prévôt-bailli et du Magistrat. L'affaire fut ensuite portée devant le Conseil souverain, où elle fut vidée en dernier ressort. Les pièces manquent pour dire quelle fut l'issue en instance d'appel (2). »

En 1704, le Magistrat refusa de délivrer le bois d'affouage de la forêt du Salbert auquel les chanoines avaient droit. Un arrêt du Conseil souverain, rendu le 21 février, maintint les chanoines

(1) V. LIBLIN, op. cit., p. 23. — Cette délibération du 20 avril 1698 porte les signatures de Henry Vernier, J.-P. Chardouillet, David Giboutet, Thomas Delaporte, J.-C. Bellot, David Pierron, Guillaume Clerc, Ch.-F. Monnier, F. Thomas, Jean Pierron, et la marque des illettrés : Pierre-François Rossel et Baptiste Voiland, de Cravanche ; Guillaume Rossel, Cl.-François Montel et Jacques Champagne, d'Offemont ; Jean Bourgeois et Claude Violand, du Valdoie, qui ont déclaré ne savoir signer, mais adhérer.

dans leurs droits et condamna le Magistrat à leur faire marquer le bois d'affouage comme du passé.

On voit par tous ces détails, un peu longs peut-être et que certains trouveront trop minutieux, que le Chapitre, cherchait noise, en tout et pour tout, au Conseil des Neuf, administrateur-né des deux fabriques. Non content de l'animosité qu'il semait et entretenait dans la paisible population belfortaine, il profitait de la situation créée par la transformation de la ville pour adresser d'incessantes réclamations à l'autorité supérieure, et toujours dans le but d'en tirer le plus de profit possible. Nous l'avons vu tout-à-l'heure demander la restauration du cloître attendant aux maisons canoniales. Nous allons voir maintenant comment il sut profiter des circonstances pour anéantir complètement l'hôpital de la comtesse Jeanne ou des *Poules*.

Ainsi que nous l'avons dit (Chap. VI § III), les chanoines s'étaient successivement emparés, par les moyens les moins avouables, de presque toutes les prébendes et de l'administration des revenus de cet hôpital. Ils en jouissaient en paix depuis de longues années, et personne ne songeait plus à les inquiéter. Quelques murmures arrivaient bien encore à leurs oreilles, mais ils étaient si anodins, si peu fréquents qu'ils songèrent à supprimer définitivement ce vieil établissement de charité et à en effacer même le souvenir (1). Il restait six ou sept prébendes que, petit à petit, ils méditaient d'éteindre, mais un obstacle à la suppression de ce reste était la maison qui servait d'hôpital. Cette maison était un témoin permanent de la fondation, et ce seul vestige suffisait pour troubler la tranquillité du Chapitre. Celui-ci se détermina prudemment à faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler l'idée d'hôpital, et il crut que rien n'était plus favorable à cette idée que de faire passer la maison entre les mains d'un tiers.

L'occasion n'était-elle pas on ne peut plus propice ? L'état de délabrement du bâtiment, les vieux fossés qui le joignaient comblés par les entrepreneurs des fortifications, les chambres

duc de Mazarin, patron de l'hôpital. Ils lui exposèrent que la maison des pauvres était dans une extrême ruine ; que tant par négligence des anciens administrateurs que par les travaux que le roi faisait faire à Belfort, cette maison était inhabitée, et, partant, inutile ; que les revenus de l'hôpital étant faibles et insuffisants, il convenait de vendre cette maison et d'en employer le prix au profit des pauvres. Le duc de Mazarin se trouvait justement à Giromagny, où il était allé visiter ses mines du Rosemont (1). Dévôt comme il l'avait toujours été, il ne douta pas de la sincérité de l'exposé ; il le crut véritable et y consentit le 22 juin 1690 ; à condition que le prix serait employé en œuvres pies, suivant que l'archevêque de Besançon le trouverait à propos. Ce consentement suggéra aux chanoines une autre idée ; comme le prix était destiné à des œuvres pies, ils se présentèrent à l'Ordinaire, auquel ils indiquèrent l'usage qu'ils comptaient faire du prix de la maison ; ils proposèrent l'établissement d'un nouveau chantre et de deux nouveaux enfants de chœur auxquels on fournirait le logement et les frais d'entretien. « Bien entendu, ajoutèrent les chanoines, que quand il n'y aurait pas d'enfants de chœur, le chantre aurait moins. »

Cela n'était pas du tout maladroit de la part des chanoines, car il aurait dépendu d'eux d'instituer ou de ne pas instituer d'enfants de chœur, et, par conséquent, de donner au chantre la plus petite portion, gardant ainsi pour eux ce qui était destiné aux deux enfants. Ils proposèrent, de plus, qu'il leur fut permis de faire la distribution aux pauvres, et comme d'eux-mêmes ils s'étaient déchargés de trois messes et qu'ils n'en

(1) Le duc de Mazarin se préoccupait beaucoup de ses mines de Rosemont et des établissements métallurgiques de Belfort (forges et fourneaux). Il venait quelquefois les visiter pour se rendre compte par lui-même de ce qui s'y passait et comment on les administrait. Le bourgeois-annaliste de Montbéliard, Hugues Bois-de-Chesne, dit, dans son *Recueil mémorable*, que « le 10 de May (22 mai, n. St.) 1664. Mazarin a esté traité à la forge de Belfort par le S^r Berba. admodiateur d'icelle ». En 1690, le directeur des forges se nommait Bregentzer. Quelques années après, nous voyons, comme directeur des mines de Giromagny et des forges de Belfort, Jacques Dupin, auquel succéda Philippe-Michel d'Anthès. Né,

disaient plus qu'une par semaine, ils demandèrent de transférer cette messe à la collégiale, L'Ordinaire conçut bien le but des propositions et les évita par son décret du 28 juin 1690. Il permit la vente de la maison, mais au plus offrant et dernier enchérisseur ; il ordonna que le prix serait employé en achat de fonds ou rente solide et que le revenu servirait à l'entretien des pauvres. Quant à la messe, il consentit à sa translation à la collégiale.

On avait hâte de terminer cette affaire ; aussi l'on passa sur les formalités. On ne fit pas de publication, et, quatre jours après la décision de l'Ordinaire, la maison fut vendue à Dufaux, bourgeois et membre du Conseil des Neuf, pour 2000 livres qu'on laissa en constitution à l'acquéreur pour en payer 100 livres annuellement. Comme c'était le bien des pauvres qu'on avait vendu, le contrat aurait dû être passé sous le nom de l'hôpital ; mais le Chapitre eut la prudence de le faire passer sous son nom, de sorte que cette maison fut confondue parmi les biens du Chapitre avec les autres revenus de l'hôpital, comme les dimes de Meroux qui y ont été incorporées et mises dans la même catégorie qu'eux.

Il n'y avait plus de débris de l'hôpital des *Poules* que quelques pauvres malades qui furent obligés d'aller demander asile dans l'hôpital des *Bourgeois* (1).

La corporation des Marchands ou Confrérie de Ste-Barbe, à laquelle était due la fondation de cet établissement et qui continuait à l'entretenir avec le plus grand soin, était alors dans un état des plus prospères. Ses anciens Statuts avaient été successivement confirmés en 1462, 1492, 1515, 1567 et 1592 par les archiducs d'Autriche, mais à partir des guerres qui avaient désolé le pays, c'est-à-dire depuis celle des Suédois « jusqu'au » moment où la ville de Belfort a eu le bonheur d'être sous la « domination du roi de France », ils ne l'avaient été qu'indirectement par le traité de Westphalie. En 1697, les marchands adressèrent une requête « tendante à ce qu'il plaise au Roi leur vouloir octroyer acte de leurs Statuts et Privilèges, les remettre en possession d'iceux et de les en faire jouir comme ils estoient

(1) V. HENRI BARRY *Coup d'œil sur l'histoire des Habitants de la Médécine*

supposés jouyr. et jouissoient d'iceux avant la malheureuse guerre de Suède en ce pais. » Louis XIV fit droit à cette requête et, le 26 mai 1698, ordonna que les Statuts seraient homologués au Conseil souverain d'Alsace pour être exécutés selon leur forme et teneur, en y ajoutant néanmoins cette clause « que dans les assemblées desdits marchands il ne sera traité autres choses que celles concernantes la manutention de leur négoce. »

Nous ne donnerons pas ici les vingt cinq articles des *Statuts, Règlements et Privilèges de l'honorable Corps de Marchands de la ville de Belfort*, dont nous possédons l'original, en un cahier sur parchemin petit in-folio de 16 feuillets. Ils ont été publiés dans la *Revue d'Alsace* de 1886 (p. 232 — 243) par P.-E. Tuefferd, d'après une copie sur papier trouvée aux archives de Montbéliard. Le texte de cette copie est conforme à peu de chose près à celui de l'original (1).

Ces Statuts avaient le plus grand souci des intérêts de l'hôpital Ste-Barbe, ainsi qu'on le peut voir par les stipulations de quelques articles.

« Lesdits marchands auront pour patronne et protectrice la
« bienheureuse Sainte-Barbe auquel jour le corps des marchans
« fairsa cellebrer la Sainte messe solennellement a Diacre et
« Sousdiacres, à laquelle assisteront tous les marchans, mar-
« chandes, garçons et apprentifs, à peine contre les defaillans a
« l'esgard des maistres de vingt sols, moitié au profit de la
« maistrize, et l'autre moitié à l'hospital Ste Barbe.... »
ARTICLE 1^{er}).

« Que celluy qui dans les assemblées ne parlera avec respect
« et modestie, qui sera assez imprudent et téméraire de taxer
« quelqu'autre d'injures ou haillera un démenty sera à l'amende
« de trois liures, et même celluy, qui de querelles ne se
« voudra recôncillier avec son aduerse au dire des maîtres du
« corps sera a l'amende de dix liures moitié au profit de l'hospital

(1) Nous ferons observer à ce propos que M. TUEFFERD, dans les quelques mots dont il a fait précéder la copie des Statuts, a commis une grosse erreur

« *Sainte Barbe*, et l'autre moitié à la maîtrise..... » (ART. 5).

« Le maître d'apprentissage qui aura donné un certificat
« (non véritable) condamné à cent liures d'amende, et les autres
« certificateurs chacun en cinquante liures, *moitié au profit*
« *dudit hospital S^{te}-Barbe* et l'autre moitié au profit du corps
« des marchands ». (ART. 12).

« Il ne sera permis à aucun marchand d'ouvrir entièrement
« ou à moitié sa boutique pour vendre sa marchandise les jours
« de festes et Dimanches à peine d'un escu d'amende, *la moitié*
« *au profit dudit hospital Sainte-Barbe* et l'autre moitié au
« profit du corps des marchands.... » ART. 16).

« Les maîtres jurés ont et auront droit d'inspection, sans
« préjudice de celluy de Messieurs du magistrat, sur tous mar-
« chands tant sur ceux qui seront trouués vendre avec des poids
« légers qu'avec des aulnes et mesures qui seront courtes,
« comme aussy sur ceux qu'ils trouueront vendre ou auoir
« vendu des marchandises de mauvaise condition, qualité ou
« infecte, et sur iceux taxer amende au profit dudit corps par
« *moitié avec ledit hospital S^{te}-Barbe* suivant l'exigence du
« cas..... » (ART. 17).

« Lorsque ~~ladite~~ Kauffhaus sera édifiée, les marchands
« étrangers ne pourront descharger en aucun autre lieu que
« ce soit leurs marchandises que dans icelle à peine de cinq
« liures d'amende moitié au profit de la maîtrise et l'autre
« *moitié audit hospital Sainte-Barbe*..... » (ART. 20).

« pour le droit d'enregistrement, chacun des marchands
« étrangers) payera suivant son négoce sçauoir de trois liures
« jusqu'à cinq liures par chaque enregistrement *qui seront*
« *rétribués audit hospital S^{te}-Barbe et employez aux pauvres*
« honteux comme de toute ancienneté » (ART. 25).

§ VI

Sur ces entrefaites les travaux de fortifications avaient été menés rondement. Au commencement du printemps de l'année 1698, Vauban vint les visiter, pendant le voyage qu'il fit sur les frontières par ordre de Le Pelletier de Souzy, commissaire-général des fortifications depuis la mort de Louvois en 1690.

Le 24 avril, Vauban, après s'être rendu compte de la situation

de la place, adressa à son chef le résultat de son inspection (1), et, le 28, il lui écrivit de Huningue : « Belfort m'a tenu plus « longtemps que je n'avois espéré ; j'y ai trouvé beaucoup de « choses à voir et y examiner qui, joint au mauvais temps qu'il « a fait, m'a empêché de faire plus de diligence (2) ». Après avoir visité le château de Landskron, dont il parle assez longuement dans cette lettre, il se dirigea, par Colmar, sur Brisach, d'où il envoya, le 13 mai, au commissaire-général une « instruction particulière des ouvrages qui restent à faire à la fortification de Belfort (3). »

Nous avons sous les yeux un très-beau plan manuscrit, très-bien dessiné avec teintes au lavis, et ce titre : *BEFFORT. Plan du nouveau Projet de M^r de Vauban chifré, 1698.* (4) Il a, très-certainement, été fait par ordre de l'illustre ingénieur et d'après ses indications, lors de son voyage en Alsace. Les ouvrages achevés ou en construction sont teints en gris et en rose ; ceux à faire le sont en jaune. Un de ces derniers ne fut même jamais exécuté ; c'est le grand ouvrage à cornes destiné à couvrir le bastion de la Tour des Bourgeois et dont Vauban parle en ces termes : « Sur la hauteur opposée au château vers le nord on « élève un ouvrage à cornes irrégulier construit par ressauts à « cause du commandement sur lequel il est assis. Son front est « couvert d'une demi-lune, et le tout enveloppé d'un fossé, « chemin couvert et glacis, excepté dans les endroits où l'es- « carpement ne le permet pas. »

Cinq ans après, le gros-œuvre était à peu près terminé et Vauban, revenant de Vieux-Brisach, dont il avait dirigé le siège, vint à Belfort faire la réception des travaux. Il était dans cette ville le 25 Octobre 1703, d'où il écrivit au marquis de Chamill-

(1) *Etat présent de la fortification de Belfort* (non signé). Manuscrits de Vauban, à la Bibliothèque de la Section technique du Génie à Paris.

(2) *De Paris à Brisach*. Lettres inédites de Vauban (Revue bleue, 2^e vol. de 1897, p. 200).

(3) *Manuscrits de Vauban*. Biblioth. de la Sect. techn. du Génie.

(4) Ce plan mesure 0^m 49 × 0^m 38 et est à l'échelle de 125 toises. Il présente deux particularités qu'il est bon de signaler. La première c'est que le couvent des Capucins est marqué comme destiné à être rasé dans l'intérêt de la défense ; la seconde est l'indication que la Savoureuse devait être endiguée depuis le

lart une lettre (1), dans laquelle il lui recommandait avec instance les religieuses d'Ottmarsheim, dont il connaissait l'abbesse Anne-Charlotte, qu'il avait vue à Belfort chez son père le major de Latouche. Il adressa, le même jour, à la Direction générale des fortifications l'« Agenda des ouvrages de Belfort commencés et non achevés ». Cette pièce, datée « du donjon du château, le 25 Octobre 1703, est signée : le M^{al} de Vauban (2).

On put, dès ce moment, juger du coup d'œil qu'offrirait la ville de Belfort pendant une assez longue période de temps.

Elle est entourée de remparts élevés et très-épais, et, comme nous l'avons dit, on ne peut y pénétrer que par deux portes. Quand on arrive par les routes de France et que l'on a franchi l'avancée, une grande courtine se développe, flanquée à chaque extrémité par une tour bastionnée (3), très-solidement construite à l'épreuve de la bombe. Juste au milieu s'ouvre la Porte-de-France, d'un effet très-décoratif. Au-dessus de l'ouverture et entre les deux longues entailles verticales du pont-levis, est un superbe frontispice sculpté, d'un goût très-artistique et d'une excellente exécution, représentant l'écu fleurdelysé, entouré de trophées d'armes et surmonté de la couronne royale. Au-dessus, dans un cartouche, est la date (MDCLXXXVII) de la construction de ce bel édifice, dont le fronton est orné d'un soleil, emblème du grand roi, avec son orgueilleuse devise *Nec pluribus impar*, et couronné en amortissement à chacun de ses angles d'une bombe flambante. Bien peu, parmi les villes fortifiées ou construites par l'illustre ingénieur, pouvaient se vanter d'avoir un aussi beau morceau d'architecture militaire.

La Porte d'Alsace ou de Brisach, d'une élévation moins grande et d'une ornementation plus sobre, était beaucoup moins imposante. Le voisinage de la roche du château et les difficultés du terrain avaient empêché de la mettre au milieu de la cour-

(1) V. la lettre de Vauban in *Bull. hist. et philolog. du Comité des travaux hist. et scientif.* Année 1888, p. 253.

(2) Bibl. de la Sect. techn. du Génie, à Paris.

(3) Les toits pointus qui les ont surmontés dans la suite n'étaient pas encore

tine, qui ne pouvait ainsi présenter la régularité de celle de l'ouest. Mais ce qu'elle perdait en symétrie, elle le gagnait par un aspect bien plus pittoresque et guerrier, s'harmonisant mieux avec les impressions sévères et un peu tristes qu'inspirent d'ordinaire les forteresses.

Tous ces ouvrages militaires, lourds et massifs, n'étaient pas pourtant, dans quelques unes de leurs parties, dépourvus de détails gracieux. C'est ainsi que l'on remarquait, à l'angle saillant des bastions, de jolies échauguettes (1), très-étroites, en forme de poivrières, portées sur un encorbellement en cul-de-lampe décoré d'écussons et de trophées, surmontées d'un toit en dalles amorti par une pomme de pin sculptée. Il y en avait une fort belle à l'angle saillant du bastion qui couvrait la Tour des Bourgeois ; elle donnait un certain air monumental à cette partie de la fortification.

L'ouvrage à cornes de la *Miotte* ou de l'*Espérance* était surtout remarquable par la beauté, la solidité de sa maçonnerie, et ses arêtes en pierres de bossage où l'on voyait des culs-de-lampe armoriés.

En franchissant la Porte-de-France, on se trouvait dans ce qui sera la *Ville neuve de Vauban*, comprenant une surface presque double de celle qu'occupe la vieille ville. Mais au moment où nous sommes, tout est vide encore, à l'exception des casernes, adossées aux remparts et qui faisaient, sans discontinuité, le tour des trois-quarts de la cité. Le canal était creusé et faisait tourner le moulin banal reconstruit à neuf. Des places avaient été réservées tant pour les bâtiments royaux et militaires que pour les édifices publics, mais elles ne reçurent pas toutes la destination à laquelle elles avaient été primitivement affectées. C'est ainsi que lors de la visite de Vauban, en

(1) *Eschauguette, eschargaite, escargaite, esgaritte, garite*, petites loges destinées à abriter les sentinelles sur les tours, remparts, etc., particulièrement dans le voisinage des portes, aux angles des gros ouvrages. Dans l'architecture militaire, les échauguettes n'ont été abandonnées qu'après Vauban. On les regardait encore comme utiles, même avec l'artillerie à feu. Il va sans dire, qu'en cas de siège, c'était la première chose qu'abaissait l'assaillant. « Cette persistance de l'échauguette constate son importance dans les ouvrages militaires puisqu'on eut tant de peine à l'abandonner, même après que tout le système de la défense s'était transformé. Le temps et les boulets ont laissé peu de traces de ces petits ouvrages que nous ne retrouvons plus que dans d'anciennes gravures ; et c'est à peine si, aujourd'hui, sur nos vieux bastions français, on aperçoit quelques assises des encorbellements qui les portaient. » VIOLETT-LE-DUC. *Dictionnaire raisonné d'Architecture, art. Échauguette.*

1703, (1) on résolut de bâtir le magasin militaire des vivres là où l'on s'était proposé en 1691 d'édifier l'Hôtel-de-Ville.

Nous avons dit qu'une place avait été ménagée pour une nouvelle église. Jamais prévision n'avait été mieux justifiée. L'église St-Denis était, par suite de l'agrandissement de la ville et de l'augmentation de la garnison, absolument insuffisante, mais elle se trouvait, en outre, dans un état de délabrement déplorable. Des réparations, jusqu'alors ajournées, devenaient urgentes, et il fallait tout au moins exécuter les plus nécessaires pour pouvoir se servir de l'édifice jusqu'à la construction d'un autre. C'est à quoi l'on se décida en attendant. Le 12 juin 1707, les travaux furent adjugés à Henri Sougre pour la somme de 420 livres. « Ils consistaient dans la réfection et la réparation de la ramure qui couronnait l'autel du Rosaire jusqu'aux sièges du Magistrat ; dans la démolition de la tribune des vieilles orgues ; dans le crépissage et le blanchissage des parties du mur mises à découvert ; dans la construction d'une nouvelle tribune, au dessus du jubé, pour recevoir les nouvelles orgues ; cette tribune devait être de même longueur et largeur que les murailles de la chapelle Notre-Dame-de-Joie, et enfin dans un escalier avec balustrade pour monter à la tribune » (2).

Quelque temps auparavant, le 9 février, le Conseil des Neuf s'était entendu avec Joseph Vaulthrin, facteur d'orgues de Remiremont, pour réparer celles de l'église. « Après les avoir visitées, est-il dit dans le registre des délibérations, il avait reconnu qu'elles étaient caducques et dépourvues de plusieurs flûtes et autres choses capitales très nécessaires, comme de plusieurs jeux dont elles manquent. Nous, les maître-bourgeois et Magistrat de Belfort, ayant égard à la décoration et embellissement de ladite église collégiale, le tout pour faire réussir à la gloire de Dieu, avons arrêté et convenu avec ledit sieur Joseph Vaulthrin de rétablir et refaire à neuf lesdites orgues suivant le projet et devis que lui-même nous a remis en main. » La somme demandée par l'artiste était de 750 livres. Le travail achevé, l'orgue fut expertisé, au commencement de l'année suivante, par Claude-Joseph Cupillard, artiste à Lure.

(1) A cette époque (1702-4). Louis de Gaudetroy, seigneur de St-Privé

La flèche de l'église, qui avait déjà été reconstruite en 1657 avec l'horloge, tombait de nouveau en ruine. En 1711, le Magistrat, administrateur de la fabrique, résolut de la remplacer. Le 19 avril, il adjugea pour 650 livres la démolition de cette flèche et la construction de la nouvelle à Fidèle Stoltz, maître-charpentier, originaire du Tyrol et demeurant à Morvillars. D'une hauteur de 24 pieds, elle fut couverte en fer-blanc par le ferblantier Manrique, moyennant 240 livres.

Pendant cette période de temps, plusieurs autres travaux avaient été exécutés à Belfort. En 1705, on fut obligé de réparer l'église de Brasse, d'y mettre une charpente, de recrépir et blanchir les murs. Le devis estimait la dépense à 450 livres, mais on mit l'adjudication des travaux au rabais, et, le 19 juillet, un maître-maçon, nommé Christ Noir, en fut déclaré adjudicataire pour 198 livres. Dans cette même année 1705, il fallut encore réparer le conduit des eaux de la rue de l'Etuve, ainsi que les deux horloges de la ville. En 1706, on reconstruisit derrière la Maison de ville un local pour les Archives ; celui qui les logeait étant devenu insuffisant.

Bien que les travaux des fortifications se soient ralentis depuis la dernière visite de Vauban, on n'en continuait pas moins à exécuter différents ouvrages qui nécessitaient encore la présence de nombreux ouvriers. Un plan de Belfort, non daté, (1) mais qui est postérieur de quelques années à celui de 1698, montre qu'il y avait des baraquements en deux endroits : l'un à l'entrée du faubourg de France actuel, et l'autre dans les prés situés derrière le couvent des Capucins, entre la route de Montbéliard et la Savoureuse. Notre avis est que ces baraques devaient être occupées à ce moment par des ouvriers et non plus par de la troupe, logée alors aux casernes de la ville depuis trois ou quatre ans. Il fallait, en effet, achever le système défensif de la place, et la mettre au plus vite à l'abri de toute surprise, car les Impériaux étaient toujours de l'autre

(1) Ce plan (0^m 30 × 0^m 21) est gravé, s. l. n. d., sans autres inscriptions que celle de la légende ou titre, dans un carré placé à l'angle gauche supérieur, et ainsi conçu : BEFFORT. « Forteresse située au pied des montagnes de Vauge » à 47 Degrez 95 Minutes de Latitude et 28 Degrez 35 Minutes de Longitude « dans la Province du Suntgaw à dix lieues de Basle à l'Occident. Cette Place » est du Gouvernement Général d'Alsace au Roy qui y fait faire de grand « Travaux ces dernières années ». L'échelle de 100 toises est à l'angle droit sup^r. Il n'y a plus, sur ce plan, l'ouvrage à cornes dont nous avons parlé et qui devait couvrir le bastion de la tour des Bourgeois.

côté du Rhin, n'attendant qu'un moment favorable pour reprendre l'offensive. Ils crurent le moment venu, en 1709, et au mois d'août, ils traversèrent le fleuve et pénétrèrent dans la forêt de la Hart, au nombre d'environ 10.000 hommes, sous le commandement du comte de Mercy. Ils rencontrèrent le 26 août, près de Ruemersheim, (1) un nombre à peu près égal de Français, ayant à leur tête le lieutenant-général comte du Bourg. La rencontre de ces 20,000 combattants, aussi vite engagée que terminée — car elle ne dura qu'une heure et demie, — affranchit l'Alsace pendant plus d'un siècle de toute invasion étrangère. (2)

Au premier bruit du passage du Rhin par les Impériaux, Noblat, prévôt et bailli de la seigneurie de Belfort, avait reçu l'ordre de faire raser, à la distance de 400 toises des fortifications, toute espèce de haies, palissades, maisons, murs et gloriottes de jardins, et cela dans les vingt-quatre heures (3). Le prévôt n'avait pas cédé à l'affolement général. Sans se départir de son calme habituel, il fit tout disposer pour l'exécution d'une mesure qui allait être extrêmement préjudiciable à ses concitoyens ; puis, d'accord avec les autorités militaires auxquelles il fit de sages représentations, il attendit que les nouvelles deviennent plus positives. Au lieu de la marche en avant que l'on appréhendait, ce fut la défaite de l'ennemi que l'on apprit. Par sa présence d'esprit et sa prudence, le prévôt Noblat venait d'épargner aux habitants de Belfort des pertes et des frais considérables.

Le gouverneur de Belfort, Camus de Morton, mourut le 16 février 1712, âgé de 77 ans, et fut enterré le surlendemain dans l'église collégiale, près du grand autel et en présence des chanoines. Il fut vivement regretté, aussi bien par le peuple que par les bourgeois et la garnison. (4) L'ancien capitaine du

(1) Village de la Haute-Alsace, près d'Ensisheim, sur la route de Bâle à Strasbourg et près du Rhin.

(2) Cf. A. BENOIT, *Dans la Hart. Le Combat de Ruemersheim*. (Revue catholique d'Alsace, année 1896 p. 830, 908). M. Benoit compare l'importance de ce combat, quant à ses résultats, à celle de la victoire de Turenne à Turckheim.

(3) Cf. DESCHARRIÈRES, *Essai sur l'Hist. littér. de Belfort*. Note 103 (p. 153).

(4) Cf. HENRI BENOIT, *Camus de Morton*, etc. in Bull. Soc. Philom. 1888.

régiment d'*Auvergne* était un de ces vaillants soldats, braves comme leur épée sur le champ de bataille, mais qui, lettrés et philosophes, savent charmer leurs loisirs en temps de paix par la lecture et l'étude. Il donna ou légua ses livres à la bibliothèque des Capucins. Toujours prêt à rendre service, son nom et sa signature se trouvent, dans les registres de l'église collégiale, au bas de plusieurs actes de baptême et de mariage.

Quelques jours avant la mort du vieux gouverneur avait eu lieu, le 10 février, celle de François Lebleu, entrepreneur général des fortifications (1).

L'année suivante (1713), une autre perte affligea les Belfortains. Ce fut celle du prévôt de l'hôpital Ste-Barbe, Jean-Pierre Noblat, un homme de bien qui laissa de profonds regrets. Par une délibération en date du 19 novembre, les directeurs de l'hôpital décidèrent qu'il serait célébré une messe solennelle pour le repos de son âme. (2)

Toute autre fut l'impression causée dans tout le pays, par la nouvelle du décès d'Armand-Charles de la Meilleraye, duc de Mazarin, seigneur de Belfort et autres lieux, qui mourut en son duché de la Meilleraye le 9 novembre 1713, âgé de 82 ans. On ne sait s'il y eut beaucoup de regrets sincères; on paraissait plutôt se féliciter d'être débarrassé d'un aussi insupportable procédurier. Mais les pauvres Belfortains comptaient sans leur hôte. Ce maître plaideur laissait des successeurs dignes de lui, et la série des procès n'était pas près de finir...

(A suivre).

(1) Il fut enterré à Brasse. On voit sa pierre tombale dans la nef de l'église.

Contes d'une aïeule d'Offemont

I. LA TABLE MYSTÉRIEUSE

Le ciel était sombre, et la bise faisait fuir des nuages gris qui passaient et repassaient devant la pleine lune de décembre. Un vieillard suivait péniblement l'étroit sentier qui conduisait de Belfort dans le bois de la Miotte. Arrivé au sommet de la côte, il s'arrêta pour respirer un instant et secouer la neige qui s'attachait à ses souliers ferrés. Il promena ses regards autour de lui. Tout était paisible, en dehors du bois où la bise faisait craquer et gémir les branches.

Mais son œil se tourna vers une prairie profondément encaissée dans un vallon où coulait un petit ruisseau. Là-bas, une table était dressée près d'un feu pétillant : il distinguait, à cette distance, un grand homme noir qui paraissait se chauffer et attendre les convives.

Etonné de ce spectacle, le vieillard se demanda tout d'abord s'il avancerait jusqu'auprès de cet homme, qui était peut-être un chef de voleurs. Cependant, depuis plus de cinquante ans, il n'y avait pas eu de brigands dans les forêts de Belfort. Était-ce un fou qui voulait devancer le réveillon et diner seul au milieu de la prairie ?

Le vieillard finit par avancer à pas lents : il s'aperçut que la table ne portait pas de mets préparés, mais seulement un beau service en argenterie et en vieille faïence. L'homme qui la gardait se retourna enfin, tout d'une pièce. — Que veux-tu ? dit-il au vieillard. — Donne-moi du feu pour allumer ma pipe. — Il lui présenta un tison enflammé et lui demanda : « Es-tu des nôtres ? — Certainement, répondit le vieillard d'un ton assuré. — Dépêche-toi donc de signer. » Et l'homme noir lui présenta un grand livre qu'il prit sur l'une des chaises. « Signe avec ton

A peine eut-il tracé le signe sacré, que le bruit du tonnerre éclata : des ténèbres épaisses envahirent tout le vallon ; une odeur infecte se répandit et suffoqua le vieillard, qui tomba évanoui sur le sol de la prairie.

Quand il revint à lui, les rayons d'un pâle soleil d'hiver éclairaient la plaine : il se releva et s'aperçut qu'il tenait le livre mystérieux serré contre sa poitrine. La table et l'homme noir avaient disparu.

Revenu chez lui tout tremblant d'émotion, il lut dans ce livre maudit les noms d'une quantité de personnes qui avaient juré un pacte inviolable, et qui tenaient leurs réunions secrètes à divers intervalles. A son lit de mort, il fit brûler le livre sous ses yeux : car parmi beaucoup d'autres, a-t-il dit, les noms de ses plus proches parents s'y trouvaient. « Voici les frères de l'Antechrist » : telles furent ses dernières paroles.

II. LA CLEF ROUGIE

Par une nuit très claire du mois d'octobre, un jeune paysan d'Offemont suivait la rive de l'étang Rudolphe, quand tout à coup, à la lueur bleuâtre de la lune, il vit s'élever non loin de l'eau une colonne grisâtre de la hauteur d'un homme. Cette colonne vaporeuse prit bientôt la forme d'un fantôme aux traits indécis, tout couvert d'un linceul blanc. Une voix sourde et qui semblait sortir de la terre lui fit alors cette question : « Veux-tu trouver un trésor ? » — Je veux bien, répondit en balbutiant le jeune homme. Que me faut-il faire ? — Dans un an, à pareille heure, reviens ici. Tu iras vers le grand chêne de l'étang. Puis veindra une bête tenant dans sa gueule une clef rougie : tu la suivras. Elle s'arrêtera devant un autre chêne. Alors, sans crainte de te brûler, tu prendras la clef, tu creuseras la terre et tu ouvriras un coffre caché au pied de l'arbre. Dans un an, à pareille heure. » Le fantôme redevint une colonne de vapeur grisâtre qui s'enfonça dans les entrailles de la terre.

Un an et un jour après, le jeune homme, qui n'avait parlé à personne de cette apparition, revint le soir au lieu de rendez-vous. La cupidité l'avait fait arriver avant la tombée de la nuit. Il roulait dans son esprit toutes sortes de projets qu'il comptait exécuter dès que le trésor aurait été caché dans sa maison. D'abord, il n'habiterait plus Offemont, mais Belfort ;

pourquoi même n'irait-il pas à Paris ? Il y deviendrait propriétaire et vivrait sans travailler ; il y passerait son temps en promenades et en amusements de toutes sortes.

Un bruissement subit le fit tressaillir. Puis un tourbillon violent se fit entendre et souleva les feuilles mortes jusqu'aux plus hautes branches des arbres. Alors le jeune homme vit à quelques pas de lui un loup de taille énorme, au poil gris hérissé, qui le regardait fixement de ses yeux brillants et tenait une clef rougie dans sa gueule.

A cette apparition, le jeune habitant d'Offemont recula et sentit ses jambes flageoler. Ensuite, par un effort désespéré, il s'enfuit tout d'un trait, à travers le bois, jusqu'aux premières maisons du village.

Le lendemain, il racontait à ses voisins son aventure nocturne. Le surlendemain, il s'alitait, pour mourir au milieu de la nuit suivante (1).

III. LES SORCIÈRES DU PAYS

Une femme d'Offemont, qui était venue s'établir à Belfort avec son mari, se logea dans le faubourg de Montbéliard. Elle y devint mère d'une petite fille. Dans la matinée du 22 mai 18... elle tenait dans ses bras son nourrisson lorsqu'une femme inconnue entra subitement. Elle était grande et forte ; ses cheveux grisonnaient ; ses yeux noirs étaient toujours agités. Son nez, fortement busqué, ressemblait à un bec d'oiseau de proie. Au lieu de prendre la chaise qui lui était offerte, elle alla se mettre à cheval sur un banc près de la cheminée. « Un beau temps pour être en couches. — Oui, meilleur que l'hiver. — Y a-t-il longtemps que vous avez cet enfant ? — Quinze jours, madame. — Je sais que vous avez trois filles et un garçon, et que vos enfants ne sont pas loin d'ici. » En disant cela, l'étrangère regarda fixement la nouvelle accouchée. Celle-ci, gênée, lui demanda : « Qu'est-ce que cela vous fait ? » — La visiteuse ne laissa point voir de mécontentement, causa quelques instants de choses insignifiantes, puis, se levant avec

(1) V. Légende de l'étang du Bois d'Arsot, par M. Henri BARDY (Club Alpin Hautes-Vosges. 1800). Légende du Château d'Essert (Ibid. n° 41 ; Revue d'Al-

brusquerie, elle bondit trois fois, tournant ses mains la paume en dehors, et quitta la maison sans dire adieu.

La jeune mère, stupéfaite, se demanda tout d'abord si cette femme n'était pas une folle. Puis elle alla un instant au jardin. Elle y ressentit de vives douleurs à l'intérieur du corps, se hâta de rentrer et appela son mari avant de se recoucher. Quelques instants après, l'enfant s'étant réveillée subitement la mère essaya de lui faire prendre le sein. Ce fut impossible. La petite se mit à crier, puis à japper comme un petit chien, au grand effroi de sa mère. Dans l'après-midi, celle-ci lui donna le sein une seconde fois : les jappements recommencèrent. Des femmes offrirent leurs bons offices pour tirer le lait de la jeune mère : il fut impossible d'en faire sortir une goutte.

Le lendemain, les mamelles de cette femme étaient gonflées et plus grosses que sa tête ; puis elles devinrent fort petites, et cette alternance se renouvela plusieurs jours de suite. La petite fille ne voulait prendre le sein d'aucune femme et restait sans nourriture. D'autres enfants refusèrent comme elle de prendre celui de sa mère. Celle-ci s'était prodigieusement affaiblie et restait courbée en deux comme si elle eût été accablée par la vieillesse.

« Je sais bien, dit-elle, que la femme m'a jeté un sort. Elle n'est pas d'Offemont ; mais il y a eu ces derniers temps plus d'une sorcière au village. Une d'elles a fait périr toute la portée de petits porcs qu'avait le sabotier, pour se venger de ce qu'il avait fait un trou dans un sabot qu'elle lui avait donné à réparer. Une autre, à Roppe, est apparue dans le bois à un homme, sous la forme d'un lièvre qui se jetait dans ses jambes. Il a chassé cette bête, qui l'empêchait d'avancer. Le lendemain, vers Bessoncourt, il a revu le lièvre maudit ; et comme il avait son fusil, il a tiré dessus. Le lièvre s'est sauvé avec une patte cassée. Mais quelques heures après, des passants ont trouvé au même endroit une femme étendue à terre et ayant une jambe brisée. Elle a osé, la sorcière, le faire juger par messieurs les juges de Belfort, et le faire condamner à la prison. »

après, elle apprenait que cette femme venait de trépasser...(1)
Non : un fantôme ne m'aurait pas fait tant de mal ; je vous dis que c'est une sorcière. Chez mes parents, une autre femme avait jeté un sort sur notre vache, qui était prête à vèler. Nous avons tout de même eu le petit veau ; et nous l'avons plus tard voulu saigner sous une remise. La sorcière est arrivée et a dit à notre vieux voisin, qui allait égorger la bête : « Ne tuez pas ce veau-là : je vous en donnerai ce que vous me demanderez. — Passe ton chemin, vieille sorcière, je n'ai rien à te vendre ! » Elle a dû s'en aller. C'était le temps des cerises. La sorcière est allée faire la cueillette : au moment où le vieux saignait notre veau, elle est tombée du cerisier et s'est tuée sur le coup. »... Mon père est allé consulter un anabaptiste. « Otez le seuil de votre écurie, a-t-il dit : vous trouverez un sort caché dessous. » Nous y avons trouvé un énorme crapaud, que nous avons tué : depuis ce temps-là, jamais nos bêtes n'ont été malades. » —

« Pour les sorcières, je n'y crois pas, dit une voisine. Mais je crois aux fantômes. Ici, dans cette maison, ajoute-t-elle en baissant la voix, j'ai vu un soir un fantôme noir se promener dans le jardin ; il sortait d'un coin où la pluie ne pénètre pas, et où il y a peut-être une tombe : mon mari n'a pas osé creuser à cet endroit. — Je ne m'étonne pas de cela, dit l'accouchée : moi-même, j'ai eu ici une peur affreuse. Au milieu de la nuit, après un cauchemar, je me suis réveillée en sursaut. J'ai vu à deux pas de moi, un horrible spectre debout devant mon lit. Il était sans tête et vêtu seulement d'une chemise, Je me suis sentie couverte d'une sueur d'angoisse, mais je n'avais pas la force de remuer ni de crier pour réveiller mon mari. Le fantôme ne m'a rien dit et a reculé lentement, puis a disparu dans la muraille de la cuisine. Alors seulement j'ai pu appeler mon mari. Il a bien vite allumé une chandelle et est allé dans la cuisine, mais il n'a rien pu découvrir. »

C'est peut-être, dit la voisine, une maison hantée qui attire les sorciers et les mauvais esprits. Il faut aller habiter ailleurs. — Je partirai aussi, mais maintenant, je suis trop malade ».

Deux jours après, le mari de la jeune femme, en passant sur le pont de la ville, y reconnut la visiteuse, d'après la minutieuse description que sa femme lui en avait faite. Il se

hâta d'aller la rejoindre et lui dit, en dissimulant sa colère : « Allez au faubourg de Montbéliard : une femme a une commission pour vous. — Je n'ai rien à y faire. — Allez-y, si vous n'y allez pas, vous y perdrez de l'argent. » La femme, après un instant d'hésitation, prit le chemin du faubourg. L'homme prit une route détournée et courut assez vite pour arriver aussitôt après elle. Il s'arma d'une hache et ouvrit la porte. Déjà la sorcière était entrée et se trouvait en face de sa victime : « Vieille coquine, lui cria l'homme, enlève le sort ou je te tue. — Je ne vous ai pas touchée, cria-t-elle à la malade en lui lançant un regard féroce — Non, mais vous avez sauté trois fois au plafond. » — L'inconnue, qui voyait la hache levée, fit rapidement et trois fois de suite le tour de la chambre en murmurant une incantation. L'homme la suivait. La malade, de peur de voir son mari commettre un meurtre, ouvrit promptement la porte et poussa la misérable dehors. Elle se contenta de crier quelques malédictions et se hâta de s'enfuir. Un instant après, le lait de la jeune mère coulait abondamment jusque sur ses pieds.

Quant à sa petite fille, elle resta souffrante pendant trois mois : l'enfant ne prenait absolument rien, et les trois derniers jours, sa petite langue tremblait dans sa bouche d'une manière extraordinaire. Le sommeil la fuyait. Enfin, sur le conseil d'une pieuse personne, une prière fut récitée pour elle : l'enfant s'endormit paisiblement, et quelques heures après se réveilla aussi bien guérie que sa mère (1).

CH. GODARD.

(1) Il n'est que temps de recueillir les rares légendes du territoire : elles ne sont plus connues que des vieillards. M. DUBAIL-ROY, Secrétaire de la Société d'Emulation, recevrait volontiers toute communication orale ou écrite à ce sujet.

NOTES

SUR LA GROTTE PRÉHISTORIQUE DE CRAVANCHE

Il n'est pas même besoin d'avoir été à Belfort pour connaître de réputation la grotte préhistorique de Cravanche ; elle a déjà fait l'objet d'un si grand nombre de relations dans des revues différentes, qu'en venant à mon tour, offrir au public ces quelques notes, j'ai moins l'intention de l'instruire que de lui faire sentir tout le plaisir qu'elle m'a procuré. En partant de Belfort, à une distance d'environ trois kilomètres, on rencontre à gauche, après avoir traversé le petit village de Cravanche, une colline de formation calco-oolithique qui fait face au Mont Salbert (1). C'est dans le flanc nord de cette colline qu'on appelle « le Mont » que s'ouvre l'entrée actuelle de la grotte. Notons en passant, que cette ouverture est le résultat fortuit d'un coup de mine de la part d'ouvriers carriers qui exploitaient la pierre en cet endroit au mois d'avril 1876.

« La grotte, au moment de sa découverte (cf. Bulletin de la Soc. d'hist. nat. de Colmar 1875-76 art. Ch. Grad), offrait à la vue un spectacle saisissant ; on apercevait çà et là, un amas incohérent de blocs détachés de la voûte incrustant des squelettes humains. » — L'étonnement fut grand : on se mit de suite à marteler la roche dure et compacte du sol pour extraire ces squelettes ; à différentes reprises, on découvrit des poteries, des silex taillés, des ossements d'animaux, etc., etc. Ce fut une véritable mine archéologique. Il est à regretter qu'on n'ait pas apporté à temps plus d'attention à cette trouvaille merveilleuse pour la science, nous aurions aujourd'hui un champ très vaste d'observations intéressantes, tandis qu'on est réduit maintenant à conjecturer beaucoup.

A une époque où les hommes n'avaient pour toute demeure que les crevasses ou les anfractuosités naturelles des rochers,

(1) Au point de vue géologique, le passage entre les schistes dévonien du Salbert et la grande oolithe du Mont a dû s'opérer par une brusque transition.

la grotte de Cravanche servit de refuge à des peuplades peut-être antérieures, à tout le moins contemporaines, des constructions lacustres de la Suisse, comme nous essayerons de le montrer tout à l'heure. En effet, en présence des divers objets de l'industrie primitive de Cravanche, on est obligé de reconnaître qu'ils ne datent pas d'un même temps (1).

Dans l'intérieur de la grotte, on remarque à l'ouest une sorte d'auvent par lequel la terre provenant de l'extérieur semble avoir pénétré ; on suppose que c'est là que se trouvait autrefois l'entrée naturelle, hypothèse d'autant plus rationnelle qu'on y a recueilli de nombreux fragments de charbon, restes évidents d'anciens foyers.

Cette entrée a-t-elle été obstruée naturellement par l'éboulis, ou au contraire à dessein par les derniers habitants de la caverne ? Nous ne saurions le dire précisément.

Depuis sa non-occupation, la grotte a subi une transformation si grande causée par un ou plusieurs éboulements de la voûte, qu'actuellement, malgré la profondeur des fouilles opérées (trois mètres environ), on n'est pas encore parvenu au niveau premier du sol (2). J'insisterai ici sur la portée du mot « non-occupation », car si cette cavité naturelle de Cravanche ne servit pas toujours d'habitat, elle fut, à coup sûr, une demeure sépulcrale comme en fait foi le grand nombre de squelettes humains exhumés. Sans vouloir aucunement démontrer que les peuples qui ont utilisé la grotte de Cravanche comme demeure ou nécropole soient de l'époque de la Madelaine, voici les raisons pour lesquelles nous avons cru reconnaître d'abord un âge antérieur à celui de la pierre polie.

Les couteaux en silex de Cravanche sont du type de la Madelaine recueillis sur les bords de la Vézère (Dordogne), les parures et ornements sont ceux des Magdaléniens : citons une canine d'ours de 0^m08 de longueur, perforée à la racine pour recevoir un lien de suspension (il est à remarquer que cette canine a conservé la patine, le lustré que le frottement lui a primitivement donné ; des poinçons en os servant à coudre les peaux d'animaux, des coquilles marines (valves d'ano-

(1) Les perçoirs, les grattoirs, les haches, les percuteurs, les lissoirs ont été

donte) entre autres, une coquille fossile du genre *pectunculus obovatus* du terrain tertiaire (sables supérieurs) (série oligocène), percée pour être suspendue au cou, des os longs fendus pour extraire la moelle. Ce n'est point tout : j'ai, moi-même, trouvé un fragment de limonite (sesquioxyde de fer) qui a sans doute dû servir pour le tatouage. C'était d'un usage courant chez les magdaléniens de fabriquer une pâte à tatouer en broyant la limonite avec de la moelle d'os.

Est-ce à dire que tous ces objets doivent remonter à l'époque de la Madelaine ? Assurément non. Des poteries nombreuses, une incrustation calcaire de joncs tressés, des perles en argile cuite, des haches finement polissées, des lissoirs bien achevés révèlent une période avancée relativement rapprochée de la nôtre et correspondant à celle des habitations lacustres de la Suisse (palafitti) (1).

Parmi les ossements d'animaux déterminés on a : une machoire de chevreuil, des bois de grand cerf (*cervus elaphus*) de renne (?) (*rangifer tarandus*).

Comme les poteries n'ont jamais été trouvées dans les couches intactes de l'époque du renne, la station de Cravanche pourra rester classée d'une façon certaine et définitive dans l'âge de la pierre polie (néolithique).

Examinons maintenant avec soin les poteries primitives de Cravanche. On remarque qu'elles ont été façonnées à la main avec deux sortes de terre : les unes en argile très fine, les autres en argile grossière pétrie de petits cailloux siliceux (2). Comme ces poteries, en étant placées devant le feu, ont été mal cuites, l'irrégularité de la cuisson leur a donné une teinte inégale. Voici d'autre part la liste des vases ou jarres en bon état qui méritent une attention particulière.

1° Une jarre bombée à goulot très étroit, haute de 32 cm ayant trois petites anses mamelonnées destinées sans doute à la suspension. Cette jarre d'une conservation parfaite ne porte aucun dessin.

2° Un vase en poterie noire, très fine de 11 cm. de hauteur por-

tant, sur la partie bombée, une incrustation, qui consiste en petits traits horizontaux et obliques faits avec des ébauchoirs en bois ou en os.

3° Un vase bomboïde de 20 cm. de hauteur à deux anses mamelonnées dont le goulot ressemble à un cône tronqué.

4° Un vase de couleur brun clair de 22 cm. de hauteur pouvant avoir quelque analogie de forme avec nos barbotines modernes. Cet échantillon montre déjà par les dessins une certaine perfection dans l'art.

Une des trouvailles les plus curieuses de Cravanche est une incrustation calcaire de joncs ou de chaumes réunis et reliés transversalement par l'écorce de quelques osiers. Tout porte à croire que cette sorte de paillason était une couchette. Ce travail est identique dans son genre à celui de l'époque Robenhausienne.

Notons maintenant deux grands anneaux plats en serpentine dont la destination a été et est encore controversée. Étaient-ce des bracelets comme le pense M. A. de Mortillet ? Étaient-ce des sortes de grattoirs ?..... *adhuc sub judice lis est*. Il y a lieu ici de remarquer le trafic auquel se livraient les peuples préhistoriques ; ils se devaient passer de main en main, sous forme d'échanges, les produits naturels des régions les plus diverses. C'est ainsi que s'explique la venue de la serpentine, de la jadéite dans des pays où ces roches ne se sont jamais rencontrées. Comment maintenant, nous étonnerions-nous de la présence du jade et de la serpentine dans la Grotte de Cravanche ? Voici, en outre, le résultat des dernières fouilles faites à Cravanche : 1° On trouva en 1893 quatorze perles en argile cuite, percées dans le sens de leur plus grand axe pour servir de collier ; 2° En 1894-95, un polissoir portatif en grauwacke marqué de petites raies longitudinales peu profondes, indiquant son usage pour affiler des petits outils, tels par exemple que des poinçons en os ; 3° En 1896, des poinçons en os et une pointe de flèche barbelée ; 4° En 1897, on continua à débayer le sol de la grotte sans rien trouver. Était-on arrivé à la limite de la couche archéologique ou en existe-t-il une autre plus inférieure ? L'avenir résoudra peut-être cette question problématique. En 1899, on découvrit un petit vase en terre fine de 10 cm. de hauteur portant des petites raies obliques sur la panse. Cette

potiche, très délicatement façonnée, indique un degré élevé dans l'art.

Arrivons maintenant à la partie anthropologique de la Grotte de Cravanche qui nous offre un intérêt d'autant plus grand, qu'elle confine au problème de nos origines : le nombre des squelettes humains découverts est considérable. Citons quinze crânes actuellement bien conservés : treize se trouvent à Belfort et deux au Musée de la Société d'Anthropologie de Paris.

MM. Salmon et Barthélemy ont mesuré dix crânes dont voici les petits et grands diamètres avec les indices crâniens.

Diamètre antéro postérieur	Diamètre transversal	Indice crânien
172,5 (?)	123,5 (?)	71,59 (?)
183	132	72,13
174 (pathologique)	126	72,41
173	128	73,98
173	130	75,15
171	130	76,02
168	128	76,19
170	130	76,47
180	140	77,77
183	143	78,14
196 (classé dans le Musée de la soc. d'anth. de Paris.)	143	72,96
174 d°	134	77,01
179 (mesuré dernièrement)	139	77,65
172 d°	133	77,32
184 d°	140	76,08

L'indice crânien est le rapport du diamètre transversal maximum d'un crâne à son diamètre antéro postérieur supposé égal à 100.

$$I = \frac{DT \times 100}{GD}$$

Presque tous ces crânes ont une protubérance très caractéristique à l'occiput, ils rentrent dans la catégorie des crânes longs, d'après leurs sutures, ils indiquent des individus d'âges différents. Le front est droit. point de prognathisme, les dents sont d'une parfaite conservation. En somme, les peuples préhistoriques de Cravanche devaient avoir une belle constitution.

Signalons encore une curiosité anthropologique : on a trouvé à Cravanche quatre humérus à olécrane perforé (1). Ceci provient de ce que la partie osseuse très mince qui sépare la cavité olécranienne et la cavité coronoïde a disparu en laissant ainsi libre passage entre elles. Tandis que l'on observe rarement cette perforation olécranienne sur les humérus des races modernes, elle se voit fréquemment sur ceux des races préhistoriques. Prunières l'a observée dans une proportion de 10 p. 100 dans les dolmens de la Lozère, et Wymann dans une proportion de 31 p. 100 dans les Mounds des Etats-Unis. En disant que les peuplades de Cravanche avaient « une belle constitution », je tiens à faire une certaine réserve au sujet de leur force musculaire, car non seulement les péronés ne sont pas cannelés mais les tibias et les fémurs sont ténus et les clavicules petites (2). Somme toute, nous avons affaire à une race dolilocéphale qui pourrait justement être rapprochée de la race de Cro-Magnon (3).

Je ne puis terminer ici cette esquisse sans venir remercier sincèrement MM. Dubail-Roy, Roesch et Meyer, qui ont bien voulu s'intéresser à ma petite étude en me favorisant de leur concours.

Belfort, Juillet 1899.

G. COURTY.

(1) En examinant des fragments d'os humains, je viens de rencontrer encore un humérus à cavité olécranienne perforée, peut être que la continuation des fouilles en fera découvrir d'autres.

(2) A deux exceptions près, la taille des peuples de Cravanche est de 1 m 54, c'est-à-dire peu élevée.

Une vue de Belfort en 1710

Les vues de Belfort aux siècles derniers sont fort rares et c'est une bonne fortune de pouvoir offrir aux amateurs d'histoire locale un fac-simile de l'original d'une gravure représentant notre ville au commencement du 18^e siècle et provenant de la collection des estampes de la Bibliothèque nationale.

A notre connaissance, outre cette gravure, il n'existe que 3 vues du château et de la ville de Belfort avant le 19^e siècle. De plus, notre musée possède une peinture à l'huile, portant la date 1615, qui n'est qu'une copie de la vue de l'*Alsatia illustrata* de Schœpflin et par conséquent, antidatée d'un siècle et demi environ, ainsi que des tableaux à l'huile représentant l'église, l'ancien magasin aux vivres (actuellement maison Grosborne), la place d'Armes, peintures faites à la fin du siècle dernier. L'abbé Descharrières, dans sa volumineuse Histoire manuscrite de Belfort, en aurait vu d'autres, car dans sa description de notre ville, il s'exprime ainsi : « on se servira de deux plans de Belfort qui datent du milieu de la guerre de Trente ans et qui représentent cette ville vue du cimetière de Brasse à peu près, en sorte que, sans en distinguer les rues, ni la plupart des maisons, on voit les remparts, les portes, les tours et presque toute l'enceinte. Le premier est gravé sur bois et placé à la suite d'une mauvaise histoire militaire allemande des ravages des Suédois par les troupes de Saxe Weimar, imprimée à cette époque. Il s'accorde parfaitement avec le second, peint à l'huile, sur une grande échelle. Il a été conservé longtemps au vieil hôtel de ville de la Porte de Brisach d'où il a disparu, dit-on, pour aller giter dans un village de la Franche-Comté (1).

La vue la plus ancienne est celle du château en 1579. Tirée des *Curiosités d'Alsace* (publiées en 1860 et 1861), elle est la reproduction d'un dessin original conservé aux Archives départementales du H^t-Rhin. Le plan du tableau fait face à un observateur placé à l'E. du château, sur le prolongement de la crête

(1) Malgré nos recherches, nous n'avons pu découvrir trace de ces deux vues.

des Perches, en un point situé à une petite distance au S. du village de Perouse. Cette vue est fort intéressante, parce qu'elle indique l'existence d'un ouvrage avancé, détruit lors de la construction du couronné du comte de la Suze.

La vue de Belfort en 1675 (la ville autrichienne, par conséquent) a été extraite d'un ouvrage fort curieux attribué à de l'Hermine et ayant pour titre : *Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace, 1674-76 et 1681*, publié en 1886 par la Société industrielle de Mulhouse. Notre ville a été fort exactement dessinée par l'observateur qui était placé sur la déclivité du Plateau des Chèvres (1).

L'*Alsatia illustrata* de Schœpflin donne une excellente gravure de la ville et du château de Belfort en 1752, prise également à l'O. de la ville. Ce qui surprend dans cette vue, c'est de voir les deux tours de l'église St-Christophe (qui n'ont été faites qu'en 1788 et 1844) couronnées de dômes. Le dessinateur, pour exécuter cette gravure, s'est servi des plans de l'église inachevée à ce moment et plus tard, ces dômes ne furent pas construits.

La « Vue de la ville et du château de Belfort dessiné sur le lieu par M. le chevalier des Touches » (2) nous montre Belfort,

(1) Ces deux vues du château et de la ville de Belfort ont été reproduites dans la Notice sur l'Histoire militaire de Belfort, par le commandant PAPUCHON, 1889.

(2) Gravure de 30 cent. sur 12. Nous devons à l'obligeance de M. le général Papuchon les renseignements suivants concernant l'auteur de cette gravure : le Chevalier Destouches Louis Camus. Il fut d'abord commissaire extraordinaire de l'artillerie le 16 Décembre 1691, servit au siège de Namur et se trouva à la bataille de Steinkerque en 1692, à celle de Neervinde et au siège de Charleroi en 1693. Devint commissaire ordinaire de l'artillerie le 6 Avril 1694 et fit la campagne en Flandre.

Lieutenant en second de l'artillerie de l'armée de Flandre, par commission du 20 Avril 1695, il servit au bombardement de Bruxelles et alla commander l'artillerie en Bretagne par commission du 20 Avril 1696. Il y demeura jusqu'en 1702, et fut nommé par commission du 25 février 1703 pour commander l'artillerie du corps séparé de l'armée de Flandre.

Brigadier d'infanterie par brevet du 10 Février 1704, il commanda l'artillerie de l'armée de la Moselle par commission du 25 Mars 1704 et 6 Avril 1705. Il fut fait lieutenant-Colonel du régiment des Bombardiers par commission du 20 Janvier 1706, commanda l'artillerie de la Moselle par commission du 30 Mars, et eut le 1^{er} juillet un ordre pour se jeter dans Dunkerque et le défendre en cas d'attaque. Il commanda en second l'artillerie de l'armée de Flandre par commission du 28 Mars 1707, l'artillerie de l'armée du Rhin et du département d'Alsace par commission du 12 Mai 1708. Il commanda en chef l'artillerie de l'armée de Flandre par commission des 18 Mai 1710 et 1^{er} Mars 1711. Capitaine général des Bombardiers de France par provisions données à Versailles le 18 Janvier 1712, il commanda en chef l'artillerie de l'armée de Flandre par commission du 20 Mars ; mais il reçut au siège de Douai une blessure qui l'empêcha de servir le reste de la campagne. On lui donna la charge de Lieutenant général de l'artillerie des départements de la Moselle, de la Meuse et de la Sarre par provisions du 2 mai 1716, le grade de Maréchal de camp par brevet du 8

après sa transformation par Vauban. L'observateur, placé sur le prolongement de l'axe de la Porte de France, a dessiné très fidèlement le front de cette porte, les deux tours qui le flanquent (elles ne sont pas encore recouvertes d'une toiture en charpente, comme nous le voyons, plus tard, dans la gravure de l'*Alsatia illustrata*, en 1752) et les contre-gardes qui couvrent ces deux tours. On remarque même que la Porte de France est ornée des grenades que nous avons encore vues avant sa démolition. Avec quelque attention, on aperçoit l'écusson royal figuré sur le dessin. L'ouvrage à corne de l'Espérance qui était alors un ouvrage avancé, non soudé alors au corps de place, est achevé. Le château est bien dessiné. De l'Hermine s'exprime au sujet du château, reconstruit en 1675 et démoli sous la Restauration pour faire place à la caserne actuelle « l'ancien château n'était qu'un nid à rats, mais présentement, il a bien changé de face, c'est un bâtiment de briques qui paraît avoir 25 à 30 toises de longueur, percé de trois rangs de fenêtres, en belle symétrie dont les vues sont charmantes ». A l'E. on remarque la chapelle, au S., la tour du donjon, démolie en 1780, qui avait 12^m de diamètre.

Sur la gauche, nous voyons la Tour des Bourgeois où les habitants de la ville avaient droit de retraite en cas de siège. Elle était entourée de hangars où ils remisaient leur mobilier et d'un fossé large et profond, où le bétail était mis à l'abri. Avant Vauban, cette tour avait 4 ou 5 étages avec embrasures en tous sens. Ce célèbre ingénieur y fit exécuter un revêtement, complété en 1820. Tout à fait sur la gauche, on aperçoit les hauteurs de la Miotte et de la Justice et au-dessous, l'ouvrage à corne de l'Espérance, puis les maisons du Magasin, et la chapelle de N. D. de Lorette, construite en 1683 par Emoinin, ancien prévôt de la collégiale, à l'intersection de la rue de Mulhouse et du faubourg des Vosges.

Dans l'enceinte intérieure de la ville, on voit le clocher de la collégiale de St-Denis, située sur l'emplacement actuel de la

caserne du Pavillon, démolie en 1753, attenante à la Prévôté et au cloître du chapitre. En 1717, un rapport adressé à l'archevêque de Besançon constate qu'elle menace ruine. Cette église n'avait qu'une nef à plafond de bois de 7 toises de longueur sur 5 de largeur et sur la droite, un bas côté. Elle était fort obscure, car elle ne recevait de lumière que par les fenêtres de ses chapelles bâties à la gauche et par celle qui se trouvait au dessus de son portail. Le Clocher, surmonté d'une flèche, se trouvait attendant au chœur et non au-dessus de l'entrée donnant dans la rue du Rosemont (rue du Pavillon actuelle). Un peu à droite de la Porte de France se montre la Porte de l'Horloge (placée entre les maisons Bardy et Charpiot), démolie en 1739 faisant partie de l'enceinte intérieure de la ville, formée par le derrière des maisons (comme cela existe encore à St-Ursanne). L'enceinte extérieure de la ville, avant Vauban, bordant le canal actuel, se composait d'un mur garni de tours. Entre les deux enceintes se trouvait un espace d'environ 35 mètres, formant fossé où pénétrait l'eau de la rivière.

La Porte de Bourgogne, de France ou des Capucins (enceinte extérieure), flanquée de deux tours, se trouvait à peu près dans l'emplacement N.-O. de l'Arsenal. De l'Hermine nous dit « cette porte était double avec double pont-levis et un corps de garde à l'ordinaire près de la barrière. La 1^{re} de ces portes était flanquée de deux tours rondes d'une espèce de pierre rouge fort dure. Il y avait au-dessus de l'entrée cinq armoiries de seigneurs de l'Empire et celles de l'empereur se voyaient au plus haut de la seconde porte (c'est celle qui figure dans la gravure) au-dessus d'une montre d'horloge » (1).

Sur la droite et dans le prolongement de la Porte de l'Horloge, on voit la tour de Montbéliard (reste de la vieille enceinte) qui se trouvait vers l'extrémité de la rue de l'Etuve, à l'angle E. de la caserne du front sud de la ville.

Enfin, tout à fait sur la droite, se montre le couvent des Capucins, établi en 1619 sur le champ des Lépreux et démoli, partie en 1840, partie en 1885.

Au premier plan de la gravure, nous remarquons une quantité de maisonnettes qui disparaîtront, plus tard, pour faire place

lit la légende suivante : *ceci ne doit point estre un village, le dessinateur s'est trompé et a prétendu dessiner des tentes de campement.*

En effet, ce ne sont pas des maisons, car, dans la Vue de l'*Alsatia illustrata*, de 1752, le faubourg de France n'est encore indiqué que par des clôtures de palissades et seul, le bâtiment de l'Ancienne Poste existe dans cette partie des faubourgs. C'est bien un campement, car une pièce des archives, de 1687, nous donne un état des vivandiers du camp ayant fait régler leurs mesures. Nous y voyons figurer les régiments de Limousin, Angoumois, Normandie, Poitou, Guienne, Piémont et Royal Comtois. Ce camp qui s'étendait du couvent des Capucins au Magasin, a probablement subsisté jusqu'à l'entier achèvement des travaux de fortification de notre ville, entrepris par l'illustre Vauban.

D.-R.

NOTES GÉOLOGIQUES

prises le long du fossé de la Canalisation d'eau de Roppe

par L. MEYER

Membre de la Société Géologique de France

Dans le courant de l'automne 1899, la commune de Roppe, près Belfort, fit exécuter des travaux de canalisation d'eau potable. Deux sources furent captées : l'une située sur la rive droite de l'étang d'Autruche, à une dizaine de mètres au-dessus du niveau de cet étang, et l'autre, plus à l'Ouest, au bord de la forêt. A cet effet des tranchées d'une profondeur moyenne de 0^m80 à 1 mètre, partant de chacune des sources, furent ouvertes, pour recevoir des tuyaux de conduite en fonte. Les deux tranchées se rencontraient à proximité de la route du fort de Roppe, en un point où un réservoir fut construit pour emmagasiner les eaux. De là, ces dernières ont été conduites à travers le vallon de l'Autruche, jusqu'au village, où la canalisation se bifurque dans le sens des deux extrémités de la bourgade.

Ayant eu la bonne fortune de faire une excursion aux environs de Belfort en compagnie de M. le docteur Bleicher, de Nancy, nous avons appris par hasard, que les travaux dont il s'agit, étaient en cours d'exécution, et nous nous y sommes repus ensemble. A notre arrivée, la branche Est de la tranchée était déjà recombée jusqu'au point de jonction. Nos observations n'ont donc pu porter que sur la branche Ouest et sur le restant du fossé.

La source du bord de la forêt prend naissance (ainsi que l'autre) dans le grès bigarré et fournit une eau très limpide. Depuis la lisière du bois jusqu'à la route, la tranchée traverse une couche de lehm de provenance vosgienne. A partir de la citerne, le lehm recouvre une couche d'alluvions sableuses

formée aux dépens de roches locales : grès divers, calcaire, barytine, etc. Ces alluvions se remarquaient sur un assez long parcours du fossé. On voit ensuite se succéder des marnes verdâtres et jaunâtres, d'une puissance d'environ 3 mètres, en couches de 20 centimètres, inclinées à 35-40° Sud-Nord, soit contrairement à l'inclinaison générale des roches de la région (1). Ces marnes étaient suivies d'un grès jaune, fin, ayant environ 1^m,40 d'épaisseur. Puis venaient deux bandes de marne charbonneuse, la première de 30 centimètres, la seconde de 20 centimètres, inclinées de même, et séparées l'une de l'autre par une couche de marne d'une épaisseur de 25 centimètres, le tout recouvert par environ 4 à 5 mètres de grès fin, gris-jaune, très tendre et se brisant facilement.

Ces diverses couches marno-gréseuses peuvent être considérées comme représentant le sous-étage inférieur du Keuper. Malgré des recherches minutieuses, il n'a pas été possible de découvrir dans les marnes charbonneuses des traces de végétaux assez bien conservées pour pouvoir être étudiées au point de vue de la détermination.

Plus loin, sur un parcours d'environ 30 à 40 mètres, affleurent sur la tranchée des marnes multicolores se rapportant au Keuper supérieur, sans gypse ni sel gemme, quoique le premier de ces minéraux ait été exploité, à ce niveau, au delà du village de Roppe, non loin de la ferme de la Maye.

Après avoir dépassé les marnes irisées, on voyait, jusqu'à environ 60 mètres du coude que fait la tranchée pour se diriger vers l'Est, des grès très fins, schisteux, de couleur gris-bleu, ayant l'apparence du Rhétien ou infra-lias. Il était impossible de déterminer avec quelque assurance la puissance de ces couches, les têtes de bancs ayant été démantelées par les eaux et recouvertes, en certains endroits, d'une couche de sable diluvien ; il est regrettable que le fossé n'ait pas été creusé plus profondément à cet endroit.

Les couches du Sinémurien et du Charmouthien, fortement ravinées, ne montrent aucun affleurement et sont couvertes de matériaux de transport provenant des terrains d'amont : grès

bigarré, rhétien, etc. (sable fin au fond du fossé, sable grossier au dessus). Ce terrain pouvait être suivi jusqu'à environ 20 mètres du coude du fossé, où l'on trouvait, en place, les marnes bleues et jaunes du Toarcien supérieur, sans stratification apparente, malheureusement sans fossiles. A l'endroit où la tranchée touchait la route, soit à l'angle, les ouvriers avaient mis au jour des schistes gris-bleus que l'on reconnaissait facilement pour être du Toarcien inférieur ; mais ces roches n'étaient pas en place, et avaient été menées là, peut-être lors de l'exploitation des mines de ciment, car elles se trouvent placées au-dessus du lehm, de date plus récente.

A partir de ce point, nous n'avons pu voir, jusqu'à environ 80 ou 90 mètres du ruisseau, que du lehm plus ou moins sableux. A l'approche du ruisseau, les alluvions sont plus grossières, et l'on rencontrait des galets de grès sur un assez grand parcours de l'autre côté du ruisseau, pour ne plus voir ensuite que du lehm, jusqu'au bourrelet que forme l'astartien en saillie. Ce dernier était visible dans presque tout le restant du fossé creusé pour la canalisation d'eau. Cependant, dans la partie N.-E. du village, il est recouvert par les argiles sidérolithiques. A cette occasion, il a été possible de constater que le terrain sidérolithique incontestablement non remanié, et représenté par de belles argiles ocreuses lustrées, contenant de nombreux grains de fer, repose directement sur l'étage astartien.

L. M.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Comité et liste des membres de la Société	III
Sociétés correspondantes	XVIII
Réunion générale du 22 avril 1900.	XXI
Bibliothèque	XXVIII
Glossaire du Patois de Châtenois (suite), par <i>Aug. Vautherin</i>	1
— Contribution à la Flore du Territoire de Belfort, par <i>Bonnaymé</i>	195
Étude historique de Belfort (1654-1684), par <i>Henri Bardy</i>	201
Contes d'une aïeule d'Offemont, par <i>Ch. Godard</i>	284
— Notes sur la Grotte préhistorique de Cravanche, par <i>G. Courty</i>	290
Une vue de Belfort en 1710 (avec une gravure), par <i>Dubail-Roy</i>	296
— Notes géologiques prises sur le long du fossé de la canalisation d'eau de Roppe, par <i>L. Meyer</i>	301

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION



N° 20



BELFORT
TYPOGRAPHIE & LITHOGRAPHIE EUGÈNE DEVILLERS
23 & 25, RUE THIERS, 23 & 25
1901

Le Comité laisse aux auteurs des travaux publiés dans le Bulletin toute la responsabilité de leurs assertions.

Le Comité rappelle aux Sociétés correspondantes que la liste des ouvrages publiée dans la première partie du Bulletin sert d'accusé de réception pour les publications qu'elles échangent avec la Société Belfortaine d'Emulation.

SOCIÉTÉ BELFORTAINE D'ÉMULATION

ADMINISTRATION

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM. le Général de division Gouverneur.
l'Administrateur du Territoire de Belfort.
le Maire de Belfort.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. BERGER Philippe, professeur au Collège de France,
membre de l'Institut, à Paris, Président.
SCHIRMER, proviseur honoraire du Lycée, Vice-Pré-
dent.
DUBAIL-ROY, Secrétaire.
BARDY Victor, docteur en médecine.
BAUMANN, peintre.
BONNAYMÉ, contrôleur principal des mines en retraite.
CHAVIN-COLIN, professeur honoraire de philosophie.
GREGORI, procureur de la République.
HIRN (l'abbé), aumônier au pensionnat de N.-D. des
Anges.
MÉNÉTREZ, avocat.
MEYER Lucien, naturaliste.
NARDIN, pharmacien.
RÖESCH, pharmacien.
TOUVET Charles, négociant.
VIELLARD Léon, maître de forges, Morvillars.
BECK, bibliothécaire.
KAUFFMANN, bibliothécaire-adjoint, Trésorier.

MEMBRES HONORAIRES

- MM. Anatole de Barthélemy, membre de l'Institut, à Paris.
Contejean, professeur honoraire de Faculté, à Paris.
Henner, peintre à Paris.
Le Supérieur des Bénédictins, à Delle.
Bleicher, directeur de l'école de pharmacie, à Nancy.
Bartholdi, sculpteur, à Paris.
Papuchon, général commandant le génie du 6^e corps,
à Châlons-sur-Marne.
Berger Philippe, professeur au Collège de France, à
Paris.
-

MEMBRES TITULAIRES

- MM. Abt, pasteur, à Belfort.
Ardin, directeur de la Banque de France, à Belfort.

Bachelier, directeur de la Société Alsacienne, à
Belfort.
Bailly Louis, employé à la Préfecture, à Belfort.
Bardot Louis, administrateur à la Direction des ma-
nufactures de l'Etat, à Paris.
Bardot, mécanicien au chemin-de-fer, à Migennes
par la Roche (Yonne).
Bardy Henri, pharmacien à Saint-Dié.
Bardy Victor, docteur en médecine, à Belfort.
Bauer Emile, caissier des houillères de Ronchamp.
Baumann, peintre, à Belfort.
Bauzon, propriétaire, id.
Beck, bibliothécaire, id.
Becker, juge suppléant au Tribunal de Belfort.
Bègue, employé au chemin de fer de l'Est, à Belfort.
Belin, avocat à la Cour d'appel, à Besançon.
Belliard, propriétaire, à Belfort.

- MM. Benoit, docteur en médecine, à Paris.
- ✕ Bentzinger, directeur honoraire des écoles, à Giromagny.
- ✕ Berceot, docteur en médecine, à Belfort.
- Bernheim Simon, propriétaire, id.
- Bertin, juge au Tribunal, id.
- M^{me} Berthold (veuve), id.
- MM. Biétry, vice-président de l'Union belfort^{ne}, à Belfort.
- Billet, chef de bataillon au 121^e de ligne, à Lyon.
- Billot (l'abbé), vicaire, à Belfort.
- Blanchot, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.
- Bischoff, médecin-major au 8^e rég. d'artil^{le}, à Nancy.
- Bizot, vétérinaire principal en retraite, à Delle.
- Blondé Charles, négociant, à Belfort.
- Blum, chef d'entretien du chemin de fer de l'Est en retraite, à Belfort.
- Bochu, professeur de dessin au Lycée, à Belfort.
- Bock, chef de gare en retraite, id.
- Bohl, propriétaire, id.
- Bohn, ingénieur à la Société Alsacienne, id.
- Boigeol Jules, manufacturier, à Giromagny.
- Boigeol Fernand, id. id.
- Boigeol Armand, id. id.
- ✕ Bonnaymé, contrôleur principal des mines en retraite, à Belfort.
- Bonnefoley, notaire, à Belfort.
- Bornèque Eugène, manufacturier, à Beaucourt.
- Bourlier, capitaine-major au 4^e bataillon d'Afrique, à Gabès.
- Bourquard Célestin, trésorier à la Caisse d'épargne, à Belfort.
- Bourquard Célestin, propriétaire, à Belfort.
- Bourquard, horloger, à Belfort.
- Bourquard, professeur à l'école normale, à Evreux.
- Bourquard, percepteur à Belfort.
- Bosch-Stein, industriel, à Danjoutin.
- Bourquin, conducteur principal des ponts et chaussées, M^{ns} d'ingénieur, à Belfort.
- Bretegnier, pasteur, à Belfort.
- Brun Emile, négociant, à Belfort.

- MM. Brunhammer, régisseur de la fabrique Dollfus-Mieg,
à Belfort.
Bubendorf, docteur en médecine, à Belfort.
Bury, Joseph, propriétaire, id.
Butzbach, entrepreneur, id.
Cacheux, chef de section honoraire aux chemins de
fer de l'Est, à Belfort.
Canet Gustave, ingénieur civil, à Paris.
Cardot, représentant de commerce, à Belfort.
Cerf, négociant, à Belfort.
Chair, professeur au Lycée, à Belfort.
Chaix, id. id.
Charpiot, directeur d'usine, à Morvillars.
Charpiot, marchand-tailleur, à Belfort.
✕ Charpentier-Page, ingénieur, au Valdoie.
Chaudel-Page, id. id.
Chavin-Colin, professeur honoraire au Lycée, Belfort.
Chevalier, négociant, à Colmar.
✕ Clavey Célestin, à Foussemagne.
Clémencet, inspecteur primaire, à Saint-Dié.
Clerc, vétérinaire au 19^e dragons, à Vienne.
Clerc, instituteur, à Belfort.
Clergé, sous-chef de section aux chemins de fer de
l'Est, à Belfort.
M^{me} Comte (veuve), propriétaire, à Belfort.
MM. Corbis, docteur en médecine, id.
Cordier, architecte, id.
✕ Cordier, médecin aide-major au 35^e de ligne, Belfort.
Coré Georges, censeur au Lycée, à Sens.
Coudry, professeur au Lycée, à Belfort.
Courtot, pharmacien-major à la pharmacie centrale
des hôpitaux militaires de Paris.
✕ Courty, étudiant, à Paris.
Coupette Eugène, propriétaire, Plancher-les-Mines.
Cousin Paul, fab^r d'horlogerie, à Tramelan (Suisse).
Grave, instituteur, à Montreux-Château.
Cuenin, directeur honoraire des écoles, à Luxeuil.
Cusin, officier d'administration en retraite, Belfort.
Cusin, caissier principal de la Banque de France, à
Bordeaux.

× MM. Cusin Abel, négociant, à Belfort.

× Dangel, vétérinaire en retraite, à Belfort.

Danzas. négociant à Delle.

Daull, dentiste, à Belfort.

M^{lle} Daval, directrice des écoles, à Beaucourt.

MM. Déboulet (l'abbé), curé, à Magnivray (Haute-Saône).

Dehaye, capitaine des sapeurs-pompiers, à Belfort.

× Delsart, pharmacien, id.

Démeusy, propriétaire, id.

Démeusy, receveur de l'Enregistrement, St-Vincent
de Tyrosse (Landes).

× Devillers, lithographe, à Belfort.

Deubel, négociant, id.

Didier, proviseur du Lycée, à Belfort.

Diény, préfet de Saône-et-Loire, à Mâcon.

Ditisheim, horloger, à Belfort.

Dietsch, avoué, id.

Digue, horloger, id.

Diringer Edouard, employé, à Fesches-le-Châtel.

Dognon, inspecteur de l'Association des proprié-
taires d'appareils à vapeur, à Belfort.

Dollfus Daniel, manufacturier, id.

Dollfus Emile, directeur de filature, à Belfort.

Dollfus Gustave, ingénieur civil, id.

Dolbeau, propriétaire, à Belfort.

Donzé, id. id.

Doyen, bijoutier, id.

Dubail-Roy, propriétaire, id.

Droit, notaire, à Delle.

Drouin, photographe, à Belfort.

Dumas, lieutenant-colonel en retraite, à Belfort.

Durr, instituteur, à Châtenois.

× Dupont Gustave, industriel, à Belfort.

× Duvernois, docteur en médecine, à Belfort.

Emonet, colonel en retraite, à La Flèche.

Engelspach, professeur en retraite, à Belfort.

× Engel Alfred, manufacturier, id.

Erhard Victor, id. Rougemont-le-Château.

- X MM. Faucillon, ingénieur des houillères, à Ronchamp.
Feiock, pharmacien, à Hérimoncourt.
Feltin, agent d'assurances, à Belfort.
Feltin, juge au tribunal, à Belfort.
Feltin, notaire, à Delle.
Feulpin, professeur au Lycée, à Belfort.
Fischer, docteur en médecine, à Rougemont-le-Château.
Flach, professeur au Collège de France, à Paris.
Flamand, directeur d'usine, à Belfort.
Fleury de la Hussinière, architecte, à Belfort.
Fournier François, propriétaire, id.
Fournier, professeur au collège d'Epinal.
Freléchoux, directeur d'usine, à Grandvillars.
Frenaye, banquier, à Belfort.
Fricker, négociant, Villeneuve-sur-Yonne (Yonne).
Frisch, chef de bataillon au 109^e de ligne, à Epinal.
Fritz-Lang, archiviste en retraite de la Préfecture, à Belfort.
Friez, vétérinaire, à Petit-Croix.
Frossard Edouard, maire de Cravanche.
Frossard, capitaine au 42^e de ligne, à Belfort.
- X Gallet Auguste, instituteur, à Belfort.
Ganguillet, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.
Garnache, agent d'assurances, à Belfort.
X Garreau, Dir^r de la Banque de Mulhouse, à Belfort.
Garteiser, hôtelier, à Belfort.
Gasser, docteur en médecine, à Chagny.
Gasser, propriétaire, à Remigny (Saône-et-Loire).
Gasser, directeur de tissage, à Danjoutin.
Gasser, géologue, à Mantoche (Haute-Saône).
Gotherot, professeur de musique, à Belfort.
Géant, professeur en retraite, id.
Geist Alfred, négociant, id.
Gendre Auguste, propriétaire, à Masevaux.
Genot Emile, propriétaire, à Danjoutin.
Geoffroy, professeur au Lycée, à Belfort.
George, juge au tribunal civil, id.

— IX —

MM. Gérard, chef d'escadron en retraite, à Belfort.

Gerber, lieutenant au 35^e de ligne, id.

Gesser, parfumeur, id.

Gilles, propriétaire, id.

Girardez, négociant, à Lepuix.

✕ Giroud, huissier, à Belfort.

Godard, professeur au Lycée, à Tulle.

Granier, inspecteur des eaux et forêts, à Belfort.

Grasser, négociant, à Beaucourt.

Gregori, procureur de la République, à Belfort.

Greiner, directeur honoraire de la Banque de France,
à Belfort.

Greiner, docteur en médecine, à Belfort.

Grisez, directeur de l'Asile d'aliénés, Le Mans.

Grosborne, propriétaire, à Belfort.

M^{me} V^e Grosborne, propriétaire, à Belfort.

MM. Grosjean, ancien député, à Monthéliard.

Gromier, docteur en médecine, à Delle.

M^{me} V^e Grumbach Jacques, négociant, à Belfort.

Gschwind, agent d'affaires, id.

Guerbert, employé des douanes en retraite, Belfort.

Guillaumé, instituteur, à Felon.

Haas Joseph, banquier, à Belfort.

Haas Prosper, id. id.

Hæffelé, directeur de filature, à Belfort.

Hartmann, professeur au Lycée, à Nancy.

Hasenclever, lieutenant au 35^e de ligne, à Belfort.

Hattenberger, brigadier d'octroi, id.

✕ Hattich, relieur, id.

Haumant, avoué, id.

✕ Hauser Léon, négociant, id.

Hengy, Président de la *Belfortaine*, à Levallois.

✕ Hennequin, agent d'assurances, à Belfort.

Heilmann Josué, ingénieur à la Société Alsacienne,
à Belfort.

Heilmann Jean-Jacques, ingénieur, à Paris.

Hechinger, chef de bureau à la Société Alsacienne,

- MM. Herrgott Camille, au Valdoie.
Hirn (l'abbé), aumônier des sœurs de Ribeauvillé,
à Belfort.
Hoffmann, directeur de tissage, à Rougemont-le-
Château.
Hosatte, directeur des écoles, à Belfort.
Houbre Léon, ingénieur en chef des ponts et chaus-
sées, à Belfort.
Houet, modeleur à la Société Alsacienne, à Belfort.
Huckel, libraire, à Belfort.
Humbrecht (l'abbé), curé de Saint-Joseph, à Belfort.
Huntzbucler, instituteur, id.
Husson Georges, juge au tribunal civil, id.
- Ingold (l'abbé), à Colmar.
- M^{me} V^e Iundt, propriétaire, à Belfort.
- MM. Jacquerez, inspecteur des travaux publics aux colo-
nies, à Paris.
Jacquez-Muller, négociant, à Belfort.
Japy Frédéric, général de division en retraite, sénat-
eur du Haut-Rhin, à Paris.
Japy Jules, manufacturier, à Beaucourt.
Japy Gaston, id. id.
Japy Henri, id. id.
Japy René, id. id.
Jeanneret, professeur au Lycée, à Besançon.
Jenny, percepteur, à Giromagny.
Joachim Joseph, négociant, à Belfort.
Joachim, pharmacien, au Valdoie.
Joachim, professeur au Lycée, à Châteauroux.
Jobin, avoué, à Belfort.
Jolivet, négociant, id.
Jolibois, dentiste, à Belfort.
Jourdain, propriétaire, à Altkirch.
Juif Conrad, négociant, à Belfort.
Julien, avoué, id.

MM. Keller Pierre, propriétaire, à Saint-Nicolas.

Keller, propriétaire, à Belfort.

Kessler Fritz, fabricant, à Soultzmatt.

Klem, préposé en chef de l'octroi, à Belfort.

Koch, manufacturier, à Rougegoutte.

Kœchlin Georges, manufacturier, à Belfort.

Kœhler, négociant, id.

Krœll, pharmacien, id.

+ Kubler, propriétaire, à Altkirch.

+ Lablotier, propriétaire, à Bourogne

Lacreuse (l'abbé), vicaire, à Etuefont-Haut.

Lafosse, propriétaire, à Belfort.

Lalloz Paul, avocat, id.

Lamarche, professeur au Lycée, à Belfort.

Lamy, docteur en médecine, à Petit-Croix.

Laubser, directeur de la *Société Générale*, à Belfort.

Laurent Paul, fabricant, à Plancher-les-Mines.

+ Laurent-Thiéry, rédacteur en chef de la *Frontière*,
à Belfort.

Lapostolest Noël, propriétaire, à Belfort.

Lachiche Amand, coiffeur, id.

Lachiche Christophe, coiffeur, id.

M^{me} Launois, id.

MM. Laroyenne, agent d'assurances, id.

Lauxerois, négociant, id.

Lebleu Xavier, négociant, id.

Lebrun, professeur à l'école normale, à Belfort.

Le Courbe (comte), avocat à la Cour d'appel, Paris.

Le Dérof, professeur au Lycée, à Belfort.

Lehmann Isidore, négociant, id.

Lesmann, banquier, id.

Letterlé, sculpteur, id.

Lévy-Grunwald Edouard, négociant, à Belfort.

Lévy Nephtalie, négociant, id.

Lhomme Edouard, à Giromagny.

Liblin, directeur de filature, à Rougegoutte.

Loichot (abbé), curé à Villers-la-Ville (Hte-Saône).

Loillier, médecin-major en retraite, à Belfort.

Louis, professeur au Lycée, id.

- MM. Loviton, chimiste en chef au laboratoire du Ministère des finances, à Belfort.
Lutenbacher, chef d'atelier à la Société Alsacienne, à Belfort.
- ✕ Magnié, notaire, à Belfort.
Maillard, propriétaire, à Belfort.
- ✕ Maître, ingénieur des mines, à Morvillars.
Marchal Emile, professeur au Lycée, à Belfort.
Marchal, pharmacien, à Belfort.
Marchal (l'abbé), curé à Montreux-Château.
Marcotte, industriel, à Chaux.
Maré, propriétaire, à Belfort.
Marion, commandant en retraite, à Belfort.
Marmet, chef de bureau à la préfecture, à Belfort.
Marty, médecin-major à l'hôpital St-Martin, à Paris.
Martz, conseiller à la Cour d'appel, à Nancy.
Marzloff, président-honoraire du tribunal civil, à Belfort.
- Mathey, industriel, à Senones.
Ménin, chef de bureau à la fabrique Dollfus et C^{ie}, à Belfort.
- ? Meillère, docteur es-sciences, chef des travaux chimiques de l'Académie de médecine, à Paris.
Ménétrez, avocat, à Belfort.
Ménétrez, colonel au 129^e de ligne, à Courbevoie.
Ménétrez, docteur en médecine, à Belfort.
Mény, chef de bureau, à Paris.
Mercky, électricien, à Belfort.
Mérot, percepteur, à Seurre (Côte-d'Or).
Metz Arthur, négociant, à Paris.
Metzger, rabbin, à Belfort.
Metzger, agent général des ventes des Houillères, à Ronchamp.
Metzger, clerc de notaire, à Belfort.
Meyer, inspecteur d'Académie, à Annecy.
- Meyer Lucien, naturaliste, à Belfort.
- ✕ Michel, commissaire-priseur, id.
Mignerey, professeur au Lycée, à Belfort.
- M^{me} Monnier, directrice de l'école supérieure, à Belfort.

— XIII —

MM. Monséguir (de), colonel d'infanterie de marine, en retraite, à Morlanne (Basses-Pyrénées).

Morey, géomètre, Ronchamp.

Moritz, négociant, à Belfort.

Morlot, propriétaire. id.

Morlot, chef de bataillon en retraite, à Belfort.

Mouton, directeur de l'enseignement primaire, à Belfort.

Mouzimann, fondé de pouvoirs de la Maison Viellard, à Morvillars.

Muller, médecin vétérinaire, à Belfort.

Muller, négociant, id.

Muller Eugène, propriétaire aux Sables d'Olonne (Vendée).

Muller, propriétaire, à Belfort.

Muller Maurice, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.

Mugnier, professeur au Lycée, à Belfort.

Munérot, id id.

Nardin, pharmacien, à Belfort.

Netzer, professeur honoraire, à Belfort.

Nicolas, professeur à l'école normale, à Dijon.

Nidergang, docteur en médecine, à Belfort.

Page, propriétaire, à Belfort.

M^{lle} Pain, à Paris.

MM. Pajot, professeur au Lycée, à Belfort.

Papillon, capitaine au 9^e bataillon d'artillerie, à Belfort.

Parisot, lieutenant au 13^e cuirassiers, à Chartres.

Paronelli, propriétaire, à Belfort.

Pélot, libraire, id.

Pélot, imprimeur, id.

Petitjean Armand, journaliste, à Paris.

Petitjean, docteur en médecine, à Jouarre.

Petitjean. id. à Belfort

— XIV —

- MM. Pergue, instituteur, à Florimont.
✕ Petitclerc, géologue, à Vesoul.
✕ Pezet, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.
✕ Plubel, professeur à l'école normale, id.
Pinault, capitaine en retraite, à Belfort
Piningre, instituteur, id.
∴ Pointet, président de la Société des Sauveteurs, à Belfort.
Porterat, agent retraité de la compagnie de l'Est, à Villemonble (Seine).
Portet, négociant, à Plancher-les-Mines.
M^{me} Potdevin (veuve), à Belfort.
✕ MM. Pourchot Louis, à Giromagny.
✕ Poussigue, directeur des Houillères, à Ronchamp.
✕ Prétet, comptable, à Belfort.
Prevot, capitaine en retraite, à Offemont.

Quiquerez, négociant, à Belfort.

Reiset (le vicomte de), au château de Vic-sur-Aisne.
Rémond, médecin-major au 151^e rég^t, à Belfort.
? Renault, agent d'affaires, à Belfort.
Reynaud, conducteur des ponts et chaussées, à Belfort.
Richert, pharmacien, à Neufchâteau.
✕ Ricklin Ernest, négociant, à Belfort.
✕ Ricklin, notaire, à Rougegoutte.
Riethmuller, propriétaire, à Perouse.
✕ Rœsch, pharmacien, à Belfort.
M^{me} Rœsch, institutrice, id.
MM. Rœlly, négociant, id.
✕ Rogenmoser, receveur des postes en retraite, à Belfort.
Romond, juge de paix, à Giromagny.
Romond, greffier du tribunal de commerce, à Belfort.
Rosier, professeur au Lycée, id.
Roueche, commis des Postes et Télégraphes, id.
Roussen (de), trésorier général, id.
Roux, industriel, à Montbéliard.
Roy, agent-voyer, à Rimaucourt (Haute-Marne).

MM. Royer, propriétaire, à Montbéliard.
Rozier, commis d'inspection académique, à Belfort.
Rudler, médecin aide - major au 42^e de ligne, à Belfort.

× Saglio Florent, propriétaire, à Paris.
Salomon, négociant, à Belfort.
Salignac-Fénelon (le comte de), député de la Haute-Saône, à Lure.
Saugier, directeur d'usine, à Morvillars.
Sauvageot, instituteur, à Etueffont-Haut.
× Schad, entrepreneur, à Belfort.

M^{lle} Scherer, professeur à l'école supérieure, à Belfort.

× MM. Scheurer Ferdinand, industriel, id.
Scheurer-Sahler Fernand, manufacturier, à Lure.
Scheurer-Sahler Julien, id. id.
Schirmer, proviseur honoraire du Lycée, à Belfort.
× Schlatter, pharmacien, id.
Schlicklin, directeur des écoles, à Belfort.
× Schmitt, libraire, id.
Schneider, maire de id.
Schultz, propriétaire, id.
Schwæderlé, professeur de musique, id.
Schwalm, propriétaire, id.
Senglé, conducteur des ponts et chaussées, id.
Sigrist, directeur de teinturerie, id.
Simonin, inspecteur primaire, à Arnay-le-Duc (Côte-d'Or).
Sombstay, fabricant, à Belfort.
Souché, président de la Société de botanique des Deux-Sèvres, à Pamproux (Deux Sèvres).
Spetz, fondé de pouvoirs de la banque de Mulhouse, à Belfort.
Spindler, industriel, à Plancher-les-Mines.
Spitzmuller Georges, rédacteur en chef du *Rallie-ment*, à Belfort.
Stehelin, trésorier-payeur général, à Dijon.
× Steiner, industriel, à Belfort.

Stiegler Léon, libraire, à Belfort.

× Sch... ..

— XVI —

- MM. Taufflieb, docteur en médecine, à Giromagny.
Tèkre, instituteur, à Bavilliers.
Thiault Michel, avocat, à Belfort.
Thiault Camille, directeur d'assurances, id.
Thietry, professeur au Lycée, id.
Tisserand, architecte, id.
× Tournesac, entrepreneur, id.
Toutey, inspecteur primaire, à Marseille.
Touvet, négociant, à Belfort.
Touvet, chef de bureau au ministère des finances, à Paris.
Touvet, notaire, à Giromagny.
Tresch, agent voyer, id.
Troyon, employé à la Société Alsacienne, à Belfort.
Trouillat, receveur des douanes, à Petit-Croix.
Turillot, huissier, à Belfort.
- Vautherin Auguste, pharmacien, à Paris.
× Vautherin Joseph, docteur en médecine, à Belfort.
Verain, chef de bataillon en retraite, à Belfort.
Vermot Arthur, industriel, à Châtenois.
Verny, contrôleur des douanes en retraite, à Dijon.
Viellard Léon, maître de forges, à Morvillars.
Viellard Armand, député du Haut-Rhin, à Paris.
Viellard Charles, industriel, à Morvillars.
Viénot, professeur à la Faculté de théologie protestante, Paris.
Voisinnet Jules, propriétaire, à Offemont.
Vuidard, notaire, à Belfort.
Vuillaume, médecin aide-major aux batteries alpines, à Nice.
- Walser Ferdinand, négociant, à Belfort.
Walser Xavier, id. id.
Warnod, maire de Giromagny.
Weill, professeur au Lycée, à Belfort.
Welté Alfred, pharmacien, id.

— XVII —

Wetstein, commis principal des douanes, à Belfort.
Wiss, instituteur, id.

Yvonnet, ancien commissaire-priseur, à Belfort.

Zæpfel, ancien vice-président du Conseil de Préfecture, à Nancy.

Zeller, recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand.

Zeller, instituteur, à Delle.

Zeller René, industriel, à Etueffont-Bas.

Zeller, comptable à l'usine Steiner, à Belfort.

Zweifel, ingénieur à la Société Alsacienne, à Belfort.



SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

F R A N C E

- Amiens. — Société des antiquaires de Picardie.
Autun. — Société éduenne des lettres, sciences et arts.
Société d'histoire naturelle.
Auxerre. — Société des sciences historiques et naturelles.
Bar-le-Duc. — Société des lettres, sciences et arts.
Belfort. — Section des Hautes-Vosges du C. A. F.
Beaune. — Société d'histoire, d'archéologie et de littérature.
Besançon. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Société d'Émulation du Doubs.
Bourg. — Société des sciences naturelles de l'Ain.
Bordeaux. — Académie nat^{le} des sciences, belles-lettres et arts.
Société Archéologique.
Caen. — Académie des sciences et belles-lettres.
Société française d'archéologie.
Chambéry. — Société savoisienne d'histoire et d'archéologie.
Châlon-sur-Saône — Société des sciences naturelles de
Saône-et-Loire.
Dijon. — Académie des belles-lettres.
Epinal. — Comité d'histoire vosgienne.
Société d'Émulation des Vosges
Gray — Société grayloise d'Émulation.
Grenoble. — Académie delphinale.
Société de statistique de l'Isère.
Langres. — Société historique et archéologique.
Lyon. — Société botanique.
Lons-le-Saunier. — Société d'Émulation du Jura.
Le Mans. — Société historique et archéologique du Maine.
Montbéliard. — Société d'Émulation.
Nancy. — Académie de Stanislas.
Société de géographie de l'Est.
Société d'archéolog^{ie} lorraine et du musée histori^{que}.
Société des sciences.

- Nantes. — Société archéologique.
Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
- Narbonne. — Commission archéologique.
- Nîmes. — Académie du Gard.
Société d'étude des sciences naturelles.
- Niort. — Société botanique des Deux-Sèvres.
- Orléans. — Société archéologique de l'Orléanais.
- Paris. — Société nationale des antiquaires de France.
Société philomatique, rue des Grands-Augustins, 7.
Société d'anthropologie, rue de l'Ecole de Médecine, 15.
Association phylotechnique, rue Serpente, 24.
Société géologique de France, rue des Grands-Augustins, 7.
Société de l'Histoire de France, 60, rue des Francs-Bourgeois.
Comité des travaux historiques et scientifiques.
Musée Guimet, avenue du Trocadéro, 30.
Mélusine (recueil de mythologie, traditions et usages).
Musée social, rue Las-Cases, 5.
- Reims — Société d'étude des sciences naturelles.
- La Rochelle. — Société d'histoire naturelle.
- Rouen. — Académie des sciences, belles-lettres et arts.
Société industrielle.
- St-Dié. — Société philomatique.
- St-Omer. — Société des antiquaires de la Morinie.
- Toulouse. — Société archéologique du Midi de la France.
Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- Vesoul. — Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône.
-

É T R A N G E R

- Berne. — Schweizerische Naturforschende Gesellschaft.
Fribourg. — Société fribourgeoise de sciences naturelles.
Société d'histoire du canton de Fribourg.
Colmar. — Société d'histoire naturelle.
Genève. — Société d'histoire et d'archéologie.
Institut national genevois.
Lausanne. — Société d'histoire de la Suisse romande.
Société vaudoise de sciences naturelles.
Metz. — Gesellschaft für lothringische Geschichte und Alter-
tumskunde.
Société d'histoire naturelle.
Académie (lettres, sciences, arts et agriculture).
Mulhouse. — Société industrielle.
Musée historique.
Neuchâtel. — Société neuchâteloise de géographie.
Porrentruy. — Société jurassienne d'Émulation.
Strasbourg. — Geologische Landesanstalt von Elsass-Lo-
thringen.
Gesellschaft für die Erhaltung der geschicht-
lichen Denkmäler im Elsass.
Universitäts und Landesbibliothek.
Washington. — Smithsonian Institution.
-

RÉUNION GÉNÉRALE DU 19 MAI 1901

Rapport du Secrétaire

MESSIEURS,

Depuis que j'ai l'honneur de présenter le rapport annuel de la Société Belfortaine d'Emulation, je suis heureux, chaque fois, de constater le mouvement ascensionnel de notre chère Société, caractérisé par le nombre croissant de nos membres, l'état financier de plus en plus prospère et la publication régulière, depuis dix ans, du bulletin qui tend même à prendre des proportions inquiétantes pour nos modiques finances.

Cette vitalité montre suffisamment que tous nos efforts concourent à mériter une place digne de notre ville dans le mouvement intellectuel.

Si, dans la première période de notre existence s'étendant de la fondation de la Société, de 1872 à 1891, les dix bulletins parus s'espaciaient assez irrégulièrement ; depuis, par contre, la publication en a été fort régulière et l'avenir nous inspire toute confiance à cet égard ; car, à l'heure actuelle, nous avons, en réserve, une vingtaine d'articles manuscrits formant un total de près de mille pages. Parmi ces travaux inédits, il en est surtout un, fort important, qui nous a été remis par notre Président, M. Berger, auquel nous adressons nos plus chaleureux remerciements. C'est une copie d'un manuscrit de la Bibliothèque de l'Institut, intitulé : Les principales villes d'Alsace. Le volume, relié en maroquin rouge, provient de la bibliothèque de Mazarin et porte, sur le plat, les armes de cette puissante famille. Rempli de documents très

intéressants pour l'histoire de la Haute-Alsace et, en particulier, de l'ancien comté de Ferrette, il semble être un recueil de pièces officielles intéressant l'administration de la contrée, recueillies et transcrites dans les premiers temps de la conquête française pour servir de guide aux intendants de la famille des Mazarins. Votre Comité espère publier, l'année prochaine, en volume séparé et comme supplément au bulletin, cet intéressant et précieux manuscrit.

Si notre Société est arrivée à une prospérité aussi satisfaisante, nous la devons au concours dévoué de nos nombreux collaborateurs dont les fructueuses recherches ont fourni à nos mémoires ces pages si instructives pour l'histoire du pays et ont mérité à la Société Belfortaine d'Emulation une réelle considération parmi les Sociétés similaires.

C'est également à nos collaborateurs que nous reportons le mérite des distinctions honorifiques dont la Société a été l'objet : les palmes académiques ont été décernées, à la suite du Congrès des Sociétés Savantes qui vient de se tenir à Nancy, à un de nos collègues M. Nardin. Nous l'en félicitons vivement. Tout récemment encore, le Ministère de l'Instruction publique, sur la proposition du comité des travaux historiques et scientifiques et, grâce aux démarches de notre Président, M. Berger, nous a accordé, pour encourager nos travaux, une subvention de 500 fr. à l'effet de publier l'inventaire du fonds Mazarin, déposé aux Archives départementales de Colmar.

Nous continuerons, comme par le passé, à être constamment guidés par les mêmes sentiments qui n'ont cessé d'être en honneur parmi les membres ayant siégé au Comité depuis sa fondation : l'amour de la science et de notre cher Belfort !

Bibliothèque. — Comme par le passé, notre collection d'alsatiques et d'ouvrages relatifs à l'histoire de la région s'accroît toujours par les acquisitions que nous faisons.

En 1900, la Société a acheté le 2^e volume de l'Alsace au XVII^e siècle, par Reuss ; les 4^e et 5^e volumes des Œuvres inédites de Grandidier : les quatre fascicules parus de l'ouvrage de luxe : du Donon au Ballon d'Alsace ; mémoire historique sur l'abbaye de Baume-les-Dames, par l'abbé Besson ; l'histoire de Neuchâtel en Bourgogne par l'abbé Loyer ; le royaume de Lorraine sous les Carolingiens par Parisot ; l'Alsace en 1814 par Chuquet, renfermant quelques pages très intéressantes pour l'histoire du siège de Belfort en 1813-14 ; deux ouvrages de notre compatriote, l'abbé de la Porte : *Esprit, saillies et singularités* du P. Castel et l'histoire littéraire des femmes françaises en 5 volumes ; enfin, deux autographes : l'un, du constituant Lavie, l'autre, du comte de Rottembourg, seigneur de Rougemont.

Musée — Grâce à l'obligeance de notre collègue, le Dr Marty, nous avons pu réintégrer dans la collection de Cravanche, deux crânes de cette station préhistorique qui, lors de leur découverte en 1874, avaient été emportés à Paris par le Dr Bernard pour être soumis à l'étude des anthropologistes. Depuis cette époque, ils étaient restés dans les collections de l'Ecole d'anthropologie. Nous remercions vivement notre collègue de son intervention, cela nous a permis de compléter la série des crânes mesurables, au nombre de 15, de la station de Cravanche. Cette série est fort remarquable et attire l'attention des anthropologistes visitant notre Musée. Depuis deux ans, nous avons discontinué nos recherches dans cette curieuse station de la pierre polie ; elles ne sont pas abandonnées, mais momentanément interrompues, en attendant que nos finances nous permettent de reprendre le travail.

rons pendant la Guerre de Trente ans par Dubail-Roy ; une Etude sur les poissons du Territoire par Roesch et enfin une contribution à la Flore du Territoire, par le Dr Cordier.

Situation de la Société. — Notre Société compte 8 membres honoraires et 439 titulaires ; nous correspondons avec 98 sociétés savantes. Depuis notre dernière réunion générale, nous avons eu le regret de perdre deux membres titulaires : MM. Albert Lehmann et Goffinet, morts dans le courant de l'année.

La situation financière est toujours en progrès et notre avoir a une tendance à augmenter ; vous allez en juger par l'exposé que va en présenter notre Trésorier.

M. Kauffmann, Trésorier, fournit l'état suivant de la situation financière à la fin de 1900.

Dépenses

Achat de livres et publications	238 95
Reliure	16 50
Allocation à l'aide-bibliothécaire.	400 »
Impression et port du Bulletin	1225 10
Recouvrement des cotisations.	55 60
Prix offert au Lycée	20 »
Frais de secrétariat	59 15
Imprimés et divers	46 50
TOTAL.	2061 80

Recettes

Excédent au 1 ^{er} janvier 1900	702 31
Subvention du département au Musée	200 »
» » à la Société d'Emulation.	450 »
Produit des cotisations	1641 »
Vente de Bulletins et divers	10 50
Intérêts des sommes déposées	27 65
TOTAL.	2831 46

— XXV —

Recettes	2831 46
Dépenses.	<u>2061 80</u>
Excédent.	<u><u>769 66</u></u>

Les comptes du Trésorier sont approuvés par l'Assemblée.

L'Assemblée procède ensuite au renouvellement du tiers des membres du Comité. Sont élus pour trois ans : MM. Berger, Dubail-Roy, Menétrez, Rœsch et Touvet, membres sortants.

~~~~~

# BIBLIOTHÈQUE

---

## Ouvrages reçus en 1900

---

### ACHATS

- L'Alsace au XVII<sup>e</sup> siècle par Rod. Reuss, 2<sup>e</sup> vol., Paris 1898, 1 vol. in-8°.
- Dictionnaire des antiquités grecques et romaines, 27<sup>e</sup> et 28<sup>e</sup> fasc.
- Notice historique sur la maison de Broglie, Paris, 1841, broch. in-8°.
- Nouvelles œuvres inédites de Grandidier : *Alsatia sacra*, II, 4<sup>e</sup> vol., Colmar, 1899. Ordres militaires et mélanges historiques, 5<sup>e</sup> vol., 1900, 1 vol.
- Nancy avant et après 1830, par Thomas, Nancy, 1899, un vol. in-8°.
- Du Donon au Ballon d'Alsace par Fournier, Paris, Ollendorff, 1900, 4 fasc.
- Etude de géographie historique sur la Saône, par Finot, Vesoul, 1878, 1 broch. in-8°.
- Les légendes de l'Alsace par Laurent, poésies, Paris, 1865, 1 broch. in-8.
- Mémoire historique sur l'abbaye de Baume-les-Dames par l'abbé Besson, Besançon, 1845, 1 broch. in-8°.
- Histoire de la seigneurie de Neuchâtel Bourgogne par l'abbé Loye. Montbéliard, 1890, 1 vol.
- Esprit, saillies et singularités du P. Castel par (de la Porte Joseph), Amsterdam, 1763, 1 vol in-12.
- Autographe de Lavie, 1787.
- » du comte de Rottembourg, 1718.
- De Pont-de-Roide à Vienne, souvenirs de voyage par Ulysse Robert, Besançon, 1899, 1 vol. in-12.

- Histoire littéraire des femmes françaises par une société de  
gens de lettres (abbé Joseph de la Porte) Paris, 1769, 5 v. in-8°.  
Le royaume de Lorraine sous les Carolingiens (843-923) par  
Parisot, Paris, 1898, 1 vol. in-8°.  
La famille d'autrefois en Alsace par Cetty, Rixheim, 1889,  
1 vol. in-12.  
L'Alsace en 1814 par Chuquet, Paris, 1900, 1 vol. in-8°.  
Grande encyclopédie, 25<sup>e</sup>, 26<sup>e</sup> et 27<sup>e</sup> vol.  
Revue d'Alsace, 1900, 6 fasc.  
Musée social, 1900, 12 fasc.  
Annales franc-comtoises, 1900, 6 fasc.

#### DONS

- Histoire philosophique de la Révolution française par Fantin  
Desodoards. 5<sup>e</sup> éd., Paris 1806, 10 vol. in-8°, don d'un anonyme.  
Annales Murbacenses, par A. M. P. Ingold, Paris, 1900, 1 br.  
in-8°, don de l'auteur.  
Bulletin du Club Alpin Français, 1899, 10 numéros, don d'un  
anonyme.  
Essais sur l'organisation rationnelle de la comptabilité à par-  
ties doubles par Moutier, Rouen 1899, 1 br., don de l'auteur.  
La colline de Malzéville par le D<sup>r</sup> Bleicher, 1898, 1 broch. don  
de l'auteur.  
Recherches sur l'origine et la nature des éléments du grès des  
Vosges par le D<sup>r</sup> Bleicher, 1900, 1 broch. don de l'auteur.  
Sur la dénudation du plateau central de Haye, par le D<sup>r</sup> Blei-  
cher, 1900, 3 broch., don de l'auteur.  
La colline de Sigolsheim. par le D<sup>r</sup> Bleicher, 1900, 1 broch.,  
don de l'auteur.  
Structure et origine des dragées calcaires de la prise d'eau de  
Lisbonne par le D<sup>r</sup> Bleicher, 1899, 1 broch., don de l'auteur.  
Sur deux dépôts quaternaires voisins du lehm dans les vallées  
de la Meurthe et de la Moselle, par le D<sup>r</sup> Bleicher, 1899, 1  
broch., don de l'auteur.

#### ENVOI DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

- Bulletin de la Société des sciences naturelles et d'archéologie  
de l'Ain, 4<sup>e</sup> fasc. de 1898, 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> fasc. de 1899 ; 1<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup>  
et 3<sup>e</sup> Trim. de 1900.

- Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs, 1898, 1 vol.  
» de l'Académie de Metz, 1896-97, 1 vol.  
» de la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain,  
T. XIV, 1898-99, 1 vol.  
Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France (21  
Mars 1899-11 Juillet 1899) 1 fasc. ; (28 Novembre 1899-10 Juil-  
let 1900), 2 fasc.  
Annuaire du Club alpin français, 1898, 1 vol. ; 1899, 1 vol.  
Bulletin de la Société archéologique de Béziers, T. XXVIII,  
1899, 1 vol.  
» » des sciences historiques et naturelles  
de Semur, 1898, 1 vol.  
Compte-rendu des travaux de la Société helvétique des sciences  
naturelles, 1897 et 1898, 2 fasc.  
Verhandlungen der schweizerischen Naturforschenden Gesell-  
schaft, 1897 et 1898, 2 fasc.  
Mittheilungen der Naturforschenden Gesellschaft in Bern,  
1897, 1 fasc.  
» der geologischen Landesanstalt von Elsass-  
Lothringen, Band 5, Heft 1, 1899. 1 fasc. ; Heft 2, 1900,  
1 fasc.  
Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basse-Alpes,  
1899, 4 fasc.  
Bulletin de la Société archéologique de Nantes, 1899, 2 vol.  
Mémoires de la Société savoisienne d'histoire, 2<sup>e</sup> série, T. XIII,  
1899, 1 vol.  
Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne,  
1899, 4 fasc.  
Report of the Missouri botanical Garden, 1900, 1 vol.  
Bulletin de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-  
lettres de Toulouse, 1898-99, 4 fasc.  
Mémoires de la Société archéologique de Touraine, T. XXXIX,  
1899, 1 vol.  
Bulletin des séances de la Société des Sciences de Nancy,  
1900, 5 livr.  
» de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François,  
1900, 1 vol.

- Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Orléans, 1899, 1 vol.
- Annales du Musée Guimet : Si-Do-in-Dzou (Gestes de l'officiant) par Kawamoura 1899, 1 vol. in-8° ; Introduction à la philosophie Védanta, par Muller. 1899, 1 vol. in-12 ; Recueil de documents laotiens par Lefèvre-Pontalis, 1900, 1 vol.
- Mémoires de la Société d'archéologie lorraine, 1899, 1 vol.
- Annales de l'Est, 1900, 4 fasc.
- Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or, T. XIII, 1895-99, 1 vol.
- Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, T. XXVI et XXVII, 1898 et 1899, 2 vol.
- Annales de la Société botanique de Lyon, 1899, 1 vol.
- Comité des travaux historiques et scientifiques : bulletin archéologique, 1899, 2<sup>e</sup> livr., 1 vol. 3<sup>e</sup> livr. 1 vol. 1900, 1<sup>re</sup> livr. et 2<sup>e</sup> livr. ; bulletin historique et philologique, n° 1 et 2 de 1899, 1 vol. ; bulletin des sciences économiques et sociales, 1900, 1 vol.
- Bulletin de la Société neuchateloise de géographie, 1900, 1 vol.
- » » d'histoire et d'archéologie de Genève, T. II, livr. 3, 1 fasc.
- » » des sciences de Nancy ; série 2, T. XVI, fasc. 34, 1900.
- » » philomatique vosgienne, 1899-1900, 1 vol.
- » » d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône, n° 30, 1899, 1 vol.
- » » d'histoire naturelle de Toulouse, 1895, 1 fasc. ; 1896, 1 fasc., 1897, 1 fasc. 1898-99 2 fasc.
- » » fribourgeoise des sciences naturelles, T. VII, fasc. 3 et 4 :
- Congrès archéologique de France : séances tenues à Morlaix et à Brest, 1898, 1 vol. ; séances tenues à Nîmes, 1899, 1 vol.
- Mémoires de la Société éduenne T. XXVII, 1899, 1 vol.
- » » d'agriculture, sciences et arts du Nord, T. VI, 1895-96 ; T. VII, 1897-99.
- Fêtes du centenaire de la Société d'agriculture, sciences et

— XXX —

Extrait du Bulletin de la Société belge de géologie (excursion dans les Vosges) 1900, 1 fasc.

Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde, 1898 et 1899, 2 vol.

Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, 1899, 1 vol. ; 1900, 1 vol.

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 1899, 1 vol.

» de l'Académie du Var, 1899, 1 vol.

» de la Société botanique des Deux-Sèvres, 1899, 1 vol.

» » pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, 2<sup>e</sup> série, 20<sup>e</sup> vol., 1899.

» » d'histoire naturelle d'Autun, 1898, 2 vol.

Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres de Caen, 1899, 1 vol.

Annuaire bulletin de la Société de l'histoire de France, 1899, 1 vol.

Bulletin de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes, 1899, 1 vol.

Précis des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, 1898-99, 1 vol.

Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1899-1900, 1 vol.

» » de Nîmes, 1899, 1 vol.

» de la Société d'Emulation du Jura. 1899, 1 vol. 2 exempl.

Flore de France par Rouy et Foucaud, T. VI, 1900, (publié par la Société des sciences naturelles de la Charente-Inf<sup>re</sup>).

Bulletin of the geological Institution of the University of Upsala, 1899, 1 vol.

» de la Société archéologique de Soissons, 1895 à 1897, 3 vol.

» » académique de Laon, T. XXX (1895-1899) 1 vol.

Discours prononcés à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes le 9 Juin 1900, 1 br.

Mémoires de la Société d'Emulation du Doubs. 1899. 1 vol.

- Bulletin de la Société d'histoire et de littérature de Beaune,  
1898 et 1899, 2 vol.
- Mémoires de la Société académique de Cherbourg, 1897-98,  
1 vol.
- Bulletin de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François  
1896-99, 1 vol.
- »            »    d'embellissement de Belfort, n° 5, 1900,  
1 broch.
- »            »    de l'académie delphinale, 1899, 1 vol.
- Mémoires de la Société des lettres et arts de Saint-Dizier,  
T. VIII (1895-98), 1 vol.
- Bulletin de la Société polymatique du Morbihan, 1898, 1899,  
2 vol.
- Jahrbuch für Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Loth-  
ringens, 16. Jahrg., 1900, 1 vol.
- Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg, 1<sup>re</sup> livr.  
du Tome VII, 1900, 1 vol.
- Table générale des publications de la Société d'anthropologie  
de Paris (1860-99), 1 fasc.
- Annales de la Société historique de Château-Thierry, 1899,  
1 vol.
- Bulletin de la Société lorraine de photographie, 1900, 11 livr.
- »        »        »    géologique de France, 1900, 15 livr.
- »        »        »    d'histoire naturelle de Saône-et-Loire,  
1900, 10 livr.
- »        »        »    archéologique de Touraine, 1900, 4 fasc.
- Ornis, 2 livr.
- Bulletin de la Société vaudoise des sciences naturelles, n° 133  
à 137, 5 fasc.
- »        »        »    industrielle de Mulhouse, 1900, 8 livr.
- »        »        »    de l'Alliance française, 4 n°s de 1900.
- »        »        »    de la Société des antiquaires de Morinie, 1900, 4 fasc.
- »        »        »    d'études des Hautes-Alpes, 1900, 1 fasc.
- »        »        »    de la Commission archéologique de Narbonne, 1900,  
2 vol.
- »        »        »    de la Société industrielle de Rouen, 1900, 5 fasc.
- »        »        »    d'agriculture et sciences de la Lozère,  
1900, 2 fasc.
- »        »        »    des études littéraires du Lot, 1900,  
5 fasc.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Paris, fasc. 4, 5 et 6  
de 1899, n° 1 et 2 de 1900.

» » » archéologique et historique de l'Orléa-  
nais, 1900, 3 livr.

» » » des sciences naturelles de l'Ouest de la  
France, 1900, 3 fasc.

» » » de géographie de l'Est de la France,  
1900, 3 fasc.

» » » historique et archéologique de l'Orne,  
1900, 3 fasc.

» » » d'étude des sciences naturelles de  
Reims, 1900, 4 livr.

» de l'Association philotechnique, 1900, 7 livr.

» de la Diana, 1900, 3 fasc.

Mélusine, 1900, 6 fasc.

Revue de l'Avranchin, 1900, 4 fasc.

Revue historique et archéologique du Maine, 1900, 2 vol.





# GLOSSAIRE

## DU

### Patois de Châtenois <sup>(1)</sup>

---

#### U

A Châtenois, et dans la région, *u* a en général les différentes prononciations françaises, c'est-à-dire que dans certains cas il perd son caractère, par ex. dans la syl. *un* le son de l'*u* n'existe pas. Cependant à Epauvillers (Clos du Doubs) il y a un *u* 1/2 nasalisé où le son de cette voyelle est conservé ; ex. : *u<sup>n</sup>* = un *u* net suivi d'un léger son de l'*n*, comme cela a lieu pour *i<sup>a</sup>*, voy. *I*.

**Ucherai**, [Urcerey\*, vge TBf. En notre région, la term. des noms en *ey*, se prononce *aï* ; les *francisants* la prononcent *é*. Pat. ± sous montag. ou parler salbérien mêlé : *i veu*, je veux ; *vos* ou *veus viais*, vous voulez ; *couri*, courir ; (et non *ritaï*) ; *Djeûsè*, Joseph ; *ça se peut bin* : cela se peut bien ; *tchevâ* : *s'ru'ye*, soleil ; *mettrot*, dressoir ; *arou* avec ; *è diant* : *i m'en vais i beu tieûdre* ; ils disent : je m'en vais au bois, cueillir.... *ouri* et non *ritaï*. Stoff. cite l'Urserin, ru d'Essert.

*C'hôtot* ; *d'zô yeu mettrot* (sous leur dressoir) ; *Goille*, (*gaille* Ch.) ; *Favieule*, (*faiviôle*, Ch.) haricot. *In hanme*, *lou gobe-tout pyê*. C'est pat. = salbérien ou sous montg., mais commençant à s'altérer ; ex. : *Beu*, bois, d'autres disent *bô*.

**Ue**, **Œuf** ; *ûe tieu c'haï* [œuf cuit clair] c. à d. resté ± transparent.

**Uf** (en Als). Sur, = *auf*, all. (1).

**\*Ugène**, [Eugène\*. Fém. *Ugénie* ; enf. *Nini*, Bf. (2).

**Ugonin**, anc. n. pr. Bf. ; dim. de Hugo, n. de Saint.

**Ujai**, [User\* usé\* (et non se servir de). Le part. *ujai*, = 1° usé, vieilli, fini par l'âge ou le travail. *C'ât in hon·me* ujai. 2° parlant des choses (usé par l'usage).

*Ujure*, usure.

**\*Usaidje**, usage. **\*Usaidje**, usager.

**Ullat**, n. pr. de Delle, 1496. Voy. *euil*, rad. ?

**Ullise**, voy. Lys (goutte du) Comp. L. *Ulex* ; *Ulicis*, Ajonc, plante à piquants. VHA. *Hulis.*, fragon épineux.

La vallée du Lys, en Val d'Aoste (Italie savoyofone). Glacier du Lys.

**\*Urmatt**, sur la Bruche, arr. de Strasbg., vge où résonne le patois lorrain français (3), à 30 et q.q. kilom. de Strasbg. Hurmusa, en 810.

**Ure**, Heure, voy. *hure* ; *oure*, à Vescemont.

**Ursanne**, n. de bap\*, jadis employé en Ajoulofonie ; S<sup>t</sup> *Ursanne*, ville de l'ancien dép<sup>t</sup>. M<sup>t</sup> Terrible.

**Urson**, Hérisson. VFr. *ériçon* ; L. *Héricius*, ou *éricius*.

*Ursenaî*, [Herissonner], Hérissier. *El e l'poi tout ursenaî*.

**Ursle**, 1° Hérissier ; 2° exciter un chien à l'attaque, à ce point que le poil de son dos soit hérissé. *El ursait* (hérissait) *son tchin contre moi*.

*El aivait le poi di dô heursenaî ;*

*E môtrait les dents, lai coue drässie* (Croix, c<sup>m</sup> Delle).

**Usserot**, Petite tatière, Exincourt.

**Uti**, Outil. *Utile*, id. en fr.

**Utre**, prép. Outre. *Utre meujure*, outre mesure.

*D'utre òn utre*. De part en part

*Utrepiessaî*, Outrepasser.

Outre-la-vie. l. dit à Sternenberg, c<sup>m</sup> Dannemarie, Stof.

**Uvie**, hiver, forme d'*huvie*, voy.

**U·ye**, Œil, Salbert, Angeot, etc. Voy. *bouraî* (*dus\_u·yes*).

(1) Nous avons mis q.q. mots alsaciens qui se trouvent dans les anc. docu-  
ments du TRF.

V

*I Vâ*, te *Vâs* è *Vât*. (L's est muette, le *t* fait liaison) Je *vaux*, tu *vaux*, il *vaut*, voy. *voillei*.

**Vâ**, s. f. (n. de lieu) comme en latin et jadis en fr. Val. *In Chans.* de Roland, est au *fém.* dans les l. dits, mais déjà au masc. comme n. commun. Qf. *veau*, en fr. cadast.

*Laval*, n. pr. à Courtelevant.

*Fraidevâ*, voy. *frai*.

L. dits sur le *Veau*, sur les *Veaux*, TBf. fr. cadastr. *Paquis-Évau*, Perouse (Stoff).

*Lai Vâ* — plus. l. dits de Vallon à Ch. ; « *Lai Vâ* » pat. Bf. devenu *La Vaux*, à Bf. (D. R.) en fr. cadastral, puis *Le Vallon*, en fr. plus moderne, à Bf. au faub. de Brisac.

? *Folz*, l. dit à Bendorf (Ferrette) ; [Vals\* en 1326 (Stof).

**St-Vâbie** [St-Valbert\*, près Héricourt.

**Vâchai**, [Verser\*. **Rönvâchai**, [Renverser\*.

**Wache** (Ulrich de la), Bourgeois de Porr. XIV<sup>e</sup> Siècle.

« *Wayche* », mot ind. par M<sup>r</sup> Vautrety (comme signifiant), au XIV<sup>e</sup> S<sup>e</sup> « roue hydraulique » (1), à Porrentruy. Il faudrait écrire *Voiche*, p<sup>r</sup> répondre à l'ajoulot. Il s'agit ici probabl. d'une roue à palettes sur lesquelles l'eau est *versée* par le canal du bief.

En Montb. *Vâtche*, foulon (Contej.) et *Vâtchîe*, fouler en Montb., appuyés par le VFr. *Gaucher*, Roq. fouler, peuvent revendiquer la parenté. ± Homologie entre le W et le G dur (comme entre Gaulcher et *Vâtie* ; voy. Vh All. *Waskan* ; all. *Waschen*, laver ; et le fr. Gâcher ; all. *Walken*, fouler.

**Vâdé**, vge annexé, Valdieu (Vâ = val, Dê = Dieu) ; voy. Dê. Situé au seuil de séparation des bassins du Rhône et du Rhin. Dernier vge patoisant fr. en cette direction Nord. En 1261, Valdeu, Lat. [Vallis Dei\* 1320. Les dim. en *al.* ex : *coinat*.

**Vâdje**, *Vâdjot*, *Vâdjäte*, *Vâdjouere*, *Vardjîe*, etc. voy. *Voî*.

**Vâdje**, s.f. [Garde\* *Vôdje*, Montb. et Montag. Auxel. de l'**anc.** all. *Warten*, garder ; ex. : *c'ât in bon tchin de vâdje*.

**Vădjaî**, Garder, conserver (1). **Voidjaî**, aj. L'à long primitif devient bref, comme souvent, dans les dérivés.

**Vödjai**, en Montb. ; **Vödjà**, en Montg. **Évodjôtâ**, dispersé, parlant des poules apeurées hors de **Vödje**, Auxelles.

Le *W* all. devenu *V*, nous paraît ancien moyen-âge, tandis qu'en temps plus moderne, il est représenté par *d'y*, ou *di* (Voy. *Diaïdje*, *Diaïttaî*) parce qu'il a passé par le fr. (Garde, Guet).

\**Diaïdje*, s.f. garde militaire, paraît dérivé du fr.

\**Diaïdje*, s.m. (un) Garde. \**Coûe de diaïdje*, corps de garde.

**Banvaî**, Garde du ban = *Bangard* dans l'anc. fr. local et à *Brumt'* (Brumath).

*Se bai'ÿie vâdje*, se donner garde.

**Vödje**, à Plancher, garde-fou. **Evödjôtâ**, éveillé, qui est sur ses gardes, Auxel.

Jehannenat, dit *Vaige*, bourgeois de Porr. en 1317.

**Vădô**, vge, voy. Vaidoûe.

**Văgai**, [*Văguer\**, aller ça et là sans but, sans protection (L. *vagare*), ex. : *Ê luiche vâgai sîes aïfans, sîes biètes*.

**Văgai**, adj. Téméraire, écervelé, Dr J. V. ex. : *c'ât in vâgai*.

En argot des voleurs, à Paris, *vaguer*, sortir pour voler.

**Văjai**, ou *Vaget*, Putois ; *Viegeu*, Plancher-l-M. ; *Vaujâ\**, Vescemont ; Pat. Messin, *Véchou* ; Dans la Meurthe et au Ban-de-la-Roche (B. Als.) *Chô* ; Vosges, *Vêho* ; Norm. Pic. *Ficheu* ; Corblet donne *Ficheu* pour le mâle de la fouine et le le tire de *fagina*. En Montb. *petôe* ; Bes. *petoue* ; *p'tôe*, à Mandeure. Als. et All. *Illis*. *Pitou*, à Morey (Jussey). L. dit, *La Nos Vaget*, à Florimont (Stof).

Ce mot de *vajai* (ou ses analog.) regarde les frontières all. et flamande, et la Manche normande. On peut considérer notre mot comme un neveu de l'all. *Wiesel*, belette.

**Vahin**, voy. *Voi'ÿin*.

**Vai**, s.m. Gui (à Epauvillers).

**I Vai, te vais, è vait**. Je vais, tu vas, il va ; l's fait liaison dans *vais*<sub>i</sub>.

**Vaf**, ou **Vay**, l. dit ; Nord du dép't du Doubs, [Gué). Voir la forme *voî*.

**Lou Valdoûe**, le Valdoie, vge TBf, et non *Valdoie* (1); *Lo Vádó*, en Montag. et sous m. ; *Wedo*, en 1350.

Notons que *Vâ* (val) qui se trouve dans le *Vâdê* (Valdieu) ne se trouve pas dans *Vaidoue*. Ex. de son pat. salbérien. *Veus finites*, vous finissez : *c'tie-laite*, celle-là.

*Les Boroillots* (2) *di Vádó*, sobriq. (Sermamagny) *Les ô-yes di Vâdo*, id. ; *Lou Vaidó*, à Argiésans ; *Lou Vaidoue*, à Rethenans, Bf.

**Vaïjin**, [Voisin\* ; Voisinailje, Voisinage. *Malvisin*, surn. (en 1400) à Porrentruy.

En 1429, à Porrentruy, rue de *Mavesin* ; en 1442, *Malvesin*, (Vautrey) (n. franco patois). Cela semble indiquer que l'l ne se prononçait pas, comme en pat. actuel.

« En 1406, Girardin *Malvisin*, de Croix ».

Le ctr = *Bonvoisin*, n. pr. Anjoutey.

**Vaingnie**, Semer, VFr. *Vaingnier*, cultiver, labourer, gagner, forme de *gaigner*, VFr. labourer. Notre patois fournit plus<sup>t</sup> ex. de V = G : *Voignie*, à Mandeure ; l. dit les petits *Vains*, Joncherey, Charmois. *Petits Vins*.

*Ônvaingnie*, Ensemencer ; réd. *rônvaingnie*. Rad. *Vha*. *Weida*, pâture, chasse ; en Wallon, *Waide*, prairie ; qui a aussi donné *Voï-yin voy*. ce m.) ; comp. *Vaïdoûe*, vge.

*Vaingnaijon*, sf. Semaille. *Vaingnu*, Semeur. Confrérie des Gagneurs (laboureurs) au XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>, à Porrentruy.

*Tiaigne Roûese* (Gagne Rose, fr. Cadast.) l. dit champs, à Ch.

*En gaignay*, l. dit, Urcerey, 1602, (Stof).

*Les gros Vains*, l. dit de champs à Charmois.

**Vaitche**, [Vache\*, *Vatche*, Etobon, Rosemont. *Vaiche*, à Vesoul, Fougerolles.

**Vaitchate** [Vachette\*. « *Vaichate*, sic (3) » probabl. *Vaitchate*, à Meroux. *Colchique*. (Bulbes comparés à mamelles).

*Vaitcherun*, Vacher ; *Vaitcherie*, Vacherie, l. dit de bois d'anc. pâturage, provenant de l'anc. vge de Villars, act<sup>t</sup> boisé.

*Vacquerin*, anc. n. pr. Porrentruy, 1472.

**Vaivre**, Waivre, etc. voy. *roivre*.

(1) Les étrangers s'étant mis à dire Valdoie au lieu de Le Valdoie, vite on les a imités !! et on a dit je vais à Valdoie ! petit exemple d'un défaut national d'imiter les étrangers.

(2) Voy. Barail.

(3) J. Jacques, à Meroux.

**Vai·yai** ou **vê·yai** l. dit de pré. Son homol. = Vieillard, voy. *Vîe·yai*.

★**Vai·yance**, [Vaillance] Tour de force, acte d'audace téméraire.

**Vâjet**, voy. *Vâget*.

**Valancinay**, n. patois de la ville de Villé (Baquol) H<sup>te</sup>-Als.

**Valérien·ne**, *Valériane* officinale.

**Vâle** ou *Valle*, paquet de fumier plié en deux, concourrant à former les assises d'un fumier (tas), paré, *valloné*, placées alternativement dans une direction opposée. Ex. : *Voilai dîes belles Valles* !

L'All. *Vall* = rempart, bouillon, et *Walen*, rouler q. q. entre les mains. *Walken* fouler.

**Vâlmôn**, s.m., Petite meule de foin formée le 2<sup>e</sup> jour de la fenaison, pour passer la nuit dans le pré ; = peut être à mont de *valles*, voy.

**Vâlot**, 1<sup>o</sup> [Valet\*, Serviteur ; id. en Month. ; aj. *Vâlât*. 2<sup>o</sup> Valet (d'établi de menuisier). *Valot·dîes·prais*, homme chargé de la distribution de l'eau dans les prés (*dô lai velle*) à tour de rôle.

D'après Roq. Valet = en VFr. du Moyen-Age, jeune homme non marié, non majeur, en *service*, ou sous la domination de qui est chargé de sa conduite ou de son éducation, et cela dans toutes les classes de la société.

D'après Brachet, c'est un écuyer (*vaslet*, dim. de *Vassalis*) servant sous un seigneur. D'après Stappers, = qui relève d'un seigneur, combattant. Il le fait dériver de *gwas*, jeune homme, serviteur, en Kymric.

Dans la loi des All., *Vassus* a le sens de *serviteur*.

A la fin du XVI<sup>e</sup> S<sup>e</sup>, Valet = page (Roq.)

3<sup>o</sup> *Vâlot*, est aussi de nos n. propres régionaux ; id. à Lure. Dim. non aj. à Fêche-l'Eglise, *Valotot*. N. pr. *Vallat*, à *Lebetain*.

Les noms de familles roturiers sont en général postérieurs au XIV<sup>e</sup> S<sup>e</sup> à peu d'exception près. *Valiton*, anc. n. pr. à Brevillers.

*Vâ·yôt*, surn. dont la femme = *lai Vâ·yâte*.

*Bonvalot*, n. pr. Bourogne.

Bévalet, ancien n. pr. de Bf. où figure le *Bé*, pat. Bf. = Bel.

A Besançon :

Ce poupenot,  
Ot dans une écurie,  
En in counot, (counot)  
Sans paiges et sans *volots* (Noels Bes).

*Wallot*, n. pr. à Berlin, où le W germ. à remplacé notre V. peut-être comme concordant mieux avec lui, en All.

**Vănäte**, Oiseau de proie de la taille d'un pigeon, prenant les souris dans les champs. Épervier ou un autre oiseau analogue (Mandeure). Voy. *vôn*, rad.

**Vandlâ**, G-y, Déménager, (manusc. J.-V.) : [*vandlaï\** (ailleurs) [*Vandeler\** Bf. Vandlai, Salbert. Aller sans but, courir les chemins, mener une mauvaise vie, s'agiter, (syn. de « *Viera·yîe*, Ch.)

All. *Vandern*, et *Vandeln*, marcher à pied.

Adj. *Vandlu-use*, TBf, Coureur-se.

**Vânesse**, Urine émise par un enfant sur le plancher ou dans les langes.

**Vans**—si. Allons-y ; n° vans, n° allons ; voy *allaï*.

**Vârans**, Vârons, vâro, etc., voy. temps du V. vouer.

**Vărait**, [Verrat\* L. Verrès. Comp. [*Goret*], *Vorè*, à Bournois = [*Găurait*]) voy. *Gouri*.

Le Lat. *Verrès*, chez les Romains, avait la sign. de *Verrat*, porc ; et même porc castré (1). Voy. *franc maîle*, au m. *maîle*, p° analog.

**Vardje**, 1° *Verge\**, les diff. sens du fr. y compris le sens anat. 2° partie principale cylindrique du fléau battant le blé, etc.

**Vardjie**, Vadju, voidjie, voy. *voi* (vert).

**Vărdju** [*Verjus\** de pommes, ou de « *biassons* » jus récent non fermenté de ces fruits mûrs.

**Văre**, [*Verre\** ; aj. s° [*Voire\** ; en Month. [*Vöre\**.

**Varneuchê**, Ver ou larve [*Vermisseau*], se dit surtout du ver blanc, ou larve du hanneton, laquelle vit 2 ou 3 ans. *Varmécê*, à Mandeure.

*Varmôché* (2), à Auxel.-B.

(1) « D'après Plutarque (Vie de Cicéron (éd. Trubner § VII, p. 244) : *Beryen*, (Verrat) *gar oi Romaïoi tōn' ektetmēmenōn'* (castré) *C'hoirōn'* (porc) *Kalozasi* » Dr Corlieu.

*Varmeuchelaï*, attaqué par les vers (fruits, légumes).

*Varmun*, s.m. Ver, larve, bête rampante ou autre, enfant ou homme nuisibles, ex : *Vormuns* dans la chans. de Frahier, indique les soldats d'Arioviste, le w de ce mot, dans la ch. recueillie par M. Poly, doit je crois être remplacé par V. Au pl. signifie aussi troupe d'enfants (péj.).

*Vormun*, Vermine, troupe d'enfants, à Bournois, qui y a donné *Vormun'nä*, miné par la vermine (Roussey).

*Vormêne*, Vermine, bêtes ou gens malfaisants, S-E du Montb. Les *Malveuchés*, à Froidefontaine (Stoff), l. dit. Peut-on mettre ici ? *Malfeschin acker* 1550, c<sup>re</sup> Ranspach, (Stof), c<sup>re</sup> S<sup>t</sup> Amarin c<sup>re</sup> où se rencontrent des traces de notre pat. en l. dits.

Si le nom de ver est appliqué aux gens malfaisants, le n. de « coterè » cabanier, pillard est par contre attribué aux vers ; voy. ce m.

**Vârôn**, [Vaurien). *Alias*, *Vârân*, Montb. Bourogne.

**Varonne**, Varanne, voy. *Voiron-ne*.

**Varquelure**, Etoffe de fil ou coton, quadrillée de raies blanches sur bleues, ou de raies rouges sur blanc. *Vairquelê*, à Plancher.

**Varqueleu**, à Angeot, forme du précédent. *Vorquelure*, à Montb.

*Verquelure*, 1461, à Iléricourt (Duvernoy. All. Werk, œuvre.

**Vâson**, Gazon, pelouse. All. *Wasen* : Vha, Waso ; (Celt. B. *glasen*), Dér., *önvâsenaï*, garni de gazon. L. dit *Planchewasen*, patur. à Fellingring (Stoff).

Les n. fr. et all. sont employés en l. dits p<sup>r</sup> pelouse sèche dans les hauteurs des Vosges.

**Vâsse**, [Vesse\* du L. *Vicia*. Chu ! Bâne (n. de Jument) c'ât diés *Vasses*.

**Vâsse**, Vesse, *Vâsse-de-loup*, champignon g<sup>re</sup> *lycoperdon*, à réceptacle globuleux ; en se déchirant, il laisse échapper un nuage de sporules très petites.

**Vâssie**, Vesser, l'adj. est *Vâssu-se*.

**Se Vâssie**, se crotter, se couvrir de rase, de boue.

**Vâsse**, à Bournois = grosse tache de boue au bas de vêtements de femme.



? **Vatchie**, patauger, Exinc. Voy. *Watche*, mis au V. simple.

**Vassechtrieble**, Espèce de grosses nouilles, en cordes, coulées dans l'eau (*Wasser*) froide par un entonnoir à manche, et à une ou deux douilles. En All. *Wasserstrudel*, (*Wurtemberg*) ; *Strudel* = Crêpe en All. A Rouffac (H.-R.), à Wasselonne (B.-Rh.), *Wassestrieb*.

**Vaçque te vais** [Où est-ce que tu vas], *Văç'que* est contraction pour *Où ât ce que...* ; élévation d'un v devant l'a, comme *oroillon*, à Sermamagny, *ouie* a pu donner *arbaillon*, Ch. et *orboillon* en Montb. *ouies*, par élévation d'un b.

**Ê vôt**, [il veut ; voy. *foillei*].

**Vâtchâil** ou **Vâtchăye**, Espèce de pommier ; pommes douces, coniques, (*Vâtchayes*). Se dit aussi de pommes altérées dans leurs formes, irrégulières, soudées, ou avortées (= *diesaitchaies*). Petite pomme accolée à une plus grande.

**Vâtie** [Vauthier\*. à Chât., Vézelois, etc. ; en Montb. et Gauthier : ex. *Bourg Vâtie*, quartier de Montb. édifié par Gauthier, de Montb. *Gauchet*, n. pr. voy. aussi à *Gâtche* (1).

*Vâtiermont*, Vauthiermont, vge TBf, traduit par les all. en *Walthersberg*. Etat d'esprit particulier. N. pr. *Bonat*, n. de lieu, bois *Crozat*. « *Folewinus et conjux Cremhildis in vico Waldar-ses* », 796.

*Vâtrin*, forme pat. de *Vautherin*, n. pr. Lat. *Valtherus*, de *Walther*. Dim. *Vatrinot-Vautrinot*, n. pr. à Ste-Marie-aux-Mines. « Gauthier ou Walther de Croix » (Liblin). *Walterius*, presbiter de Castenaco. Le n. de fam. *Vautrin*, sans *h* est ord<sup>e</sup> d'origine Lorraine de la forme lor. *Walterus*, sans *h*., tandis que ceux de Comté ont ord<sup>e</sup> une *h*, de *Walther*.

**Vaulthier**, de Charmoille 1437.

**Welté**, n. pr. à Dannemarie, H<sup>e</sup>-Als. *Welti*, autre forme. « *Le Maix Phillety* » XVI<sup>e</sup> S<sup>e</sup> à Trétudans.

*Vaulterot*, anc. n. pr. à Longeville-s.-D., Montb.

*Gauchet* peut venir de *Galcherus* (voyez à *Laudes* et à *Gâtchie*).

*Gautherat*, n. pr. à Chavannes-l.-G. — V<sup>e</sup> Vautherin, 1<sup>re</sup> du n. à Ch. ; au XVIII<sup>e</sup> s<sup>e</sup>.

Bourquin *Vautherin* n. pr. à Delle 1499. Ce n. pr. existe a

Gautherin, à Réchésy.

**Dzô Vâtreu**, l. dit = *Sous Ventreux*, fr. cad. à Argiésans.

**La Vauche**, Ecart de Montreux-Ch. (Baquol, c. Stof). *L'Etang de la Vauchière* XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>. La Chapelle s. C.

*Les Vauches*, l. dit près Porrentruy. Moulin de la *Vauchatte*, sur le Doubs (Suisse). Ces m. sont syn. et cong. à ôsier, et au breton *aozil* (osier), Grec, *oisos*, (Stap.). St-Vital; Sav. avan.

*Vaugier* ? n. pr. à Vellechevreux, (H<sup>e</sup>-S<sup>e</sup>).

**Vaux**, anc. *droit mortuaire*, variant selon les localités, les situations ou les coutumes.

Ex : « Quand une personne (de la mairie de Châtenois) (1) meuret (2) *sans héritiers de son corps*, la seigneurie de Belfort prend un *vaux*, soit la meilleure pièce du bestiaïl ou habit... » 1573. Traduit de l'all. en 1667. (Prouosté de Belfort, Dubail-Roy, Bull. S. Em. Bf, n° 9) c'était ici le droit de main-morte.

« Les sujets de cette mairie (Chèvremont) ne doivent *aucun vaux* (phal) » (Bonvalot). Id. p<sup>r</sup> la mairie de l'Assise sur l'Eau ».

Ceux de Bethonvilliers « ne doivent *point de vaux*, mais quand quelqu'un de la mairie... *vient à mourir*, et que ses *héritiers sont étrangers*, ils doivent chacun un *florin* » (D. R. id.)

« Chaque *colonger mourant* doit au prieuré (de Froidefontaine) le *val*, c'est-à-dire le meilleur meuble » (Rev. d'Alsace, 1883, p. 407, F. Kurtz).

« A Lebetain une *colonge* qui doit le droit de *faal*. » (St-Dizier TBf, Delle, 1899. Abbé J. Faivre.

« *Phall*, ancien droit de *mutation après décès*, en Val de Rosemont, pesant *uniquement* sur sujets échangés, avec MM. de Reinach-H. (Bonvalot). *Lod-fall*, voy. *Lods* ; *Huobfall*, voy. *houebe* (3) Cout. Ferrette, Bonv, Ingold ».

A Strasbourg en 1454 (4) le *droit mortuaire*, ou *taxe funéraire*, était de 30 *pfennings*.

---

(1) La mairie de Ch. comprenait Vourvenans, Oye, Bermont, Botans et Villars avant sa destruction, et précédemment Cravanche, Bavilliers, qui suivaient son règlement pour les *vaux*. C'était, au XIV<sup>e</sup> S<sup>e</sup> « la *justice des onse villes* » (villages), d'après Stoffel, cité par Liblin (Bf. et son territ.), en y comprenant ± Nommay, Brognard et Dampierre. Elle occupait la droite de la

C'était l' « *Ultimum vale* » ou l'« *æternum vale* », le dernier, l'éternel adieu.

Le latin *vale* paraît l'ancêtre de notre mot, sous ses différentes formes franco ou germanofones, mais il faut renoncer à soutenir ses prétentions à la paternité du mot *voî* ou *vâ* (cercueil), laquelle doit être dévolue au latin *vas* = « contenant » de différentes sortes. Voy. *voî*.

**Vävrê**, veuf : **Väve**, veuve [*Väuve*\*, en Ballon ou Montag. ou Rosemont.

**Väzon**, [*Gazon*\*, ex. : de *V* = *G* [*Vauson*\*. En Mont. *önväsenaî*, gazonner. De anc. h. all. *Waso* ; all. *Wasen*, voy. *vådje*, p<sup>r</sup> l'homologie du *w* et du *g*.

Je **vê**, dit-on à Bf. p<sup>r</sup> je vais, par réaction contre le langage très ouvert de notre pat.

**Vêchle**, [*Vessie*\*.

**Vêil-le** ou *vaî-ye*, m. et f. Vieux, Vieille(1). **Véillot**, Vieillot. VFr. *Viel*, *vial*, *viès*.

*Vêil-hôn-me*, Vieillard. *C'tétait in bé vêil-hônme*.

**Véilli**, Vieillir. **Véillerie**, Vieillerie ; **Vêillesse**, Vieillesse. A Chât. En 1603, *Veuillay*, l'un des sujets du comte protestant de Month. forcés par celui-ci d'aller à Dambenois au prêche protestant. *Praî Vaî-yaî*, (homoph. à *Véillaî*) pré [*Vieillard* ? ou [*Voillard*\* nom existant en 1552 à Ch.

*Y fit dans nouëte payis  
Ne si violente froidure,  
Que las veillâs, chouse sûre,  
En étint tout haibéis (Ebaubis) (36° Noël, anc. Bes. hiver 1709).*

**Viellard**, en p. *vié-yaî*, anc. n. pr. du Territoire Bf. (à Giromagny, etc.) *Viel* = Vieux, en VFr., ex. : *Vielle Mostureulx*,

(1) Il y a en France 3 manières de prononcer *L* du mot *vieil* (et en général l'*L* mouillé :

1° Au Nord, en Flandre fr. francophone, l'*L* est sèche, ex. : *vel*, (une *vello* chaise).

2° En fr. et en notre patois, l'*L* est absolument mouillée et prend le son de *y* consonne, ex. : *Vieil*, fr. = *vêil*, pat. qu'on peut écrire *viè-ye*, fr., et *vat-ye*, pat. Ch.

3° En Lgdloc et en Savoie (St-Vital), et en Savoyofonie (Dép<sup>t</sup> Jura, Suisse fr. excepté l'anc. dép. du M<sup>t</sup> Terrible) l'*L* reste sèche, mais elle est suivie de l'*L* mouillée. ex. : *Tsétel-yon*, Châtillon dép. Jura. *L-yôn* = Lons-le-Maulnier (pat. de Châtillon). *Viel-yô*, en langue d'oc ou en ce dialecte écrit *Vialhò* : (Cet *Lh*, Lgdloc, fait partie de l'alphabet portugais, introduit en Lusitanie par les seigneurs gascons). Ex. de L. mouillé occitanien : Milhau, Marsilhò (villes de France).

On retrouve cette *l* mouillée lgdocienne en Espagne.

Vieux Montreux, XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup> (Stoff), voy. *vie·yaî*, et *Mailtrue*. Lai *Veille*-di-Boue (1).

**Vëille** 1<sup>o</sup> Clématite des haies, *Clematis vitalba*, L. paraît cong. au VFr. *veille*, *vrille*. Ses tiges sarmenteuses ont un aspect sec, vieux. Le lat. *viere*, lier, peut en revendiquer la paternité. C'est la Viorne (du L. *viere*, lier) des viticulteurs. En Berry, *Vigane*, voy. *Raidjalou* (viorne).

2<sup>o</sup> Liseron des champs, dont les porcs sont friands ; ici l'ancêtre *viere* peut être revendiqué.

Il y a en France 3 manières de prononcer *L* du mot *vieil* (et en général l'*L* mouillé). 1<sup>o</sup> au Nord, en Flandre fr. francophone, l'*L* est sèche, ex. *vel*, (une *velle* chaise).

2<sup>o</sup> En fr. et en notre patois, l'*L* est absolument mouillée et prend le son de *y* consonne, ex. : *vieil*, fr. = *vêil*, pat. qu'on peut écrire *viè·ye*. fr. et *rai·ye*, pat. Ch.

3<sup>o</sup> En Lgdoc et en Savoie (St-Vital), en Savoyofone (Dép<sup>t</sup> Jura Suisse fr. excepté l'anc. dép. du M<sup>t</sup> Terrible), elle est suivie de l'*L* mouillée, ex. : *Tsétel·yon*, Châtillon, dép<sup>t</sup> Jura *L·yön* = Lons-le-Saunier (pat. de Châtillon).

*Viel·yö* en langue d'oc, ou en ce dialecte écrit *Vielhö*. (Cet *Lh*, Lgdoc, fait partie de l'alphabet portugais, introduit en Lusitanie par les seigneurs gascons). Ex. de *L*. mouillé occitanien Milhau, Marsilhö, (villes de France).

**Rönque-Veille** ou **Val·ye**, s m. [Rien qui vaille] Vaurien.

**Vélat**, forme aj. de *vielot*, voy. *viâ*.

**Velle**, 1<sup>o</sup> Ville. Ex. de *I* Lat. ou fr. devenu *è* ou *ai* ; 2<sup>o</sup> Village dans l'anc. pat. et en anc. fr. local, ex. : *Lies prais dô-lai-Velle*, à Ch. et ailleurs TBl. A d'abord signif. habitation, ferme (villa), puis village, enfin ville.

*Allai òn velle*, aller en [ville] en visite pour causer. *L*.-dits : *Lou-Boué-lai-Velle*, à Trétudans. A Lutran, *Sus la Ville*, fr. cad. 1418 (Stoff). *Lo coinat* de *lai Velle*, à Angeot où est la fontaine de *lai Sorcière*, *Lo forboi* (faubourg) autre coinot. *Sur-la-Ville*, à Bavilliers, fr. cadast. ; pré vers la *Ville*, Danjoutin. *Velle*

(1) Il y a quelque 100 ans, vivait seule au Grand-Bois en la Grand-Combe, une vieille charbonnière dont l'ignorance des événements était proverbiale. Un jour le curé de Châtenois, averti que la pauvre vieille était très malade, vint

se dit en Fr.-Comté, ex : Rignovelle, Velleminfroy (Hte-Saône) et en pays messin. Le palais de Grandvelle, à Bes. *Velle*, se disait jadis pour village, cela dans toute notre région, en même temps que pour la ville (1).

**Vellate**, Villette, petite ville.

**Velai** ou **V'lai**, Villars, n. de village, ce n. est représenté en Als. par *Wihr* et *Willer* (*vil'r*). Signifiait jadis hameau.

Depuis Ribcauvillé jusqu'à Guebviller (Stoff.) les n. de localités sont en *Wihr*, que le gouv<sup>t</sup> pruss. a changé en *Weier* ! sur ses cartes. Ailleurs en Haute-Alsace les noms en *Willer* ont été changés en *Weiler* ! Voir « *Karte des Bezirks Ober-Elsass, von Reuter*, Colmar 1878 ».

Nous avons compté 80 n. de lieu, endroits, localités, en Haute-Alsace ayant en leur facture les mots *Wihr* ou *Willer*, représentant notre *v'lai* (Villare, Lat.), Villars en fr. Ce n. de lieu se retrouve en Suisse germanofone, et sur la rive droite du Rhin mais + rare (*Wolfenweiler* (Fribourg) Brisgau).

**V'lai**, vge détruit, ter. Châtenois ; il reste du village détruit (entre 1533, et 1543, Stoff. cité par Liblin) une fontaine voûtée ayant dans son ciment des petites scories noires un peu vitreuses n'ayant pas l'aspect vitreux de celles de l'anc. haut-fourneau de Ch.. établi en 1671. Ces scories proviennent peut-être des anc. petits fourneaux qui précédèrent la venue des hauts-fourneaux dont « l'existence en France est signalée p<sup>r</sup> la 1<sup>re</sup> fois par Nicolas Bourbon en 1515 ».

Les scories des hauts-fourneaux sont nettement vitreuses.

**Velaidje** ou **V'laidje**, village du L. *Villaticum*, forme hypoth. (Brachet).

**V'lai-su-sê**, *Villersexel*, ou Villars sur le Scey, bourg de la H<sup>te</sup>-S<sup>ne</sup>. L'x est ici placé pour s dur, ne s'étant jamais prononcé x (2) que par les étrangers ayant appris ce n. par lecture, puis ayant imposé leur prononciation.

★**Velontaie**, [Volonté\* ★*Velontie*, Volontiers, Voy. cit. à *Gran*.

★**Velouë**, [Velours\*.

(1) En 1040 : Dedit etiam altare de quadam *villa*, que dicitur Verna 'village de Verne près Baume). D. Bf. L. Viellard).

En 1305, « Thiebaut d'Asuel résigne un fief au'il possédait « in *villa seu territorio*

**Veni** 1° [Venir\*, 2° Devenir. Ind. p. *i vin*, n° *vinions*, v° *venis*, imp. *i viniô* ; pas. déf. *i vigni* ; fut. *i vieraî*, cond. *i vierô*. Les part. *viniant*, *venu*. Le reste sur *fini* conservant les rad. Ex. : *i vin vaî'ye*, Je deviens vieux.

*Deveni*, voy. ce mot ; le cond<sup>st</sup> *i devêrô* (1) je deviendrais.

**Vënnte**, Vingt. *Vënnième*, Vingtième. VFr. *Vintime*. *Vënntain·ne*, sf. environ vingt.

**Venredi** ou **Vanredi**, Vendredi.

**Vercôle**, s. f. [Bricole] qui remplace le collier du cheval, et qui s'applique horizont. sur le devant du poitrail.

**Vergier**, voy. voi.

**Vérenbie**, à Angeot (Ver en bœuf) (bœuf se dit *bue*) (Estre (Estrus bovis). Dont la larve « de mai en juin, détermine une grosseur dans la peau des bœufs, du volume d'un œuf de pigeon, dans laquelle elle vit ». D'après de St-Félix « à l'époque de sa transformation, cette larve se laisse tomber à terre, se réfugie sous une pierre, devient chrysalide, pour donner ensuite une grosse mouche velue » qui pond ses œufs sous la peau des bêtes à cornes. *Varnavoué*, à Mégevette (Faucigny).

**Vérécot**, Vellescot, village TBf. *Vellecort* (1105), dans leq. entre le m. *velle* dont *l* est devenu *r*. Pat. Ajoulot.

**Véritab·ye**, Véritable. Als. de H<sup>le</sup>-Als. « *wéritawêlê* ».

**Verin**, Venin, en Montb. ; *Voirin*, pat. Bes. Velin, en fr.

**Vermot**, n. pr. au Russey (arr. Montb.) Vermeil, rouge (2). En 1357, *Vermot*, chapelain, à Courtelevant, n. à facture étrangère. au pat. aj. du lieu où la term. serait *at*. Les hab. de Vermes = Vermais). « *Vermois*, en argot, Paris, vermeil, le sang ».

**Verpi**, adj. m. et f. Exténué VFr. abandonné. Bourg, *s'évarpillai*, s'évertuer (Mignard) (3).

**Verpillot**, n. pr. diin. du VFr *Verpil*, *Vorpil*, *Voupil*, Renard (L. Vulpès). L.-dits *Verpillere* (Dorans), *Vourpillère* TBf et

(1) En pat. de La Salle (St-Dié) : *Si ç'nétior Giraumoué, éro i<sup>a</sup> p'tiô Nancy, que devanrô la Lorraine !* (Si ce n'était Gérardmer, et encore un peu Nancy, que deviendrait la Lorraine !).

(2) Dou tref (tente) Lambert sont large li giron, (les côtés).  
Bestes sauvages i ot à grant foison :

*Li tref (tente) fut nichée, au mailles de li ot*

*Vulpeillere*, XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>, Froidefontaine, Urbaire (Stoff.) Fait rég<sup>t</sup> au fr. *Verpillate*.

**Verquelle**, adj. Bavarde.

**La Versaine**, l. dit à Vetrigne. En VFr., terre reposée après 2 récoltes. Terre préparée, *retournée* p<sup>r</sup> la semence, du L. *Vertere*. **La Verse**, l. dit à Fréland, au Bonhomme (Stoff). Ex. : **Versaines**, Grandvillars XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>.

**Vervelle de lai tchairue**, était, dans les anc. charrues, une pièce de bois quadrangulaire fixée en avant aux deux barres en bois venant de l'essieu (armon) et qui était jointe au « *crîechi* ». Elle pouvait être fixée à droite ou à gauche, selon le côté où voulait faire diriger la force de traction. Suivant sa position, on pouvait labourer le bord d'un champ, sans faire passer les bêtes de trait sur la terre du voisin. Dans les charrues modernes, cette pièce est remplacée par un arc de fer, en 1/2 circonférence, bombant en avant qui, partant de l'essieu, se trouve croisé par une tige en fer, à laquelle on attache le « *crîechi* ». D<sup>r</sup> J. Vautherin. A Plancher, **Vervalle**. Du L. *Vertere Vertibulum*.

**Vervô**, s. m. Verveux, cong. à *Virvotaî*, voy. *Virie*.

**Vescemont**, vge c<sup>on</sup> G-y à pat. Montg<sup>\*</sup> composite d'après la tradition, détruit, ainsi que Riervescemont, en 1632, par les Suédois (1).

(1) Extrait d'une lettre de M. J. Ruez, cultivateur à Vescemont, 2 mars 1899.

.....  
Eh bien ! Monsieu, puisque vous comprôtes lo patois di paiyis, i va fini ma lottre en neut lôn'd'ye. Dans lo moi de décembre 1632, les Suédois on arrivant à Vescemont ont pris les djens qu'al' ont pu attrapâ » al'ôn (en) ot (ont) crucifâ après les pôches de grandjes et pendu poi les pies à la tiuvote (cheminée) et al' ont breulâ les monjons, exaptâ trois des plus balles qui y ont servi de casernes et a y ont *rejetâ trô anné ici* et la peste et oncore pesâ et enlevâ la rejton de la population. Darie-Vescemont (Riervescemont), a n'y on rejetâ (resté) que un homme nommâ Chapuijot.

Et à Vescemont a n'y ôn on presque poi demourâ, on sera (?) des Gelardé (= Gérardéy). Les premiers qui sont revenus, po repeuplâ Vescemont ont trovâ les savus (= sureaux) les saules et boules (bouleaux) qu'avaint dje poussâ dans les monjons (maisons) (C'est ce qui arriva sur les ruines du palais de la cour des comptes, à Paris, où une forêt d'arbres avait poussé, même sur le trottoir, en perçant le bitume).

Mes ancêtres, les Ruez, sont venus de la Lorraine, les Milliot de la Suisse, et après les Ollemans, et les Monnie de Châtenois, et les autres familles de toutes les directions : Djeraumaingny, Au Puix (Le Puits) et Aussore [Auxelles]-Haut, de Ollemans venus de la Saxe.

Voilà la cause que neut patois, defare topiai (tout plein) de celui de Belfort et que neus n'o (= avons) pus de ronsougnement de l'ancien rosemontois.

Tos ces rassemb'yements de djens de différents pays ont formâ un landiadje à pâ (à part) de l'ancien patois, et depuis mon djeune adje jusqu'à cette oure (heure) a ye a vu tchandjie lo patois de moitié, po lo moment al o la moitié français et je suis dans 56 ans... Ruez Joseph.

« Chaux et Sermamagny n'ont pas été détruits en 1632 à ce que je crois... c'est à Chaux, à ce que j'ai entendu dire, que la chanson du Rosemont avait été composée... »

Ex. comparatif des patois de

Veschemont

Châtenois

|                     |                           |                              |
|---------------------|---------------------------|------------------------------|
| Arâ                 | Alai                      | Aller.                       |
| Asie                | Aisie                     | Rucher.                      |
| Balle auve          | Belle âve                 | Belle eau.                   |
| Bavar               | Bavou                     | Chabot.                      |
| Lo Beu              | Lou Boûe                  | Le bois.                     |
| La Beue (1).        | Lou Boûe                  | La forêt.                    |
| Bijon               | ? Beujon                  | ? Buzard.                    |
| Brôchie             | Bloûechie                 | [Belossier] (2).             |
| (Prun'nie           | Prun'nie                  | Prunier (3).                 |
| Ceraije             | Celaije                   | Cerise.                      |
| Civote              | Ciboule                   | Civette ou ciboulette.       |
| Neute co            | Noûete poulot             | Notre coq.                   |
| Coutau              | Coutê                     | Couteau.                     |
| Crobê               | Couâ (onom.)              | Corbeau.                     |
| Criâ, ou puerâ      | Criai                     | Pleurer.                     |
| Djà                 | Djai                      | Geai.                        |
| Djerêne             | Djerêne                   | Geline, Poule.               |
| Dju                 | Dju                       | Joug.                        |
| Ëtchaulon           | Ietchalon                 | Noix.                        |
| Fourichote          | Fourtchate                | Fourchette.                  |
| Granvouron          | Gravalon                  | Frelon.                      |
| Lâ'ye et Lachie     | Laichie                   | Laisser.                     |
| Miele               | Miaile                    | Merle.                       |
| La Môtare           | Mouetèle                  | Belette.                     |
| Lès Muniotes        | Lies Muniates             | Les jeunes filles.           |
| Lo Nâ               | Lou Nai                   | Le Nez.                      |
| Olemân ou Aulmân    | Alemôn                    | Allemand.                    |
| O'ye                | Oûe'ye                    | Oie.                         |
| Pifeu               | Pinfô                     | Houx.                        |
| Pitiâ (picâ, à G-y) | I'itiai                   | I'iqué.                      |
| P'ô                 | Poûe                      | Porc                         |
| Popain'ne           | [Poupain'ne]              | Patience [plante].           |
| Pô'ye               | Pâ'ye                     | Chambre où il y a un [poêle] |
| Prâ                 | Prai                      | Pré.                         |
| Prâ                 | Plai                      | [Pilé] Millet.               |
| Reuse d'etan        |                           | [Rose d'Etang], Nénufar.     |
| Râflot              | D'yille de poûe           | Roitelet.                    |
| Sape                | Saipain                   | Sapin.                       |
| Tchâne              | Tchaine                   | Chêne.                       |
| Tcheu               | Tchô                      | Choux.                       |
| Trouille            | Laissê fie ou Laissê pri. | Lait sur ou lait caillé.     |
| Vônnerote           | Ieprêvie                  | Ëpervier.                    |
| Vâtche              | Vaitche                   | Vache.                       |
| Vaujâ               | Vâjai                     | Putois.                      |

(1) Comp. les 2 formes *beu*, s.m. et *beue* s.f. avec *prai*, s.m. pré, et *prais*, s.f. [*prée*] prairie.



*Moirot, Mire et Tchaulint* de la chanson du Rosement sont inconnus, de même en <sup>c<sup>on</sup></sup> Giromagny ; « *à tchaulint* » paraît une coquille p<sup>r</sup> à *tchantint*.

**Vesou** ou **Vzou**, Vesoul. vil. Hte-Saône. Ex. de son patois : *Das tios, des clous* ; *i<sup>a</sup> chan* un champ ; *ou quelle ât ? elle ât pediu* (perdue) *pât-yi*, parti ; « *Vans cherchie las Vaiches, gâ !* » (1) allons chercher les vaches, *garde !* » *maiti<sup>a</sup>* matin ; *Laibourâ*, labourer ; *Gaichote, gaichenot*, fillette, garçonnet ; à 18 ans *feille*, fille ; *potiâ vo bié*, portez vous bien. Près Vesoul, *Trêfe*, pomme de terre. On remarque que *ti* mouillé remplace le *C·h* de Châtenois, pour *Cl* fr., que *di, ti* mouillés remplacent notre *dj tch*, pour *rd* et *rt* fr., cela comme à Besançon ; que *in* fr. ou du pat. de Ch. devient *i<sup>a</sup>* (*i* peu nasalisé dans leq. le son de l'*i* est conservé (2) suivi du son de l'*n*, comme en Montb. (partie) à Mandeure, à Vermes (Délémont). Voy. *i*.

Les dim. *ot* font au fém. *ote*, comme en Montb., en pat. Montagn. du TBf, en p. de Besançon, à Lure et en Bourgogne.

**Vêtl**, [Vêtir\* endosser, mettre un vêtement. *Vêture*, vêtement. Les part. *Vêtant* (q. f. vêtissant, TBf vêtu ; *vêtis in souertche* ; mettez un jupon.

**Veu**, au f. *veude*, adj. Vide.

*El ât ai veude*. C'est-à-dire : [il est à vide\*, il va avec sa voiture non chargée.

**Veu**, Subst. m. Excavation, un *vide*, un creux.

*La veudie*, Déversoir d'un étang (E. Moritz), à Anjoutey.

*Vudie*, Vider, conj. *aivaincie*.

L.-dits *Veude-grange*, Vide-grange ou grange vide : Mauvais champs qui *vident* la grange ou la laissent vide.

*Lou crô de Veude-grandge*. Grande excavation, dans les champs, Ch. formée par l'extraction du minerai de fer pisolithique.

*Veuc·han*, [Vide flanc = flanc vide] (car *Fl.* fr. a p<sup>r</sup> homol. *c·h* patois, Ch.) Hypocondre du cheval, ou d'autre bête, partie qui se *vide* ou s'*efflanque* selon les mouvements de la respiration.

(2, 3) Prunier *indigène*, se dit pour tous les pruniers à prunes  $\pm$  ovales. Prunier donnant des prunes allongées en amandes ou à pruneaux, d'origine *exotique* ? est dit *prun·nie*. (Voir à l'art. Vescemont, p<sup>r</sup> la place de ces 2 notes).

(1) *Gâ !* devient une interj. favorite  $\pm$  équiv. à là ! voilà ! attention ! et congénère au fr. *garde !* plutôt qu'au mot *gâ* garçon. Voy. cit. à *Raine*.

(2) Le son de l'*i*, dans la syll. fr. *in*, n'a pas le son de l'*i*, mais celui à peu près de l'*e* ouvert, comme dans le latin *prudens* ou le n. de ville fr. *Agen*, ou celui de *ai* dans *ain*.

[*Veufian*\*, à Bournois où n'est pas notre C'h p' *Fl*.

*Iéveuc-henaf*, *Effflanqué*, Creusé, déprimé aux hypocondres, amaigri, voy. ce mot.

**Veullay**, n. de 6 sujets sur 8, que le comte de Montb. avait à Châtenois en 1603 « qui reçurent l'ordre d'aller au prêche à Dambenois, et défense d'ouïr la messe, à peine d'être châtiés arbitrairement » (1).

**Vi**, au f. Vive [*Vif*, vive\* \**Vivardjön*, s. m. Vif argent, mercure.

**Vi**, Cep de Vigne à Bournois (Roussey), du L. *Vitis*, voy. vigne.

**Viâ**, s. m. [*Veau*\* Viande de veau. Dim. est *Vielot*, [*Vélat*\* aj. qui ne s'emploie que p' le vivant.

*Vélat*, n. pr. à Fontaine. VFr. *Véel*. Lgdoc *Vedel*. Du L. *Vitellus*.

*Vielai*, Vêler. *Vielî-nyière*, Matrice de la vache. A Exinc. *Véelai*, vèler; *Véelaie*, 1° parturition de la vache: 2° sens ironiq. une belle œuvre !

**Viaïres**, s. pl. [*Viare*, VFr] Traits du visage; id. dans Rab. D. Boiste, *Viaire* = Visage, id. en fr. = face visage.

En provençal *vigaire*, qui nous amène à un adj. hyp. du L. *figura*. En VFr. *viaire*, s.f. Dans St-Bernard : Alcuns etieut cui *viaire* ge ni conissoi.

**Viais**, viôns, voy. *voüë-yaï*.

**Viandoulai**, 1° Faire tourner la flamme d'une chandelle d'un tison allumé. Montb. *Chandoulai* (*Ch*, Montb. = [*Fl*\* fr. et *fi* d'autres pat.) ; 2° Faire tourner un corps ± léger, par ex. une lame de bois attachée à une corde, en faisant le moulinet.

*Chandôle* [*fronde*\* (Exinc.) *Piandole*, à Uriménil (Vosges, Haillant), du L. *Funda*, fronde, fundare, lancer (Stap).

**Vidjenai**, s.m. partie de village ± séparée. *Coinot*, (écart) ou hameau, TBf. Ex. : le *Vidjenai di Mâsâcie*, le hameau du Malsaucie à Evette. L. dits *Voisenat*, à Réchésy, *Voisinet*, écart G-y (Stoff).

A Offemont, *lou Vidjenet*, près de l'Etang. Le *Visenet*, 1390, Bourogne. ? Au *Vesenay*, chap. Bf. 1655. (Stoff). En Oberland (Grisons). *Vitch* = village.

*Vichnonca* = village, en romantche. Du L. *vicus*.

(1) Tournier, H. prot. Montb. Archiv. nation., K. 2346.

**Vie**, s.f., Vie ; *faire vie que dure*, faire durer les choses.

**Vie**, s.f., Voie, Chemin, du L. *via*. Dans nombre de l.-dits, ex. : *lies prais de Vie* (Trétudans) = les prés qui étaient sur le parcours de la voie romaine venant de Mandeure dont un fragment existe au lieu dit, *lou Boue Dedö* (Vourvenans), et dont *lai Hâte Vie*, entre Trétudans et Sevenans est la continuation au Nord. La *vie* des Morts à Vauthiermont. La *Bassevie* à Porrentruy. *Lavie*, anc. n. pr. à Danjoutin ; peut aussi provenir de *âvie*.

*Lavia*, n. de lieu, Masevaux (M. Gendre).

**Vie**, s.m. 1° Ver, larve ; 2° Panaris, ex. : *El e lou vie*, d'après la croyance de l'existence d'un ver. Voy. *önvie*. En Bas Poitou, le toucheur de Ver fait sortir le bourbillon d'un clou.

**Vie**, prép. Vers, du côté de, L. Versus ; ex. : *vie tchié Djaît-yi* (Jacques) [*Vé\**, à Auxelles.

*Vie tchié nouës*, vers chez nous. Cette expression existe en c<sup>on</sup> Lausanne.

*Devie* [devers], du côté de. *Pä devie*, à peu près = du côté de.

**Viechê**, [Vaisseau\*] [Vessel\* VFr. Tonneau ; Vassé près Bes. En p. Messin, *Vêché* = vase, pot-à-lait. *Väch-ê*, tonneau, à Vescemont,

*Viechelot*, petit tonneau.

*Önviechelaî*, voy. ce m. *Vec'hin*, cercueil, à Senones (St-Dié). *Veç'lin* fromage de gruyère, à Santans (Dôle).

**Viene**, Verne, Vergne, Aulne, (*Alnus glutinosa* Gærtn). [*Véne\** Offemont, Angeot, etc. Dim. *Vienate*, Ch. L.-dits TBf. *Verney*, *Vernois*, *Vernate*, *Vianate*, *Veneit*. Bois Le *Voinet*, à Cravanche. Viene est Celtic ; en Celto-B. *gwern*. Aulne est Lat. *Venates*, pré à Danjoutin ; *Vanotes*. Les Vannerettes.

*Voinat*, l.-dits à Eteimbes ; Brette, Vges ± ajoulofones annexées ; l.-dits à term. aj.

*Vienot*, n. pr. aux environs, non aj.

*Vernier*, n. pr. en TBf, Lachapelle-s.-Ch., Froidefontaine ; peut provenir de *Garnier* ; de *Vairenier*, Vitrier. S<sup>t</sup> Vernier = *St-Vanie* à Bes., patron des vigneron, forme de *Garnier*, *Warinher* au VII<sup>e</sup> S<sup>c</sup>. En 1711 en p. de Besançon.

Qu'on me fouete et qu'on m'attaiche,  
Coume lou bon Saint *Vanie* (37<sup>e</sup> Noël).

Dim. *Verneret*, à Joncherey = en Bourg. *Garnerot*.

*Verneras* XIII<sup>e</sup> S<sup>c</sup>, n. pr. à Croix, forme aj. *Duvernoy*, n. pr. à Vernois, Montb.

**Viepre**, Guépe ; **Vouépre**, à Vermes, Mandeure *L. Vespa*.

**Envéprâ**, Enflammé, Auxelles.

**Viepres**, s.f. pl. Vêpres (office). *Viepraie*, Après-midi ou après la matinée. VFr. *Vesprée*, ayant 1° le sens de soirée, 2° le temps avant la nuit.

**Vieprâlaî**, s.m. Gôûter, collation vers 4 heures, Trétudans ; [**Vépralaî**\*, Salbert (Sous-M.) Rethenans Bf. Offemont; Mandeure; Angeot (Aj.). *Lou Véprâ*, l'après-midi, Rethenans, Andelnans.

**Gros-Vespras**, anc. surn. à Trétudans, XVI<sup>e</sup> S<sup>e</sup> (Livre Rouge Bf.),

**Viepre**, s. m. dans *Bon Viepre* ! Salutation de l'après-midi (elle manque en fr.) du *L. Vesper* ; ici *Viepre* est au m. sing. comme jadis en fr.

**I Vieraî**, *i vierô*. [J'irai, j'irais\* temps du v. *ällaî*.

**Vierâ-yie**, Aller de côté et d'autres, par les chemins, les « Vies ». Dér. de *Virie*.

**Vierâ-yu-se**, qui *vierâ-yie*. Le pat. de Bournois a « *viru* » ; 1° qui *vire* une manivelle ; 2° qui va, qui vient, de droite de gauche, ce qui fait penser que notre v, *virie*, peut revendiquer la paternité de *viera-yie*. Voy. *virie*. *I vierô*, j'irais ; *i vierai* ; j'irai conj. sur *ainmaî*, temps du v. *âlaî*.

**Viermais**, hab. de Vermes, dont le sobriquet est, Breuletchin.

**Viërme**, Vermes (Délémont). Ancien dép. du Mont-Terrible, dernier vge pat. fr. Aj. sur la frontière Soleurienne. Q.q. mots de son p. : *Tchi*<sup>n</sup>, Chien ; *Tchain*, Champ. *Chême*, Flamme ; *Anche* [enflé). *Chaile*, [faible\* ; *Onchat*, [Oncle] ; *La Tchâ*, l.-dit. La Chaux, ferme entre *Bévelier* et *Courtetelle* ; *Vai*, Cercueil, *Neujeille*, noisette ; *Chôchat*, Soufflet ; *Non-nate*, s.f. Gôûter. *Bi*<sup>n</sup> (bien), prononcer *bi* avec un *i* 1/4 nasalisé. Accent ± Montb. ; présence du *Ch* Montb. en place du *C-h* de Chât. En général *in* final se prononce *i*<sup>n</sup> comme à Mandeure. *Lai laimpe chême*, la lambe flambe ; *an y* devient *ain*, aj.

**Viezerâ**, Vézelois (r = l), Vge TBf. ; Vézelois, 1295. En barbarisme all. *Wiesewald*. Ex. du p. : *AVézrâ* ; *yeus vaitches* ; *Beillie m' la pou ç'tie* ; *davô mës mains*.

*Vos sâtes, mon père. Bote lo fautu-ye* ; *an i ât\_ allâ panre in boiyâ* [Boiyai\* Ch. *È' sônt\_ allaî ai Meru* (liaison) ; autre forme de part. entendue : *diâtâ* = *diaitaî*, Ch.

**Vie-yai**, [Viellard\*, n. pr. Meroux, Morvillars, Châlonvil.

**Vigne**, id. en fr., l.-dit à Ch. (*Chulies Vignes*, Ch ) *La Vignate*,

à Essert, l.-dit (Stoffel). *Vinette*, à Urcerey. L.-dits à Ch. *On lai Vigne, chu lai vigne*. La vigne en pleine terre a disparu depuis longtemps du Tbf. Champ de la *Vigne*, (Roppe) ; Terre. au *Vignon*, (Urcerey) = petit vignoble ; *Grandevoigne*, anc. n. pr. à Porrentruy (1496) (1) ; *La Vigne*, Ferme à Largue-le-H. (H<sup>e</sup>-Als.) ; *Vi*, s.f., Cep de la vigne, à Bournois ; (*Vnote*, *Viote*, à Bournois (= Vignette. En fr. *Viette* bout de sarment de la vigne.

En 1740 « Champs qui avaient accoutumé d'être chargés de vignes » à Châlonvillars (manusc. de la cure).

A Rougemont : « Tout vigneron (doit) un jour de pioche dans les vignes » XIV<sup>e</sup> Siècle (Liblin) cit. en fr. moderne.

**Vin naigre**, Vinaigre.

**Vinio, Vigni, Viniant**, voy. veni.

**Vion**, n. pr. de l'anc. principal du collège de Bf. de l'anc. n. *Vido*, qu'on retrouve en *Vionville* (Vidonis villa), en Dép<sup>t</sup> Moselle ; mis ici en souvenir de nos condisciples (2).

**Vidon**, anc. n. pr. à Montb. 1170.

**Vion** = Jalon, en Montb. (Contej.), ce qui représente le [*fion*] d'Abbenans (voy. ce m).

**Vïosse**, Vieille chienne, péj. Mandeure.

**Vïôte**, Vrillette à Mand. Bf., [*Viette*]. VFr. Villette. Aliàs, Salbert, etc. *Vi-yette*, syn. de *Triefilate*. *Viatte* et *Viette*, n. pr. en Ajoie, Blamont (3) ; « Le père *La Viette*, marchand de viettes, (ou vrilles), à Bf. » Dr Corbis.

*Envillote*, à Auxel.

**Vioulate** [*Violette*\* ; *Violate* à Meroux\* ; *Vioulet*, Violet.

*Vioulote*, à S-y, Vieurote à Plancher.

(1) Dans l'original cité par M. Vautre, il y a « Graindevoingne » ce qui est plus d'accord avec le parler ajoulot ; *Grandevoigne* » écrit aussi par le dit auteur est francisé. Cette francisation avait lieu dans les anc. docum. qui ne représentent en général qu'un fr. central, avec quelques idiotismes provinciaux, et qui ne présentent pas du tout le parler de nos ancêtres de ces temps passés. C'est ce fr. teinté de patois qui est réputé dialecte franc-comtois !! La Franche-Comté a 2 dialectes diff., l'un Comto-Bourguignon au Centre et au N.-E. et l'autre Savoyofône S.-E ; aucun ne figure dans les textes !

(2) Sous son principat, 8 ans (!) étaient indispensables (!) surtout pour un campagnard, pour faire un bachelier ; tandis qu'à 4 lieues plus au sud, à Montb. (M. Masson principal), 6 ans suffisaient. Nous en fîmes l'épreuve, après 5 ans de pérégrinations à Bf. en regard de la Pierre de la Miotte.

(3) Ces n. pr. peuvent provenir 1<sup>o</sup> de *Viette*, vrille Bf. ; 2<sup>o</sup> de *St-Viotre* ou *Viot* ou *Biètre*, saint franc-comtois » (L. Larchey). 2<sup>o</sup> du Lat. Viator, voyageur ; *St-Viatre*, en Sologne, hon. le 29 mai ; 3<sup>o</sup> de *Viote*, vignette, petite vigne, à Bournois. [*Viette*] Sarment en fr. — *Biètry*, peut provenir 1<sup>o</sup> de *Biètre* ; 2<sup>o</sup> de *Beatrix* ; 3<sup>o</sup> de *Blètry*, Tbf. (qui s'occupe de blé), *blatier*, n. pr. Tef.

**Viourâ**, Pleurer, à G-y, peut être du Lat. *plorare* qui rég<sup>t</sup> donnerait [*piourâ*].

**Virle**, [Virer\* Tourner, tourner ; conj. *aivancie*. Du L. *Girare*.

**Vire-coüënot** [*Vire-coinet*] Crouton coupé à la circonférence d'une miche. *Virtolo*, à Bournois.

**Virlibretien**, VFr. [*Virebrequin*]. *Vilbrequin*. A Auxel. *librequin*.

**Vir li tout**, Espèce de dé  $\pm$  cubic, traversé par une tige, que l'on fait tourner à la manière d'une toupie, et servant de jeu de hasard dont l'enjeu était ord<sup>t</sup> un bouton ! Sur les 4 faces perpend. il y a des lettres : sur la 1<sup>re</sup>, B (= *boute* ou mets un bouton) ; sur la suivante, P (*prôn*, ou prends un bouton) ; sur la 3<sup>me</sup>, R (*rôn* ou rien) ; sur la 4<sup>me</sup> T (prends tout). Selon qu'une lettre se présente au joueur, celui-ci obéit à l'inscription. Les joueurs à bout de ressources ne jouaient pas leur culotte, mais seulement les boutons d'icelle !

**Virot**, 1<sup>o</sup> Tourbillon dans l'eau produisant un entonnoir creux ; 2<sup>o</sup> *Pilori*, en anc. fr. de Montb. ; 3<sup>o</sup> *Tourniole* à Plancher.

**Virate**, partie supérieure du corps d'un bas tricotée différem<sup>t</sup> voy. *Revirot*, *trievirie*.

**Virvôtaï**, Entortiller, enrouler (un fil), [Vire volter\* VFr. = faire tourner. *Volvere* ; supin, *Volutum*, a formé la 2<sup>e</sup> partie du mot.

**Virvô**, Contours faits, parlant d'un fil, d'une piste, etc. Voy. *Viera-yie*. *Virtoyie*, Tourner autour, retourner (arr. B.-les-Dames).

**Virer**, Changer, en argot paris. Rad. L. *Vertere*.

**Viron**, Véron (*pois. g<sup>re</sup> able*), à cause des couleurs variées qu'il a, surtout à l'époque du frai. Du L. *Varius* ; d'où dans certains pays le n. d'arlequin (Stap). Cong. à garel(1), à bigarré.

**Viron**, n. pr. à Lutran, Hte-Als., vge de notre pat. aj.

**Viron**, maître bourgeois à Bf. 1646.

**Vis\_ ai-vis**, Vis-à-vis.

**Viso**, Pomme de terre, à Châlonvillars, arch.

**Vite**, id. en fr. *Vitemön*, [*Vitement*] Bf. Promptement.

---

(1) En Berrv :

L'âtre djoüë qui felit tant...

Trà gremiechais de fi bian,

Habilemön, ah! Vitemön.

Rallons, dié, dié, rallons died'yemön (Ronde).

**Vitiai, vitiant**, etc. voy. *vivre*. *Dévouit'yenaï*, en Month., se débattre.

**Vitri·ye**, Vitrier :

*A refaire les vitres !*

*Casse mon tiu t'airies lies brit·yes !*

crient les enfants aux vitriers.

**Vive**, voy. **Vi**.

**Vivie**, s.m. [Vivier\*, L. vivarium ? *Veveras*, anc. étang à Courtavon, Stof.

*Vivier*, anc. fr. d'Ajoie = étang. Ce mot en all. *Weyer*.

**Vivre**, id. en fr. Ind. p. *i vi*, n<sup>s</sup> *vitiôns*; v<sup>s</sup> *vîtes*; fut. *i vit·yerö*; imp. *i vitiô*; p. déf. *i vit·yi*. Les part. *vitiant*, *vitiu* ; le reste sur *fini*, en gardant les rad. des temps primitifs.

*Vitiaï*, forme anc. de *vivre* qui a fourni tous les autres temps; *vivre* est néo-pat.

*Revit·yenaï*, réd. Revivre, revenir à la vie.

**I vö**, Je veux ; Volo en L. Voy. *Voüë·yei* (ei bref).

**Voëble**, **Vohëble**, **Vøble**, mot spécial à l'Ajoulofonie (c<sup>on</sup> Delle, Porrentruy, etc.).

1337 « Hechelin, *voëble* de Florimont ». (p. 266, M. Feltin Bul. s. Bf. 1898.

« En 1394 : Jean Vaillard *Voheble*, bourgeois de Porrentruy, ? Siècle : Gaspard Vallat, *Vøble* de Fontenais et bandelier, (porte-bannière) d'Ajoie », Mgr Vautrey.

1598 « Le Châtelain ou maître d'hôtel, tient le 1<sup>er</sup> rang (à Porrentruy). Il représente le souverain dans la cité ; il doit être informé par le *vøble* de la maison de ville, des réunions de magistrat ».

Vers 1726 « Le meurtre du *Vøble*, ou *huissier de la Halle* » Mgr Vautrey II. de Porr. P. 83 T. II. Cette dernière cit. et la précédente indiqu. que le *vøble* était en Ajoie, un fonctionnaire ou employé ± subalterne.

Pour M. Feltin, dans son intéressante étude sur Florimont, Bull. Tbf. 1898, c'était une espèce de *Maire des Manants* ? et remplaçait p<sup>r</sup> eux le maître bourgeois et présidait le conseil de leurs jurés.

« 1583 « Antoine Herbelin *voëble* de Courtelevant ».

« Le *voëble* de Lepuix » c<sup>on</sup> Delle.

« Le *gros voëble* de Delle ».

M. Feltin cite cependant Suarce et Réchésy, localités rurales, comme ayant chacune un *maire*, quoique non cités pour avoir les franchises de la bourgeoisie. Notre mot, qui n'a pas de parents en notre patois est donc étranger à notre région. Il paraît venir de l'all. *Weibel*, mot cité par ce dernier auteur, comme garde du tribunal ou gendarme.

Pré Jean *Voieble*, à Monthouton.

**Voëble**, venu en Ajoulofonie, avec les dominations germanofones ferrettoise, bâloise ou autrichienne est parti avec elles. On trouve à Fréchone, en Als. *Frîesè*, all. *Friesen*, vge frontière germanofone, anc. Comté de Ferrette, le mot *vaibl'* = qui bat le tambour, tambour de vge, ce qui vient à l'appui de la signif. d'huissier en Ajoie, et combat la sign. de « maire des manants », 1899.

Ce m. paraît local, ne figurant pas dans le diction<sup>re</sup> all. de Levraut édit. à Strasbg, 1838, mais on y trouve *Feldwebel*, sergent-major.

On trouve à Turckheim, en 1313, l'appariteur désigné sous le nom de *Weibel* (Baquol, dict. H. et B. Rhin p. 558). Ce mot, inconnu à Brumt' (Brumath) où il est remplacé par *Bangard*, garde-champêtre ; inconnu à Obernai, localités de B<sup>re</sup>-Alsace.

A Schtein (Stein), en Argovie patrie de la maison de nos anciens maitres (Habsbourg) ; *Weibel* est le *factotum* du maire, il porte les affiches, bat la caisse, fait fonction d'huissier (1900).

Ces citations combattent fortement l'opinion de M. Feltin.

**V'laï-su-sê**, Villersexel, c'est-à-d. V. sur le Scey, voy. *Velaï-su-sê*.

**Voi !** ou **vouai !** Cri de douleur. L'interj. fr. *ouais !* indiq. la surprise.

**Ô-ye voi !** cri de douleur. Le L. *væ* interj. = malheur !

*Weh*, en all., tous m. parents indo-europ.

**Voi**, au f. *vädje* [Vert-c). *Vö*, *Vödje*, en Month.

*Vrie-Boüe*., l.-dit [Vert bois), la forme *vrîe*, rappelle davantage le L. *Viridis*. Dim. *Vädjöt*, au f. *vädjate*, un peu vert ; ex. : *poirie vadjot*, *poires vadjates*.

*Vädjã-yîe*, [Verdoyer\*.

*Vädjoûere*, s.f. [Verdière], Verdier, ois. *Djaune Veudjiere*, à Auxel.



**Vădju**, s. f. [Verdeur] plantes ou fourrages verts.

**Vărdjie**. [Verger\* [Vergier\* en VFr. et anc. n. pr. de Porrentruy, d'une homologie plus parfaite ou plus anc.

**Voirdjie**, en Aj., *Vergier*, peut aussi sign. huissier à Verge, bedeau, fr.

**Vardjerot**, Petit verger ; [Voirdjerat\* aj. l.-dit à Delle, *Vergerot*, fr. cad. terre, à Cravanche.

**Verdôt**, l. dit fr. cad. TBf.

La *Vraie-Fontaine*, à Urcerey.

**Voï** ou **vouaï**, s.m. [Gué] ou passage à travers une rivière, un ru, un fossé ; voy. son syn. et homolog. *vaï* ou *vay* ; *ouè* en D<sup>t</sup> Vosges. Lat. *Vadum*. L.-dit pré au *Voye*, *Veye* ou *Voie* à Méziré ; *Voye-des-relais*, Roppe.

**Voï** ou **Vouaï**, s. m. Cercueil. Ce mot avec ses différentes formes est un de ces mots caractéristiques de notre région, y compris l'anc. D<sup>t</sup> du Mont Terrible, le pays de Montb. et l'arr. de Lure. On le trouve à Chamesol, au G<sup>d</sup> Sancey. C'est *voï*, en TBf, en Montb. Mandeure, Etobon.

*Vaï*, en Délémont.

*Vâ*, en arr. de Lure : Plancher-les-M., Fougerolles, Colombelles-Bithaine.

Il ne va pas jusqu'au Russey.

A Bournois, c'est déjà *Cerkeiy'*. Son ancêtre, c'est le lat. *Vas*, = contenant, de diff. sortes = « Cercueil, tombeau » d'après Roq. « *Vasa mortis* » (1) au pluriel. Son dim. L. *Vascellum*, Vessel = notre *Vieché* (tonneau) a aussi donné le mot vaisseau, vaisselle, etc. *Vai·ché*, à Uriménil (Vosges) cercueil : *Vac·hé*, à La Bresse (Haillant).

*Vai·hin*, Cercueil, à Sénones, près St-Dié.

**Voïchi**, [voici\*, *Voiqui*, Bes., Pont-de-Roide.

**Voie** ou **Voix**, id. en fr.

**Voidjie**, va. Verbaliser contre, parlant du garde-champêtre, ou *banvai*, (Banvard) dont *vaï* = *vard*, est le rad.

*Voidjale*, procès-verbal. Voy. cong. *Vădje*.

En TBf, à = q.f. oi, ex. *vardjie*, verger de Ch. = *voirdjie*, en

---

(1) En B. Lat. : « *Vas*, sepulchrum subterraneum, cameratum,

aj. et salbérien, mais ici l'*r* est conservée pour éviter confusion avec *Voidjie*.

**Voille**, voy. *Voillie*, et *ievoillie*, voy. ce m.

**Voilai**, = Voilà en fr. et pat. aj. etc.

**Voillei** ou **Voi-yè**, Valoir. Ind. p. *i vâ*, n° *voillöns*, v° *voillais*, imp. *i voillö*; p. déf. *i voilli*; fut. *i voilleraî*. Les part. *voillant*, *voillu*. Le reste conj. sur *ainmaî*. Il est orthographié *voillei* ou *voi-yè* et non *voillai* (*ai*, bref) qui serait plus étymologiq. mais donnerait confusion avec les verbes en *af*.

**Voillie**, ou **Voi-yle**, Veiller, conj. *aîrancie*. Subst. verb. *Voille* ou *Voi-ye*; au XV<sup>e</sup> S°. *Vueille* (*u* = *ou*).

*Rievoillie*, Réveiller. S. verb. *rievoil* ou *rievoïye*, s. m. réveil.

*Voillu-se* [Veilleur-se°. *Voilluse*, s.f. fleurs de colchique d'automne (Salbert) qui, la soirée apparaissant sur le gazon tondu, semblent veiller. Syn. de *Lovrate*, Ch.

**Voillie**, s.f. Veillée.

**Voilleri**, Couplets chantés la *veillée*, servant ou non d'air de danse. Ajoie, Montb., etc. A Vanclans (Doubs).

Loun de cy, tous las jurons,

Las *voillieris*, las chansons (2° Noël de Vanclans).

En pat. du voisinage :

Tiu vôt entendre in voilleri

Qu'at tout renpli de mentes.

S'èy è in mou de vèritaie,

I vôt bin qu'on m'i tonde,

Daivô in cisè de mouton,

Qu'ait in mandje de lair'ne (manusc. J.V.).

*Veilleri*, en Norm., Etable où l'on se réunit pour veiller.

**Voindre**, s. m. Cric [Vérin]; All. *Winde*. Celt. B. *gwindask*, cric. All. *Winde*, cric. Vh A. *Windan*, rouler. D° Rab. [Vindre]; g<sup>d</sup> crochet. Le lat. *veru* = broche. C'ât in *voindre* = C'est un homme aussi fort qu'un « voindre ».

**È Voirait**, Il voudrait, à Montreux-Ch. Voy. *Voüë-yei*.

**Voirfe**, adj. dans cette express. *raite-voirfe*, Mandeure. Souris jaune ou Muscardin = *Raite Neusillière* de Mont. — Niche dans les buissons.

**Voirgalaf**, va, à Mandeure. Abattre à coups de bâtons lancés, ou de perches (*gaules*) des noix ou autres fruits sur de

**Voiri**, ou **vouairi** [Guérir\*, Anc. fr. Guarir et Warir. Aha Werjan, protéger, All. Wehren. Ind. p. i voire, v<sup>e</sup> voiris ; fut. i voireraï, conj. fini. Réd. revoiri.

**Vormeuse**, Frelon, à Auxel.

**Voirôn-ne**, l. dit Varenne, Garenne. Ce dernier mot se disait, au Moyen-Age, d'un petit bois, de terrains broussailleux ou incultes, réservés aux maîtres féodaux p<sup>r</sup> la petite chasse (Lièvres, perdrix, etc.) de terres incultes p<sup>r</sup> le pâturage, dérivé de l'anc. teutonique. Warren, défense.

En Berry, Varennes = terre sablonneuse. Dim. **Voirenate**. Nomb. l. dits fr. cadast. : TBf. Varonne, Varanne. Dim. Varanate, Varnate, TBf. ; **Voirnote**, Montb.

**Voitche**, Pervenche, à S-y, du L. vinca.

**Votties**, voy. vouër. Notons que les s finales sont muettes, à moins de liaison ou d'apostrophe final.

**Voiture d'ène sôn**. Voy. sôn.

**Voivre**, ou **vaivre**, L. Vapria, n. de lieu, signif. anc<sup>t</sup> Brousse, terrain couvert de buissons d'épines, du Bas-L. Vabres. Lat. Vepres (épines). En 1182 Wabra, en L. = La Vouaivre, g<sup>d</sup> pré à Exincourt (L. Viellard) ; 1189 = Vawira. Ce nom, sous les formes de Voèvre, Woivre, Voure, Wavre, (Bruxelles) Vesvre, Vaivre, Waivre, Vievre, se trouve, en Comté, Champagne, Lorraine, Normandie, Belgique. En Suisse All. c'est [Wabern\*.

Le mot *Voivre* a souvent été confondu avec *Vouivre*, VFr. *Wivre*, *Vivre*, Serpent fabuleux, [*Vipère*], terme de blason ; et qui est écrit aussi *Voivre*, dans Joinville. ex. : *Entre les autres fu naies mes sires Jehans d'Orliens, qui portait banière à la voire* § 217.

Notre mot est dans nombre de lieux dits, forêts ou anciennes forêts de notre région, ex. : à Méziré, Danjoutin, Éloye, Sermamagny, etc. *Lai vouaivre* = plaine entre Sochaux et Montb., couverte lors des grandes eaux, contient encore un petit bois si on en croit la carte.

*Lai Voivre*, anc. terr. communal à Danjoutin, près de la montée de la *Couchière*, et où est « la corderie ».

Forêt de la *Waivre*, fr. cad., forêt entre Chaux et Éloye.

**Voïyaidje**, Voyage. **Voïyaidje**, vn.

**Voïyant**, part. — Voyant, s.m. pupille de l'œil.

**Voïyenai**, voy. *Vouisenai*.

**Voïyin**, [Wain\* gain, VFr. Re[gain), 2<sup>me</sup> coupe de l'herbe des prés, à la fin de l'été.

R'voiyin, B. de la Roche. B. Rhin. Du Vha Weida, *pature* (Brachet). Celt. B. *Gouimm*.

*Voi-yenâ*, faire les « *voi-yins* » à Vézelois, où les verbes à l'infini 1<sup>re</sup> conj. sont en â = aî, à Ch.

*Voi-yenate*, Mirabelle, mûre à l'époq. des « *voi-yins* » ; se dit *erbaton* ; voy. ce mot, à Epauvillers.

*Voi-yenê*, Mirabelier, arbre qui donne les mirabelles. « Taille de Vahin, de Ch. 1487-1667 (1).

Le VFr. *Wahin*, autre forme et syn. de *Wain* = Gain, profit, automne, temps des récoltes de fruits, etc. Voy. *Vaingnie*.

**I Vö**, Je veux. ; L. *Volo*. Montg et Sous M. i *reû*.

**Volt'**, Bois, en als. de Soultz, H.-Rh. [*Wald\** all.

**Vön**, [*Vent\**, Vent du Sud-Ouest, *Welschwint* des Als. du Sud opposé à la bise. *Vönt de Loûerêne*, Vent du N.-O. ou de Lorraine. P<sup>r</sup> les autres pat. la syll. *ön* devant ord' *än*, mais pas à Chaux, Sermagny.

*Vön d'ouër*. Vent d'orage, grand vent, ex. : *è vait c'mön in vön d'ouër*.

*Vön de Loûerêne*, Vent de Lorraine, ou du N. O. En Montb. *grême-beloches*, Contej.

*Rievöntai*, Rafrachir. rafrachir. *Vöntu*, Venteux

**Vön**, [*Van\**.

Dim. *Vön·nate*. 1<sup>o</sup> Espèce de petit panier ± hémisphéroïdal, sans anse dans leq. on fait lever la pâte d'une miche. 2<sup>o</sup> [*Vä·näte\**, à Mandeure. Voy. ce m. p<sup>r</sup> le sens d'oiseau de proie, qui semble *vanner* avec ses ailes.

*Vön·neraute*, Épervier, à Vescemont (J. Ruez).

*Vön·nai*, Vanner. *Vön·nu*, Vanneur. *Vön·nê*, Vannier.

*Vön·nure*, [*Vännure\**, à Vermes, aj., le déchet de grains retiré par le van. A Etobon :

Tantui ! que dit mon onchot,  
Nous voilà bin montâ ;  
T'é brijie lou coupot,  
Nous n'sarins pu von·nä.

(M. Goux) (s et t finaux muets).

**Vöndre**, [*Vendre\** ; ici *ön* devient rég. *an*, ou *en* fr.

*Vönte*, Vente. « Vend vin » (2) telle était l'enseigne laconique (anc. fr. local, vendre vin), des débitants du vieux Bf.

(1) Livre rouge de Bf. cit. Dubail-Roy.

(2) A Châtenois « les sujets de Francmont, ont voulu *vendre vin* » 1564. Express. du fr. Bf. en 1677. Arch. 1 révoité Bf. cit. par D. II.

**Võn·ne**, [Vanne\*.

**Võnte**, à Reppe = *Mentula*, (anat.) Lat. de l'Als. *Vandel*, queue, ou *vadl'* à Hindlingue. *Vante*, à Montb. (Contej.)

**Võntre**, [Ventre\* ; adj. *võntru*. VFr. *Ventruil*, *Ventre*. *Ventrillon*, id. et n. pr. Bf.

**Lai Voriquelle**, (ou Wolquelle, Stoff) Fontaine dans les prés, Bermont ; *Quelle*, en all. = Source (1).

**Vortchie** ou **Vaürtchie**, Fouiller en retournant, du L. *Vertere*, voy. le réd. Ch. *revartchie*.

Al *ë vortchie* trô djôs trô neus,

P'rassenbià son monde... (Chs Rosemont, pat. Vescemont).

**Vou**, adv. Oû du Lat. *ubi*. En All. *Wo*. *Vou ç' que*. Oû est-ce que, abrév. *vou que*. Pour l'addition d'un V. Voyez *Voûi*.

**Voûal**, voy. *voï* !

**Voûédjacoûê**, Voujaucourt, vge à pat. Montb.

**Voûène**, 1<sup>o</sup> Veine, 2<sup>o</sup> filon de minerai.

**Voûêr**, [Voir\*. Ind p. *i voï*, n<sup>s</sup> *voïyôns*, v<sup>s</sup> *voïtes* ; p. déf. *i voïyi* ; fut. *i vâ rô* ; les part. *voïyant*, *vu*. Le reste comme *boire*, çn conservant les radicaux ; forme irrég. *voïtis voïer*, voyez voir.

Impér. *Voïtes voûes* ! voyez-vous ! *Voïtis*, voyez.

L'infin. et souv<sup>t</sup> employé après un impératif, pour en adoucir l'effet, par politesse ; en ce cas il est sensé précédé de *pou* (pour) ex.

*Iechaiyêtes Vouêr* = Essayez, goutez (pour) voir ;

*Tchantais voûêr*, in *pô* = Chantez (pour) voir, un peu.

*Rîediaidjais voûêr*, que le marchand parisien traduit par *voyez voir* ! sans aucune faute ni pléonasmе, n'en déplaie à

---

(1) La Voriquelle, source captée pour Châtenois, située au milieu de la vallée de la Savoureuse entre cette rivière et Trétudans (jadis *Trestloudens*), Stoff. cite les *Voliquelles* et « pré de la *Wolquelle* ».

Malgré le fait exceptionnel en ces lieux, on peut considérer ce nom comme d'origine germanique. *Wohl*, bien ; *quelle*, source. Il serait peut-être hardi de tenir ce mot comme une épave du parler germanafone de celui qui a donné son nom à Trétudans. Car si ce nom est d'origine germaniq. (tous ceux terminés en *oud*, = *old*, ont cette origine), à partir de l'époque mérovingienne les noms germaniques devinrent à la mode chez nos ancêtres latinosônes.

Parlant de vges lorrains terminés par *ange*, = *ingen*. M. Pfister dit que « la terminaison *ingen* » (qui a dû donner *ens* ou *ans*, directement ou indirectement), « était préférée chez les Francs ».

De cela il ne faut pas en induire *plus qu'il ne faut*, pour croire germanofones, ceux qui portaient des noms d'origine germanique, qu'il ne faut le faire pour ceux qui portaient des noms hébraïcs, Joseph, Jean.... dans leur forme primitive pour les déclarer judaïfones ou descendant d'iceux.

nos grammairiens peu au courant de la vraie grammaire. Traduction : Voyez (pour) voir, sans être forcé d'acheter.

*Voitis* (au lieu de *voïtes*) est un impératif employé dans cette expres. : *Voitis voûër* ! [Voyez voir] pour marquer l'étonnement éprouvé au sujet de ce que l'on vient d'entendre ou voir.

*Ôntrevoûër, Triëvoûër* ! voy. ces m. et *rävoitie*, aj.

*Faire voûër* ; F.-ai voûer. Voy. ces m.

**Voûes**, Vous. Vos, ailleurs, TBf. *Lou Voûetre*, le vôtre ; *Le ou lo vôtre*, cent. Bf ; *lo veutre*, Mont.

*Voûesa·yîe* [Vosoyer\* VFr., Dire à q. q. un *voûes* (vous) au lieu de *te* (toi) ; on dit plus souv. *îevoûesä·yîe*.

*Avou* (vous) Salutation familière et gaillarde, à l'usage de la jeunesse qui se targue de francicisme !

**Voûë·ye**, [Houille]. *Voûë·yîe*, s.m. Houiller (ouvrier, ou voiturier)

*Voûë·yîere*, Houillère.

**Voûë·yei**, ou **Voûë·yè**, ou **V·yai**, Vouloir. *Voûë·yai* serait plus homologiq. (voir note à *Voillei*). Ind. p. i *vó*, n° *viõns*, v° *viais* ; Imp. i *voûë·yó* ; p. déf. i *voûë·yi* ; fut. i *vouró* ; Subj. pr. *Qui voûë·yeue* ; les part. *voûë·yant*, *voûë·yu*.

*È vót foillei*, Il veut (= il faut) falloir. On dit aussi *è faut foillei*. Alors *è faut* serait p° *è fât* (il faut).

*Jean Violdire*, est anc. n. de Chèvremont (1) probabl. p° i *vió l'dire* (2), je voulais le dire, dû à une expres. familière ; chose que l'on voit encore aujourd'hui déterminer des surn. Ex : *Mavoi*, surn. de qui dit souv. *mavoi*, p° ma foi ! *Tiudet*, p° qui dit *tiudè* (je *cude*, je pense).

**Vouhay**, s.m. Bailli, en 1350 à Porrentruy (Mg° Vautrey), « avoué ».

\***Voûi**, adr. Oui, néo-pat. Les anc° affirm° sont *âil* [oil° VFr. et o = ó ou oc de Lgdoc. *Oui*, c'est du néo-patois, ou un mot fr. ± récemment adopté par les patoisans.

**Vouisenaf**, à Exincourt, Hennir, parlant du poulain.

*Vouisenait*, Hennissement doux.

**Vouit·ye** petit pain de brioche de 1 sou, de forme allongée, de l'all. *Weck*, pain en forme de coin. Dim. *Vouitiäte*. A Nommay, *Vicote* ou *Vouicote*.

(1) Arch. Bf. Livre Rouge cit. par D. R. 1487. traduit en 1667. Ce serait

**Voui·yenaï**, Hennir de tendresse, parlant du poulain et même du cheval. Se dit aussi d'autres cris d'animaux poussant des cris  $\pm$  adoucis à timbre aigu. Correspond au *you* humain répété.

**Voi·yenaï**, à Argiésans. (Ne pas confondre avec *Voi·yenaï* de Vézelois).

**Vouisenai**, à Exinc. et autres vges en Month.

**Voulai**, va, Voler, dérober.

\***Voul**, [Vol\*, même rad. que le suivant.

**Voulai**, vn. Voler avec ses ailes, s'élever dans les airs ; du L. *Volare*.

\***Voul**, Vol.

**Voulaie**, s. f. 1° [Volée\* ; 2° Espèce de grand palonnier mobile, accroché au bout du timon, servant d'attache à un ou deux chevaux placés ainsi devant ceux du timon.

**Voulot**, s. m., Débris minuscules ou poussière de fibres textiles (ou *duvet*) voltigeant dans l'air, laquelle forme, par son agglomération, une espèce de peluche sous, ou sur les meubles, et s'attache aux vêtements. Toute espèce de corps très léger transporté par l'air, [Volat\* de *noidje*, Angeot, Aj., flocons de neige dans l'air.

**Voulate**, s. f., 1° *Duvet léger* des oies et autres volatiles ; 2° *Etoffe sans consistance, très légère, volant facile* au vent.

**Vouliere**, à Eloye, Ouverture de la ruche par laquelle les abeilles prennent leur *vol*.

**Voule-voule-mairtchâ**, voy. *mairtchâ*. Voule-voule-bébé (= *belbel*) à Mandeure, coccinelle.

**Voulant**, Faucille [Volant\* VFr. espèce de serpe, St-Vital (Savoie), *Volant*, faucille. « *Voulant* », anc. n. pr. à Denney (« *Derney* ») XV° S°.

**Voulot**, n. pr. TBf.

**Vourpate**, Belette, à Seloncourt. *Vourpote*, en vrai Month. *Voirpate*, à Montéchérourx, patois Ajoulot-montagnon (Morel). *Voulpote* (Month.) autre forme ; paraît dér. dim. et dim. de *Vulpes* renard. Voy. *Verpillot*.

**Vourvenan**, Vourvenans, *Volvenens* en 1147 (= *Volven-ens*). Vourvenans 1573 (cit. Stoff.), petit vge vis-à-vis Châtenois, dans la vallée de la Savoureuse (1). Pat. de Ch.

**Voyhay-Bruat** « La rivière l'Assize finit vers Trétudans, au *Voyhay-Bruat* », faut-il ici voir notre *Bouë-yait* ? Voy. [Cout. de l'Assise, Bonvalot].

Il y avait nombreuses « mouêches » près du *Chatelot*, surtout entre celui-ci et la route qui ont été comblés à l'aide de matériaux enlevés à ce monticule.

**Vrie-Boue**, [Vert-Bois] fr. l. dit *Vrai-Bois*, fr. cad. *Vraie fontaine* = (verte fontaine) à Essert. Stoff. signale la *Vraie Côte* à St<sup>e</sup>-Marie-aux-Mines (Ht-Rh.).

**Vruye**, Verroux, à S-y; voy. *bru-ye*.

tenant, on y comprenant Rettenans (écart de Bf.) et Goudans, hameau détruit, situés dans le bassin de notre rivière.

Du Sud au Nord, en suivant le côté gauche de la vallée nous avons Vourvenans, Goudans (hameau détruit), Trétudans, Sevenans, Andelnans, Rettenans.

Sur le côté droit, comprenant son affluent, La Douce, nous avons du Nord au Sud Cravanche, anc<sup>t</sup> *Cravoinche* (inche = inge = ens), Botans, Dorans, Argiésans.

En dehors de Phaffans (*pagus Pefferauga*, 792 (Liblin); *Fafen*, 1168, Phaffans 1284, Pfeffingen, 1728 (Stof.), situé sur les limites de l'Ajoulotonie et écarté de notre groupe, aucun nom de vge en *ans* à notre connaissance ne se trouve à l'Est, en Ajoulotonie (c<sup>on</sup> Delle. anc. dépt du Mont Terrible). Ce groupe est le poste avancé des vges en *ans* si fréquent en Franche-Comté (surtout en c<sup>on</sup>s d'Héricourt, Villersexel); leurs homologues se terminent en *ens* en sovoyotonie, mais se prononçant *an*.

En général, les villages qui ont cette terminaison, de même ceux terminés en *court*, et q. f. ceux en *villars*, *villiers*, en notre TBf; ceux terminés en *heim*, *vühr*, *viller*, en Alsace; *ville*, *ange*, en Lorraine ont pour radical un *nom d'homme* (fermier), ord<sup>t</sup> de facture germaniq., mais en notre pays pas nécessairement germanofone. Indépendamment de l'exemple de Phaffans, on peut citer en Lorraine directement ou par intermédiaire d'un ancêtre de *ingen*, dont les formes les plus anc. citées par M. de Bouteiller (D, top. Moselle) sont *inga*, *ingas*, *inges* ou *ingo* (dont l'abrév. est *ing*) et en ce dépt anc. D<sup>t</sup> Moselle), le nom d'une localité *Mégange* (c<sup>on</sup> Boutay) qui se disait *Mekingen*, 1135; *Megens*, 1272; *Minganges*, 1300; ce qui autorise à faire dériver notre *ens* ou *ans*, ± direc<sup>t</sup> ou par intermédiaire d'un ancêtre de *ingen*.

Quand au radical n. d'hom. de notre vge, on trouve dans une donation de Boronius, datée de Mandeuire, en 748, un nom qui le représente assez bien: (voy. L. Viel, cité p. 62) ....*in marcham que dicitur Gamhapine* (Gambshheim, B-Rh.), *hobam unam quam Wolvwinus tenuit, cum casalibus, campis, pratis, sylvis accessis que omnibus, cum edificis, pascuis* (paquis).... Une ferme (*hoba*) comprenait terres, habitants de cases, forêts, etc.. c'était déjà une agglomération d'habitants Voy. aussi le paronyme Wolfenweiller. vge du Brisgau.

Il convient de remarquer que nos vges ou établissements en *ans* du groupe de la vallée de la Savoureuse occupent en général des terrains peu favorisés par la nature et que plusieurs ont des territoires restreints. Les meilleures places étaient prises. *Goudans* a disparu; Rettenans probable plus ancien, comme nom, que Bf. (comme presq. tous les vges du TBf.), n'a pu s'élever au rang de commune. Ces lieux habités peuvent remonter jusqu'à l'époque mérovingienne ou en deçà, mais d'autres vges n'ayant pas de n. d'hom. dans la facture, peuvent s'élever jusqu'à l'époque gallo-romaine, malgré les destructions ± complètes éprouvées du fait des invasions successives qui se sont succédées jusqu'au X<sup>e</sup> siècle.

En Franche-Comté on trouve des localités en *ans*, suffixe qui a été précédé dans les documents par le B-latin *incum*, qui lui-même a pu avoir pour ancêtres notre particule germaniq. dont la 1<sup>re</sup> syl. dure est *ing'*. Q. f. f. confusions avec la particule celto-lat. *acum* ou *iacum*.



*Vudie*, *Vider*, voy. *Veu*.

**Vuillame**, *Villame* TBf., anc. formes pat. rég. de *Guillaume*, du v<sup>x</sup> n. germ. *Wilhelm*. (*Will-helm* = volonté casque).

*Vuillaume*, n. pr. actuel à Argiésans, Bavilliers ; en 1339, *Vuillaume*, Montb.

*Vuilleme*, autre forme très près du radical. Dim. *Villemé*, Bf. *Vuillemey*, Auxel-B. ; *Villemin*, *Villemain* ; *Vuillemot*, *Vuillemenot*.

En 1317, *Willemat*, à Florimont (J<sup>a</sup> La Croix). (XVI<sup>e</sup> S<sup>e</sup> à Perouse, Sermamagny).

*Vuillhelmin* dim. peu éloigné de l'ancêtre commun *Wilhelm*, all. 1371, à Porr.

*Vuillemier*, n. pr. Montb.

En 1317, *Villemez* ou *Villemart*, à Florimont (M. Feltin) 2 formes pour la même personne ; la 2<sup>e</sup> est un francisme par instinct popul. pat. qui voit la term. *art* ou *ard* devenir, en prononciation, é en patois et qui croit franciser un nom pat. prononcé é, en mettant *art*.

1332 *Villemin*, à Florimont (M<sup>r</sup> Feltin).

*Voueillat*, d'Alle, Ajoie ; anc. n.

*Vuillehaut*, anc. n. pr. Danjoutin, peut provenir de *Guillet*.

*Vuillesin*, anc. n. pr. à Chèvremont. peut provenir de *Gilles*.

*Wuillemette*, anc. n. pr. fém. 1712 ; *Vuillerme*, id. Ajoie,

R = L = p<sup>r</sup> *Vuillelme*.

*Vuillin* (Magny) anc. n. *Willin*, 1494. Porr. *Vuillot* (Doubs).

*Voellin*, à Suarce, *Villien*, à Vétrigne, 1897, et anc<sup>e</sup> à Bf.

*Voillin*, anc. n. pr. (1421) et *Voillenat*, à Porrentruy ; à comp. avec *Voiryin*.

*Guille*, anc. n. pr. écourté de queue. fém. XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> S<sup>e</sup> « Renaud et *Guille* sa femme », = *Guillaumette*, comtesse de Montb. *Guillame*, n. fém. 1504, Montb.

*Guille*, anc. n. pr. m. ex. : *Guille* Belhoste, plus loin *Guillaume* Belhoste, maître bourgeois de Bf. 1462-1464, cit. par M<sup>r</sup> H. Bardy. *Guillet* peut en venir ?

*Guillaumey*, Fêche l'Eglise. *Guillaumot*, dép. Doubs.

Ces noms pr. sont surtout fréquents au N. ou N. O. du TBf. en Ajoie. Actuel<sup>t</sup> et déjà depuis longtemps comme n. de baptême, *Guillaume* a tout à fait cessé de plaire.

A Châtenois, aucun nom descendant de *Guillaume*, n'existait de mon temps, ni aucun nom germanofone, excepté un qui a

disparu depuis. Après 1870, des immigrants ont pu changer cette situation. Nos ancêtres tiraient volontiers leurs noms soit des patrons spirituels (saints), soit des patrons temporels (seigneurs) (1).

**Vurpillot**, forme anc. de *Verpillot*.

**V-yel**, forme abrég. de *Voëryei*.

## W

**Wache**, voy. aux V.

**Walé**, ou *Walhé*. forme als. de Walheim. Vge, H<sup>e</sup>-Als. — É = le *heim* all. en Als.

**Welche** (ou *Wælsch*, forme dérivée du plur. de *Walsch*) est le n. sous le q. les germanofones désignent les néo-latinofones en général et les francosônes en particulier, c'est-à-dire les peuples parlant les langues dérivées du latin.

C'est notre vieux mot *Gal* ou *Gaël* dont nous avons fait Gaulois, les All. *Walsch*, les Anglais *Welsh* ou *Wouelz* (pour les hab. du pays de *Galles* *Wales* ; les hongrois, *Olak* pour les *Valaques*, qui sont désignés *Blac* par notre vieux histor. Villehardouin ; les Belges, *Wallons*, pour les francosônes de leur pays, d'où le n. de garde *Wallonne* pour les troupes espagnoles recrutées en Belgique. Le Bas-Latin *Wallus* était devenu syn. de *Romanus* (2).

Les Bretons bretonnants nomment *Galots* ou sots bretons, les hab. francosônes de la Bretagne orientale (3).

*Walsch*, *Velsch*, *Walch*, n. pr. als. immigr. en TBf. (Bf. Giromagny, etc.)

A Hindlingue, Friese ou Fréchone, anc. cté de Ferrette :

*Welschvint* = Vent Gaulois, français ou du S-O et *Titschvint* vent all. ou du N-E. ou bise.

(1) Lors des 1<sup>res</sup> croisades, les Guillaume étaient si nombreux, que pour se reconnaître, ils durent faire suivre leurs noms *patronymics* alors seuls en usage, de celui de leurs fiefs, terres ou manoirs, indépendamment de leurs blasons.

(2) Si notre anc. nom désigne  $\pm$  les Néo-Latinofones, le mot Franc en Orient sert à désigner les Européens non orientaux.

(3) Pour les Bretons bretonnants, pour les Irlandais de langue *erse* et même pr l'Ouest du pays de Galles, le mot *gal* = étrangers, ce qui indiqu. que les *Gals* sont venus après les Celtes. En langue erse, Celte ou *Caoiltichs* = hab. des

**Welschborn**, l. dit à Rimbac (Masevaux) (=Welche-Fontaine), m. qui se trouve en dép<sup>t</sup> de la Moselle, sous forme de **Welschbronn**, et **Welschborn**, en 1204.

**Welschgrutt**, à Bourbac-le-Bas (Stoff).

**Welschwasen**, l.-dit à **Hirtzbac** (Hirsingue).

**Welschenlarg**, = Largue-le-Haut, vge.

**Welschenrhor**, (Rosières), Village Soleurois, gagné par les germanofônes sur notre pat.  $\pm$  aj., lesquels ont perdu du terrain à Granges [Grenchen\*, seule localité soleuroise où résonne  $\pm$  le fr. — **Wallisberg**, l.-dit, à Friesen (Stof.).

Le n. de Velche, respectable par son ancienneté, pour les francosônes, est péjoratif pour les germanofones qui en ont fait **Wælschen**, baragouiner (!), comme par contre nos patoisants leur retournent le V. *achperlai*, ou âlemöndai.

**Véritawêlê**, [Véritable), en als. germanofone, m. fr. als.

## X

**Xaviê**, TBf. Xavier, voy. *Gza. Xaver*, en all. qui a donné le dim. *vêrêlê*, à Rimbac, ou *Fêrêlê*

**Xs'**, Sifflement dental p<sup>r</sup> exciter les chiens à mordre.

## Y ou ·Y

Ce caractère est une consonne, exclusivement; il correspond au [J\* allemand. C'est l'i consonne. Il est homolog. au fr. *Gl*. Sa forme aspirée = *C·h*, que le p. de Mandeure, Vermes, Montb. rend par *Ch*.

**Yâ**, Claude dans les n. compos., ex. : *Djan-yâ*, Jean-Claude (Djan-iâ).

**Yaude**, Claude (Iaude). **Yadine**, Claudine (*iâdine*). Voy. *iâ*. Claudot, Claudat, Bf. anc. n. pr. TBf. — *Saint-Yâde*, in loco, St-Claude, vil du Jura.

**Yaf**, Iris des marais, à Meroux (*Gladiolus palustris*, Gaud.) du L. *gladius* glaive. Le gl fr. ou L. devient *y* pat. **Yâ**, à Auxel. **Vaîyai**, en Montb. [*Glaî\**, en VFr.

**Yayâ**, à Bournois, où il sign. aussi colchique. (Feuilles lancéolées).

**Yai** (ou iai), Liard = 3 deniers. Ex : *in yai de Montbillaï?* ou VFr. *liar, liard*, adj. = roux, brun, p<sup>r</sup> le distinguer de l'*argent blanc*, mot employé en vieille chs de Châtenois (1). Comp. *Monéda négra*, en Lgdoc. Monnaie noire ou de billon. De même on dit un *Jaunet* pour un louis d'or. Rad. *Ardere*.

**Yai-dô-Biâmont**, vge de Glay-sous-Blamont.

**Yaice** [Glace\* Yaiciê, Glacé\*. Yaïçon [Glaçon\*.

Yaiciêre, Glaciêre.

**Yan**, [Gland\*. *Pipe de yan*, Cupule du gland.

**Yaude**, Claude ; voy. iâ. S' *Yâde*, in *lôcô*. S'-Claude (Jura).

**Yavoûênure**, forme plus usitée que *C'havoûênure*, voy. ce m. In *toutchaï* de Y.

**Yen d'yaice**, ou par corrip. *Yindre yaice* (Rœsch) [Alun de glace\* Vézelois.

**Yenaf**, Léonard, en Montb.

**Yenney**, ou *Ienné*, n. pr. au S. de Chât. en Montb.

**Yêre**, vge *Glère*, C<sup>m</sup> S'-Hippolyte (Doubs).

**Yêres** : voy. *Hières* et *Yres*, l.-dit de champs, TBf.

**Yeû** (bref), (*yeû* ou *yeûs*, au pl.) leur. Châlonvillars, Urcerey. Lieu à Besançon.

**Yeuche** ! A [gauche !\*, commandement p<sup>r</sup> les bêtes de trait. Le contraire ate = à [droite\*. *D yicht* à Vézelois = *Yeuche*, *Diatche* à Angeot, ce qui nous mène à *Gâtche*.

**Yeût**, Leur. *Yeus*, leurs. *L'yeutre*, le leur. Le Salbert, Eguenigue, Angeot, Vézelois, Châlonvil... Voy. *tu* et *yos*, *yu*. *Yeus hanmes* (sans liaison, Châlonv.). Offemont *yeut*, et *yôs* au pl.

**Ai You**, à eux. Lou *lioutre*, le leur, près Besançon.

**Yocat**, [Hoquet], syn. aj. de *Suryot*.

**Yoki**, voy. Jacques ; *Jecki*, id. forme de Jacques 1347, à Porrentruy.

**Yoôgl'**, (2) form. dim. en Alsace, de Jacob ou Jacques (Jôgl') d'où en Als. *dumëryoôgl'*, niais, imbécile !

---

(1) Tiecheran, bê tiecheran...  
Fais me mai toile couran...  
T'ôn serie païye contôn...  
On menoûe ou òn *ardjôn*...  
Ce n'ât pie faire ies ies poûeres djôns...  
De maniaf de l'*ardjôn bian*

Ronde de la vieille Verpillote.

(2) Ce double *o* pourrait aussi s'écrire *ôh*, on perçoit en lui une diphtongue, le 2<sup>nd</sup> *o* a un ton plus élevé.

**'Yôn'naï**, [Glaner\*. *Glenare*, Lat. du VI<sup>e</sup> Siècle (Brachet) peut être parent à *hieu* et à mots d'origine Celtique (*glui*, etc.) par le B. Lat. *glanare*.

**'Yôn'naï**, parlant des fruits sur l'arbre, serrés comme dans une glane.

**'Yôn'ne**, s.f. [Glanc\* ; *yân'ne*, pat. Montagn.

**Yôs'**, n. pr. d'immigré Soleurois, à Bf. En Argovie on trouve Yôs' et le dim. *Yosli* (comp. avec notre *Djôseli*, voy. Djoûesè), n. que nous rapprochons de Joseph. On trouve aussi en ces lieux *iôssep*, *sèpi*, *sepelè*. *Yos'*, peut aussi provenir de Judocus, (Josse).

**Yôs'afains**, leurs enfants. Croix, Bretagne, *Auxelles*, Ajoie ; au sing. **yot'afain** ; le **yôtre**, le leur.

**Yot'**, Leur (Ajoie).

**You** ! Interj. instinctive exprimant la joie. Se retrouve chez différents peuples : *you*, chez les Arabes d'Algérie, *io* en Latin. C'est un cri de joie naturel à l'homme.

*È n'fât p'encôûê dire you*. Il ne faut pas encore dire *you*, on n'est pas encore hors de danger. *Iouquaî*, crier *you* ! *you* ! *Youp* !

Interj. analog. à la précédente :

*Youp ! pou mai mie,  
Si elle n'ât p'belle, elle ât djôntie.*

**'Yoûedre**, Juif. All. *Jude*. Un Juif de 80 ans (M. B.) a dit au D<sup>r</sup> J. V. il y a quelque 40 ans que le 1<sup>er</sup> juif arrivé à Bf était son père. Bf. *ioultre*. (Ban-de-la-Roche, *Djuifrasse*, Juive) (1).

**Yoûedrâsse**, Juive. *Yoder*, n. pr. als. à Florimont ; *Iude schmecker*, Als. qui sent le J. Voy. *Djuê*.

**Youpaï**, Jeter en lançant. *Iouquaî*, à Mandeure.

**Youpe sâ sâ** ! Exclamation pour faire sauter un enfant que l'on tient.

**Yourou**, [Glorieux\* à Mandeure, avec le sens, qui aime à paraître.

**Yoûrbe**, Tour d'escalier en vis, Month. Cet escalier en pierre, du L. *Orbis*, cercle.

(1) Juif de Foussemagne parlant pat. ajoulot :

Chmon âme ! c'ât ène bouène vaitche ; achi chûr que Foli ât ci ! Elle vôt faire lo vélât dans chai (six, semaines. I vos aichure qu'elle baiye ancouè cin étiaïyes de laissé !

D'après Charcot. Juifs d'Als. ont boîte crânienne développée en hauteur, certaine obésité, gracilité des membres

**Yôyô**, form. répétitive de **Yô**, p<sup>r</sup> Joseph, tombée en désuétude, mais employ. en D<sup>t</sup> des Vosges, voy. *Yôs*.

**Yu, Yus**, Leur, leurs, eux. *Lou yutre* ou *l'yutre*, les leurs, Rethnans Bf. voy. *lu, yot, yeut*.

**Yuyu**, voy. *hiu*.

« **Yres** », l. dit de champ, Etueffont-B. voy. *hières, yères*, *errai* et *Errues*, mots qui paraissent parents (Y, voyelle de fr. cadast.)

**Ythenat**, au fém. -ate, anc. n. pr. de Porrentruy XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup> (Mgr Vautrey) peut être un dim. d'*Ythier* (saint), *Icterus*, évêque de Nevers. Jean *Yther*, diacre de la Réforme, à Montb. 1541 (Tuefferd). « *Jodocus Ittæus* » Jésuite en 1586, à Porr. (Mgr Vautrey p. 300.).

**Yûe**, s.m. Lieu, *Leu*, à Auxel. et montg. *A yûe*, Ailleurs, au lieu. \**Yûetenant*, lieutenant.

**Yûe**, Eux, leur, à Bourogne, dont le pat. est interméd. entre le p. de Ch. et celui d'Ajoie, voy. *yos, lu*.

**Yulle**, voy. *iulle*.

**Yun**, an fém. *yêne*, adj. num., un, une. Voy. *in* et *ne*, art. indéf. *Coulaî òn rait yun*, cela en va un (train), cela va grand train, parlant des dépenses, ou autres choses.

## Z

**Les Zardillères** ou **Jardillères**, l. dit de champ, à Bessoncourt.

**Zaubet**, Elisabeth, à Ronchamp ; **Zibé**, à Besançon.

**Zaza**, voy. *Gza*.

**Ze**, en anc. docum. als. A, vers, dans = all. *zu* ; ex. *Ze ôye* = à *Oye*, 1350, vge détruit (Bermont).

Actuel<sup>t</sup> à Barr, *Züä* (avec  $\frac{3}{4}$  muet). Le *z* als. = *ts* fr.

Le Bois **Zelin** ou **Boiselin**, à la Rivière, l. dit de forêt, de [Gelin\* est n. pr. ?

**Zell**, (tsell) forme germanisée du m. *Celle* (Cella) en Als ± germanoph. Ex. : *Lützell* (*Lucelle*) : *Lüzelstein* (B-Rh.), La Petite-Pierre. *Zell* se trouve aussi en All. occidentale, ou face à la Francophonie.

**Zeller**, n. pr. de G-y et environs, Etueffont. L.-dit *Beim*

**Zest'** à Châtenois des Vosges, minces cloisons des noix.

**Zoubaf.** va. Pousser avec violence une voiture, une porte, un objet lourd  $\pm$  retentissant (*Résonnant*) ; paraît cong au néo pat. *riesoûnai*.

**Zombè**, dans les Vosges, faire retentir. Prov. *Zoubar*, rosser, exciter, battre. Abrév. de *Resombâ*, Val d'Ajol (Lambert, cit. Haillant) résonner en frappant.

**Zoubait**, Choc résonnant fait par un corps lourd poussé, ou tombant.

« **Zouillons**, cri d'un berger d'oies, p<sup>r</sup> aux oisons ! en p. ès *ouillons*, à Bourogne » (Janvret).

**Zôzô**, form enf. de Georges, à Bourogne (Janvret).

---

Vers la fin de ce travail on a commencé à délaisser le Ph.

Le temps est peut-être venu d'abandonner le Ph, pour l'F, et de purger le français d'un caractère parasite qui apporte sa petite difficulté à l'étude de notre langue ; d'autant plus que l'étymologie le repousse.

En effet, le Ph n'existe pas en grec, mais il y a un caractère simple qui se nomme *fi*, qui est l'F grec. Les grammairiens l'écrivent *phi*, sous prétexte que l'F grec est considéré comme un P aspiré. Mais l'F fr. est dans le même cas.

Il est vrai que le latin admettait le *Ph*, pour l'F grec ou Fi (*phi*) ; mais convient-il que nous soyons, sans raison plausible, plus latins que ceux qui le sont plus que nous.

Les autres langues latines, en effet, l'italien, l'espagnol, le portugais n'admettent pas le *ph*. Une petite objection, c'est que le Ph indique pour nous que le mot est tiré du grec !

Mais les nombreux mots tirés du germain, de l'italien, de l'anglais, pourraient réclamer en compensation quelques caractères spéciaux !

Il y a aussi l'habitude ; mais si elle est mauvaise : et beaucoup penseront qu'il faut faire q.q. chose pour nos neveux, comme nos prédécesseurs l'ont fait pour nous.

Nos ancêtres du moyen-âge pratiquaient  $\pm$  l'F pour le Ph.

Uns boins truanz bien enparler (ici n devant p comme en notre pat.)  
Ne mez qu'il soit un peu latrez,  
Ferait fole gent herbe pestre (paitre),  
Tuit sont *fisicien* et mestre ;  
Li uns de l'autre moult bien guile,  
Là où il sont à bonne vile,  
Que li meillor *fisicien*  
Prisent celui qui ne sait rien.

Guiot de Provins parlant des médecins ; cit. Roq.

(Ici, altern. des rimes fém. et masc.; l'S, au sing. et pas au pl. indique XIII<sup>e</sup> ou XIV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>).

Le Th ne pourra guère mieux se défendre, d'autant plus que le T avec une H aspirée ne parait pas bien représenter le caractère grec qu'il veut exprimer.

On a aussi commencé à rétablir l'ancienne ortographe pour les noms en ic pour le masculin, en réservant le *que* pour le féminin.





## SUPPLÉMENT

---

**Aifairlot**, dim. d'*aifaire*, petite chose de rien.

**Aigrun (mletchan)** s. m. *Méchante* humeur ; voy. *aigrun*.

**Airgonle**, forme  $\pm$  pat. d'argonnier (voy.). Qui ne sait pas son métier.

**Alue**, Alise, à Épauvillers : voy. *âinate*.

**Anglais**, fr. cad., l. dit à Joncherey ; voy. *An'yaïs*. Témoin du passage de routiers  $\pm$  anglais lors de la guerre de 100 ans. Ce n. se retrouve en l. dits, en Als. germanof.

**Ardillons**, à Danjoutin. Ouies des poissons ; allusion aux *pointes* respiratoires des arcs branchiaux des poissons. A rapprocher de l'*orboillon*, de Montb. (Contej.). Cet auteur donne à ce m. la signif. : 1° de crochet, 2° d'ouïe de poissons ; voy. *arbaillons*.

**Armone** (Etang de l'), à S-y, [Étang de l'Aumone\*.

**Aubry**, n. pr. Tbf. *Abry*, à Pte-Fontaine. Dim. possib. *Abriat*, *Briat*, *Bruat*, formes aj ; *Bruot*, Montb. *Bruat* peut dériver de *Bru* (breuil) (L. Larchey) qui a donné *Bruel* ; *Brou* en Occitanie ; *Bruez*, à Evette.

« (Le maix) **Bacquoillard** » anc n. pr. Ch. (= *Bequillard*) XVI<sup>e</sup> S<sup>e</sup> ; descendant actuel, *Boit-yi*, surn. Ch., voy.

**Bairet**, n. pr. à Delle, 1390 ; forme  $\pm$  fr. de *Bairot*, voy.

**Ban**, m. qui se trouve en Tbf., dans *Bambois*, etc., a entre'autres signif. « terrain dans leq. les hab. d'un même lieu, jouissent des biens et droits communaux » Roq. Dim. *Banot*, n. de l. en Montb. Bois *Bonal*, l. dit de bois, à Grandvillars. -- Derrière le Ban, bois à Boron.

**Bandelier**, n. pr. aj. = porte bannière. *Bandelé*, autre forme. Parait congénère au fr. *bandière*, m. d'orig. it. venu en France au XVI<sup>e</sup> S<sup>e</sup>.

**Bardy**, n. pr. Bf., parait forme  $\pm$  mérid. de *Bardin* (= *Bernardin*) ; donc cong. à *Nardin*. A Bédarieux, le vent *marin* = lou *mari*, qui présente la même chute de l'N.

**Béfort** ou **Beffort**, forme anc. et actuelle de Belfort. La 1<sup>re</sup> syl. longue en pat. (*Béfô, Biefoûe, Béfô*) devient brève en fr. (1)

**Béjean, Beljean, Grandjean, Bonjean, Jeanblanc**, etc., n. pr. TBf. ; voy. *Djan, Jeantet* ou *Jeantey*, n. pr. Lachapelle-S-R.

*Jeandel* ou *Jean-Del* en D<sup>t</sup> des Vosges (*Del* = n, pr.). *St Dèle* avait une chapelle dans l'anc. église collégiale de St Denis, à Bf. **Belot**, n. pr. Ch. ; *Bellot*, autre forme. *Belet, Beley*, en Montb. — Tous dér. de *bel* ou *bé*.

*Belate* ou *B'late*, au f,

**Besançon**, n. pr. TBf., Dér. *Besancenez*, etc. En Als. *Bisantzzer*. La capitale religieuse, etc. de notre région, a naturellement fourni nomb. de ces n., soit à ceux agissant sous l'autorité ecclésiast. ou judiciaire, soit à ceux qui sont de, qui ont été à Besançon. Un villageois qui revient de Paris, n'est-il pas souvent appelé le Parisien.

**Besse**, form. Montb. de *bassan* ; voy. dim. Montb. *bossenot*.

**Beu**, form. montg. de Bois, à Anjoutey, St. Germain, Bourg, Felon ; comme au c<sup>n</sup> G-y, au Salbert, à Ronchamp, Rougemont, St.-Cosme, Eteimbès. La Barouche dit *bô* ; id. en Ajoulofonie, et en Central Bf.

**Bie**, sm. Bief, TBf.

**Bietrix**, n. à Porrentruy, XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>, Béatrice.

**Blétry**, n. pr. Bf. de *blatier*, m<sup>d</sup> de blé, d'après L. Larchey En se mouillant peut donner *Biétry*, n. pr. *Biê, biaf*, pat. = blé.

**Bosse**, Tertre naturel allongé  $\pm$  gazonné ; l. dit à Bf. Montb. ; La Motte est une éminence  $\pm$  arrondie et ord<sup>t</sup> artificielle.

**Bossons**, sm. pl. = Haie, à S-y ; cong. à *buisson*, à *bois*. Rad. germ. *busch*. ; B. Lat. *boschus*. Boc'hon, à Sixt (Hte-Sav.) c<sup>n</sup>h = ch all. dur.

**Boitscha**, n. pr. aj. (voy. *bouc*) forme de notre *bouëtshot*, mais avec le *tsch* all. qui a eu, et qui a l'heur de plaire à nos patoisants !

*Boucot*, n. pr. à Fontaine ; *Boichot*, forme francisée, à Charmois.

**Borne**, n. pr. TBf. Borgne. Comp. *Bosne*, n. pr. TBf. pouvant aussi signif. borne, en fr.

(1) Ex. : Votre abonnement finit le 1 messidor...

*Grosborne*, n. pr. Bf. — *Bornet*, n. pr. savoiofone, Val d'Aoste, etc. = borgne.

**Bornèque**, n. pr. TBf., Auxelles, Lachapelle, Phaffans. En Occitanie, *bornique* = myope.

**Boulantcherat**, anc. s. m. aj. Boulanger (dim.). Voy. *Boilant-ch.yē*, cong. (comparaison avec ouverture de four).

Lai **Brêche Brouchar**, entre Bermont et Tretudans, près ce dernier vge, servant à l'écoulement des eaux arrêtées par la digue.

« La Brêche di Roi », pont de Sermamagny.

« La Brette des Rouchots, sur la rivière d'Auxelles, de S-y à Evette.

**Breuleux** (les) l. dit. de forêt en TBf. et voisin.. (bois).

**Bulti**, n. pr. TBf. *Bruty*, n. pr. à Bermont, Vezelois, le 1<sup>er</sup> n. engage à comp. le 2<sup>e</sup> à *bretê*, voy. ; voy. aussi, *rebeur*, *Bulleux*.

**Se B-yêchle**, [*se bucher*], se heurter les pieds ou les jambes contre un corps dur, ex. : contre une *buche*, du germ. *busch*. La form. Montb. *biutchie* + près de l'hypoth. [*bucher*], a donné l'adj. *biutchot* (Contej.) « qui bronche, qui fait un faux pas. »

**Câle-ai-diairi** (voy. ce m.) Le bonnet à paillettes (*G'schté cap*, à Brumt ou Brumath) en marchant au sud, voit son *flot* de *rubans* diminuer : lequel gigantesq. à Strasbg., Benfeld, modéré à Colmar, devient petit à Montb. (1) où le flot de rubans est de couleur rose ou autre p<sup>r</sup> les jeunes filles.

**Canpenote**, se dit-p<sup>r</sup> Anémone des bois, à Bournois (Roussey), se dit p<sup>r</sup> narcisse jaune, à Montb. (Contej.).

**Cassait**, en Montb., Coup cassant.

**Chairot**, [Clairot\*, à Montb. ferait [*c'hairot\**, à Ch.

**Chamboran**, voy. ce m.. M. H. Bardy (Bull. S. Em. Bf. 1899) y relève la confusion qui a lieu entre « le n. de *hussards de Chamborant* (du n. de leur anc. commandant propriétaire, au milieu du XVIII<sup>e</sup> S<sup>r</sup>), à pelisse et à dolman brun » avec les *hussards de la mort*, « corps révolutionnaire accompagnant Euloge Schneider et la guillotine, en Basse-Alsace, devenu plus

(1) Les paysannes catholiques portent ord<sup>t</sup> le jupon *rouge* : mais le *flot* de

tard le 9<sup>e</sup> Hussard. » Son uniforme était « noir et à tresses blanches, le shako et la sabretache ornés (!) d'une tête de mort surmontant deux fémurs en sautoir. »

**C'heuje**, (voy.) de Ch. devient *Fieuche*, à Bournois, du L. *flexere*, flexus (Fl. Lat devient c'h à Châtenois).

**Choumacre**, q. f. employé à Bf. p<sup>r</sup> cordonnier, de l'all *Schuhmacher*.

**Clavey**, n. pr. Bf, Foussemague : 1<sup>o</sup> [Clavel\* en Occitanie = clou (*clavus*) et *clava*, clef. En fr *claveau* ou *clavel* = *clef* de voûte, etc. ; 2<sup>o</sup> Le Vfr. *claver* = porte-clef, gardien ; 3<sup>o</sup> Rapprochons de ce n. le m. *clavier* (qui ne donne pas rég. clavé).

A Porrentruy « le *clavier* devait être un homme d'église : il avait les *clefs* de l'église... remplissait l'office de sacristain, avait la garde des vases et ornements sacrés, sonnait les cloches, tenait le registre des paroissiens... était de droit chapelain de l'église de l'Assomption... ou de la *Claverie*. » H. de Porr., Mgr Vautrey. L. *clavus*, clou ; *clavis*, clef. *Clarequin*, n. pr. à Pourvenans (*quin* = Kind, all.), à Andelnans, Argiésans. — Comp. aussi n. l. dit *clavière* qui peut descendre de *clayère* qui a pour paronyme notre l. dit *glayère*.

**Goitchavon**, [Courtavon\*, en p. de Petit-Croix, en all. *Ottendorf* ; vge à pat. aj. annexé. Le rad. est *court*, ferme.

**Comiô**, sobriq. = *komme*, et *iô* ; mots constituant à peu près le seul bagage germanofone des jouvenceaux de notre temps et dont ils se servaient q. f. en appuyant le mot *komm* (viens) de la mimique du doigt indicateur recourbé.

**Copin**, anc. n. pr. à G-y, contract. de *compain*, compagnon.

**Cournette** ; voy. ce m. Notre cornette, nue et capitonnée, n'a ni corne, ni ruche ou appendice q. que.

Jadis, au XIV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>, il n'en était pas de même à Paris. « Sous Charles V, les dames et les demoiselles portaient des coiffures dites *cornes* merveilleuses, ou *cornettes*, si larges et si hautes... » (Juvénal des Ursins).

Autrefois notre cornette était à ruche.

**Cusin**, n. pr. Bf. = Cousin « ...obéiront audit beau-frère à son frère ou *cusin*... à Baisle » (voy. *Baïle*) 1423.

**Dammkilch**, forme als. de Dannemarie (Hte-Als.).

**Deguille**, n. pr. à Bf. = Fils de *Guille* (Guillaume).

**Didelot**, n. pr. à Mandeure = *Diderot*, le litt. de Langres, où règne notre suff. *ot*, dim. de *Didier*, n. pr. à Leval-s-R, à Etuefont. *Grandidier*, n. pr. à Rougemont ; n. du célèb. histor. als.

**Dietrich**, forme germanofone de Thierry, n. pr. à Bf.

**Djaivot**, au Russey = notre *bavou*. cong. à notre *djase*, bave; [*chafô*], à Sombernon. Côte-d'Or.

**Dodon**, 1<sup>o</sup> surn. fém. à Bournois; 2<sup>o</sup> forme de *Claudine* à Albertville (*Daudon*, serait + régul.); 3<sup>o</sup> *Dodon*, n. m. est aussi un Vx n. germanic.

**Dôle** (et non **Dôle**), ville occupée encore par le pat. central bisontin (Bezançon, Vesoul); mais en son arrond<sup>t</sup>, C<sup>o</sup>a Montbarrey, commence le pat. savoioyofone. — Ex. de son pat. *In chan*; *la bierre* (le cercueil); *das Vaiches*,

*Châ*, Chaux (la forêt); *i ron faire caire das tartouches* (...cuire des pom. de terre). Absence de I<sup>a</sup> et de notre *Tch*.

**Droit**, n. pr. TBf. a son analogue germanof. dans *Reecht*, n. pr. Bf.

**Dubail**, n. pr. C<sup>o</sup>a Bf. = *du bailli*. *Bail*, une des anc. form. de *bailli*. [*Baili*], ou [*Bêly*], *Bély*, anc. n. pr. à Ch. et ailleurs, peut avoir même origine.

**Elzé** *in loco*, vil. d'Alsace = Agolsheim, en all.

**Enntsé**, form. als. de Ensisheim (à Friesen), ville devenue Cour d'Appel p<sup>r</sup> Bf., vers 1523. »

**Erbaton**, Mirabelle d'Automne à Epauvillers. Litt. automnal: voy. *Erba*.

**Les Fagnies**, au Puix (G-y) Voy l'art. *Feigne*, comprenant *Fagne*.

**La Farrê**, La Ferrière, lieu en Clos du Doubs = 1<sup>o</sup> usine ou mine de fer; 2<sup>o</sup> voie ferrée ou empierrée. Voy. *Farrey*.

**Fauli** (Jx Paris) surn. du père d'Alf. Dr... Voy. *Fôli*.

**Felmé**, anc. n. pr. Bf., se retrouve à S-y., TBf. peut aussi provenir de *Fêlbê*, Philibert. Le passage d'une labiale à une nasale a déjà été signalé en cet ouvrage.

**Frotê**, l. dit de champ, à Trétudans, fr. cad. *Frotel*. Vfr. *Froust*, terrain inculte. du L. *frustatus* ou du celt. *fraost*, fricher.

**Frotterie**. Maison *forestière*, à Vescemont et en mont. TBf. Vfr. *Frosterie* et *Foresterie* « office de forestier, garde et inspection des bois »; all. *Færsterei*, Dubail-Roy.

**Gingoi**, à Mandeure, de travers, qui n'est pas en place droite; en fr. *quinquois*.

**Le Graouli**, d'après une légende  $\pm$  bien rapportée, était un dragon volant qui répandait jadis la terreur dans notre bonne ville de Metz, enlevait les jeunes filles et qui finit par être abattu rue *Taison*. Le nom de cette rue était dû, dit tj. la légende, à ce que la crainte inspirée faisait dire : *taisons-nous* !?? Une procession jadis rappelant la légende.

La représentation en métal d'un animal existant en la cathédrale passait, il y a 35 ans, pour être celle de ce monstre aérien ! (1)

Cette légende n'aurait-elle pas pour cause les effluves terrestres *fébrifères*, surtout au confluent de la Seille et de la Moselle, qui forcèrent jadis Charles Quint à lever le siège de Metz. L'all. *Græul* = monstre, chose horrible.

**Gravalle** (suite), *Gravelié*, en p. de Chatillon du Jura : hab. du Grandvau (Granvâ, à Châtillon). Le Grandvau, plateau élevé, arr. St. Claude (C<sup>on</sup> St. Laurent) où régnèrent longtemps les loups-garous humains ou lycanthropes et les sorciers, et dont les hab. se livrant au voiturage et au roulage, donnèrent leur nom en notre région aux rouliers au long cours.

**Grenouillon**, à S-y, paquet gélatineux contenant les œufs de grenouilles, en incubation.

**Grevillie**, a pr. cong. en Sav. St-Vital, *grevé* crible, *grevoi* lâau, trembler.

**Grillon**, sm., partie trop grillée ou roussie de pomme de terre, etc.  $\pm$  diff. à digérer.

**La Gugne**, surn. d'un hab. de Bf. au XV<sup>e</sup> S<sup>e</sup>. 1<sup>o</sup> *guigne* en Vfr. = clignement d'yeux ; 2<sup>o</sup> *diugne*, bosse à la tête. Voy. *d'yignie* et *öndiugnê*.

**Japiot**, à Paris, n pr. dim. de *Japi* ; comme Joli a donné *Joliot* à G-y et *Joliat*, en Ajoulot.

**Kanèkte-sr**, qui fait des seaux, sobr. des gens de Friesen (Hte-Als.). Cong. : *channe* ou pot, anc. mesure d'un peu plus de 2 litres ; le fr. *canette*. All. *Kanne* = pot, cruche, rad.

**La Jupe** en Als. est *rouge* pour les Catholiques, sauf pour le deuil, cas où elle est noire ; *verte* pour les Protestantes. Le *vert*

(1) On ne peut ne pas penser à Metz-la-Pucelle, qui, malgré ses rois germanofones, a su conserver sa langue et sa nationalité françaises, des mille et des cents ans ; écrasée qu'elle est sous un joug plus dur que ne le fut celui de ses

semble  $\pm$  adopté pour les Protestants ; à Monthéliard on voit la blouse et les mouchoirs *verts*.

**Lădjon**, [Lardon\* ; voy. *laî*.

**Lavon**, indép. de l'étym. donnée, vérif, s'il n'y a pas congénérété avec *levaî*, lever.

**Letschmule**, anc. n. pr. à Florimont, 1302, placé à l'art. *lâtchie*. serait peut-être mieux placé à l'art. *laïtche*, et signifierait moulin des *laïches*.

**Leure**, une des anc. form. de Lure, ville.

**À Lôe-ciê**, au Locle, *vil. suisse*, en pat. du Clos du Doubs, pat. ajoulof.

**L'yon**, Lons-le-Saunier en pat. savoïyofone du Jura ; mot où se voit l'L mouillé méridional postérieur, ou y.

**Maçcoth**, en parler hébraïc, pains azymes ; peut  $\pm$  avoir formé *mascroute* ; voy. ce m. — prononcez *matzot*'.

**S'en mâchal**, s'en mêler, Montb.

**Mange**, n. pr. TBf. ; 1<sup>o</sup> abrég. de Demange ; voy. Mougey. *Mougeot*, n. pr. Bf., Langres ; 2<sup>o</sup> *Mange*, all. = calandre, peut aussi donner ce n. pr.

**Masson**, forme de maçon, du L. *macionem*, dans Isidore de Séville [Brachet]. N. porté par le principal du Collège de Montb. et qui nous a laissé un bon souvenir en 1848-49. N. pr. Montb.

**Micol**, n. pr. en Wurtemberg, où 20 vgs fr. furent fondés par nos émigrés en 1699, grâce à l'hospitalité donnée par Eberhard. C'est une forme savoïyofone ou mérid. de notre *Miclo* ou Michel.

**Fièvre Mouquse** ! Fièvre muqueuse, m. q. f. employé aux environs. Litt. f. *moqueuse* ! ; il faudrait [*muquse*\*.

**Mutin** (faubourg) en pat. de Petit-Croix, Coinot de Foussemagne, non habité par les Juifs de ce lieu.

**Ôn-é-Bos**, Aux Emmibois ou Franches-Montagnes (anc. D<sup>e</sup> M<sup>e</sup> Terrible) ; n. rappelant les anc. défrichements.

**Oudriat**, n. pr. ajoulof. 1437 ; dim. d'Auderic (V. All.), riche possesseur.

**Pain bieu** [*pain bleu*\*, surn. au vge Salbert. *Blanpain*, n. pr. TBf.

**Péletiere**, couturière, en vges de la Barouche, TBf. ; syn. **de coudri**, de Ch.

**Pönd-yillon** ou **Pand-yillon** est d'origine branchiale de la vie fœtale. Chez le nouveau-né humain il arrive qu'on le rencontre ; qf. il est remplacé par une fistule congénitale branchiale.

**Poublan**, n. pr. Bf. ; voy. son cong. patois.

**P-yëmaissé-ie-re**, Organe de voiture rurale = notre *courbiron* ?, à Epauvillers. Remarq. le *é-ie-re* Montb. ; voy. *Montbillaî*.

**Prie Dieu** ! Prie Dieu ! dit de temps en temps le Merle, en son chant varié et doux. La Caille champêtre crie au cultivateur dans les blés : *paie* ou *paye tes dettes* ! C'est la grosse Mésange, m'a-t-on dit, qui vous poursuit dans les bois de son : *f.. u gueux ! f...u gueux !* Dans les 10 notes du gai pinson, au ton interrogateur, d'aucuns ont cru trouver la question : *avez-vous vu les Espagnols, Français ? !*

Le Rougegorge répète avec simplicité : *tirli, tirli* ! voy. ce mot.

Parlant des raisins dont la Grive se grise, la gourmande s'écrie : *ils rougiront !*

Que dit la pieuse Alouette, au haut des airs, en sa prière douce et continue paraissant adressée au Créateur ? Dieu seul le sait.

**La Ran**, étable à porcs, à S-y.

**Raphenne**, Raffenne, n. pr. TBf. Raphaël.

**Redoutey**, n. pr. à St Sauveur (Luxeuil) et TBf. A Argiesans. TBf. *Doutey*, n. pr. abrég.

*Redouté* était un adj. laudatif jadis employé à l'égard des Seigneurs et  $\pm$  équivalent à puissant.

**Rhinnfaldr'**, (à Barr), hab. de la plaine de la Basse-Alsace, c.-à-d. de la *campagne du Rhin*.

**Roi-de-Gueille**, à Colombe-les-Bithaine (ar. Lure), Roitelet, ou *d'rylle* ([gueille\*) de poêle de Ch.

**Saigne** ou **Seigne** à Colombe-les-Bithaine (ar. Lure) = le [simb'ye] de Ch. voy.. [Sagno\*, feuilles longues et effilées, en Lgdoc. Vfr. *saigne* = marais ; du L. *stagnum*. Ce m. d'abord appliqué aux longues herbes des eaux stagnantes a pu l'être à celles des eaux courantes.

**La Savoureuse** « l'eau de la rivière est savonneuse » disaient



**Simard**, n. pr. à Luxeuil ; *Simart*, à Paris. **Semard**, autre forme.

*Simarmanil*, anc. form. du n. de Sermamagny, vge TBf., en 1196. L. Viel. D. Bf. 350. De *Sigimard*, Vx n. germ. = Victoire illustre, et de *manil*, anc. *masnil*. L. *mansionile*, dim. de *mansum*. = la demeure de *Simar*.

*Smart*, en anglais = vif, piquant, dur, spirituel, etc., a passé en argot parisien du monde anglo-mané avec le sens de élégant, distingué, à la mode anglo-mané, etc.

**Tcharboi**, à S-y, forme d'écharboi, voy.

**Tchâtenai**, Châtenois, vge C<sup>ma</sup> Bf. = lieu des châtaigniers ou des châtaignes, du Latin *câstâneâ*, châtaigne, qui a donné *câstânêtûm*, châtaigneraie (1) et *câstâneis*, de *chataigne*.

On n'a jamais prononcé Châtenois que par lecture erronée du n. et par ignorance de la prononciation usuelle actuelle datant peut être de plus de 1000 ans !

Examinons les citations latines, fr. et all.

1098? *Walterius presbites de Castenaco* (Doc. TBf. L. Vielard, p. 161).

1147. *Ecclesiam de Casteneyo* (Diet. Stoff).

1177. *Ecclesiam de Castiney* (L. Viel. 308).

1241. *Curtem Pheterhusen cui appendet Schehteney* (? L. Viel.). Si cette cit. ne se rapporte pas à Ch. du moins c'est au même nom qu'il s'applique.

1303. *Priour de Chastenoy* (Stoff. cit.).

1427. *Meigertum Schatheney*, (cptes Seig. Bf. Rosemont. Stoff. cit.)

1435. *Prioratus de Chateneyo* (Stoff. cit.).

1435. *Chatenajo ordinis S. Augustini* (Stoff. cit.) Réunion en 1435 du prieuré de Ch. à l'égl. collég. de Month. (J = i).

1655. *Chastenois* (Cens chap. Bf. cit. Stoff.). Ajoutons que dans les doc. all. on relève la forme *Kestenholz* (bois de châtaigniers).

On voit que la term. *ey* (= *ai*) apparaît dès le XII<sup>e</sup> S<sup>e</sup>. Elle était populaire, puisque le latin l'a respectée ; elle datait donc de plus loin. Quant au *C* initial du latin, cette langue ignorait complètement notre Ch. fr. et à plus forte raison notre Tch. pat. Le fr. lui-même a toujours renié notre Tch. De sorte que le latin

---

(1) La partie sud du vge présente un terrain argilo siliceux, favorable aux châtaigniers ; mais cet arbre a disparu depuis longtemps de ce lieu et du TBf.

devait mettre C dur où était notre Tch initial, et le français le Ch, pour les mêmes caractères.

Quant à la terminaison *oy*, ou *ois*, elle se prononçait *ai* ; même le dictionnaire français de Letellier, en 1814, donnait encore français pour français, se refusant encore à adopter la réforme Voltairienne,

La terminaison *ai* (= *ois*) est le résidu de *acum*, suffixe celto-latin, signifiant à peu près domaine, lieu habité ; elle devient *ay*, *y*, etc. au centre de la France. Remarquons que *ai* de Ch. est bref, tandis que *ey* de Joncherey, Jussey, est long. Leur suffixe dérive aussi de *acum* (1).

C'est parmi les vgs du TBF, qui n'ont pas dans leur composé des n. pr. d'hommes germanof. qu'on peut trouver les villages les plus anciens, ceux dont les n. peuvent remonter à la période Gallo-romaine, malgré les destructions successives auxquelles ils ont été soumis jusqu'au X<sup>e</sup> S<sup>e</sup>. Ceux de Châtenois, de Bermon, Offemont et d'autres peuvent être dans ce cas. D'autant plus que leur situation favorisée par la présence de bonnes sources (2) ont dû attirer de bonne heure les habitants.

**Tiait·ye** et **tiait·yun**, quelque, quelq'un.

**Touni**, forme als. de Dornach, all. voy.

**Turquemagny** (G-y), Svironecoÿ, l. dit à Ch., Goudans, l. dits de ferme ou d'habitations qui non seulement n'ont pu s'élever à l'état de vges, mais ont disparu comme l. habités, et sont tombés à l'état de simples l. dits.

---

(1) Les dérivés de *Câstâneâ* : *câstâneüs*, *câstânêlûm* peuvent revendiquer quelque influence sur la facture du nom de Châtenois

(2) A Châtenois est une petite fontaine, à eau excellente, située en face d'un ponceau et adossée à la cure, qui avait été conservée jusqu'il a environ 30 ans. A cette époque la construction ancienne qui la protégeait a été bouleversée, ce qui lui a enlevé son caractère, mais dont l'examen approfondi pourrait en déterminer l'âge.

A côté est une autre fontaine plus grande, de construction moderne, dont l'eau qui alimente l'abreuvoir se trouble q. f. et dont le débit a diminué depuis q. q. temps.



## CORRECTIONS

---

Bulletin n° 15. — 1896

- 96 — A la note (4) : mettre **bondjouë**, au lieu de *bondjoë*.  
96 — **Caval**, au lieu de *carale*.  
98 — **Padjè**, au lieu de *padje*.  
100 — Effacer *naï·ye* des mots d'orig. all.  
100 — A la note (2) : mettre « **du diairi** » après le m. disparition.  
104 — Ligne 3 : mettre **tiaï**, au lieu de *tiaï*.  
104 — Ligne 12 : **snaï**, au lieu de *sinoi*.  
105 — Lignes 7 et 8 : mettre **chin** et **chi**, au lieu de *tchin* et *chi*.  
105 — Ligne 17 : **djébillfe**, au lieu de *djébillie*.  
109 — Ligne 12 : **païisain**, au lieu de *paysan*.  
119 — Ligne 23 : mettre **au sud**, au lieu de *du sud*.  
124 — Mettre au futur : **i airaï**, au lieu de *i airaï* ; au passé indéf. : **i aï, t'ies**, au lieu de *i ai, t'ies*.  
125 — Lire : **t'ainmos, t'aivos**.  
126 — **I rëndrai, i rëndrô**, au lieu de *i rondrai, i rondrô*.  
126 — Ligne 15 : mettre **fini**, au lieu de *fini*.  
129 — Mettre **vieil**, au lieu de *vieil*.  
133 — Lire : **en** grande partie, au lieu de *une* grande partie.  
134 — Ligne 31 : mettre **aideue**, au lieu de *adieue*.  
138 — A l'art. *aïque* : **balc**, au lieu de *bai*.  
138 — Au lieu de (, *el at airate*) mettre « . **El ât airâte**.  
142 — A l'art. *Albriches* ajouter : à Petit-Croix, **Alboche**, pour les germanof. de la Vallée de l'Ill ; à Angeot, **Albricht ; albrichtaï**, parler leur langage.  
142 — A l'art. *alemond* : lire **allemand-e**, au lieu de *allemand*.  
144 — A l'art. *apchar* : mettre **Vx**, au lieu de *V*.  
146 — A l'art. *Bacot* : 1° mettre **ex**. au lieu de *Ext.* ; 2° **Bâcon**, au lieu de *Bâcon*.  
146 — Ligne 8 : **marqué**, au lieu de *marquer*.  
147 — A l'art. *baïchate* : lire **Vanclans**, Doubs, au lieu de *Besançon*.

- 147 — A l'art. *baingnîe* : mettre **le** dim. *baingnoulaî*, au lieu de *de dim.....*.
- 147 — A l'art. *coutê* : lire **coutê-berbé**, au lieu de *couié*.
- 149 — A l'art. *bâquaî* (becquer) : lire **băquaî**.
- 153 — Ligne 18 : mettre **ben vegna**, au lieu de *...en vegna*.
- 156 — A l'art. *bô* : mettre **tot l'lon**, au lieu de *tout le lon*.
- 156 — A l'art. *Boi* : mettre **Forboi... coinot** au lieu de *Fo-roi... Coinot* (C majusc. erroné).
- 157 — Ligne 25 : mettre **ai boitchi**, au lieu de *ai boichi*.
- 159 — A l'art. *boucate* : mettre « **qui**, » au lieu de *que*.
- 159 — A l'art. *boudjot* : lire dpt. **Savoie**, au lieu de *II<sup>e</sup> Savoie*.
- 159 — A l'art. *bouê* : mettre . **Boûe ai lai tchièvre**, au lieu de « , boû,.. »
- 160 — A l'art. *bouérate* : lire **que pichönt**, au lieu de *qui ..*
- 165 — A l'art. *brâche* : lire **môtchates** dans *bratchu de moûet-chates*.
- 167 — Descendre de l'art. *brouchon*, le mot **all. bruder** et le mettre à l'art. *brouedre*. Mettre **brouchon** en caract. gras.

### Bulletin n° 16. — 1897

- 183 — **Important à corriger** : ligne 18 : lire **le C, l'F**, au lieu de *le c, l'l*.
- 188 — A l'art. *casse* : mettre ( ; ) après *tiaisse*.
- 189 — Ligne 2 : mettre **catchot**, au lieu de *calcot*.
- 189 — A l'art. *Catherine* ajouter après le m. syriaque : « **alors il signifie** ».
- 189 — A l'art. *câ'yie* : mettre « ; » après *cailler*.
- 199 — A l'art. *Clairchènes* : mettre **Rais Tchafnes**, au lieu de *rais tchênes*.
- 199 — A l'art. *coiche* : mettre une virgule après *langrois*.
- 207 — Ligne 2 : mettre **coumôn**, au lieu de *zoumôn*.
- 208 — A l'art. *coutê* : mettre **coutê-berbê**, au lieu de *couié*  
*berbê*

Bulletin n° 17. — 1898

- 319 — A l'art. *éechairon* : mettre **le c'haïri**, au lieu de *îec. chaïri*.
- 330 — A l'art. *Fahy* : mettre **le Fa'yé**, au lieu de *la Fa'yé*.
- 335 — A l'art. *Felbé* : mettre **Montoz**, au lieu de *Montioz*.
- 335 — Ligne 30 : lire **miqui**, au lieu de *moqui*.
- 335 — A *Fêlmouese* : lire **raisiné**, au lieu de *raïsnié*.
- 336 — A l'art. *feri* : lire **quatre**, au lieu de *quates*.
- 338 — A *fie*, adj. : lire **poumes de tiere fieres**, au lieu de *poumes de fiere, fieres*.
- 338 — L'art. *fis* ou *fye* doit être lu **fie** ou **fye**.
- 339 — A l'art. *fiete* : mettre **toutché**, au lieu de *touché*.
- 341 — A l'art. *finfenaî* : **sussurrement**, au lieu de *susunrement*.
- 341 — Au m. *fioulot* : remplacer *gusei* par **guise**.
- 342 — Ligne 41 : mettre **etc.** au lieu de *e'c.*
- 343 — Ligne 25 : **entouré**, au lieu de *entourée*.
- 345 — Au mot *foultot* : **foultâ**, au lieu de *foultâ*.
- 346-348 — Une page, commençant au mot *fouô*, en italique, finissant au mot *foue'yie*, en car. gras, a été déplacée ; elle doit se placer à la suite de l'art. *fouë*. Alors les notes (1) et (2) de la page 347 doivent être reportées page 346 ; et vice-versa pour les notes (1) et (2) de la page 346, qui reprendront leur place page 347.
- 346 — A l'art. *fourignon* : **bousier**, au lieu de *boursier* ; ligne 29 : **apris**, au lieu de *après*.
- 348 — Lignes 26 et 27 : lire **frêrin forme de frêrot** (ou fraïrot, correct. d'accents).
- 349 — Lire **fran—tche**, au lieu de *fran'tche*.
- 350 — A l'art. *fredjîe* : mettre **effredjotes**, au lieu de *efferdjoter*.
- 354 — A l'art. *fu'yîe* : lire **bouton-de-tiulate**, au lieu de *bouton.de-tinlate*.
- 363 — A l'art. *goulaie* : mettre **gueule**, au lieu de *geule*.
- 366 — Ligne 13 : **Gammarus**, au lieu de *Grammarus*. et **vivant** au lieu de *vivante*.

Bulletin n° 18. — 1899

- 178 — *Hérbe ai l'ójelat*, à mettre en caract. gras.  
194 — Mettre **iegoûejillie**, au lieu de *iegoûejillie*.  
199 — Mettre **ietchalate**, au lieu de *ietchalote*.  
203 — Ligne 2 : mettre **orbite rapproché**, au lieu de *orbite rapprochée*.  
212 — A la note (1) : mettre **põ nos pös**, au lieu de *poi nos pös*.  
220 — Le *lit'ye* en car. gras.  
224 — Mettre **Loûerõn**, au lieu de *Loûerõn*,  
224 — A la note (2) : mettre **siécles** après XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>.  
233 — Ligne 32 : mettre **Bëlmaingni**, au lieu de *Bêmlaingni*.  
255 — A la note (2) : mettre **XVIII<sup>e</sup> S<sup>e</sup>**, au lieu de *vers la fin du XVII<sup>e</sup> S<sup>e</sup>*.  
263 — A l'art. *Montbillai* : mettre **Breuilvâ**, au lieu de *Breurlà*.  
264 — Note (6) : après le mot *plur.* mettre **dans les art., adj. démonst., pron. pers.**  
267 — Le mot *Mouissâ* doit être en caract. gras.  
268 — Le mot initial *mouré*, lig. 19, doit être en caract. gras.

Bulletin n° 19. — 1900

- 19 — A *Öntchenă·yie*, lire **Copulati**.  
21 — Ligne 21 : lire je m'en **irais**.  
28 — Ligne 15 : **pâ**, en car. gras.  
32 — Ligne 35 : lire **pez**, au lieu de *per*.  
47 — Ligne 21 : **piare**, au lieu de *piaro*.  
47 — Ligne 39 : **prédicant**, au lieu de *prédicaut*.  
48 — Ligne 29 : lire **patenaille**.  
51 — *Pitchie*, car. gras.  
73 — Ligne 20 : lire **Menecève**.  
80 — Ligne 8 : **alal**, au lieu de *atai*.  
89 — Ligne 5 : lire **nalji**.  
92 — Ligne 17 : lire **reutalai**.  
99 — *Riterè*, car. gras.  
127 — Ligne 27 : lire **salb.** et non *sab.*  
130 — *Art. cop. devant*, au lieu de *devant*

- 142 — Ligne 12 : après le mot Suisse, mettre : **On le trouve ; et Villé**, au lieu de *Ville*.
- 142 — Ligne 13 : mettre (,) après le mot Poutroye, et (;) point et virgule après francophone.
- 148 — Lire **Charmillat**, au lieu de *Tharmillat*.
- 148 — Ligne 14 : lire **Tchairdje**, Charge, au lieu de *Tchairdjie*, charge.
- 149 — Ligne 3 : lire **tchairpigne**, au lieu de *tchaipigne*.
- 153 — Ligne 23 : lire **tcharvoûete**.
- 158 — Ligne 23 : séparer *Peuce*, de *tsá'y* par un point final ou un trait séparatif.
- 158 — Ligne 28 : lire **Tchairlere**.
- 160 — Ligne 19 : lire **fête**, au lieu de *tête*.
- 171 — A l'art. *tiete*, **analogie**, au lieu de *analoge*.
- 175 — Ligne 15 : **habit**. (habitant), au lieu de *habit*.
- 178 — A l'art. *Toûêdre* mettre **i toûe**, au lieu de *i toûé*.
- 179 — Ligne 5 : **Toûênai** (tourner), au lieu de *toûênai*.
- 180 — Mettre (;) point et virgule après Bf. ; ligne 34.
- 181 — A l'art. *Tra* : **Trazain·ne**, au lieu de *trazai·ne*.
- 184 — A la note (1) : lire **s'entredunerent**.
- 188 — Ligne 39 : *Trouillie*, en caract. gras.
- 192 — Ligne 15 : **Chortis**, au lieu de *chorris*.
- 193 — Ligne 25 : **T·yevri**, au lieu de *tievri*.
-

## LÉGENDE DU STERNSEE

---

*A mes compagnons d'excursions*

Un jeune pastoureau, pendant une nuit claire,  
Près du lac endormi, courait sur la bruyère,  
Admirant, du beau ciel, le merveilleux éclat.  
Que son bonheur est grand ! Mais qui de nous dira  
Sa stupeur, quand il vit, du haut du firmament,  
Choir une étoile d'or dans le perfide étang,  
Tomber, en droite ligne, au beau milieu de l'onde  
Que le jeune audacieux savait sombre et profonde.

« Etoilette chérie, au reflet si brillant,  
Te voilà donc noyée au fond du lac dormant ;  
Eteinte, est maintenant, ta splendide lumière ;  
Tu ne poursuivras plus ta rapide carrière ! »  
Ainsi parla l'enfant ; vers le lac il s'élance. ...  
De douloureux regrets lui font verser des pleurs ;  
Mais des étoiles il voit, en quantité immense,  
Rayonner sur le lac, des plus vives lueurs !!

Il contemple, une à une, étoile et étoilette.  
Leur reflet le séduit, le fascine et l'attire.  
Déjà pour les cueillir, le malheureux s'apprête...  
Il se baisse, puis glisse, et... dans l'onde chavire.  
Encore de nos jours, quand la nuit est sereine,  
Ces étoiles brillent dans l'élément liquide.  
Parfois, au milieu d'elles, on voit, qui se promène  
Le Pauvret au teint pâle, au visage livide !!!

Août 1899.

L. DU SUNDGAU.



# LA VILLE DE BELFORT ET SES ENVIRONS

pendant la Guerre de Trente Ans

et la GAZETTE DE FRANCE

---

C'est en 1631 que Theophraste Renaudot, médecin du Roi, fonda la *Gazette de France* (Recueil des Gazettes Nouvelles Relations Extraordinaires et autres récits des choses venues toute l'année.... Dédié au Roy par Theophraste Renaudot Conseiller et Médecin de sa Majesté Maître et Intendant des Bureaux d'Adresse de France. A Paris au Bureau d'Adresse, rue de la Calandre, au grand Cocq Avec Priuillège). Elle nous fournit de précieux renseignements sur les événements notables qui se sont passés dans la région pendant la guerre de Trente ans. Renaudot est, on ne peut mieux informé, et sans sa Gazette, bien des faits d'armes nous seraient inconnus. Le gazetier, dans ses relations, n'est pas toujours impartial : il dissimule les échecs des Français et grossit les défaites des ennemis dont les pertes sont toujours énormes.

Nous avons cru intéresser les membres de la Société d'Emulation en faisant copier à la Bibliothèque nationale différents passages de la *Gazette de France* pour la période qui s'étend de 1635 à 1641. Ils y trouveront notamment la relation de la prise du château de Roppe en 1635, ainsi que celle de celui de Belfort, en 1636, qui, toutes deux, offrent le plus grand intérêt pour notre histoire locale.

D.-R.

---

**La honteuse fuite du duc Charles, hors de Lorraine devant le duc de Rohan et la défaite de cent mousquetaires par le marquis de Bourbonne 27 Feurier 1635 (1).**

Hier au soir, 26 de ce mois de Feurier, arriva en cette ville (2) le comte de Cerni, venant de l'armée françoise que commande le duc de Rohan (3), lequel rapporte que le duc Charles (4) voyant la résolution prise par les François de le combattre, et se reconnoissant trop faible pour leur résister envoya sonder les passages de la Franche-Comté. Mais les trouvant tellement fermez par le bon ordre qu'on y auoit mis, qu'ils lui estoient impenetrables, sans siège ou bataille, et l'un ne luy estant pas impossible que l'autre, s'est enfin résolu à une honteuse retraite qu'il fit le dix-septième de ce mois, par Brisach, seul passage qui luy restoit pour ce faire ; au grand mécontentement de la Noblesse François, à qui les mains démangeoient si fort qu'ils estoient accourus de tous leurs postes d'autour, lesquels ils ont repris ensuite. De laquelle on sceu au vrai qu'il n'auoit en tout que quatre mille chevaux et mille dragons tous en si mauuais ordre, qu'il n'y en a pas quinze cens qui puissent rendre combat.

Comme le marquis de Bourbonne (5) s'en retournoit le même jour en son gouvernement de Montbéliard et qu'il repassoit par le chemin avec 30 cheuaux de sa garnison dās vn village à 2

---

(1) *Gazette de France* du 27 Février 1635, n° 25, page 103.

(2) Montbéliard.

(3) Afin d'enlever aux Impériaux toute communication avec l'Italie et d'empêcher les Espagnols d'unir leurs troupes à l'armée de la ligue catholique, Henri de Rohan (1579-1638) reçut l'ordre de Richelieu de s'emparer de Belfort et de Brisach qui se trouvaient encore entre les mains des Impériaux et ensuite, essayer de s'emparer de la Valteline et de se maintenir dans les passages qui conduisent de ce pays à l'Italie et au Tyrol. Rohan rallia l'armée française à Rambervillers qu'il quitta le 21 janvier 1635 avec une armée fort disciplinée. Le 8 Février, Rohan était à Roppe, occupé au siège de Belfort qu'il ne parvint pas à prendre. Au mois de Mars, il passa en Suisse pour occuper la Valteline.

(4) Charles IV, de Vaudémont, duc de Lorraine et de Bar, fils de François, duc de Vaudémont et de Christine de Salm (1605-1675).

(5) Charles de Livron, Marquis de Bourbonne, gouverneur de Montbéliard. Voici ce qu'en dit Tallemant des Réaux : le marquis de Bourbonne qui n'avait pas de réputation pour la bravoure, donna des coups de bâton à Beaurtu. Il en fit un vaudeville où il y avait :

Bourbonne  
Ne bat personne  
Cependant il me bâtonne.

Il fut remplacé comme gouverneur de Montbéliard par Louis de Champagne, comte de la Suze.

heures de Belfort : le lieutenant de sa compagnie ayant enuoyé battre l'estrade pour la proximité de l'ennemi : voici que les coureurs rapportent qu'ils auoient descouvert cent mousquetaires qui venoient si vite à eux et en telle résolution qu'ils n'eurent autre loisir que de faire sonner le boute-selle et et prendre leur champ de bataille. Mais après qu'ils eurent essuyé la salve de ces mousquetaires, à la teste desquels estoit le gouuerneur de Belfort ; dōt furent tuez d'abord trois de leurs caualiers et le cornette blessé d'une mousquetade au trauers du corps ; il allèrent à passades les fouler aux pieds de leurs cheuaux, si prestement que ne leur donnant le loisir de recharger leurs mousquets, ils en tuèrent 30 sur la place, mirent le reste en fuite, à la résérue de dix des principaux qu'ils firent prisonniers entre lesquels le Gouuerneur de Belfort, blessé qui lui passe de l'oreille dans la bouche par un coup de pistolet.

Lesquels deux auantages ont complètement abattu le courage des Lorrains.

Du bureau d'adresse, au grand coq, rue de la Calandre, près le Palai : à Paris, le 27 Février 1635. Avec priuilege.

---

**Lettre du Mareschal de la Force (1), escrite du camp d'Ericourt le 18 Mai 1635, touchant la nouuelle defaite des Lorrains (2).**

Je m'estois auacé jusqu'en ce lieu d'Ericourt (3), près de Montbelliard, qui estoit comme bloqué par l'armée du duc Charles, ainsi que Lure et Blamont, tant pour déliurer ces places que j'ai incontinent rédues libres, comme pour essayer

---

(1) Jacques Nompars de Caumont, duc de la Force (1558-1652) fut l'un des meilleurs généraux de la fin du règne de Louis XIII : en Piémont 1630, contre les Espagnols et les Impériaux. battit encore Piccolomini, près de St-Omer, en 1638.

(2) *Gazette de France*, extraordinaire du 18 Mai 1635, n° 72, page 285.

(3) Richelieu avait ordonné au Maréchal de la Force de rejeter Charles IV au delà du Rhin, de chasser les ennemis de Belfort et de se loger de manière à fermer le passage de l'Alsace au duc de Lorraine. Dans une de ces retraites de Charles IV, le Maréchal défit son arrière-garde et le poursuivit si vivement jusque dans l'évêché de Bâle qu'il le contraignit à repasser le Rhin. La Force prit Porrentruy (13 Juin) et le château de Montjoie. Ensuite, le Maréchal

de combattre ce Duc. Mais il ne m'a pas esté possible de joindre son armée : pour ce que n'estant presque composée que de cavalerie, elle esquivé toujours le combat si promptement que toutes les parties que nous auons faites à cette fin n'ont pas eu le fruit qu'une bataille nous fait espérer. La dernière de leurs fuites fut auant-hier, 16 de ce mois, que M. le colonel Ebron (1) s'estant mis à la tête de 500 cheuaux et de 900 mousquetaires, pour les aller taster et voir leur contenance : il rencontra bien au premier village Frayé cinq ou six cents cheuaux lorrains ; mais ayant eu aduis par leurs vedettes de l'approche des nostres, ils furent aussitost à cheual au delà du village, soutenus par vn autre plus puissant corps. Nos François ne laissèrent pas toutes fois de donner et d'enuoyer leur infanterie au village pour les soustenir, où ils attrapèrent 60 ou 80 des plus paresseux et force cheuaux. Les nostres poussèrent assez loin leurs ennemis, mais ils ne purent se mesler dans leur gros ; néantmoins, ils en tuèrent plusieurs. A la retraite, il leur prist enuie de donner sur la queue des nostres qui se trouuèrent encore au village : Mais l'infanterie fit lors si bien son jeu qu'il n'en demeura que 2 ou 3 de nos gens, et des ennemis quelque 150.

---

#### La prise du Chateau de Rouppe par le Comte de la Suze (2).

Les plus beaux exploits des Croates en cette guerre ayans esté de piller et brusler ceux qui ne se défendent point, et le comte de la Suze (3) ne pouuant plus longtems souffrir leurs courses dans son gouuernemēt du côté de Montbelliard en voulant rechercher la cause. Il trouve que le nid de ces voleurs estoit un assez fort chateau nommé Rouppe (4) vne lieuë au

---

(1) Jean Hepburn, écossais ; on avait francisé son nom en en faisant Hébron. Il était entré au service de la France en 1633, avec un régiment qu'il avait levé ; on le fit peu après, maréchal-de-camp : c'était un brave officier. Il fut tué au siège de Saverne, le 6 juillet 1636, d'une mousquetade dans le cou.

delà de Beffort, enuironné de deux bons fossez pleins d'eau, qui le rendent de difficile accéz. Ce qui n'empescha pas que ce coté après l'auoir fait reconnoistre, et auerti que 400 de ces Croates y estoient logez, ne se résolust de l'attaquer. Il donne à cette fin rendez-vous au commencement de ce mois à vne bonne partie des troupes de ses garnisons qu'il met aux champs la nuict pour cacher son dessin, passe près de Beffort enuiron le point du jour ; mais ayant plus d'infanterie que de caualerie, et celles là ne pouuant suiure sans altes fréquens, les Croates eurent assez de temps pour se retirer de cette place, que la seule crainte leur fit trouuer foible. A qui donna plus de facilité leur coustume d'estre d'ordinaire à cheual. Le comte de la Suze fait promptement inuestir ce chasteau, et le saluer à coups de fauconneaux et de mousquets, mais pour ce qui estoit demeuré de reste, paroissoit encore fort résolu, il leur envoya vn Prestre qu'ils connoissoient : lequel fut si éloquent à représenter aux assiégez que ce jour là ne se passeroit pas sans confession, et à présenter d'une main la corde et l'enfer ; de l'autre, la grâce et le Paradis, qu'ils demandèrent suspension d'armes pour quelque temps, qui leur ayant esté accordée, le comte prist cependant tous les auantages qui se pouuoient pour le logement de ses soldats, tandis que les assiégeans aussi de leur costé cachoient leur argent et meilleures nippes : lequel passé il ne les voulut recevoir qu'à discrétion, à vie sauue toutes fois. Pendant qu'ils marchandoyent, les assiégeans entrent dans la place, prennent 25 prisonniers Croates et parmi eux un Lieutenant de leur nation qui les comandoit et vn gentilhomme propriétaire d'une partie du lieu, ayant fait enfermer toutes les femmes et filles dans l'Eglise, qu'il fit garder, donnant le pillage de ce chasteau aux soldats qui l'estiment plus de vingt mille escus.

19 Septembre 1635.

---

**De Montbéliard, le 29 Octobre 1635 (1).**

Le 26 de ce mois, partie des habitans et de la garnison de

cauallerie et vn régiment d'Infanterie dans l'armée des ducs d'Engoulesme et Mareschal de la Force, prirent la hardiesse de venir picorer aux enuiron d'ici ; d'où ils emmenèrent quelques prisonniers et jusques à 300, que vaches et cheuaux. Ce qui obligea le Comte de la Suze de monter à cheual avec quelques officiers de sa garnison et ce qu'il auoit de reste de carabins ; et se faisant suiure par six vingts mousquetaires, poussa si vite ces picoreurs, qu'après en auoir tué et pris quelques vns, il recourut ses prisonniers avec tout le butin qu'ils emmenaient : et non content de cela, les mena battant 5 heures de chemin jusques dans les portes de Beffort : ou il eust pu entrer pesle mesle avec les fuyards s'il eust esté en nombre suffisant pour ce faire. Ce que voyant le reste des habitans et de la garnison de Beffort, ils sortirent pour appuyer les leur, et y eut vne escarmouche de 2 ou 3 heures : en laquelle ils en perdirent encor quelques vns d'autant plus animez au combat que quelques femmes des principales de la ville reuenant d'un enterrement hors de leurs portes (1) auoient esté prises par les soldats du comte de la Suze auxquels aucunes auoient desjà promis deux mil escus de rançon : l'inhumanité de cette guerre n'ayant point d'égard au sexe. Mais la courtoisie du comte ne se pût accomoder à cette mode-là ; ains mettant pied à terre, il dist qu'il ne demandoit qu'un baiser de la plus belle qu'elle luy donna très volontiers, pour sa rançon et celle de de toutes les autres qu'il renuoya dans leurs maisons avec escorte.

---

### **La prise de la Ville et du Chasteau de Beffort par le Comte de la Suze (2).**

Le comte de la Suze, Mareschal de camp et commandant pour le Roy au comté de Montbéliard, Euesché de Basle et lieux adjacens, ayant appris que les troupes de l'Empereur auoient pour lieu d'assemblée la ville de Beffort et pais d'alentour pour aller au secours de Dôle : pensa qu'il valoit mieux

par la prise de cette place les desseins de l'ennemi, d'avancer ceux de sa Majesté. Pour y parvenir, il donna pour rendez-vous le 27 du passé (1) à jour fermant, le village de Souchaux, aux garnisons de Porentruy et Blamont, et le village de Buchéré (2) à celles de Montbelliard, Héricourt et Lure, ayant choisi ces lieux différens pour empescher le soupçon que le bruit de la conjunction des troupes eust pu porter aux ennemis qu'il vouloit surprendre : se rendre par mesme moyen les passages plus aizey, et faire arriuer en mesme temps de tous les costez de la ville, chacun au poste qu'il assigna à tous les chefs conuoquez seuls à ce sujet, deux heures auant le départ.

Cette place est en forme aucunement ouale : aux deux flancs de laquelle sont ses deux portes opposites l'une à l'autre : la principale (3) du costé des Capucins, défendue d'une demie lune, avec un double pont sur autant de fossez pleins d'eau de ce costé là, qui lui vient de la mesme riuère du Doux (4) qui passe à Dôle : une fosse-braye (5) entre-deux, qui commence depuis le moulin (6) à la droite, 200 pas au delà de cette porte, et s'estend jusques à la pointe inférieure de l'ouale : entre laquelle pointe et le supérieure est l'autre porte du costé de Roupe, ayant un gros boulevard à sa gauche (7) tirant vers le chasteau, lequel occupe toute la pointe d'en haut de cette ouale, ayant derrière soi vn donjon, vn jardin et vne basse-court bien flanquée et en deuant des précipices qui rendent ce chasteau inaccessible du costé de la ville, sinon par vn chemin oblique et fort pénible : laquelle situation et défences rendons cette place de très difficile accez, comme l'a fait voir la résistance qu'elle a naguères faite à deux armées, fit apporter d'autant plus de circonspection à cette entreprise, dont les ordres furent ainsi partagez.

---

(1) 27 Juin.

(2) Bussurel.

(3) La Porte de Bourgogne, de France ou des Capucins se trouvait à peu près dans l'emplacement N.-O. de l'Arsenal, séparée de la Porte ou Tour de l'Horloge (entre les maisons Bardy et Charpiot) faisant partie de l'enceinte intérieure, par un espace d'environ 35 mètres, formant fossé où pénétrait l'eau de la rivière. La seconde porte, dite du Rosemont ou de la Halle était située vis-à-vis de l'Ecole normale actuelle.

(4) Le narrateur a fait confusion : il s'agit, non du Doubs, mais de la Savoureuse.

(5) L'emplacement du moulin, situé sur le canal, se trouvait entre la prison et la caserne du front sud.

(6) C'est un chemin couvert qui règne tout autour de l'escarpe ; c'est-à-dire sur le bord du fossé du côté de la place.

(7) La tour des Bourgeois.

Les sieurs de Jonquières et Boisneuf, capitaines au régiment d'Annevoux, furent commandez de donner par escalade à la demie lune (1) : cettui-là à la droite, et cettui-ci à la gauche, suivis du sieur de Beauregard, Ingénieur, qui deuoit pétarder la porte. Les sieurs d'Escordel et de Venerelle, capitaines au Régiment de la Suze, eurent d'ordre d'enuoyer et d'entrer par le moulin, avec la sappe et eschelles, dans la fausse braye, et coulons le long d'icelle, aller faciliter l'entrée aux dessus dits, rompans à coups de haches le premier pont-levis : puis l'aller saisir tous ensemble de la place d'armes qui leur auoit esté ordonné deuant la halle (2). Les sieurs du Tilloy et Foissi, capitaines d'Annevoux eurent commandement de prendre à la gauche et escalader entre la pointe de l'ouale et la porte de Roupe. Ensuite desquels le marquis de Normanville (3), fils aîné du comte de la Suze et premier capitaine de son Régiment, avec le sieur d'Esgoulans de la Primaudaye, capitaine au dit Régiment, eurent ordre de donner par la sappe et l'escalade plus près de la dite porte de Roupe. Les sieurs de Saint-Marc, Vienot et Renti : les deux premiers Lieutenans, des capitaines Perdrix et du Brueil Chalandos, aussi du Régiment de la Suze et le troisième Lieutenant de la Cour d'Argy, commandant les garnisons de Blamont, Iléricourt et Lure, deuoient donner entre le gros Boulevard, autrement dit la grosse tour (4), et le chateau. Enfin, les sieurs Vignancourt et Cadoniel, capitaines au mesme régiment (cettui-ci non encore bien guéri d'une mousquetade qu'il reçut au passage du régiment de la Suze par la Franche-Comté) suivis d'une bonne partie de la garnison Française qu'ils commandent dans le chateau de Porentruy, et peu après les sieurs Walther major, et Schutz capitaine au Régiment Aleman de Schmidtberg (5) auoient charge de planter leurs échelles deuant la basse-court du chateau. C'est ce Vignancourt lequel avec Soulas capitaine au régiment de la Suze auoit trois jours auparauant enlevé la compagnie de cavalerie de Pysinger du Régiment de Reinac, gouverneur de Brisac, logée au village de Leyme, à trois lieues du dit Brisac,

---

(1) Couvrant la Porte des Capucins.

(2) Ecole normale actuelle.

(3) Gaspar de Champagne, gouverneur de Belfort de 1636 à 1654.



tué sur la place 29 Maistres, emmené onze prisonniers outre la femme du capitaine à leur mode avec 77 cheuaux, marchant à cette seconde exécution, encouragé du succez de la première.

Avec ces ordres, le comte de la Suze ayant partagé les pétards, eschelles, pics, pelles, haches et autres engins pour fournir aux escalades, sappes, mines et autres desseins de son entreprise, et fait encore tirer de Monthelliard et rouler après soi 4 petites pièces de canon en tout euenement : ses gens ariuerent deuant la place entre onze heures et minuit du mesme jour.

C'est merueille que la nuit qui semble porter enuie aux belles actions, les déroband à la veuë, nous ait pu produire tant de preuues d'une véritable vertu, qui trouue sa satisfaction dans elle-mesme.

Jonquières et Boisneuf donnent à leur demie lune du costé des capucins. L'ingénieur Beauregard les suit : mais voulant appliquer le pétard, il reçoit deux coups de mousquet, : l'un qui lui casse le bras droit, l'autre qui lui perce la cuisse. Ce malheur accompagné d'un autre qui fut que les pétards se trouuèrent égarés faisoit aparemment auorter cette entreprise quand le comte de la Suze se fit apporter un autre pétard, lequel il alloit attacher lui mesme lorsqu'un jeune homme nommé Sainte-Marie dist qu'il seroit son apprentissage à ce mestier, n'en ayant jamais appliqué : mais qu'il espéroit que le bonheur du Roy seroit fauorable à son entreprise. Le comte de la Suze ne pouuant rien faire de mieux, et telles rencontres ne souffrant pas qu'on délibere longtems, le lui permet. Il s'applique si heureusement qu'il abat l'un des ponts levis. L'autre fut ouvert par les sieurs d'Escordal et de Venerelles, lesquels entrez par le moulin l'auoient rompu à coups de hache selon leur ordre. Tous les autres exécutèrent aussi ponctuellement le leur, mesmement le marquis de Normanville : sinon qu'au lieu de sapper la porte de Roupe qui estoit murée, l'escalade allant plus vite, et les ennemis leschans le pied, lui et les siens entrèrent par les eschelles. On auoit plustost arraché Vignancourt et Cadoniel derrière le chasteau pour amuser les ennemis de ce costé-là, que par opinion qu'ils y pussent entrer : tant le lien estoit de difficile accez. Mais leurs troupes et les 200 Alemans de Schmitberg se portèrent si bien en cette action qu'ils entrèrent dans la basse-court

du chasteau et son jardin, aussitost qu'aucun des autres dans la ville, et par ce moyen coupèrent chemin à la garnison qui se pensoit retirer au donjon en tians une grande partie et repoussant l'autre: auxquels ceux de dedans n'ozèrent ouurir, de crainte que les nostres n'entrassent pesle-mesle avec eux.

Tous les assaillans des six attaques, car il y auoit autant de principales, plusieurs desquelles estoit derechef diuisées en d'autres, s'estans rendus dans la ville et basse-court du chasteau : les officiers de Seigneurie, ainsi appellent-ils leur Magistrat, et les principaux bourgeois se retirèrent dans le donjon, faisans mine de s'y vouloir longtemps deffendre. Mais le comte de la Suze qui n'auait employé qu'une heure et demie en cette exécution, ayant pointé deuant leurs portes ses quatre pièces de canon, les fit tirer incessamment depuis une heure après minuit du 28, jusques à six heures du mesme jour, avec un tel effect que les ayant brisez, et les barricades qu'ils auoient fait derrière, le s<sup>r</sup> Frederic de Bradebourg Gouverneur, commença à parlementer après auoir perdu les trois quarts de ses gens, ce qui ne se fit pas aussi sans perte de nostre part. Car il y en demeura 28, et entr'eux Costel Enseigne de Indinuille Lieutenant de Cadoniel et 44 blessez: entre lesquelles eut ledit Indinuille d'une mousquetade au trauers des deux cuisses, Chesneuerd Enseigne de Soulas d'un coup de pierre, et le sieur Pingault d'une mousquetade dans l'espaule. Ledit sieur de Brandebourg Gouverneur de Beffort, suiuant les compositions signées le soir du mesme jour, par luy, le Magistrat et bourgeois, en sortit le lendemain 29 du passé sur les 7 heures du matin avec armes et bagages, laissant toute l'artillerie et munitions ; et a esté conduit avec un passeport et un Tambour jusqu'à Augscey (1) Parlement d'Alsace.

On auoit eu aduis que quelque caualerie ennemie deuoit arriuer dans sa place le jour de sa prise. Ce qui auoit obligé le Comte de la Suze à faire monter à cheual quelques soldats de sa garnison cōmandez par le sieur de la Lande, et de faire venir encore 60 cheuaux de la garnison de Lure commandez par le sieur de Ranti, lesquels par son ordre surprirent le chas-

il auoit donné la place d'armes le sieur de la Boutière Lieutenant de la Barsée, capitaine au régiment de la Suze, avec sa troupe de réserve, mais elle fut entièrement employée à l'assaut pour raffraichir les autres postes durant le combat. Aussi les ennemis changeans de résolution, ne s'amuserent qu'à aller picoter quelques bestail vers Porentruy.

Ce comte après auoir garni la place de viures, mis ordre à ses réparations et adjouste de nouvelles munitions à celles qu'il y auoit trouuées, y a laissé bonne garnison sous la charge de quatre de ses capitaines, à scauoir son fils, les sieurs d'Esgoulas, de Venerelles et de la Marette, ci-deuant gendarme de Son Eminence, aux mesmes conditions que celle à laquelle il s'est de son propre mouuement obligé au Roy, pour Montbéliard : qui est de ne capituler jamais. Et sans perdre de temps, dès les 5 heures du soir du mesme jour, alla surprendre le chasteau de Granviller (1), accompagné d'un bourg fermé : sur l'auis qu'il eut qu'une partie de la garnison qui le gardoit estoit allée à la guerre. De sorte qu'encor que la place se trouuoit ceinte d'un creux et large fossé plein d'eau ; n'est ce que n'y estant resté que dix soldats commandez par le sergent d'une compagnie de Reinac, ils se contentèrent de tirer quelques mousquetades, puis, sur les menaces qui leur furent faites et la veüe du canon, ss rendirent à vie sauue. Il y mit 40 hommes commandez par un Lieutenant, et autant dans Roupe, avec viures et munitions suffisantes.

A Paris du Bureau d'adresse, 23 juillet 1636.

---

**La défaite de quatre à cinq cens Impériaux deuant Ericourt  
par le Baron de Dannevoix (2).**

Le général Gallas auoit détaché, comme vous auez sceu, quelques troupes avec ordre de s'approcher du comté de Montbéliard depuis que l'armée du Roy eut pris ses quartiers d'hyuer : estimant que les rigueurs de la saison empescheroiēt qu'on ne se défiast du dessin qu'il auoit sur les places voisines de ce comté, et sur le comté mesme. Mais le vingt neufiesme

---

(1) Grandvillars.

(2) *Gazette de France* de 1637, n° 15, page 61 à 64.

du passé l'auis en estant venu de la Bourgogne au Baron de Dannevoux, Mestre de camp d'un régiment d'Infanterie, et commandant à Montbéliard en l'absence du comte de Grancé depuis le decez du comte de la Suze : avec ces circonstances : Que les Impériaux au nombre de dix mille fantassins, 2 mil cheuaux et six canons, auoient couché la nuit précédente aux enuirs de Villesurcei (1), villette à sept heures de Montbéliard, et trauersé la riuère de Loignon : le Baron de Dannevoux en auertit aussitost toutes les places voisines : notamment les garnisons de Belfort, Ericourt et Porentruy : lesquelles enuoyèrent incontinent de leurs coureurs aux nouuelles par la prise de quelques vns des ennemis. Deux desquels le dernier du mesme mois de Décembre dernier, tombèrent entre les mains du sieur de la Londe capitaine au régiment de Dannevoux, qui commande dans Ericourt : à scauoir vn capitaine nommé Maucler du régiment de Merci et vn Page dudit colonel, comme ils alloient reconnoistre à vne lieuë d'Ericourt vn logement pour leur armée, laquelle y deuoit ce jour là arriuer. Le capitaine se fit tuër, ne se voulant laisser prendre, le Page fut fait prisonnier lequel rapporta que cette armée ennemie n'estoit que de trois ou quatre mille hommes de pied tirez de tous les corps d'infanterie qui estoient en l'armée de Galas, et de huit cens cheuaux : ces deux corps commandez par le Baron de Suis, et le colonel Merci ; et qu'ils auoient veritablement six pièces de canon : scauoir deux de vingt quatre liures de bale, les autres seulement de six. Tout cela destiné au siège d'Ericourt, et puis à ceux de Belfort et Porentruy. De quoy, le capitaine la Londe ayant auerti sur les deux heures après midi du mesme jour le sieur de Dannevoux, il ne jugea pas à propos de diminuer la garnison de Montbéliard : mais renforça la petite grnison de la Londe qui estoit dans Ericourt de quelques hommes du pais bien armez, qu'il y fit entrer la nuit suiuaute : cependant qu'il s'instruisoit plus à plein avec le Page prisonnier, de l'estat des ennemis.

L'ennemy campant deuant Ericourt le premier de l'an

entre deux. Ils employèrent le reste de la journée à tirer contre la muraille assiégée environ de trente volées de canon. Mais sur le soir ils changèrent de batterie et l'approchèrent jusqu'à sur le bord de l'eau. Ce jour là le Baron de Dannevoux alla reconnoître le camp de l'ennemi, leur garde et batterie, puis, fit rompre trois ponts de pierre entre Ericourt et Monthéliard, par où les ennemis pouvoient faire passer vers lui leur canon.

Le lendemain, 2 du courant, dès la pointe du jour, les Impériaux battirent la muraille de la ville : laquelle n'estant munie d'aucun rempart, cents quatre vingt quinze coups de canon qu'ils y tirèrent jusque sur le midi, qu'un de leurs gros canons s'euenta et l'autre fut démonté par ceux des assiégez, y firent une assez notable breche. Mais ce retardement ayant donné quelque relasches aux assiégez, le capitaine la Loude l'employa à faire un dernier retranchement pour s'y retirer en cas que sa petite troupe fust forcée par l'assaut auquel il s'attendoit. La nuit suivante, les ennemis se saisirent d'un moulin qui est près la porte de la ville et firent passer l'eau à quatre cens des leur, pour prendre logement entre la ville et la rivière. De quoi le Baron de Dannevoux averti par quelques prisonniers, et qu'il n'entroit que cent hommes en garde de la cavalerie ennemie : laquelle n'estoit composée que de quatre cens chevaux : qui estoit encor la moitié moins que ne l'auoit dit le Page prisonnier, bien qu'il en eust diminué plus de la moitié du premier aïs. Tant la réputation impose et augmente ordinairement à la vérité, mesme sur les lieux (pour servir de response à l'injustice de ceux qui voudroient qu'on examinast aussi seulement l'oui dire d'une nouvelle que les tesmoins d'une enquête) cette connoissance de la faiblesse des ennemis le fit résoudre à attaquer un de leurs quartiers qui faisoit garde deuant Ericourt.

Il prist l'occasion que les ennemis changeans encor de batterie, auangoient leur canon de là l'eau, en un endroit où ils auoient fait un grand retranchement à cent pas du chasteau, et voyant qu'ils auoient aussi esloigné quatre cens pas de cette batterie celui de leurs quartiers de cavalerie qui faisoit auparavant garde sur le bord de l'eau en deçà, delibera d'attaquer ce retranchement et recevoir ce qui viendroit de secours aux ennemis, des quartiers voisins avec trois cens hommes de son infanterie et quarante chevaux, composez de ses officiers et de

dix caualiers que lui auoit enuoyé le comte de la Suze, fils du défunt, Gouuerneur de Montbéliard, qui commande dans Belfort.

Il part avec cette resolution le soir du quatriesme du courant avec telle diligence, que bien qu'il y ait quatre lieuës d'Allemagne de Montbéliard à Ericourt, il y arriue le lendemain 5<sup>e</sup> sur les deux heures du matin, ayant auerti de son arriuée le capitaine la Londe qui fit en mesme temps une sortie avec vingt hommes seulemēt n'en pouuant tirer d'auantage sans dégarnir la place.

La créance estoit que ce retranchement n'estant pas encor parfait, on en auroit meilleur marché ; mais la diligence des ennemis l'auoit acheué et mis en deffence. Ce qui n'empescha pas qu'il ne fust brauement attaqué par l'infanterie commandée des sieurs de Crèuecœur, Foissi et d'Allemant, capitaines et de la Tour, Sergent Major au régiment de Dannevoux. Lui, prend a tasche la caualerie qui estoit en garde, dont les premières vedettes ayant esté tuées, et le reste se voyant vigoureusement poussé prit la fuite et l'épouuante telle qu'une grande partie se noya dans la riuère : tout le reste défait presque aussitost qu'attaqué.

De là, le sieur de Dannevoux se doutant bien de ce qui arriua, qu'il auroit les autres quartiers de l'ennemi sur les bras, reuint faire ferme entr'eux et son infanterie, laquelle après demie heure de combat presté par ceux qui gardoient le retranchement, l'emporta de viue force : estonnée de voir en si peu de temps tant d'ennemis morts. Car il en demeura 300 sur la place ; entre lesquels le Capitaine-Lieutenāt du régiment de Grane ; et quelques officiers se sont trouuez ; plusieurs prisonniers, et entr'eux vn Lieutenāt de Tieffenbac, depuis mort de ses blessures. Car presque tous les ennemis qui s'auancèrent des premiers pour reconnoistre l'alarme furent tuēz ou pris ; et les deux Generaux qui commandoient cette armée y coururent eux mesme grand risque.

L'auantage des François ayant esté si entier, qu'ils eurent loisir d'enclouër le canon, applanir le retranchement, et vne partie des autres trauaux des ennemis. Tous les quartiers

Cet exploit a tellement retardé les desseins des ennemis, qu'au lieu qu'ils ne parloient du siège de cette place d'Ericourt que comme d'une curée à leurs gens, pour les encourager à d'autres : ils ont esté par là remis à leurs principes : à recommencer leurs trauaux, et enuoyer quérir vn renfort d'hommes et de canons, dont lon croid qu'ils auront affaire ailleurs : le bruit continuant que Galas a de nouveaux mandemens de retourner en Alemagne ; où il y a longtemps que les armes de l'Empereur n'ont en aucun succez.

A Paris, du Bureau d'Adresse, le 26 Januier 1637.

---

**La retraite du marquis de Saint-Martin hors du comté de Montbéliard et la prise d'Altkirke, par le comte de Médavy (1).**

31 Juillet 1637.

Le marquis de Saint-Martin (2) Gouverneur de la Franche Comté ayant esté pressé par les habitants de l'Isle, ville du mesme pais, de faire vn corps d'armée pour attaquer les retranchemens que le comte de Médavy (3) Gouverneur de Montbéliard auoit fait au pôt de Vougeaucourt, passage sur le Doux, par où la garnison Françoisse alloit tousjours faire des courses jusques aux portes de l'Isle; ce marquis se vint présenter vers la fin du mois passé à la portée du canon de Montbéliard avec son régiment de caualerie, dix autres cornettes de caualerie bourguignonne, trois régiments d'infanterie et les troupes qui auoient passé le Rhin depuis peu : tout cela faisant ensemble mil cheuaux et trois mille fantassins, qui se logèrent dans les vignes et dans la plaine à couuert du canon. Le Comte de Médavy voyant ses approches, sortit de Mōtbelliard avec sa compagnie de cheuaux-legers, celle de Vaure et 300 fantassins : desquels ayant formé deux escadrons, il chargea si viuement les

---

(1) *Gazette de France* de 1637, n° 110, page 447.

(2) Jean-Baptiste de la Baume, marquis de St-Martin, baron et seigneur de

ennemis qu'ils furent contraints d'abandonner les vignes et se retirer à vne demie lieue de là : et dès la minuit le marquis de Saint-Martin marcha vers le pont de Vougeaucourt, qu'il battit à la pointe du jour de trois pièces de canon, ayant logé son infanterie de là le Doux, et sa caualerie dans vn bois au-dessus. Le comte de Médavy croyant que ce petit siège ne se fist que pour favoriser le dégast des bleds, fit sortir de grand matin 500 mousquetaires : de quoi les ennemis se sentans importunez, firent sortir du bois six escadrons de caualerie, qui vinrent fondre sur les coureurs de Montbéliard : lesquels les ayans attendus à bout portans firent la descharge de leurs fusils, et se retirèrent vers l'infanterie, qui arresta les escadrons ennemis par leurs fréquentes salues, et donna temps à douze pièces de canon de la ville de tirer en sorte que ceste caualerie se voyant ainsi carressée retourna promptement dans le bois, ayant laissé 40 des leurs morts, entre lesquels il y eut vn capitaine de caualerie Espagnole naturel et plusieurs blessez, avec grand nombre de cheuaux tuez.

Néanmoins le pont de Vougeaucourt leur fut rendu après vn siège de 24 heures, par vne composition honorable. mais ils le trouuèrent de si peu de défense, qu'ils l'abandonnèrent aussitost et se retirèrent en diligence hors du Comté de Montbelliard, épouuantez de la defaite des troupes du duc Charles par le Duc de Weimar. Le Comte de Medavy auerti de ceste prompte retraite, fait monter les siens à cheual pour suiure les plus paresseux dont plusieurs furent faits prisonniers Et en même temps ayant appris que la caualerie Impériale qui estoit en garnison dans la ville et chasteau d'Altkirke, à dix lieues de Montbéliard, estoit allée à la guerre, il fit dessein de l'inuestir. Il assembla pour cet effect en haste ce qu'il put tirer de caualerie et infanterie des garnisons voisines et arriua dès le soir mesme deuant la ville avec vne couleurine de 24 liures de bale. Les approches furent faites et la couleurine mise en batterie à la pointe du jour suiuant : mais dès le premier coup elle creua en plusieurs pièces si fauorablement qu'il n'y eut qu'un canonnier emporté : le Comte de Médavy en ayant esté quitte pour force terre dont il fut couuert. Cela n'empescha pas



accordé d'autant plus aisément qu'on estoit bien informé qu'il n'y auoit que 60 soldats dans la place avec les habitants. Les eschelles furent à l'instant plantées en tant d'endroits, que les ennemis le cédèrēt aux plus forts, ayans veu leurs barrières rōpues, et leurs portes bruslées. Ainsi les nostres se rendirēt maistre de la ville et firent leurs approches contre le chasteau, où la pluspart des habitans et soldats s'estoient retirez, lesquels voyans leur fossé gagné accordèrent de se rendre à discrétion dans vne heure : laquelle estant expirée et voyas poroistre 200 cheuaux qui venoient à leurs secours, ils changèrēt de résolution, si bien qu'on fut contraint de retourner à l'assaut où le chasteau fut emporté. et la pluspart des soldats tūez avec quelques vns des habitants : tout le reste fut pillé et fait prisonnier, à la veuē de leur secours.

Du Bureau d'Adresse, le 31 Juillet 1637.

---

#### **La défaite du régiment du Marquis de Saint-Martin dans le Comté de Montbéliard (1) (27 Novembre 1637).**

Le 28<sup>e</sup> du passé, le sieur de Medavid-Cormeille, frère du comte de Grancey et commandant en son absence dans le Comté de Montbéliard, ayant eu auis que le Duc Charles, selon l'incertitude de ses desseins, repassoit pour la seconde fois de l'Alsace dans la Franche-Comté, commanda le Chevalier de Bray, Cornette de la compagnie de son frère avec vingt Maistres de la dite compagnie, pour aller prendre quelques prisonniers de ces troupes ennemies. Ce chevalier arriuē qu'il fût à Grāge (2), où il y a garnison Suédoise, se joignit aux soldats de cette garnison, et marcha vers le village de Boron avec quelques volotaires. Il apprit en chemin que le régimēt de cuirassiers du Marquis de Saint-Martin, composé de six cents Maistres, estoit logé en ce village. C'est pourquoi jugeant impossible de les pouuoir forcer de jour, veu le grand nombre des ennemis qui estoient plus de dix contre vn. Il attendit jusques à la nuit, qui autorize le moindre nombre contre le plus grand, emprunte beaucoup de la fortune et encor plus du courage, dont les

nostres ne manquent guères. D'abord, ils surprennent les deux vedettes des ennemis, et s'auacent ainsi sans alarme au plus fort du sommeil de ceux qu'ils attaquoïent, jusques au milieu du village ; où ils chargèrent le corps de garde ennemi qui se présenta, défièrent les plus courageux et repoussèrent le reste jusques hors le village. Les ennemis au bruit des coups s'estans esuëillez et croyans que les nostres fussent en plus grand nombre, fuyoient qui de cà qui de là, mais ils estoient la pluspart tuez ou blessez par les François et Suédois, qui les attendoient à la sortie du village et qu'ils estoient desjà près de 50 sous une cornette, il tourna promptement de ces costez-là et les nostres les ayans chargez, encore tous estourdis de leur defaite, après un combat fort opiniastre par le secours qui arriuoit aux ennemis à la file, en tuèrent grand nombre, mirent les autres en route, et retournerent dans le village, où ils obligèrent ce qui restoit de ce régiment ennemi à se baricader dans les maisons. Mais les nostres voyans qu'ils n'estoient pas en estat de les forcer, et craignans que le jour ne fist connoistre aux ennemis le petit nombre auquel ils auoient affaire, ou qu'il ne vint secours des autres quartiers, qui les eust aisément enfermez : Ils sortirent hors de ce village : et ayant fait halte quelque temps pour recharger leurs pistoletz, se mirent à la retraite, n'ayans ozé se charger d'aucuns prisonniers ; à cause que la pluspart des nostres estoient blessez.

Les ennemis ont eu en ce combat plus de cent des leurs tuéz ou blessez, et entr'eux un Capitaine, vn Lieutenant et deux Cornettes tuéz sur la place. Ils y ont aussi perdu quantité de cheuaux, et vne cornette qui porte vne Vierge et vn St-André avec sa deuise. Tous les nostres se sont portez en cette occasion avec vn grand courage, particulièrement le chevalier du Bray, le Lieutenant du Gouverneur de Grange Aleman et les sieurs de Fresnay Capitaine, et de Lannoy Lieutenant au régiment du Perche : ces deux derniers s'estans trouuez volontaires en cette action : qui a donné une telle alarme au camp des ennemis,

**La chasse donnée à trois régiments du duc Charles deuant  
Montbéliard avec perte de plus de cent des siens (1)  
24 aoust 1638.**

Le comté de Montbéliard estoit demeuré en quelque repos depuis la leuée du siège de Lure jusques à l'éloignement des troupes du Duc de Longueville hors de ce comté qui donna la hardiesse aux régimens de caualerie des sieurs Maillard, Preslé et Wikton de venir le premier de ce mois jusques deuant les portes de la ville de Montbéliard, pour y enlever une partie des bleds et faire le dégast du reste. Ce jour-là, les nostres se contentèrent de saluër les ennemis de leurs canons et d'enuoyer reconnoistre par dix de leurs caualiers le nombre et la posture de leurs ennemis : lesquels ayans entrepris de les repousser trop près de leurs barrières, y laissèrent quelques hommes et cheuaux. Mais ce petit nombre des nostres ayant serui à encourager les ennemis qui présumoient de là nostre foiblesse, ils vinrent camper le soir mesme à leur veuë et dans la plaine : dans laquelle s'estans mis à moissonner dès le lendemain à la pointe du jour, cet objet fit résoudre tous les bourgeois et soldats voyans leur prouision si mal ménagée à tesmoigner leur courage au sieur Médavy Abbé de Cormeille commandant en cette place-là pour l'absence du Comte de Grancé Médavy son frère. Cent bourgeois se joignirent donc à deux cens de leurs meilleurs mousquetaires sous les sieurs du Fresné capitaine au régiment du Perche, et de la Boutière capitaine au régiment de la Suze, et marchans entre des chariots disposez pour fauoriser leur retraite depuis la ville jusques à forte haye qui borne la plaine où estoient les ennemis, furent soustenus par quarante cinq cheuaux commandez par le sieur du Val Hebert capitaine au dit régiment du Perche et composez de trente officiers du mesme régiment, de celui de la Suze et de quelques habitans. Tous lesquels à neuf heures du matin donnerent si brusquement sur vn escadron d'environ soixante ennemis les plus auancez, qu'ils en abbatirent dix de la première descharge de leurs fuzils et poussans le reste jusques dans leur gros, regagnèrent sur eux plusieurs personnes, tant paisans que soldats, qu'ils auoient pris le iour précédent et qu'ils contrai-

de leurs caualiers à pied et de leurs valets qui furent surpris, et estans reconus et distinguez des nostres, passèrent tous sous le sabre. Mais cet auantage ayant plustost reschauffé qu'abatu le courage des ennemis, lesquels nous reconnûmes lors plus au vray par le récit des leurs, se monter à 800 maistres, ils vinrent peu après aux nostres en meilleur ordre avec leurs timbales et estendarts desployez : ce qui obligea nostre caualerie à se retirer vers leur haye bordée de mousquetaires qui faisoient cependant leurs descharges : desquelles et de celles de nos caualiers, il demeura encor quinze ou vingt des ennemis morts et plus de trente blessez, avec pareil nombre de cheuaux : ce qui les contraignit à plier et se retirer de la plaine, toujours conduits par les nostres les chargeant en quenë par de continues escarmouches qui en firent encor tomber plusieurs des leurs. Toutes fois les nostres ne s'ozans engager dauantage se retirèrent de leurs veuës entre leurs hayes, d'où ils firent encor plusieurs charges quatre heures durant toujours auantageuses pour eux. Pendant ce temps firent les ennemis plus de vingt charges sur les nostres, mais ils n'y profitèrent pas plus qu'au-parauant : car les nostres les voyans s'approcher s'ouueroient et faisoient jour à quarante canons que la citadelle et le chasteau détachotent sur les ennemis : les habitans remportans cependant la moisson qu'ils trouuoient toute preste sur le champ ; car les ennemis auoient assez à faire à se défendre sans penser à autre chose : cette occasion qui dura dix heures en tout, leur ayant tué, blessé et démonté plus de deux cens maistres, et appris, qu'il ne faisoit pas bon l'attaquer à gens qui scauent si bien défendre leur pain. Ils se sont ensuite retirez à leur gros qui est à trois lieues de Montbelliard, entre Bauhme et Clerval. De nostre costé le sieur de Fressé s'estant engagé trop auant avec cinq ou six de ses soldats fut blessé périlleusement de trois coups, pris et racheté, avec deux de ses soldats et trois tuez. Le sieur de la Fortune capitaine au régiment du Perche, blessé d'un coup de pistolet au genoüil et vn lieutenant de la Suze légèrement.

---

**La défaite de cent maistres par le Comte de la Suze près Belfort (1), 12 novembre 1638.**

Le Comte de la Suze gouverneur de Belfort, ayant appris que l'armée du Duc Charles estoit logée à trois lieuës de lui : et que les ennemis en auoient détaché cent maistres choisis des régimens de Saint-Martin et du Colonel Nicolas pour garder vn village à demie lieuë de leur quartier général dès le commencement du mois passé prit résolution de les aller visiter. Pour cet effet, il assembla le douzième du dit mois cinquante mousquetaires de sa garnison et enuiron quarante cheuaux, tant de ses officiers que de sa maison : avec lesquels il sortit de Belfort sur les 3 heures du matin pour y arriuer à la pointe du jour. Mais il ne put marcher si sourdement que les vedettes ennemies qui estoient auancées de près de deux lieuës sur toutes les auenuës n'ouissent le bruit de ses cheuaux. En ayans donc aussitost auerti ceux de leur parti : ils monterent à cheual, et se rendirent serrez et en bon ordre au lieu où ils croyoient deuoir estre attaquez. Ce qui n'empescha pas toutesfois que le Comte de la Suze, nonobstant les auantages des lieux que les ennemis eurent le temps de choisir, d'autant plus aisément qu'ils y arriuerent les premiers, ne les chargeast si vertement avec sa caualerie seule que d'abord il y eut cinquante quatre ou soixante des dits ennemis tuez sur le champ à coups de fusils des nostres : ce qui donna telle espouuante au reste, qu'ils resolurent de se retirer vers vn bois, pour y attendre leur secours. Mais ils furent ensuite poussez si rudement qu'ils ne songèrent plus qu'à prendre la fuite : mais comme ils firent, après auoir laissé encor quelques vns des leurs par les chemins ; ayans eu en tout quatre vingts morts sur la place, et douze prisonniers : si bien que de cent qu'ils estoient, il ne s'en sauua que huit. Lesquels ayans par leur fuite et espouuante mis vne furieuse allarme dans le gros des ennemis, en firent bien sortir 300 cheuaux : mais ils n'eurent pas le temps ou le courage d'attaquer ce jeune comte, qui se retira en bon ordre, sans auoir perdu aucun soldat, mais non sans y auoir couru risque de sa vie, vn des officiers ennemis luy ayant porté de près le pistolet qui manqua, mais lui ne manqua pas l'officier, qu'il tua d'un coup de sabre. Le lendemain, il chargea encor les ennemis,

**La prise d'un convoi de 120 chariots et la défaite de 200 hommes, dont il en est demeuré 160 sur la place par le Comte de la Suze (1) 28 aoust 1641.**

Le Comte de la Suze ayant eu auis que les ennemis auoient assemblé la pluspart de leurs garnisons à Luxeul pour faire vn grand convoi à Bezañçon se résolut de les aller attaquer au retour et pour cet effet escriuit au sieur de Cacant capitaine au régiment de Castelmoron à Montbéliard qu'il lui amenast 30 homes, qu'il mit avec ce qu'il pût faire sortir de la garnison de Belfort et de Lure, se montant à six vingts hommes et 30 chevaux. Avec quoy il marcha sur le chemin des ennemis : et estant arrivé à minuit à l'endroit de ce chemin où il les vouloit attendre, alla reconnoistre les lieux les plus auantageux pour les attaquer : qui estoit le costé du chemin où se trouuoit ce bois, dans lequel il le tint deux jours et demi en embuscade avec ce qu'il auoit de gens. Il y auoit de l'autre costé vne belle plaine. Le bonheur voulut qu'il ne parut personne pendant tout ce temps-là, sinō vn des soldats des ennemis qui fut pris le 24 du passé au matin. Ce soldat asseura que le conuoi marchoit : ce qu'ayant envoyé reconnoistre, il parut composé de six vingts chariots et deux cens hommes de pied, qui marchoient comme gens qui eussent esté auertis du dessein qu'on auoit sur eux. Ils estoient commandés par les sieurs de Gonsan gouuerneur de Fauconié (2), le Baron de Gramon Melizay et plusieurs autres officiers, le Comte de la Suze voyant leur teste si assurée se résolut de faire attaquer leur arrière-garde : ce qu'il fit par soixante soldats de Belfort commandez par le sieur de Cadoniel, premier capitaine de son regimēt lequel après quelques escarmouches se mesla parmi les ennemis de telle sorte qu'ils ne se purent jetter entre leurs chariots, comme ils auoient projectés et comme il se pratique en telles rencontres. Incontinent le Comte de la Suze arriua avec sa caualerie qui défit ce qui se trouua en son chemin. Mais cependant le sieur de Gonsan fit mettre tout le reste de ses troupes dans les chariots : où après s'estre barricadez, ils se résolurent de se bien défendre, à la

chamades par son trompette : auxquels ils respondirent à coups de mousquet, et n'entendans pas ce que cette chamade vouloit dire, il leur mada qu'ils fissent sortir dans vn carosse toutes les dames et les autres fēmes de peur qu'elles ne fussēt blessées : A quoy ils ne voulurent non plus entendre. Ce que voyant le Comte de la Suze, il commande de les attaquer l'espée à la main. Après la descharge faite, les ennemis s'estans si vaillamment défendus qu'ils repoussèrent par deux fois, nostre infanterie, le Comte de la Suze mit pied à terre avec toute sa cauallerie et leur donnant vne troisième charge, ils furent emportez et tous taillez en pièces, avec telle chaleur de nos ges de guerre qu'il s'estoit trouué tant au premier combat qu'au second cent soixante des ennemis tuéz sur la place, et entre autres le sieur de Gonsan leur principal chef, fort regreté, son enseigne et son drapeau pris, le commandant au chasteau de Genevray, le commandant à Luxeul, Froide-bise, dit le capitaine des désespérez, et plusieurs autres officiers. Le sieur du Bois, capitaine au regiment de Gonsan y a esté fait prisonnnier avec le fils dudit sieur de Gonsan, vn Docteur de Luxeül et plusieurs Dames qui estoient sorties avec la seureté de ce convoi, furent prises : sans auoir toutes fois receu autre mal que la peur : car elles furent le lendemain enuoyées saines et sauues avec escorte jusques à Fauconié : De nostre costé le sieur de Cadoniel capitaine au régiment de la Suze fut tué de 4 ou 5 mousquetades : le sieur de la Riuère, lieutenant au régiment de Castelmoron, y fut blessé d'une au travers du corps ; 4 sergens y furent tuez ou blessez et 20 soldats aussi tant blessez que tuez. Le Comte de la Suze y reçut deux mousquetades, l'une à la jouë et l'autre au bras, mais fort légères. Le sieur de Rume y fut blessé aussi fort légèrement. Les sieurs du Brüeil, Chalendos et Cacant, capitaines s'y signalèrent avec le sieur des Marez enseigne au regiment de la Suze, et tous y firent fort vaillamment.

---





# ÉTUDE HISTORIQUE SUR BELFORT

(SUITE ET FIN) (1)

---

## CHAPITRE QUATORZIÈME

---

### **Paul-Jules de la Meilleraye duc de Mazarin.**

1713 — 1731

---

#### § I

Après la mort d'Hortense Mancini, en 1699, et celle de son mari, en 1713, leur fils Paul-Jules, duc de la Meilleraye et de Mayenne, pair de France, gouverneur de Port-Louis, d'Hennebon et Quimperlé, recueillit la substitution instituée par le cardinal, son grand'oncle, et prit le titre de duc de Mazarin. Il avait épousé, au mois de décembre 1685, Félice-Charlotte-Armande de Durfort, fille de Jacques-Henri duc de Duras, maréchal de France, et de Marguerite-Félice de Levis-Ventadour, dont il eut un fils, Guy-Paul-Jules, qui naquit le 12 septembre 1701 (2).

Né le 25 janvier 1666, le nouveau duc de Mazarin avait 47 ans quand il succéda à son père dans l'administration de ses biens d'Alsace et d'ailleurs. Mais s'il n'était pas, comme lui, fantasque, despote et dévotement brouillon, il en avait hérité l'esprit procédurier. Du reste, une nouvelle instance pour le droit de juridiction du prévôt était pendante, et son amour-propre lui faisait un devoir de la poursuivre.

Pour la bien faire comprendre, il nous faut faire quelques pas en arrière. Un règlement fait à Brisach, le 6 septembre 1675, par le Conseil provincial d'Alsace, sur les droits de ressort pré-

---

tendus par les seigneurs, avait improuvé des degrés de juridictions trop multipliés et ordonné « que désormais les appellations de tous jugemens de première instance seraient nuement ressortissantes au Conseil provincial et faisait défense à tous juges de connaître de ces appellations. »

De temps immémorial, les Neuf bourgeois de Belfort tenaient leurs audiences ordinaires deux fois par semaine, le jeudi et le samedi. Ils en tenaient encore d'autres, extraordinaires, quand l'intérêt des parties l'exigeait.

Par un ancien usage, les parties condamnées à l'audience du samedi interjetaient appel de la condamnation à celle du jeudi, et quand elles succombaient, les magistrats prononçaient une amende. Un nommé Barthélemy Faivre fut condamné, un samedi, à payer à la partie adverse une somme de 250 livres. Il en appelle à l'audience du jeudi et succombe encore. Nouvel appel de la sentence, au Conseil souverain d'Alsace, cette fois le duc de Mazarin intervient ; les magistrats sont mis en cause, et le Conseil rend, le 20 décembre 1707, un arrêt qui leur défend de recevoir à l'audience du jeudi aucun appel de sentences rendues à celle du samedi.

Cette défense était régulière ; les Magistrats eux-mêmes furent les premiers à le reconnaître. Elle l'était parce que l'usage de recevoir à l'audience du jeudi les appels des sentences rendues à celle du samedi était abusif en lui-même et contraire au règlement de 1675, qui défendait à tous juges de recevoir des appels et qui ordonnait qu'ils ne seraient relevés par la suite qu'au Conseil souverain. Ce règlement réduisait les Magistrats, ainsi qu'il avait réduit les officiers du Comté, à la qualité de juges de première instance. Les Magistrats belfortains s'étaient écartés de cette règle, en relevant l'appel de B. Faivre, et c'est pour cela que le Conseil leur avait enjoint de ne plus se donner cette licence à l'avenir.

L'arrêt de 1707 ne supprimait pas l'audience du samedi, comme le prétendirent bientôt les officiers seigneuriaux. Il défendait aux Magistrats de relever à l'audience du jeudi les appels des jugements rendus à celle du samedi, parce que le règlement de 1675 avait fait du Conseil souverain d'Alsace le seul et unique juge de ressort dans la ville de Belfort et dans tout le Comté.

Cela fut loin de satisfaire le Seigneur, qui voulait pour son

prévôt une plus grande omnipotence dans la commune. Il chercha de nouveaux prétextes à chicane et ne tarda pas à en trouver.

Le samedi 13 mai 1713, les Magistrats avaient rendu une sentence et appliqué une amende, pour un fait de police, sans la participation du prévôt, qui était absent de la ville. Le Seigneur-comte de Belfort fit aussitôt assigner par devant le Conseil souverain ceux des Neuf bourgeois qui avaient siégé ce jour là, Thomas, Pierron, Dufaux, Tapis, Delaporte et Char-doillet, ainsi que leurs trois autres collègues, comme prenant fait et cause pour eux, « pour se voir faire défenses, et à tous autres Magistrats de la ville, de rendre aucune sentence ou jugement en matière de police civile ou criminelle que concurremment et conjointement avec le prévôt du Seigneur et sans réquisitions ou conclusions du procureur fiscal (1) lorsque le cas le requerra, ni d'appliquer les amendes qu'au profit du Seigneur, sous telle peine que de droit ; et, pour l'avoir fait, condamner les magistrats en dommages et intérêts et aux dépens. »

Dans la défense qu'ils présentèrent le 17 février 1714, les Magistrats soutinrent que le duc de Mazarin était mal fondé à prétendre aux fins de la commission qu'il avait obtenue en chancellerie le 26 octobre de l'année précédente, puisque la sentence qu'ils avaient rendue était pour un fait de police qui réclamait l'urgence, et qu'en l'absence du prévôt, dûment constatée, ils avaient pu la rendre et appliquer l'amende, ainsi qu'ils l'avaient fait de tout temps en pareil cas ; qu'ils ne prétendaient pas exclure le prévôt de leur assemblée, qu'il y venait quand bon lui semblait, mais que son absence ne pouvait empêcher les Magistrats de juger et de régler les matières de police et de justice.

(1) La charge de procureur fiscal était, à Belfort, d'institution récente. Elle n'avait été établie qu'en 1685. Ce fonctionnaire était un officier créé par provision du seigneur et assermenté au bailliage. On peut dire qu'il faisait, dans la ville, double emploi avec le maître du commun. Dans leurs démêlés avec le prévôt, les Magistrats de Belfort, aveuglés qu'ils étaient parfois par le prestige seigneurial, ainsi que nous l'avons fait remarquer déjà, commirent une grande faute par rapport à leurs prétentions : celle d'admettre, sans faire d'opposition,

Le duc se plaignait, en outre, que plusieurs amendes édictées pour contravention à la police, n'avaient pas été appliquées à son profit, ainsi que cela devait se faire en sa qualité de Seigneur haut, moyen et bas justicier de la ville et du comté de Belfort. Il demandait que pour l'avoir fait à trois reprises différentes, et sans l'assistance du prévôt, dans le courant de 1713, les magistrats soient condamnés à des dommages et intérêts.

Par son arrêt du 11 mai 1716, rendu sur le rapport du conseiller de Fontaine, le Conseil souverain fit défenses aux Magistrats de Belfort de rendre aucune sentence ou jugement en fait de police civile et criminelle que conjointement avec le prévôt ou *icelui dûment appelé*, et sur les réquisitions ou conclusions du procureur fiscal, le cas échéant ; leur fit pareillement défenses d'appliquer les amendes qu'ils édicteront pour contravention à la police qu'au profit du Seigneur (1).

Que résulta-t-il pour les Magistrats de cette instance ? D'être condamnés à la moitié des dépens, l'autre compensée. C'était un échec, mais grave surtout par sa portée et son effet moral. Ils recueillaient le fruit de leur maladroite timidité quand, en 1684, ils avaient mis en nom, sans nécessité, le prévôt seigneurial. Combien ils étaient loin maintenant de la situation qu'ils devaient à la charte de franchises de 1307, confirmée par le jugement du roi des Romains rendu à Spire le 17 mai 1544, et l'arrêt du Conseil d'Etat du 21 février 1684 ! Et pourtant le jugement de Spire contenait déjà, ainsi que nous l'avons dit (Chap. 7, § IV), certaines expressions équivoques, que la traduction de l'allemand en français n'avait fait qu'accentuer, et que, depuis, les prévôts cherchaient à exploiter en les interprétant dans un sens favorable à leurs prétentions. Quant à l'arrêt de 1684, nous avons vu qu'il portait une atteinte plus directe aux privilèges du Magistrat, puisqu'il lui interdisait de juger sans l'assistance du prévôt ou *icelui dûment appelé*.

Il était facile à présent de voir où en voulait venir le duc de Mazarin. Il marchait lentement, mais sûrement, vers son but, qui était d'assurer la préséance de son prévôt dans la juridiction de la ville, d'enlever au maître-bourgeois la présidence du

Bourgogne aux bourgeois et habitants de Belfort. On verra que quand éclatera, soixante-dix ans plus tard, la Révolution cette confiscation n'était pas loin d'être consommée.

Cependant un événement plus important était à la veille de s'accomplir. Il allait ébranler plus fortement les privilèges séculaires de la commune belfortaine en apportant un changement notable dans la manière de procéder à l'élection du Conseil des Neuf.

---

## § II

Nous avons dit (Chap. 9, § II) comment se faisait cette élection. Depuis 1307, le 24 juin de chaque année, les bourgeois et la communauté toute entière se réunissaient en Assemblée générale dans l'église collégiale, sous la présidence du prévôt seigneurial pour élire les magistrats chargés de gouverner la ville et d'administrer la justice civile et criminelle. Chacun donnait son suffrage de vive voix. On conçoit que pendant tout le temps que la communauté belfortaine était réduite à un petit nombre d'électeurs la chose pouvait se passer ainsi, et dans un bon ordre relatif. Mais il n'en était plus de même depuis que la ville s'était accrue et que la population, plus nombreuse, se trouvait mélangée d'éléments étrangers. Les assemblées électorales de la Saint-Jean, qui depuis longtemps déjà se tenaient à l'Hôtel de Ville, étaient devenues tumultueuses ; on allait même jusqu'à s'y injurier, et des actes de violence étaient parfois imminents. Cela créait, au sein de la communauté, des dissentiments et des divisions auxquels il était indispensable de remédier.

Le *statu quo* était désormais impossible. Les magistrats et la plupart des bourgeois les plus influents le sentaient bien et prévoyaient que s'ils ne prenaient pas les devants pour provoquer un changement à cet égard, on le leur imposerait bientôt d'office, et dans un sens qui serait encore plus désavantageux que celui qu'ils obtiendraient en le sollicitant.

Nous ne pouvons évidemment pas savoir quel était à ce moment leur état d'esprit. Devant les difficultés qui surgissaient agirent-ils de leur propre mouvement ? N'étaient-ils pas poussés à la sourdine par des meneurs intéressés aux entreprises des gens de la seigneurie et qui, sapant plus radicalement les vieilles coutumes et les anciens usages, espéraient provoquer

dans le titre primordial de la ville quelques fissures, grâce auxquelles ils pourraient plus facilement et plus vite l'ébranler ? Toujours est-il que ce furent les magistrats, d'accord avec la bourgeoisie, qui, à la suite de l'assemblée électorale de 1718, prirent l'initiative et cherchèrent les moyens les plus propres à faire face aux circonstances. Entre deux maux, il faut choisir le moindre.

Laissons donc les magistrats nous expliquer eux-mêmes la situation. Ils conviennent tout d'abord qu'il se commettait dans la manière actuelle de procéder beaucoup d'abus. « Le premier est une confusion et un désordre excessif qui règnent toujours dans ces sortes d'assemblées par le concours de tous les bourgeois et habitants, dont le nombre, autrefois fort modique, s'est considérablement accru depuis que la place a été munie de fortifications ; le second provient de brigues qui se font dans le cours de l'année de la part de ceux qui, n'ayant pas les qualités requises pour être élevés à la magistrature, tentent toutes sortes de voies pour y parvenir et achètent, pour ainsi dire, les suffrages d'une populace inconsiderée, qui se livre sans scrupules, de manière que par leur nombre plutôt que par leur poids les sujets les moins capables l'emportent le plus souvent sur les plus dignes, ce qui est d'une conséquence d'autant plus dangereuse que les magistrats ont l'administration de la justice, et qu'ordinairement ceux qui sont ainsi élus n'ont ni l'expérience ni les autres capacités nécessaires pour remplir des emplois aussi importants. De ces abus, il en naît une infinité d'autres, tous également préjudiciables aux intérêts du roi et au bien public. »

Ce fut pour remédier à ces graves inconvénients que, dans l'assemblée du 24 juin 1718, il fut convenu entre les magistrats et les principaux bourgeois qu'à l'avenir ceux qui ont droit de suffrages seraient partagés en quatre corps par un rôle dressé quelques jours avant l'élection. Ces corps s'assembleraient séparément à l'Hôtel de Ville, aux jours indiqués, pour élire chacun dix notables bourgeois. Ces quarante élus, devenus ainsi des électeurs du second degré, auraient seuls et à l'exclusion de tous les autres, voix délibérative pour procéder, au nom de toute la communauté, à l'élection des magistrats (1).

La délibération fut rédigée sur-le-champ en forme de règlement et signée par tous ceux qui y avaient pris part. On y ajouta que les quarante notables prêteraient serment avant l'élection définitive.

Cela ne satisfaisait pas tout le monde; on ne tarda pas à le voir.

L'acte qui contenait cette délibération avait été mis avec les autres actes publics aux archives de l'Hôtel de Ville comme un règlement perpétuel. Or, quelques jours après, on s'aperçut qu'il avait été furtivement enlevé. C'était évidemment des mécontents qui, ayant un intérêt particulier à laisser subsister l'ancien ordre de choses, avaient tramé le complot. Mais on ne comprenait pas comment son exécution avait pu être aussi facile et aussi rapide. On soupçonna un des magistrats de les y avoir aidés. Une enquête fut ouverte, mais devant l'importance de l'affaire et le bruit qu'elle allait causer, les coupables se hâtèrent de rapporter au dépôt municipal la pièce dérobée avec tant d'audace.

Mais quand l'année suivante, aux approches de la Saint-Jean, on s'appréta à mettre à exécution le nouveau règlement, les fauteurs de désordre recommencèrent à s'agiter et déclarèrent qu'ils ne s'y soumettraient pas. Les magistrats, craignant des troubles, pensèrent qu'il serait prudent de ne pas pousser les choses plus loin et de surseoir aux élections. Ils résolurent de recourir à l'autorité royale et de rester en fonctions en attendant la décision du Conseil d'Etat. Ils rédigèrent, en conséquence, une requête au roi « pour le supplier très humblement  
« d'approuver le règlement, qui n'est que conforme à ce qui se  
« pratique en pareille occasion dans la plupart des villes du  
« royaume, et qui estant confirmé par l'autorité supérieure  
« contiendra dans le respect ceux qui voudroient s'écarter de  
« leurs devoirs. A ces causes, requerront les supplians qu'il  
« plût à Sa Majesté confirmer l'acte et délibération du 24<sup>e</sup> juin  
« 1718 faite en l'Assemblée des bourgeois de Belfort portant  
« nouveau règlement pour l'élection des magistrats de ladite  
« ville; ordonner qu'il sera exécuté selon sa forme et teneur,  
« et conformément à icelui; faire défense à tous particuliers,  
« bourgeois et habitants de la ville de Belfort de contre-  
« venir audit acte de délibération, d'exciter aucun désordre  
« dans lesdites assemblées et de troubler lesdites élections

« directement ou indirectement sur telle peine qu'il appartient-  
« dra. »

Cette requête, signée par les magistrats et par M<sup>e</sup> Le Paige, avocat au Conseil souverain, fut expédiée à Paris. Mais sur les entrefaites, le moment des élections se passa. Il n'y en eut donc pas en 1719. Ce ne fut que le 27 octobre de cette année que, sur l'avis de Nicolas-Prosper Bauyn d'Angervilliers, intendant d'Alsace, le Conseil d'Etat rendit son arrêt approuvant et confirmant le règlement du Magistrat de Belfort, et le 27 novembre suivant, le duc d'Orléans, régent du royaume, le rendit exécutoire.

Le 25 juin 1720, les élections communales se firent suivant le nouveau système et donnèrent pour résultat les nominations suivantes : Joseph Vernier, *maître-bourgeois régent* ; François Thomas, Jean Dufaux, Didier Tapis, Pierre Fleuret, Adam Delaporte, François Bené, Guillaume Genty dit *la Croix*, Nicolas Lamboley, Elie Papetot, *maître du commun*. On voit, qu'à part Jacques Testu, Jean-Claude Dorin et Jean-Pierre Thouvenin, le Conseil des Neuf restait sensiblement le même. Nicolas Lamboley, maître du commun, y était entré de droit, comme c'était l'usage, et remplacé par Papetot (1).

Trois ans avant ces événements, le 26 juin 1717, un arrêt du Conseil d'Etat avait ordonné la liquidation des dettes des communautés. Déjà, le 26 décembre 1683 (2) et le 12 mai 1699 (3), des arrêts, spéciaux à celles de la province d'Alsace, avaient été rendus, mais sans avoir pu être suivis d'exécution à cause des guerres qui étaient survenues après chacun d'eux. Cette fois, la mesure était générale pour tout le royaume. Il était ordonné à tous les particuliers qui se prétendaient créanciers des communautés de remettre à des commissaires nommés *ad hoc*, et dans un délai de six mois à partir de la publication de l'arrêt dans la province, leurs titres de créances, faute de quoi, ils seront déchus de leurs prétentions. Dans le même délai, les baillis et prévôts devaient également remettre l'état des revenus et des charges de leurs communautés respectives. L'ordonnance

(1) Le *maître du commun*, on s'en souvient, était chargé de la collecte des deniers publics et du soin des affaires de la ville. Avant la création de la charge de procureur fiscal, à la fin du siècle précédent, il faisait les fonctions de la



du comte du Bourg, commandant en chef en Alsace et gouverneur particulier de Belfort, et de M. d'Angervilliers, intendant de la province, qui rendait exécutoire l'arrêt du Conseil d'Etat, est du 20 janvier 1718 (1).

Le prévôt Noblat fut chargé, comme commissaire, du travail relatif à la liquidation des dettes de la ville de Belfort. Nous n'avons pas son rapport, mais voici l'arrêt (2) qui le suivit ; nous le reproduisons parce qu'il montre bien quelle était la situation financière de la communauté belfortaine au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, en même temps qu'il précise et complète les deux états dont nous avons parlé au chapitre précédent :

« Les charges de la ville demeureront fixées à la somme de  
« 8800 livres. Elles seront payées ainsi qu'il suit, savoir : au  
« S<sup>r</sup> Intendant de la province, 300 l. en exécution de l'arrêt du  
« Conseil du 11 juillet 1717 ; au prevost de ladite ville, pour ses  
« gages et vacations, 100 l. ; au maitre bourgeois régent, 90 l. ;  
« à 8 conseillers de ville, 240 l., à raison de 30 l. chacun ; au  
« secrétaire-greffier, pour tous gages et droits y compris le  
« papier et autres fournitures de greffe, 350 l. ; au Prevost et  
« Magistrat, 300 l. à partager entre eux pour leur tenir lieu de  
« goblet d'argent qu'on leur donnoit cy devant ; au maitre du  
« commun, 20 l. ; pour les frais des assemblées extraordinaires  
« des magistrats, 100 l. ; au valet de ville, compris le chauffage  
« et le luminaire de l'hôtel-de-ville, 166 l. ; au sergent, 75 l. ; au  
« médecin de la communauté, 100 l. ; aux consignes des deux  
« portes, 120 l. ; aux officiers qui taxent le pain et la viande,  
« 18 l. ; aux éborneurs-jurés, 12 l. ; à l'arpenteur, 6 l. ; à l'offi-  
« cier qui a soin de la police des marchés et tient le registre des  
« grains, 18 l. ; aux gardes-champêtres, 340 l. ; au forestier,  
« 12 l. ; au Recteur des Ecoles, 250 l. ; à l'organiste, 250 l. ; à  
« la Maitresse d'Ecole, 40 l. ; pour le logement du saulnier de  
« la ville, 20 l. ; pour celui du pâtre des porcs, 12 l. ; pour l'en-  
« tretien et conduite des horloges, 90 l. ; aux Pères capucins  
« pour la rétribution du Prédicateur, 60 l. ; pour les frais des  
« comptes de la ville, 30 l. ; aux chanoines et chapitre de la  
« ditte ville pour les processions des rogations suivant l'usage,

---

« 93 sols 4 deniers ; pour les habits et manteaux des valets de  
« ville, 50 l. — Et pour les ustencils et logement des officiers  
« de l'Etat-major, entretien des ponts, puits et fontaines, cazer-  
« nes, maisons et bâtimens communs, pavez et nettoyageement des  
« bouës, ports de lettres et autres dépenses extraordinaires et  
« imprévues, 5626 l. 6 s. 8 d., à charge par le Receveur des  
« deniers communs d'en compter annuellement. Et en ce non  
« compris les droits seigneuriaux qui continueront d'estre  
« acquittés en la manière accoutumée. Fait Sa Majesté deffenses  
« aux Prévost, Magistrats et autres Officiers de ladite ville  
« d'augmenter lesdites charges, ni de divertir les deniers qui y  
« sont affectés sans sa permission ni celle du sieur Intendant  
« audit pays, à peine d'en répondre en leurs propres et privés  
« noms. — A, Sa Majesté, validé et liquidé les dettes de ladite  
« ville et communauté pour estre payées et acquittées aux  
« créanciers d'icelle suivant l'ordre de leurs hypothèques ainsi  
« qu'il en suit, sçavoir : au sieur Morelly, la somme de 6000 l.  
« au principal contenüe en un contrat du 18 juillet 1681, et  
« 6000 l. pour intérêt de 20 années qui écheoiront au dernier  
« décembre prochain. A luy, la somme de 2000 l. de capital con-  
« tenüe en une obligation dudit jour 18 juillet 1681, sans inté-  
« rest. A Margueritte et Marieanne Keller sœurs, la somme de  
« 4000 l. en capital, à laquelle a esté réduite celle de 5000 l.  
« portée par une obligation du 3 mars 1709, et 383 l. 6 s. 8 d.  
« pour intérêt depuis le 1<sup>er</sup> février 1719. Revenant toutes les-  
« dites sommes, ainsy validées à celle de 18,383 l. 6 s. 8 d.,  
« sçavoir : en principal à 12,000 l. et en intérêts liquidés jus-  
« qu'au dernier décembre prochain à 6383 l. 6 s. 8 d. Lesquelles  
« sommes seront remboursées auxdits créanciers, avec les  
« intérêts du retard des principaux portants intérêts qui dimi-  
« nueront à proportion des payemens des deniers provenant de  
« la vente au plus offrant et dernier enchérisseur, les formalités  
« ordinaires observées, d'une maison située dans le bourg de  
« Giromagny et de la coupe et vente des bois de la moitié des  
« recrues de la forest de Salberg, lesquels Sa Majesté permet à  
« ladite communauté d'aliéner à cet effet. »

ceux mêmes qui auraient dû en être les protecteurs naturels ; nous avons vu par quels mensonges et à l'aide de quels subterfuges les chanoines étaient arrivés à leurs fins. Ils n'eurent même pas la pudeur de remplir les conditions auxquelles ils s'étaient engagés vis-à-vis de l'archevêque de Besançon. Non contents d'avoir bien vite abandonné les quelques pauvres poules qui restaient, ils renvoyèrent chantre et enfants de chœur, afin de garder pour eux seuls les revenus de la vente de la maison. « On en murmurait bien en ville ; mais le public, encore animé de sentiments indulgents pour le Chapitre, n'osa protester hautement contre cette façon d'agir (1). »

Les directeurs de l'hôpital Ste-Barbe, en braves et dignes gens qu'ils étaient, furent outrés de pareils procédés. Ils résolurent d'attendre une occasion propice pour revendiquer le droit aussi audacieusement violé.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de laisser ici la parole à M. l'abbé Humbrecht qui, dans son *Mémoire historique sur les Hôpitaux de Belfort*, a raconté en termes précis et avec d'intéressants détails les divers incidents de cette curieuse et scandaleuse affaire.

« En 1717, dit-il, Mgr l'Archevêque François-Joseph de Grammont, qui mourut la même année le 20 août, fit sa visite pastorale dans la ville de Belfort. Il convoqua les membres du Chapitre et les administrateurs de Ste-Barbe pour se faire rendre les comptes de l'Hôpital des Poules. Cette demande fut un coup de foudre pour le Chapitre.... Les directeurs de l'Hôpital Ste-Barbe, au contraire, tressaillaient de joie et de bonheur ; ils n'avaient rien à se reprocher à ce sujet, vu que l'administration de l'Hôpital des Poules ne leur avait jamais été confiée jusqu'à cette époque, et que le Chapitre seul l'avait mis dans la triste position où il se trouvait, en dilapidant, en détournant les revenus, ou en les employant selon son bon plaisir. Sur cela, Monseigneur s'adressa aux chanoines, qui lui répondirent que toutes les prébendes de l'hôpital précité avaient été réunies au Chapitre ; et, pour justifier la vente de la maison des Poules, ils produisirent la requête qu'ils avaient eu soin de présenter à

même temps à sa Grandeur ; ils demandèrent un sursis pour fouiller dans leurs papiers, afin de trouver la pièce en question.

« C'est que les bons chanoines savaient que les deux requêtes étaient contradictoires. Dans celle au duc de Mazarin, les chanoines demandent que les revenus de la vente soient employés au *soulagement des pauvres*. Dans celle de l'Archevêque, ils demandent que les revenus de la maison puissent servir à l'établissement d'un chantre et de deux enfants de chœur pour l'Eglise Collégiale.

« Monseigneur qui, dans cette circonstance encore, fit preuve de trop de bonté et de patience, accorda le sursis demandé, mais en même temps il fit sentir aux prévôt et administrateurs de Sainte-Barbe, *qu'étant les pères des pauvres*, ils devaient les maintenir dans leurs privilèges et défendre leurs droits ; il alla même jusqu'à leur enjoindre de ne rien négliger pour forcer le Chapitre par voie de justice. Le digne Prélat, que longtemps le Chapitre avait induit en erreur, proposa en même temps la réunion des deux hôpitaux en celui de Sainte-Barbe ; il fut aussi d'avis qu'un des membres du Chapitre fit partie de l'administration de Ste-Barbe, et qu'un autre remplit les fonctions de *Chapelain dans cet hôpital*. Le Chapitre voulant conjurer l'orage qui se préparait, et ayant conscience de la mauvaise voie dans laquelle il s'était engagé, fut unanime à accepter cette proposition. Mais à peine Monseigneur l'Archevêque avait-il quitté les murs de Belfort, que le Chapitre montrait qu'il n'avait pas oublié le vieil adage : autre chose est promettre, autre chose est tenir. Il refusa formellement d'accomplir sa promesse, et les choses en restèrent là. »

L'archevêque avait chargé un de ses chanoines, l'abbé d'Orival, de visiter l'hôpital et de se faire représenter le compte des recettes et des dépenses des années 1714 et 1715, arrêté le 29 novembre 1716. Ce chanoine rédigea ensuite un mémoire qu'il adressa, le 8 novembre 1717, aux directeurs de l'hôpital Sainte-Barbe, et dans lequel il leur indiquait les moyens à employer pour revendiquer avec succès les droits revenant de la fondation de l'hôpital des Poules (1).

Les directeurs, ainsi encouragés, n'hésitèrent pas un seul

instant. L'Ordinaire diocésain leur accorda immédiatement l'autorisation de faire assigner le Chapitre par devant le Conseil souverain d'Alsace, pour se voir condamner à payer et à fournir à l'avenir les prébendes mentionnées dans la fondation de 1349, sur ce pied et conformément à ce titre (1), et enfin, à la restitution des fruits et revenus depuis 1690, et aux dépens.

Le jugement ne se fit pas attendre; il fut tout à l'avantage des directeurs. Les chanoines, furieux, ripostèrent, le 14 mai 1718, par un factum des plus insolents et rempli d'invectives à l'adresse de ceux qui avaient osé les faire condamner, et qu'ils traitent d'hommes sans moyens, d'ignorants ne sachant pas le latin, et autres aménités de ce genre.

Le Magistrat crut alors de son devoir d'intervenir dans la cause et de conclure à ce qu'à l'avenir le Chapitre eut à fournir à douze pauvres de la ville les prébendes fixées par le titre de fondation. Les chanoines répondirent par de nouveaux mensonges, disant qu'ils avaient toujours distribué aux pauvres l'argent et les grains provenant des revenus et de la dime, et que, suivant la fondation, le seigneur devait suppléer pour fournir les prébendes. Ils firent même assigner le duc de Mazarin, en sa qualité de comte de Belfort, successeur de Jeanne de Montbéliard et de Catherine de Bourgogne. Le duc intervint, mais sans le moindre enthousiasme.

Le 9 septembre 1718, la cause fut appointée en droit, et, le 17 avril 1720, le Conseil souverain rendit un arrêt par lequel « faisant droit sur l'instance, a reçu et reçoit les prévôt et magistrat de Belfort parties intervenantes, et en conséquence « sans s'arrêter à la demande en sommation formée par le Chapitre contre le duc de Mazarin, quant à présent, faisant droit « tant sur la demande principale que sur celle en intervention, « a ordonné et ordonne que la fondation du 2 mai 1349 sera « exécutée selon sa forme et teneur; ce faisant, a condamné et « condamne les défendeurs de payer et fournir à l'avenir les « huit prébendes restantes de ladite fondation, conformément à « icelle, si mieux n'aiment déguerpir des biens y mentionnés, « à la restitution des fruits et revenus qu'ils en ont percus du

« que les défenseurs justifieront avoir fait aux pauvres tant en  
« grains qu'en argent depuis 1717, et condamne les deffen-  
« deurs aux dépens (1). »

Les chanoines succombaient bel et bien, mais malgré la signification de l'arrêt, qui leur fut faite dès le 2 mai suivant, ils ne se pressèrent nullement de s'exécuter. Ils cherchèrent, au contraire, à gagner du temps dans l'espoir de trouver à bref délai un nouveau motif à chicane.

Cependant les directeurs de l'hôpital Ste-Barbe cherchaient à s'entendre avec le duc de Mazarin, par l'entremise de Jean-Pierre Ferrier du Châtelet, écuyer, avocat au Conseil souverain d'Alsace, alors présent à Paris, pour opérer la fusion de l'hôpital des Poules avec celui de Ste-Barbe. Les pourparlers engagés entre le seigneur-comte de Belfort aboutirent, et, le 29 janvier 1721, un traité d'union fut conclu à Paris, en l'hôtel Mazarin (2).

A partir de ce moment, l'hôpital bourgeois, dont les revenus venaient d'être ainsi augmentés, put venir plus efficacement au secours des indigents et des malades, en remplaçant avec avantage la maison des Poules, ruinée par ceux-là mêmes qui devaient en être les conservateurs et les bienfaiteurs.

A cette époque (1718), le revenu se montait à la somme d'environ 350 livres tournois qui, conformément aux intentions des donateurs, était employée à faire des aumônes tant en pain

(1) Cf. HENRI BARDY. *Coup-d'œil sur l'Histoire des Hôpitaux*, etc. (Revue d'Alsace, 1851, pp. 489 et 490.

(2) Ce traité a été publié *in-extenso* par l'abbé HUMBRECHT, et forme le Chap. V de son *Mem. hist.* (pp. 20-24). Il est dit, dans le préambule, que « le duc de Mazarin, pour seconder les pieuses intentions et dispositions des feus seigneurs et dames, comtes et comtesses de Belfort, prédécesseurs dudit Seigneur, duc de Mazarin, et assurer la pleine et entière exécution de la fondation de l'hôpital dit *des Poules*, en la ville de Belfort, fondé le 2 mai 1349 par feue haute et puissante dame Jeanne de Katzenellenbogen, comtesse de Montbéliard et de Belfort : augmenté en 1415, par la haute et puissante dame Catherine de Bourgogne, lors veuve de très-haut et très-puissant prince Monseigneur Léopold d'Autriche, comtesse dudit Belfort, et empêcher que, dorénavant et à jamais, les pauvres dudit hôpital soient privés du patrimoine à eux laissé par les prédécesseurs dudit seigneur duc de Mazarin, comme ils l'ont été pendant un grand nombre d'années ; ledit seigneur veut et entend que les revenus dudit hôpital des Poules soient administrés par les sieurs « l'évêque et directeurs de l'hôpital de Ste-Barbe aux conditions suivantes, etc. » Ces conditions sont au nombre de dix, dont la 1<sup>re</sup> stipule qu'il y aura dans l'hospice « deux chambres particulières, au-dessus desquelles sera mise une inscription en ces termes : *Hôpital des Poules, fondé par Madame de Montbéliard, comtesse de Belfort en 1349, administré par Messieurs les Directeurs de l'Hôpital Ste-Barbe*. » Ainsi se trouvait maintenue la fondation et perpétuée à travers les siècles la tradition : le souvenir de la noble bienfaitrice des pauvres de Belfort ne pouvait plus s'effacer de la mémoire des générations futures.

qu'en argent aux pauvres de la ville et aux étrangers nécessaires, mais principalement au soulagement des malades. Il y avait dans l'hôpital onze lits, qui étaient presque toujours occupés par des soldats malades. Une partie des revenus était aussi employée à faire des achats de linge, à réparer l'immeuble et la chapelle, et à chauffer l'établissement. On faisait, de plus, un petit traitement au chapelain et l'on donnait 26 livres par an aux chanoines et aux P.P. Capucins pour célébrer des messes dans la chapelle.

Le traité d'union avait été ratifié par l'administration de l'hospice et les magistrats de la ville, le 19 mars 1721. Il venait d'être approuvé et confirmé par le Doyen du Chapitre de Besançon, vicaire-général et administrateur du diocèse par la vacance du siège (1), quand juste dix jours après cette approbation, c'est-à-dire le 22 novembre suivant, le Chapitre de Belfort essaya de rechef de faire opposition aux réclamations des directeurs de Ste-Barbe. Il en appela au Conseil souverain pour obtenir la cassation de l'arrêt de 1720, mais ce fut en vain qu'il multiplia les démarches et les écritures. Il fut définitivement condamné à restituer une somme de 1218 livres, dont 918 à l'hôpital Ste-Barbe et 300 l. aux pauvres de la ville.

Mais de nouvelles chicanes s'en suivirent. Au cours de la liquidation des revenus des Poules, il y eut contestation sur la valeur de la livre estevenante, et sur ce qui devait revenir aux pauvres en argent de la même monnaie. Le 8 juillet 1724, la cause fut portée à l'audience. « De ce jour, dit l'abbé Humbrecht, il y eut de nouveaux arrêts sur arrêts. Nous ne pouvons les relever ici, vu leur longueur. Signalons seulement la requête du 16 janvier 1726, la requête des 14 et 16 juin 1728, la fameuse requête du 10 novembre 1728 où le Chapitre tenta de tout bouleverser, et enfin la requête du 10 novembre 1729 où le Chapitre veut que le duc de Mazarin soit tenu de tout indemniser. Les bourgeois de Belfort n'étaient pas d'humeur à céder, et, le 27 juillet 1731, les membres du Chapitre ont exécuté fidèlement ou plutôt purgé leur condamnation. Et ainsi fut terminée cette longue, pour ne pas dire cette déplorable dispute, cette malheureuse chicane. »

---

(1) C'était Antoine-François de Bliterswich-Monteley. L'évêque F. J. de Grammont était mort le 23 août 1717, peu de temps après sa visite pastorale à Belfort.

Sur ces entrefaites, une demande avait été adressée à l'administration diocésaine par les directeurs dans le but de faire construire une chapelle près de l'hôpital et d'y transférer celle de Ste-Barbe, qui était au cloître et trop éloignée pour être d'une utilité réelle aux malades et aux infirmes de l'établissement. Le 8 décembre 1719, l'abbé Talouze, curé de Courchaton et doyen du décanat de Granges, vint à Belfort pour procéder à une enquête à ce sujet. Il constata que de la chapelle Sainte-Barbe, située au pied du château, à la maison de l'hôpital il y avait cinq cents pas. A la suite de cette visite, le vicaire-général donna l'autorisation de bâtir, mais avec défense de démolir l'ancienne chapelle, et, le 6 juin 1721, eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle.

Le prévôt de Ste-Barbe était, à cette époque, Gilles Ferrier, qui, en 1713, avait remplacé J. P. Noblat, décédé. Il remplit ces fonctions jusqu'en 1724 et eut pour successeur Jean-Pierre Clavey. Vers le même temps, Antoine Fournier, dont nous allons parler, en était le chapelain et le directeur spirituel.

---

#### § IV

Pendant que se déroulait le vilain procès dont nous venons de raconter les différentes péripéties, il se passa au sein du Chapitre de Belfort une affaire qui eut un très grand retentissement.

Nous avons vu (Chap. 3<sup>e</sup>, § II) que dans la charte de fondation de la collégiale de Belfort, du 2 mai 1312, la comtesse Jeanne de Montbéliard se réserva, à elle et à ses successeurs, le droit de patronage, qui depuis s'est converti en pleine et libre collation par l'usage et par la possession. La Maison d'Autriche exerça ce droit, avant comme après le traité connu sous le nom de *Concordat germanique*, fait le 18 mars 1448 entre le pape Nicolas V et l'empereur Frédéric III, sur la manière de pourvoir aux bénéfices d'Allemagne. En quelques mois que les canonicats aient vaqué, les archiducs d'Autriche, seigneurs de Belfort et patrons de l'église St-Denis, y nommèrent toujours jusqu'au traité de Westphalie. A partir de cette époque, ce droit passa au cardinal de Mazarin, en vertu des lettres de don de 1659. Non seulement le seigneur-comte de Belfort conféra en cette qualité tous les canonicats de la Collégiale en tous



mois, mais il nomma même le prévôt, qui est le seul dignitaire du Chapitre.

Mais voici qu'en 1724 se présenta la question importante de savoir quel droit le roi pouvait exercer sur les canonicats de l'église de Belfort.

Le 12 janvier 1722, Louis XV avait honoré un prêtre du diocèse de Strasbourg, Antoine Fournier, d'un brevet de *premières prières* ou de *joyeux avènement* — c'étaient les termes du brevet (1) — sur le Chapitre de Belfort. Un canonicat étant venu à vaquer, le 30 mars 1724, par suite de la mort de François-Joseph Obrier, le porteur de brevet le requit du Chapitre le 10 avril suivant. Sur le refus qu'on lui fit, il en prit possession le 11 par un notaire. Mais dans l'intervalle de la vacance et de cette réquisition, le duc de Mazarin, qui n'avait pas été officiellement avisé (2), avait conféré le même bénéfice à Pierre-Léger Boug, frère de son chargé d'affaires en Alsace. Boug se présenta, de son côté, au Chapitre également le 11 avril et prit possession de ce même canonicat comme en ayant des provisions en pleine collation de M. de Mazarin. Sur le refus que lui avait fait le Chapitre, Fournier avait pris des provisions de l'archevêque de Besançon et une nouvelle possession.

Telle était l'embarrassante situation dans laquelle on se trouvait. Auquel de ces deux ecclésiastiques, qui se traitaient réciproquement d'intrus, appartiendrait définitivement le canonicat contentieux ?

Le seigneur de Belfort, patron de l'église, prit naturellement fait et cause pour son protégé, et l'affaire fut portée au Grand Conseil, où elle forma une grande instance. On plaida donc, et deux Mémoires, aussi curieux que solides, furent donnés dans cette instance : l'un par M<sup>e</sup> Laverdy, pour Antoine Fournier, « pourvu par le Roi, à titre de *premières prières*, d'un canoni-

(1) La contestation reposait en grande partie sur la confusion faite, dans le brevet, entre le droit de *premières prières des Empereurs d'Allemagne* avec celui de *Joyeux avènement du roi à la couronne* — Il s'agissait de savoir si dans les provinces réunies à la Couronne et qui étaient auparavant soumises à la souveraineté de l'Empire, il convenait au roi d'user du droit de *premières prières* qui y était exercé par les empereurs plutôt que de celui de *joyeux avènement* qui est propre au roi de France et qu'il ne tient que de la Couronne, ou de les mêler ensemble.

cat de l'église de Belfort, défendeur et demandeur, contre le duc de Mazarin, patron de l'église, demandeur et défendeur, et contre le sieur Boug, prétendant droit au même canonicat, comme pourvû par M. le duc de Mazarin, demandeur en intervention et défendeur » ; l'autre par M<sup>e</sup> Le Paige, pour le duc de Mazarin, contre A. Fournier, « brevetaire du Joyeux Avènement sur l'église collégiale de Belfort, en Alsace, diocèse de Besançon. »

A cause de leur importance juridique, les Mémoires de Laverdy et de Le Paige ont été publiés intégralement dans le *Dictionnaire des Arrêts ou Jurisprudence universelle des Parlemens de France*, par P. J. Brillon (1). L'affaire fut communiquée au Procureur général qui, le 9 mars 1726, donna ses conclusions dans les termes suivants : « Je requiers, faisant droit  
« sur ladite instance, ayant égard aux demandes et requêtes  
« dudit duc de Mazarin, des 5 may 1724, 29 juillet, 2 août 1725,  
« que le duc de Mazarin soit maintenu et gardé dans le droit de  
« Patronage laïque, des Canonicats et Prébendes de l'Eglise  
« collégiale de Saint-Denis de la ville de Belfort en Alsace ; ce  
« faisant, le dit duc de Mazarin, déchargé du droit de nomination du Roi auxdits Canonicats et Prébendes de Belfort pour  
« son Joyeux Avènement à la Couronne, et autres expectatives  
« mentionnées au Brevêt accordé au sieur Fournier. En conséquence, faisant droit sur la complainte, ayant égard à l'intervention dudit Boug, sans s'arrêter à la requête dudit Fournier  
« du 16 juillet 1725, ledit Boug maintenu et gardé en la possession et jouissance du Canonicat et Prébende en question,  
« fruits, profits, revenus et émolumens en dépendans ; défenses  
« audit Fournier de l'y troubler, et ledit Fournier condamné à  
« la restitution des fruits, si aucuns ont été par lui pris et  
« perçus, »

Le 22 mars, sur le rapport de M. de Breget, conforme aux conclusions, le Grand Conseil rendit un arrêt condamnant Fournier aux dépens envers toutes les parties.

Ainsi se termina cette contestation intestine à laquelle le public belfortain assista avec curiosité. Du reste, on ne tarda pas à s'arranger. Une vacance venait justement de se produire au Chapitre, et l'on ne fit aucune difficulté pour y nommer

---

(1) Nouvelle édition, Paris, 1727, t. V, pp. 460-469, à l'article *Prières*.

Fournier, qui y avait bien quelque droit. Nous le voyons, en effet, en 1728, avec le double titre de chanoine et de curé.

Il avait remplacé dans son canonicat et ses fonctions de curé de la paroisse Jean-Antoine Savin, prévôt du Chapitre, mort le 17 novembre 1725. Le 20 octobre précédent, Savin avait fait testament par devant M<sup>e</sup> Mougenot, notaire royal à Belfort ; il demande que son corps soit enterré dans l'église paroissiale de Brasse, au chœur, du côté de l'Evangile, au pied de la statue du grand saint Christophe (1). Il fait ensuite divers legs au profit de la fabrique.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la comtesse Jeanne de Montbéliard avait accordé l'affouage et l'usage dans les forêts seigneuriales pour les aisances du prévôt, des chanoines et de leurs successeurs. Le Chapitre avait toujours joui de ce droit. Mais, moins accommodant que les archiducs d'Autriche, le duc de Mazarin ne se résignait que bien difficilement à le lui reconnaître. En 1719, les chanoines furent même dans l'obligation de le faire assigner « pour qu'il soit dit que le droit de prendre du bois dans les forêts les plus rapprochées de la ville leur appartenait, outre l'obligation du seigneur de leur en faire marquer annuellement dans les cantons ordinaires. » Le 27 décembre, il intervint sur cette instance un arrêt qui maintint le Chapitre dans le droit de couper du bois mort et, en cas d'insuffisance, du bois vert, dans les forêts du duc, « l'action au pétitoire de celui-ci étant réservée (2). »

Nous avons parlé (3) de l'établissement des Capucins à Belfort par l'archiduc Léopold d'Autriche en 1619. Le 15 juin de cette année, un traité avait été passé, avec l'agrément de l'Archevêque de Besançon, entre le P. Gratian de Montfort, provincial des capucins du comté de Bourgogne, et les gouverneur, officiers, conseillers, bourgeoisie et commune de Belfort, sur les conditions respectives convenues entre eux pour cet établis-

---

(1) J. A. Savin fut enterré à la place qu'il avait choisie. Sa pierre tombale, placée tout près de celle qui rappelle l'épidémie du mois de Septembre 1564, porte cette épitaphe : *Cy gist le vénérable Jean-Antoine Savin — chanoine de l'église collégiale de Belfort — recteur et vicaire perpétuel — de la paroisse — bienfaiteur de cette église — qui étant muni des sacrements — est mort le 18 de novembre 1725 — âgé de septante quatre ans — Dieu l'absolve.* Tout en exerçant les fonctions curiales à l'église collégiale sous le titre de « vicaire-perpétuel, Savin était curé primitif de la paroisse Saint-Christophe de Brasse.

(2) Cf. J. LIBLIN. *Les Eglises de Belfort*, p. 60.

(3) V. Chap. 10<sup>e</sup> § II de cette *Etude*.

sement. Depuis cette époque, les religieux avaient fidèlement rempli leurs engagements, célébrant régulièrement chaque jour l'office divin, instruisant les peuples des mystères de la Religion catholique, apostolique et romaine par des prédications et confessions, remplissant, en un mot, tous les devoirs de leur état à la satisfaction de tout le monde. Comme jusqu'alors, ils n'avaient pas demandé la confirmation de leur établissement et de leur traité, ils crurent qu'il était de leur intérêt de la solliciter, afin d'éviter toute contestation ultérieure et ne pas être inquiété, sous prétexte que leur couvent n'avait pas été confirmé depuis la cession à la France de la province d'Alsace et du comté de Bourgogne, Le 20 décembre 1730, ils demandèrent et obtinrent un certificat des Magistrats, par lequel ceux-ci reconnaissaient que l'établissement des capucins « est  
« d'un bien, d'un secours et d'une utilité indispensable pour la  
« garnison, les habitants paroissiens de la ville, et même pour  
« les paroisses voisines, tant par rapport au bien de la Religion  
« et aux règles et statuts du diocèse de Besançon duquel sont  
« ces paroisses, que par rapport à la langue française, la seule  
« en usage en la ville de Belfort et à quatre lieues aux environs. » Munis de cette pièce, les Capucins adressèrent leur requête au roi qui, par ses lettres-patentes du mois d'avril 1731 (1), agréa, approuva et confirma leur établissement, mais en révoquant l'art IV du traité du 15 juin 1619, qui veut qu'il ne soit mis dans ce couvent d'autres religieux que des sujets de la Maison d'Autriche ou du comté de Bourgogne.

---

## § V

Le gros-œuvre de la fortification était terminé depuis quelque temps déjà, et les travaux de construction *intra-muros*, poussés avec la plus grande activité, commençaient à prendre tournure. En 1703, les casernes, adossées contre les remparts, étaient achevées. D'une architecture extrêmement simple et d'une uniformité trop monotone, elles se composaient d'un rez-de-chaussée et de deux étages, le second mansardé. Celles situées au sud, c'est-à-dire à gauche de la Porte de France en sortant de la ville, étaient destinées à la cavalerie, et les écuries en for-

---

(1) V. *Ordonn. d'Alsace*, T. II, p. 73.

maient le rez-de-chaussée. Ces casernes neuves furent aussitôt occupées par les troupes, qui quittèrent le campement de la rive droite de la Savoureuse, l'ancien bâtiment de l'*Etuve* et celui de la *Bourquenotte*. Ce dernier, dont il est question dans une pièce de nos Archives municipales, devait son nom très-vraisemblablement à sa proximité de la maison de la famille Bourquenot, une des plus riches et des plus influentes de la bourgeoisie belfortaine (1).

Ainsi que nous l'avons vu, le gouverneur de Belfort, Simon Camus de Morton, était mort le 16 février 1712. Le 8 mars, le roi nommait, pour lui succéder, le vainqueur de Ruemersheim, Léonor de Mainc, comte du Bourg, chevalier des Ordres du roi, lieutenant-général des Armées de Sa Majesté, directeur-général de sa cavalerie et dragons, commandant en chef en Alsace depuis le 31 octobre 1707 et confirmé dans ce poste le 20 octobre 1709. Né le 14 septembre 1655, il avait 57 ans quand il prit le commandement supérieur des ville et château de Belfort. Cette importante place de guerre ne pouvait tomber en de meilleurs mains. Quoique déjà d'un certain âge, il avait conservé toute la vigueur, tout l'entrain, toute la bravoure de la jeunesse. Il avait débuté à 16 ans comme page du roi, et était entré aux mousquetaires en 1673. Aide-de-camp du marquis de Renel en 1675, il était nommé capitaine au régiment de cavalerie *de Serren*, le 23 Septembre de la même année ; passait avec le même grade, le 1<sup>er</sup> septembre de l'année suivante (1676), dans *Mestre de camp général* cavalerie, et, le 22 juin 1677, devenait colonel du régiment *Royal* cavalerie (2). Il fut successivement nommé brigadier de cavalerie le 10 mars 1690 ; maréchal-de-camp le 30 mars 1693 ; directeur-général de la cavalerie le 21 Décembre 1694 ; lieutenant-général le 29 janvier 1702, gouverneur de Bapaume le 25 juillet 1706, et gouverneur particulier de Belfort moins de six ans après. Ses campagnes étaient presque aussi nombreuses que ses années de service (3). Du reste nous verrons

(1) Archiv. de Belfort, DD 1. 4. *Procès-verbal du toisé des maisons sur les murs de l'ancienne enceinte de Belfort, 1705*. — La façade de la caserne de la « Bourquenotte » avait 6 toises 1 pied 6 pouces. La largeur de celle de « l'Etuve » était à peu près la même (5 toises 6 pieds 9 pouces).

(2) 2<sup>e</sup> régiment de cuirassiers actuel.

(3) *Campagnes* : Hollande, 1673 ; Franche-Comté, 1674 ; Flandre, 1676 ; Allemagne, 1678-79 ; Flandre, 1683 ; Allemagne, 1688-90 ; Flandre, 1691 ; Allemagne, 1692-93-94-95-96-97, 1701 ; Hollande, 1701 ; Allemagne, 1702 ; Bavière, 1703-04 ; Allemagne, 1705-06-07-08-09-11-12-13. — *Décorations* : Chevalier des Ordres du Roi, octobre 1709. (Arch. de la Guerre).

tout-à-l'heure que le comte du Bourg ne s'arrêtera pas en si beau chemin et qu'il parviendra aux plus hautes dignités.

En sa qualité de commandant en chef en Alsace, il était tenu de résider presque continuellement à Strasbourg, ne venant à Belfort que pour l'inspection des troupes et des travaux de la place, ou dans certaines circonstances extraordinaires. On dut, en conséquence, lui adjoindre dans son gouvernement un vice-gouverneur, et ce fut Armand de Lartigue que l'on choisit pour remplir ces importantes fonctions. Cet officier connaissait parfaitement la localité, car il faisait partie de l'Etat-major de la place, comme lieutenant de roi, depuis au moins cinq ou six ans. Le commandant de Lartigue mourut le 2 novembre 1728, et eut pour successeur M. de Lépinay, lieutenant-colonel du régiment de *Royal-Vaisseaux*, nommé le 12 du même mois. Vers le même moment, M. de Saint-Jean, lieutenant de grenadiers au régiment de *Conti*, remplaça M. Gaté, décédé, comme aide-major de place.

Le 9 février de cette même année 1728, était mort tout jeune encore — il n'avait pas 28 ans, — un officier du plus brillant avenir. François-Louis, comte de Ludres et marquis de Bayon, appartenait à l'une des plus nobles et des plus vieilles familles de la chevalerie lorraine (1). Il était capitaine au régiment de *Noailles* cavalerie, alors en garnison à Belfort, quand il succomba, en deux ou trois jours, à une atteinte de petite vérole (2).

De 1703 à 1730, on mena rondement les travaux militaires et civils de la ville neuve. Dès que les casernes furent occupées, on songea à l'approvisionnement de la place et l'on construisit à l'endroit où il avait d'abord été question de mettre l'hôtel-de-ville

---

(1) Il était l'aîné des dix enfants de Louis I de Ludres et de Françoise-Christine de Choiseul. (Voy. *Histoire d'une famille de la Chevalerie lorraine*, par le comte DE LUDRES ; 2 vol. in-8°). — V. aussi notre notice intitulée : *Le comte F. de Ludres, capitaine au régiment de Noailles-cavalerie*, dans « le Ralliement » de Belfort, n° du 29 Avril 1894.

(2) Voici, d'après les registres paroissiaux de Belfort, l'acte mortuaire de ce jeune officier : *Ludovicus franciscus comes de Ludre marchis de Baion ex Nancio in lotharingia equestris turmae ductor in turma de Noaille viginti et octo diebus aetate obiit die 9 february 1728 et sepelitus est in choro*

un magasin militaire des vivres. C'était un assez vaste bâtiment quadrilatéral, à un étage, massif et d'un aspect peu gracieux avec ses façades irrégulièrement percées et son grand toit pointu (1).

Le plan de la place de Belfort en 1717, publié par le colonel du génie A. Papuchon dans son Atlas militaire, pl. IV, montre qu'à part les six pâtés de maisons bâties ou commencées en face de la caserne située contre le rempart du front de la porte de France, il n'y avait alors que deux constructions, à la droite du canal et à main gauche en entrant en ville ; le moulin (teinté en gris) et le magasin militaire des vivres ou halle aux farines (teinté en noir).

L'hôpital militaire avait sa place marquée dans la nouvelle ville, mais en attendant la construction de ce bâtiment, on transportait les malades à Danjoutin, où l'on avait établi des ambulances. En 1708, un édit du roi, du mois de janvier, établit définitivement l'hôpital royal militaire de Belfort sur le pied des hôpitaux de Strasbourg et des autres places de la province. Le médecin militaire de Billaud, nommé le 27 août 1709, en fut le premier chirurgien major. Joseph Vernier, docteur en médecine, nommé le 15 mars 1710, en fut le premier médecin. Vernier, né à Belfort le 6 février 1679, se distingua dans son art comme praticien heureux, botaniste instruit et savant anatomiste. Sept ans de bonnes études à l'Université de Montpellier le mirent en état de rendre de grands services aux malades confiés à ses soins. Outre ses fonctions à l'hôpital militaire, il remplissait encore celles de médecin stipendié de la ville (2). Le chirurgien de Billaud et le médecin Vernier furent installés à l'hôpital militaire le 18 juillet 1710 et en prirent immédiatement le service. Malheureusement, il était toujours à Danjoutin, et le transport des malades de la garnison de Belfort à ce village, distant d'une bonne demi-lieue de la ville était sujet à de graves inconvénients, surtout pour les cas sérieux. Cela détermina, en 1720, à construire l'hôpital dans l'enceinte même de la place. Mais, en présence des frais, on se décida à appro-

(1) Cf. *Mon vieux Belfort* par HENRI BARDY, où se trouve une vue de la Place d'Armes et du magasin des vivres, dessinée par l'auteur en 1846 (Bull. du C. A. F. sect. des Hautes-Vosges, n° 9, et p. 16 du tirage à part).

(2) Il devint ensuite médecin de l'Hôpital St-Barthe et mourut le 2 février

prier à cet usage une partie du corps de caserne situé à la droite du canal, à sa sortie de la ville. L'adjudication des travaux nécessaires à cet aménagement est du 12 août 1720. Ils furent terminés l'année suivante.

L'emplacement destiné à l'hôpital militaire étant ainsi devenu libre, les chefs de l'artillerie et du génie l'attribuèrent à l'arsenal. Il fallut, pour cela, démolir trois ou quatre petites maisons qui se trouvaient à cet endroit et dont l'une, la plus grande, était une auberge ou hôtellerie, portant l'enseigne *Au Marteau d'Or*, tenue par Jacques Thové (1). Toute la partie primitivement destinée à l'hôpital ne fut pas pourtant affectée à l'arsenal. En 1719, on projeta de construire sur la bande de terrain située à droite du canal deux maisons particulières sur alignement, une prison et une boucherie. (2)

*Au Marteau d'Or*, alors sur le point d'être rasé, avait logé, peu de temps auparavant, le comte Antoine-Pierre II de Grammont, qui commandait la garnison de Belfort en 1714. Ce jeune officier, fils unique du comte de Grammont, lieutenant-général des armées du roi, était né le 18 octobre 1685. Entré de bonne heure au service, il fut nommé, à l'âge de 25 ans, colonel du régiment de cavalerie de *La Ferronais*. Il n'en avait pas trente quand il vint à Belfort, où il mena une vie aussi simple que pieuse. Voisi une anecdote bien caractéristique que donne à son sujet l'abbé Descharrières :

« M. de Grammont vivoit religieusement et s'habilloit d'une manière fort simple. Couvert un jour d'un simple manteau de cavalier, il se présenta durant la semaine sainte au R. P. Gardien des Capucins, pour se confesser. « Je ne confesse pas « de soldats, lui dit le Père, d'un ton fort sec, vous êtes tous « des libertins ». Peu de jours après, ce Colonel donnant un grand repas aux principaux Officiers de la Garnison, le même Religieux vint chez lui pour la quête. M. de Grammont le reconnut sans peine et lui dit : « Voilà, mon Père, quelques pièces d'or en vue

---

(1) Il fut le grand-père de Thové, dit la *Queue-Rouge*, professeur libre de mathématiques à Belfort au commencement du siècle. Mort le 11 mars 1828. D'une extrême originalité et peu apprécié en sa qualité d'ancien prêtre asser-



« de J.-C. mort pour les pêcheurs ; et en voilà le double pour  
« que vous entreteniez dans votre Couvent un Confesseur chari-  
« table propre à confesser des soldats libertins tels que moi. » (1)

On conçoit qu'avec des idées aussi dévotes, des convictions aussi ferventes, une manière de vivre aussi édifiante, le comte de Grammont se soit senti une irrésistible vocation pour la vie religieuse. Peu de temps après son départ de Belfort, il quitta le métier des armes pour embrasser l'état ecclésiastique et devenir, dans la suite, archevêque de Besançon. Il conserva à la ville, qui avait été sa dernière garnison et faisait partie de son diocèse, l'affection la plus sincère jusqu'à sa mort survenue en 1754.

En 1721, François Noblat, prévôt de la ville et subdélégué de l'Intendant d'Alsace, demanda l'autorisation de bâtir sur le terrain destiné d'abord à l'Arsenal. Cette demande, chaudement recommandée par l'Intendant (2), fut favorablement accueillie, et le bâtiment — qui devint depuis l'hôtel-de-ville — fut achevé en 1724, sur le plan des ingénieurs militaires, de manière à pouvoir être utile, à l'occasion, au service du roi. (3)

Ce fut seulement le 10 Mars 1726 que Le Boistel, lieutenant-provincial de l'Artillerie, d'accord avec Mareschal, ingénieur en chef, passa le marché pour la construction de l'arsenal. On ne lui consacra pas toute la superficie du terrain primitivement destiné à l'hôpital militaire ; il n'occupa qu'une partie de la gauche du canal, ainsi que nous venons de le dire. C'était un

(1) V. *Essai sur l'hist. littéraire de Belfort*, pp. 37 et 127 (note 53). — DESCHARRIÈRES dit tenir cette anecdote de Jean-François Labet, ancien supérieur du séminaire de Besançon, mort le 11 août 1800, à l'âge de 87 ans.

Le nom d'Antoine-Pierre de Grammont figure dans les anciens registres paroissiaux de Belfort (R. de 1705 à 1730), à la date du 29 décembre 1714, comme parrain de Claude-Antoine-Louis d'Aumont, fils de Claude, chevalier de Saint-Louis et capitaine au régiment de *Champagne*, avec celui de la marraine Thérèse-Louise de La Collonge, femme du Commissaire des guerres.

(2) C'était alors, depuis 1716, Bauyn d'Angervilliers, qui devint ensuite ministre et secrétaire d'Etat.

(3) Au sujet de cette construction DESCHARRIÈRES fait une critique qui nous semble parfaitement motivée et raisonnable. « Quoique ce bâtiment, dit-il, ne contienne que 403 toises et celui de l'Arsenal, même morcelé, 730, le local marqué pour l'hôpital à double face sur le canal était digne de Vauban, aussi bien que le local marqué sur la place pour l'arsenal, parce qu'on pouvait l'y développer, au lieu que la face actuelle de l'arsenal ne permet rien de semblable, malgré la démolition des barraques Thové et autres. Mais il est évident que l'intérêt personnel, et non celui de la place, avait présidé à ce changement, bien éloigné des vues du grand Vauban. Si M. Noblat eut des torts dans ces objets, ce que nous sommes bien éloignés d'affirmer, il les aura effacés par des services réels rendus à la ville et à tout le pays par son travail et son grand crédit ».

grand bâtiment de forme trapézoïdale, d'une architecture sévère, avec une façade ornée d'un fronton où se trouvaient sculptées en bas-relief des trophées d'armes, et, au dessous, en lettres dorées sur une plaque de marbre noir, cette devise un peu prétentieuse : *Hic Fulmina Jovis*. M. D. CC. XXVI. La salle d'armes était très vaste, et la cour, très spacieuse aussi, était entourée de magasins et de hangars, avec, au fond, un petit bâtiment pour la forge. Une partie de cette cour pouvait servir de parc à boulets.

Il était du reste grand temps d'y songer, et depuis plusieurs années le besoin s'en faisait impérieusement sentir. Il fallait définitivement armer et approvisionner la place en engins et munitions de guerre qui, jusqu'alors, étaient restés dans des locaux insuffisants, dispersés, facilement accessibles, et souvent même exposés, sur les glacis, aux intempéries des saisons et aux rapines des malfaiteurs. C'est ainsi qu'un jour le Conseil souverain, sur la plainte et la poursuite du procureur général Valentin Nœf, avait instruit le procès de quelques particuliers belfortains, accusés de vol d'un mortier sur le glacis, et les avait condamnés à mort par arrêt du 14 mars 1721 (1). Il paraît que les vols de poudres, de plombs et de pièces d'artillerie se répétaient assez fréquemment puisque le 18 septembre 1723 le roi dut rendre une ordonnance portant peine de mort contre ces sortes de voleurs. Il était donc indispensable de créer au plus tôt l'arsenal pour y déposer sûrement et convenablement les armes et munitions suffisantes pour une place de guerre de premier ordre.

Pendant tous ces travaux qui édifiaient ce que l'on nommera désormais la *ville neuve de Vauban*, le comte du Bourg, sous les yeux et la haute surveillance de qui ils s'exécutaient, était promu à de nouvelles dignités et à de nouveaux emplois. Il avait regu, le 2 février 1724, le bâton de Maréchal de France. Nommé, le 19 février 1727, commandant supérieur des Trois-Evéchés, il fut enfin appelé au gouvernement général de l'Alsace, le 11 avril 1731, tout en restant gouverneur particulier des ville, château et dépendances de Belfort.

---

(1) Cf. *Ordonnances d'Alsace*, t. I, p. 601.

§ VI

Il semble que la petite révolution municipale, qui modifia la manière dont se faisaient les élections, ait amené une détente sensible dans les rapports entre prévôt et magistrats. La pacification parut se faire dans les esprits, et, pensant aplanir toutes les difficultés qui pourraient surgir à l'avenir, les neuf bourgeois témoignèrent une condescendance plus marquée à F. Noblat, prévôt de la ville, en même temps que bailli du comté de Belfort et subdélégué de l'Intendant en Haute-Alsace (1).

Grâce à cette triple situation, ce fonctionnaire était, dans les circonstances où l'on se trouvait, trop à ménager. On savait de quel crédit il jouissait, non seulement auprès de son seigneur le duc de Mazarin, mais surtout auprès de M. d'Angervilliers, son chef hiérarchique. C'est ce qui explique le nouvel acte de faiblesse, pour ne pas dire de maladresse, auquel se laissèrent aller les magistrats quand, le 29 mars 1720, ils donnèrent au prévôt une attestation, rédigée dans des termes assez équivoques, par laquelle ils certifient, on ne conçoit pas trop pourquoi, que « M. Noblat, bailli du comté de Belfort est en même temps « preuost de la ville ; de laquelle charge de preuost, indépendante « de celle de bailli, il est pourueu par des prouisions de Monseigneur le duc de Mazarin, à qui en appartient la nomination ; « qu'en cette qualité de preuost, il est le chef et préside dans « toutes les justices du Magistrat ; que les charge et office de « greffier et secrétaire de la ditte ville, quoique possédés actuellement par la même personne, sont deux charges séparées : « la première étant à la nomination de Monseigneur le duc « de Mazarin, et l'autre, de secrétaire, à la nomination des « preuost et magistrat, et aux gages de la ville ; que le greffier « reçoit et expédie tous les actes de la justice administrée, tant « civile que criminelle, dans laditte ville, par nous les preuost « et magistrats, et que le secrétaire n'est que pour les affaires « communes de lad. ville, comme pour écrire les réglemens de

---

(1) C'est en 1717 que le prévôt Noblat fut nommé Subdélégué par l'Intendant d'Alsace. Cette fonction l'approchait encore davantage de l'administration des affaires municipales. Elle lui donnait un grand crédit, et comme il paraissait zélé pour les intérêts de la ville, les magistrats se firent un plaisir de se concerter avec lui pour tout ce qui pouvait et devait tendre au bien de la communauté.

— La subdélégation de Belfort, une des trois de la Haute-Alsace, était formée par les cinq départements d'Altkirch, Belfort, Brunstatt, Delle et Massevaux. C'était une des plus fortes de la province.

« police, estats et rolles de distribution de logemens et autres  
« concernant les biens et reuenus patrimoniaux ; que ny le gref-  
« fier ny le secrétaire n'exercent aucunes fonctions de tabellionné.  
« au dehors ny au dedans de lad. ville.....»

Après avoir ainsi délimité avec le plus grand soin les charges de greffier et de secrétaire, les Magistrats font une renonciation complète à un revenu qu'ils possédaient de toute ancienneté.

Nous avons dit, en parlant du Régime communal (chap. 9. § II) que le *Tabellionage* ou droit de sceau appartenait au seigneur, que toutes les lettres d'héritages devaient être munies du sceau, et que, quand le tabellion voulait les sceller, la présence du prévôt et du maître-bourgeois était nécessaire, puisqu'ils avaient la garde et les clés de ce sceau et qu'ils pouvaient en refuser la sanction aux lettres préjudiciables aux intérêts du seigneur. Leur émolument, pour ce fait, était de 4 livres par an.

La pièce que nous citons continue donc ainsi sur ce sujet :  
« Que le droit de scellé pour tous les contracts passés au tabel-  
« lionné fait partie du droit dud. tabellionné et a de tout temps  
« appartenu aux seigneurs de cette ville, sans que laditte ville  
« ny nous les magistrats y aient jamais rien prétendu, hors  
« qu'anciennement le sceau du seigneur estoit à la garde de nous  
« les preuost et maistre bourgeois et que lorsque le tabellion voulait  
« sceller les contrats, ce qui arrivait une fois l'année seulement,  
« nous y estions appelés pour conserver les Droits du seigneur  
« et les nostres ; et pour nostre présence nous prenons un droit  
« et esmolument de quatre livres, mais que depuis très longtemps  
« nous n'auons pas presté nostre présence à ce scellé, soit par  
« faute d'y auoir été appelé, ou pour les inconuénients que cela  
« causait, en ce que les parties qui passaient les contracts dont  
« elles auaient besoin dans l'instant des expéditions, ne les pou-  
« vaient auoir dans la forme requise ou pour autres raisons à  
« nous inconnues. Ce tout quoy attestons et certiffions véri-  
« table. »

Cette attestation pouvait être une surprise ; ce n'en était pas moins une imprudence (1). Elle confirmait, une fois de plus, l'ingérence de l'officier seigneurial et sa suprématie dans la juridiction de la commune, tout en lui fournissant un nouveau

---

(1) Cette pièce est signée : Noblat (qui, juge et partie, aurait dû s'abstenir).

titre, à l'appui de ses prétentions, bon à produire à l'occasion, en même temps qu'elle atteignait le Magistrat dans une de ses prérogatives séculaires, sous prétexte de désuétude. Mais celui-ci, dans son désir de plaire au prévôt Noblat, dont les bons offices allaient bientôt lui devenir si nécessaires, n'avait pas cru devoir lui refuser la déclaration qu'il demandait et qui fut le fruit des circonstances critiques qui suivirent l'arrêt de 1719.

Des événements politiques, survenus presque coup sur coup, ne tardèrent pas à amener quelques distractions dans la petite cité belfortaine. Des réjouissances publiques, d'un éclat inaccoutumé, eurent lieu le 29 novembre 1722 et le 14 mars 1723, à l'occasion de l'heureux avènement du roi et de sa majorité (1). Pendant ces fêtes, les quatre compagnies bourgeoises furent sous les armes, ayant à leur tête des tambours, des fifres et des joueurs de violon et de hautbois. Elles paradèrent, en tirant des salves de mousqueterie, devant les autorités civiles et militaires, auxquelles s'était joint, comme invité de la ville, le seigneur de Roppe, François-Joseph-Ignace de Reinach, comte de Foussemagne-Grandvelle. Des repas, préparés par le meilleur hôtelier, Jean-Pierre Odelin, furent servis à la Maison-de-Ville aux magistrats, aux officiers de l'Etat-Major de la place et aux commandants des corps de troupe de la garnison (2). Le soir, il y eut illumination et feux de joie (3). Ces deux jours de fête publique coûtèrent à la ville la somme de 977 liv. 3 sous.

La réception faite au mois de juin 1726 au roi de Pologne, Stanislas Leczinski, lors de son passage pour aller visiter sa fille, devenue l'épouse du jeune Louis XV, fut des plus pompeuses et des plus enthousiastes. A elle seule, cette journée coûta plus cher à la ville que les deux fêtes dont nous venons de parler, puisque le maître-bourgeois Chardoillet paya, le 22

(1) Louis XV, sur le point d'atteindre sa majorité, est sacré et couronné à Reims, le 25 octobre 1722. Il fut déclaré majeur le 13 février 1723; il avait treize ans accomplis.

(2) Le repas du 29 novembre 1722, avec celui donné le lendemain aux officiers et sergents des compagnies bourgeoises, coûtèrent 358 liv., sans compter les 125 litres de vin d'Alsace et les 3 pots de vin de France portés à la maison de ville. Le repas du 14 mars 1723 ne coûta que 148 liv., mais il y eut pour 257 liv. 10 sous de vin distribué aux bourgeois et habitants de Belfort. (Arch. Bt. CC. 47.)

(3) Dans l'illumination la maison de M. et Mme Chardoillet eut deux feux de joie.

juin, 1064 liv. 18 sous « tant pour marchandises fournies et journées employées que pour différents ouvrages faits pour les feux de joye. »

Si l'allégresse et l'enthousiasme se mesurent au bruit des coups de feu tirés en signe de réjouissance et de la poudre brûlée, elles furent plus grandes pour le beau-père que pour le gendre, car on délivra aux bourgeois pour 34 liv. 13 sous de poudre, tandis qu'il n'y en avait eu de consommée que pour 26 liv. dans les deux jours de fête des 29 novembre 1722 et 14 mars de l'année suivante.

Selon toutes les probabilités, le comte de Bourg accompagnait le roi Stanislas, tenant à lui faire les honneurs de la place dont il avait le gouvernement particulier. On sait que le maréchal avait noué avec le monarque déchu d'étroites relations d'amitié. Il venait le voir assez souvent dans sa modeste retraite de Wissembourg, attentif à remplir le devoir de l'hospitalité envers une infortune aussi intéressante (1). Tout fait croire que l'enthousiasme fut considérablement accru par la présence de l'excellent gouverneur, qui jouissait d'une grande popularité et, par ses manières polies et son affabilité, avait su se concilier l'affection que les Belfortains portaient déjà à son prédécesseur immédiat Camus de Morton.

Si la bourgeoisie profitait de ces quelques occasions pour s'égayer un peu et rompre ainsi la monotonie de la vie de petite ville, les esprits n'en demeuraient pas moins fixés sur un seul objectif : la construction d'une nouvelle église. Depuis plusieurs années, cette question préoccupait les magistrats. Il sautait aux yeux de tous que l'état de choses ne pouvait plus durer, que l'église collégiale était beaucoup trop exiguë pour une population d'environ 3000 âmes, sans compter la garnison. Vauban l'avait prévu, puisqu'il avait tracé sur ses plans l'emplacement de l'église. Il n'y avait donc plus qu'à mettre à exécution un projet déjà étudié. Le moment semblait venu pour le faire.

On conçoit dès lors quels avantages le Conseil pouvait retirer en se ménageant les bonnes grâces de l'administration supérieure, et l'on s'explique pourquoi ses membres avaient cru ne pas pouvoir refuser à François Noblat, prévôt en même temps que subdélégué, certaines exigences. Sans doute, ce fonction-

(1) V. un art. int. : « Le Mariage de Marie Leczinska », par PIERRE DE NOLHAC, dans *Revue des Deux-Mondes*, livr. du 1<sup>er</sup> mars 1900, p. 79.

naire était aussi honnête homme que bon Belfortain ; mais les prévôts à venir seraient-ils tous comme lui ? La prudence commandait donc aux magistrats de ne pas forger des armes capables d'être plus tard tournées contre eux...

Avant tout, il fallait créer des ressources, car les revenus communaux étaient loin de pouvoir répondre à la dépense d'une aussi grande et aussi coûteuse entreprise. On se mit d'accord sur les moyens à employer et ils furent soumis à l'approbation royale. L'arrêt du Conseil d'Etat rendu à cette occasion est historiquement le titre initial de la nouvelle église, et nous pensons devoir le reproduire *in-extenso*.

« Sur ce qui a été représenté au Roy, en son Conseil, par les  
« prévôt et magistrats de la ville de Belfort en Alsace que  
« l'église collégiale et paroissiale de Saint-Denis de lad. ville,  
« non seulement ne peut contenir tous les habitants dont le  
« nombre se trouve aujourd'hui augmenté jusqu'à plus de 3000,  
« sans comprendre les troupes qui y tiennent garnison, mais  
« encore menace une ruine prochaine, et ne saurait soutenir  
« aucune réparation, en sorte que quand même elle serait assez  
« spacieuse, le service divin ne peut y être célébré avec sûreté,  
« ainsi qu'il avait déjà été reconnu lors de la visite que le feu  
« S<sup>r</sup> Archevêque de Besançon fit de cette église suivant son pro-  
« cès-verbal du 25 avril 1717, et celui dressé par son ordre le  
« même jour par l'entrepreneur des fortifications et l'arpenteur-  
« juré de lad. ville ; et comme les supplians sont hors d'état de  
« subvenir aux frais de la construction d'une nouvelle église,  
« ils supplient très-humblement Sa Majesté sur ce leur pourvoir  
« de la manière qu'elle jugera le plus convenable, vu lesdits  
« procès-verbaux du 25<sup>e</sup> avril 1717, ensemble l'avis du S<sup>r</sup> de  
« Harlay (1), conseiller d'Etat, intendant de justice, police et  
« finances en Alsace. Oui le rapport du S<sup>r</sup> Lepelletier, conseiller  
« d'Etat ordinaire et au Conseil royal, Contrôleur général des  
« finances :

« Le Roy, en son Conseil, a ordonné et ordonne que par ledit  
« S<sup>r</sup> de Harlay, ou par celui qui sera par lui subdélégué à cet  
« effet, il sera procédé à l'adjudication au rabais des ouvrages  
« à faire pour la construction d'une église collégiale et paroissiale dans lad. ville de Belfort, sur les devis qui en seront

---

(1) De Harlay, Intendant d'Alsace depuis 1724, appelé à l'Intendance de Paris en 1728 et remplacé par Feydeau de Brou.

« dressés et aux clauses et conditions qui seront portées par  
« l'adjudication : dit, en conséquence, qu'à commencer en l'an-  
« née prochaine mil sept cent vingt sept, il sera imposé annuel-  
« lement, et pendant douze années consécutives, la somme de  
« deux mille livres sur tous les paroissiens et habitans de lad.  
« ville de Belfort, de quelque état et condition qu'ils soient,  
« exempts et non exempts, privilégiés et non privilégiés, et que  
« pendant led. temps de douze années, à commencer au premier  
« janvier prochain, il sera levé par forme d'octroi 40 sols par  
« bœuf et 5 sols par chaque veau et mouton qui seront tués  
« dans la boucherie de lad. ville : ensemble 5 sols par chaque  
« mesure de tous les vins qui entreront dans lad. ville pour être  
« le montant de lad. imposition et le produit desd. octrois em-  
« ployés, sans divertissement, à la construction de lad. église  
« sur les ordonnances du S<sup>r</sup> Intendant de la province et suivant  
« les comptes qui seront par lui arrêtés. Enjoint Sa Majesté au  
« S<sup>r</sup> Intendant d'Alsace de tenir la main à l'exécution du pré-  
« sent Arrêt, nonobstant toutes oppositions et autre empêche-  
« ment pour lesquels ne sera différé, et dont, si aucun inter-  
« viennent, Sa Majesté s'est réservé la connaissance, et a icelle  
« interdit à toutes ses cours et autres juges. Fait au Conseil  
« d'Etat du Roy, tenu à Fontainebleau, le 22<sup>e</sup> jour d'octobre  
« 1726 »

C'est ainsi, dit J. Liblin, que Belfort « se trouva doté, pour douze années, de l'octroi de Saint-Denis qui devait se prolonger bien au delà de la concession et qui forme aujourd'hui la principale source du revenu communal (1). »

Les plans du nouvel édifice émanaient de l'Intendance d'Alsace et avaient été faits par Mareschal, ingénieur ordinaire du Roi. La dépense générale était estimée, non compris l'imprévu, à la somme de 146334 livres 2 sols 5 deniers.

La création de cet octroi allait causer un notable changement dans les habitudes électorales. Sa perception devant se faire du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, les comptes ne pouvaient guère être répartis sur deux années différentes sans inconvénients. Cela sortait des règles d'une bonne comptabilité. L'Intendance en fit l'observation, et l'on convint, d'un commun accord, tant la chose parut claire et raisonnable, de changer la date de

---

<sup>1</sup> *Les Eglises de Belfort*, p. 73.



l'élection en substituant la Saint-Jean l'Évangéliste (27 décembre) à la Saint Jean-Baptiste (24 juin). Comme l'année 1726 était près de finir, on résolut de laisser le Conseil en exercice continuer ses fonctions pendant toute l'année suivante, et de remettre à la date convenue l'élection de celui de 1728 à 1729 (1). On continua à procéder ainsi chaque année, autant que possible le jour même de la Saint-Jean d'hiver, ou, en cas d'empêchement, quelques jours après. Ce fut une nouvelle atteinte aux anciennes coutumes.

On peut suivre, dans l'intéressante monographie de J. Liblin, si souvent citée déjà, la marche des travaux de la nouvelle église presque jour par jour, depuis le moment où fut organisé le service de la perception, qui entra en vigueur à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1727. Jean-Baptiste Royer fut nommé receveur central ; Jacques Touvet et Sébastien Fournier préposés, le premier à la porte de Brisach, le second à la porte de France. Au mois de février, on mit en adjudication la fourniture des pierres ou moellons nécessaires à la fondation, du sable pour le mortier et des tuiles ou briques. En mars, on s'occupa des voiturages et de l'achat de brouettes, pelles, pioches et autres outils. Le 15 juin, eut lieu la nomination du jury d'expropriation, appelé à statuer sur la valeur des maisons à démolir pour faire place à la nouvelle église et aux deux rues latérales à ouvrir. La plus importante, avec grange, écurie et dépendances, appartenait au prévôt Noblat. Les autres avaient pour propriétaires Vernié, Testu, Rapelet et Houmaire. Cinq jours après, les experts tombèrent d'accord sur l'estimation qui fut, pour la totalité des immeubles, de 21,300 livres. La propriété Noblat fut, à elle seule, arbitrée à la somme de 8800 livres.

Au commencement d'octobre, le terrain était déblayé et prêt pour la construction. Le 16, « en vertu des pouvoirs accordés  
« par Son Altesse de Grimaldi, des princes de Monaco, arche-  
« vesque de Besançon, Prince du Saint Empire, sur la requeste  
« du 4 mars dernier, M<sup>r</sup> Jean-Claude Noblat, preuost de la Col-  
« légiale, accompagné de MM. les chanoines de laditte église,  
« et suivis processionnellement de Nous les preuost, maistre

---

(1) Le Conseil élu le 25 juin 1726 et continué pour l'année suivante (1727-28) se composait de : Vernier, *maître-bourgeois*, Chardoillet, Thomas, Fleuret, René, Genty, George, Mouilleseau, Mangenot et Ferrier, *maître du commun*. Mais ce dernier n'ayant pas accepté, avait été remplacé par Duparc, *maître-menuisier*.

« bourgeois, magistrats et paroissiens de lad. ville, a fait la  
« bénédiction du terrain et de la première pierre pour la cons-  
« truction de la nouvelle église en cette ville, après auoir, ce  
« jour d'hier, planté la croix deuant l'emplacement du maitre-  
« autel, le tout suivant les cérémonies et rites du diocèse. En  
« foy de quoi, nous les preuost et magistrats avons dressé le  
« présent acte que Nous et Mesdits sieurs les preuost et cha-  
« noines ont signé avec nous et au dessus :

« J. C. Noblat, Boug, Fournier, Viellard, *chanoines* ; F. No-  
« blat ; Vernié, Chardoillet, Thomas, Genty (dit La Croix),  
« Fleuret, Bené, Mangelot, George, Mouilleseau, Duparc.

» Et le même jour, la première pierre a été posée par M<sup>r</sup> No-  
« blat, preuost de la ville, au nom de Monseigneur le maréchal  
« du Bourg, gouverneur de cette ville et commandant en la  
« prouince d'Alsace ; après laquelle cérémonie, mond. S<sup>r</sup> Noblat  
« a donné à diner à MM. du Chapitre et M<sup>rs</sup> les magistrats et  
« autres Officiers de Justice. »

Les fondations furent commencées le lendemain 17 octobre, et conduites avec rapidité, sous la surveillance d'un entrepreneur très-expérimenté. C'était un Allemand nommé Henri Schuler, né à Wolmarksheim, en Westphalie, que les travaux qui s'exécutaient pour le compte de l'Etat avaient, depuis peu, attiré à Belfort.

Le 14 février 1728, le Magistrat (1) traita à l'amiable avec Marc Vallentin, de Vétrigne, pour l'extraction, de la carrière d'Offemont, des pierres de taille nécessaires aux travaux qui furent, alors, menés assez rondement.

Les magistrats avaient une grosse besogne à accomplir. Non seulement ils devaient s'occuper des fournitures au meilleur compte, mais encore il leur fallait surveiller ceux qui, depuis quelque temps, cherchaient à se soustraire, par la fraude, aux droits d'octroi qui constituaient les ressources sur lesquelles la paroisse devait compter et qu'il fallait assurer pour ne pas être obligé d'interrompre les travaux. Les fraudeurs du droit sur l'eau-de-vie, que l'on consommait alors en assez grande quantité, portaient un réel préjudice. C'est pourquoi, on résolut

d'imposer plus particulièrement cette boisson. Une requête fut adressée au Conseil d'Etat pour être autorisé à frapper un droit de 16 sous par pot d'eau-de-vie, droit qui serait perçu pendant les neuf années restant à courir de la première concession. Les magistrats se basaient, entre autres considérations, sur ce que la consommation de l'eau-de-vie avait pris des proportions nuisibles à la santé publique, voire même à celle de la garnison. Le corps des marchands, dont le commerce allait être lésé par cette nouvelle mesure, fit opposition à la requête ; mais, par arrêt du 15 novembre 1729, daté de Rambouillet, les marchands furent déboutés de leur opposition et les magistrats autorisés à percevoir, à partir du 1<sup>er</sup> janvier suivant, le droit de 16 sous par pot d'eau-de-vie introduit en ville.

On pouvait supposer avec raison qu'à cause de cette élévation de droit, la fraude s'exercerait de plus belle. On mit donc à chaque porte des surveillants chargés de visiter chariots, charettes et paniers, et même les poches des particuliers entrant en ville, étrangers ou non, sans en excepter les soldats de la garnison. Le lieutenant de Roi, M. de Lépinay, donna à ce sujet une consigne des plus sévères, ordonnant « de faire arrêter les contrevenants par les soins de la sentinelle et des soldats du poste. »

La ferme attitude du Magistrat en imposa aux marchands, qui laissèrent visiter leurs caves, et ceux chez lesquels on constata des quantités d'eau-de-vie supérieures à celles déclarées consentirent à payer l'excédent, dans la crainte de l'amende ou de la confiscation dont ils étaient menacés.

Nous avons vu précédemment (Chap. XIII, § V) comment le Corps des marchands avait demandé au Conseil souverain d'Alsace l'enregistrement de ses statuts, c'est-à-dire la confirmation des droits et privilèges dont avait joui la corporation de temps immémorial. L'arrêt du 26 mai 1698 avait fait droit à cette requête, et, dès lors, ces statuts avaient été observés, sauf l'article 18 disant « qu'il n'est permis à aucun marchand étranger « portant balles, ni à d'autres, de quelque sorte et qualité de « marchandises qu'ils puissent vendre, soit en gros ou en « détail, de venir vendre dans la ville ou banlieue d'icelle, ni « porter vendre dans les maisons, à peine de confiscation de « leurs marchandises, à l'exception des jours de foire. » Depuis quelques années, des petits merciers des environs avaient pris

l'habitude de venir en ville toutes les semaines, les jours de marché, et d'exposer leurs marchandises en vente. Des étrangers, de Mulhouse notamment, venaient à Belfort et allaient vendre de maisons en maisons. Il arrivait même qu'aux jours ordinaires de foire, les forains tenaient boutique ouverte encore le lendemain et surlendemain. La corporation des marchands résolut de faire cesser ces abus, et, pour cela, s'adressa au Magistrat : mais comme ses réclamations n'y furent pas très bien accueillies, elle eut recours au Conseil souverain, auquel elle exposa ses doléances. Les supplians, disait la requête présentée par Blétry l'ainé et consors, « ont tout lieu d'espérer qu'ils seront « écoutés favorablement, surtout si le Conseil a la bonté de « faire attention qu'étant chargés des impositions royales et « autres, il est de la justice que s'il y a quelque profit à faire « dans le commerce, il tourne plutôt à leur avantage qu'à celui « des étrangers qui ne sont tenus à rien qu'à certains droits « d'entrées. »

En conséquence, par son arrêt du 12 septembre 1726, le Conseil souverain ordonna que l'article 18 des statuts serait exécuté selon sa forme et teneur, défendant ainsi aux marchands forains de vendre et débiter leurs marchandises dans la ville de Belfort et sa banlieue, excepté les jours de foire (1).

Quelques années avant les faits que nous venons de raconter, le Conseil de la commune, voyant avec peine l'état lamentable dans lequel se trouvait la Pierre de la Miotte, avait résolu de faire les travaux nécessaires à la consolidation et à la restauration de ce monument, cher aux Belfortains. Au commencement du mois de juin 1724, il mit en adjudication les ouvrages suivants qui devaient y être effectués : « Le bas de la muraille « sera garni de grosse pierre de taille jusqu'à la hauteur de « seize pieds aux angles droit et gauche sans maçonnerie. Ces « deux angles seront continuez de pierre de taille jusqu'à la « parfaite hauteur qui est de dix-huit pieds au-dessus des « seize susd., faisant en tout celle de trente-quatre pieds. Il « sera fait une maçonnerie dans cette continuation entre les « angles où besoin sera. Il sera fait une plate forme de pierre « de taille au-dessus dud. monument sur toute sa superficie : « dans le milieu sera posé un pied de stalle d'une seule pierre,

---

(1) *Ordonnances d'Alsace*, t. II p. 7.

« qui sera percée pour y planter une croix de fer du poid de deux  
« quintaux, laquelle pierre sera de grosseur suffisante pour  
« soutenir solidement lad. croix ; s'il y a besoin dans quelques  
« endroits de maçonnerie elle sera faite ; le tout sera crepy et  
« blanchy. »

En même temps, le 4 juin, le Conseil faisait l'achat de 205 livres de fer, à 3 sous la livre, pour la croix de la Miotte.

Ce débris d'un passé aussi lointain qu'obscur était-il, ainsi que nous l'avons dit au début de cette *Etude historique*, un faible vestige, une « miette », en quelque sorte, du château de Montfort, bâti par le comte de Ferrette, Frédéric, en opposition à la Roche de Belfort, appartenant à Thierry II de Montbéliard ; ou bien préexistait-il à cette construction du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle ? Dans ce dernier cas, n'était-ce pas les restes d'un monument romain, semblable à ceux qui sont désignés sous le nom de *Piles*, ou de *Fanum*, quand ils avaient un caractère religieux ? On pourrait alors expliquer jusqu'à un certain point, mais avec vraisemblance, pourquoi la Pierre de la Miotte a pu être considérée comme la sauvegarde, c'est-à-dire le « Palladium » de la cité belfortaine. Nous avons ailleurs (1) soumis cette hypothèse à l'attention des érudits ; nous n'y reviendrons donc pas ici.

## CHAPITRE QUINZIÈME

---

### Guy-Paul-Jules de la Meilleraye

#### duc de Mazarin

1731—1740

---

#### § 1.

Paul-Jules de la Meilleraye, duc de Mazarin, mourut en 1731, laissant les biens substitués par le Cardinal à son fils Guy-Paul-Jules, né le 12 septembre 1701. Celui-ci avait épousé, le 5 mai 1717, Louise-Françoise de Rohan, fille d'Hercule, duc de Rohan-Rohan, pair de France, prince de Soubise, et d'Anne-Geneviève de Lévis-Ventadour. De ce mariage était née, le 24 mars 1718, Charlotte-Antoinette de Mazarin, qui fut mariée à Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras.

Au moment où le nouveau duc de Mazarin prenait en main ses seigneuries d'Alsace, la ville de Belfort comptait 221 maisons et 356 bourgeois en état de porter les armes, bien exercés, beaucoup ayant été soldats, bons catholiques et zélés pour le roi. Les revenus de la commune se montaient à 13750 livres. Il en coûtait 200 pour acquérir les droits de bourgeoisie ; plus tard, on en exigea le double (1).

---

(1) Ces chiffres sont tirés d'un *Discours sur la ville et le château de Belfort en 1731*, imprimé, d'après un manuscrit, dans le Bull. de la Soc. belf. d'émul., 4<sup>e</sup> année (1877-79), pp. 40-67. Ce manuscrit, dont l'auteur doit être un officier attaché à la place de Belfort, appartenait autrefois aux archives de la ville. Il en a été soustrait, avec bien d'autres, par l'abbé Descharrières et emporté à Strasbourg. Devenu la propriété du chanoine Ahlfeld, il a pu être racheté, après la mort de celui-ci, en 1878, par la « Société belfortaine d'Emulation. » Cette description, très intéressante, donne, d'une manière exacte, la situation de Belfort, ville et château, en 1731. D'après ce précieux document, la population était de 1958 habitants, sans compter la garnison. Elle se décomposait ainsi : 111 ecclésiastiques, 302 hommes mariés, 110 veufs, 305 femmes mariées, 83 veuves, 423 garçons de toute âge, 420 filles id., 45 valets, 127 servantes et

A entendre Descharrières, la culture littéraire n'était pas alors très développée à Belfort. Il n'y avait, dit-il, que deux ou trois procureurs au plus, d'une fortune médiocre et médiocrement occupés ; c'était là toute la ressource des plaideurs dans le pays (1). Si cet auteur s'exprimait ainsi en parlant des « hommes de loi », c'est qu'il les classait dans la catégorie des gens instruits et lettrés, et cela était vrai pour cette époque beaucoup plus que pour la nôtre.

Dans ce temps, le Conseil souverain d'Alsace voulait obliger l'archevêque de Besançon à établir à Belfort un official particulier pour la partie de son diocèse qui était dans le ressort du Conseil. Le prélat, voulant se soustraire à cette obligation, s'adressa au roi, en lui faisant observer que « quoique les archevêques et évêques dont les diocèses s'étendent dans le ressort de plusieurs parlements et cours souveraines soient obligés d'établir un official particulier dans chaque ressort desdites Cours, cependant cette règle n'a pas toujours été inviolablement observée ; qu'il aurait souvent dispensé les archevêques et évêques de ces établissemens, lorsque pour des raisons particulières, il l'avait jugé à propos. » Le roi le jugea ainsi dans cette circonstance, car, par lettres-patentes données à Fontainebleau le 6 octobre 1732, il dispensa l'archevêque de Besançon de mettre un official pour la partie de son diocèse dont dépendent la ville de Belfort, le bourg de Delle et environ vingt-deux paroisses qui sont de la province d'Alsace. Il se fonda, pour accorder cette dispense, sur ce que « dans la ville de Belfort, qui n'est considérable que pour ses fortifications et la garnison qu'il y tient, et dans laquelle il n'y a ni Justice royale, ni avo-

---

— Voici, pour l'année 1731, la composition du Magistrat : Joseph Vernier, maître-bourgeois ; François Thomas, Nicolas Mouilleseaux, François Chardoillet, Guillaume Genty, François George, Jean Blétry, Jean-Claude Chappuis (avocat), Jean-Pierre Besançon ; François Cuenin, maître du commun. Jean-Pierre Noblat, secrétaire ; François Simon, commis-greffier.

On voit, dans cette Description, qu'on avait été obligé, quelque temps auparavant, de faire des couverts sur le haut des tours bastionnées. La tour (41), c.-à-d. celle qui flanquait la gauche du front de la Porte de France, servait de salle d'armes : 109 arquebuses à croc, 3025 mousquets de rempart, 1937 mousquets ordinaires, 639 fusils, 40 mousquetons, 98 spontons, 193 hallebardes, 650 piques, 352 pertuisanes, 145 faux à revers, 50 paires de cuirasses et 50 casques. Toutes ces armes, étant fort mal placées à cause de l'humidité de cette tour.

cats, ni curés qui soient gradués et qui aient les qualités requises pour administrer la justice dans les cas qui sont de la compétence des officialités, non plus dans lesdits bourg de Delle et paroisses, et, par conséquent, point de sujets en état de former une officialité qui ne pourrait être placée que dans la ville de Belfort; qu'enfin par le défaut de sujets capables, et l'archevêque ne se trouvant d'ailleurs pas à portée de veiller par lui-même à ce que la juridiction de cette officialité foraine fut exercée avec exactitude, il y aurait à craindre qu'il ne se commit beaucoup d'abus dans les affaires les plus importantes et les plus intéressantes pour la Religion. » (1)

Les esprits furent bientôt détournés par ce qui se passa du côté de la principauté de Montbéliard.

La guerre ayant été déclarée, le 20 mars 1734, au roi de France par l'empereur d'Allemagne, le gouvernement français y répondit immédiatement par une manifestation contre cette principauté, qui était pays d'Empire. Dès le 10 avril, Noblat, subdélégué de l'Intendant d'Alsace et prévôt de Belfort, et Gagnereau, commissaire des guerres, arrivèrent à Montbéliard et prirent possession de la ville et du comté, au nom du roi de France. Comme sanction de cet acte d'autorité, un détachement de 110 hommes du régiment de Navarre vint à Montbéliard pour y tenir garnison, en même temps que deux compagnies d'invalides allaient occuper le château de Blamont. Le 12, les deux commissaires du roi de France reçurent, en l'hôtel-de-ville, le serment de fidélité que prêtèrent à ce monarque les trois corps de la bourgeoisie, sous promesse du maintien de ses franchises et du libre exercice de la religion protestante, puis, aux halles, siège de la Régence, celui des membres de ce Conseil et de toutes les autres autorités civiles et ecclésiastiques du pays (2). Cette occupation ne prit fin que le 8 avril 1736.

Pendant ces événements, le Maréchal du Bourg dut venir plus d'une fois au siège de son gouvernement particulier, où il recevait toujours des marques de respectueuse affection. Accessible à tous, foncièrement bon et juste, il écoutait avec bienveillance toutes les réclamations et savait concilier tous les litiges qui lui étaient soumis. Nous en pouvons donner un



exemple, d'après une pièce de nos archives qui date justement de cette année 1731 et que nous reproduisons textuellement :

« A Monseigneur le Mareschal du Bourg, Gouverneur  
« général de la Province d'Alsace et Gouverneur particulier  
« des Ville et Chasteau de Belfort.

« Supplie très-humblement le nommé François Bourgeois,  
« meunier du moulin de Belfort, et dit qu'il y a un terrain au  
« dessus du canal de la ville et au dessous des murs du chas-  
« teau qui luy appartient, lequel a esté compris dans la fortifi-  
« cation de cette place, et comme lorsque l'on fit estimation de  
« tous les autres terrains qui ont esté, comme le sien, compris  
« dans lesd. fortifications, le suppliant, qui estoit en bas âge,  
« fut négligé, et les personnes aux soins desquels il était com-  
« mis ne s'estant point présentées, il ne fut point question de  
« luy, tous les autres sans exceptions ont esté remboursés et  
« luy seul a esté oublié. Depuis quelques années, il s'est mis en  
« devoir de jouir d'une partie de son terrain, il l'a relaissé à  
« des soldats invalides de la garnison du chasteau qui l'ont  
« rendu en nature de jardin et en ont joui pour leurs peines.  
« Le suppliant a voulu entrer en possession, mais l'ayde major  
« du chateau s'y est opposé et dit pour raison que ces terrains  
« luy appartiennent. Il n'y auroit aucune justice que le sup-  
« pliant qui, depuis très longtems, a esté privé de son héritage,  
« ne jouisse pas aujourd'huy du peu qui luy en reste. Ces rai-  
« sons l'obligent à recourir à l'équité de vostre Grandeur.

« Ce, considéré, Monseigneur, il plaise à vostre Grandeur  
« ordonner que le suppliant jouira du terrain en question et il  
« redoublera ses vœux pour la conservation de Vostre Gran-  
« deur. »

En marge de cette supplique, le Gouverneur a écrit et signé l'ordonnance suivante :

« Sur le compte que nous nous sommes fait rendre du contenu  
« du présent placet, Nous ordonnons que le Suppliant doit jouir  
« du terrain qu'il répète sans aucun trouble ni empeschement  
« sous quel prétexte que ce puisse être.

« Fait à Strasbourg, ce 17 novembre 1731.

« Le M<sup>r</sup> DU BOURG (1). »

Ce fut pendant le quartier d'hiver de 1734 à 35 que fut formé à Belfort, avec des hommes du canton des Grisons, le 9<sup>e</sup> régiment suisse au service de France, levé en vertu d'une commission en date du 1<sup>er</sup> juin précédent. Une compagnie que le baron de Travers d'Ortenstein possédait dans le régiment d'Affry en devint la compagnie-colonelle. Immédiatement après sa formation, en mars 1735, il fut envoyé à Metz (1).

Au commencement de 1736, l'Etat-major de la place de Belfort, sous le commandement supérieur du gouverneur, était composé de : de Lépinay, lieutenant de Roi ; de la Roche, major (naguère encore aide-major au château), nommé en remplacement de de la Baume ; de Saint-Jean, ancien lieutenant des grenadiers du 1<sup>er</sup> bataillon du régiment *de Conti* ; aide-major ; Richard, ancien lieutenant au régiment *de Tallard*, capitaine des portes, qui avait succédé, dans ce poste, à Desroches, ancien lieutenant au régiment *de Santerre*, nommé aide-major du château.

Les autres officiers étaient : Cappe, commissaire des guerres, remplaçant Bounot ; Garnot, ingénieur en chef ; Joannès, ingénieur en second ; de Saintot, commandant d'artillerie ; Carlier, exempt de la maréchaussée.

Le régiment *d'Auvergne*, un des plus célèbres de l'armée française (2), tenait alors garnison, en même temps que celui *de Mestre de Camp-général* cavalerie, dans lequel le maréchal du Bourg avait, en 1676, servi comme capitaine.

Le 1<sup>er</sup> juillet de la même année (1736), Jean d'Aubarède, lieutenant-colonel du régiment de *la Sarre* infanterie, fut nommé lieutenant de Roi, en remplacement de Lépinay, admis à la retraite.

Nous avons vu (Chap. 13, § III) que Vauban avait cru pouvoir conserver la Porte de l'Horloge. On sait, par les quelques mots que L'Hermine consacre à cette porte et par le dessin qu'il en donne dans sa Vue de Belfort en 1675, qu'elle consistait en une tour carrée, à toit pointu surmonté d'un lanternon, et précédée d'un avancé avec porte flanquée de deux tours rondes peu éle-

(1) Le drapeau colonel était semé de fleurs de lys d'or, avec la devise *Fortiter et prudenter* ; ceux d'ordonnance, ondés de noir et de blanc dans chaque carré. Ce régiment prit, le 12 avril 1762, le nom de *Salis-Marschlins*.

vées, que l'on appelait plus particulièrement Porte des Capucins, le nom de Porte de l'Horloge étant réservé à la seconde à cause de l'horloge qui la décorait. Par suite de sa hauteur, on la remarque très-bien dans le dessin du chevalier Destouches, mais à l'époque où il fut fait, la ville était déjà entourée de hauts remparts qui empêchent de voir l'avancé des Capucins. Dans le plan de 1717, cet avancé existe encore ; il fut démoli peu après, quand il fut question de construire l'Arsenal. La tour, placée dans l'étranglement de la rue qui va de la place de l'Arsenal à celle de la Grande Fontaine, devenait un obstacle fâcheux et même dangereux pour la circulation de la neuve ville à la vieille. On s'en aperçut surtout au cours des travaux de la nouvelle église, et l'on profita d'un commencement d'incendie qui éclata dans la toiture et mit en danger les maisons voisines pour en réclamer la démolition. Le maréchal du Bourg, convaincu de la justesse de cette observation, rendit l'ordonnance suivante :

« Sur le compte qui nous a esté rendu de la défectuosité de  
« la tour de l'horloge dans la ville de Belfort qui, par sa chute,  
« causeroit un dommage considérable aux maisons voisines ;  
« que d'ailleurs cette tour, sous laquelle est l'entrée de la ville  
« vieille à la neuve, n'est d'aucun usage au Roy ni à la ville,  
« au contraire nuisible au public, ne pouuant sous icelle passer  
« qu'un chariot de front ; Nous, sur l'avis de M. Duportal, Direc-  
« teur des fortifications de cette Prouince, auons ordonné que  
« lad. tour sera démolie par les soins des magistrats de lad.  
« ville de Belfort à condition de vendre les matériaux au plus  
« offrant et dernier enchérisseur jusqu'à la concurrence de la  
« somme à laquelle sera montée celle des frais de la démolition  
« et le surplus desdits matériaux, s'il s'en trouve, employé au  
« bâtiment de la nouvelle église de lad. ville.

« Fait à Strasbourg, ce 2 avril 1738. » (1)

La Porte de l'Horloge fut démolie l'année suivante. On sait qu'elle se trouvait entre les maisons Bardy et Charpiot. Descharrières dit qu'on transféra son horloge à la porte de Bri-sach. (2)

(1) Arch. de Belfort, FF. 35.

§ II

Nous devons revenir aux travaux de construction de l'église qui, depuis quelque temps, marchaient avec une lenteur désespérante, explicable, suivant Liblin, par la modicité des fonds spéciaux qui leur étaient affectés. Que l'on était loin de la prévision de Schuler qui, au début de l'entreprise, avait dit qu'en cinq ans l'édifice pourrait être terminé!... Il est vrai qu'il y mettait, pour condition que les matériaux nécessaires devraient lui être fournis d'une manière régulière et continue, et c'est ce qui n'eut pas lieu. L'octroi Saint-Denis ne donnait pas tout ce qu'il devait rendre, et l'on a vu les efforts qu'il fallait faire pour empêcher les fraudeurs d'en amoindrir la recette.

L'entrepreneur Schuler, voyant que non seulement sa bonne volonté ne lui servait à rien : mais que ses propres affaires en souffraient, résolut, à la fin de décembre 1731, de s'adresser directement au Conseil et de lui exposer nettement la situation. « Les causes de la lenteur des travaux, disait-il dans sa requête, pendant les quatre premières années de sa gestion, sont toutes à la charge de l'exiguité des ressources dont le Magistrat a pu disposer. Elles viennent aussi de l'insuffisance des moyens d'action, circonstance dont l'effet le constitue en perte qu'il justifie. Ces moyens ne lui permettent pas de prévoir que l'édifice sera achevé dans dix ans. Il conclut, en conséquence, à ce que le Magistrat veuille bien le délier des engagements qu'il a pris, sauf, si cela peut lui convenir, à l'agréer comme architecte

---

fait feu après la troisième sommation. Le malheureux se nommait Blétry, d'une des plus notables familles de la bourgeoisie belfortaine. Etant extrêmement sourd, il n'avait pu entendre le cri du factionnaire.

En avant de cette porte, entre le fossé et le couvent des Capucins, s'étendait un terrain uni et sablonneux ou grève, où avaient lieu certaines exécutions. A côté d'une croix de pierre, s'élevait le pilori, que l'on peut distinguer, bien qu'assez vaguement, sur la vue de Belfort en 1675. On connaît la sévérité des lois pénales dans ces temps là, même pour des cas qui, de nos jours, sont à peine punis. C'est ainsi que les maraudeurs étaient condamnés à avoir une oreille coupée, et c'était dans cette plaine des *Capucins*, auparavant des *Ladres*, qu'on les « ézoreillait. » Cette disposition pénale, empruntée à la fameuse Loi de Beaumont (1182), si répandue en Lorraine depuis le règne de Ferry III, semblerait indiquer d'anciennes relations avec cette province. remontant à l'époque

entrepreneur, et lui conférer les pouvoirs nécessaires pour la haute direction des travaux de toute nature, moyennant un traitement fixe et annuel à lui allouer jusqu'à la fin de la construction, tout en lui tenant compte de ce traitement pour le temps qu'il a consacré, les années précédentes, à la direction des travaux, et à titre de dédommagement des pertes qu'il a éprouvées par suite du retard apporté dans la livraison des matières premières. »

Ces conclusions étaient des plus raisonnables, et le Magistrat n'hésita pas à les adopter. Il alla même plus loin : il décida d'admettre Henri Schuler, à titre gratuit, au droit de bourgeoisie de la ville de Belfort. (1) Il vérifia ensuite les comptes qu'il produisit à l'appui de sa gestion, et lui imposa quelques conditions qui furent acceptées telles qu'elles sont énumérées dans les registres des délibérations pour la nouvelle église (2), et pour la connaissance desquelles nous renvoyons au travail de J. Liblin (3).

Dès ce moment, le Magistrat n'eut plus qu'une préoccupation : celle de faire rendre à ses octrois tous les revenus qu'ils étaient susceptibles de produire. Sur sa demande, le maréchal du Bourg rendit, le 14 janvier 1732, une ordonnance contre « les brandviniens et les brandvinières » qui introduisaient journellement en fraude des quantités assez considérables de mauvaise eau-de-vie, dont la consommation avait pris des proportions

(1) Le Magistrat nommé le 27 décembre 1731 pour l'année 1732 se composait de : Vernier, *maître-bourgeois*, Monilleseaux, George, Thomas, Pierron, Blétry, Chappuis, Besançon, Cuenin, Antoine l'aclet, *maître du commun*. — Quelque temps avant sa réception comme bourgeois de Belfort, Schuler épousa, le 24 avril 1732, Hélène Lemoine, fille de Jean-Paul Lemoine, procureur au baillage, et de Madelaine Willin. Hélène eut pour témoins Joseph Lemoine, huissier royal, son oncle, et Paul Ferrier, avocat, son cousin. Dans le contrat de mariage, H. Schuler est qualifié d'architecte et d'entrepreneur des fortifications de la ville et du château. Il se fit naturaliser Français en janvier 1745. Il eut quatre enfants : trois fils et une fille, et mourut en janvier 1777, à l'âge de 73 ans. Sa fille, Madelaine, avait épousé, le 10 novembre 1767, Jean-Pierre Clavey, d'une des plus anciennes familles de Belfort. La mère de notre vieil et excellent ami Abel Beloux est née de cette union.

Jean-Pierre Clavey, négociant, mort en janvier 1795, eut huit enfants : six garçons et deux filles. Charles, le second des garçons, né le 11 août 1771, devint capitaine au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie légère et fut tué le 20 novembre 1800, tout au début de la campagne d'Autriche. François-Xavier, né le 28 février 1781,

énormes. Il ne leur était plus permis, sous peine de confiscation et d'amende arbitraire, de s'approvisionner ailleurs que chez les marchands de la localité reconnus pour n'en vendre que de bonne qualité. Cette ordonnance fut imprimée et affichée dans toute la paroisse.

Le 20 février, le Conseil alloua à l'architecte Maréchal, ingénieur ordinaire du Roi à Strasbourg, une gratification de 200 livres pour les plans et devis de l'église, et un traitement annuel de 1200 livres pour les soins qu'il donnerait désormais à la haute direction des travaux ; indépendamment de ce traitement, ses frais de déplacement lui seront remboursés. Puis, il établit un règlement général des octrois, et nomma, pour en surveiller l'exécution, plusieurs de ses membres.

La grosse question était toujours celle de l'eau-de-vie. Non seulement la fraude s'exerçait plus que jamais sur son entrée en ville, mais, quand elle y était, on la falsifiait encore. Comment remédier au mal, de jour en jour plus intense ! Le moyen qui sembla le plus efficace fut celui-ci : monopoliser le débit et en livrer le monopole à l'exploitation de l'intérêt privé. C'est ce qui fut fait, en vertu d'un arrêt, conforme à la requête du Magistrat, rendu à Versailles le 9 décembre 1732, et qui l'autorisait à mettre en adjudication la ferme du droit de 16 sous par pot d'eau-de-vie et à statuer qu'à l'avenir il n'y aurait plus qu'un seul bureau d'approvisionnement pour toute la paroisse. Le premier qui fut déclaré adjudicataire de cette ferme, Louis Felemez, l'obtint pour 3200 livres le 21 février 1733. Le prix atteignit 3700 l. en 1737. L'octroi sur la boucherie fut, cette même année, affermé pour 1700 l.

Pendant que se faisaient tous ces efforts pour obtenir le plus de ressources possibles, la construction avançait d'une manière assez rapide, grâce à l'activité de l'architecte-entrepreneur Schuler et aux soins de l'ingénieur Maréchal. Mais l'édifice était encore loin d'être achevé et les fonds commençaient à manquer. On touchait, en effet, au moment où la concession des octrois allait expirer. Il y avait des tiraillements parmi les bourgeois. Les mécontents, en assez grand nombre, exprimaient leurs griefs, manifestaient leur rancune et ne parlaient de rien moins que de changer le Conseil du tout au tout. Quand vinrent, à la fin de décembre 1738, les élections communales, on

put craindre un instant le retour des brigues et des scènes de désordre que l'on avait vu vingt ans auparavant.

Les mécontents en furent pour leur mauvaise humeur et leurs clabauderies. Le 27, les membres sortants furent réélus, sauf un, Bertelot, et l'avocat Artus (1), de maître du commun, devint maître-bourgeois pour 1739.

A peine installés, les nouveaux administrateurs s'empressèrent de présenter au Conseil d'Etat du roi une requête tendant à obtenir la prorogation des octrois pour une nouvelle période de douze années, avec une augmentation de 5 sous par porc tué et consommé dans la paroisse. Le 7 avril, la prorogation fut accordée et rendue exécutoire, le 6 juin, par le Magistrat, qui la fit afficher aux lieux accoutumés.

Les travaux allaient bientôt recevoir une nouvelle et puissante impulsion.

Le maréchal du Bourg (2) était mort à Strasbourg le 15 janvier de cette même année 1739. On sait tout l'intérêt qu'il avait toujours témoigné à la ville dont il avait le gouvernement particulier. Il est impossible de dire l'émotion que l'on y ressentit quand on apprit que le testament du défunt, ouvert le 20 janvier, contenait la disposition suivante : « Je veux et ordonne  
« être pour une fois payé, fourni et délivré à l'église paroissiale  
« de Belfort, laquelle on construit à neuf, et pour contribuer à  
« en parfaire et parachever l'édification, une somme de six mille  
« livres à prendre sur les appointemens qui me sont dus par  
« le Roy au jour de mon décès, donnant et léguant cette somme  
« de six mille livres à ladite église paroissiale de Belfort. »

Si cette générosité, à laquelle nul ne s'attendait, produisit à Belfort une impression de reconnaissance émue, toute autre fut celle qu'éprouvèrent les héritiers du maréchal. Ils refusèrent de payer. Le Magistrat, pensant qu'avec un peu de temps et de réflexion, ils se décideraient à faire honneur aux dernières volontés du testateur, attendit d'abord ; puis, devant un parti

---

(1) Composition du Magistrat pour 1739 : Artus, *maître-bourgeois*, avocat au Conseil souverain d'Alsace ; Delaporte, docteur en médecine et médecin de la ville ; Moulléseaux, directeur de la poste aux lettres ; Vernié, docteur en médecine et médecin de l'Hôpital royal ; Clavey ; Chappuis, avocat et bailli d'Héricourt ; Beiot ; Genty ; Georges Brisiaux ; Clerc, *maître du commun*.

pris trop évident, il se détermina, le 2 septembre 1744, à les assigner devant le Conseil souverain d'Alsace « pour se voir « condamnés à payer aux impétrants la somme de 6000 livres « léguée par feu le maréchal, par son testament du 15 mars « 1737, pour être employée à la construction de la nouvelle « église. »

Aux termes du jugement, conforme à cette demande, les héritiers furent contraints d'exécuter la disposition testamentaire qu'ils avaient eu la mauvaise foi de méconnaître.

Une pareille libéralité accéléra les travaux, et, dès lors, on conçoit aisément pourquoi les magistrats purent se départir quelque peu de leurs rigueurs.

---

### § III

Il semblerait que, pendant ces années de laborieuses occupations, les relations entre les officiers seigneuriaux et la bourgeoisie soient restées assez bonnes et qu'il n'y eut plus place, dans les esprits, aux idées de chicane. Durant un certain temps, tout avait paru calme à la surface, mais un vieux levain de discorde existait encore.

La déclaration de 1720, dont nous avons parlé tout-à-l'heure, ne pouvait servir au prévôt de titre suffisant pour appuyer bien solidement et surtout légalement ses prétentions. On était en quelque sorte en droit de la ranger dans la même catégorie que la lettre écrite en 1680 au duc de Mazarin. Il fallait absolument qu'une contestation régulière vint mettre le prévôt à sa place.

Ce fut le 28 février 1737 que les magistrats levèrent au Conseil souverain une commission contre le prévôt tendante à faire ordonner « que les audiences se tiendraient régulièrement à tel jour qu'il plairait au Conseil de fixer : que les requêtes introductives seraient décrétées par le maître-bourgeois à l'exclusion du prévôt ; que les rapports seraient distribués selon l'ordre du tableau ; les émoluments de justice (épices et droits d'audience) partagés par portion égale, de même que les vacations, si mieux n'aimait le prévôt laisser les deniers à celui qui en serait chargé ; enfin, que dans les distributions du bois de chauffage, il n'aurait qu'une part égale à celle des autres magistrats. »

A propos de ce dernier point, il faut dire que le bois de



chauffage provenant des coupes du Salbert. étant un bien de communauté, les bourgeois seuls y avaient droit, à l'exclusion des manants. Ce ne fut qu'en 1728 que l'on commença à mettre de l'ordre dans la distribution. A partir de cette année, on en distribua 12 toises au prévôt, pendant que chaque magistrat n'en avait que 6 et les bourgeois 3 toises chacun. Maintenant, le prévôt exigeait 27 toises !

La commission du Magistrat avait donc pour but de restreindre cet officier qui, de temps à autre, sortait des bornes de la simple « concurrence ». Celui-ci répondit, le 21 août 1739, par une requête au Conseil, où il exposa que ses prédécesseurs et lui-même avaient toujours joui paisiblement de plusieurs droits, notamment : 1<sup>o</sup> de convoquer et indiquer les audiences et assemblées, tant ordinaires qu'extraordinaires ; 2<sup>o</sup> de décréter toutes les requêtes qui, en cas d'absence, le seraient par le maître-bourgeois, en faisant mention de cette absence ; 3<sup>o</sup> de percevoir la moitié des émolumens ; 4<sup>o</sup> d'avoir 27 toises de bois de chauffage. Il fallait une certaine hardiesse pour soutenir cette dernière prétention.

Malgré le peu de solidité des arguments qui appuyaient la requête du prévôt, elle fut admise par le Conseil, qui lui en adjugea tous les chefs, sans seulement entendre les magistrats. Il eut pourtant à leur égard un ménagement : celui de ne pas ordonner que son arrêt s'exécuterait malgré opposition, ce qui leur laissait une voie pour en arrêter l'exécution. Ainsi, l'arrêt leur fut signifié le 31 août 1739, et, dès le 4 septembre, ils y formèrent opposition, de sorte que le maître-bourgeois continua d'indiquer les audiences, de décréter les requêtes, etc., comme auparavant. Tout ce que put faire le prévôt — provisoirement, du moins — fut de faire signifier aux magistrats, le 15 septembre, un acte dans lequel il protesta de nullité contre ce que les magistrats faisaient de contraire à l'arrêt du Conseil. Mais, pour le moment, il ne crut pas devoir aller plus loin.

C'est que depuis le commencement de cette instance, un gros événement s'était passé à la prévôté. François Noblat avait, au mois de mai 1738, cédé son office de prévôt de la ville à son neveu, François-Bernard (ou Bernardin) (1), et ce changement

(1) Dans l'ouvrage de G. KNOD (*Die alten Matrikeln der Universität Strassburg 1601 bis 1793*), nous voyons F. B. Noblat se faire inscrire sur les registres

peut expliquer pourquoi la réponse à la commission levée par le Magistrat fut retardée pendant près de deux ans et demi.

L'ancien prévôt fit également agréer son neveu dans les fonctions de bailli du comté.

Cette animosité sourde, qui persistait si obstinément entre officiers municipaux et seigneuriaux, éclatait de temps en temps en conflits sur des questions de préséance. Cela se répétait maintenant plus souvent. Vers 1734, le prévôt n'avait-il pas eu l'idée, pour bien montrer la suprématie seigneuriale, d'exiger que les valets de ville portassent les armoiries du seigneur en même temps que celles de la ville ? Jusqu'alors ces employés n'avaient jamais porté que la livrée et les armes de la ville, car leur service était essentiellement et exclusivement municipal. L'affaire n'eut pas de suite, et, malgré cette tentative assez osée, dont le but était de faire croire que les valets de ville devaient service au seigneur et obéissance à son officier — toujours la « concurrence » ! — ils n'en continuèrent pas moins à porter, en temps ordinaire, la plaque aux armes de la ville sur le côté droit de la poitrine, et, les jours de cérémonie, ces mêmes armes brodées sur le manteau.

Un fait plus grave se passa en 1738. Le 5 juin, jour de la Fête-Dieu, les magistrats se rendirent en corps à l'église, comme la coutume était de le faire, afin d'assister à la procession. Le maître-bourgeois Delaporte et les deux plus anciens membres du Conseil, Mouilleseaux et Vernier, se présentèrent pour porter le dais conjointement avec le prévôt. Celui-ci demanda au maître-bourgeois lesquels des magistrats prendraient place au dais. Il lui fut répondu qu'ils étaient tous trois pour cela. Le prévôt répliqua que s'ils n'étaient pas disposés à laisser une place à Donzé (1), grand-maire de l'Assise, ils n'avaient qu'à se retirer. Delaporte alla faire part de cette injonction à ses collègues qui, voulant éviter un scandale, décidèrent de quitter l'église et de retourner à l'hôtel-de-ville. Là, ils résolurent « de se pourvoir devant le Conseil souverain d'Alsace et demander justice de l'entreprise des officiers du comté de Belfort, lesquels n'ayant aucune juridiction ni fonction dans la ville, où, au contraire, la haute, moyenne et basse justice et la police sont exer-

cées par les bourgeois, fondés en titre de temps immémorial et confirmés par différents arrêts, ne doivent prétendre, par conséquent, à aucune préséance. » Les magistrats décidèrent en outre qu'au cas où le grand-maire Donzé voudrait encore les précéder à la procession qui se fait ordinairement avant la grand'messe de l'Octave, ils se retireraient de nouveau.

Le dimanche suivant, au moment de l'office, la pluie se mit à tomber à torrents, et la procession fut remise à 4 heures du soir. Les Neuf-Bourgeois assistèrent aux Vêpres, à la suite desquelles un des valets de ville leur présenta leurs cierges. Ils se levèrent et allèrent hors de l'église attendre le Saint-Sacrement ; mais ayant vu que l'on donnait également un cierge au grand-maire, et que l'intention de celui-ci était de leur disputer encore la préséance, ils entrèrent dans une petite chapelle séparée du corps de l'église pour y éteindre leurs cierges sans scandale, et n'assistèrent pas à la procession.

L'épilogue de cette scène qui, on le comprend, causa en ville une vive émotion et fut l'objet de nombreux commentaires, fut que les magistrats se plaignirent au duc de Duras, comme tuteur de sa fille, dame de Belfort, encore enfant, ainsi qu'à l'intendant d'Alsace Feydeau de Brou.

Le seigneur par *intérim* ne daigna pas répondre, et l'intendant leur dit de saisir le Conseil souverain au sujet de la préséance qui leur était contestée par les officiers du bailliage. En conséquence, ils délibérèrent, le 3 août, de faire donner assignation à Donzé, grand-maire de l'Assise, en vertu de la commission qu'ils avait obtenue en chancellerie, le 19 juillet précédent.

Nous ne savons pas quelle décision intervint, mais il y a lieu de supposer qu'elle se fit attendre, car nous voyons naître, l'année suivante, un nouveau conflit à l'occasion du pain bénit. Cette fois, les officiers seigneuriaux exigeaient que le marguillier leur présentât, avant toute autre personne, le pain bénit à l'office du dimanche. Le 29 octobre 1739, les plus notables paroissiens, en vertu d'une autorisation de l'intendant, se réunirent à l'hôtel-de-ville pour délibérer sur cette nouvelle prétention de préséance qui, suivant eux, portait atteinte aux droits de la bourgeoisie. Ils rédigèrent une protestation en vue de

sement de 1307, disaient-ils, la juridiction appartient, dans la ville, au Magistrat, dont sont justiciables les officiers du bailliage eux-mêmes. Les notables décidèrent ensuite, qu'à l'avenir le marguillier présenterait, comme par le passé, le pain bénit au Magistrat d'abord, puis à ceux qui, dans cette circonstance, voulaient avoir la préséance.

Le 6 novembre suivant, une consultation, signée Priqueler et Queffemme, avocats en Parlement, consacra sans réserve la délibération prise, et il paraît que les officiers du bailliage se le tinrent pour dit (1), car pendant longtemps ils ne renouvelèrent plus leurs prétentions. On peut aussi inférer de là que le jugement du Conseil souverain, dans l'affaire de la Fête-Dieu, ne fut pas pour eux un encouragement.

Sur ces entrefaites avait eu lieu un événement d'une très grande importance. Le seigneur de Belfort, Guy-Paul-Jules, duc de Mazarin, était mort le 30 janvier 1738 sans laisser d'enfant mâle. Sa fille, Antoinette-Charlotte de Mazarin, mariée à Emmanuel-Félicité de Durfort, duc de Duras, était morte avant son père, le 6 septembre 1736, ne laissant qu'une fille unique, encore au berceau, Louise-Jeanne, née le 1<sup>er</sup> septembre 1735, qui fut appelée à recueillir, comme seule héritière de son grand-père maternel, les biens substitués par le Cardinal. On lui donna, comme tuteur onéraire, Pelatier de Beauregard.

Le 20 janvier 1739, Louis XV nomma, pour remplacer le comte du Bourg, comme gouverneur de Belfort, le duc Gaspard de Clermont-Tonnerre, marquis de Vauvillers, qui, quelques années après, le 17 septembre 1747, reçut le bâton de maréchal de France (2).

---

(1) Cfr. J. LIBLIN, *Les Eglises de Belfort*. p. 61.

(2) Le nouveau gouverneur était né le 19 août 1688. Il avait été mestre-de-camp du régiment de cavalerie de son nom, 30 avril 1709; — brigadier, 1<sup>er</sup> septembre 1712.

CHAPITRE SEIZIÈME

---

**Louise-Jeanne de Durfort de Duras,  
duchesse d'Aumont-Mazarin,  
dame de Belfort.**

(1740 — 1780)

---

§ I

La déplorable rivalité, qui renaissait de plus belle entre les magistrats et les gens du seigneur, ne pouvait être tempérée, comme il l'aurait fallu, par le nouveau prévôt, jeune et encore inexpérimenté, bien que guidé et conseillé par son oncle. La vieille expérience de celui-ci, ses grandes connaissances et sa longue pratique des affaires venaient, fort heureusement, amoindrir les heurts et adoucir les froissements.

Des rapports furent adressés à l'Intendant sur les menées qui avaient eu lieu lors des dernières élections communales, et qu'il importait de prévenir. C'est ce qui motiva la mesure suivante :

« Paul-Esprit Feydeau, chevalier, seigneur de Brou, etc.  
« Sur ce qui nous a été représenté que le renouvellement de  
« Messieurs de la ville de Belfort devait se faire le 26 du présent  
« mois de décembre, et qu'il serait convenable qu'une personne  
« d'autorité préside à l'assemblée qui se tiendra à cette occasion  
« pour empêcher le désordre et les brigues que la division qui  
« est entre le Magistrat et les officiers du Seigneur pouvait  
« faire craindre, et tout considéré :

« Nous, Conseiller d'Etat ordinaire et Intendant de police,  
« Justice et finances, avons commis et commettons par Ce

« que les brigues que l'on pourrait faire soient réprimées, et  
« faire, au surplus, tout ce que ledit S<sup>r</sup> Muller jugera être  
« convenable suivant les circonstances, lui donnant pour ce tout  
« pouvoir nécessaire.

« Fait à Strasbourg, le 21 Décembre 1739 ».

Les opérations électorales, présidées par le délégué de l'Intendant, se firent dans le plus grand calme et donnèrent pour résultat :

Artus, *maître-bourgeois* ; Delaporte, Mouilleseaux, Vernier, Clavey, Chappuis, Belot, Genty, Brisseaux, Clerc, *maître du commun* (1).

En vertu d'une ordonnance royale du 8 Juin 1741 eut lieu un renouvellement et une reconnaissance des droits seigneuriaux dans le comté de Belfort. Ce fut l'origine de ce fameux « terrier de 1742 » dont il a été fait, dans la suite, un si déplorable usage pour établir la légalité de certaines revendications attentatoires aux droits séculaires de la Bourgeoisie belfortaine. Le prévôt Noblat fut nommé commissaire pour l'établissement de ce nouveau livre-terrier. Il fut dressé, rédigé par lui seul, aidé, bien entendu, des conseils de son oncle, et à l'exclusion de toutes les personnes intéressées. Les magistrats, notamment, n'assistèrent pas à l'opération et ne purent, par conséquent, pas protester sur les nouveautés qui y furent introduites avec une insigne mauvaise foi. C'est ainsi que la rédaction des articles 3, 4, 7, 8, 9, et 10 de la déclaration fut conçue d'une manière tellement équivoque et amphigourique qu'elle ne tendait à rien moins qu'à travestir et à fausser le titre fondamental et constitutionnel de 1307. On peut même dire qu'il se trouvait purement et simplement anéanti par les quelques traits de plume d'un officier seigneurial trop zélé et trop avide d'honneurs et de richesses. La vieille formule du serment, si digne et si complète en sa concision, que prêtaient les neuf bourgeois à leur entrée en fonctions (2), avait été modifiée quand Belfort cessa d'être autrichien pour devenir français, mais elle avait conservé,

---

(1) Le même délégué Muller présida encore, le 27 décembre 1740, les élec-

malgré sa longueur, toute sa clarté et sa précision (1). Au contraire, celle inscrite au terrier (2) était ambiguë et donnait prise à ces interprétations si chères aux chicaneurs et autres amateurs de procédure.

Dans cette déclaration (art. IV), le prévôt tranchait, carrément et de sa propre autorité, la question des droits de préséance au sujet desquels il s'élevait tant de compétitions et de contestations. « Il appartient, disait-il, à Mademoiselle Jeanne-Louise de Durtfort de Duras, seule dame comtesse de Belfort, tant pour elle que pour ses officiers, la prééminence et préséance dans l'église paroissiale de Brasse et en celle de St-Denis, collégiale et paroissiale de cette ville ; d'avoir des bancs dans les chœurs et nefs desdites églises, et places les plus honorables ; d'aller les premiers à l'offrande, recevoir le pain béni avant tous autres et le même rang es processions et cérémonies publiques, et que le corps du magistrat doit tenir le second rang ». On ne pouvait être plus explicite.

(1) Voici cette formule : « Je jure sur les Saints Canons que je continuerai de vivre dans la foy et la Religion catholique, apostolique et Romaine, et je demande à Dieu la grâce d'y mourir. — Je jure aussi que je serai fidèle au Roy ; que je me conformerai à ses volontés, quand elles me seront connues, et que j'obeirai à Celui qui commandera à Belfort pour sa Majesté, en tout ce qu'il ordonnera pour le bien de son service ; avec promesse de déclarer, à qui il appartiendra, tout ce qui viendra à ma connaissance, qui pourroit y être contraire. — Je jure que j'administrerai la Justice avec la plus grande intégrité ; que je rendrai, suivant mes lumières et ma conscience, les jugemens sans acception de personne ; et que je ne releverai rien de tout ce qui sera délibéré dans les assemblées et les Conseils de ville, tant que les choses devront être secrètes. — Je jure encore que je soutiendrai et maintiendrai de tout mon pouvoir les us, Coutumes, franchises, privilèges, droits, Libertés et immunités de la ville de Belfort, dont les intérêts sont confiés au Corps de la Magistrature ; que je ferai le profit ; que j'éviterai les pertes et dommages de ladite ville, et que je rendrai bon et fidèle compte de tout ce qui me sera confié et mis en mes mains appartenant à ladite ville. Je respecterai les Seigneurs et Dames, Comte et Comtesse de Belfort, avec promesse de leur déclarer verbalement, par écrit ou autrement tout ce que j'apprendrai être contraire aux droits légitimes et justement reconnus de la Seigneurie. — Ainsy, je prie Dieu de m'aider. »

(2) Voici la formule de serment énoncée en l'art. VII du terrier : « Je jure à Dieu, sur le Saint-Canon, en face de notre mère Ste-Eglise, de vivre et mourir en la vraie foi Catholique, apostolique et romaine ; d'être fidèle et obéissant à Sa Majesté très-chrétienne, au Seigneur Comte de ce lieu, et à ceux qui y commandent de la part de Sa Majesté ; de leurs révéler tout ce qui me viendra à notice être contre le service de Sa Majesté et de mondit Seigneur. Je jure aussi de porter honneur et respect à Messieurs de l'Eglise, à Messieurs les Officiers. Je jure aussi de rapporter mon fidèle jugement autant pour le riche que pour le pauvre en toutes choses raisonnables et dépendantes de la Justice, et sentences. Je jure aussi de maintenir les franchises, libertés et louables coutumes de la ville de Belfort, faire le profit et éviter le dommage d'icelle de tout mon possible, et de tout ce qui me sera remis en main appartenant à ladite ville, d'en rendre bon et fidèle compte, ne rien révéler de ce qui sera délibéré dans le Conseil, le tout en bonne foi. Ainsi Dieu et les Saints veuillent ayder. »

Seulement, ce nouveau terrier du Comté, dans ce qui touchait plus particulièrement la ville, trahissait par trop son auteur. Renfermant toutes les prétentions qu'il avait plu au prévôt d'y insérer, il ne pouvait être pris en considération par les magistrats, qui le rejetèrent dans toutes les circonstances où le seigneur et ses officiers voulurent s'en prévaloir comme d'une pièce probante. Il resta donc lettre morte, et ce ne fut qu'après de longues années qu'un prévôt, encore plus entreprenant que ses prédécesseurs, crut pouvoir l'exhumer de ses archives pour le produire en justice.

Le prévôt F. B. Noblat savait bien qu'il venait de travailler en vue de l'avenir ; aussi ne se targua-t-il pas de son ouvrage, aimant mieux temporiser. L'arrêt provisionnel qu'il avait obtenu du Conseil souverain le 21 Août 1739 l'avait incontestablement mis dans une situation avantageuse vis-à-vis des conseillers municipaux. Mais il sentit qu'elle était précaire et que ceux-ci ne désarmeraient pas. Dans le but de se les concilier pendant un certain temps, il prétendit vouloir, de son propre mouvement et sans le consentement du seigneur, sacrifier une partie des droits de son office pour conserver les autres, et, le 21 Décembre 1742, leur proposa de transiger. Ils n'eurent, en cette occurrence, d'autre parti à prendre que d'accepter la transaction telle qu'elle leur était présentée (1). Elle leur était défavorable, surtout en ce qu'elle leur faisait admettre encore plus le prévôt dans les affaires municipales ; ils crurent cependant ne pas devoir refuser et, eux aussi, faire un sacrifice. Homologuée à l'Intendance d'Alsace, elle fut exécutée ponctuellement de part et d'autre, et cela suffit pour rétablir, dans une certaine mesure, la paix et la tranquillité.

Le 20 Mai 1743, le maître-bourgeois A. Delaporte, ayant été obligé de se rendre à Spire pour le service du roi, fut remplacé dans ses fonctions par Joseph Artus, avocat. Ce conseiller, très-sympathique à toute la bourgeoisie, jouissait d'une grande

---

(1) L'accord amiable ou transaction du 21 décembre 1742, en sept articles, a été publié *in-extenso* dans un *Mémoire pour les Maître-Bourgeois et Magistrats de la ville de Belfort, demandeurs en opposition, contre M. François Bourquenot, Prévôt de ladite ville, défendeur*, pp. 9, 10 et 11 (in-4° de 48 pages ; Col-



influence auprès de la plupart de ses collègues du Magistrat. Il était en complet désaccord avec eux au sujet de l'accommodement qui venait d'être conclu à l'amiable entre le Conseil et le prévôt. D'une intégrité à toute épreuve et d'une franchise un peu rude, il ne pouvait dissimuler les soupçons que lui faisait concevoir l'administration de celui-ci ; il alla même jusqu'à lui reprocher de commettre des malversations. Il fallait à Artus du courage pour émettre de pareilles accusations et pour les justifier : c'était en tous cas extrêmement dangereux de vouloir lutter presque seul contre un homme dont le crédit était aussi considérable. Selon Descharrières, « son attachement à ses devoirs et à sa patrie lui méritèrent des désagréments » (1). Ils ne se firent pas attendre. Dénoncé à l'Intendant par Noblat, il fut, dans le courant de 1744 (2), frappé avec une rigueur qui le rendit encore plus populaire. Un ordre du roi l'exila à Evreux, en Normandie, tandis que deux de ses amis étaient condamnés à des peines beaucoup moins sévères. Cette mesure produisit à Belfort la plus pénible émotion et fut d'un déplorable effet.

On était à ce moment en pleine guerre, celle que l'Histoire connaît sous le nom de « Guerre de la Succession d'Autriche ». En cette même année 1744, les affaires militaires étaient, de l'autre côté du Rhin, dans le plus fâcheux état. Pour les relever, on crut nécessaire de mettre le roi à la tête des armées. Une nouvelle favorite, la duchesse de Châteauroux, femme énergique et ambitieuse, voulait, par ce moyen, le tirer de son indigne torpeur. Louis XV vint donc à Metz pour se mettre à la tête des troupes, mais, le 4 août, il tomba très gravement malade. Le 12, on le jugea perdu, « et déjà la solitude se faisait autour de lui. L'absence des médecins fut le salut du roi. Un empirique lui donna l'émétique, et dès lors il fut beaucoup mieux ». (3). Quelques jours suffirent pour le rétablir complètement. Il put alors se rendre en Alsace pour prendre part à la campagne que l'on avait arrangée en son honneur. L'offensive en Allemagne devait être sur notre frontière même, à deux pas, faire le siège de Fribourg-en-Brisgau, après quoi il reviendrait

---

(1) *Essai sur l'Hist. littér. de Belfort*, page 150 (Note 93).

(2) Artus était, cette année-là, maître-bourgeois. Les conseillers étaient : Cue-

à Paris se faire acclamer par le peuple, fou de joie de le revoir après l'avoir cru mort. Il prit le chemin des écoliers, traversant toute la Lorraine pour entrer en Alsace par le sud.

Quand on sut à Belfort qu'il passerait très probablement dans les derniers jours d'août, une délibération des magistrats du 20 de ce mois décida de faire tirer un feu d'artifice tel que leur zèle et leurs moyens le permettront (1).

Louis XV traversa notre ville, alla voir prendre Fribourg dans le laps de temps que le génie avait indiqué pour cette opération et s'en tint à cette affaire, marquée pour but de la campagne. Il devait repasser par Belfort où, dès le 19 octobre, les magistrats, prenant les devants, résolurent, pour le recevoir dignement, de faire dresser un arc-de-triomphe dans la rue des Faivres (ou de la Porte-de-Brisach), entre le cabaret de *La Croix Blanche* et la maison d'en face, c'est-à-dire un peu au-dessus du débouché de cette rue sur la Place de la Grande-Fontaine (2).

Le roi se fit attendre. Son passage n'eut lieu que le 10 novembre. La veille, il avait été convenu au Conseil que le prévôt Noblat ferait la harangue au monarque et remettrait les clefs de la ville au commandant de la place, pour être ensuite présentées à Sa Majesté.

Il y a tout lieu de croire que le court séjour du roi dans les murs de Belfort ne fut pas étranger à l'acte de clémence dont Artus fut l'objet quelques mois après. Le magistrat belfortain reçut une lettre de grâce, datée du camp sous Tournai, le 31 mai 1745, signée par le roi, contresignée par le ministre Voyer d'Argenson, ainsi conçue :

« De par le Roy, Sa Majesté voulant bien accorder au S<sup>r</sup> Artus, habitant de Belfort, relégué par ses ordres en Normandie, la faculté de retourner dans ladite ville pour y vacquer à ses affaires, elle lui a permis et lui permet de s'y rendre aussitôt qu'il le jugera à propos. »

Son retour au pays causa une indicible joie. Peu de temps

grand zèle et une intégrité à laquelle tout le monde rendait justice (1).

---

§ II

Au mois de mai 1744, le régiment des Dragons de Condé, venant de Dijon, arriva à Belfort pour y tenir garnison. Il fut remplacé, au printemps de 1746, par celui de *Royal-Allemand* cavalerie, presque entièrement composé de luthériens. Les officiers de ce corps demandèrent aux magistrats de leur concéder une maison où ils puissent s'assembler pour entendre le prêche (2). Nous ne savons quelle suite fut donnée à cette requête.

Après la bataille de Raucoux, gagnée par le maréchal de Saxe, le 11 octobre de cette même année 1746, l'armée française s'occupa, dans les derniers jours du mois, de prendre ses quartiers d'hiver. Claude-François-Eléonor de Saint-Mauris, comte de Montbarey, fut envoyé pour commander les troupes qui gagnaient la Haute-Alsace, et son quartier-général fut établi à Belfort (3).

Il était beaucoup question en ce moment du mariage du Dauphin avec la princesse Marie-Josèphe, fille d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne. Son passage par Belfort, pour se rendre d'Allemagne à la Cour de France était certain, mais on ignorait l'époque où il aurait lieu. On pensait toutefois que ce serait pour fin de décembre 1746 ou courant de janvier.

Les magistrats s'y prirent de bonne heure pour organiser la réception solennelle qui serait faite à la future Dauphine. Le 13 décembre, ils se réunirent à l'Hôtel-de-ville « à l'effet de déli-

---

(1) Il demeura bailli de Florimont jusque vers 1770, époque à laquelle le seigneur Barbaud, sans motifs suffisants, lui retira ses fonctions pour les remettre à une personne plus favorisée, J. J. Reiset. Ainsi dépossédé, Artus protesta vivement, et prétendit qu'après plus de vingt ans de bons et loyaux services il avait droit à une pension de retraite. Naturellement, Barbaud, excessivement avare et rapace, comme tous les membres de sa famille, refusa, en accompagnant ce refus de propos très-blessants. On plaida, et le Conseil souverain d'Alsace condamna le Seigneur, après examen des sentences rendues par le bailli révoqué, à lui payer une pension viagère « pour avoir rempli sa charge, sans reproche, pendant plus de vingt ans. » Si cet arrêt fut un témoignage public et éclatant d'estime en faveur d'Artus, il ne suffit pas pour en faire un titre de « gloire », suivant l'expression un peu exagérée de Descharrières. Artus mourut le 11 janvier 1784, âgé d'environ 70 ans.

(2) Arch. de Belfort, GG, 4.

(3) Son fils, le prince de Montbarey dit à ce propos dans ses *Mémoires* (tome 1<sup>er</sup>, p. 36) : « J'y demeurai quelque temps avec lui ; et, de là, le chevalier de Montbarey, mon oncle, lieutenant-colonel du régiment du Roi cavalerie, me mena à Château-Châlons. »

« hérer sur les arrangemens à prendre pour receuoir la princesse de Saxe et luy témoigner l'empressement que de bons et véritables sujets doiuent auoir pour une princesse qui doit vn jour être leur souueraine. » Ils convinrent que chacun d'eux « seroit chargé en particulier des ouvrages qu'il y a à faire pour cette réception, avec pouuoir et autorité de faire dans sa partie tout ce qu'il conuiendra pour le mieux, tant de son chef que sur les ordres qui pourroient être donnés par Mgr l'Intendant et son subdélégué et autres personnes ayant caractère de le faire. »

Suit la répartition, entre les neuf bourgeois, de la besogne que chacun doit accomplir. D'après l'énumération qui en est faite, la réception dut être splendide.

Autant le *Journal de l'Hôtel-de-Ville* est concis dans sa rédaction et sobre de détails pour ce qui concerne le passage du roi Louis XV, autant il est prolix et plein de renseignements précis pour celui de la Dauphine. Tout y est prévu et longuement expliqué.

Le maitre-bourgeois Donzé et Bertelot sont chargés de la direction générale et de la dépense. Delaporte et Keller père auront le service des rues, tant pour la propreté que pour l'enlèvement des décombres et des fumiers qui s'y trouvent. Genty et Blétry cadet seront préposés à la visite et à la distribution des logements. Cuenin et le maitre du commun s'occuperont de l'entretien et du rétablissement des pavés, des journées d'ouvriers avec lesquels ils feront, tant qu'il sera possible, des marchés à forfait ; ils seront aussi chargés de la dépense des habits et vestes destinés aux trois valets de ville et qui seront en beau drap bleu, avec boutons jaunes ; « les armes de la ville n'y seront plus brodées en fil d'or, mais en place il sera fait faire trois plaques en argent de la grosseur d'un écu de six liures, sur le modèle de celles de leurs manteaux, qui seront attachées sur lesdits habits. » Ferrier se chargera du cérémonial des festins, de la taxe des vivres, et ordonnera la visite des cheminées. Le soin de l'illumination des rues est confiée à Berthé, qui « pouruira à ce qu'elle soit continuelle, bien suivie et sans danger. »

« Après quoy, ajoute la délibération, auons trouué nécessaire « d'être fait ce qu'il suit : Il faut commander à Housset de faire

« des *Vives-le-Roy* sur lesquels les armes du Roy seront du  
« costé du Roy et celles du Dauphin à celui gauche. Il faut  
« auertir les particuliers de s'en pourvoir, et à ceux qui seront  
« dans l'impossibilité d'en faire la dépense, il leur en sera remis,  
« à charge de les rapporter à l'hôtel-de-ville Tous les particuliers  
« de la ville neuue seront auertis de se pourvoir de lampions  
« pour garnir le cordon de leurs maisons, outre les *Vives-le-*  
« *Roy* à leurs fenêtres. Outre les neuf mille cinq cents lampions  
« de fer blanc qui sont déjà faits, il en faut encore commander  
« trois mille ; pour cet effet, il faut faire venir le fer blanc qui  
« sera nécessaire pour les faire faire incessamment par les  
« ouuriers de la ville qu'il faudra employer pour toutes choses  
« préférablement aux étrangers autant qu'il sera possible. Le  
« sieur Blétry cadet se charge de faire le goudron frais et de le  
« fournir à 20 sols la liure, de la qualité de celui dont le premier  
« a été faite avec succès, Messieurs du Magistrat éliront et  
« choisiront les officiers des compagnies bourgeoises, qui auront  
« soin ensuite de mettre chacun leur compagnie en état, des-  
« quelles seront tirés quarante hommes qui auront vn uniforme  
« suivant qu'il sera réglé et conuenu. »

Le programme de la fête comportait deux arcs de triomphe et une chapelle ardente à édifier sur la Place d'Armes, ainsi qu'un feu d'artifice. Mais cela était subordonné aux ordres que l'Intendant d'Alsace, M. de Vanolles, donnerait à ce sujet. En tous cas, le subdélégué Noblat promettait de s'entremettre pour obtenir les bois, planches et madriers nécessaires pour tous les ouvrages sans qu'il en coûte rien à la ville.

Après avoir pris ces mesures pour les préparatifs, le Magistrat rendit, dans le courant du mois de Janvier 1747, une série d'ordonnances de police qui montrent avec quels soins minutieux tout fut réglé d'avance, soit pour la propreté des rues et la décoration des maisons, soit pour éviter les accidents, mais qui prouvent aussi avec quelle extrême rigueur on punirait ceux qui ne se conformeraient pas aux décisions municipales.

Le 18 janvier, il fut ordonné « à tous particuliers de quelle condition qu'ils soient de se pourvoir de *Vive le Dauphin* chez Housset, et non ailleurs, pour pouvoir en mettre dans chaque fenêtre des deux étages de leurs maisons le soir du passage de la Dauphine, à peine de *cinquante livres* d'amende contre les désobéissans. même de plus grande si le cas y échet. » Il fut

également ordonné « à tous particuliers de balayer dans le jour, chacun devant leurs maisons, la neige qui s'y trouve, ou de casser la glace et la mettre en tas, à peine de *dix livres* d'amende contre ceux qui ne l'auront pas fait jeudi prochain, jour auquel le commissaire de police fera sa visite à cet égard. »

Le 21, il fut ordonné de boucher ou fermer les lucarnes des maisons, sous peine d'une amende de *dix livres* contre ceux qui ne l'auront pas fait lors de la visite du maître du commun.

Une ordonnance fut publiée le 23 pour « faire balayer chacun devant chez soi tous les jours jusqu'après le passage de la Dauphine, à peine de *dix livres* d'amende contre ceux qui ne le feront pas, suivant qu'il sera reconnu par la visite du commissaire de police, qui se fera chaque jour ; en outre, de faire enlever dans les vingt-quatre heures tous les fumiers et décombres qui sont devant les maisons, sous la même peine. Il est pareillement ordonné à tous particuliers de représenter sur leurs fenêtres, jeudi à midi, les *Vive le Dauphin*, pour reconnaître ceux qui en sont pourvus, à peine de pareille somme contre ceux qui n'en représenteront pas. » Cette dernière disposition ne manque pas d'originalité.

Le 27, il fut très-expressément défendu de rien prendre ni déranger, avant ou après le passage de la princesse, aux lampions, planches et bois, ou à toutes autres choses préparées pour sa réception, sous peine de *deux cents livres* d'amende. « à quoi les coupables seront contrains par un emprisonnement jusqu'à parfait paiement, et même à plus grande peine, si le cas y échet.

Une autre ordonnance, du même jour, prescrivit de mettre devant les maisons un cuveau rempli d'eau, sous peine, « contre ceux qui ne le feront pas d'ici à demain le matin, » de *dix livres* d'amende.

Le 29, défense fut faite à tous les cabaretiers de donner à boire à aucun bourgeois ou habitant le jour de l'arrivée de la Dauphine, sous peine d'une amende de *dix livres*. (1)

Enfin, dans l'après-midi du 30 janvier, la princesse Marie-Josèphe de Saxe, qui allait être bientôt Dauphine de France, fut reçue dans la ville de Belfort, au milieu des acclamations et

des vivats d'une population enthousiaste. Elle était accompagnée du duc de Châtillon, qui, dès le mois d'octobre, avait été désigné par le roi pour l'honorable mission d'aller la recevoir et la complimenter à son entrée dans le royaume.

Dans cette même année 1747, M. de Saint-Ségraux, brigadier des armées du roi, fut nommé commandant en chef. Il fut remplacé, en 1755, par le lieutenant-général marquis de Mauconseil.

Le 29 décembre de l'année précédente (1754), d'Aubarède, colonel réformé à la suite du régiment de la Sarre, avait été nommé lieutenant de roi, en remplacement de son oncle, démissionnaire.

Un brevet du 22 avril 1761 appela au poste d'aide-major de place Carmentran de la Roze, lieutenant au régiment des Grenadiers de France, en remplacement de Dorisy, démissionnaire.

Nous avons dit que la garnison de Belfort se composait d'un régiment d'infanterie et d'un de cavalerie. Depuis longtemps déjà, on en détachait un ou deux bataillons et autant d'escadrons à Illungue, qui, de son côté, devait fournir quelques fantassins au château de Landskron. Les deux états-major demeuraient à Belfort (1).

En 1748, les *Chasseurs des Évêchés* (cavalerie) y étaient commandés par le chevalier d'Aubigné depuis le 1<sup>er</sup> décembre 1745 (2).

En 1750, c'est *Royal-Champagne*, cavalerie (3), qui arrive et quitte l'année suivante pour aller à Vaucouleurs. Il est remplacé par les *Chasseurs du Languedoc* (4). Ceux-ci ne

(1) Nous n'avons trouvé sur les différentes garnisons de Belfort dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que quelques rares indications, très-incomplètes, dans l'*Histoire de la Cavalerie française* par le général SUSANE (3 vol., Paris, 1874) et dans celle de l'*Infanterie*, du même auteur. Nous croyons néanmoins devoir les donner ici, malgré de très nombreuses lacunes, que l'on pourrait peut-être combler en partie à l'aide des registres paroissiaux de notre ancienne église collégiale. — On nous permettra, à ce propos, d'appeler l'attention de nos érudits collègues belfortains, sur le parti que l'on peut tirer, au point de vue des recherches locales, de l'étude des vieux actes de l'état civil. C'est une source inépuisable de précieux renseignements. Le magnifique ouvrage que vient de publier le lieutenant CH. DENIS, du 2<sup>e</sup> bataillon de Chasseurs à pied (*Inventaire des Registres de l'Etat civil de Lunéville antérieurs à 1790*), est, en ce genre, un modèle à suivre, et nous ne saurions trop le recommander.

(2) Ce régiment revient à Belfort en 1790 comme 2<sup>e</sup> Chasseurs.

(3) Mestre-de-camp depuis le 20 février 1743 : Jean-Joseph, marquis de La Rochefoucauld-Langhac.

(4) Commandes depuis le 19 novembre 1748 par le comte Achille-Marc de Barrin de la Galissonnière.

restent que quelques mois, car, en automne de la même année 1751, arrive de Vesoul le régiment *Colonel-général* cavalerie (1), qui demeure jusqu'en 1753 et va à Valenciennes.

Le régiment de *La Ferronnais* le remplace (2). C'est le même qui revient en 1756, sous le nom de *Chasseurs de Flandre*, après avoir fait de nombreux, mais courts séjours dans différentes villes du Midi.

En la même année 1753, le régiment d'infanterie *de Vigier* (suisse), du nom de son colonel (3), est envoyé de Lyon. Il ne fait dans nos murs qu'un court séjour.

En automne 1754 arrive *Royal-Piémont* cavalerie (4), qui repart l'année suivante pour se rendre au camp de Richemont-sur-Moselle.

Pendant dix ans, nous n'avons aucune indication sur nos garnisons, soit en infanterie, soit en cavalerie. En septembre 1764, nous trouvons le régiment suisse de *Lochmann*, du nom de son colonel, le baron Jean Ulrich de Lochmann. Il resta jusqu'au mois correspondant de 1766, époque à laquelle il fut dirigé sur Landau et remplacé par l'ancien *Vigier*, qui portait alors le nom de *Castellas* (5), et venait du camp de Compiègne. Celui-ci resta jusqu'en août 1768, où il partit pour Grenoble.

Simultanément avec ces troupes d'infanterie, il y eut, comme cavalerie, en 1766, le régiment de *Royal-Normandie* (6), qui partit pour Dôle l'année suivante, pour faire place une seconde fois aux dragons de *Condé*, venant de Besançon et repartant en 1768, pour se rendre à Limoges.

---

### § III

Après ce rapide coup d'œil sur nos garnisons, revenons aux affaires municipales, dont plusieurs offrent un intérêt particulier.

---

(1) Colonel mestre-de-camp depuis le 1<sup>er</sup> mars 1748 : le comte Charles d'Ourches.

(2) Pierre-Jacques-François-Auguste Le Ferron, comte de La Ferronnais, colonel depuis le 1<sup>er</sup> février 1749. — Il signe à la Collégiale de Belfort, le 28 juillet 1754, comme parrain, l'acte d'abjuration d'un nommé Henri Haragon,



Depuis l'agrandissement de la ville, les salles d'école étaient devenues beaucoup trop exigues. Il était de toute nécessité d'y remédier. L'ancienne maison, pour les garçons et les filles, était située à portée du Chapitre et de l'église et donnait au midi sur la rue *Derrière-le-cloître* et au nord sur celle du *Rosemont*. On résolut de laisser cette maison pour les filles seules et de construire, à proximité de la ville neuve, un bâtiment pour les écoles latine, française et allemande. C'est ce que l'on fit en 1745 en élevant à côté de l'hôpital Sainte-Barbe, et sur son prolongement du côté du rempart, un bâtiment à deux étages (1). Il fut achevé en 1749 et, le 5 avril, eut lieu sa bénédiction (2).

L'adjonction d'une classe latine n'était pas une création récente. Dès 1716, les magistrats belfortains en avaient reconnu l'utilité et, voulant ouvrir à la jeunesse les carrières libérales, avaient fait venir un maître capable de bien enseigner la grammaire, les belles-lettres et les éléments de la langue latine, auquel ils donnèrent un traitement suffisant et de sérieux avantages. Il devait toucher annuellement 250 livres, plus une rétribution de 30 sols par mois et par élève, ce qui pouvait lui faire, pour l'année scolaire 450 livres (3). « Un maître de latin, dit M. Bécourt, pouvait vivre à l'aise dans Belfort, où tout était alors à bon marché ; il pouvait même devenir propriétaire, et, de fait, jamais la ville ne manqua de concurrents pour cette place quand elle vint à vaquer » (4).

Le plus ancien maître des classes latines se nommait Laguier (5). Il eut pour successeur Emiette, lorrain d'origine, maître très intelligent qui enseignait les auteurs latins jusqu'à ceux de la classe de rhétorique inclusivement. Il forma un grand nombre d'élèves. Jean-François Vivot, de Vesoul, maître-ès-arts,

---

(1) Archiv. de Belfort, FF. 27.

(2) Archiv. Bf. BB, 10. — Il y a un bon dessin de cette maison dans la pl. 1<sup>re</sup> du *Mémoire hist.* de M. l'abbé HUMBRECHT.

(3) Cf. E. BÉCOURT, *L'Enseignement secondaire en Alsace et à Belfort depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle* ; in-8° de 16 p. Belfort, impr. J. Spitzmuller, 1891.

(4) Loc. cit. p. 6. — M. Bécourt était, en 1891, professeur agrégé d'histoire au Lycée de Belfort. Il est actuellement (1900), au même titre, au Lycée de Nancy.

succéda à Emiette et fut installé le 1<sup>er</sup> janvier 1764 (1). Sans avoir des talents distingués, ces maîtres savaient ce qu'ils devaient enseigner, et avaient la méthode de l'enseigner. « La discipline régnait dans leurs classes, ajoute Descharrières, et leurs élèves venaient aux divins offices et aux catéchismes en ordre et avec une grande édification » (2). Cela n'empêcha pourtant pas notre classe latine d'être, à un certain moment, quelque peu délaissée. La mode imposait aux pères de famille d'envoyer leurs fils à Ensisheim, dont le latin, disait-on, valait mieux que celui de Belfort (3). Les magistrats voulurent retenir ces transfuges, et, profitant de l'abolition de l'ordre des Jésuites en 1763, ce qui avait entraîné la suppression d'un certain nombre de maisons d'enseignement secondaire et rendu libres leurs revenus, ils sollicitèrent, en 1675, l'établissement d'un collège dans leur ville. Mais ce fut en vain. Par lettres patentes, du 6 septembre, le roi ne conserva en Alsace que les collèges de Strasbourg, de Molsheim et de Colmar, et réunit à ce dernier le collège d'Ensisheim.

Cette mesure inattendue fut rendue plus pénible encore par l'arrêt du Conseil souverain du 22 novembre suivant, qui défendit « à toutes personnes et Maisons, soit régulières, soit « séculières, de tenir dans le ressort des classes publiques pour « y enseigner la langue latine » (4).

Au premier abord, on fut stupéfait, atterré par cette décision. Le Magistrat (5), découragé, n'écoutant que sa première impression et influencé par l'opinion publique, rédigea à la hâte un mémoire, qu'il remit le 6 janvier 1766, à B. Noblat, subdélégué de l'Intendance, en le chargeant de l'appuyer en haut lieu. Mais on fut bientôt rassuré. Le Magistrat belfortain s'était laissé aller à un mouvement irréfléchi. On put croire qu'il n'avait retenu, de l'arrêt du Conseil, que sa *conclusion*, sans égard pour le *considérant*, qui ne parle que « des classes publiques qu'on tenait notamment dans plusieurs « Maisons religieuses de la Province, soit régulières, soit séculières ».

---

(1) *Essai*, etc., p. 103.

(2) Il enseigna jusqu'au mois de septembre 1792.

(3) Cf. BÉCOURT, loc. cit. p. 7.

(4) V. *Ordonnances d'Alsace*, t. II, p. 708.

Or, l'école latine de Belfort, qui comptait à peine soixante élèves, n'était ni publique, puisque les enfants n'y étaient reçus qu'en payant une rétribution par mois et leur chauffage en hiver, ni régulière ou séculière, mais municipale et laïque. Elle échappait ainsi à celles qui étaient visées par l'arrêt du Conseil (1).

Et voilà pourquoi il ne fut pas question, dans la suite de la supplique du Magistrat, et comment l'école latine de Belfort continua à fonctionner sans encombre, sous la direction de J.-F. Vivot.

Nous venons, à propos de la nouvelle maison d'école, de parler de l'hôpital. C'est le moment d'y revenir. A partir de l'époque où nous l'avons laissé, c'est-à-dire de 1731, il ne s'y passa rien d'extraordinaire jusqu'en 1743, mais dans cette année, on en commença la reconstruction presque à neuf. On y fit toutes les améliorations que réclamait son importance, suivant les plans dressés le 4 juin 1745 par l'ingénieur Maréchal et adoptés par l'entrepreneur Henri Schuler. La dépense totale s'éleva à 6078 livres (2).

Dans le cours de ces travaux, le 19 juillet 1744, eut lieu le renouvellement complet de l'administration, qui fut composée de : François Bourquenot, prévôt de l'hôpital (3) ; Jean-Pierre Besançon (4) ; Jacques Testu (5) ; Joseph Vernier ; Jean-Claude Cuenin (6) ; Dèle Clerc ; Jacques Genty ; Jacques Keller ; Henri Schuler ; André Bertelot (7) ; Laurent Mérandet (8) ; Paul-Jules

---

(1) Voy. à ce sujet un très-intéressant article de M. J. DIETRICH sur *Les Classes latines à Belfort au 18<sup>e</sup> siècle*, mais où les conséquences des démarches du Magistrat lui ont échappé (*Bull. de la Soc. Belf. d'Emul.*, n° 1, 1872-73, p. 67-84).

(2) Abbé HUMBRECHT, op. cit., pp. 29 et 49.

(3) Mort en fonctions le 21 février 1767. Il fut remplacé, comme prévôt, par Georges Delaporte.

(4) Mort en 1746.

(5) Mort le 15 avril 1747. Enterré à Brasse, dans le chœur de l'église, où se voyait sa pierre tumulaire avec cette épitaphe : *Il y git le corps de l'honorable sieur Jacques Testu/ ancien maître bourgeois de Belfort/ intéressé dans les affaires du Roy/ âgé de 78 ans/ qui décéda le 15 avril 1747.*

(6) Mort en 1746.

(7) Mort le 5 mai 1758.

(8) Mort en 1756, le 26 février ; fut inhumé dans la chapelle de l'hôpital.

Ferrier (1) ; Pierre Lacroix, secrétaire et receveur, en remplacement de J.-P. Besançon.

Nous avons donné les noms de ces directeurs parce que ce sont eux qui, pour la plupart, quelques années après (en 1752), prendront l'initiative de confier l'administration intérieure de l'établissement à des religieuses hospitalières. Il faut bien dire que l'idée leur en avait été suggérée, deux ans auparavant, par l'ancien prévôt Noblat qui, par acte du 21 octobre 1750, avait donné et constitué une somme de 500 livres « qu'il s'obligeait de payer annuellement, pendant sa vie durant, à charge pour les directeurs, d'obtenir de Monseigneur l'archevêque de Besançon l'établissement de sœurs hospitalières, ainsi qu'il y en a dans les autres hôpitaux du diocèse ».

Le prélat accueillit favorablement les démarches que firent les membres de la commission administrative, et ne pouvant leur donner immédiatement des religieuses déjà formées, n'en ayant pas de disponibles, il offrit de recevoir dans un des hôpitaux de son diocèse et d'y faire instruire dans le service des malades deux jeunes personnes de leur choix, pendant l'espace de deux années.

On envoya aussitôt à l'hôpital de Vesoul, desservi par des sœurs de N.-D. des Sept Douleurs, et de Sainte-Marthe, deux jeunes filles de Belfort, Mlles Anne-Josèphe Bévalet et Anne Pierron ; mais cette dernière n'y put rester que peu de temps. Elle fut remplacée par une vésulienne, Mlle Marie-Thérèse-Francoise-Siméon Fournier de la Barre (2), fille de Joseph Fournier, seigneur de la Barre et de Vandelans, en Franche-Comté.

Sur ces entrefaites, on reconstruisait la chapelle, dont la bénédiction solennelle fut faite, le 16 juillet 1754, par le chanoine Fournier, curé de Belfort, assisté des chanoines Gallet et Taiclet. Puis, le 22 octobre suivant, eut lieu, après la cérémonie de leur profession, la remise du service des malades aux

---

deux premières sœurs hospitalières (1). Peu de temps après, deux autres (2) vinrent s'adjoindre à celles-ci, et se mettre sous la direction de la sœur Bévalet, qui fut nommée supérieure (3).

Pendant ces années, les dons et legs s'étaient multipliés, mais, de tous les bienfaiteurs de cette époque, aucun ne peut être comparé à François Noblat, auquel il ne fut pas donné d'assister à l'installation des sœurs garde-malades et de voir ainsi l'accomplissement de son désir. Il mourut le 12 octobre 1752. L'ancien bailli et prévôt avait fait son testament le 26 avril 1748, léguant sa fortune à son frère Jean-Pierre. Il faisait un certain nombre de legs pieux : à la confrérie du Saint-Sacrement, à la fabrique, au Chapitre, aux capucins et à l'hôpital Sainte-Barbe auquel il donnait une somme de 10 000 francs.

Dans son excellent *Mémoire historique sur les Hôpitaux de Belfort*, M. l'abbé Humbrecht a publié la partie de ce testament qui concerne les legs pieux (4). C'est l'acte presque complet, que l'on consultera avec le même intérêt que les nombreux détails, contenus dans cet ouvrage, sur la période qui nous occupe. Nous ne relèverons ici que le fait suivant, relatif au prévôt de la ville, Bernardin Noblat, et qui montre le caractère altier de cet officier seigneurial, dont les défauts n'étaient pas compensés par les éminentes qualités de son oncle.

« En 1759, quelques difficultés s'élevèrent entre les directeurs de l'hôpital et M. Bernardin Noblat, à propos d'une femme aveugle de Vauthiermont. B. Noblat était subdélégué de l'Intendant en Haute-Alsace. A ce titre, sans doute, il voulait imposer à l'hôpital une malade incurable. Les directeurs repoussèrent énergiquement cette prétention, invoquant les règlements de l'hôpital et la volonté des fondateurs. Trouvant Noblat inexorable, ils en appelèrent au procureur général au

(1) Le curé Fournier reçut leurs vœux. A cette cérémonie assistèrent, outre les directeurs de l'hôpital, Pierre-Louis Fournier de la Barre, frère de la nouvelle hospitalière ; Pernot, père spirituel des hospitalières de Beaune ; sœur Jeanne Claton, supérieure de Beaune ; les deux sœurs de Vesoul, et le chanoine René, de l'Insigne Chapitre de Vesoul, père spirituel et directeur ecclésiastique de cet établissement (L'abbé HUMBRECHT, loc. cit., p. 65).

(2) Jeanne Philibert Dandré, fille d'un riche droguiste de Besançon, et Francoise-Félix Taiclet, de Delle.

(3) Elle quitta Belfort à la fin de 1763, appelée par l'autorité diocésaine à

Conseil souverain, ainsi qu'à Monseigneur de Choiseul, archevêque de Besançon. Ils obtinrent gain de cause. Dans sa lettre du 17 avril 1759, l'archevêque défendit expressément aux directeurs de recevoir cette femme aveugle. « Il serait dangereux, dit-il, que cet exemple ne tirât à conséquence ». Les administrateurs accueillirent avec joie cette réponse. Malgré de nouvelles menaces, ils s'y conformèrent fidèlement.

Un homme, qui a laissé à Belfort un grand renom de probité et de science, était, vers cette époque, médecin de l'Hôpital Sainte-Barbe. Nommé à cette fonction le 20 septembre 1755, le Dr Joseph-Antoine Carlhan la remplit avec un zèle et une distinction qui lui firent le plus grand honneur jusqu'en 1776. Il était en même temps médecin de l'hôpital royal militaire, et « quoiqu'il eut une pharmacie en ville, il ne négligea rien pour mettre celle de l'hôpital bourgeois dans le meilleur état » (1).

Pendant que Carlhan était chargé, dans cet établissement, du service médical, celui de chirurgie était entre les mains de Jean-Louis Ventrillon, nommé en 1756 (2).

Le docteur Carlhan mourut le 2 Juillet 1776 et fut enterré à Brasse. Il fut remplacé dans ses fonctions de médecin de la ville et de l'hôpital bourgeois par le Dr Touvet, et dans celles de

---

(1) DESCHARRIÈRES, *Essai sur l'hist. littér. de Belfort*, p. 148 (Note 85). — HENRI BARDY, *Coup-d'œil sur l'hist. des Hôpitaux, de la Médecine et de la Chirurgie dans le canton de Belfort* (Revue d'Alsace, 1851, pp. 523-526).

Carlhan (Joseph-Antoine), né à Briançon en 1711, vint s'établir à Belfort comme *apothicaire*. Il s'y fit tellement aimer qu'on ne l'appelait que « le père des pauvres ». Il s'attacha, de son côté, si bien à la ville qu'il voulut pour toujours y fixer sa résidence. Il épousa, le 15 juillet 1737, Marie-Madeleine Vernier, fut admis comme bourgeois le 11 septembre 1739, et se fit immatriculer le 20 novembre 1743 à l'Université de Besançon, où il fut reçu docteur en médecine. Homme d'étude, esprit très cultivé, travailleur infatigable, il employait les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession, à étudier la météorologie et la flore du pays. Il fit une topographie médicale de Belfort et des environs ; malheureusement pour la science, cet écrit s'est perdu. Suivant les idées thérapeutiques de l'époque, il crut bien faire en cherchant à acclimater les vipères dans les rochers du château, mais toutes celles qu'il y répandit périrent sans se reproduire. — Il remplaça à l'hôpital royal militaire comme médecin, en septembre 1755, le docteur Melchior Chardouillet, démissionnaire, neveu et successeur de Joseph Vernier. Le 14 octobre suivant, Chardouillet, ayant également donné sa démission de médecin de la ville et de l'hôpital Sainte-Barbe, fut aussi remplacé par le Dr Carlhan. V. l'article du Dr J. MARTY, intitulé : *A propos d'un manuscrit du Dr Carlhan* (Bull. de la Soc. Belf. d'Emul., n° 18, 1899, pp. 113-152).

(2) Avec un traitement annuel de 100 livres. Il était né à Salins (Jura), vers

médecin de l'hôpital royal militaire par le D<sup>r</sup> Feltin, qui y devint le collègue du chirurgien-major de Bassigny, nommé le 13 Juin 1761, après la mort de M. de Billaud.

Il nous faut maintenant remonter de quelques années en arrière pour parler de l'école d'Anatomie de Belfort.

Vers la fin du mois de Novembre 1754, le subdélégué B. Noblat communiquait aux magistrats une lettre qu'il venait de recevoir de l'intendant d'Alsace. Dans cette lettre, datée de Strasbourg, le 26 Novembre, l'intendant de Lucé lui annonçait qu'il venait de prendre des précautions pour s'assurer de la capacité des chirurgiens de la province, et garantir le public contre les accidents causés par l'impéritie de ceux qui exerçaient la chirurgie. Il annonçait, en outre, qu'il allait établir trois amphithéâtres d'anatomie, un à Belfort, un à Colmar, l'autre à Wissembourg, dans lesquels on ferait des cours sur toutes les parties de la chirurgie et des accouchements. « Les leçons  
« publiques, ajoutait la lettre de M. de Lucé, s'y donneront  
« gratis dans les temps qui seront indiqués par les affiches. Je  
« ne souffrirai pas qu'aucun nouveau chirurgien exerce qu'il ne  
« rapporte des certificats de fréquentation des écoles pendant  
« le temps qui lui sera indiqué par l'ordonnance que je rendrai  
« à cet égard. Vous sentez, Monsieur, que pour parvenir à cet  
« objet, il est nécessaire que dans chacune des villes où je compte  
« former cet établissement, il y ait une salle destinée à cet usage,  
« dans le milieu de laquelle on fasse mettre une table propre  
« aux démonstrations, avec des bancs circulaires disposés en  
« amphithéâtre pour y placer les étudiants, avec une armoire  
« pour y placer les sujets desséchés qui serviront aux démon-  
« strations. C'est dans ces vues que je vous prie, au reçu de ma  
« lettre, de conférer avec les magistrats sur ces objets, de cher-  
« cher dans la ville un emplacement convenable pour la salle  
« de démonstration, et de me mander à quoi le Magistrat peut  
« fixer le logement et les exemptions du démonstrateur.

« Je vous crois, Monsieur, assez bon citoyen pour n'avoir pas  
« besoin d'exciter votre zèle. Je suis persuadé que vous sentez  
« assez l'avantage d'un tel établissement pour employer tous  
« vos soins à aplanir les difficultés et à lever les obstacles que  
« pourraient y apporter les gens qui ne seraient pas aussi bien  
« intentionnés que vous, ni aussi pénétrés des motifs de l'uti-  
« lité publique et de la conservation des sujets du roi ».

Les magistrats de Belfort s'occupèrent immédiatement de chercher une salle convenable, et d'y faire construire l'amphithéâtre, conformément au plan de l'intendant. Tout fut bientôt achevé, tables, bancs, armoires, caisses des squelettes, et, à la fin d'Octobre 1755, l'école d'anatomie put ouvrir ses cours.

Le premier démonstrateur fut nommé le 11 Octobre ; il s'appelait Chantoiseau. Au bout de 3 ans, il fut remplacé à l'amphithéâtre par Kolb, nommé le 29 Septembre 1758.

Parmi les élèves qui fréquentaient les cours, on put remarquer un jeune homme, bien modeste alors, mais qui était destiné à devenir le plus célèbre chirurgien de son époque. Il s'appelait Pierre-Joseph Desault. Né le 6 Février 1744 à Magny-Vernois, près de Lure, il fut envoyé à Belfort, vers 1759, pour y faire ce que l'on appelait alors l'apprentissage de la chirurgie. Il trouva, dans cette ville, pour l'enseignement, plus de ressources qu'à Lure. Des hommes instruits occupaient les places, et il rencontra dans l'un d'eux, le Dr Carlhan un ami et un protecteur qui le soutint, l'aida de ses conseils, et voulut même l'attacher à l'hôpital militaire, dont il suivait les pansements avec une exactitude et un esprit observateur rares à son âge.

En 1762, l'amphithéâtre d'anatomie fut transféré à Altkirch. mais Desault ne quitta pas Belfort. Il continua ses études à l'hôpital. « Dans ses papiers, dit Bichat, dans la Préface qu'il a écrite pour les *Œuvres de Desault*, se trouvent quelques observations recueillies et rédigées par lui à cette époque. Une grande précision dans les détails, un style rapide, quoique peu élégant, s'y joignent à quelques réflexions que je lui ai entendu présenter souvent dans ses leçons et qu'on croirait être le fruit d'une longue expérience ». Mais un champ plus vaste lui était devenu nécessaire. En 1764, il vint approfondir à Paris les études chirurgicales qu'il avait puisées aux cours de l'école d'anatomie et dans ses visites aux hôpitaux de Belfort. Il fut bientôt l'un des plus savants et des plus habiles chirurgiens de l'Europe.

---

#### § IV

En 1746, les magistrats demandèrent à l'intendant d'Alsace l'autorisation de vendre la vieille maison de la rue de l'*Etuve*,



nouvelle école des garçons (1), qui était en cours d'exécution. Ils obtinrent l'autorisation, et, le 6 septembre, cette maison, où logeait M. de Billaud, chirurgien-major de l'hôpital royal militaire, fut adjugée à la dame Bataillon, pour une somme de 3100 livres (2). Plus tard, en 1770, elle fut acquise par le curé Pierron (3) pour y établir l'école des filles.

Cependant, les travaux de l'église avaient pris un nouvel essor, grâce aux soins particuliers apportés par le Magistrat pour la perception des droits d'octroi. Du reste, après quinze années d'expérience, ce service s'était régularisé et le paiement était entré dans les habitudes de la vie locale. Le plus gros de la construction était achevé ; il restait maintenant à s'occuper de la partie décorative de l'œuvre.

L'Intendance fournit les dessins de la sculpture, qui fut adjugée, le 16 mars 1743, à un sculpteur de mérite, Antoine Cupillard, pour 2600 livres. C'était le fils de Claude-Antoine Cupillard, cet artiste de Lure, que nous avons vu, en 1707, expertiser les orgues nouvellement restaurés, de l'église Saint-Denis. Cette sculpture devait être exécutée dans l'espace de deux années, à courir du 1<sup>er</sup> mai 1743 et le paiement en était réglé par annuités. De plus, le magistrat admettait, gratuitement le sculpteur, en qualité de bourgeois.

« A cette même époque, suivant Liblin, le bailli Noblat se trouvait en avance d'une somme de 10.676 livres qu'il avait successivement fournie pour les besoins de la construction. Il consentit à ne pas exiger le remboursement, et le Magistrat s'en constitua le débiteur à titre d'emprunt avec intérêt » (4).

Le 23 septembre 1746, on traita avec Chapuis, maître-serrurier à Giromagny, pour la grille en fer forgé qui devait fermer le sanctuaire, et, le 29 novembre suivant, de nouveau avec Cupillard pour la construction des stalles et de la boiserie du cœur. Ce fut lui également qui, le 25 novembre 1748, fut chargé de la chaire et du maître-autel. A la fin de cette année, il ne restait à faire que les orgues, dont la tribune était prête pour les recevoir. Ce fut un facteur de Porrentruy nommé Valtrin,

---

(1) Arch. de Belfort, DD. 1-4.

qui les construisit et les mit en place à la fin de novembre 1752.

Dès 1750, on pouvait considérer la nouvelle église comme terminée. Il manquait bien encore quelques objets mobiliers et différents ornements plus ou moins nécessaires à l'exercice du culte, mais on se les procurerait au fur et à mesure des besoins. L'impatience de jouir de ce superbe édifice était trop grande pour en différer plus longtemps la consécration.

Par décret du 1<sup>er</sup> mars 1750, l'Ordinaire diocésain permit aux prévôt et chanoines de la collégiale de transférer les autels de la vieille église dans la nouvelle. Les paroissiens érigèrent le maître-autel et les Noblat firent mettre celui du *Saint-Sacrement* au dessus du collatéral droit. Ce dernier était celui d'une chapelle fondée sous ce vocable, le 4 février 1631, par Pierre Keller et Jeannette Bourquenot, sa femme. Cette chapelle attenait, du côté gauche (de l'épître), à l'ancienne église, et les héritiers des fondateurs y prétendaient droit de sépulture. Nous verrons tout-à-l'heure que ce ne fut pourtant pas pour cette raison que l'ex-bailli et prévôt François Noblat dut d'être enterré sous l'autel dont la translation venait d'avoir lieu par ses soins.

Le 15 mars, la bénédiction et l'inauguration de l'église se firent avec une grande pompe. Tous les habitants du voisinage voulurent assister à cette imposante solennité, et l'affluence fut énorme. Les vases sacrés furent apportés processionnellement de la vieille collégiale Saint-Denis, qui avait vu tant de générations et allait être bientôt livrée au marteau des démolisseurs. Le cortège, précédé d'un fort détachement du régiment de *Royal-Champagne* cavalerie, commandé par le marquis de La Rochefoucauld, se développait sur une très grande longueur. L'édifice fut beaucoup trop petit pour contenir tous les fidèles.

La population belfortaine fut unanime pour témoigner sa plus vive reconnaissance à l'ancien prévôt pour son zèle infatigable et les services qu'il n'avait cessé de rendre pendant toute la durée de la construction. Le Conseil des Neuf, se faisant l'écho de l'opinion publique, oubliant d'anciens griefs, voulut lui marquer sa gratitude. Le 25 Février 1752, il prit la délibération suivante :

« Nous, les Maitre-Bourgeois et Magistrats de la ville de Belfort, étant assemblés à l'hôtel-de-ville pour y délibérer des

« moyens de donner à M. Noblat, notre ancien prévôt et subdélégué actuel du département de Belfort, des marques de notre reconnaissance pour toute la paroisse, des peines et soins qu'il s'est donné depuis l'année 1726 jusqu'à présent pour la construction de notre nouvelle église paroissiale, qui se trouve aujourd'hui dans sa perfection, à l'exception du reste de l'élévation des deux clochers ; et ledit S<sup>r</sup> Noblat, ayant non seulement donné ses soins et peines pour mettre cet édifice dans l'état de beauté où il se trouve, mais aussi y avoir, par ses intrigues, quêtes et crédit, fait procurer des dons, soit en argent et en matériaux pour des sommes considérables, nous nous trouvons dans l'obligation de lui en marquer notre reconnaissance, ainsi qu'à M. Noblat, notre prévôt actuel, à cause des décharges de dépense ordinaire qu'il a déjà procuré à cette ville par ses soins et représentations aux supérieurs, lesquels bienfaits, avons, en qualité de magistrats et de directeurs de la fabrique, permis et autorisé M. Noblat de faire faire et établir deux petits bancs dans lad. église, qui ne dérangeront nullement l'ordre, la symétrie et décoration qui y sont observés, suivant l'intention et ordre de N. S. Archevêque, savoir : l'un au pilier sous l'escalier de la chaire à prêcher qui ne débordera pas le pilier ni l'alignement du banc des officiers du seigneur, pour l'usage dud. S<sup>r</sup> Noblat, subdélégué, et héritiers, portant le nom de *Noblat* ; et l'autre banc au pilier opposé, qui ne débordera pas non plus ledit pilier ni l'alignement du banc de l'Etat-major, ledit banc pour l'usage de Madame Noblat, mère de M. Noblat, notre prévôt actuel, duquel banc Madame Noblat, épouse de notre actuel prévôt et commissaire des guerres, pourra se servir quand elle ne voudra pas user des droits qu'elle a dans le banc des officiers du seigneur ou dans celui de l'Etat-major comme épouse d'un commissaire des guerres. Prions MM. Noblat d'accepter cette marque de reconnaissance de notre part.

« Fait et arrêté à l'hôtel-de-ville le 25 Février 1752.

« BLÉTRY l'aîné ; BERTHÉ, *Pierre GILLE*, JUSSEMAND, BRISSEAU, *Gaspard DELAPORTE*, CORDONNIER, MÉRANDET ; *Georges DELAPORTE*, maître du commun ».

François Noblat ne jouit pas longtemps du privilège honorifique que lui avaient accordé ses concitoyens reconnaissants.

Il mourut le 12 Octobre de la même année (1). Né à Belfort le 2 mars 1676, il avait rempli, pendant près de quarante ans, les délicates fonctions de prévôt de sa ville natale. Quoiqu'ayant mis tout son zèle pour servir les intérêts de son seigneur, trop souvent en opposition avec ceux de la bourgeoisie belfortaine, il avait dû, maintes fois, en agissant contre celle-ci, s'attirer son animosité. Cependant il apportait, dans ses rapports avec elle, tous les ménagements possibles, n'oubliant pas que lui et les siens en faisaient partie. Nous avons raconté ses querelles avec les magistrats, qui savaient pourtant faire la part des qualités patriotiques du citoyen de celle des exigences du fonctionnaire seigneurial. Tout le monde était d'accord pour reconnaître en lui un homme de bien, généreux et serviable, irréprochable dans sa conduite et sa vie privée. Malgré l'ambition, l'amour des honneurs et des richesses qu'on lui reprochait, sa mort produisit de profonds regrets. On ne fit aucune difficulté pour l'enterrer, suivant le désir qu'il en avait exprimé, dans la nouvelle église, sous l'autel du Saint-Sacrement. Le droit qu'invoquaient les héritiers des fondateurs de cette chapelle d'y être ensevelis, était, au cas actuel, plus que contestable ; mais les services rendus obligeaient les magistrats à acquiescer à son vœu sans, pour cela, créer un précédent.

Cependant la vieille église était livrée aux démolisseurs. Ce fut l'antique chapelle de Notre-Dame de Joye, presque contemporaine du berceau de Belfort ; qui tomba la première. Cela se fit sans ordre et sans soins. Les monuments funèbres qu'elle renfermait, dont un était, dit-on, remarquable, furent enlevés, brisés, convertis en moellons. Les chanoines laissèrent faire avec une extraordinaire insouciance. Il fallut l'intervention de quelques personnes, pour sauver ce qui restait de Notre-Dame en le déposant provisoirement dans la chapelle Sainte-Catherine. C'était douloureux, pour les habitants, d'assister à la dispersion des restes, à la violation de la sépulture de leurs ancêtres et des membres de leurs familles. Ils protestèrent et, le 4 Novembre 1752, l'archevêque Pierre-Antoine de Grammont, qui portait un intérêt tout particulier à la ville de Belfort, son ancienne

(1) Voici son acte de décès, d'après les anciens registres paroissiaux : *Dominus Franciscus Noblat, inuuptus, urbis Belfortensis praefectus et Alsatie praefecti subdelegatus septuagesimum septimum agens, sacramentis Ecclesia munitus, obiit die duo decimo octobris 1752 et postridie sepultus est in ecclesia nova, praesentibus Dominis Canonicis et pluribus aliis.* — Fournier, *canonicus et parochus.*

garnison du temps qu'il était colonel de cavalerie, enjoignit expressément au curé de veiller aux exhumations de la nef « afin d'éviter les indécences arrivées lors des précédentes démolitions ». Il le chargea aussi de rechercher et de transférer les ossements dans un lieu saint, avec les cérémonies et prières requises en pareille circonstance. Il prononçait, en même temps, la translation canonique de la collégiale dans la nouvelle église.

De leur côté, le 13 Octobre 1753, les magistrats « firent sçavoir que ceux qui ont des tombes au cloistre et dans la vieille église peuvent les faire enleuer dans le courant de la semaine prochaine, passé lequel terme, elles seront employées pour le service de la ville ».

Voyant que l'on n'avait fait aucune objection à l'inhumation de F. Noblat dans la nouvelle église, la famille de Staal de Cravanche prétendit avoir le droit de l'être également. A sa demande les magistrats firent cette réponse :

« Cejourd'huy 17 décembre 1753, Nous Maitre Bourgeois et  
« Magistrats de la ville, en qualité de directeurs et fabriciens  
« de la fabrique de l'église paroissiale de ladite ville, sur ce  
« qu'il nous a été représenté par M. de Morière, chanoine  
« député du Chapitre, qu'il aurait reçu une lettre de M<sup>re</sup> de Staal  
« de Cravanche, par laquelle ils demandent que les ossemens  
« de leurs ancêtres qu'ils déposaient dans la chapelle Sainte-  
« Catherine, ci-devant appuyée contre l'ancienne église paroissiale et collégiale de cette ville, qui a été démolie. et qu'ils  
« ont fait exhumer depuis deux jours, fussent enterrés dans les  
« cavaux de la nouvelle église, sans rien payer, prétendant  
« avoir droit de sépulture en leur qualité de collateurs de lad.  
« chapelle ; avons délibéré que comme M<sup>re</sup> de Staal ni autres  
« semblables collateurs ne peuvent avoir droit honorifique ni  
« sépultures dans ladite église neuve, qui a été bâtie par les  
« paroissiens seuls, qu'il convenait de s'opposer à l'établissement de ce droit, dont les suites tireraient à conséquence » (1).

(1) Nous n'avons trouvé qu'un membre de cette famille enterré dans la chapelle Sainte-Catherine. C'est Anne de Staal, décédée à l'âge de 55 ans, le 13 novembre 1718. — Le signataire de la lettre dont il est ci-dessus question est Pierre-François de Staal, marquis de Cayro, chevalier de l'ordre de Saint-Louis,

Les travaux de démolition étaient bien près d'être achevés. La nef n'existait plus. En 1754, on fit abattre le chœur et le clocher dont on descendit l'horloge (1) et les cloches que l'on fit déposer dans un endroit désigné jusqu'à nouvel usage. Le tabernacle qui était dans le chœur fut donné à l'hôpital Sainte-Barbe pour sa chapelle (2).

Au milieu de mai 1758, l'archevêque de Besançon vint à Belfort juger par lui-même de ce qu'était l'église et voir ce qui restait à y faire. Le 17 de ce mois, il adressa aux habitants le mandement suivant :

« ANTOINE-CLÉRIADUS DE CHOISEUL-BEAUPRÉ, par la grâce de  
« Dieu et du Saint-Siège apostolique, Archevêque de Besan-  
« çon, Prince du Saint-Empire, Primat de l'Insigne Eglise  
« primate de Lorraine, Grand Aumônier du Roi de  
« Pologne ;

« Aux habitants et paroissiens de la ville de Belfort, décanat  
« de Granges, salut en Notre Seigneur :

« Pour satisfaire à un des principaux devoirs de notre minis-  
« tère par la visite générale du troupeau qu'il a plu à la divine  
« Providence de nous confier, nous nous sommes rendus à  
« Belfort où nous avons visité votre église et reconnu par nous-  
« même ce qui y manque. A quoi désirant pourvoir, nous ordon-  
« nons d'y faire dans six mois, sous les peines de droit, les  
« réparations suivantes, savoir : de mettre au maître-autel des  
« canons propres et décens, de garnir le dedans du tabernacle  
« d'une étoffe de soie cramoisy ; d'y placer un chandelier pour  
« le cierge pascal ; d'y faire des fonds baptismaux plus grands  
« que ceux qui y sont et les orner d'un tableau propre au sujet ;  
« de poser une piscine à la sacristie, ainsi que des armoires.  
« Ordonnons, en outre, d'achever aussitôt que faire se pourra  
« les deux tours de lad. église ; que la messe fondée à 5 heures  
« du matin y sera exactement célébrée à cette heure-là, et que  
« l'accord fait entre le Chapitre de lad. ville et les Magistrats  
« d'icelle, portant qu'il serait donné par ces derniers cinquante-  
« cinq livres de cire façonnée annuellement audit Chapitre, au  
« moyen de quoi il fournira le luminaire de chaque année, sera  
« exécuté respectivement par les parties. Au surplus, lad. église

(1) Elle fut ensuite remplacée dans la tour nord de l'église où elle resta jusqu'en 1841, époque où une nouvelle horloge, construite par Schwilgué, de Strasbourg, la remplaça.

(2) Arch. de Belfort, BB. 11.

« n'étant pas consacrée, nous remettons la cérémonie à un autre  
« temps, et louant le zèle et l'exactitude des sieurs Prevost du  
« Chapitre, et chanoines d'icelui, nous confirmons leurs statuts  
« pour continuer d'être observés selon leur forme et teneur.

« A l'effet de quoi, nous avons fait remettre une copie en forme  
« de notre présente ordonnance par le secrétaire de notre visite  
« au sieur Fournier, chanoine et votre curé, avec injonction de  
« la publier à son premier prône. Donnée à Belfort, dans le cours  
« de notre visite générale, le 17<sup>e</sup> jour du mois de mai 1758. »

---

#### § V

A peine la démolition était elle achevée qu'avait lieu, le 11 février 1755, pour la somme de 36300 livres, l'adjudication d'un pavillon à construire au pied de la roche du château, sur l'emplacement du cimetière de la vieille église. L'adjudicataire devait avoir toutes les pierres de la nef, du clocher et des chapelles (1). La rue du *Rosemont* prit, peu après, le nom de rue du *Pavillon*, qu'elle a toujours portée depuis.

Dix ans plus tard, le besoin d'autres bâtiments militaires se fit sentir et, en 1766, on commença la construction d'un corps de bâtiment pour y loger les officiers. Pendant les trois années que durèrent les travaux, la ville dépensa 59705 livres (2). Ils n'étaient pas tout-à-fait terminés lorsque les chevaux des dragons de *Condé* (3) vinrent en occuper les écuries. Les logements de l'étage ne furent prêts qu'en 1771, et ce furent les officiers de *Royal-Lorraine* cavalerie qui, les premiers, les habitèrent.

On bâtit, la même année (1766), le manège de cavalerie, qui coûta 9699 livres (4).

Ces fortes dépenses avaient considérablement ébréché les finances communales. Les magistrats ne virent qu'un moyen pour les remettre à flot : ce fut de demander à l'État d'accepter ces trois bâtiments et de les prendre désormais à sa charge, ce qui fut approuvé en 1769.

Depuis quelque temps déjà, la ville neuve de Vauban avait pris tournure. Des maisons bien bâties, mais d'une manière

---

(1) Archives de Belfort, DD, 21.

(2) Ibid. DD, 22. (3) C'est le bâtiment (8) où logeait autrefois

trop uniforme, s'y étaient élevées. Une ordonnance de M. de Sérilly (1), du 13 juin 1751, avait enjoint aux propriétaires des emplacements non encore bâtis de le faire incessamment. Plus tard, en 1768, une ordonnance de l'ingénieur en chef de la place prescrivit la démolition des auvents ou avant-toits, buzes d'évier, et fixa l'alignement des maisons à construire (2).

Si l'activité régnait dans l'intérieur de la ville, on était loin de rester inactif hors des remparts. Un beau pont en maçonnerie de pierre de taille, commencé en 1730, reliait les deux rives de la Savoureuse, dans l'axe de la porte de l'avancé. Les propriétaires des terrains situés sur la rive droite demandaient avec instance l'autorisation d'y bâtir des maisons comme en ville. Une lettre du comte Voyer d'Argenson, ministre, à M. de Vanolles, intendant d'Alsace, du 31 Janvier 1749, donnait la permission de construire un faubourg en face de la Porte de France, à condition que l'on se conformerait aux observations qui seraient faites par Baudoin, directeur général des fortifications d'Alsace (3).

Dans la séance du Conseil du 22 avril, les magistrats délibérèrent et réglèrent « les causes, conditions, charges, franchises, exemptions, permissions et autres choses nécessaires » pour favoriser l'établissement de ce faubourg. L'article 9 et dernier de ce règlement dit que pour plus de facilités « il sera accordé à « chaque particulier l'exemption de toutes charges sur le « terrain qui sera accordé pour bâtir, ainsy que des aisances, « tant pendant le tems qui sera employé à ce sujet, que pendant « deux années après la construction desd. bâtimens, pendant « lesquelles deux années le propriétaire jouira encore de « l'exemption du logement des gens de guerre dans lesd. bâtimens seulement ; cette exemption n'aura pas lieu pour les « bâtimens qu'il pourroit avoir en ville, et dans le cas qu'il ne « jouiroit ou ne voudroit jouir de cette exemption par luy-même pour ne pas demeurer dans lesdits nouveaux bâtimens « pourra la céder pour lesdites deux années à ceux qui seront « locataires et qui, en ce cas en jouiront en son nom ».

(1) Intendant d'Alsace, qui succéda en 1750 à M. de Vanolles, et fut remplacé en 1753 par M. de Lucé.

(2) Arch. de Belf., DD, 9. — V. dans l'Atlas joint à la *Notice* du colonel



Ce règlement du 22 avril 1749 peut être considéré en quelque sorte comme l'acte de naissance du Belfort *extra-muros* qui, dans la suite, a pris une extension si considérable. Il est signé : Donzé, Blétry l'ainé, Cordonnier, Delaporte, Pierre Gille, Bris-seaux et Jusserand.

Bientôt des maisons s'élevèrent, en alignement sur les trois routes qui viennent converger au pont, laissant à sa tête une place assez vaste. Les faubourgs de *Montbéliard*, de *France* et de *des Ancêtres* se trouvèrent ainsi amorcés. Ces maisons, à un étage, avaient la même hauteur, de manière à ne pas gêner le tir de la place. Les jardins et vergers voisins ne pouvaient être clôturés de murs, mais de palissades à claire-voie, c'est-à-dire soumis aux exigences des servitudes militaires.

C'est vers cette époque que la halle prit le nom d'*hôtel Duras* (1). Depuis quelque temps restauré d'une manière aussi commode que possible, il devint le bâtiment seigneurial par excellence. Le marché des grains se tenait toujours sous ses arcades le lundi et le vendredi de chaque semaine, et le premier étage avait été approprié pour servir de siège au bailliage du comté de Belfort (2). Il y avait une belle salle d'audience où le grand-bailli tenait justice tous les mardis (3). Naturellement, les prisons n'étaient pas loin (4).

(1) On voyait, au-dessus de la porte d'entrée, les trois fleurs de lys de France encadrées d'une branche de chêne et d'une de laurier, et surmontées de la couronne royale ; au bas, la croix de Saint-Louis, avec cette inscription : *HÔTEL DURAS*.

(2) A ses fonctions de Grand-Bailli du Comté, François Noblat cumulait celle de Prévôt de la ville de Belfort. Mais c'était comme Bailli qu'il rendait la justice, au nom du seigneur, à l'*Hôtel Duras*. En qualité de Prévôt, il prenait part, à l'*Hôtel-de-Ville*, aux audiences des Neuf-Bourgeois. C'est donc bien à tort que l'on a parfois donné le nom de *Prévôté* à l'*Hôtel Duras*. C'est *Bailliage* qu'on aurait dû dire.

(3) Lors de la restauration de cet hôtel, devenu collège communal, exécutée en 1844, on trouva, en démolissant des cloisons, dans la pièce sise au-dessus de la porte cochère et servant alors de réfectoire, un panneau décoratif qui avait appartenu à cette salle d'audience. Il représentait deux génies, se faisant face et tenant une longue banderolle avec cette inscription :

ET NVNC INTELLIGITE ERYDIMINI QVI JVDICATIS TERRAM.

Ce décor était évidemment placé au fond du tribunal, derrière le siège du Bailli et face à l'auditoire. Nous étions présent lorsque les ouvriers mirent à découvert cette peinture plus curieuse qu'artistique.

(4) Situées au rez-de-chaussée de l'aile du quadrilatère parallèle à celle de la

Ce nom de *Duras* lui avait été donné à cause de Louise-Jeanne de Durfort de Duras, seule et unique héritière du duché de Mazarin et des terres d'Alsace. Née le 1<sup>er</sup> septembre 1735, peu de temps avant la mort de sa mère, elle n'avait que 12 ans et 3 mois, — presque un enfant, mais singulièrement précoce et entendue — quand on la maria, le 2 décembre 1747, à Louis-Marie-Guy d'Aumont, marquis de Villequier, fils aîné du duc d'Aumont, et qui, plus tard, prit ce titre. Il était pair de France et premier gentilhomme de la chambre du roi. Tous deux prirent le nom de duc et duchesse de Mazarin ; mais celle-ci, en présence de la conduite dissipée et des folles prodigalités de son mari, obtint, au bout d'un certain temps de mariage, la séparation de biens ; ce fut en son nom seul que ses possessions furent administrées (1). Du reste, elles étaient entre bonnes mains, car la jeune duchesse savait les faire valoir avec une remarquable intelligence et une expérience peu commune à son âge. Nous verrons, dans un instant, le jugement que portera sur elle une femme d'esprit qui, peut-être, a été un peu trop sévère à son égard. En tous cas, elle en imposait considérablement par ses immenses richesses, ses allures de grande dame, son entente des affaires et, comme tous les Mazarins, son goût pour les procès. Chacun des voyages qu'elle faisait dans ses domaines d'Alsace était un gros événement pour ses vassaux, et surtout pour ses intendants, ses receveurs, procureurs et autres employés, du plus grand au plus petit. Nous en savons quelque chose par la correspondance de Jean d'Aigrefeuille, contrôleur des domaines et bois, à propos de la visite que la duchesse fit en Alsace à la fin du mois de novembre 1766. Elle n'eut pas l'heur de plaire au contrôleur, qu'elle blessa, paraît-il, par sa superbe indifférence, et qui dissimule mal son dépit dans une lettre du 5 décembre à M. de Blair, intendant de la province (2).

(1) Voici, d'après une pièce des Archives de Belfort (FF. 31. — *Règlement sur les amendes du Rosemont*), du 18 août 1769, les titres que prenait la dame de Belfort : « Louise-Jeanne de Durfort de Duras, duchesse de Mazarin et de Mayenne, princesse de Château-Portien, marquise de Chilly et de Longjumeau, comtesse de Rozoy, Belfort, Rozemont, Thann et Ferrette, baronne de Massy et d'Altkirch, dame d'Issenheim et de Delle, épouse séparée quant aux biens de Louis-Marie-Guy d'Aumont, duc de Mazarin, marquis de Pienne, baron de Chappes, maréchal des camps et armées du Roi ». — Les armes de la famille de Durfort de Duras étaient : écu écartelé d'argent à la bande d'azur (DURFORT) et de gueules au lion d'or (DURAS).

(2) Cf. *Jean d'Aigrefeuille*, par ANGEL INGOLD (Revue d'Alsace, 1900, p. 314).

La halle était le centre de toutes les transactions qui se faisaient, dans le pays, sur les grains. C'était encore un lieu de rendez-vous où se traitaient la plupart des affaires commerciales. Elles devenaient de jour en jour plus nombreuses, mais plus difficiles et moins lucratives, depuis l'agrandissement de la ville et l'augmentation de la population. Aussi le Corps des marchands était-il obligé de veiller avec plus de soin que jamais sur ses privilèges séculaires et de se garantir contre la concurrence des forains, toujours plus envahissants. Il sollicita la confirmation de ses Statuts, en disant « que les marchands forains  
« qui ne contribuent à aucunes charges ni impositions, ayant  
« entrepris sur lesdits privilèges et donné lieu à un nouveau  
« procès, il est intervenu un troisième arrest au Conseil supérieur d'Alsace, le 20 septembre 1731, qui a débouté lesdits  
« forains de leurs prétentions avec dépens et ordonné que les  
« marchands bourgeois de Belfort se retireroient par devers le  
« Roy pour obtenir des lettres de confirmation. »

Les statuts furent approuvés et confirmés par lettres-patentes du 13 juin 1739, enregistrées au Conseil, conformément à l'arrêt du 3 septembre suivant. Ils ne contenaient que 23 articles au lieu de 25, les art. 19 et 20 des anciens, relatifs à la construction d'un *Kauffhaus*, qui était projetée, mais n'avait pas été faite, étant devenus inutiles.

Le 13 mars 1754, le Conseil souverain, sur une requête du Corps des marchands, rendait un arrêt qui lui permettait « de  
« faire saisir et arrêter, à leurs risques et périls, les marchan-  
« dises qui seront par les marchands forains exposées en vente  
« ou portées dans les maisons pour y être vendues et débitées  
« en détail en contravention des Statuts ; sauf aux suppliants à  
« se pourvoir par devant les Prévôt et magistrats de la ville pour  
« les faire déclarer confisquées, et prononcer contre les délin-  
« quants telle amende qu'au cas appartiendra, conformément  
« auxdits statuts. » (1)

Quatre ans après, par lettres-patentes du 13 janvier 1758, le roi établit à Belfort deux foires franches par an pour le commerce des chevaux, « la première qui commencera au lundi, lendemain de la Quasimodo, et finira au samedi suivant inclu-

septembre pour finir pareillement au samedi suivant inclusivement. » (1)

Les moulins banaux étaient assez nombreux dans le pays. A Belfort, la duchesse de Mazarin en possédait deux, celui de la ville et le Moulin-Neuf, un peu au-delà du Fourneau. Ils étaient munis des balances et des poids jusqu'à la pesanteur de 200 livres « pour y recevoir par le meunier les grains au poids et « rendre aux particulliers leur farine aussy au poids. » (2)

Malgré des règlements réitérés, notamment ceux de 1732 et de 1736, qui rappellent celui de 1439, dont nous avons parlé, (3) les plaintes des bourgeois, au sujet des moulins, étaient continues. Mais au moins y avait-il une balance pour constater et prévenir les fraudes. Il n'en était pas de même de celui de Danjoutin, qui appartenait au Chapitre, et auquel les habitants de cette communauté étaient assujettis. Le Chapitre refusait d'en mettre une, quoique requis par un acte du 13 janvier 1752, puis par un autre du 23 janvier 1756. Les habitants de Danjoutin, pour l'y forcer, se virent obligés de recourir à l'autorité du Conseil souverain. Un arrêt du 25 janvier 1759 condamna le Chapitre à mettre une balance dans son moulin banal pour y peser les grains que l'on y fait moudre et la farine qu'on en retire. (4) Nous pensons que, malgré sa mauvaise volonté, il se conforma à ce jugement.

On sait que l'industrie de la tannerie était jadis considérable : ceux qui l'exerçaient formaient, au sein de la bourgeoisie belfortaine, un élément très important par leur aisance et leurs relations. Les tanneries étaient le long de la rivière, entre la tour de l'Ecluse et celle de l'Horloge. Lors des travaux de Vauban, elles furent transférées au faubourg du Fourneau, près de la sortie des eaux du canal. Elles étaient encore, en 1731, au nombre de quinze, presque toutes en maçonnerie et élevées d'un étage sur rez-de-chaussée. (5) Une quarantaine d'années plus tard, elles n'étaient plus que quatre ! Les onze autres avaient forcément fait faillite après l'établissement, en vertu de l'édit

---

(1) *Ordonn. d'Alsace*, II, 504.

(2) Archives de Belfort, DD, 13.

(3) V. Chap. VI § II de cette *Etude*.

(4) *Ordonn. d'Alsace*, II, 518.

(5) Cf. *La ville et le château de Belfort en 1731* (Bulletin de la Société Belf. d'Emul., n° 4, 1877-79, p. 64).

royal du mois d'août 1759, d'un droit unique dans tout le royaume sur les cuirs tannés et apprêtés.

Puisque nous en sommes sur le chapitre de l'industrie à Belfort, nous ne devons pas passer sous silence le *Fourneau* et la *Forge*.

On coulait les gueuses dans un fourneau situé au faubourg de ce nom. (1) Le fer provenait des mines des environs, de Roppe principalement. D'après Descharrières, la forge était originairement vis-à-vis du Valdoie, entre la Savoureuse et l'Arsot. Elle fut ensuite transportée plus près de la ville, au-dessous de l'étang d'Offemont, qui prit alors le nom d'*Etang de la Forge*. L'usine fut agrandie et l'on construisit, à côté, des bâtiments pour y loger les ouvriers. Le fer que l'on y forgeait était d'excellente qualité, liant, malléable, prenant un beau poli et propre à toutes sortes d'ouvrages. (2) Il était exempt de tous droits, par arrêts du Conseil d'Etat du 24 février 1668 et du 10 février 1680. En 1735, il y avait dans cet établissement trois fourneaux avec des martinets pour la fonte ; on y fabriquait des plaques de foyers ou *taques*, des bombes, boulets et autres ouvrages de fonte de fer. (3)

Le 24 juin 1767, le contrôleur général de l'Averdy demanda à l'Intendant d'Alsace, M. de Blair, (4) des renseignements au sujet des corps de métiers et jurandes établis dans la ville de Belfort. Le premier, celui des marchands, dont nous avons parlé plusieurs fois, avait alors pour chef Bourgeois et pour secrétaire-receveur J. P. Clavey. Les aspirants à la maîtrise, fils de maître, ou qui épousaient filles de maître, payaient 10 livres, et ceux qui, reçus bourgeois, voulaient se faire agréger, payaient 20 livres, plus 2 liv. au secrétaire pour l'enregistrement. Les aspirants étaient obligés de faire apprentissage et de subir un examen. La police du corps était faite par un chef, quatre con-

---

(1) Nous avons encore vu dans notre jeunesse, des amas considérables de scories ou crasses de fer. On s'en servait pour empierrer le chemin du Fourneau, qui contournait le glacis, à gauche de la Porte de France.

(2) Cf. *Mémoire sur la ville de Belfort*, etc., rédigé en 1774 par l'Ingénieur en chef du génie TAVERNE DE LONGCHAMPS (Bull. de la soc. belf. d'émul., n° 8, 1886-87, pp. 69-89). — Ce mémoire a été réimprimé dans la *Notice sur l'Hist.*

seillers et un secrétaire-receveur, élus chaque année, et qui portaient la décision de leurs difficultés par devant les magistrats de la ville.

Les tailleurs n'avaient pas de statuts. Suivant un ancien usage, ils élaient annuellement entre eux deux maitres-jurés.

Les Statuts des cordonniers avaient été homologués au Conseil souverain provisionnellement, par arrêt du 3 décembre 1698 qui les renvoyait à se pourvoir au roi pour obtenir des lettres-patentes confirmatives. Un fils de maitre ne faisait pas de chef-d'œuvre et ne payait que deux livres de cire à la confrérie de Saint-Crépin.

Les boulangers non plus n'avaient que des statuts homologués provisionnellement par arrêt du 10 décembre 1681. Ils élaient entre eux un juré tous les ans, faisaient chef-d'œuvre, et l'on payait 5 livres pour les fils de maitre et 25 liv. pour les autres aspirants à la maîtrise.

Quant aux ouvriers du bâtiment : maçons, tailleurs de pierre et charpentiers, ils faisaient corps avec ceux de la Haute et de la Basse Alsace, et avaient obtenu, au mois de juillet 1747, des lettres-patentes, approuvant leurs statuts, homologuées au Conseil le 21 août suivant. L'élection annuelle des maitres-jurés avait lieu à Colmar, et le bailliage de Belfort en avait deux. Il se faisait chef-d'œuvre en ville comme au village, et les fils de maitre y étaient astreints comme les autres. En ville, les aspirants, s'ils étaient fils de maitre, payaient 24 livres, et 40 s'ils ne l'étaient pas. Au village, ils payaient, dans le premier cas, 15 livres, et 20 dans le second. (1)

---

## § VI

Le 6 mai 1768, la duchesse de Mazarin, en sa qualité de dame de Belfort, passa une convention avec le duc de Wurtemberg, comte de Montbéliard, « pour raison des vassaux, droits seigneuriaux qu'ils possédaient respectivement dans les différents « villages et territoires enclavés en Alsace et dans le comté de « Montbéliard. » Le duc abandonna ses possessions à Châtenois, Dorans et Botans, et reçut en échange celles de la duchesse à Dampierre-les-Bois, Nommay et Brogniard. Le roi de France

---

(1) Archives de Belfort, FF, 16.

sanctionna cet acte au mois d'août suivant, et le consumma, d'accord avec le duc de Wurtemberg, par l'échange de leurs droits de souveraineté sur les mêmes lieux. (1)

La mise en pratique de cette convention n'alla pas toute seule. Pendant les quelques années qui suivirent, il y eut, entre les gens de Madame de Mazarin et ceux du prince de Montbéliard, des tiraillements, des discussions, voire même des querelles, qui ne laissèrent pas d'être fort désagréables à l'une et à l'autre. C'est la baronne d'Oberkirch qui, dans ses intéressants *Mémoires*, nous l'apprend. Elle tenait ses renseignements du baron de Glaubitz qui, ayant passé quelques jours à Belfort, avait été témoin de quelques-unes de ces discussions. « Le baron, dit-elle, racontait cela fort drôlement, et entremêlait la question d'histoires sur Madame de Mazarin toutes plus curieuses les unes que les autres. La duchesse est certainement une des femmes les plus originales de ce siècle. Elle était belle, mais cette beauté ne lui a servi qu'à faire valoir celle des autres ; grande, forte comme une figure de cariatide, elle semblait toujours embarrassée de sa taille et de sa tournure. Elle avait de l'esprit, une fortune immense, et dépensait l'un et l'autre pour se faire moquer d'elle. On ne s'en faisait pas faute. » (2)

C'était en 1772 que le baron de Glaubitz égayait par ses « histoires » les habitués du salon d'Etupes, parmi lesquels Madame d'Oberkirch figurait au premier rang. Elle ajoute même, à ce sujet, que ces discussions entre les agents « inférieurs » et par trop zélés du prince de Montbéliard et de la dame de Belfort, sous prétexte d'honorer leurs maîtres, leur causaient de l'embarras. Elle entendit souvent son Altesse se plaindre de ces ennuis-là.

Parmi les agents « supérieurs » du comté, il y avait peut-être encore à cette époque François Fricot, le receveur des revenus, issu d'une famille originaire de Lorraine. Il fut le père d'un homme qui, plus tard, devint une des notabilités du département des Vosges. Nous devons en dire quelques mots en sa qualité de Belfortain.

---

(1) Cf. DUVERNOY, *Ephémérides du comté de Montbéliard*. n. 207.

François-Firmin Fricot naquit à Belfort le 11 octobre 1746. (1) Il fut d'abord avocat au Conseil souverain d'Alsace, en 1767 : puis, en 1776, procureur du roi au bailliage de Remiremont. Il fut successivement élu député du Tiers-Etat aux Etats généraux, devenus deux mois après Assemblée nationale constituante ; membre suppléant à la Convention, où il ne prit place qu'en juillet 1795 ; député au Conseil des Cinq Cents, secrétaire général du Ministère de l'Intérieur, etc. Le 1<sup>er</sup> septembre 1818, il fut autorisé à changer son nom de Fricot, qu'il trouvait sans doute trop trivial et ridicule pour être légué à ses fils, et à s'appeler Frécot. Il mourut à Château-Renard (Loiret), où il était juge de paix, le 7 août 1829, à l'âge de 84 ans. (2)

Un autre agent, dont Madame de Mazarin avait eu à déplorer la perte et qu'elle ne remplaça pas, fut Jean-François Gérard, son avocat fiscal, mort à Belfort le 3 septembre 1756, âgé de 66 ans. C'était un jurisconsulte de premier ordre en même temps qu'un érudit de grand mérite. Il fut un des correspondants de Schœpflin, l'illustre auteur de l'*Alsatiâ illustrata*, qui savait apprécier son savoir et ses services. Il répondit d'une manière remarquable à un questionnaire que le savant historiographe alsacien lui avait adressé le 11 décembre 1752 pour lui demander des renseignements sur l'état géographique du comté de Belfort en même temps que des éclaircissements sur des questions historiques douteuses ou controversées. (3)

---

(1) Voici son acte de naissance : *Franciscus Firminus, filius Dmni Francisci Fricot, receptoris proventuum comitatus Belfortensis, et Annae Franciscæ Harteman conjugum, natus est die 11<sup>o</sup> et baptisatus die 12<sup>o</sup> Octobris 1746, levantibus Dmno Francisco Bourquenot, filio Dmni Bourquenot, tabellionis Belfortensis, et Dmcellâ Maria Barbara Hingue, de Giromagny. PETITOT, vicarius.*

(2) Voir la biographie de F. F. Fricot dans les « Biographies vosgiennes » par FÉLIX BOUVIER (*Le département des Vosges de Léon Louis*, t. IV, p. 417).

(3) Le Bulletin de la soc. belf. d'émul. (2<sup>e</sup> année, 1874, pp. 15-28), a publié *in-extenso* ce mémoire de Gérard dans un article intitulé : *Schœpflin et l'avocat Gérard*, et signé J. D. (Jacques DIÉTRICH). — Il est dit, dans cet article que le successeur de Gérard fut Hubert-Nicolas Reiset, qui prenait le titre d'*Agent et receveur général*, ou celui d'*Intendant des affaires de la duchesse de Mazarin, en Alsace* et qui résidait à Colmar. Nous pensons qu'il y a erreur. L'avocat fiscal Gérard était chargé du contentieux, et Reiset de la recette des revenus. Les deux emplois étaient bien différents. On trouve dans les *Curiosités d'Alsace* (T. I. p. 84) une lettre de Schœpflin à Gérard, datée de Strasbourg le 11 décembre 1752 relative à ces éclaircissements. « Si je trouve moyen, dit-il en « la terminant, de rendre service à M. votre fils à Colmar, je me saisirai sûrement de l'occasion ». La ville de Belfort avait souscrit à l'*Alsatiâ illustrata*, et, le 12 décembre 1756, Schœpflin lui adressa de Colmar la quittance de la somme de 57 livres et 5 sols pour le 1<sup>er</sup> volume, en même temps qu'il lui accusait réception de sa souscription au second.



L'officier seigneurial le plus haut placé, celui qui avait les pouvoirs les plus étendus était le grand-bailli du comté. Il joignait à cette charge celle, non moins importante, de prévôt de la ville. Il remplissait également les fonctions de commissaire des guerres et des limites du Rhin.

Le prévôt François-Bernardin Noblat était par ses connaissances le digne successeur de son oncle François. Il s'était fait immatriculer à la Faculté de droit de l'Université de Strasbourg le 16 novembre 1730, et, le 29 novembre 1732, se faisait inscrire comme candidat au grade de licencié. La thèse qu'il soutint le 22 décembre montre quelle était la carrière qu'il avait en vue. Elle est intitulée, d'après la *Matricula candidatorum juris* : « *Quæstion. aliquot ex J. civili, canonico et feodali.* » (1) Ce titre résume ce qu'il tenait à savoir pour comprendre et résoudre toutes les questions civiles, canoniques et féodales qui pourraient se présenter à lui comme magistrat, fabricant et représentant du Seigneur. Au moment où il fut pourvu des charges bailliagères et prévôtales, il était encore jeune, et on l'a vu faire un zèle quelque peu exagéré lors de la transaction de 1742. Mais, sur les conseils de son oncle et avec l'expérience que donne la pratique des affaires, il sut se modérer suffisamment pour vivre en assez bonne intelligence avec les magistrats et ses autres administrés.

B. Noblat avait épousé le 29 avril 1737, Anne-Josèphe-Appoline (ou Appolonie) Schwilgué, fille du lieutenant-colonel du régiment de hussards de Berchiny, chevalier de Saint-Louis, et dont il eut plusieurs fils et filles. Un des fils, François, fit ses études de droit et fut inscrit à l'Université de Strasbourg le 11 Juin 1768, passa son examen oral le 28 avril 1770 et soutint sa thèse de licence (*de substitutionibus*) le 17 mai. Un autre, François-Marie-Pierre, devint commissaire des guerres et chevalier de Saint-Louis. Un troisième qui avait embrassé la carrière militaire, était capitaine de grenadiers dans le régiment suisse de Reinach au moment de la Révolution. (2)

(1) Cf. *Die alten Matrikeln der Universität Strassburg. 1621 bei 1793, bearbeitet von Gustav. C. Knod.* T. II. (*Die Matrikeln der Juristischen Facultät*).

(2) Il émigra en 1792 et alla habiter en Suisse, à Saint-Maurice (en Valais) avec sa femme, née Catherine de Bruges, fille d'un conseiller au Conseil souverain d'Alsace. Il n'en eut qu'une fille, qui épousa Alexandre-Jules de M...

Le prévôt Noblat acquit une belle fortune et se fit, par ses multiples fonctions et le crédit dont il jouissait, une magnifique situation, achetant des terres un peu partout aux environs de Belfort, à Méziré, à Morvillars, à Sevenans, à Moval, etc., mariant ses filles très avantageusement avec des fils de familles titrées, bien placés dans l'armée, la magistrature et les finances. Il fit construire le château de Sevenans, belle et vaste habitation, mais qui était fort loin de ressembler à « un manoir féodal », quoiqu'en ait dit un auteur belfortain. Il y avait néanmoins une chapelle, et ce fut dans cette chapelle que se célébra, le 4 mai 1765, au milieu d'un grand concours d'invités de distinction, la bénédiction nuptiale de Mlle Dieudonnée-Anne-Marie-Thadée Noblat avec le capitaine Antoine-Norbert d'Artus, ingénieur en chef, gouverneur de Huningue et de Landskron. (1)

son ami A. de Metz-Noblat (*Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1894, p. 215.) il est dit qu'un des ancêtres, le prévôt Melchior Noblat (né le 15 janvier 1644, décédé le 13 octobre 1713) avait fait, en 1690, ses preuves de noblesse. Ceci n'est pas exact. Il ne pouvait faire ces preuves, par la raison qu'il ne possédait en fait de parchemin que celui qui lui accordait à Belfort le droit de bourgeoisie. Comme il occupait une belle position, il fut compris, lors de l'établissement de l'*Armorial général de France* en 1695, parmi les 26 bourgeois belfortains susceptibles d'être annoblis, contre remboursement de 20 livres. Il se choisit, ou on lui donna les armoiries que nous avons décrites dans le chap. XIII § IV de cette *Etude historique*. Sa femme, née Bourquenot, paya la même somme pour avoir le droit de porter ces armes. Il en fut de même de son parent Jean-Pierre Noblat, secrétaire de la ville et prévôt de l'hôpital Sainte-Barbe, qui, pour ses 20 livres, eut aussi des armoiries. Les descendants de cette famille se les firent sans doute confirmer, en payant l'impôt, car elles étaient tout à fait personnelles ; à plus forte raison n'étaient-elles pas héréditaires. — Nous voyons encore deux membres de la famille Noblat, l'un, François-Xavier, conseiller au Conseil souverain d'Alsace en 1762 ; l'autre, Nicolas, bailli de Giromagny, en 1775 (on trouve ce nom sur les registres de la Faculté de droit de Strasbourg à la date du 7 Juin 1765).

(1) Nous croyons devoir transcrire ici l'acte de ce mariage (traduction, d'après le *Registre des mariages de la ville et de toute la paroisse de Belfort de 1753 à 1777*, qui donnera un aperçu des habitudes locales à cette époque : « L'an 1765, le 4 mai, après la publication d'un ban, tant à Huningue qu'à Belfort, la dispense des autres ayant été obtenue des R.R.S.S. Vicaires généraux de Bâle et de Besançon, aucun empêchement canonique n'ayant été découvert, M. Antoine-Norbert d'Artus, capitaine d'infanterie, ingénieur en chef, fils de feu noble S. Victor-Hyacinthe d'Artus, maréchal des camps et armées du Roi, de son vivant directeur des fortifications des villes et citadelles de l'Anjou, du Poitou, de la Saintonge, de la Gascogne, etc., et de feu dame

Vingt ans après, le 14 novembre 1785, le mariage de leur fille, Mlle Marie-Louise-Appoline d'Artus, avec Pierre-Louis, comte de Fontenay, officier au régiment de cavalerie *Royal-étranger*, fut célébré dans cette même chapelle du château de Sevenans.

Quelle différence entre l'époque, bien rapprochée pourtant, où la culture intellectuelle n'existait que chez quelques rares membres du clergé et deux ou trois procureurs ou avocats, et celle qui nous occupe !... Un grand nombre de jeunes Belfortains quittaient le foyer paternel pour aller conquérir des grades dans des Universités plus ou moins éloignées. Les étudiants en théologie ou en médecine se rendaient pour la plupart à la vieille Université franc-comtoise que Louis XIV avait transférée de Dôle à Besançon. Quelques futurs médecins n'hésitaient pas cependant à affronter les fatigues et les dépenses d'un plus long voyage pour aller suivre les cours de la célèbre école de Montpellier. (1) Quant aux études de droit, c'était à l'Université de Strasbourg qu'on allait, et il est vraiment curieux de voir, dans les registres-matricules, le nombre considérable de ceux qui se faisaient inscrire à la Faculté de Droit.

L'esprit de chicane était-il donc si prononcé dans notre ville pour pouvoir occuper tant d'avocats et de procureurs ? On pourrait croire, avec une certaine vraisemblance, que ces procès incessants, irritants, désastreux pour les finances communales, ne furent pas étrangers à la détermination que prirent bien des

« R.S. François de Morière, prêtre et chanoine de Belfort, qui a donné aux  
« susdites parties unies la bénédiction nuptiale, du consentement et par délé-  
« gation du S. Pierron, curé et chanoine de Belfort. Témoins : SS. Claude-  
« Félix Demasse, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, ingénieur en  
« chef des fortifications des ville et citadelle de Belfort ; Ponce Bouthiers de  
« Catus, chevalier de Saint-Louis, capitaine en retraite du régiment d'Aubigny ;  
« Alexandre-Dominique-Eusèbe Schwilgué, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-  
« colonel de cavalerie en retraite ; Jean-Jacques-François-Théodore Barbier de  
« Tinan, percepteur des contributions à Strasbourg, qui ont signé avec les  
« époux ».

Quatre autres filles de B. Noblat se marièrent : 1° Marie-Françoise-Xavière, avec J.-J.-Théodore Barbier de Tinan, de Strasbourg, le 13 août 1765 ; 2° Catherine-Elisabeth, avec Michel-Jacques de Michelet, conseiller au Conseil souverain d'Alsace, le 14 février 1768 ; 3° Marie-Anne, avec François de Girardie, le 17 avril 1768 ; 4° N., avec François-Antoine Queffemme, conseiller à la Cour souveraine de Colmar, en 1770.

(1) Nous trouvons, parmi les inscriptions de la Faculté de Médecine de Strasbourg, celle de Melchior Chardoillet, le 29 mars 1731, qui passa sa thèse « de incubo », sous la présidence de J. Saltzmann, le 4 octobre 1734, et celle de Joseph Chardoillet, inscrit le 13 février 1779, qui disputa, le 22 septembre 1784, *de alimentorum abusu*, et fut examiné sur l'utilité de l'inoculation des varioleux (J. Pfeffinger, promoteur ou président de thèse).

familles à lancer leurs fils dans les études de la jurisprudence et dans les règles de la procédure, afin de pouvoir plaider et se défendre en connaissance de cause le cas échéant. De 1720 à 1750, sept jeunes Belfortains se firent inscrire à la Faculté de Droit de Strasbourg. De 1750 à 1780, c'est-à-dire pendant une même période de trente ans, il y en eut trente-et-un. Il est vrai de dire que sur ce nombre quinze seulement soutinrent leur thèse et furent admis à la licence. C'est déjà beaucoup pour une aussi petite ville.

Voici, d'après l'ouvrage de G. Knod (*Die alten Matrikeln*, etc.) les noms de ceux qui, parmi ces quinze, acquirent une notoriété plus ou moins grande dans notre histoire locale. Nous les faisons suivre de la date de leur immatriculation et de celle de leur réception à la licence.

François Bourquenot, dont nous allons parler comme successeur du prévôt Noblat (15 novembre 1751 — 27 avril 1754); François-Xavier Besançon (23 juillet 1765 — 2 août 1766); Jacques-Christophe Keller (26 sept. 1768 — 17 fév. 1770); Jean-François-Philibert Rossée (4 mars 1767 — 8 fév. 1769); Jean-Pierre Coquerille (1<sup>er</sup> oct. 1768 — 27 oct. 1769); Gaspard Ventrillon (7 oct. 1769 — 20 avril 1771); Jean-Pierre Lacroix (17 déc. 1771 — 10 sept. 1773); François-Auguste Roussel (16 déc. 1775 — 20 mars 1777); François-Xavier-Ignace Delaporte (19 janv. 1776 — 8 juin 1776); Jean-Baptiste Antonin (22 févr. 1780 — 15 sept. 1781).

Nous avons dit précédemment que la vieille maison de ville de la rue de l'Etuve avaient été achetée en 1770 par l'abbé Pieron, curé de Belfort. Il projetait d'y établir une école de filles dirigée par des religieuses.

Né au Fourneau, d'une ancienne famille belfortaine, vers 1725, François-Félix Pierron fit ses études au séminaire de Besançon et fut ordonné prêtre en 1750. Il demeura quelque temps dans cet établissement comme professeur, mais la faiblesse de sa santé l'obligea de revenir dans sa ville natale. Il y fut nommé vicaire, et, deux ans après, devint curé de Réchésy, où il resta six ans. La mort de l'abbé Fournier, survenue le 28 février 1759, laissa vacantes une prébende de chanoine et la place de curé de Belfort. Il fut appelé à l'un et à l'autre pour

conçu d'établir des religieuses pour l'éducation des jeunes filles des différentes classes de la société. C'est dans ce but qu'il fit, par acte du 30 octobre de cette année, l'acquisition de la maison de l'Etuve, qui appartenait alors au capitaine d'infanterie Villot de Grand-Pré, comme héritier de la veuve Bataillon. Dès l'automne de l'année suivante (1771), des religieuses de l'Instruction chrétienne, dites de *Ste-Catherine* ou de la *Présentation Notre-Dame*, furent appelées par le curé Pierron et firent profession au mois de mars 1772, avec la permission de l'Ordinaire diocésain (1). Lui-même rédigea les règles pour les maitresses et les novices, et le cardinal de Choiseul-Beaupré les approuva le 25 du même mois (2). Riches et pauvres devaient être admises à l'école, les pauvres surtout. Il y avait des élèves pensionnaires et des externes, et différentes classes où l'on enseignait à lire, à écrire et à calculer, à faire quelques ouvrages à l'aiguille et à tenir un ménage, en même temps qu'on y apprenait le catéchisme du diocèse et les principes des mœurs (3).

Le 29 février 1772, l'abbé Pierron céda à la ville l'école qu'il venait de fonder (4). Des lettres-patentes de 1774 confirmèrent cette fondation.

Cette école de filles demeura pendant de longues années la seule. Elle fut, dans la suite, tenue par les sœurs de la *Provi-*

(1) Voici les noms des quatre premières sœurs institutrices de l'école communale des filles : Madame Anne-Marie Huberland, veuve de Louis Moser ; mesdemoiselles Germaine Monnot, Rose Monnot et Françoise Maréchal. Elles furent nommées, choisies et préférées à toutes autres par les magistrats pour y faire le fond de la communauté naissante.

La veuve Moser était une ancienne vivandière de régiment, établie à Belfort, comme aubergiste. Après avoir conservé dans la licence des camps une âme angélique, elle se consacra, après la mort de son mari, au nouvel institut et y porta tout son vaste mobilier. (Cf. DESCHARRIÈRES, *Essai sur l'hist. littér. de Belfort*, p. 77).

(2) V. les règlements pour les sœurs et les novices dans l'*Histoire de la vie de M. François-Félix Pierron, chanoine-curé de Belfort, mort en odeur de sainteté*, par un de ses commensaux ; 1 vol. in-18, Strasbourg, impr. J.-L. Heitz, 1825, av. un portrait (lith. de F. M. Boehm). A la fin de l'exemplaire appartenant à la bibliothèque de Belfort se trouve la copie manuscrite d'une lettre écrite par l'abbé Petit, curé de Bermont, et neveu de l'abbé Pierron, à sa sœur, religieuse de Sainte-Claire, à Salins, au sujet de la mort de leur oncle.

(3) DESCHARRIÈRES, *Essai*, etc. p. 116 (not. 37 et 38).

(4) Voici quelle était en 1772 la composition du magistrat : François Bourquenot, prévôt ; George Delaporte, maître-bourgeois ; Charles Clavey, Jean-Pierre Thomas, François Rossée, Jean-Baptiste Touvet, Michel Moissonnier, André Rey, Louis Ventrillon et Joseph Donzé.

L'acte de cession a été publié intégralement dans le journal *La Croix de Belfort* (nos des 22 et 29 avril 1894), sous le titre « Un document sur l'enseignement à Belfort. Titre de cession faite par M. le curé Pierron, le 20 février 1772, d'une maison située près de la Glacière, rue de l'Etuve, laquelle était destinée aux sœurs de l'Instruction chrétienne ».

dence, dont la maison-mère est à Portieux, dans les Vosges. On les appelait, à Belfort, les *Sœurs noires*, et leur établissement fut toujours dans la rue de l'Etuve ; on y accédait également par la ruelle ou impasse de l'Arsenal.

Les rares Belfortains de notre génération ont conservé, et conserveront pendant le temps qui leur reste à encore vivre, un affectueux souvenir de sœur Ludiwine, la supérieure d'alors, et surtout de la bonne sœur Augustine, qui avait soin des tout petits.

## § VII

En janvier 1772, Bernardin Noblat vendit pour 10,000 livres à François Bourquenot, fils de l'ancien tabellion général du Comté, l'office de prévôt, qu'il avait lui-même acquis de son oncle pour 3000 liv. (1) La différence était grande, on en conviendra, et le nouveau prévôt ne trouva pas que les émolumens

(1) B. Noblat, afin de pouvoir donner tous ses soins à ses grandes propriétés et les faire mieux valoir, voulait se retirer à Sévenans. C'est pourquoi il avait successivement résigné ses fonctions publiques. Il avait été remplacé comme subdélégué de l'Intendant et commissaire des guerres par Jean-Charles-Prudent d'Autemarre d'Ervillé, et le roi lui accorda, en récompense de ses bons services, la croix de chevalier de Saint-Louis. L'ancien prévôt mourut dans son château de Sévenans, le 17 juin 1792. Voici, d'après les registres paroissiaux de Bermont, son acte de décès et de sépulture, dont nous devons la copie à l'extrême obligeance de M. l'abbé Mareschal, curé de Bermont : « M. François-Bernardin Noblat, ayant la décoration militaire, ancien commissaire des guerres, époux de dame Anne-Appolonie-Joséphine Schwilgué, âgée de soixante et dix-huit ans, après avoir reçu les sacrements, est mort le dix-sept juin à Sévenans, et a été enterré vingt quatre heures après son décès, l'an mil sept cent quatre vingt douze, en présence de M. Marie-François-Pierre Noblat, son fils, commissaire des guerres et ayant la décoration militaire, et M. François-Antoine Queffemine, son gendre, ci-devant, conseiller à Colmar, qui signent, THOVÉ, curé ».

Noblat et sa femme, décédée le 27 avril 1797, reposent sous la même tombe, dans le cimetière de Bermont. F. P. Noblat, dont il est question dans cet acte, était en 1787, commissaire des guerres à Strasbourg et en 1790 à Landau. Il est dénommé dans les *Etats militaires de France* de l'époque : Noblat de Morvillars. Il était né à Belfort le 10 juin 1752. Pendant qu'il habitait Landau, il fut élu, le 31 août 1791, le 6<sup>e</sup> sur 9, par 330 voix (611 votants), député du Bas-Rhin à l'Assemblée législative. Il donna sa démission, le 29 septembre suivant, par une lettre ainsi conçue : « Je déclare que je me démetts de la place de député à l'Assemblée nationale, à laquelle j'avais été nommé par le département du Bas-Rhin ; je prie en conséquence celui à qui il appartient de vouloir bien me faire remplacer par le suppléant ». Il venait d'être nommé auditeur de la 6<sup>e</sup> division militaire. Ordonnateur en chef de l'Armée du Rhin, 5 Octobre 1792, il

de sa place répondissent à l'idée qu'il s'en était faite, d'autant plus qu'il n'avait pas, comme ses prédécesseurs, des fonctions publiques d'un bon rapport, telles que celles de subdélégué et de commissaire des guerres. Il n'avait donc qu'à chercher à faire rendre à sa charge tout ce qu'elle était susceptible de produire.

La transaction de 1742 était un obstacle qu'il fallait vaincre avant de pouvoir revenir sur les contestations antérieures et en susciter de nouvelles. (1) Bourquenot persuada à la duchesse de Mazarin que cette transaction avait blessé ses droits. Celle-ci présenta requête au roi et demanda qu'elle soit déclarée nulle, comme ayant été faite sans la participation de la seigneurie. Les Magistrats, à qui la requête fut communiquée, prêtèrent les mains à cette demande; ils ne pouvaient que gagner à être remis dans leur ancien état. Du consentement des parties, le Conseil d'Etat rendit, le 27 avril 1774, un arrêt qui cassa la transaction, remit les choses au même état qu'elles étaient auparavant, et renvoya les parties sur le fond des contestations à se pourvoir au Conseil d'Alsace. Cette cassation faisait revivre la commission de 1737 et l'opposition que les Magistrats avaient formée, le 4 septembre 1739, à l'arrêt du 21 août et qui en avait suspendu l'exécution. (2) Nous avons parlé de ces incidents en leur temps.

Ce renvoi fut loin de satisfaire le prévôt. Il espérait bien obtenir, appuyé comme il l'était par Madame de Mazarin, un règlement conforme à ce qu'il demandait, et cela sans forme de procès, c'est-à-dire sans entendre le magistrat. Aussi ne se pressa-t-il pas de se pourvoir. Il préféra attendre une occasion plus favorable.

On voit combien étaient tendus les rapports entre le prévôt seigneurial et les magistrats. Le prévôt était d'un caractère dominateur et entêté, d'un esprit très-entier, d'un orgueil extra-

n'est pas indiquée dans son dossier (*Archives de la Guerre*). Son frère était en 1787 lieutenant au régiment de *Reinach*, alors en garnison au Fort-Louis, et en 1790, capitaine des grenadiers au même corps, à Maubeuge.

(1) Cf. *Mémoire pour les Maître-Bourgeois-Régent, Magistrats et Conseil de la ville de Belfort, demandeurs; contre le sieur Bourquenot, prévôt seigneurial à Belfort, et M. le duc de Valentino, prenant son fait et cause, défendeurs*. Br. in-4° de 106 p. Impr. de Delaguerre, Paris 1787.

(2) *Mémoire pour les Maître-Bourgeois et Magistrats de la ville de Belfort, demandeurs en opposition; contre M<sup>e</sup> Bourquenot, prévôt de ladite ville, défendeur en ladite opposition*. In-4° de 48 p. Colmar, de l'impr. de J. H. Decker, s.d. (1783).

ordinaire. Tout faisait prévoir que si la lutte avait lieu, elle serait vive et obstinée.

Mais voici venir un moment plus critique que jamais dans la vie municipale de Belfort.

D'après un dénombrement fait le 15 juillet 1774, il y avait une population de 5742 habitants, y compris 1503 hommes de troupes et 29 capucins et religieuses hospitalières (1).

L'esprit public était loin de ce qu'il était jadis. Il n'y avait plus la même unanimité de vues dans la bourgeoisie. Comme cela se passe d'ordinaire, les anciens voyaient d'un œil assez méfiant les nouveaux venus. Ceux-ci voulaient s'immiscer aux affaires communales, jouer leur rôle, prétextant — ce qui était juste au fond — qu'ils en avaient le droit et le devoir, puisqu'ils étaient soumis aux mêmes charges. C'est pourquoi les compétitions étaient devenues plus vives, les rivalités plus profondes, les intrigues plus ardentes qu'en 1718. A cette époque, les magistrats eux-mêmes avaient pris l'initiative d'une réforme électorale. En 1769, les dissentiments entre les bourgeois et les magistrats en fonctions devinrent tels qu'il fallut ajourner les élections. Un procès s'ensuivit, et pendant qu'il s'instruisait au Conseil souverain la justice fut rendue par les mêmes magistrats, qui jouirent provisionnellement d'une permanence contraire aux privilèges de la ville et préjudiciable à l'intérêt général et au bien public. L'intendant et son subdélégué firent rapports sur rapports et, en fin de compte, le roi, voulant mettre un terme à une pareille situation, rendit, en son Conseil tenu à Versailles le 17 septembre 1774, l'arrêt suivant :

« Ordonne Sa Majesté que dans lesdits derniers jours du mois  
« de décembre prochain il sera procédé par devant le sieur  
« Intendant et commissaire départi en Alsace, ou par devant  
« celui qu'il pourra commettre à cet effet, au renouvellement du  
« Magistrat de Belfort, en conservant au moins un des anciens :  
« et qu'à cet effet, et conformément à ce qui est prescrit par  
« l'arrêt du 27 octobre 1719, les bourgeois ayant droit de suf-  
« frages seront partagés en quatre corps par un rolle qui en  
« sera dressé quelques jours avant celui de l'élection ; qu'il sera  
« ensuite élu dix bourgeois de chaque corps pour composer le  
« nombre de quarante électeurs dont Sa Majesté veut et ordonne



« qu'après le choix fait desdits électeurs, ils seront tenus de  
« prêter serment devant led. Sieur intendant et commissaire  
« départi, ou celui qui aura été par lui commis ; après quoy, ils  
« procéderont seuls et à l'exclusion de tous autres bourgeois à  
« l'élection desdits magistrats. Veut Sa Majesté que le prévôt  
« de la ville, avec les deux plus anciens conseillers soient placés  
« à la tête de la première division ; le maitre-bourgeois avec les  
« troisième et quatrième conseillers à la tête de la seconde, et  
« deux des quatre conseillers restans à la tête des troisième et  
« quatrième divisions. Sa Majesté veut en outre que les Magis-  
« trats ainsi élus restent en place pendant leur vie, conformé-  
« ment à ce qui a lieu dans les autres villes d'Alsace, et que  
« lorsqu'ils viendront à mourir ou à donner leur démission il  
« soit procédé à l'élection de leurs successeurs dans la même  
« forme que celle ci-dessus prescrite. Ordonne pareillement Sa  
« Majesté qu'aussitôt après l'élection qui aura lieu au mois de  
« décembre prochain, et en présence du commissaire qui y  
« aura présidé, les neuf Magistrats élus procéderont entr'eux  
« au choix du maitre-bourgeois, qui ne pourra être changé que  
« tous les trois ans, pour être remplacé par un autre des dits  
« Magistrats, à moins qu'il ne soit continué dans ladite charge  
« à la pluralité des voix, et dans le cas de remplacement, ledit  
« maitre-bourgeois remplacé prendra, dans le Magistrat, le  
« rang de premier conseiller. Supprime au surplus Sa Majesté  
« la place de maitre du commun, et enjoint au sieur intendant  
« et commissaire départi en sa province d'Alsace de tenir la  
« main à l'exécution du présent arrest. »

Si nous avons transcrit cet arrêt malgré sa longueur, c'est parcequ'il constitue un document très-important dans l'histoire municipale de notre ville. Sous le prétexte fallacieux que « les lettres de Renaud de Bourgogne de 1307 doivent être exécutées selon leur forme et teneur », il portait une profonde atteinte à la charte constitutionnelle, bien plus grave encore que celle que lui avait fait subir l'arrêt de 1719. Sapée tout à la fois par l'autorité royale et le pouvoir seigneurial, elle sera bientôt lettre morte. Peut-on l'empêcher de le devenir ? Ce n'est guère possible. Elle subit la loi de l'évolution, démontrant par ses lentes

Quelques mois avant que le Conseil d'Etat n'ait pris sa décision, les Magistrats s'étaient occupés d'une question qui contrastait singulièrement avec la gravité de la situation dans laquelle on se trouvait, mais qui prouvait bien que, dans quelque cas que ce soit, l'estomac n'entend perdre jamais ses droits.

Il s'agissait de rétablir le « repas du Magistrat » et les étrennes dites « de l'élection du Magistrat. » Voici en quoi cela consistait : il était d'usage très-ancien que les magistrats fissent ensemble un repas aux frais de la ville, à la fin de l'année, lors du renouvellement du Conseil. Il avait toujours eu lieu, qu'il y ait eu ou non un changement dans le corps. Il était un autre usage, établi depuis que la ville était devenue place de guerre, celui de donner à la même époque des oranges et des citrons pour étrennes aux officiers de l'Etat-major.

La dépense du repas était portée sur les comptes à la somme de 90 livres, et celle des étrennes à 60. Sous prétexte qu'il ne se faisait plus d'élection depuis qu'il s'était élevé une contestation, indécise au Conseil d'Etat, l'Intendant avait rayé ces deux articles dans le compte de 1771.

Pendant le séjour que ce haut fonctionnaire fit à Belfort au mois d'octobre 1773, les magistrats réclamèrent. Il leur répondit que la dépense serait rétablie dans le compte de 1772, mais la contestation n'étant pas encore résolue, il crut devoir la rayer de nouveau, sauf aux magistrats à lui faire leurs observations par requête pour se faire autoriser. C'est ce qu'ils firent vers le milieu de 1774.

Fort heureusement pour eux, survint, en septembre, l'arrêt qui tranchait la question, et bientôt après, le 23 novembre, l'Intendant décida que « la dépense des deux articles continuerait « comme du passé et qu'elle serait rétablie dans les comptes de « 1773 pour les deux années antérieures. » (1)

L'Intendant de Blair nomma, le 6 novembre, son subdélégué d'Ervillé pour faire exécuter l'arrêt qui venait d'être rendu, et l'élection des 40 notables eut lieu le 29 décembre. Le prévôt, les magistrats et tous les bourgeois avaient été invités, par écrit, à se rendre à 9 heures du matin dans la grande salle de l'hôtel-de-ville. M. d'Ervillé fit, sur le rôle qu'il avait fait préparer d'avance suivant les numéros des maisons, l'appel des

---

(1) Archives de Belfort. CC. 30 bis.

bourgeois qui étaient rassemblés. 176 répondirent à l'appel. Ils furent partagés en 4 sections de 44 chacune, qui passèrent séparément dans la Chambre du Conseil pour nommer les notables. Après le recensement des votes eut lieu la proclamation des élus de la bourgeoisie chargés de désigner les neuf conseillers.

Le même jour, à 3 heures de l'après-midi, les 40 notables se réunirent et prêtèrent, entre les mains du subdélégué, le serment « de donner leurs voix pour être magistrats à ceux de leurs « cobourgeois qu'ils croiraient des plus affectionnés au service « du Roy et les plus capables d'administrer la justice et de « veiller aux intérêts de la ville », puis chacun déposa les neuf suffrages nécessaires pour les neuf magistrats à élire. Après contrôle par le secrétaire de la ville, Joseph Royer, les neuf bourgeois furent proclamés dans l'ordre suivant :

Georges Delaporte, qui a eu 38 voix ; Blétry, l'ainé, 32 ; Charles Clavey, 27 ; J. L. Ventrillon, 24 ; Thomas père, 23 ; Touvet, 22 ; Rey père 22 ; Boyer, 22 ; Donzé, 21.

Cette fois, les Neuf Bourgeois devenaient magistrats inamovibles. A la fin de la réunion le prévôt Bourquenot prit la parole, disant « qu'il s'était soumis, en ce qui le concernait, et en votant à la tête de la première colonne des notables, aux dispositions de l'arrêt du roi, mais qu'il faisait observer que dans toutes les élections précédentes les suffrages avaient toujours été recueillis par le prévôt. Il demandait, en conséquence, qu'il lui fut donné acte de sa protestation contre l'innovation faite à cet égard dans l'élection actuelle. » Ce qui fut accordé.

Le lendemain, le Conseil des Neuf procéda au choix du maître-bourgeois, et ce fut Georges Delaporte qui, d'un consentement unanime, fut nommé pour remplir cette place, qu'il avait déjà occupée presque sans interruption pendant quarante ans, alors qu'elle était sujette à un renouvellement annuel. (1)

---

(1) Né à Belfort le 24 décembre 1711, de Jean-Pierre Delaporte et Marie-Anne Chardoillet, mort le 17 mars 1785. C'était le frère de l'abbé Joseph Delaporte et de l'avocat François. Il avait épousé le 19 mars 1735 Pauline Brisseaux. — On sait qu'autrefois les noms propres n'avaient pas d'orthographe et que, très souvent dans un même acte, ils étaient écrits différemment. C'est ainsi que *Delaporte* s'écrivait encore *de Laporte, de la Porte ou Laporte*. Cette famille, qui entra dans la bourgeoisie belfortaine dès 1663 devint bientôt très nombreuses et marqua parmi les plus fortunées. Un de ses membres, Thomas, fut du nombre des anoblis de 1696, avec Melchior Noblat.

Joseph Delaporte, né le 19 janvier 1714, embrassa d'abord l'état ecclésiastique qu'il quitta pour suivre la carrière des lettres. Il se fixa à Paris et devint

Ces opérations électorales furent ratifiées, le 24 janvier 1775, par l'Intendant de Blair.

L'arrêt qui modifiait si profondément la magistrature belfortaine était signé par Louis XVI, monté sur le trône après la mort de son grand-père. Il fut sacré à Reims, et à l'occasion de son couronnement il y eut, le 2 juillet 1775, une illumination générale, avec des *Vives le Roy* aux fenêtres, en signe de réjouissance. (1)

le compilateur bien connu, auteur du *Voyageur François* et de plusieurs autres ouvrages. Il mourut dans cette ville le 19 décembre 1779, léguaux aux pauvres de Belfort une partie de sa fortune.

Son frère François était né le 5 novembre 1709. Il se fit recevoir avocat au Conseil souverain, et épousa le 16 avril 1737 Marie Genty, fille d'un ancien bailli de Rougemont, propriétaire à Giromagny. Il en eut plusieurs enfants, dont trois fils et une fille sont plus ou moins connus : François, Ignace, Sébastien et Elisabeth. L'avocat Delaporte mourut le 7 janvier 1792, âgé de 82 ans. Ce fut lui qui, en 1784, succéda à Lang comme défenseur des magistrats et bourgeois dans le procès contre le prévôt Bourquenot, procès que la Révolution se chargea de terminer.

Nous croyons devoir dire quelques mots sur chacun de ses quatre enfants. 1<sup>o</sup> L'aîné, François Laporte (ou de Laporte), avocat, épousa le 3 octobre 1775, en l'église Saint-Martin, de Colmar, Joséphine-Geneviève Golbéry, née le 7 octobre 1759, dont il eut un fils et une fille. Il fut nommé d'emblée commissaire des guerres le 15 septembre 1792, et en exerça les fonctions jusqu'à sa mort, survenue à Strasbourg le 25 ventose an II, après un an, 5 mois et 29 jours de service, d'une maladie contractée en soignant les blessés. Sa veuve put dès lors obtenir une petite pension, grâce à l'influence de son beau-frère Sébastien, alors membre de la Convention nationale. Son fils, François-Auguste de Laporte, né à Strasbourg le 9 décembre 1790, devint lieutenant-colonel d'Etat-major, adjoint au maire de sa ville natale (mort en 1860). — 2<sup>o</sup> Ignace ne fit pas honneur à sa famille. Il soutint sa thèse de licencié en droit le 21 juin 1776; elle était intitulée *de Silentio*. Il fut aussi nommé commissaire des guerres. Son dossier, déposé aux archives administratives de la Guerre, montre qu'il tourna très-mal. Il fut, en effet, réformé vers 1806, puis accusé de concussion et d'escroquerie et condamné par le Conseil de guerre de la 2<sup>e</sup> Division militaire, le 28 janvier 1808, à la destitution et à six mois de prison. Une note de police, annexée à son dossier, dit « qu'il parlait avec assurance et très-bien ». Il vint, un jour, montrer son talent oratoire, à l'occasion d'une distribution des prix aux élèves des écoles primaires de la ville de Belfort, et donner à ses jeunes concitoyens des leçons de morale, d'honneur et de vertu patriotique. Tel était pourtant le personnage, « vir non bonus » mais « dicendi peritus », chargé par la municipalité belfortaine de prêcher la vertu aux écoliers, à la fête de 1<sup>er</sup> vendémiaire an VIII. Que ne prêchait-il d'exemple, et surtout que ne se conformait-il au titre de sa thèse : « du Silence » ? — 3<sup>o</sup> Sébastien était avoué à Belfort quand éclata la Révolution. Comme il était le plus jeune de la famille, et partant le plus enthousiaste, il se jeta tête baissée dans le mouvement révolutionnaire. Il fut député à l'Assemblée législative, puis membre de la Convention nationale, où il fut d'abord terroriste, puis thermidorien. Nous avons autrefois essayé d'esquisser, dans la *Revue d'Alsace*, une biographie de ce Belfortain célèbre. Mais nous faisons aujourd'hui des réserves à ce sujet. La vie de Séb. Laporte ne nous était pas alors suffisamment connue. Nous avons pu depuis, éclaircir bien des points obscurs, et si nous y sommes parvenu c'est grâce aux soins d'un très obligeant ami qui a cherché à notre intention et trouvé de nombreux renseignements tant aux archives nationales qu'à celles du Ministère de la Guerre. Nous espérons les publier un jour. — 4<sup>o</sup> Elisabeth a épousé, le 22 juin 1767, Anthelme Fouët de Conflans, quartier-maître du régiment de cavalerie *Royal Normandie*, fils d'un avocat à la Cour de Paris.

(1) Arch. de Belfort, BB. 12.

Les dissensions intestines avaient été trop vives et trop persistantes pour que le calme et l'harmonie puissent renaître dans les esprits du jour au lendemain. Bourquenot n'était pas l'homme voulu pour faire l'apaisement. Peut-être François Noblat, en semblable occurrence, y serait-il parvenu. La désunion continua donc à régner au sein de la bourgeoisie. Les mécontents ne s'en tinrent plus à des bavardages médisants et à des insinuations malveillantes. Ils procédèrent par voie de dénonciations, et bientôt un groupe de 22 « particuliers » adressèrent au roi, « au nom des habitants », un mémoire contre les magistrats, contenant 8 chefs différents de plaintes, la plupart concernant l'administration des revenus patrimoniaux de la ville et l'augmentation de diverses impositions.

Les plaintes, adressées au ministère, furent transmises au Conseil d'Etat pour y être examinées, et en attendant qu'elles le soient, une ordonnance royale du 5 décembre 1776 défendit très expressément aux magistrats de procéder à aucune élection, sous quelque prétexte que ce puisse être, jusqu'à ce que Sa Majesté ait prononcé sur les plaintes portées contr'eux, et ce sous peine de déchéance.

L'ordre du roi fut communiqué, le 24 décembre, aux magistrats assemblés à l'Hôtel-de-ville par Jean-Henri de Belonde, qui avait succédé, depuis peu de jours, comme subdélégué et commissaire des guerres, à M. d'Ervillé, devenu ordonnateur au Ministère de la Guerre.

Le nouveau fonctionnaire, originaire de la Mothe-Dallé, en Guyenne, était commissaire des guerres au département de Strasbourg quand il fut désigné pour Belfort. Il avait passé, le 4 du même mois, à l'Université strasbourgeoise, avec dispenses, sa thèse de licencié en droit.

Le 27 août 1778, le Conseil d'Etat rendit un arrêt qui déclarait mal fondées et calomnieuses les plaintes que vingt-deux particuliers s'étaient permis de porter contre l'administration municipale.

Comme corollaire de cette sentence deux conseillers, Boyer et J.-L. Ventrillon, furent, par ordre royal daté de Versailles, le 16 septembre 1778, interdits de leurs fonctions pendant trois ans. Il leur était défendu de s'immiscer, pendant ce temps, directement ou indirectement, dans l'administration de la ville, sous peine de désobéissance.

Un ordre du même jour enjoignit à deux bourgeois, Genty et l'avocat Rossée, de quitter la ville dans un délai de huit jours, et de s'en éloigner de 20 lieues au moins. S'ils étaient trouvés à une moindre distance, ils seraient punis comme réfractaires.

A la fin de 1778, naquit une petite princesse de France, Marie-Thérèse-Charlotte. Le lieutenant de roi, M. de Cerney, fut avisé de l'heureux accouchement de la reine par une lettre du 19 décembre, qu'il transmit au Conseil des Neuf. Le Conseil, « voulant donner des preuves de la joie que cet heureux événement a causé au roi et à ses sujets », ordonna qu'une illumination aurait lieu le 17 janvier 1779. Le Magistrat fit mettre, aux frais de la ville, des lampions à toutes les fenêtres des maisons donnant sur la Place d'Armes, « avec des pots-à-feu aux quatre coins d'icelle, et deux devant l'Hôtel-de-ville. » Cette soirée coûta 291 liv. 10 sous. (1)

La sévérité du Gouvernement porta ses fruits, et, le 1<sup>er</sup> mars 1779, le Magistrat écrivit au prince de Montbarey pour le prier de demander la révocation de l'ordre du roi. « L'éloignement, « dit-il, où se trouvent de leurs familles, depuis environ six « mois, les sieurs Rossée et Genty, en vertu d'ordre du Roi, « pour avoir occasionné des troubles en cette ville, nous fait « prendre la liberté de prier Votre Grandeur de leur accorder « la révocation de l'ordre de Sa Majesté, dans l'espérance que « cette punition les rendra raisonnables. Nous sommes persua- « dés qu'ils veulent être tranquilles ; les particuliers qui sui- « vaient leurs impressions le seront également. » Le 21 avril, l'ordre fut révoqué, et l'Intendant d'Alsace, Antoine de Chaumont de la Galaizière, successeur de M. de Blair, adressa à Genty et à Rossée notification de la mesure de clémence prise à leur égard.

Le 28 décembre, une triple élection fit entrer au Magistrat Louis-Séverin Roussel, Balthazard Viguier et Charles Bourrier. Le Conseil crut le moment venu d'implorer de nouveau la clémence royale et de demander la réintégration de Boyer et de

---

(1) Archives de Belfort, BB. 12 et CC. 30 bis. — Il y eut encore en octobre de cette année 1779, une illumination en jouissance des succès remportés aux Antilles sur les Anglais. Ces illuminations revenaient à la ville presque toujours

Ventrillon dans leurs fonctions municipales. Le 2 janvier 1780, il adressa une supplique au prince de Montbarey, lui affirmant que les deux conseillers paraissaient avoir un sincère repentir pour avoir pris part à des plaintes injustes qui ne pouvaient tendre qu'à nuire au bien du service et à troubler le repos public, et promettant pour l'avenir une conduite sérieuse, réfléchie et plus régulière ; leur retour dans leurs fonctions produirait dans la ville un excellent effet.

Le roi accueillit favorablement la demande du Magistrat, et, le 12 février, révoqua son ordre du 16 septembre 1778. Les deux conseillers, dont la suspension ne devait expirer qu'à pareille date de 1781, purent reprendre leur place au Conseil des Neuf.

Le 30 décembre 1780, Michel Moissonnier fut élu en remplacement de l'avocat Donzé.

Un événement douloureux vint, en ce même mois, jeter le deuil dans toute la population de la ville et du voisinage. Le vénérable curé Pierron mourut le 11 décembre. (1) L'église qu'il avait fait construire à ses frais au village du Valdoie était achevée depuis quelque temps ; il demanda d'y être inhumé. La nouvelle de sa mort causa dans la paroisse une véritable consternation. Tous accoururent en foule pour assister à ses obsèques, auxquelles se joignirent les soldats de la garnison. Le régiment de *Royal-Suédois*, infanterie, (2) bien qu'arrivé depuis le mois d'octobre seulement, composé d'Allemands luthériens, et qui ne comptait, dit-on, qu'un seul officier catholique, accompagna en corps le convoi funèbre. Preuve convaincante de l'estime générale dont jouissait le digne pasteur !...

Il fut un des premiers à reposer dans le cimetière qu'il avait créé autour de la nouvelle église. Ce fut une bien triste et bien

---

(1) Il mourut, emporté en quelques jours, par une maladie contagieuse qui sévit dans nos contrées pendant l'hiver de 1780-81 et qui était la *pneumonie putride*. Ce fut au milieu du mois de novembre qu'on en ressentit à Belfort les premiers effets. Les ravages qu'elle fit depuis ce moment jusqu'au printemps suivant furent considérables. Le docteur Jean-Baptiste Ventrillon, fils du chirurgien Jean-Louis, se fit remarquer pendant cette épidémie, par l'activité qu'il déploya au service des malades. Malgré tous ses soins, il ne put malheureusement empêcher que le vénéré curé ne fut une des premières victimes. Sa sœur, Marie-Anne Pierron, qui demeurait avec lui, mourut huit jours après, de la même affection à l'hôpital Sainte-Barbe. — V. HENRI BARDY, *Coup d'œil sur*

impressionnante inauguration. L'épithaphe gravée sur sa tombe fut brutalement effacée pendant les sombres jours de la Terreur. Une autre, rédigée en latin, lui fut substituée en 1819.

Son portrait fut répandu partout. On le voyait dans les plus riches maisons bourgeoises de la ville comme dans les plus modestes chaumières de la campagne. Au-dessous, se lisait ce distique :

*Il fut de son troupeau l'exemple et le pasteur,  
L'ennemi du péché, mais l'ami du pêcheur.*

La piété publique en fit un saint. Quantité de pèlerins des Vosges, de la Haute-Saône et des pays voisins vinrent, pendant bien des années, prier sur sa tombe. On l'invoquait surtout pour la guérison de la fièvre. Un desservant du Valdoie, disait, en 1819, « qu'on était fortement persuadé, dans ce village, que « c'était à la présence de son tombeau en ce lieu que le territoire « devait, depuis une quarantaine d'années, d'être préservé du « fléau de la grêle, auquel il est plus exposé par sa situation « que beaucoup d'autres communes voisines qui en ont consi- « dérablement souffert dans le même espace de temps. »

---

## § VIII

Pour terminer ce long chapitre, il nous faut donner quelques détails sur ce qui s'est passé à Belfort, au point de vue militaire, pendant les dix années écoulées.

En 1770, nous voyons, comme gouverneur, François de Clebsattel, seigneur de Cernay et de Steinbach. Il occupait ce poste depuis un certain temps. Sa famille, paraît-il, résidait à Belfort. (1)

---

(1) François-Antoine-Christophe de Clebsattel avait acquis, en 1684, une partie de Cernay du chef de sa femme. Les autres parties étaient possédées par les familles de la Touche et de Gohr. ERNEST LEHR, dans son *Alsace noble* (t. III, p. 257) dit que la famille de Clebsattel est une de celles sur les possessions et la filiation desquelles il n'a pu se procurer aucun renseignement précis et dont, par suite, la généalogie n'a pu figurer dans son ouvrage.

Les vieux registres paroissiaux de Belfort nous apprennent que le 23 janvier 1765, F. de Clebsattel, seigneur de Cernay et autres lieux, gouverneur de Belfort, épousa Marie-Louise-Gertrude Gervais de Saint-Laurent, dont le père était officier au régiment de *Piémont*. Aux naissances, nous voyons à la date



Il fut remplacé, vers 1772, par le marquis de Clermont-Tonnerre, maréchal-de-camp (1).

Le lieutenant du roi était M. de Cerney, et il y avait au moins vingt ans que Nicolas de Cappy était major de la ville et du château.

La place d'aide-major de la ville était remplie par Carmentran de la Roze, lieutenant au régiment des *Grenadiers de France*, nommé par brevet du 22 avril 1761, en remplacement de Dorisy, démissionnaire. Celle d'aide-major du château l'était par de

---

avait émigré dès le 1<sup>er</sup> juillet 1791. La carrière aventureuse de ce Belfortain vaut la peine d'être connue. Entré, en 1792, dans l'armée des Princes, comme chasseur-noble d'une brigade d'infanterie (*Colonel-Général*), il passa l'année suivante dans la 1<sup>re</sup> compagnie de *Chasseurs-Nobles* de l'armée de Condé, puis, en 1796, dans les chasseurs dits *Chevaliers de la Couronne*. Il fit ainsi la campagne de Lorraine en 1792, et celles du Rhin, de 1793 à 97. L'armistice de Léoben, conclu le 18 avril 1797, donna à l'armée de Condé quelques loisirs. Le 17 octobre suivant, le traité de Campo-Formio exigea que cette armée soit dissoute et les émigrés chassés de l'Allemagne. Paul 1<sup>er</sup>, empereur de Russie, prit à sa solde les Condéens, qui reçurent l'uniforme et la cocarde russes. Ils allèrent prendre leurs quartiers d'hiver en Volhynie. Au printemps de 1799, la guerre recommençant, ils firent partie du corps de Korsakoff, chargé d'opérer en Suisse. De Clebsattel venait d'être nommé lieutenant au régiment des cuirassiers de l'Impératrice. Les Condéens n'arrivèrent en ligne que pour apprendre que la bataille de Zurich, les passages des Alpes, et les chances de la campagne étaient perdus. En 1802, Paul 1<sup>er</sup> ayant refusé la continuation de la solde, ils ne voulurent pas accepter celle que leur offrait l'Angleterre et furent licenciés. Le 26 avril, Bonaparte rouvrit aux émigrés les portes de la France, et beaucoup de royalistes s'empressèrent de rentrer, mais de Clebsattel préféra rester au service de la Russie et fut nommé capitaine à son régiment en 1803. Il rentra à son tour et, le 5 décembre 1805, fut admis dans l'armée française comme lieutenant au régiment d'*Isembourg*, puis le 1<sup>er</sup> avril 1808 comme capitaine au même corps devenu le 2<sup>e</sup> régiment étranger. Au dépôt, à Verdun, après la suppression de ce corps ; il y resta jusqu'au licenciement, et fut mis en non activité le 26 mai 1815. Il était le 4 avril 1816, capitaine aide-de-camp du général Willot. Mis en disponibilité le 1<sup>er</sup> août 1817, avec solde d'expectative, il fut nommé, le 26 mai 1819, capitaine à la légion de la Manche, puis le 29 mai de l'année suivante, à la 1<sup>re</sup> légion de la Seine-Inférieure (devenue 39<sup>e</sup> de ligne). Successivement chef de bataillon au 33<sup>e</sup> de ligne, le 11 juin 1823, et au 21<sup>e</sup> quelques jours après, il fut admis à la retraite le 16 février 1826. *Campagnes* : Naples, 1807 ; Iles Ioniennes, 1808 à 1814 ; Pyrénées, 1822-23 ; Espagne 1823-24. *Décorations* : Chevalier de Saint-Louis, 17 novembre 1815 ; de la Légion d'Honneur, 17 août 1822 ; de Saint-Ferdinand d'Espagne, 1823. Nous ignorons l'époque de sa mort (*Arch. de la Guerre*).

(1) Né à Paris, le 12 janvier 1727, du duc Gaspard, maréchal de France, et d'Antoinette de Novion. — Cornette au régiment de *Mestre-de-Camp-Général* cavalerie, dont son père avait été colonel, 12 juillet 1740 ; capitaine, 9 mars 1742 ; aide-maréchal-général-des-logis de la cavalerie, 1<sup>er</sup> mai 1746 ; lieutenant-colonel de *Mestre-de-Camp-Général*, 10 février 1759 ; mestre-de-camp commandant le régiment, 3 mai 1760 ; brigadier de cavalerie, 20 février 1762 ; maréchal-de-camp, 25 juillet 1762 ; démissionnaire de son régiment le même jour. A partir de cette date, son dossier, aux Archives de la Guerre, est des plus incomplets. Il fit les campagnes de Bohême (1741-42), d'Alsace (1743), d'Allemagne (1744), des Pays-Bas (1746-57), de Hanovre (1757-59). Il avait été blessé à Minden en 1759, et était Chevalier de Saint-Louis du 25 décembre 1756. Son décès n'est pas indiqué, mais il vivait encore en 1794.

Bellegarde, sous-aide-major au régiment d'*Enghien*, nommé par brevet du 19 juin 1765, en remplacement de Malteste de Bresse, décédé.

En 1777, l'exempt de la maréchaussée se nommait Lassenay : il avait rang de lieutenant en second.

La garnison de Belfort se composait, en 1770, (1) du régiment d'infanterie de *Hainaut*, sous le commandement du colonel Charles-Sigismond de Montmorency, marquis de Royan. Arrivé en juin, il demeura jusqu'en juillet 1771. Le régiment de cavalerie était, depuis 1768, celui de *Royal-Pologne* (2). Ce fut pendant ce séjour qu'eut lieu, le 2 octobre 1769, dans la chapelle du château de Cravanche, le mariage du capitaine François de Lentilhac, seigneur de Betut, (3) avec Mademoiselle Marie-Claire de Staal, (4) fille de Pierre-François de Staal, marquis de Cayro, officier des Gardes suisses, chevalier de Saint-Louis, (5) et de Marie-Béatrice, comtesse de Reinach-Foussemagne.

*Royal-Pologne*, que nous reverrons encore à Belfort, y fut remplacé vers la fin de 1770 par *Royal-Lorraine*. Celui-ci en partit en 1772 pour se rendre à Dôle (6) et faire place au régiment de dragons de *Beauffremont*, qui tint garnison avec *La March*, infanterie. L'année suivante (1773) arrivèrent les hussards

---

(1) Les différentes garnisons ont été établies aussi exactement que possible à l'aide des *Etats militaires de France* de l'époque, de notes tirées des Comptes de la ville de Belfort (Arch. CC.), des registres paroissiaux de l'église collégiale et surtout des *Hist. de l'infanterie et de la cavalerie* du général Susane.

(2) Il partit pour Metz et Nancy en 1770, puis pour Castres et Albi en 1772, et revint à Belfort en 1774. Le marquis de Mailly en était mestre-de-camp (du 3 janvier 1770 au 19 novembre 1782).

(3) Fils de Bertrand de Lantilhac ou Lentilhac (les noms de famille, même chez les nobles, étant jadis diversement orthographiés), comte dudit lieu, baron de Felzen, seigneur de Bétut et autres lieux, et d'Anne Du Comte, dame de Boussac, baronne de Gimel, comtesse de Sidière, etc. La famille de Lantilhac était originaire du Quercy, près de Figeac, où se trouve le château de ce nom. Les armes sont : *de gueules à la bande d'or* ; devise : *non lentus in armis*. — Le château de la famille de Gimel est situé près de Tulle, en Bas-Limousin. De Gimel porte : *burelé d'argent et d'azur de dix pièces à la bande de gueules brochant sur le tout*. Betut et Felzen étaient des fiefs du Quercy. Gimel et Sidière (ou mieux Sédières), terres nobles situées en Bas-Limousin. Parmi les témoins de ce mariage se trouvaient deux dames : de Lentilhac, toutes deux chanoinesses du Chapitre noble de Remiremont, dans les Vosges : la comtesse Catherine de Lentilhac de Gimel, première dame grande-aumônière, et la comtesse Madelaine de Lentilhac, dame aumônière.

(4) Née le 10 décembre 1749.

(5) Mort le 30 juin 1783, à l'âge de 61 ans. Il est enterré à Belfort.

de *Chamborant*, venant de Fénéstrange, et le régiment suisse de *Boccard* (1).

Il était arrivé, vers cette époque, à Belfort un assez grand nombre d'officiers généraux et autres pour explorer le pays en vue d'une petite guerre qu'on avait projeté d'y faire. Ils étaient reçus aux châteaux de Monthéliard et d'Etupes. La baronne d'Oberkirch en cite quelques-uns : « M. de Wittgenstein, colonel d'*Anhalt*, avait une raillerie fine et délicate qui plut beaucoup à Monthéliard ; le baron de Reinach, colonel commandant le régiment d'*Alsace* sous M. de Wurmser ; le général de Strahlenheim, d'origine suédoise, brave comme son épée ; le général d'Obenheim, qui vit encore : le brave général de Wangen, qui a été colonel du régiment d'*Alsace*, et bien d'autres encore. Aussi le salon d'Etupes fut-il pendant quelques jours un vrai mémorial de guerre (2) ».

Du midi, *Royal-Pologne* revint, en 1774, à Belfort, où il se trouva avec les régiments d'infanterie d'*Isle-de-France* et de *Bassigny* (3), remplacés, en 1776, par celui de *Boulonnais*. Ce régiment, parti de Montpellier le 20 juillet, arriva à Belfort le 16 août, pour y tenir garnison jusqu'à nouvel ordre. Il avait pour colonel le marquis de Senevoy, qui le commandait depuis dix ans. Un article publié dans le *Carnet de la Sabretache* en 1897, sous le titre : « Une route du régiment de Boulonnais infanterie, (4) 1776, » donne *in extenso* les ordres du corps d'après un livre d'ordres du colonel, du 7 juin au 27 octobre, conservé à la bibliothèque de Tours. Le premier qui fut donné en arrivant à Belfort est du 17 août. Le 22, le régiment passe la

---

(1) Le 30 janvier 1776, un capitaine de ce régiment, nommé François-Nicolas Deflüe, fils de Wolfgang Deflüe, landaman au canton d'Unterwald (Suisse), épousa Anne-Françoise de Cappy, fille de Nicolas de Cappy, major des ville et château de Belfort, chevalier de Saint-Louis. Il eut, comme témoins de son mariage, Pierre-François de Staal, Nicolas Noblat, bailli de Giromagny, Dominique de Reding, etc. Le capitaine Deflüe était issu d'une très noble famille suisse, que l'on disait contemporaine de Guillaume Tell. Une dizaine de ses membres servaient en même temps dans le régiment de *Boccard*, devenu peu après de *Salis-Samade*. Nous avons eu, pour condisciple au collège, Ferdinand Deflüe, mort peu de temps après son entrée à Saint-Cyr, et qui fut le dernier de la branche belfortaine de cette famille.

(2) *Mémoires*, t. I, p. 51.

revue du commissaire des guerres, en grande parade, mais les officiers sans les casques. Il est parfois question, dans ces ordres, de choses locales, telles que le pavillon des officiers de la Porte de France, de la Place d'Armes, de la petite place près du manège, des maisons particulières situées en face des casernes (rue des Bons-Enfants). Le 19 septembre, le duc d'Ayen, inspecteur d'infanterie, passa la revue au terrain d'exercice. Cinq jours après (le 24), le prince de Beauvau en passa une autre.

De même que la famille Noblat, celle de Staal était une sorte de petite pépinière de filles à marier. Un autre officier de *Royal-Pologne*, Gabriel de Péchiné-Desperrières, capitaine de la compagnie des cheveu-légers, épousa, le 22 juin 1777, Marie-Louise de Staal. Le marquis de Mailly, mestre-de-camp commandant le régiment, assistait comme témoin à ce mariage, avec plusieurs autres de ses officiers.

Le 24 novembre de la même année, une autre demoiselle de Staal, Anne-Jeanne-Françoise, se maria avec le chevalier Foucault de la Pelouse, major au régiment de *Boulonnais*. Le corps quitta Belfort quelques jours après, presque en même temps que *Royal-Pologne*, qui alla à Metz. (1) Celui-ci avait perdu, le 18 juin 1777, son lieutenant-colonel, Florimont-Innocent de Vogüé, marquis de Montelus, chevalier de Saint-Louis, enterré au cimetière de Brasse. (2) C'était un vaillant soldat qui, au mois d'août 1759, avait assisté à la bataille de Minden, en Westphalie, comme capitaine d'un régiment dont son frère aîné était le colo-

---

(1) Pendant que *Royal-Pologne* tenait garnison à Belfort, un de ses sous-officiers contracta aussi mariage. Le 2 mai 1776, le fourrier Nicolas Dauphin, originaire de Metz, épousa Marie-Françoise Chaverelle, veuve de Georges Cugnolet, et fut l'auteur d'une famille belfortaine qui eut d'assez nombreuses alliances, et dont un membre, Gustave Dauphin, devint un peintre de talent. Un brevet du 3 mars 1780 le nomma maître de poste en remplacement d'un nommé Maurice. De ses deux fils, un lui succéda dans ces fonctions ; l'autre fut propriétaire de l'hôtel de l'*Ancienne Poste*. Celui qui écrit ces lignes est par sa mère, née Dauphin, l'arrière petit-fils de l'ancien fourrier du régiment de *Royal-Pologne*, cavalerie.

(2) La famille de Vogüé ignorait complètement la localité où avait eu lieu le décès de leur ancêtre. Elle le croyait mort en Languedoc, à une date également inconnue. Notre ancien condisciple, M. Antoine Beck, archiviste de la ville, eut l'idée d'adresser une copie de l'extrait mortuaire à M. le marquis de Vogüé, le chef actuel de la famille, qui fut alors définitivement fixé sur la destinée de son arrière grand-oncle. « Je suis heureux d'apprendre écrivit-il à M. Beck, qu'il repose dans la terre de Belfort, glorieusement restée française. « S'il était possible de retrouver sa tombe, je me ferais un devoir de la sauver « de l'oubli ». Pour qui a connu ce qu'était jadis le cimetière de Brasse, cette recherche paraît tout à fait impossible.

nel, et qui, par conséquent, portait le nom de sa famille. En 1774, il était lieutenant colonel de carabiniers; il entra ensuite, avec le même grade, à *Royal-Pologne*, où il succéda à Pierre de Cahuzac, qui fut un des témoins du mariage du capitaine de Lentilhac.

En août 1778, arriva le régiment d'*Angoumois*, infanterie : son premier bataillon fut détaché à Huningue. Il remplaçait *La Maine*, qui était à Belfort depuis le mois de novembre précédent et qui alla à Sedan. Ces régiments tenaient garnison en même temps que ceux de cavalerie *Royal* et *Boufflers*-dragons, qui eux-mêmes furent remplacés, en 1780, par les dragons de *Lorraine*, venant de Valenciennes, et *Royal-Champagne*. Ce dernier était commandé, depuis le 17 juin 1776, par le comte de Hargicourt, nom qui cachait la personnalité du marquis du Barry, le mari de la favorite.

Comme ville de garnison, Belfort n'offrait peut-être pas aux officiers, surtout aux jeunes, des distractions bien variées et de très nombreux amusements. Mais ce n'est pas une raison pour prendre à la lettre cette appréciation, empreinte d'une exagération par trop malveillante et maussade, que formulait, en 1777, Théodore de Lameth, dans une missive au marquis de Saint Chamans : « Une assez grande quantité de femmes, d'une « laideur peu commune, compose la société, et leur occupation « serait de dire du mal les unes des autres si un jeu fort cher, « auquel elles donnent dix-huit heures par jour, leur en laissait « le temps. » (1) Et quelques jours après, dans une autre lettre : « Je suis, dit-il, presque tout le jour dans ma chambre. Cepen- « dant, afin de ne pas être regardé comme un sauvage, je vais « quelquefois faire l'aimable, pendant une heure, à l'assemblée » « Assurément, écrit-il encore un mois plus tard, je ne m'amuse « pas, mais les jours passent comme ailleurs, et je com- « mence à concevoir la possibilité de passer quinze mois au « régiment. Je fais bien peu de progrès, mais je travaille cons- « tamment au dessin, à l'allemand et à la musique. » (2) On le voit, M. de Lameth ne mit pas trop de temps à s'habituer à Belfort. Sans doute, déjà, y trouvait-il les femmes moins laides ?

---

Un document, daté du mois de juillet 1779, (1) nous apprend qu'il y avait à Belfort 275 maisons numérotées dans l'enceinte fortifiée de Vauban, 155 dans les faubourgs, et 23 à la Forge. En tout 453 maisons. Beaucoup de celles situées *extra-muros*, au Fourneau, aux faubourgs de France et de Brisach, à l'Espérance, au Magasin et aux Capucins, ne devaient être que de simples baraques. Ce recensement des maisons qui composaient la ville et sa banlieue ne contient qu'environ 800 noms masculins et 200 féminins. Ces proportions tendent à montrer qu'il fut fait par *feu* ou *ménage*, comme cela se pratiquait le plus souvent à cette époque.

---

1) Ce document ou recensement a été publié *in extenso* par J. LIBLIN dans la *Revue d'Alsace* de 1899 (pp. 5-36) sous ce titre assez bizarre : *Coup d'œil analytique et rudimentaire sur Belfort de 1779 et sa transformation*. Il l'a accompagné de remarques et de réflexions, écrites dans ce style « sybillin et presque énigmatique » qu'il avait adopté dans les dernières années de sa vie et auquel a fait allusion M. ROLF REUSS dans sa belle biographie du directeur de la *Revue*. Ces réflexions, ainsi que les annotations qui y sont en assez grand nombre, ne sont pas toujours judicieuses et ne doivent être acceptées, pour la plupart, que sous bénéfice d'inventaire.

## CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

---

### **Le duc de Valentinois et la duchesse de Valentinois-Mazarin**

1781—1790

---

#### § I

Louise-Jeanne, duchesse d'Aumont-Mazarin mourut en 1781, ne laissant qu'une fille, Louise-Félicité-Victoire, qui avait épousé, en 1777, Honoré-Anne-Charles-Maurice Grimaldi, duc de Valentinois, prince héréditaire de Monaco, lequel avait été dispensé par un édit du roi de prendre personnellement le nom de Mazarin. La substitution dont faisaient toujours partie le duché de Mazarin, institué par Louis XIV, les comtés de Ferrette et de Belfort, ainsi que les autres seigneuries situées en Alsace, fut alors recueillie par le duc et la duchesse de Valentinois, cette dernière continuant à porter le titre de duchesse de Mazarin et n'étant guère connue à Belfort que sous ce nom.

Quelle impression ce changement fit-il ? C'est ce que l'on ne saurait préciser. Mais ce que l'on peut dire d'ores et déjà c'est que la fermentation des esprits alla en augmentant, que le mécontentement fut plus grand dans la bourgeoisie, et que cette lutte continuelle, tantôt sourde, tantôt déclarée, commençait à faire regretter à plus d'un les temps, relativement calmes, de l'administration autrichienne. Il paraissait évident qu'avec l'immense crédit dont jouissait la famille Mazarine à la Cour et au Parlement, elle finirait par l'emporter, après avoir ruiné la ville par les incessants et énormes frais de procédure qu'il fallait solder sans délai. Qu'advient-il donc maintenant que le nouveau seigneur, étant de maison souveraine, verrait s'accroître bien davantage sa considération et son influence ? Et ce qui autorisait ces craintes, c'était, chez le prévôt Bourquenot, une recrudescence de présomption et d'insolence.

Quoi qu'il en soit, l'année 1781 se termina au milieu de réjouissances publiques, célébrées à l'occasion de la naissance d'un Dauphin.

En vertu d'une lettre de l'Intendant d'Alsace Chaumont de la Galaizière, en date du 26 octobre, et des ordres reçus par M. de Cerney, lieutenant du roi, les Magistrats s'assemblèrent le 23 novembre pour aviser aux moyens de fêter cet heureux événement. Ils arrêtèrent les dispositions suivantes :

« Nous inviterons tous les bourgeois et habitants de la ville.  
« et même leur ordonnerons par un ban qui sera publié par  
« toute la ville, d'illuminer dimanche prochain (25 nov.) les fenê-  
« tres de leurs maisons avec des *rives Monseigneur le Dauphin*  
« et des lampions en signe de réjouissance ; de nôtre côté, nous  
« ferons une distribution aux pauvres de la ville et de la ban-  
« lieue (1) ; nous ferons illuminer avec des lampions toutes les  
« croisées qui donnent sur la Place d'Armes, ainsi que le cor-  
« don de l'Eglise, avec le contour de la tour, sur la plate-forme,  
« aux quatre coins de laquelle il sera mis un pot à feu. Nous  
« ferons aussi illuminer avec des lampions toutes les croisées  
« et la galerie (le balcon) du château qui regardent la ville.  
« Nous ferons faire un arc-de-triomphe, qui sera posé devant  
« le magasin des vivres, dans lequel il y aura trois portiques : sur  
« le grand du milieu il y aura un tableau représentant les armes  
« de Monseigneur le Dauphin ; sur les deux portiques de côté  
« il y aura des tableaux dont l'un sera le roi et l'autre la reine.  
« et les trois illuminés avec des lampions par derrière ; dans le  
« fond du portique du milieu, il y aura une statue colossale de  
« femme représentant la France tenant un enfant entre ses bras.  
« pour emblème de la naissance de Mgr le Dauphin, et dans le  
« fond des portiques de côté il y aura aussi, dans chacun, une  
« statue dont l'une représentera Minerve avec une lance, pour  
« emblème de la Justice, et l'autre Hercule avec les attributs  
« de la Force ; ces trois enfoncements seront illuminés par des  
« lampions, ainsi que toute la face de l'arc-de-triomphe en com-  
« partimens. La statue du milieu sera posée sur les armes de  
« la ville, qui serviront de piédestal à la France ».

---

(1) La somme distribuée aux indigents fut de 472 livres 10 sous. 127 personnes furent secourues.



L'exécution de cette décoration assez compliquée avait été confiée à un peintre nommé Joseph Heim (1), qui, paraît-il, ne manquait pas d'un certain talent artistique. Il devait être également doué d'une grande aptitude au travail, car en supposant que le choix du décor ait été décidé quelques jours après la réception de la lettre de l'Intendant, il fallut à l'artiste moins de trois semaines pour peindre les transparents et les sujets allégoriques, puis mettre tout en place.

Les magistrats décidèrent ensuite que le mardi suivant, 27 novembre, ils donneraient, à l'Hôtel-de-ville, un dîner de 30 à 35 couverts, auquel seraient invités le prévôt du Chapitre et le curé de la paroisse, le lieutenant du roi et le major de la place, le chef et premier fonctionnaire de la *Marine* infanterie, et de *Royal-Champagne* cavalerie, les chefs de l'artillerie et du génie, les deux plus anciens officiers retirés à Belfort et les deux plus anciens de l'ordre des avocats (2).

Le dîner fut excellent et copieux, à en juger par les factures acquittées, qui prouvent de plus le bon appétit de nos aïeux. Il coûta 186 livres, ce qui faisait 6 liv. par tête, au nombre de 31 ; mais beaucoup de fournitures furent comptées à part : un saumon, 20 liv. ; 8 livres de truffes, à 2 livres 10 sous l'une, 20 liv. Il faut aussi compter en plus les vins, (3) pain, dessert, liqueurs et bavarroises. Le menuisier Plisson demanda 100 liv. pour la table ronde, le plateau et les tréteaux ! Le dîner revint donc à 474 liv. 4 sous.

Avec les illuminations de la ville et du château (4000 lampions = 400 liv.), la décoration de la Place-d'Armes (512 l.), la poudre à tirer (8 liv. 12 s.), et autres menues dépenses, la ville en fut pour une somme de 1986 liv. 14 sous (4).

Cependant le prévôt Bourquenot, dont les prétentions n'avaient plus de bornes, devenait plus agressif que jamais. A la fin de

---

(1) C'est le père du célèbre peintre Heim, membre de l'Institut, né à Belfort le 16 janvier 1787.

(2) Cf. arch. de Belfort, BB. 12.

(3) Voici l'état des vins : une mesure de vin blanc vieux, 21 livres ; 30 bouteilles vin rouge, à 10 s., 15 l. ; 18 bouteilles de Champagne, à 3 l. 10 s., 63 liv ; 6 bout. Malaga, à 55 s., 16 liv. 10 sous ; 1 bout. eau de cerise vieille, 3 liv. Total : 148 liv. 10 s.

(4) Le dessert était très varié : croquets, biscuits, massepains, gauffres, confitures, pralines, dragées, nonettes, fruits à l'eau-de-vie, amandes, raisins frais.

1781 il reprit ses poursuites contre le Magistrat, après avoir attendu, pendant six années consécutives, le moment opportun. Il pensa que l'avènement d'un nouveau Seigneur favoriserait mieux ses plans. Le 31 janvier 1782, il obtint du Conseil souverain d'Alsace un arrêt qui ordonna que celui de 1739 sera exécuté « nonobstant opposition quelconque. » Mais le Magistrat s'y opposa quand même.

Puis vinrent successivement plusieurs arrêts, tous en faveur du prévôt. Par celui du 2 mai, il se fait attribuer au criminel toutes les prérogatives qu'il avait obtenues dans l'administration civile. Par un autre, du 5 juillet 1783, il se fit accorder le droit exclusif de faire toutes les opérations de justice et d'en toucher les émoluments en totalité; les magistrats ne sont que « ses assesseurs » et ne doivent avoir aucune part de son « travail. » Celui du 13 septembre de la même année lui adjugea par provision les fins d'une requête où il dénonçait au Conseil trois nouvelles contraventions aux arrêts de 1739 et 1782.

Au fur et à mesure que ces arrêts étaient rendus, le Magistrat y faisait opposition.

Mais pendant que ces énervantes chicanes avaient lieu, un incident était survenu, qui passionnait bien davantage le public belfortain. A la fin de 1782, le corps du Magistrat se trouvait privé de deux de ses membres, par suite du décès de Thomas père, avocat, et de Jean-Louis Ventrillon, chirurgien. L'intendant d'Alsace commit son subdélégué à Belfort, M. de Belonde, pour procéder à leur remplacement. L'élection se fit le 31 décembre, et eut pour résultat la nomination de François-Joseph Clerc, négociant, et Jean-François-Philibert Rossée, (1) avocat et bailli d'Essert. Ce choix déplut à Bourquenot, qui protesta contre l'élection et poussa deux de ses partisans, l'avocat Besançon (2) et le médecin Jean-Baptiste Ventrillon, à lui faire opposition. Ils alléguèrent que Rossée avait au Conseil un allié au degré prohibé; quant à Clerc, on se réservait de faire des représentations à l'intendant à son sujet. La prestation de serment des deux élus fut donc ajournée jusqu'après l'approbation des

---

(1) Inscrit à la Faculté de Droit de Strasbourg le 4 mars 1767 et reçu licencié le 8 février 1769.

(2) François-Xavier Besançon fut inscrit à la Faculté de Droit de Strasbourg le 23 juillet 1765, et reçu licencié le 2 août de l'année suivante.

opérations électorales. Elles furent ratifiées le 3 avril 1783. L'ordonnance de l'intendant portait « que Rossée et Clerc seront « admis aux deux places vacantes dans le Magistrat et qu'ils « prêteraient le serment en tel cas requis entre les mains du « sieur de Belonde, son subdélégué, et en même tems baillif du « comté de Belfort ».

Les magistrats s'assemblèrent le 17 avril, et, en présence du prévôt Bourquenot, les deux élus prêtèrent entre les mains du subdélégué le serment « de bien et fidèlement exercer les fonctions de justice et de municipalité attachées à leur place, ainsi « que de garder les droits du seigneur et ceux de la ville. » Le prévôt protesta, séance tenante, contre ce qui concernait la partie de la judicature et requit d'insérer sa protestation dans le procès-verbal d'installation.

Le conflit devenait de plus en plus aigu. A l'audience du 24 de ce même mois d'avril, Bourquenot exigea que les nouveaux conseillers prêtassent une seconde fois, entre ses mains, le serment qu'avait reçu le subdélégué, sinon qu'il allait lever l'audience. Cette alternative tendait à arrêter le service, au grand détriment du public. Pour éviter cet inconvénient, Clerc et Rossée déclarèrent qu'ils ne croyaient pas pouvoir, de leur chef, se prêter à cette exigence ; qu'en y déférant, ils compromettraient l'autorité du commissaire départi et qu'ils préféreraient se retirer. C'est ce qu'ils firent, en dressant un procès-verbal que Bourquenot refusa de signer. Ils présentèrent aussitôt requête au Conseil d'Etat et obtinrent, le 29 novembre 1783, un arrêt qui ordonne que, conformément à celui du 17 septembre 1774 ainsi qu'à l'ordonnance de l'intendant du 3 avril 1783, et en conséquence de l'élection faite de Clerc et de Rossée et du serment prêté par eux entre les mains du délégué de l'intendant, ils jouiront des droits et prérogatives de leurs places de conseillers, *en exerceront toutes les fonctions, et administreront conjointement avec les autres membres du Corps la justice tant civile que criminelle, sans prêter un nouveau serment entre les mains du prévôt de Belfort, auquel il était enjoint, sous peine de désobéissance, de les reconnaître comme membres du Magistrat.*

Tout était pour le mieux et l'on crut la difficulté résolue. On comptait sans l'esprit retors et prodigieusement fertile en expédients procéduriers de Bourquenot. Il mit en œuvre toute son

influence personnelle et celle du duc de Valentinois, dont il sut s'attirer la confiance ; il employa tous les moyens de séduction possible auprès des Conseillers de Colmar, et parvint à obtenir d'eux, le 8 mai 1784, un arrêt qui, sans débouter positivement les magistrats de leurs oppositions, le maintenait néanmoins dans toute la possession des objets litigieux et, par une disposition tout-à-fait inattendue, ordonnait d'office que les deux nouveaux élus prêteraient le serment, en la manière ordinaire et accoutumée, entre les mains du prévôt, « et jusqu'à ce ils s'abstiendront des fonctions de judicature ; enjoint au substitut du procureur général du roi sur les lieux de tenir la main à l'exécution de l'arrêt. »

On ne comprend pas bien la complaisance du Conseil souverain en cette circonstance, et les bourgeois de Belfort avaient grandement raison de trouver sa décision attentatoire à l'autorité du Conseil du roi. Du reste, l'affaire tendait à devenir un véritable imbroglio. D'autres causes secondaires se greffaient sur la principale. Il était certain que les seigneurs et leurs officiers voulaient dépouiller à leur profit les bourgeois de leurs droits et prérogatives, et ceux-ci se défendaient, avec l'énergie que suggère une bonne cause, par l'organe de leurs élus. Mais, dans toutes ces discussions, les uns et les autres avaient tort d'invoquer, pour soutenir leurs prétentions, les usages et l'autorité des juristes d'Allemagne. Oubliaient-ils donc que leur affranchissement leur venait de Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard ? C'était d'après les usages de la Franche-Comté qu'on devait expliquer le diplôme de 1307.

En présence de l'extraordinaire décision des juges de Colmar, Clerc et Rossée ne portèrent pas personnellement une nouvelle plainte. Le Magistrat prit fait et cause pour eux et poursuivit l'affaire avec une nouvelle vigueur.

Pendant que se déroulaient, au milieu d'un mécontentement indescriptible, les diverses phases de ce procès, les procédés de Bourquenot vis-à-vis du Conseil des IX étaient d'une rare insolence. Il affectait, pour ses membres, le plus profond dédain, les traitant d'artisans et d'hommes de rien. Tous étaient pourtant dans de bonnes positions, comme profession et comme fortune. Il ne venait plus aux audiences qu'en retard, se promenant sur la place pendant presque toute leur durée. Il fut même très inconvenant lors de la fête qui eut lieu le

13 décembre 1783, à l'occasion de la signature, à Versailles, le 3 septembre précédent, du traité qui mettait fin à la guerre de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique.

Bien qu'il ait été présent quand les magistrats prirent leur arrêté en vue de cette fête, qu'il y ait été convoqué par écrit la veille, il s'abstint de paraître au rendez-vous à l'hôtel-de-ville. On l'attendit en vain jusqu'à deux heures un quart, mais comme le temps pressait et qu'il fallait se rendre à l'église, après la publication de la paix, pour assister en corps au *Te Deum*, le Magistrat se décida à sortir sans lui pour faire cette publication. Précédé de la musique et des tambours de *Bourgogne* infanterie, escorté de vingt grenadiers pour écarter la foule, le corps du Magistrat marchait trois par trois. Il alla d'abord sur la petite place devant la halle, où le secrétaire de la ville fit la première publication ; puis se rendit sur celle de la Grande Fontaine où eut lieu la seconde ; la troisième sur la Place d'Armes, entre l'église et la rue de la Porte-de-France. Enfin, la quatrième fut faite au carrefour des rues, près de l'hôpital bourgeois. De là, il rentra à l'Hôtel-de-Ville pour se rendre à trois heures à l'église et assister au *Te Deum* chanté à l'issue des vêpres. Un procès-verbal fut dressé au retour, où les conseillers ne manquèrent pas d'insister sur la conduite de Bourquenot en cette circonstance (1). Le soir il y eut une illumination.

On a vu que les magistrats s'étaient solidarisés avec leurs collègues Clerc et Rossée. Ils joignirent tous les arrêts rendus depuis 1739 et les déférèrent au Conseil du roi qui, par une décision du 11 septembre 1784, « ordonna le communiqué de la « requête, tant au duc de Valentinois qu'à son prévôt ; demanda « les motifs des arrêts, et réformant provisoirement celui du « 8 mai en ce qui concernait Clerc et Rossée, ordonna que « l'arrêt du Conseil d'Etat du 29 novembre 1783 serait exécuté ; « qu'en conséquence ces deux conseillers jouiraient des droits « et prérogatives de leurs places ».

Cet arrêt ne fit qu'irriter davantage Bourquenot. D'ailleurs, il n'avait pas perdu son temps, et profitant habilement de l'intervalle écoulé du 8 mai au 11 décembre, il s'était de nouveau, dès le mois de juin, adressé au Conseil d'Alsace, qui

accueillit encore favorablement ses requêtes et rendit le 28 du même mois, le 26 août et le 16 décembre 1784 des arrêts qui lui donnaient pleine et entière satisfaction. C'est ainsi que par le dernier, il fut ordonné que le valet de ville porterait désormais ses pièces et portefeuilles lors de la tenue des séances et des audiences, tant à l'aller qu'au retour. De même, il fut défendu au tambour de ville de rien battre et annoncer sans la permission du prévôt.

Pendant qu'à Colmar se plaidait ce long procès, une double élection avait encore eu lieu à la fin de décembre 1784. Les deux élus, François Delaporte, et Claude-Joseph Mengaud, aussi avocat et ancien procureur-fiscal du comté de Belfort (1), demandèrent à la Cour souveraine, attendu l'absence du prévôt, de commettre un juge à l'effet de recevoir leur serment. Un arrêt du 8 juillet 1785, commit le bailli du comté, M. de Belonde, pour cette prestation, mais le 8 août un autre arrêt intervint qui l'ajourna jusqu'à ce qu'un des deux élus, parent à un degré prohibé d'un des magistrats, ait apporté des preuves de parenté. Le roi, informé de toutes ces subtilités, rendit de son propre mouvement un arrêt, du 26 novembre 1785, qui cassa celui du 8 août, et enjoignit au Conseil de Colmar de laisser les deux conseillers remplir paisiblement leurs fonctions, sans autre serment que celui prêté entre les mains du subdélégué.

On ne doit pas s'étonner de ce qui venait de se passer au sujet de Delaporte et de Mengaud. Le premier, qui avait été choisi comme maître-bourgeois, était, depuis la mort de Lang, l'avocat du Magistrat. Quant au second, qui avait obtenu les dispenses nécessaires pour siéger, il était un des adversaires déclarés du prévôt. On conçoit l'animosité de celui-ci contre eux ; il avait même pu la faire partager à quelques conseillers de Colmar, puisqu'un jour que Delaporte avait voulu plaider, l'avocat général prit la parole sans lui permettre de se faire entendre.

---

(1) Né à Belfort, le 13 avril 1715, de Jean-François Mengaud, capitaine au régiment de *Bourbonnais*, et de naissance provençale, et de Marguerite Char-doillet, d'une des bonnes familles de la bourgeoisie belfortaine. Il avait épousé à Gironiagny, en septembre 1747, Marie-Barbe Hingue, fille de Nicolas Hingue, fermier des Marnettes de cette ville, et de la seigneurie de Saint-Thomas.

Devant la conduite ferme et soutenue des magistrats ; devant leur patriotisme local et leur courage civique, le prévôt, dont l'orgueil était décuplé par cette opiniâtreté, et le duc de Valentinois, dont l'amour-propre était blessé par cette résistance de petits bourgeois, virent bien qu'il ne serait pas si facile de terminer l'affaire.

Laissons-les pour l'instant, chercher de nouveaux moyens dans l'arsenal de la procédure.

---

## § II

Au moment où la lutte était la plus chaude, les magistrats s'occupaient d'une importante question municipale. La Maison-de-Ville ne pouvait plus, depuis longtemps suffire au service de la commune. Elle était fort mal placée et formait un obstacle des plus gênants pour la circulation. En effet, il fallait pour accéder à la Porte de Brisach, passer sous une voûte, humide et malpropre, pratiquée sous cette maison. Cette entrée de la ville, la seule du côté de l'Alsace, était très fréquentée. On cherchait un autre emplacement, plus commode et plus central, quand survint en juin 1783, le décès de Pierre-François de Staal (1), auquel appartenait la belle maison construite en 1722-24 par le prévôt Noblat, et qui — on se le rappelle -- l'avait été sur le plan des ingénieurs du roi, de manière à pouvoir être utile au besoin à un service public. Cette maison était passée, à titre de dot d'une demoiselle Noblat, dans la famille de Staal, qui l'habitait en ce moment, et dont la fortune était considérablement ébréchée par les prodigalités de Madame Béatrice de Staal, née comtesse de Reinach-Foussemagne, aussi coquette qu'effrénée joueuse. Une liquidation s'imposait. Les magistrats s'empressèrent de saisir cette superbe occasion et proposèrent aux héritiers d'acheter leur immeuble. On tomba d'accord pour une somme de 40.000 livres, et en 1785, cette maison devint propriété communale (2). Kléber — le futur général de la République, — qui

habitait Belfort depuis près de deux ans et y exerçait la profession d'architecte (1), fut immédiatement chargé de l'approprier à sa nouvelle destination.

L'ancien Hôtel-de-Ville fut vendu, et suivant les conditions de la vente, l'acquéreur fut obligé de laisser la rue à ciel ouvert quand il fit construire les deux maisons qui, en cet endroit, bordent la rue de la Porte de Brisach.

La garnison était, comme par le passé, composée d'infanterie et de cavalerie, détachant ordinairement quelques compagnies et pelotons à Huningue. Les changements étaient toujours aussi fréquents ; c'est à peine si un corps restait une année entière. Pourtant quelques-uns firent exception, comme on va le voir.

*Royal-Suédois*, infanterie, était parti en septembre 1781, et le 2<sup>e</sup> bataillon du régiment de *Champagne*, l'avait remplacé (2). *Royal-Champagne*, cavalerie, le fut par *Royal-Etranger*, dont le mestre-de-camp était le comte de Montsoreau. Le séjour de ce régiment à Belfort fut un des plus longs, puisqu'il y resta depuis 1782 jusqu'en 1787. Il eut le temps de s'habituer à la localité. Plusieurs de ses officiers fréquentaient assidûment le château de Montbéliard. C'est ce que nous apprend la baronne d'Oberkirch quand elle cite parmi les habitués de cette petite cour princière le vicomte de Wargemont, capitaine dans *Royal-Etranger*, en garnison à Belfort, et qui est d'une famille de Normandie (3). « Nous eûmes plus tard à Etupes, dit-elle aussi, M. le duc de Sully, colonel en second du même régiment ». Elle parle encore du capitaine de Wargemont comme étant dans la même garnison en 1786 (4).

---

(1) Kléber, né à Strasbourg en 1754, venait de quitter le service d'Autriche, où il était en qualité de sous-lieutenant, quand il fut placé à Belfort, en 1783, par l'intendant d'Alsace, M. de la Galaizière, qui le nomma inspecteur des bâtiments publics dans la Haute-Alsace. Il avait dans cette ville, le fils de son beau-père, Burger, qui était entrepreneur des fortifications et jouissait d'une excellente réputation. Kléber s'occupa d'architecture et fit construire ou réparer dans les environs, plusieurs édifices. Il partit en septembre 1791, comme volontaire, avec plusieurs autres Belfortains, tels que Mengand, Stroltz et Pierre



Le bataillon de *Champagne* fut remplacé en 1783, au mois de novembre, par le régiment de *Bourgogne*, qui demeura jusqu'en octobre de l'année suivante (1784).

*Salm-Salm*, infanterie, vint de suite après et resta jusqu'au mois correspondant de 1785, pour se rendre à Neuf-Brisach (1), cédant la place au régiment de *Beauvoisis*, qui l'occupa jusqu'en mars 1788. Cette année-là, *Royal-Etranger* partit et *Royal-Deux-Ponts* arriva, mais ne fit qu'une courte apparition puisque son séjour ne dura guère que cinq mois, de juillet à novembre. Les dragons de *Boufflers* revinrent pour la seconde fois, sous le nom de *Chasseurs d'Alsace*. *La Marine*, que nous avons vu à la fin de 1781, lors de la fête de la naissance du dauphin, et qui avait quitté notre ville en octobre de l'année suivante, y revint au mois de juin 1788, venant d'Antibes, et resta jusqu'en 1790.

Pendant qu'avaient lieu ces changements de garnison, d'autres s'étaient produits dans le personnel de l'État-major de la place. Le marquis de Tonnerre en était toujours le gouverneur, et, en 1784, la ville lui alloua 1275 livres, comme indemnité de logement sans doute, ce qui, ajouté à son traitement de 10.000 livres réglé par l'ordonnance du 18 mars 1776, lui faisait 11275 liv. par an (2).

En 1786, le lieutenant de roi, M. de Cerney, prit sa retraite et fut remplacé par le baron de Chazelles. Le major de place était le chevalier Jean-Louis-Alexandre Guy de Ville-neuve, capitaine au régiment de *Dauphiné*, nommé, par brevet du 9 mars 1782, en remplacement de Cappy, démissionnaire.

Le corps du génie était alors représenté par le chevalier d'Oyré, capitaine avec rang de major, et Riballier, capitaine. Ce dernier fut remplacé, en 1787, par Cretin. Parmi ces

---

(1) On trouve dans les registres de la Collégiale mention du mariage d'un officier de ce régiment, le capitaine P. Antoine Ælst, avec une jeune fille de Belfort, Jeanne-Marguerite Besançon, fille de François-Xavier Besançon, avocat au Conseil souverain d'Alsace. L'acte est du 27 décembre 1785. — Ce régiment fut levé en 1668. Il devint *Salm-Salm* en 1783, du nom de son colonel-propriétaire, le prince Emmanuel de Salm-Salm. — V. HENRI BARDY, *Le Régiment de « Salm Salm »*. (Bull. de la Soc. philom. vosg., 1894-95). — Est devenu le 62<sup>e</sup> de ligne.

(2) Voici quel était le traitement des autres officiers de place : Lieutenant de roi, 4.600 liv. ; major, 3.000 ; sous-aide major, 1.000 ; aide-major du château, 1.500 liv.

officiers, il y en avait un des plus distingués, qui mérite une mention spéciale.

François-Ignace Ervoil d'Oyré naquit à Sedan le 27 mai 1739, ayant pour père un maréchal-de-camp. Entré à l'école du génie de Mézières, le 1<sup>er</sup> juin 1756, il en sortit ingénieur le 1<sup>er</sup> janvier 1759. Détaché en mission en Autriche, d'octobre 1763 à juillet 1765, il fut nommé capitaine à son retour, et fit partie de l'armée d'Amérique, où il servit de la manière la plus honorable ; il fut signalé comme s'étant distingué au siège d'Yorck. Chevalier de Saint-Louis, du 12 août 1781, major le 31 juillet 1783, il vint en 1785 à Belfort, qu'il quitta, après y avoir fait un séjour de cinq ans, pour aller à Landau. Il était le beau-frère de Dubois-Crancé, qui avait épousé sa sœur le 20 août 1763. D'Oyré poursuivit brillamment sa carrière et joua un assez grand rôle pendant les premières guerres de la Révolution sur le Rhin, au siège de Mayence, principalement (1).

Citons aussi, vers 1787, un jeune officier du génie de 24 ans, Prieur-Duvernois, qui ne devait pas tarder à se faire connaître sous le nom de Prieur (de la Côte-d'Or), quand il devint membre de la Convention nationale. Il ne s'occupait pas encore de politique, mais beaucoup de musique, au grand désespoir de son père qui trouvait que cet art n'a rien de commun avec celui des fortifications (2).

On s'était contenté jusqu'alors, de faire faire les exercices militaires, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, sur la petite place du Manège, sur les glacis du Fourneau ou sur le Plateau des Chèvres. Mais pour des manœuvres plus importantes d'infanterie et de cavalerie la place manquait. Un emplacement suffisant devenait absolument nécessaire. En 1787, la ville céda pour Champ de Mars, un vaste terrain, très uni, formé d'alluvions et situé en amont, entre la Savoureuse

---

(1) Colonel à Metz, 8 février 1792 ; maréchal de camp provisoire, 9 octobre 1792 ; à Mayence, 9 novembre 1792 ; maréchal de camp titulaire, 6 décem-

et le chemin de la Forge et d'Offemont (1). La cession se fit en échange d'une place, dans le magasin militaire des vivres, que l'Etat accorda à la ville pour lui servir de halle aux farines.

Officiers et soldats, réunis en assez grand nombre dans une aussi petite ville, la rendait très animée. On y aimait le plaisir, et le caractère naturellement accueillant de la population multipliait les réunions joyeuses. La vie y était à bon marché, et l'on a vu, par quelques exemples, que nombre d'officiers montraient volontiers toute leur prédilection pour Belfort en y contractant mariage et en s'y fixant après leur retraite (2). Plusieurs étrangers furent dans le même cas, et retenus par la pittoresque beauté du pays et par l'attrait qu'offrait une société aimable et pleine d'entrain, s'y établirent. M. de Belonde, subdélégué de l'Intendant, le sous-préfet d'alors, donnait dans le bel et confortable hôtel qu'il venait de faire construire sur la place de la Petite Fontaine, des bals très animés et des soirées charmantes auxquels étaient invités les fonctionnaires, les officiers et la haute société belfortaine. Le prince et la princesse de Montbéliard ne dédaignaient pas d'honorer ces réunions de leurs présences. Très sensibles à l'accueil cordial qui leur était fait, ils en témoignaient leur satisfaction par de fréquentes invitations aux superbes fêtes qu'ils donnaient dans leur château de Montbéliard, et la proximité qu'il y avait entre les deux villes facilitait beaucoup ces relations.

---

(1) Arch. de Belfort, EE, 4. Pièces concernant l'établissement d'un Champ de Mars.

(2) Exemples : les de Billaut, de Reding, de Cerney, de Cappy, de Catus, Deffûe, d'Artus, Johannès, etc. — Ceci démontre le peu de créance qu'il faut accorder à la boutade de Th. de Lameth à l'adresse de la Société bourgeoise de Belfort. Ce jeune officier d'humeur peu accommodante, paraît-il, jugeait *a priori*. Il semble qu'en parlant de la passion du jeu dont étaient animées les dames Belfortaines, il ait eu en vue la marquise Béatrice de Staal et ses parténaires. Le salon de la marquise était, en effet, un véritable tripot. Elle joua tant et si bien qu'elle dissipa une fortune assez considérable, tomba dans la misère et finit par mourir dans une pauvre maison de la rue des Bons Enfants, chez un cordonnier, nommé Oriez-Bouffler, qui, par charité, l'avait prise chez lui. Sur le caractère, les mœurs et les coutumes des Belfortains, Voy. l'*Histoire pittoresque et anecdotique de Belfort et de ses environs*, par A. CORRET (1 vol. in-12, 1885), p. 12 et sq. On s'est aperçu, sans doute, que nous ne citons jamais cet ouvrage. Nous le regrettons, mais malgré tout son désir de bien

D'un autre côté, les familles bourgeoises se conviaient entre elles en de joyeux pique-nique où l'on s'amusait sans façons, et dont l'habitude s'est conservée pendant tout le temps que Belfort est resté petite ville.

Parmi les étrangers de distinction qui, à cette époque, faisaient de Belfort leur résidence se trouvait un singulier personnage, dont l'origine était un mystère pour tout le monde. C'était un petit homme sémillant, très affable, très galant, original au possible, qui s'appelait le marquis de Vernouillet (1). En sa qualité d'habitué de la cour de Monthéliard, Madame d'Oberkirch n'a eu garde de l'oublier dans ses mémoires : « Le marquis de Vernouillet, dit-elle, fils naturel de Louis XV, « lui ressemblait beaucoup ; il était très gai ; il était même ce « que dans le monde on appelle aimable, mais il n'avait pas « toujours le goût très fin. Il avait adopté ce détestable genre « de faire des calembourgs, et les siens n'étaient pas toujours « heureux . Les expressions un peu triviales ne messéaient pas « au marquis, et contrastaient avec l'élégance de sa tournure ; « il s'était mis sur le pied de tout dire et comme il le voulait. « Madame la princesse appelait cela tout bas ses *licences* « royales. Il avait la manie de rimer à tout propos, et perdait « au jeu. Un soir que sa bourse était vide et que la partie de « loto finissait, il s'écria avec une verve comique :

« Quoi ! déjà plus d'argent ! Comment le concevoir ?

« Vous n'avez plus de ronds et je n'ai plus d'espoir.

« On portait encore deux montres, quoique cette mode datât « de plusieurs années, et les petits-maitres chargeaient les « cordons et les chaines de colifichets qui étaient souvent d'un « grand prix, et qu'on appelait breloques. M. de Vernouillet se « conformait à cette élégance (2) ».

Les mouvements qui préludèrent à la Révolution n'effrayèrent pas le marquis. Se sentant aimé à Belfort, il y resta. Mais bientôt le complet effondrement de l'Ancien régime le priva de la pension qu'il recevait de la famille royale. La générosité de

deux ou trois familles riches de la ville lui permit d'y vivre bien petitement, mais tranquillement, car il put traverser les plus mauvais jours de la Terreur sans que la population Belfortaine se soit un seul instant départie de la sympathique estime et de la bienveillance qu'elle lui avait toujours témoignées. Cette conduite si digne est toute à l'éloge de nos compatriotes d'alors, si montés, si exaspérés pourtant au seul souvenir des vexations subies sous les Mazarins des deux sexes, et justifie ce vieux dicton à l'adresse des Belfortains : *Mauvaise tête, mais bon cœur !*

---

### § III

La situation de l'hôpital Sainte Barbe était des plus satisfaisantes. De temps à autre, des donations plus ou moins importantes venaient augmenter ses revenus. C'est ainsi qu'en 1776, Hélène Durosoir née Vernier versa entre les mains du receveur, au nom de son mari (1), une somme de 6 000 livres, que celui-ci avait léguée. Par son testament du 9 décembre 1780, le curé Pierron qui, depuis le 8 septembre 1770, était directeur ecclésiastique de l'hôpital, lui légua 300 livres (2).

Ce fut seulement le 9 octobre 1783 que le chapitre se décida à payer aux directeurs la somme d'argent représentant la valeur des huit prébendes de l'hôpital des Poules, et les 50 livres d'indemnité annuelle. Il avait fallu, pour ce règlement de compte, un jugement du Conseil souverain d'Alsace rendu à la suite d'un procès qui resta longtemps indécis.

Deux ans auparavant (1781), une proposition avait été faite par l'Etat en vue de réunir les deux hôpitaux civil et militaire, mais il demandait aux directeurs du premier de prendre à leur charge la construction du bâtiment nécessaire aux malades militaires. Il leur fallait 120 lits. Les directeurs répondirent

---

(1) Jean-François Durosoir, négociant à Be'fort (Cf. l'abbé HUMBRECHT, *op.*

avec raison que pareille entreprise était au-dessus de leurs moyens. C'est pourquoi il fut fortement question de construire un hôpital militaire. Kléber fut chargé d'en dresser le plan, et ce fut en 1787, qu'après une année de travail, il présenta à l'Intendant d'Alsace trois projets dont la dépense montait, en graduation, depuis 300.000 jusqu'à 800.000 livres ; aux devis estimatifs étaient joint un placet de la ville aboutissant à l'emplacement choisi. Les assemblées provinciales s'étant formées, l'intendant fut dessaisi de cette branche de l'administration. Cependant, vu l'urgente nécessité d'un hôpital, Kléber se flattait de voir bientôt l'un ou l'autre de ses projets adopté. Mais il fallut ajourner la question faute de ressources.

Par suite de la mort du Dr Carlhan, le 2 juillet 1776, la ville et les hôpitaux de Belfort restaient sans médecin. Quatre jours après (le 6), les magistrats procédèrent à la nomination d'un médecin de la commune et de l'hospice. Les suffrages se portèrent sur Claude-François Touvet. Mais il ne put remplir ses fonctions que peu de temps. En 1779, il fut nommé médecin de la ville et du bailliage de Ferrette. Le 4 septembre de cette année, il se présenta devant les magistrats et leur communiqua la commission qui le nommait à ce poste, en leur exprimant le désir qu'il avait d'aller pendant un an l'occuper, et en les priant de lui permettre de s'absenter pendant ce temps et de ne pas nommer définitivement à sa place de médecin communal.

Cette prière ayant été prise en considération, les magistrats permirent au Dr Touvet de s'absenter pendant un an, à partir du 12 septembre, et pour que le service public n'en souffre pas, nommèrent provisionnellement comme médecin de la ville le Dr Feltin, successeur de Carlhan à l'hôpital royal militaire, « pour faire pendant ladite année les fonctions en lieu et place du s<sup>r</sup> Touvet aux mêmes titres, charges, conditions et émolumens, et en cas de non retour au 12 septembre de l'année prochaine à Belfort, pour y reprendre ses fonctions de médecin, le docteur Feltin continuerait à les faire ».

Touvet ne revint pas. A peine était-il à Ferrette qu'il reçut sa nomination de médecin du roi à Fort-Louis-du-Rhin. Feltin continua donc le service de la commune et de l'hospice civil.

A la fin de 1789, la ville, dont les finances étaient très obérées par les procès incessants qu'elle soutenait contre la maison de Mazarin, jugea convenable de supprimer la place de médecin communal. Une longue absence de Feltin avait démontré que l'on pourrait facilement s'en passer, et réaliser par là, au profit de la ville, une économie annuelle de 170 livres.

Les fonctions de chirurgien-major de l'hôpital royal militaire avaient été successivement remplies par de Billaud, père et fils.

Le premier titulaire, Jean-Ennemond, nommé, ainsi que nous l'avons dit (Chap. XIV, § V), en 1709, était fils de Laurent de Billaud, chirurgien-pharmacien de la compagnie des cadets-gentilshommes casernée au château en 1689, et dont nous avons parlé (1). Ce Laurent n'y fit qu'un court séjour ; il mourut au bout d'un an, et fut inhumé dans l'église collégiale (2).

Ennemond lui succéda comme chirurgien-major de l'hôpital royal *temporaire* installé pour les troupes et les ouvriers occupés aux travaux des fortifications. Il était donc bien naturel que ce fut lui qui soit choisi pour occuper le même poste dans l'hôpital *définitif*. Il l'occupa jusqu'au 11 mars 1731, date de sa mort (3), et eut pour successeur son fils Aloyse qui, à son décès, survenu le 12 juin 1761 (4), fut immédiatement remplacé par de Bassigny. Celui-ci fut destitué vers 1789 et un bourgeois belfortain, Balthazard Viguier, prit la place de chirurgien-major. Très estimé de tous, il avait été élu, en 1779, membre du Conseil des IX.

---

(1) Voy. chap. XIII § III de cette Etude.

(2) *Chirurgus et pharmacus nobilium commorantium in arce Belfortensi* (Acte de décès de 1690).

(3) A l'âge de 66 ans ; il fut inhumé sous le porche de l'église Saint-Denis. Nous avons donné ses armes à la fin du § III (en note) du chap. XIII.

§ IV

Il semblerait que depuis la démolition de leurs vieilles maisons canoniales du pied du château, les membres du Chapitre eussent perdu la plus grande partie de leur belliqueuse humeur d'autrefois. Ils vivaient maintenant en assez bons termes avec tout le monde, bien en vue, au milieu de la ville, dans une maison située au coin de la rue qui longe le côté sud de l'église et le quai du canal. Le dernier procès que les magistrats avaient eu avec eux datait déjà d'assez loin, et avait eu l'église de Brasse pour cause. Voici à quel propos :

En 1751, l'église exigeait d'urgentes réparations. La toiture du chœur était dans le plus mauvais état, ainsi que celle de la nef; il fallait aussi refaire le plafond. Le Magistrat demanda aux chanoines de faire le plus pressé, mais ils refusèrent net, prétendant que toutes les réparations incombait à la fabrique de Saint-Christophe de Brasse, sous prétexte que l'église n'était pas paroissiale et que les revenus et la dime qu'ils en retiraient étaient dûs, d'abord au prévôt comme curé primitif, et ensuite à eux comme constituant les prébendes dont ils étaient investis. De là le procès. Le Magistrat porta la cause devant le Conseil souverain et y appela non seulement les chanoines, mais encore les décimateurs de la paroisse, tels que la duchesse de Mazarin, M. de Klinglin, seigneur d'Essert (1), et la famille de Staal, de Cravanche, qui, à ce titre, étaient tenus de contribuer aux réparations de l'église paroissiale.

Le Magistrat soutint, comme administrateur de la fabrique Saint-Christophe, que l'église de Brasse n'avait pas cessé d'être église paroissiale, et il le prouva dans un mémoire de procédure. Néanmoins, il perdit le procès et fut condamné aux réparations et aux frais, qui s'élevèrent à près de 2.100 livr. (2).

---

(1) François-Christophe-Honoré de Klinglin, né en 1710, mort en 1765.



Depuis cette affaire, commencée le 22 Juin 1752 et terminée seulement le 6 Juillet 1756, il ne parait pas y avoir eu de difficultés sérieuses. Serait-ce parce que le choix des chanoines était fait avec plus de discernement et dans un milieu social plus distingué et plus mondain ? Cela peut être fort possible à en juger par la présence, au sein du Chapitre, d'hommes comme l'abbé Miraudot du Bourg, d'une excellente famille franc-comtoise (1), les abbés Taiclet, de Delle, et Bonjour, de Landeron (Suisse), et surtout Jean-François de Chabiel de Morière, qui joignait à ses qualités ecclésiastiques celles d'un parfait homme du monde.

En 1789, le Chapitre était composé de Gallet, prévôt ; Dégé, Ferry, Ambroise Pâris et Lubert, d'Héricourt. Louis-Marie Girard, bachelier en Sorbonne, était curé de la paroisse.

Mais s'ils étaient plus tranquilles du côté des chanoines, les magistrats avaient les plus grands désagréments avec le duc de Valentinois et son prévôt. Nul ne pouvait alors prévoir ce qu'il adviendrait d'une lutte aussi inégale. D'un côté, une famille excessivement riche et puissante, servie par un personnel dont l'esprit mesquin et fiscal ne visait qu'à faire valoir ses charges ; de l'autre, un Conseil composé d'hommes modestes, appartenant à une bourgeoisie de petite ville, n'ayant pour défendre leurs droits qu'une vieille charte constitutionnelle, toute vermoulue, déjà fortement entamée par les usurpations du pouvoir royal et les assauts de l'autorité seigneuriale. Aussi, les cœurs s'aigriisaient-ils chaque jour davantage ; la colère y grondait sourdement, en attendant l'occasion d'éclater.

Cependant l'affaire allait prendre une toute autre tournure. Les magistrats, à tort ou à raison, suspectaient l'impartialité — pour ne pas dire la complicité — de la Cour de Colmar qui, coup sur coup, les avait fait succomber par des arrêts en opposition avec ceux du Conseil d'Etat de 1684, 1719, 1739 et 1774

qui, en réglant ou modifiant leur administration, avaient du moins respecté et confirmé le diplôme originaire.

Pensant aller plus vite et en finir cette fois, les magistrats s'adressèrent au Conseil du Roi, et en 1784, y appelèrent le duc et la duchesse de Valentinois, ainsi que leur prévôt.

Les prétentions respectives, on le sait, étaient directement opposées. Les magistrats plaidaient pour conserver les franchises et libertés qu'ils tenaient de leurs anciens souverains. Le seigneur, au contraire, entendait leur imposer le joug le plus dur, et voulait que ce joug pesât sous la main de son prévôt. Il paraissait évident pour tous, que l'autorité du Conseil du roi pouvait seule, par un règlement, tracer une ligne de démarcation entre les fonctions des magistrats et celles du prévôt seigneurial.

La réussite de Bourquenot dans cette suprême instance, était pour lui d'abord, une grosse question d'intérêt, puis une affaire d'amour-propre et d'ambition. Il avait déjà réussi, grâce à la complaisance du Conseil souverain envers une famille aussi influente en Haute-Alsace qu'était celle de Mazarin, à annihiler le maître-bourgeois, le véritable chef du Conseil des Neuf, et à s'emparer de toutes ses prérogatives. Il s'était fait adjuger tous les émolumens, avec 27 toises de bois de chauffage au lieu de 6 dont se contentait un magistrat. Il lui fallait un apparat extraordinaire, un valet de ville à la livrée du seigneur et à ses armes pour le précéder et porter son portefeuille. Et les magistrats, qui n'oubliaient pas le mépris dont il usait à leur égard, trouvaient que c'étaient de bien grandes prétentions pour un « ci-devant meunier », car, avant d'acquérir la charge de prévôt, Bourquenot faisait valoir ses propriétés de Ligsdorf, près de Ferrette, et exploitait un moulin assez important situé dans cette localité.

Le prévôt, voyant l'instance du Conseil du roi, commença à éprouver quelques appréhensions. Il crut devoir aller surveiller personnellement l'instruction et la marche d'une affaire qui lui tenait tant à cœur. Il partit pour Paris. Il y avait trois ans qu'il y était, croyant sa présence absolument nécessaire au gain de son procès, quand, à toutes ses exigences, il ajouta une demande de 30000 livres de dommages-intérêts pour trois ans de privation de tous les bénéfices qu'il aurait fait s'il était resté

à Belfort. Il estimait donc à 10000 livres par an le revenu de sa charge. Cela parut exorbitant, mais donna bon espoir sur l'issue du procès. Il fallait que le prévôt fut bien à bout de ressources pour en arriver là. Le Magistrat, quoique vexé par tant d'arrêts provisoires que Bourquenot avait surpris contre lui, se bornait à offrir 3000 liv, mais il concluait aussi à l'amende de 300 liv. encourue par le seigneur et son prévôt aux termes de l'arrêt du Conseil d'Etat du 21 février 1684 qui défend, sous cette peine, de troubler le Magistrat dans l'exercice de sa juridiction. (1)

Tout cela engendrait de sérieuses préoccupations et occasionnait un travail pénible et attentif. Voici pourtant un côté comique. En somme, toute la cause reposait sur l'interprétation du diplôme de 1307, de ce titre qui, suivant les propres expressions de Bourquenot, « était conçu en des termes dont les magistrats faisaient un abus évident et qui était la source de leurs prétentions ambitieuses. » On voit que les parties en cause se renvoyaient la balle. Or, il arriva un beau jour que le duc de Valentinois s'avisait, pour mieux appuyer ses réclamations, de demander l'original *allemand* du titre primordial, accusant les magistrats de l'avoir et « d'en faire mystère parce qu'ils avaient un grand intérêt à le tenir dans l'ombre. » Ce reproche n'était pas mérité, car s'ils ne possédaient pas, pour le moment, le titre original dans leurs archives, c'est qu'en vertu d'un arrêt du Conseil et d'une ordonnance de l'Intendant d'Alsace du 30 avril 1756, ils s'en étaient déssaisi pour l'envoyer à Strasbourg. Beaucoup plus tard, en mars 1787, ils avaient fait des démarches pour réintégrer cette pièce d'une importance capitale, dans le dépôt communal, mais une lettre du premier secrétaire de l'Intendance leur annonça que les recherches faites à cet effet dans les bureaux avaient été infructueuses. (2)

On avait cherché l'original *allemand*, sans doute, puisque c'était le désir du duc. Ce fut seulement alors que l'on réfléchit que « le titre devait être non en langue allemande, mais en « *gaulois*, qui était l'ancien idiôme de Belfort et de Montbéliard,

---

(1) Voy. Chap. XIII § II de cette *Etude*, le texte de l'arrêt 1684 et les quelques lignes de commentaires dont nous l'avons fait suivre.

(2) Cf. *Précis pour les Maîtres-Échevins et Magistrats de la ville de Belfort*

« que les magistrats de Belfort se le rappeloient, et que non  
« seulement ils avoient écrit de nouveau à Strasbourg, mais que  
« même leur secrétaire adjoint s'y étoit transporté pour accé-  
« lérer la recherche. »

Ce fut encore en pure perte. L'original du diplôme de Renaud de Bourgogne n'existait plus. Qui l'avait ainsi subtilisé ? C'est là qu'étoit réellement le mystère.....

Puisqu'il n'y avait plus de pièce authentique, on dut forcément s'en tenir à des copies en allemand et en français, plus ou moins défectueuses, et qui n'ont pas peu servi à embrouiller à l'infini ce singulier procès.

Cet épisode est, en tous cas, assez plaisant. On ne sait de quoi s'étonner le plus : d'un seigneur — fût-il de Monaco — qui connaissait si mal le passé d'un pays dont il était propriétaire pour croire que le comte bourguignon souverain de Monthéliard écrivait en allemand ; ou des magistrats de Belfort pensant qu'il était « très probable » que le titre de 1307 « était en gaulois », et avaient été assez négligents pour prêter, sans aucune garantie, un pareil document.

Ce qui était plus probable c'est que le titre n'était pas perdu pour tout le monde, et qu'en haut lieu quelqu'un avait eu intérêt à le faire disparaître.

Fort heureusement, une vieille copie, faite au XVI<sup>e</sup> siècle, sur le véritable texte, échappa aux mains avides des procéduriers du XVIII<sup>e</sup>, et nous avons dit au Chap. II, § II de cette *Etude historique*, comment nous l'avions retrouvée, en 1848, dans une liasse étiquetée *Pièces peu importantes, écrites en vieux Gaulois*, et destinée, sans aucun doute, à une destruction prochaine.

Pendant cette longue absence du prévôt, rien n'était en souffrance à Belfort. Les services administratif et judiciaire allaient leur train. L'opinion publique était fermement persuadée que l'on pourrait fort bien se passer de lui.

L'instance était toujours en suspens, et on était en 1788. Le Magistrat, encouragé par les difficultés qui surgissaient à chaque instant, et qui ne paraissaient pas à l'avantage des défenseurs, s'enhardit au point de mettre en cause le duc de Valentinois lui-même et de le rendre responsable de tout ce qui se passait.

Sentaient-ils, ces bourgeois, que quelque chose commençait à craquer dans le royaume ?

Sur ces entrefaites, on apprit à Belfort la mort de F. Bourquenot. Excédé par les courses et les démarches, absorbé par des préoccupations croissantes, décontenancé par l'issue probable de ce long procès, son incommensurable orgueil meurtri par les procédés hautains dont usaient avec lui ses maîtres, trop grands seigneurs pour voir autre chose qu'un employé ordinaire de leur maison, il avait succombé à Paris, sous le poids de fatigues et de privations auxquelles la vie facile de Belfort ne l'avait pas habitué. Au milieu de la grande ville, ses illusions sur son rang élevé et sa valeur personnelle avaient pu se dissiper, et lui qui, dans son pays natal, était un personnage et l'*aller ego* de son seigneur, se voyait, sur ce vaste théâtre, presque isolé et réduit au rôle d'un vulgaire plaideur. L'abbé Descharrières, qui avait pu le connaître, s'exprime ainsi sur son compte : « Il occasionna de grandes dissensions à l'occasion « de sa charge, et mourut misérable, sur la paille, dans un grenier, à Paris, en poursuivant ses procès contre les magistrats « de sa patrie au profit de la maison de Mazarin. »

Sa charge, fortement dépréciée, fut acquise par Jean-Pierre Lacroix, avocat (1). Ce fut le dernier prévôt de Belfort, un prévôt bien éphémère !...

La mort de leur fougueux et irréconciliable adversaire ne désarma pas les magistrats. Bien au contraire. Ce furent eux qui attaquèrent. Leur seigneur avait dit, dans l'exorde d'un mémoire imprimé, que « cette contestation était une chicane de « pure vanité élevée par neuf artisans tout étonnés de se trouver « décorés du titre qui les enivrait. » Les magistrats répondirent en énonçant leurs noms et qualités, (2) et ajoutèrent ces fières paroles : « Les voilà ces neuf artisans qui, pour soutenir les

(1) Inscrit à la Faculté de Droit de l'Université de Strasbourg, le 17 décembre 1771 ; obtient son diplôme de licencié le 10 septembre 1773 ; épouse, le 5 août 1788, à Lunéville, Marie-Ursule-Victoire-Angélique, fille mineure de M<sup>r</sup> Thomas, avocat au Conseil souverain d'Alsace. Sur son acte de mariage, Lacroix est qualifié de *Prévôt de la ville de Belfort en Haute-Alsace*. (Invent. des registres de l'Etat civil de Lunéville, par le lieut. CH. DENIS ; Nancy 1899).

(2) Delaporte, avocat au Conseil souverain d'Alsace, maître-bourgeois ; Touvet, propriétaire d'une fabrique de cuirs ; Viguiet, chirurgien-major de l'hôpital royal ;

« constitutions de leur ville, s'exposent à la haine de leur seigneur. Voilà ces défenseurs de la chose publique contre lesquels on ne rougit pas de conclure à une condamnation *per-sonnelle* de 30000 livres de dommages et intérêts pour avoir préféré l'état, la fortune, la liberté et les droits de toute une ville dont ils sont les défenseurs, à l'intérêt, à la cupidité d'un seul homme. Voilà neuf magistrats revêtus de ce titre honorable confirmé par tant d'arrêts du Conseil d'Alsace et du Conseil du Roi, et qui ne le portent et qui n'en exercent les fonctions que pour produire la vile usure d'un tribut qu'il a plu au seigneur de lever sur son prévôt, sur son receveur, en un mot sur son homme d'affaire. Et c'est ainsi que l'on travestit, que l'on dénature, que l'on avilit l'ouvrage du comte Renaud, leur souverain et leur père, de Catherine de Bourgogne, du roi des Romains interprète et conservateur de la plus sage institution. Le Conseil du Roi ne permettra pas cet indigne abus. Il ne souffrira pas que les habitants de Belfort, à qui l'on reproche si faussement d'avoir été serfs sous le comte Renaud, le deviennent sous un prévôt seigneurial. »

Les magistrats invoquèrent le serment préalable que devaient prêter le duc et la duchesse de Valentinois à la ville de Belfort avant d'en être reconnus pour seigneur et dame. Or, cette formalité n'avait pas été remplie ; le serment réciproque ne leur était donc pas dû par les bourgeois. Le premier effet de sa prestation, de la part du seigneur, eut été de cesser la poursuite d'un procès éminemment injuste.

C'est cette affaire du *Serment*, que les exigences du prévôt vis-à-vis de Clerc et de Rossée avaient fait naître, que les magistrats retournaient contre leur seigneur, et qui allait se greffer sur l'instance soumise au Conseil du roi. Ils firent imprimer, au début de 1789, pour soutenir cette cause, un mémoire très-intéressant au point de vue historique, « contre le duc et la duchesse, en présence des veuve et héritiers du feu sieur Bourquenot, prévôt seigneurial de Belfort » (1), sur cette question du serment préalable et du serment réciproque. On sent, à la lecture de ce nouveau factum, qu'il y a quelque chose dans l'air, qu'il y souffle des idées d'émancipation, presque de

tainement viendront à se formuler très-prochainement d'une manière plus nette.

Nous avons dit qu'à Belfort, plus qu'en maintes autres villes, les têtes étaient montées, les esprits surexcités et aigris. Cela tenait à ces incessantes contestations, à ces chicanes de plus en plus tracassières et énervantes, qui avaient mis le comble à l'exaspération contre la famille Mazarine, dont le crédit à la Cour suffisait à faire pencher en sa faveur la balance de la Justice. Le procès pendant était alors dans sa période la plus aigüe. La mort de Bourquenot n'avait abouti qu'à lui donner une orientation nouvelle, dont l'issue, avec les idées régnantes, pouvait fort bien être favorable aux bourgeois. On conçoit qu'en de pareilles circonstances, les Belfortains, toujours prompts à s'enflammer, aient été disposés à donner têtes baissées dans les idées de réforme qui, depuis quelques années, hantaient même les cerveaux les plus modérés.

---

§ V

Le mouvement devenait irrésistible, mais on était loin encore de songer à une révolution. Déjà un édit du 12 juillet 1787 avait créé les assemblées provinciales. Belfort était devenu le chef-lieu d'un des trois districts de la Haute-Alsace. Une commission intermédiaire fut nommée pour l'administrer. (1) Puis, le roi convoqua les Etats généraux pour le mois de mai 1789. A partir de ce moment les préoccupations changèrent d'objectif. Les esprits s'absorbèrent si fort dans la rédaction des cahiers de doléances et la nomination des députés, que l'on ne pensa plus aux Valentinois. On put considérer les parties plaidantes comme étant virtuellement mises hors de cause.

L'assemblée des électeurs des trois ordres pour les districts de Belfort et de Huningue réunis se tint à Belfort le 28 mars 1789. Ce jour-là notre petite ville, d'habitude si paisible, présentait un aspect des plus animés et des plus curieux. Les représentants des plus anciennes et des plus illustres familles

---

(1) Voici quelle était la composition de cette commission ou bureau intermé-

nobles du Sundgau, les membres du clergé, les magistrats se coudoyaient, se mêlaient, se groupaient fraternellement entre citadins et campagnards, s'entretenant des graves questions qui allaient être posées et discutées. Après un service solennel célébré dans l'église collégiale, les trois ordres prêtèrent serment entre les mains du baron de Schauenbourg, grand bailli d'épée ; puis on se sépara pour procéder à la nomination des commissaires chargés de la rédaction des cahiers.

Comme notre *Etude historique* n'a pour objet que la seule ville de Belfort, nous ne croyons pas devoir parler ici des doléances qu'exprimaient ces cahiers. Disons seulement que les trois ordres furent d'accord sur les aspirations générales de la France et sur les besoins de l'Alsace en particulier. (1) Ils procédèrent ensuite, chacun séparément sur la nomination des députés (2) chargés de porter ces doléances aux Etats-généraux de Versailles et de réclamer l'application des vœux qu'elles renfermaient.

Au commencement de 1789, le comte Du Lau, maréchal de camp, commandait à Belfort, en l'absence du Marquis de Tonnerre qui, du reste, n'y résidait que rarement et était un véritable gouverneur *in partibus*. La garnison était composée du 1<sup>er</sup> régiment de Chasseurs à cheval, dits *Chasseurs d'Alsace* depuis l'ordonnance du 17 mars 1788, et auparavant *Boufflers-dragons*, et de deux bataillons du régiment de la *Marine* infanterie, ayant le comte de Gestas pour colonel, et le baron de Poutet comme lieutenant-colonel.

Sébastien-Charles-Hubert, comte de Gestas était né le 3 novembre 1751 à St-Georges-de-Bonjeux, en Champagne, d'une vieille famille noble du pays. Il embrassa de bonne heure la profession militaire et, à l'âge de 18 ans, servit comme sous-lieutenant au régiment du *Roi*-infanterie. En 1775, il est cor-

---

(1) V. VÉRON-RÉVILLE, *Hist. de la Révolution française dans le dép. du Haut-Rhin*.

(2) Les députés de la noblesse furent : le comte de Montjoye-Vaufrey et le baron de Landenberg Wagenbourg ; ceux du clergé : J.-B. Gobel, évêque de Lydda, suffragant du diocèse de Bâle, et Rosé, curé d'Obersteinbrunn ; ceux de



nette aux Mousquetaires du roi. Il fut nommé, le 1<sup>er</sup> janvier 1784, mestre-de-camp ou colonel de la *Marine*. (1)

Le 8 avril, les magistrats s'assemblèrent pour procéder, comme ils le faisaient chaque année depuis près de quatre siècles, au choix de ceux d'entre eux qui devaient remplir les différentes charges attachées à leur qualité d'officiers municipaux. On réserva la nomination des membres qui devaient s'occuper de ce qui concernait la milice bourgeoise qui, dans d'aussi graves circonstances, allait être réorganisée.

Les événements qui se succédaient à Paris jetaient le trouble et l'inquiétude dans les provinces. Sous le souffle de ces aspirations nouvelles et étranges, la fermentation des esprits allait croissante. Bientôt des idées de révolte et de vengeance germèrent au cœur des populations des campagnes et dans le peuple des villes. La moindre étincelle pouvait allumer le plus effroyable incendie.

Au signal donné par la prise de la Bastille, le mouvement insurrectionnel se fit partout sentir, se communiquant de proche en proche comme une trainée de poudre. Il gagna le Sundgau, et le désordre commença vers le 20 juillet par des dévastations de forêts, dans les vallées de Saint-Amarin, de Guebwiller et de Massevaux.

Dès les premières phases du soulèvement, une troupe de paysans armés se porta sur Massevaux ; mais l'attitude énergique de la population les détermina à se retirer. Cependant les dames du noble Chapitre, alarmés du danger qui les menaçait, se hâtèrent de se réfugier dans les murs de Belfort. L'abbesse,

---

(1) Par ordonnance du 25 mars 1776, la *Marine* avait été partagé en deux : la *Marine* et *Auxerrois*. Le nouveau *la Marine*, formé des 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons de l'ancien, avait pris le n° 11 dans l'infanterie française. Il est l'ancêtre de celui qui, de nos jours, porte ce numéro. — Depuis 1776, le régiment avait quitté le vieil uniforme, composé de l'habit blanc avec parements et collet noirs, poches en travers garnies de trois boutons et autant sur les parements, veste rouge, boutons et galons de chapeau jaunes, pour prendre avec l'habit-veste en drap blanc de forme rajeunie, des parements et revers de panne noire, un collet bleu céleste et les boutons jaunes. Il avait gardé ses anciens drapeaux à quartiers bleus et verts. — La *Marine* quitta Belfort au mois d'août 1790 et fut remplacé par le régiment de *Royal-Liégeois*. Le comte de Gestas fut nommé maréchal de camp le 20 mai 1791 et envoyé à Bayonne, l'année suivante, pour commander la 11<sup>e</sup> division militaire ; suspendu de ses fonctions en septembre 1792, il alla habiter Bordeaux. Arrêté dans cette ville comme noble et suspect, il fut condamné à mort et exécuté le 27 décembre 1793. Cf. HENRI BARDY, *L'Avant dernier bourgeois de Belfort*. (Revue d'Alsace, 1901, p. 225-231).

Xavière de Ferrette, (1) demanda du secours, et le lieutenant du roi expédia sur le champ (28 juillet) un détachement de la *Marine* et quelques chasseurs à cheval pour protéger l'abbaye et patrouiller dans la vallée de Sewen pour empêcher les rassemblements. Cette troupe dut y demeurer plusieurs jours et coûta au Chapitre la somme de 950 livres 14 sous et 9 deniers. L'abbé de Munster et ses religieux, qui avaient également été l'objet de démonstrations menaçantes, vinrent aussi chercher un refuge dans Belfort. Le bailli de Ferrette, Jean-Claude Gérard, dont la maison avait été pillée et incendiée le 22 juillet, fit de même. (2)

La fermentation gagnait la principauté de Montbéliard ; les paysans de la baronnie de Granges avaient saccagé la saline de Saulnot. La baronne d'Oberkirch raconte dans ses *Mémoires* que, sur la demande du prince, on envoya de Belfort quarante dragons (ou chasseurs) et une trentaine de fantassins pour protéger le château où tout le monde tremblait.

Sur ces entrefaites des scènes d'un tout autre genre se passaient dans notre ville, fusionnant tous les esprits dans un même sentiment de joie et de sympathie. Elles avaient lieu à l'occasion du passage de Necker, le ministre populaire, renvoyé par le roi le 12 juillet, et qui s'était retiré à Bâle. Ce renvoi était une très grande imprudence, aussi deux ou trois jours après la prise de la Bastille, Louis XVI, pour satisfaire au vœu de l'opinion, fut-il obligé de le rappeler.

Necker rentra en France au milieu de l'enthousiasme universel. Son passage à Belfort, le 25 juillet, fut un véritable triom-

---

(1) Marie-Suzanne-Xavière de Ferrette était née à Florimont le 19 avril 1735, de Jean-Jacques de Ferrette de Florimont et de Marie-Charlotte de Ferrette de Carspach. Son élection, comme abbesse du Chapitre de Massevaux, eut lieu le 8 janvier 1760. Le 23 novembre précédent, le roi de France avait choisi, pour y assister en qualité de commissaires, le marquis de Mauconseil, naguère encore gouverneur de Belfort, et à ce moment commandant à Colmar, Benoît de Beroldingen, doyen de l'abbaye de Murbach, et Bernardin Noblat, commissaire des guerres et prévôt de Belfort. Madame de Ferrette fut la dernière abbesse de Massevaux. Elle mourut à Fribourg-en-Brisgau le 30 janvier 1826, à l'âge de 91 ans. — Cf. l'abbé E. LINTZER, *Xavière de Ferrette*, etc. ; in-8° de 64 p., 2 pl. et 1 plan. (Rixheim, impr. Sutter, 1892).

(2) Il était né en 1732 à Massevaux, où son père s'était établi comme foudronnaire supérieur de la seigneurie. J.-Claude Gérard avait été pendant de longues années bailli des ville et comté de Ferrette. En décembre 1783, il avait reçu des lettres de noblesse « en considération de sa conduite ». Il continua à résider à Belfort et il y mourut, en 1809, laissant un fils, Louis, qui fut longtemps inspecteur des eaux et forêts dans cette ville.

phe. Dès qu'ils eurent connaissance de son rappel, les magistrats s'empressèrent de députer à Bâle un des leurs, Clerc, pour s'enquérir du moment où son départ serait arrêté afin de venir en informer ses collègues (1). A partir du 20, on fit de grands préparatifs pour le recevoir. En attendant, la milice bourgeoise s'exerça à la parade avec les tambours et la musique de la *Marine*. Une compagnie spéciale de volontaires à cheval venait justement de s'organiser pour faire le service avec la milice. On lui donna un étendard aux trois couleurs nationales adoptées et inaugurées par le peuple de Paris quelques jours auparavant (2). Cette troupe devint peu de temps après la compagnie des *Volontaires à cheval* dont nous parlerons un peu plus loin. Un arc-de-triomphe fut élevé à la Porte de Brisach, par laquelle le ministre devait faire son entrée. On enleva aux valets de ville leur livrée aux armes de la famille de Mazarin pour leur donner la cocarde tricolore.

Pendant ces jours d'attente, on vécut dans la rue, sous le coup d'émotions jusqu'alors inconnues. Les habitants des villages voisins ne cessaient d'arriver, marchant en bon ordre avec des drapeaux et au son de leur musique champêtre. La garnison leur faisait les honneurs de la place. et, pour cela, un détachement allait les chercher jusqu'à une certaine distance des remparts. Bien que ce fut l'époque des moissons, ces campagnards aimèrent mieux séjourner en ville pour ne pas perdre l'occasion de saluer Necker.

Enfin, après cinq jours d'attente, son arrivée fut annoncée. Tout le monde se porta à sa rencontre : les troupes nationales et bourgeoises, les citadins et les gens de village, des jeunes filles parées et portant de gros bouquets de fleurs. Quatre-vingts bourgeois l'escortaient à cheval pendant qu'il traversait la ville, précédés par les musiques de régiments. L'allégresse était à son comble. Necker ne put s'arrêter que quelques instants. A peine eût-il reçu les compliments du Magistrat qu'il remonta dans sa chaise de poste au milieu des acclamations d'une foule énorme. Mais la fête ne finit pas pour cela. On régala si bien

---

(1) Les dépenses faites pour ce voyage se sont montées à 53 liv. 4 sous.

les tambours et les musiciens de *la Marine* que, dans l'ivresse de la joie et... d'autre chose, l'un perdit son sabre et qu'un autre creva sa caisse. Le soir, la ville fut brillamment illuminée, puis les campagnards, reconduits par des détachements, regagnèrent leurs villages. Les magistrats firent grandement les choses et dépensèrent pour cette réception une somme de 1138 liv. 16 sous. (1)

Necker fut très touché de l'accueil qu'il reçut à Belfort, aussi en témoigna-t-il sa gratitude dans cette lettre (2) qu'il écrivit aux magistrats :

« A Versailles, le 31 Août 1789.

« Des occupations multipliées, Messieurs, et quelque dérangement dans ma santé, ne m'ont pas permis jusqu'à présent de témoigner à vous et à vos concitoyens combien j'ai été sensible à l'accueil que j'ai reçu à mon passage à Belfort. Soyés, je vous prie, persuadés de la reconnaissance que j'en conserve, et veuillés en faire agréer l'assurance à la ville.

« J'ai l'honneur d'être bien sincèrement, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« NECKER. »

Cependant le calme s'était à peu près rétabli dans les campagnes. A Belfort, l'ordre matériel, maintenu par une garnison qui avait les sympathies des habitants et par une milice bourgeoise très attachée à ses franchises municipales, n'était pas troublé, comme il l'avait été dans plusieurs autres villes d'Alsace. Pourtant des dissentiments commençaient à s'élever au sein du Conseil des IX et des désaccords à se produire dans les différentes classes de la population. Mais un sentiment dominait encore en ce moment : le respect aux autorités établies. Les scènes de pillage et de dévastation auxquelles on venait d'assister n'étaient sans doute pas étrangères au désir d'ordre que l'on ressentait.

---

(1) Archiv. de Belfort, CC. 34, *Notte des dépenses faites par la ville pour l'attente et l'arrivée de M. Necker, ministre.*

Pour contribuer à assurer le repos public et à réprimer toute tentative d'agitation, il s'était formé une troupe de volontaires chargée d'agir de concert avec la milice bourgeoise, sans toutefois se confondre avec elle, ayant ses officiers à part et n'entendant s'assujettir à aucune autre discipline que celle qu'exige un service purement conventionnel et de bonne volonté. Ce fut le corps des *Chasseurs volontaires à cheval*, composé de fils de famille, d'avocats et de fonctionnaires. Comme il leur fallait un chef, on jeta les yeux sur le comte de Gestas, colonel de la *Marine*, homme très-populaire, qui s'était fait aimer de tout le monde. Il fut unanimement choisi pour colonel de la milice et des volontaires. La qualité de Belfortain, c'est-à-dire de bourgeois de la ville, était indispensable au comte pour pouvoir accepter ce grade si spontanément offert par la confiance publique. Les magistrats s'empressèrent de l'accueillir dans leur combourgeoisie. L'acte de réception est du 15 août. Ce fut l'avant-dernière qui fut faite à Belfort suivant les anciens usages.

On procéda le même jour à la reconnaissance du comte comme colonel-général de la force armée bourgeoise.

Nous avons vu les volontaires escorter Necker et lui former une garde d'honneur. Ils savaient, dans d'autres circonstances, se montrer des plus galants. Ainsi, la princesse de Montbéliard étant venue à Belfort, à une soirée donnée par M. de Belonde, les chasseurs à cheval lui firent escorte pour la reconduire dans sa principauté. Le lendemain, le prince écrivit aux magistrats :

« Montbéliard, le 30 juillet 1789.

« Messieurs,

« La Princesse, ma très-chère épouse, et moi, avons été très sensibles à l'attention obligeante que vous avez eu de la faire escorter hier par un détachement de cavalerie bourgeoise, que je m'empresse d'avoir l'honneur de vous assurer de notre sincère reconnaissance. Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien être persuadés que je regarderai toujours comme très précieuses toutes les occasions où je pourrai vous donner des preuves de bon voisinage et de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur et bien sincère ami.

« FRÉDÉRIC-EUGÈNE,

« *Duc de Wurtemberg.* »

La prestation de serment par les troupes de la garnison et la milice bourgeoise, conformément à la déclaration royale du 14 août, eut lieu le 26 avec un éclat inaccoutumé. Une grande revue fut passée par les autorités civiles et militaires. Les troupes et la milice se rangèrent en ordre de bataille sur la place d'Armes. Le comte du Lau, maréchal de camp, entouré de l'état-major, des officiers des corps royaux du génie et de l'artillerie, prit place au centre des troupes, où il fut rejoint par le maître-bourgeois et les autres magistrats de la cité. Le commandant, après avoir fait battre et sonner les bans nécessaires, reçut le serment des troupes de la garnison. Puis, la milice bourgeoise qui, dès lors, se qualifia de « nationale », prêta le sien entre les mains du comte de Gestas, son colonel général, et le défilé commença.

Les chasseurs volontaires n'assistaient pas à cette revue, n'étant pas encore régulièrement et définitivement constitués. Rassemblés, pendant ce temps, par les ordres de leur chef, Mengaud fils, (1) avocat, qu'ils avaient choisi pour leur capitaine-commandant; ils délibéraient sur la réquisition qui leur avait été faite par le comte du Lau, tendant à ce qu'ils aient à prêter serment; en s'expliquant sur le motif qui leur avait fait prendre les armes et qui pourrait les décider à les conserver. Ils rédigèrent, séance tenante, la formule de serment suivante, qui fut agréée par l'autorité militaire :

« Nous, volontaires, bourgeois de la ville de Belfort, jurons  
« que nous sommes assemblés en troupe et que nous n'avons  
« pris les armes, de l'agrément de MM. les chefs militaires, que  
« dans l'intention de repousser, s'il était besoin, les brigands  
« qui auraient pu troubler la tranquillité de notre territoire et  
« pour maintenir le repos public de notre cité. Nous jurons pa-  
« reillement qu'en conservant, autant que notre bonne volonté  
« subsistera, notre troupe et nos armes, nous ne nous en servi-

---

(1) François-Xavier Mengaud, fils de Claude-Joseph et de Marie-Barbe

« rons que pour le même motif, et jamais contre la Nation, le « Roi, et ce qui sera prescrit par les lois. »

La constitution définitive du corps n'eut lieu que le 20 septembre, date de l'acceptation et de la signature des statuts. Nous les avons publiés *in-extenso*, ainsi que les noms de ceux qui composaient la compagnie, dans la *Revue d'Alsace* de l'année 1863. Elle n'eut qu'une existence éphémère, car elle dut se dissoudre à la fin du mois de mai de l'année suivante. (1)

La population belfortaine n'avait pas encore bougé ; mais, par suite de l'attitude molle et indécise de l'autorité supérieure provinciale, un peu d'agitation ne tarda pas à se manifester et à gagner la classe bourgeoise. Le Magistrat était lui-même quelque peu désorienté : un de ses membres, Rossée, parlait de se retirer, ce qu'il fit effectivement quelques jours plus tard ; le maître-bourgeois Delaporte était hésitant et craignait d'assumer plus longtemps les responsabilités administratives.

Des absences significatives se firent bientôt remarquer aux séances du Conseil. Lors de la revue passée le 26 août, huit conseillers « s'étaient rendus en corps et dans le costume de leur état sur la place d'Armes pour y être présents aux serments enjoins aux troupes de Sa Majesté et aux milices nationales. » A partir de ce moment, Delaporte ne reparut plus, puis, Rossée donna définitivement sa démission. Les autres magistrats continuèrent à expédier les affaires courantes. Le 5 septembre, ils autorisèrent un particulier à vendre vin et à tenir l'enseigne : *Aux Volontaires de la Nation*. Le 3 octobre, ils admirèrent comme bourgeois Conrad Lasalle, perruquier, originaire de Vétrigne. Ce fut la dernière réception de bourgeois faite à Belfort.

Les magistrats n'étaient plus que cinq : Viguier, Mengaud père, Bourrier, Moissonnier et Clerc. Leur situation devenait fort difficile. Des noms furent mis en avant pour former, à un moment donné, un Conseil composé d'hommes nouveaux. Ce mouvement d'opinion prit même une consistance telle que, dans son désarroi, l'Intendant d'Alsace crut le fait accompli et rendit, le 12 septembre, une ordonnance en faveur de cette soi-disante municipalité. Tout réduit qu'il était, le Magistrat pro-

testa, et le 25, pour le maintien du bon ordre et de la tranquillité publique, décida d'envoyer auprès de l'Intendant le conseiller Clerc et le secrétaire-adjoint Royer « pour présenter toutes « requêtes nécessaires et faire toutes les démarches qui seront « jugées convenables pour obtenir le rapport de ladite ordonnance du douze de ce mois, et la continuation du régime municipal sur l'ancien pied jusqu'à ce qu'il en ait été « autrement ordonné par l'Assemblée nationale avec Sa « Majesté. »

On ne sait si cette démarche eut lieu. Dans tous les cas, le Conseil resta en fonctions, car le 13 octobre, il fit un dernier appel à la bonne volonté de Delaporte et de Rossée, mais ce fut en vain. La désorganisation était complète et le moment critique approchait avec une vertigineuse rapidité.

Par son décret du 14 décembre 1789 créant la nouvelle organisation administrative de la France, l'Assemblée nationale régla l'administration municipale, qui dut se composer d'un maire et d'un certain nombre d'officiers municipaux, chargés de s'occuper des affaires courantes, d'un procureur de la commune représentant l'Etat, et de notables, dont le nombre variait suivant le chiffre de la population. L'ensemble de ces éléments constituait le Conseil général de la commune, qui ne se réunissait que pour les affaires importantes. A Belfort, il devait y avoir neuf officiers municipaux, y compris le maire, et dix-huit notables.

L'imminence des élections occasionna, sinon des troubles tout au moins des animosités qui s'ajoutaient à celles qui existaient déjà. A Belfort, la lutte resta circonscrite entre les gens du Tiers-Etat, les uns se présentant comme plus amis de l'ordre établi, les autres comme de meilleurs défenseurs de la Révolution. C'est au milieu de ces divisions, de ces froissements d'intérêts divers, que se firent les élections municipales.

Le Conseil des Neuf restait toujours debout, comme s'il ne pouvait se résigner à faire place à des autorités nouvelles. Mais, divisé lui même, amoindri et désorienté, réduit à trois ou quatre membres, il allait disparaître pour toujours .... Le 25 janvier 1790, il tint sa dernière séance, pauvre et triste séance, dans laquelle ce qui restait du vieux Conseil créé par les Franchises



de 1307 octroya à un individu la permission de vendre vin à l'enseigne : *Aux Chasseurs d'Alsace !.....*

Telle fut la fin du régime institué par la charte d'affranchissement jadis accordée par Renaud de Bourgogne, comte de Montbéliard, et sous lequel, pendant près de cinq siècles, avaient vécu nos pères.

---

Avec l'année 1789 se termine notre *Etude Historique* sur la ville de Belfort. Nous aurions voulu la continuer tout au moins pendant la période révolutionnaire, mais notre éloignement du pays natal et le mauvais état de notre santé, nous empêchent d'aller consulter sur place les archives municipales pour y rechercher les documents dont nous aurions encore besoin. Et puis, cette date marque la fin d'une des grandes époques de l'histoire générale ; il est donc plus naturel de s'y arrêter.

Pour retracer l'histoire de notre ville depuis son origine jusqu'à la Révolution française, nous avons mis à contribution toutes les sources, imprimées et manuscrites, qu'il nous a été possible de rencontrer, en les confrontant, les discutant et n'en acceptant les données qu'après mûre réflexion. Nous les avons toutes soigneusement indiquées dans des notes, souvent très étendues.

Ce sont, bien entendu, les Archives de Belfort qui nous ont fourni le plus de documents. Un certain nombre de pièces, relatives aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ont été copiées ou analysées à notre intention par M. Dubail-Roy, l'érudit et dévoué secrétaire de la *Société Belfortaine d'Emulation*. Nous sommes heureux de pouvoir lui offrir l'expression de notre reconnaissance. Nous devons aussi remercier bien sincèrement notre excellent ami, M. Félix Bouvier, chef de bureau au Ministère des Finances, à Paris, qui a bien voulu nous renseigner, d'après les Archives de la Guerre, sur les personnages militaires dont les noms apparaissent dans les Annales de notre ville depuis sa réunion à la France.

Nous présentons donc avec confiance cette *Etude* à nos chers compatriotes, comme un gage de notre attachement et un témoignage de patriotique amour envers l'héroïque cité belfortaine.

*Feci quod potui, sequentes meliora faciunt.*

---

# CONTRIBUTION A LA FLORE

du Territoire de Belfort

---

CHAMPIGNONS récoltés en 1900 par M. CORDIER,

Médecin Aide-Major au 35<sup>e</sup> Régiment d'Inf<sup>ie</sup>

---

## HYMENOMYCÉTES

---

### AGARICINÉES

*Amanita vaginata*. — Assez commun dans les bois, au bord des chemins.

*A. muscaria* (fausse oronge). — Vén. (1). Bois du Salbert, de Bessoncourt.

*A. pantherina* (fausse golmotte). — Vén. Bois de la Waivre.

*A. phalloïdes* — Vén. Salbert. Meroux.

*Lepiota clypeolaria*. — Commun dans les prés.

*L. excoriata* (coulemelle, grisotte). — Com. (2). Champs.

*L. procera*. — Com. Champs.

*Tricholoma sulfureum*. — Vén. Bosmont.

*Collybia butyracea*. — Bruyères et bois.

*C. clusilis* id.

*C. radicata*. — Bois.

*Laccaria laccata*, variétés *amethystina* et *clusilis*. — Bois du Martinet.

---

*Clitocybe brumalis*. — Com. Bosmont.

*C. ericetorum*. — Les Perches.

*C. viridis*.

*Hygrophorus conicus*. — Commun dans les prés.

*H. tephroleucus*.

*Cantharellus cibarius* (gyrole, chanterelle). — Com. Abondant dans les bois de l'Arsot, des Esserts, etc.

*Crepidotus junquilleus*.

*Psalliota (Pratella) comtula*. — Com. Commun dans les prés.

*Ps. campestris* (champignon de couche). — Com. La Miotte.

*Ps. pratensis*. — Com. La Miotte.

*Hypholoma fasciculare*. — Vén. Bois du Salbert, du Martinet, etc., en touffes abondantes sur les souches.

*H. sublateritium*. — Vén. Salbert.

*Psilocybe spadicea*. — Salbert.

*Coprinus sterquilinus*.

*C. fimetarius*.

*Pleurotus petaloïdes*. — Trouvé sur une souche aux environs du Ballon Cunon.

*Russula emetica*. — Vén. Bois de Roppe.

*R. fætens*. — Vén. Bois de la Waivre.

*R. cyanoxantha* (charbonnier). — Com. Commun dans les bois de l'Arsot, etc.

*R. virescens* (palomet). — Com. Commun, bois des Forges, de l'Arsot, etc.

*R. lilacea*. — Com. Bois.

*R. heterophylla* (bisotte). — Com. Bois.

*R. rosea*. — Commun dans les bois.

*R. lepida*. — Bois.

*Lactarius uvidus*.

*L. theiogalus*. Vén. Salbert.

*L. piperatus*. — Très abondant dans presque tous les bois.

*L. musteus*. — Vén. Rosemont. Châlonvillars.

*L. subdulcis*. — Com.

*L. decipiens*. — La Waivre. Salbert.

*Lenzites flaccida.*

*Dedalea quercina.*

*Trametes gibbosa.*

*Physisporus medullarum*  
ceux de bois.

*Polyporus sulfureus*

*P. adustus.*

*P. marginatus.* — 1

*P. brumalis.* — Bois

*Boletus chrysenteron*

*B. subtomentosus.*

*B. versipellis.* —

Commun.

*B. edulis* (cèpe). —

*B. pachypus.*

*B. scaber.* — Bois.

*Hydnum repandum*

Miotte.

*Clavaria corticalis.*

*Cl. pistillaris.* — B

*Cl. byssidea.* — Boi

## GAS

*Lycoperdon echinatum*

*L. gemmatum.* — 1

*L. hiemale.* — Con

*Scleroderma geaster*

## ASCOMYCÉTES

---

*Morchella conica* (Morille). -- Chemin du fort de la Justice,  
(Mai 1901).

Les espèces suivantes :

*Pleurotus petaloïdes*,

*Lenzites flaccida*,

*Trametes gibbosa*,

*Polyporus brumalis*,

ont été déterminées par M. CONVERT, de Lyon.

---

# LA ROSEMONTAISE

---

*A Mademoiselle Marie Vaillant.*

Au vallon onduleux où pousse  
Le sapin noir,  
Près du rocher bordé de mousse  
Du vieux manoir.

Entre le lierre et la pervenche  
Creusant son lit,  
Une urne jaillit et se penche  
En bleu repli.

Onde murmurante et limpide,  
Mignon ruisseau,  
Qu'effleure d'une aile rapide  
Le merle d'eau.

Où l'alerte bergeronnette,  
Parmi le thym  
Lisse ses plumes, fait toilette  
Au grand matin.

Où la libellule scintille  
Dans un éclair,  
Pendant que la truite frétille  
Au soleil clair !

Là, venant guetter l'écrevisse,  
L'adroit gamin,  
Sous les galets promène et glisse  
Sa fine main.

Nappe fuyante et cristalline,  
Ruisseau jaseur,  
Que j'aime ta grâce mutine  
Et ta douceur.

Combien de fois, foulant tes menthes,  
Tes bords fleuris,  
Ont passé des âmes aimantes,  
Des cœurs épris !

Que de chansons vite envolées,  
De rires frais,  
Ont répercutés tes vallées  
Et tes forêts !

Que de fêtes ont vu ces pentes  
Du Rosemont,  
Le chemin creux où tu serpentas  
Au pied du mont.

Je songe aux heures de ta rive,  
Au doux reflet,  
Et te vénère, ô, source vive  
Cher ruisseau !

EDOUARD LHOMME.

Giromagny, Octobre 1900.

-----



# LA PÊCHE ET LES POISSONS

dans le Territoire de Belfort

Notre Territoire, avec sa multiplicité de cours d'eau, avec ses nombreux étangs et ruisseaux, est éminemment propre à l'élevage naturel du poisson, ainsi qu'à la pisciculture et à son commerce.

Autrefois, surtout, où la difficulté des communications et des transports ne permettait pas l'arrivée sur nos marchés de poissons de l'extérieur, ce commerce était très-florissant, ainsi que l'attestent d'ailleurs de nombreux règlements concernant aussi bien la pêche que la vente du poisson (1). documents que nous devons à l'obligeance de notre ami, M. Dubail-Roy.

---

(1) Hanauer. — *Constitution des campagnes de l'Alsace au Moyen-Age*. — Colong de la Seigneurie de Rougemont. 1300, p. 338.

6<sup>e</sup> Personne ne doit détourner l'eau ni y pêcher avec des filets, sauf Monseigneur d'Autriche. Chacun peut pêcher avec un verrier, sans fraude, à condition qu'il mange le poisson chez lui et ne le vende pas.

Bonnafant. — *Coutumes de l'Assise*. La grande Mairie de l'Assise faisait partie de la Seigneurie de Belfort et comprenait : Danjoutin, Andelnans, Dorans, Tréudans, Sevenans, Leupe, Moval, Chèvremont, Bessoncourt et Petitcroix.

7<sup>e</sup> Ainsi peuve pêcher es rivières de laditte Assise pour leurs vivre en leurs maison.

— Bulletin de la Société Belfortaine d'Emulation n° 9, 1888-89. Description de la Provôté de Belfort suivant un état en allemand de 1573 (Extrait d'un manuscrit des archives municipales de Belfort, intitulé « Titres de la Seigneurie de Belfort, traduits d'allemand en français 1667, Mairie de Chatenois (Chatenois, Vourvenans, Oye, Bermont, Botan).

« Rivières et eaux à poissons à Chastenoy. Il y a une rivière à Chastenoy qui appartient à la Seigneurie de Belfort, elle commence au dessous du moulin de Bavilliers et va jusqu'à l'escluse du moulin de Nommaix appartenant à Montbillard et que dans cette escluse, il y aye toujours une ouverture entretenu afin que le poisson puisse monter. Cette rivière n'a point de nom particulier et ne se nomme pas autrement que la rivière de Chastenoy. Et si ceux de Nommaix ferment ladite escluse par trop en sorte que les poissons ne peuvent monter et que l'eau n'a pas son cours libre, la Seigneurie de Belfort a pouvoir de l'envoyer rompre, ce qui est déjà arrivé plusieurs fois et à quoi les Maires, jurées et communes doivent e-gard particuliere. Cette rivière s'amodiet et s'affermait sur le finage de cette mairie et de Chastenoy et celui qui la prend en general a pouvoir de la donner à d'autres et la relaisser en particuliere; mais il faut que celui qui la prise et admodie paye la somme entière à scavoir tous les ans 20 livres et la rente s'eschoit tous les ans à Noël et n'est permis à personne de pêcher dans ladite rivière que ceux qui l'ont affermé, réservant toujours à la Seigneurie de le faire selon son plaisir, celui qui peschera sans permission donnera 3 livres. »

Ces préoccupations aux différentes époques de l'histoire, pour une branche de commerce national, montrent bien quelle large part il occupe dans l'alimentation et, de tous côtés, se fondent actuellement des sociétés pour la conservation des espèces de poissons existantes et surtout pour le repeuplement des rivières. Notre Territoire, comme beaucoup de villes voisines, a commencé à suivre la même voie et a constitué l'année dernière (1) une « Société de protection et de repeuplement des cours d'eau du Territoire de Belfort. » C'est pour favoriser le développement de cette Société que nous nous sommes décidés à publier une liste des poissons qui existent actuellement dans nos cours d'eau et étangs. Nous croyons bien faire de donner, après cette nomenclature, les causes qui, dans nos rivières, facilitent la disparition du poisson, et les moyens d'y remédier.

## Nomenclature des Espèces — Leur Classification

### Les Moyens de les pêcher

Les poissons appartiennent à l'embranchement des vertébrés. Cet embranchement comprend les Mammifères, les Oiseaux, les Poissons, les Reptiles et les Batraciens.

---

*Mairie de Bavilliers :* « Il y a une rivière qui commence au moulin dudit lieu et depuis là jusqu'à l'endroit de l'église les sujets ont pouvoir d'y pescher, mais depuis là jusqu'à Chastenoye elle s'amodie. »

*Mairie de Bethonvilliers :* « Il y passe une petite rivière par le village de Bethonvilliers, il y a peu de poissons. Chacun y peut pescher qui veut, elle n'est pas banale, en este il n'y a presque point d'eau. »

— *Bonvalot. — Coutumes du Rosemont.* La Seigneurie du Rosemont comprenait le canton de Giromagny actuel et quelques communes de celui de Belfort.

« De la pesche les habitants dudit Rosemont ont cette immunité et franchise de pescher avec la main, le borron, la nesse et en quelle façon et manière qu'il leur plaira es rivières de Rosemont depuis le pont du Vald'hoye en haut, sans empêcher toutefois l'eau, ny la dériver ou la conduire hors de son cours naturelle comme aussi le prevost dudit Rosemont de son plaisir peschera esdites rivières de Rosemont sans porter dommages ou empeschements aux dits sujets et ny commettra ny ordonnera aucun pescheur, afin que l'on ny soit contrainct de defendre les eaux et les mestre en ban. »

— A consulter également pour la pêche au Moyen-Age les Annales de l'Est, Juillet 1896, page 349.

— Pour les décrets et règlements actuels concernant la pêche voir les ouvrages spéciaux qui s'en occupent.

-- Décret du 12 nov. 1896 confiant la surveillance et la police de la pêche au Ministère de l'Agriculture, Eaux et Forêts et non plus aux Ponts et Chaussées.

— Consulter pour les différents engins permis le Recueil des Actes administratifs du Territoire, recueil publié tous les ans par les soins des bureaux de la Préfecture.

(1) Les statuts approuvés en assemblée générale le 15 juin 1899 se trouvent chez le président M. Gelin, café Français, rue Lecourbe, n° 5.

Les poissons se divisent en plusieurs ordres :

**Sélaciens,**  
**Ganoides,**  
**Téléostéens,**  
**Cyclostomes.**

Dans ces divers ordres, dont les caractères sont donnés par tous les traités de Zoologie et les faunes descriptives, nous ne citerons pour mémoire que ceux auxquels appartiennent les espèces de notre Territoire :

**Ordre des Téléostéens,**  
**Sous-Ordre des Acanthoptérygiens,**  
**Famille des Gobiidi.**

#### SOUS-FAMILLE DES COTTIDÉES

1<sup>o</sup> Genre Caboche, Testard, Bavard : *Cottus Gobio* L., se tient dans tous les cours d'eau du Territoire à eau claire et rapide, à fond sableux et pierreux. Nous en avons pris souvent à la ligne, en pêchant la truite au pied des chutes et barrages. Poisson très-vorace et assez bon en chair, mais n'excédant généralement pas trente grammes. Il se tient plus particulièrement sous les pierres et les racines et pénètre jusque dans les ruisseaux de la montagne : Beucinière au-dessus de Lepuix (Gy). On le détruit beaucoup par la pêche à la fourchette. Fraye en Mars-Avril et même quelquefois plus tôt.

#### 2<sup>o</sup> Famille : PERCIDI

2<sup>o</sup> Genre Perche : *Perca Fluvialilis* L. Allemand : Barsche, Perchig, Perchele. Commune dans la plupart des rivières et étangs du Territoire. Existe en assez grande quantité dans la Bourbeuse et le canal du Rhône au Rhin à Bourogne. On en rencontre aussi dans l'Autruche, la Madeleine, la Saint-Nicolas, l'Allan. Dans la Douce, à Froideval, et la Savoureuse, on ne la prend plus que très-rarement. Cela tient surtout à trois causes : en première ligne, l'impureté de l'eau dont nous parlerons ultérieurement, au braconnage, et au manque d'amour-propre des pêcheurs qui observent avec beaucoup trop de régularité la fable du Petit poisson et du Pêcheur. C'est un poisson excessivement vorace que l'on prend à la ligne avec les appâts suivants : Vers de terre, larves de Phryganes ou vers de bois, goujons, vairons.

Il faut la rechercher le long du bord de la rivière, près des roseaux et pêcher plutôt entre deux eaux que tout au fond. Dans tous les étangs, elle abonde sans qu'on en mette, et lors de la pêche de ces derniers, on trouve souvent une multitude de petits alevins de perches qui malheureusement à cause de leur peu de vitalité, ne sont pas transportables et ne peuvent servir à repeupler les cours d'eau. Aussi la pisciculture de cette espèce devrait-elle être exercée sur place. Elle donnerait de très-bons résultats, car ce poisson très-prolifique est d'une valeur commerciale assez considérable, sa chair étant très-estimée sur nos marchés. (1)

Il fraye en Avril et en Mai et, quand la saison est chaude, déjà en Mars et accroche ses œufs très-petits et très-nombreux aux plantes aquatiques et aux branches submergées.

3<sup>e</sup> Genre Perche Goujonnière : *Acerina Cernua* L. Patois alsacien : Schnudelbarsche. Fraye du mois de Mars au mois de Mai. Existe en grande quantité dans la Bourbeuse à Bourogne où on la prend à la ligne avec des vers de terre. Cette espèce qui atteint à peine 60 gr. a une chair succulente.

#### Famille GASTEROSTÉIDI

4<sup>e</sup> Genre Epinoche : *Gasterosteus aculeatus*, L. All. Stichlinge. Poisson autrefois très-rare dans la plupart de nos cours d'eau. Actuellement, on le rencontre assez communément dans la Douce à Froideval, quelquefois dans la Savoureuse au Pont du Magasin, dans les pièces d'eau situées devant le mur d'enceinte, au voisinage de la gare et quelquefois à Bourogne dans la Bourbeuse, près du pont du chemin de fer, où nous en avons vu prendre. Fraye en été.

#### SOUS-ORDRE MALACOPTÉRYGIENS

##### Famille des GADIDI

5<sup>e</sup> Genre Lote : *Lota vulgaris* Bonap. Allemand vulgaire : Ruvel. Fraye en hiver. Existe dans la plupart de nos cours d'eau.

---

où elle vit cachée pendant le jour sous les pierres et les racines, aussi en prend-t-on très-rarement à la ligne. Elle se pêche plus facilement à la ligne de fond amorcée avec des vers de terre ou des amorces vives. Poisson de chair assez bonne. Se rencontre dans toutes les rivières du Territoire. On la prend assez souvent dans des nasses d'osier ou dans des verveux.

### Famille des CYPRINIDES

6<sup>e</sup> Genre Carpe : *Cyprinus Carpio* L. Très-commune dans la plupart des rivières, autrefois dans la Savoureuse, au Valdoie, à Danjoutin (1) ; la Douce à Froideval ; la Bourbeuse, à Bournogne, où elle atteint des tailles considérables : nous nous rappelons en avoir vu prendre de 9 et 12 kilogs par un de nos compatriotes, M. Goffinet, au lieu dit les Basses-Planches. La carpe réussit également très-bien dans tous les étangs du Territoire où elle fait l'objet d'une pisciculture et d'un commerce très-étendus. Il serait même à souhaiter que cette pisciculture se fit encore d'une façon plus scientifique, ce qui augmenterait le nombre des alevins et diminuerait par conséquent le prix des feuillettes. Comme il existe dans le Territoire de nombreux étangs, où la pisciculture naturelle est pratiquée, nous donnons quelques détails à ce sujet.

Pour la reproduction de la carpe, on met dans des étangs qu'on appelle carpières, peu profonds, bien exposés à la lumière, des carpes mâles et femelles dans la proportion généralement de 4 des premiers pour 6 des seconds. On les choisit du poids de 1 kil. 1/2 à 3 kil. Chacune des carpes femelles pond environ de 3 à 500,000 œufs qui donnent environ 1000 bons alevins pour l'automne, et on met par hectare de 10 à 20 carpes mères suivant la nourriture de l'eau et la qualité de l'étang. Les carpières doivent être plates et peu profondes sur les bords, d'une étendue peu considérable et avoir une hauteur d'eau moyenne de 0,20 à 0,30 centimètres. Eu égard au peu de profondeur, il est naturel qu'avant l'entrée de l'hiver, il faut enlever les alevins, ainsi que les carpes mères, et les mettre dans des étangs de profondeur plus considérable. Si l'on veut éviter cette manupila-

tion, car les alevins sont plus sensibles en automne qu'au printemps, il faut ménager dans la carpière un fossé assez profond où le poisson puisse se tenir en hiver sans crainte de la gelée.

L'eau de l'étang doit pouvoir s'échauffer facilement et pour ce fait, il ne doit pas y avoir d'ombre ; les étangs à eau de source ne valent rien ; il en est de même des étangs alimentés par des ruisseaux qui, à un moment donné, peuvent amener des poissons nuisibles aux jeunes alevins. Pour détruire les insectes nuisibles, il faut mettre l'étang à sec pendant l'hiver de façon à ce que le froid et la gelée détruisent toutes les larves. Il faut détruire également les grenouilles, les salamandres, empêcher l'accès des canards, oies et autres animaux aquatiques et interdire aux bêtes d'aller à l'abreuvoir dans ces étangs. L'étang qui convient le mieux est donc celui où les eaux de pluies sont recueillies à la fin de l'hiver et au printemps.

Sur les bords plats, il faut planter des plantes aquatiques et surtout des herbes flottantes telles que nenuphars (*Nymphaea alba*, *Nuphar pumilum*, *Nuphar luteum*, *Poligonum amphibium*, *Myriophyllum*, *Equisetum palustre*, *Scirpus lacustris*, etc.), contre les tiges desquelles les œufs puissent être déposés. Lorsque ces herbes font défaut, on peut immerger dans l'eau des branches de bouleau ou de genévrier, contre lesquelles les carpes déposent également leurs œufs. Toutes choses ainsi disposées, la carpe fraye de Mai à Juillet suivant la saison. Après la ponte, le meilleur procédé consiste, une fois que les petits ont atteint 8 à 15 jours, de les pêcher et de les mettre dans un étang fraîchement aménagé à raison de 30000 environ par hectare. Après que la nourriture a été épuisée dans ce premier étang, on les place dans un second, en diminuant toujours le nombre d'alevins à mettre par étang. Dans nos pays, ce procédé général est simplifié. Les alevins sont laissés une année avec les carpes mères dans la carpière, puis mises isolées dans un autre étang où elles deviennent des feuillettes atteignant 125 gr. et même plus. Elles sont, à l'automne de l'année suivante, transportées dans des étangs, qui, s'ils sont suffisamment riches en nourriture permettent à la feuillette d'atteindre en une année moyenne de 500 à 750 gr., poids qu'on ne laisse généralement pas dépasser, car au-dessus de cette taille, le poisson est difficilement vendable.

Pour rendre les étangs plus aptes à nourrir le poisson, un bon procédé consiste à mettre l'étang à sec et à permettre par un fossé qui le traverse en plusieurs sens, le libre écoulement des eaux et à y semer de l'avoine. Après la récolte de cette dernière, on remplit de nouveau l'étang et il est ensemencé de feuilletes à l'entrée de l'hiver. Ce procédé donne des carpes qui l'automne, de l'année suivante, atteignent facilement de 500 grammes à 1 kilog. et même plus.

La meilleure époque pour la pêche à la ligne de la carpe est de Juillet à Septembre le matin de bonne heure et le soir à la tombée de la nuit, après avoir préalablement amorcé la place. Elle se prend avec différentes amorces : le gros ver de terre, la pomme de terre, le maïs, le blé, la fève des marais cuits. On la pêche également à l'épervier. A cet effet, on prépare des amorces consistant en des boules faites avec de la terre glaise, du seigle ou du blé cuit, des fèves des marais, du son et de la bouse de vache. Ces amorces sont posées vers 5 heures du soir le long des bords garnis de roseaux ou de nénuphars et ayant environ 2<sup>m</sup> à 2<sup>m</sup> 1/2 de profondeur. A l'aide d'une barque très effilée à fond plat et à tirant d'eau peu considérable pour éviter le bruit, on jette l'épervier après avoir au préalable marqué la place amorcée avec un chiffon blanc. Ce mode de pêche que nous avons vu pratiquer en Alsace donne de très-bons résultats.

Il existe deux variétés de carpes : la carpe ordinaire et la carpe à miroir, cette dernière variété beaucoup plus rare que la précédente.

7° Genre Tanche : *Tinca vulgaris*, Costa. All. Schleie. Poisson d'un beau brun bronzé, habitant les rivières à cours lent et à fonds vaseux et surtout les étangs. Très abondante à Bourgogne, autrefois également dans la Savoureuse à Danjoutin d'où elle a à peu près disparu. Existe dans la plupart des étangs du Territoire. Nous en avons vu prendre jusque dans l'étang « des Belles-Filles » en pleine montagne. Poisson mordant assez bien à la ligne, au ver de terre. Une remarque faite assez souvent par divers pêcheurs de notre contrée est, que la tanche commence à mordre à la ligne, à l'époque où fleurit le sureau (*Sambucus niger*). — Poisson frayant de Mai à Juin, comme la carpe et susceptible de la même pisciculture, toutefois avec une croissance beaucoup moins rapide, ce qui lui fait préférer la carpe.

8° Genre Barbeau : *Barbus fluviatilis*, Agass. All. : Barbe. Peu commun dans les eaux du Territoire où nous n'en avons guère vu prendre qu'à Bourogne dans la Bourbeuse et encore y est-il assez rare. Un pêcheur à la ligne de notre localité, M. Thevenot, m'a affirmé en avoir pris un de 1 kil. 050 gr. à la passerelle de Danjoutin en 1890. On en a également pris quelques-uns dans la Sablière au Valdoie ; mais de ces faits isolés, il ne faut nullement conclure à la possibilité de l'acclimatation de ce poisson dans nos rivières ; nous croyons pour notre part que sa multiplication ne peut se faire que dans la Bourbeuse à Bourogne, où il trouve réalisées toutes les conditions nécessaires à son développement.

Ce poisson fraye en Mai et Juin.

9° Genre Goujon : *Gobio fluviatilis*, Bell. All. : Grundling, Gresse. Très commun dans la Bourbeuse à Bourogne, la Douce à Froideval, la Savoureuse à Danjoutin, à Andelnans. Autrefois il en existait de très-gros atteignant presque le poids de 100 gr. au champ de manœuvres. Au Valdoie, nous en avons pris encore un très gros en 1895 dans la Rosemontoise ; mais l'espèce tend de plus en plus à disparaître de la Savoureuse ; on en prend également beaucoup dans l'Autruche, la St-Nicolas et en général dans toutes les rivières à bas fonds sablonneux. Il existe aussi quelquefois dans les étangs. Ainsi, on en prend en quantité dans les fossés situés devant les ouvrages du mur d'enceinte sur la ligne du chemin de fer de Danjoutin.

Il fraye d'Avril en Juin et constitue une excellente amorce pour la pêche au vif.

10° Genre Gardon, Rousse : *Leuciscus rutilus*, L. All. Rothaug, Pløtze. Poisson existant dans la plupart des cours d'eau du Territoire. Très-abondante dans la Bourbeuse à Bourogne, où les pêcheurs de Belfort et des environs vont la pêcher en nombre pendant les journées chaudes de l'été. Elle existe dans la Savoureuse, l'Autruche, la Bourbeuse, la Douce, la St-Nicolas, la Rosemontoise. Elle est également bien dans les étangs alimentés par de bonnes sources et où l'eau se renouvelle assez facilement comme dans l'étang de la Forge à Belfort. Dans nos rivières, elle dépasse quelquefois le poids de 500 gr. Ce poisson mord très-bien à la ligne avec laquelle on le pêche en employant comme appât le blé cuit, dans lequel on ajoute en le faisant



cuire : du safran, du thym, de l'anis étoilé et diverses substances aromatiques. On emploie aussi comme appât de la pâte de diverses compositions, des larves de Phryganes ou vers de bois, des vers de terre, de la pomme de terre cuite, etc.

Ce poisson fraye en Mai et Juin dans nos pays.

11° *Scardinius Erythrophthalmus* L. Espèce pouvant être facilement confondue avec la précédente. Les nageoires sont beaucoup plus rouges, All. Rothfeder. Existe en assez grande quantité à Bourogne au lieu dit « les Basses Planches » où, par les fortes chaleurs de l'été, elle se tient immobile à la surface de l'eau. J'en ai pris à la ligne volante de 250 à 375 gr. avec des sauterelles. Cette variété fraye aux mêmes époques que la précédente.

12° Genre Chevaîne. Meunier, Chavanais : *Squalius cephalus*, L. All. Dœbel, Schuppert, Milbe, Mohnfisch. Poisson le plus répandu dans tout le Territoire : Rosemontoise, Savoureuse ou Bourbeuse, St-Nicolas, Autruche, Madeleine, Douce à Froideval, Coevatte, dans beaucoup d'étangs, étang de la Forge, Sablière au Valdoie, etc. Poisson de chair assez estimé pour les fritures et pouvant atteindre facilement le poids de 1 à 2 kil. Il est très vorace et se prend avec toutes espèces d'appâts. En été, avec le verre de terre, la sauterelle, la mouche artificielle, les larves de Phrygane, le blé cuit, la pomme de terre cuite, la cerise, etc. En automne et en hiver, il mord assez bien avec du sang caillé, de la moëlle épinière de veau, de bœuf ou de mouton, seulement ce genre de pêche répugne avec raison à la plupart des pêcheurs, car il faut au préalable amorcer avec de la terre mélangée de marchandise innommable.

Fraye de Mai à Juillet.

13° Genre Vandoise : *Squalius leuciscus*, All. Hæssling, Hasselmilbe. Beaucoup moins répandu que le précédent et tendant de plus en plus à disparaître de la Savoureuse entre autres cours d'eau. Il était autrefois très commun à Belfort dans le trajet de la ville. Il existe à Froideval et on en prend à Bourogne et dans l'Allaine. Fraye comme le précédent.

14° Genre Vairon : *Phoxinus laevis*, Agass. All. Elbritze. Très-commun dans toutes les rivières et ruisseaux de tout le

que cette seule espèce de poisson, qui infeste toutes nos rivières et qui d'ailleurs est très peu comestible.

Fraye d'Avril à Juillet.

15° Genre Bouvière : *Rhodeus amarus*, Agass. All. Bitterling. Très-rare dans la plupart des cours d'eau du Territoire. On en a pris quelquefois dans la Savoureuse au pont du Magasin. Le nom vulgaire alsacien de ce poisson est Schniderkarpfe. Il n'a guère comme longueur que 4 à 6 cent. Il fraye en été. C'est une excellente petite amorce pour la pêche au vif.

16 et 17° Genre Ablette : *Alburnus lucidus*, Heckel. All. Uckelei Lauben, Schnider. Très-commun dans la plupart des rivières du Territoire où il en existe même deux espèces, celle-ci, et l'espèce *Alburnus bipunctatus*, Bloch. La première a les écailles nacrées et le corps beaucoup plus long que large. Les deux espèces se prennent à Bourogne dans la Bourbeuse et le canal.

18° Genre Chondrostome : *Chondrostoma nasus*, L. All. Nase. Poisson assez répandu dans la Bourbeuse à Bourogne et dans le canal du Rhône au Rhin où il atteint le poids de 500 gr. à 1 k. Poisson de chair assez mauvaise. Fraye en été.

### 3° Famille : COBITISIDI

19° Genre Loche : *Cobitis barbatula*, L., Moutelle, Motelle. All. Schmerle, Mühlkoppe. Commune dans toutes les rivières et ruisseaux, mais affectionnant plus particulièrement l'eau claire ; se tient au fond de l'eau sous les pierres et dans les herbes. Excellente amorce pour la pêche au vif. Fraye de Mai à Juillet.

### 4° Famille : ESOCIDI

20° Genre Brochet : *Esox lucius*, L. All. Hecht. Fraye généralement en Mars et Avril et, pour cette époque, pénètre dans les marcs et trous d'eau en communication avec les rivières. Il existe communément dans la plupart des rivières et étangs du Territoire, Rosemontoise, Savoureuse, Allan, Autruche, Douce à Froideval où il est assez rare, Bourbeuse à Bourogne, où il atteint des poids assez considérables, 4 à 5 kil. et même plus. Ce poisson croit très-rapidement eu égard à sa grande voracité

qui lui fait avaler des poissons ayant presque les  $\frac{2}{3}$  de son poids. Il se pêche généralement au vif, à la ligne tenue à la main ou tendue le long des roseaux ou des haies du bord de la rivière. Il existe en quantité dans la plupart des étangs, entre autres à l'étang de la Forge (1) et surtout dans les étangs alimentés par des rivières ou des ruisseaux où il atteint des dimensions considérables en peu de temps. Bon poisson pour la pisciculture, sa chair étant très-estimée ; il faut rapidement séparer les alevins de leurs parents qui n'hésiteraient pas à en faire leur pâture.

### 5° Famille : SALMONIDI

21° Genre Ombre, Ombre Chevalier : *Thymallus vulgaris* Nilsson. All. Aesche, Saibling, Ritter. Existe dans l'Allaine entre Morvillars et Grandvillars où nous en avons pris un en 1898 ; mais il n'y est pas commun. Un pêcheur de notre localité m'a affirmé avoir pris un poisson de cette espèce dans la Savoureuse, près d'Andelnans. Fraye aux mêmes époques que la truite et aime à se tenir dans les rivières profondes à eau claire et fraîche.

22° Genre Truite : *Trutta fario*, L. All. Bachforelle, Forelle. Fraye d'Octobre en Janvier dans nos cours d'eau, mais principalement dans leur cours supérieur. Existe dans la St-Nicolas, dans la Madeleine, dans le ruisseau de la Beucinière à Lepuix, la Savoureuse où elle remonte jusqu'au delà de la cascade du Rummel ; dans les divers ruisseaux ou gouttes qui descendent de la montagne. On en pêche également dans l'Allaine, la Coevatte, la Rosemontoise. Nous en avons pris et vu prendre dans la Douce à Froideval. Depuis quelques années, les administrations des Ponts et chaussées et des Forêts ont fait mettre dans nos cours d'eau une variété de cette espèce de truite qui atteint facilement une taille de 250 gr. après deux ans. Elle diffère de la variété ancienne par sa couleur. Cette dernière est très-noire et a de rares punctuations rouges, tandis que la variété accli-

---

(1) L'étang de la Forge à Belfort a fourni sur la fin du siècle dernier des brochets de 40 à 45 livres. Mais ce sont des adolescents vis à vis du monstre qui fut pêché dans le Doubs, près de Bavans, au mois d'octobre 1759, et qui fut servi à Montbéliard au dîner d'installation du Gouverneur, M. le baron d'Appel. Il pesait 80 livres et l'on fut obligé, pour pouvoir présenter ce géant aux convives, de faire fabriquer à la forge d'Audincourt, un plat de fer proportionné à sa taille. (L'Ancienne Alsace à table par Gérard).

matée est moins noire et a le corps parsemé de nombreuses taches rouges. Eu égard à son rapide développement et à la qualité de sa chair, il serait désirable que ce poisson fit l'objet d'une pisciculture raisonnée qui réussirait très-bien dans le Territoire et serait appelée à rendre de grands services, surtout depuis que l'annexion de l'Alsace nous a enlevé la pisciculture de Huningue et qu'une catastrophe a détruit celle de Bouzey dans les Vosges.

Quelques particuliers font, il est vrai, des essais louables pour amener à rendre cette espèce plus commune. Mais ces efforts, restant la plupart du temps localisés, ne peuvent amener de résultats pratiques. Des essais similaires ont porté sur d'autres espèces du même genre, entre autres sur la truite arc-en-ciel. J'en ai vu, pour mon compte, de magnifiques échantillons, qui, en une année, ont produit dans l'étang des Belles-filles, appartenant à M. Briot, de Lepuix (Gy), de superbes sujets de 1 à 1 kil. 500. Dans ces essais, on fait venir, la plupart du temps, d'une pisciculture, des alevins ou des œufs embryonnés qu'on fait éclore et qu'on répand dans des cours d'eau appropriés. On pourrait faire bien mieux et pratiquer simplement les procédés employés autrefois par le pisciculteur Remy dans les Vosges. (1)

## SOUS-ORDRE DES APODES

### Famille des ANGUILLIDI

23<sup>e</sup> Genre Anguille: *Anguilla vulgaris*, Cuvier. All. Aal. Commune dans la plupart de nos rivières et étangs. Nous en avons vu prendre du poids de 1 kil. 500 dans le canal du Rhône au Rhin à Bourogne. Elle mord souvent en plein jour avec un ver de terre comme appât, surtout à l'approche des orages. Les jeunes anguilles remontent les cours d'eau depuis la mer pour y retourner lorsqu'elles sont aptes à la reproduction.

---

Ce sont là les espèces que nous avons rencontrées dans la plupart des cours d'eau et rivières du Territoire; elles sont

évidemment restreintes et moins nombreuses que dans les cours d'eau plus importants : mais elles suffiraient amplement à satisfaire les goûts modestes de tout pêcheur à la ligne, qui est heureux le dimanche arrivé, de venir se reposer paisiblement au bord de la rivière, où tout en exerçant un sport qui a pour lui tant d'attrait, il emmagasine dans ses poumons une ample provision d'oxygène qui lui permet d'attendre patiemment le retour du dimanche suivant.

---

### **Causes de la disparition des poissons dans nos rivières et cours d'eau et moyens d'y remédier.**

Les poissons dans nos rivières, comme d'ailleurs dans la plupart des cours d'eau français, deviennent de plus en plus rares et pourtant il y aurait urgence à remédier à cet état de choses. étant donné le chiffre souvent important que représentent les transactions du poisson sur nos marchés. Les causes de cette disparition sont d'ailleurs multiples et on ne saurait se lasser de le répéter.

En première ligne vient la pollution de l'eau par les résidus industriels, et par le système du tout à l'égout. Le dernier malheureusement ne peut être évité tant que les villes n'auront pas à leur disposition des appareils économiques destinés à la purification des eaux d'égouts. Quant aux résidus industriels, il existe une loi qui en empêche le déversement direct dans les rivières : on devrait veiller sévèrement à ce qu'elles ne puissent s'y écouler librement qu'après avoir, au préalable, été purifiées dans des pièces d'eau ou sur des terrains aménagés *ad hoc*. Une observation rigoureuse de la loi et, au besoin une inspection dans les usines pour la faire observer, empêcheraient de se renouveler des faits qui malheureusement se sont déjà produits plusieurs fois dans le Territoire. Ce déversement est d'autant plus dangereux que, nos rivières étant peu profondes, tout le lit se trouve contaminé en peu de temps, surtout par les fortes chaleurs de l'été.

Ajoutez à cela que toutes ces eaux contaminées stationnent trop longtemps dans le passage des villes et empêchent toute

vie aquatique, si ce n'est celle des microorganismes, ce qui devrait surtout être considéré au point de vue sanitaire.

Une des principales causes de destruction est encore le brigage qui se pratique sur une vaste échelle dans le Territoire où la multiplicité des marchés permet facilement l'écoulement des poissons pris. On pêche à la main, au lacet, au trident, à la fourchette et à toutes espèces de filets et cela même en temps où la pêche est prohibée. Outre ces moyens éminemment destructeurs, on emploie des toxiques : de la chaux, de la dynamite, du chlore, de la coque du Levant, de sorte que le pauvre pêcheur à la ligne, quand il se mêle de la partie, arrive généralement toujours trop tard. Les gardes préposés à la surveillance des cours d'eau font évidemment bien leur service ; mais comment pourraient-ils suffire à leur besogne ? Ils devraient être bien plus nombreux pour que la surveillance fut efficace, et pour en augmenter le nombre, il n'y aurait qu'à établir un permis de pêche. Moyennant les sommes que ce permis rapporterait à l'Etat, il serait facile d'augmenter le nombre des gardes. En outre, la Société de pêche devrait donner à tout garde une prime par procès-verbal suivi de condamnation du délinquant.

Un bon moyen à préconiser pour la conservation et la multiplication de nos espèces, serait, à défaut de pisciculture sommaire, l'établissement sur le parcours des rivières, de réserves, où toute espèce de pêche, même à la ligne, serait momentanément interdite pendant un certain nombre d'années. Ces réserves, en permettant une surveillance plus facile, favoriseraient le libre développement du poisson ; nous avons vu ce système pratiqué en Alsace sur le cours de la Sarre et en Meurthe-et-Moselle sur le cours de la Meurthe et, partout, il fournit d'excellents résultats. Ces réserves seraient établies à des endroits choisis par des personnes compétentes et surtout à proximité du lieu d'habitation du surveillant. Grâce à ce moyen, et en changeant, tous les deux ou trois ans, l'emplacement des réserves, on arriverait à un repeuplement rapide et surtout au maintien de toutes les espèces existantes.

La Société de Pêche du Territoire a déjà entrepris le repeuplement en mettant divers alevins dans les cours d'eau. Grâce aux cotisations de ses membres et aux subventions qu'elle reçoit, il lui sera, dans la suite, possible de faire mieux pour le contentement des pêcheurs et la joie des chercheurs naturalistes.

L'amateur y trouvera également son compte ; après avoir été enfermé toute la semaine, il savourera le plaisir de se dégourdir les membres, d'éprouver de douces émotions en exerçant son acuité visuelle et surtout sa patience et enfin, ce qui n'est pas à dédaigner, il rapportera chez lui un panier bien garni. Qu'il fasse surtout de nombreux adeptes de ce sport paisible où fraternisent toutes les classes de la société et il montrera ainsi que la canne à pêche, loin d'être comme l'a dit, je ne sais plus quel critique, un bâton à chaque bout duquel se trouve un animal, est au contraire un instrument pacificateur, et un des grands pondérateurs de l'esprit.

CH. ROESCH.

## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                                                               | Pages |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Comité et liste des membres de la Société . . . . .                                                                           | III   |
| Sociétés correspondantes. . . . .                                                                                             | XVIII |
| Réunion générale du 19 Mars 1901 . . . . .                                                                                    | XXI   |
| Bibliothèque . . . . .                                                                                                        | XXVI  |
| Glossaire du Patois de Châtenois (suite et fin), par <i>Aug. Vautherin</i> . . . . .                                          | 1     |
| Légende du Sternsee (poésie, par <i>L. du Sundgau</i> . . . . .                                                               | 56    |
| La Ville de Belfort et ses environs pendant la guerre de Trente Ans et la <i>Gazette de France</i> , par <i>D.-R.</i> . . . . | 57    |
| Etude Historique sur Belfort au XVIII <sup>e</sup> siècle (suite et fin), par <i>Henri Bardy</i> . . . . .                    | 81    |
| — Contribution à la Flore du Territoire de Belfort, par <i>Cordier</i> . . . . .                                              | 227   |
| La Rosemontoise (poésie), par <i>Edouard Lhomme</i> . . . . .                                                                 | 231   |
| — La Pêche et les Poissons dans le Territoire de Belfort, par <i>Ch. Roesch</i> . . . . .                                     | 233   |

---









Widener Library



3 2044 100 852 862